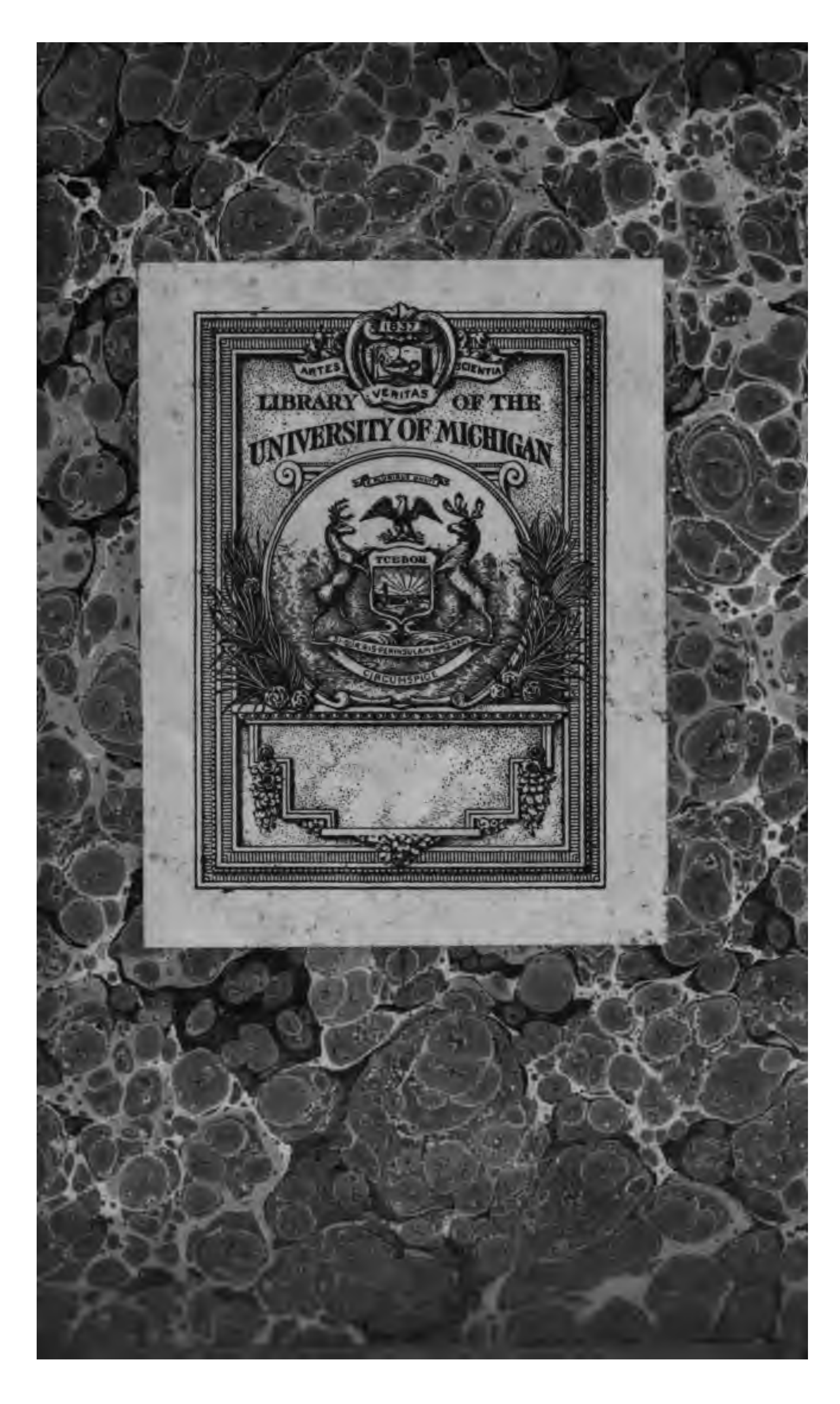
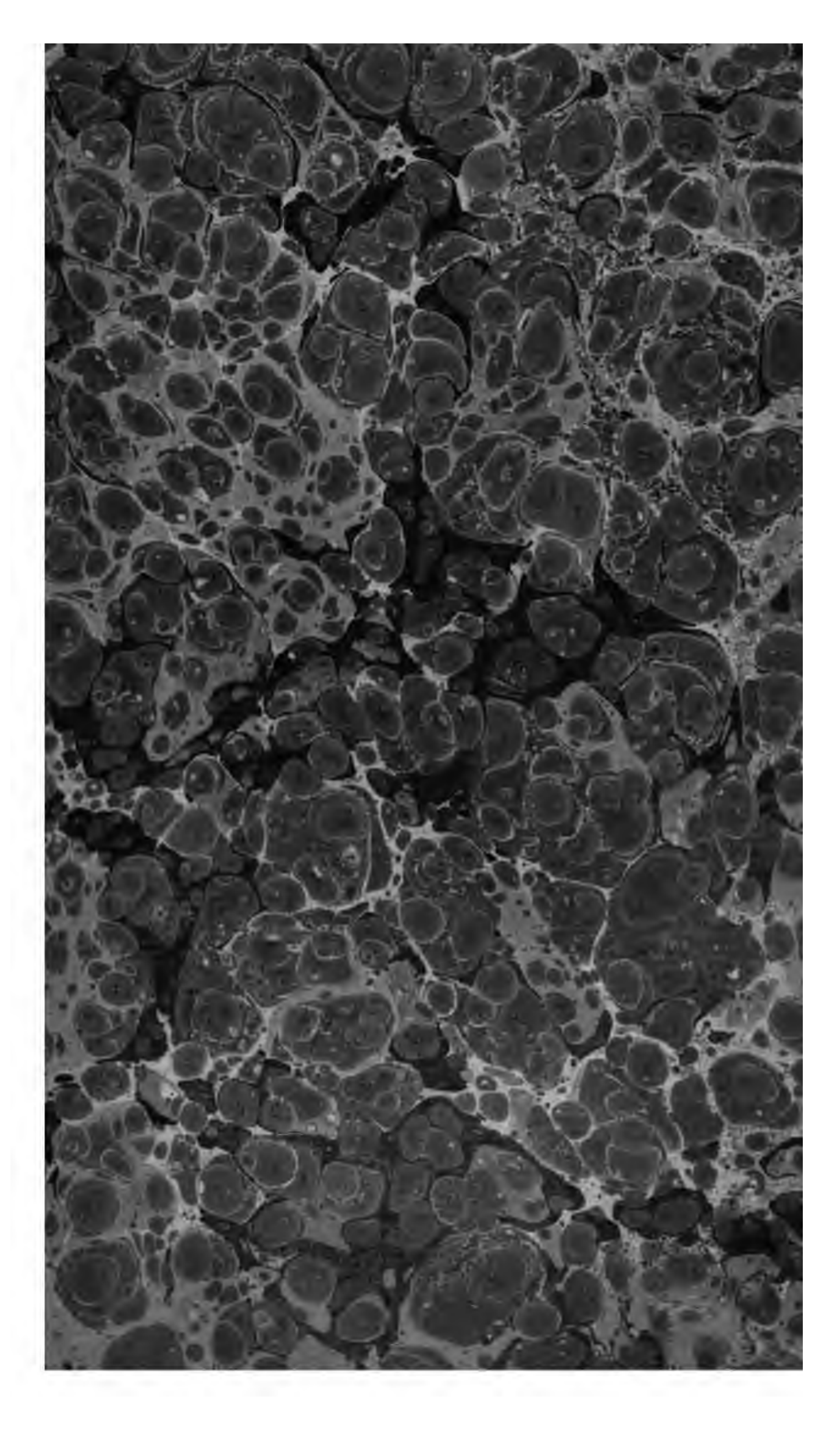

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE





BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES.

TOME II.

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES,

OU

NOTICE complète et raisonnée de tous les Voyages anciens et modernes dans les différentes parties du monde, publiés tant en langue française qu'en langues étrangères, classés par ordre de pays dans leur série chronologique; avec des extraits plus ou moins rapides des Voyages les plus estimés de chaque pays, et des jugemens motivés sur les Relations anciennes qui ont le plus de célébrité :

PAR G. BOUCHER DE LA RICHARDERIE,
Ex-Juge en la Cour de Cassation, et Membre de la Société française de l'Afrique intérieure, instituée à Marseille.

TOME II.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, ancien hôtel de Lauraguais, rue de Lille, n° 17, vis-à-vis les Théatins;
Et à STRASBOURG, même maison de commerce.

1808.

TABLE

DES SECTIONS ET DES PARAGRAPHES

contenus dans ce volume.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

SECTION IV.

Description de la Russie européenne et de la Pologne, et Voyages faits dans ces deux pays.

SECTION V.

Voyages dans la Turquie européenne, et Description de cette contrée.

SECTION VI.

Descriptions de l'Istrie, de la Dalmatie, de l'Esclavonie, de l'Autriche, de la Carinthie, de la Stirie, de la Carniole, du Tyrol, de la Bohême, de la Transylvanie, de la Hongrie, de la Croatie, de la Valachie, de la Moldavie; et Voyages faits dans ces pays.

SECTION VII.

Descriptions de l'Allemagne. Voyages dans cette contrée.

SECTION VIII.

SECTION IX.

Description de l'Italie et des îles qui en sont voisines. Voyages faits dans ces contrées.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES,

OU

NOTICE complète et raisonnée de tous les Voyages anciens et modernes dans les différentes parties du monde, publiés tant en langue française qu'en langues étrangères, classés par ordre de pays dans leur série chronologique ; avec des extraits plus ou moins rapides des Voyages les plus estimés de chaque pays, et des jugemens motivés sur les Relations anciennes qui ont le plus de célébrité :

PAR G. BOUCHER DE LA RICHARDERIE,

Ex-Juge en la Cour de Cassation, et Membre de la Société française de l'Afrique intérieure, instituée à Marseille.

TOME II.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, ancien hôtel de Lauraguais, rue de Lille, n° 17, vis-à-vis les Théatins ;

Et à STRASBOURG, même maison de commerce.

1808.

TABLE

DES SECTIONS ET DES PARAGRAPHES

contenus dans ce volume.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

SECTION IV.

Description de la Russie européenne et de la Pologne, et Voyages faits dans ces deux pays.

SECTION V.

Voyages dans la Turquie européenne, et Description de cette contrée.

SECTION VI.

Descriptions de l'Istrie, de la Dalmatie, de l'Esclavonie, de l'Autriche, de la Carinthie, de la Stirie, de la Carniole, du Tyrol, de la Bohême, de la Transylvanie, de la Hongrie, de la Croatie, de la Valachie, de la Moldavie; et Voyages faits dans ces pays.

SECTION VII.

Descriptions de l'Allemagne. Voyages dans cette contrée.

SECTION VIII.

SECTION IX.

Description de l'Italie et des îles qui en sont voisines. Voyages faits dans ces contrées.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES VOYAGES.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

SECTION IV.

Descriptions de la Russie européenne et de la Pologne, et Voyages faits dans ces deux pays.

§. I. *Descriptions de la Russie européenne, et Voyages faits dans cette contrée.*

PAR ordre du gouvernement russe, de célèbres voyageurs ont parcouru, comme on le verra, toutes les parties de la Russie; mais chacun avoit sa destination. Les uns avoient la mission de décrire tout ce qui, dans ce vaste empire, appartient aux diverses branches de l'histoire naturelle, et ils l'ont remplie avec succès : d'autres voyageurs, du même mérite, se sont spécialement occupés de l'économie civile et rurale, et ont répandu sur ces objets de grandes lumières. L'un d'entre eux, réunissant à un degré éminent tous les genres de connoissances, a enrichi ses relations de

recherches où brille la plus profonde érudition, et d'observations physiques qui décèlent la plus rare sagacité. Mais les détails dans lesquels les uns et les autres sont descendus, sont communément d'un si grand intérêt, qu'il est difficile d'en rien détacher sans en affoiblir le mérite. De-là résulte l'impossibilité où je me suis vu d'en donner des extraits satisfaisans; j'en excepte le Voyage de Pallas dans la Russie méridionale et en Crimée, dont il m'a paru que je pouvois détacher les morceaux les plus intéressans pour la classe ordinaire des lecteurs.

Il a été publié aussi quelques excellens tableaux statistiques de la Russie; mais, comme je l'ai déjà fait observer, il n'entre point dans mon plan d'extraire ces sortes d'ouvrages, dont l'analyse seroit toujours imparfaite (1). Je me bornerai donc, sous l'exception faite ci-dessus, à donner des apperçus très-rapides de ce que renferment les meilleurs Voyages faits en Russie, et les différens tableaux de cet empire qu'on a successivement publiés. Je donnerai la simple notice des autres Voyages moins recommandables.

La Moscovie d'Antoine *Possevin*, de la Compagnie de Jésus : (en latin) *Ant. Possevinii* (*ad Joannem Basilidem missi*) *Moscovia, seu de rebus Moscoviticis commentarii.* Wilna, 1586; Anvers, 1587, in-8°.

Il en existe une traduction en italien, imprimée en 1594, à Ferrare, in-12; et en 1596, à Mantoue, in-4°.

Cette description est tirée du grand ouvrage de Possevin, dont j'ai donné la notice (partie première, section VIII, §. II). *Voyez* tome I, page 179.

Relation du Voyage du duc *Jean le cadet de Sleswig-Holstein*, en Russie et en Moscovie : (en

(1) Je ne me suis écarté de ce plan, comme je le répète encore ici, que pour la statistique de la France.

allemand) *Wahrhafte Relation der Reussischen und Moscovitischen Reise Herzog Johansen des jüngern von Schleswig-Holstein.* Magdebourg, 1604, in-4°.

LA MOSCOVIE, ou de l'origine, de la situation des provinces, de la religion et de la république de Moscovie, par Salomon *Neugebauer* : (en latin) *Salomonis Neugebaueri Moscovia h. e. de origine, situ, regionibus, religione et republica Moscoviae.* Dantzig, 1612; *ibid.* 1613, in-4°.

DIX FRAGMENS du Lithuanien *Michalon*, sur les mœurs des Tartares, des Lithuaniens et des Moscovites, etc.... (en latin) *Michalonis Lithuani de moribus Tartarorum, Lithuanorum et Moschorum fragmina X, etc....* Basle, Conrad Waldkirch, 1615, pet. in-4°.

La comparaison que l'auteur fait des mœurs des trois nations à cette époque, est l'une des parties les plus piquantes de cet ouvrage.

JOURNAL de l'Ambassade en Russie, rédigé dans les années 1615 et 1616, par Rheinhard *de Brederode* : (en hollandais) *Journal der Legatie naer Moscovien gedeen in de jaeren 1615 en 1616, door Rheyn. de Brederode.* La Haye, 1619, in-4°.

AMBASSADE en Moscovie du chevalier danois Jacques *Ulfeldius*, ou Itinéraire ruthnique, dans lequel il a exposé, avec élégance et en abrégé, ce qu'il a pu recueillir sur le pays, les mœurs, la religion, le gouvernement des Russes-Moscovites, des Tartares, et sur la Cour impériale, avec cinq planches : (en latin) *Equitis Dani Jacobi Ulfeldii Legatio Moscovitica, sive Hodœporicon Ruthenicum in quo*

de Russorum, Moschorum, ut Tartarorum, regionibus, moribus, religione, gubernatione et Aulâ Imperatoria quae potuit compendio et eleganter exsequitur. Francfort, Merian, 1627, pet. in-4°.

Dans ce qu'a écrit, si long-temps après, Pallas sur les mœurs des Tartares, on retrouve les mêmes particularités observées par Ulfeldius; ce qui prouve que ces mœurs n'ont éprouvé presque aucune altération.

La Russie ou la Moscovie et la Tartarie : (en latin) *Russia seu Moscovia itemque Tartaria.* Leyde, 1630, in-16.

Cette relation a été réunie au Voyage suivant :

Voyage en Moscovie, dans les années 1633, 34, 35 et 36, formant trois livres, traduit de l'allemand, avec planches : (en italien) *Viaggi di Moscovia negli anni 1633, 34, 35, 36, libri trè cavati del tudesco.* Viterbe, 1658, in-4°.

Voyage en Moscovie, par Augustin, baron *de Mayerberg*, et par Horace-Guillaume *Calvucci*, avec les loix de la Moscovie : (en latin) *Iter in Moschoviam Augustini Baronis de Mayerberg et Horatii Guillelmi Calvuccii, cum statutis Moschoviticis.* 1661, in-fol.

Le même, traduit en français sous le titre suivant :

Voyage en Moscovie, d'un Ambassadeur envoyé par l'empereur Léopold au czar Alexis Michaelowitz, grand-duc de Moscovie. Leyde, Harring, 1688, in-12.

Voyage et Ambassade à Moscou, par Charles *Wickhart* : (en allemand) *Carol. Wickharts Moscowitische Reise und Gesandtschaft nach Moscou.* Vienne en Autriche, 1675, in-12.

Relation historique du Voyage fait à la suite de

M. *Koenrand van Klenk*, ambassadeur des Etats-Généraux des Pays-Bas vers l'empereur de Russie : (en hollandais) *Historisch Verhael of Beschryving van den Voyage gedaen onder de suite van den heeren Koenrand van Klenk ambassadeur van L. H. M. de Heeren Staaten - General an Zyn Czaarsche Majesteyt*. Amsterdam, 1677, in-4°.

VOYAGE en Russie par mer, fait en 1677, par D. A. *Herfer* : (en allemand) *D. A. Herfer's Schiffreise nach Russland im Jahr 1677*. Nuremberg, 1678, in-8°.

RELATION de la Russie, par un Anglais qui a été neuf ans à la cour du grand Czar, par Antoine *Desbarres*, avec figures. Paris, 1679, in-12.

— Le même. Paris, 1699, in-4°.

COMMENCEMENT et progrès de l'empire de Moscovie, par Daniel *de Printz, Baron de Buchau*, envoyé deux fois en ambassade par Maximilien II et Rodolphe II, à Jean Basilide : (en latin) *Printz, Baronis de Buchau bis Legati Maximiliani II et Rudolphi II ad Joannem Basilidem, Moscoviae ortus et progressus*. 1679 ; *ibid.* 1681, in-12.

RELATION de la Moscovie, par Jacques *Reutenfels*, adressée à Cosme III, duc de Toscane : (en latin) *Jac. de Reutenfels de Rebus Moschoviticis ad Cosmum III Etruriae ducem*. Padoue, 1680, in-8°.

AMBASSADE Polo-Lithuanienne, envoyée en Moscovie dans l'année 1678, publiée par Léopold-François *Tanner* : (en latin) *Leopoldi Francisci Tanneri Legatio Polo-Lithuaniana in Moscoviam, 1678 suscepta*. Nuremberg, 1689, in-4°.

RELATION nouvelle et curieuse de la Moscovie, contenant l'état présent de cet Empire, les expéditions des Moscovites en Crimée dans l'année 1689, les causes des dernières révolutions, les mœurs et la religion des Moscovites, et le récit d'un Voyage de *Spartarus*, par terre, à la Chine (par Adrien *Baillet de la Neuville*, sous le nom anagrammatique de Balt. Hezeneil de la Neuville). Paris, 1698; la Haye, 1699, in-12.

VOYAGE de Pologne à Moscou, en 1689, par N. *Nieustadt* : (en hollandais) *N. Nieustadt Reisbeschryving van Polen na Moscovien en* 1689. Tyel, 1699, in-8°.

VOYAGE à Archangel en Russie, dans l'année 1697, par *Avison* : (en anglais) *Account of Voyage from Archangel in Russia, in the year 1697, by Avison*. Londres, 1699, in-8°.

RELATION du Voyage en Moscovie, par l'illustre et magnifique seigneur Ignace-Christophe, seigneur *de Guarient*, chevalier du Saint-Empire romain et du royaume de Hongrie, conseiller du conseil-aulique de guerre de la sacrée Majesté césarienne, et envoyé extraordinaire de l'auguste empereur Léopold 1er au sérénissime et puissant czar et grand-duc de Moscovie, Pierre Alexiowitz, en l'année 1698, décrit par Jean-George *Korbe* : on y a ajouté le récit du retour de Sa Majesté czarienne des Etats de l'Europe qu'il avoit été visiter, dans ses propres Etats; et celui de la dangereuse rebellion des Strélitz, de la condamnation portée contre eux, et de l'exécution sanglante qui s'en est suivie.

On y trouve aussi une Description abrégée et exacte des principaux objets qu'offre la Moscovie; avec figures en taille-douce : (en latin) *Itinerarium Moscoviae perillustris ac magnifici domini Ignacii Christophori domini de Guarient, Sac. Rom. Imperii et regni Hungariae equitis, et Sac. Caesareae Majestatis consiliarii aulico-bellici, ab augusto imperatore Leopoldo I ad serenissimum ac potentissimum Tzarum et magnum Moscoviae ducem Petrum Alexiowicium, anno 1698, ablegati extraordinarii, descriptum a Joanne Georgio Korbio. Accessit reditus suae Tzareae Majestatis a provinciis Europaeis ad proprios limites, periculosae rebellionis Streliziorum et latae in eosdem sententiae, cum subsecutâ sanguineâ executione; nec non praecipuarum Moscoviae rerum compendiosa et accurata descriptio; cum figuris aeneis.* Vienne en Autriche, Léopold Voigt, 1700, in-fol.

Cette relation est aussi curieuse, sur-tout pour la partie anecdotique, qu'elle est devenue rare. Sur les plaintes que le czar fit porter, dit-on, à la cour de Vienne, relativement à la publication de cet ouvrage, elle en fit supprimer toute l'édition : quelques exemplaires seulement échappèrent. Cette mesure de rigueur fut dictée par les égards que cette cour crut devoir au monarque de Russie d'alors, dont les cruautés envers les Strélitz révoltés sont détaillées dans cette relation. On y voit en effet que cet autocrate examinoit en personne les coupables, faisoit augmenter ou ralentir leur supplice pour vaincre leur silence obstiné, et que dans dix jours consécutifs d'exécutions, il abattit lui-même onze têtes. Ainsi, dans les glaces du Nord, à Moscou, le czar commettoit les mêmes atrocités auxquelles s'est porté, depuis cette époque, dans les sables brûlans de l'Afrique, le féroce empereur de Maroc.

DESCRIPTION de la Livonie, et de la décadence de l'ordre Teutonique, avec figures. Utrecht, 1705, in-8°.

RELATION géographico-historico-politique de l'empire de Moscovie, avec les vies, les actions les plus mémorables des précédens souverains, jusqu'au temps de Pierre Alexiowitz (en italien). Milan, 1710, in-8°.

ÉTAT de la Russie, par le capitaine *Perry*: (en anglais) *State of Russia, by capitain Perry*. Londres, 1716, in-8°.

Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre suivant ;

ÉTAT présent de la Grande-Russie, contenant une relation de ce que Sa Majesté czarienne a fait de plus remarquable dans ses Etats, et une description de la religion, des mœurs, etc. tant des Russiens que des Tartares et autres peuples voisins, par le capitaine Jean *Perry*, traduit de l'anglais. Bruxelles, 1717; Amsterdam, 1720, in-12.

Cette relation est très-estimée : c'est la première qui nous ait donné de justes notions sur la Russie.

VOYAGE de Moscovie, par *Deschizeaux*. Paris, 1727, in-8°.

DESCRIPTION d'un Voyage fait à Saint-Pétersbourg, par *le même*. Paris, 1728, in-8°.

VOYAGE en Russie, par Pierre *Haven*: (en danois) *Reise til Russland, ved Pet. Haven*. Copenhague, 1744; *ibid*. 1747, 2 vol. in-8°.

— Le même ouvrage, traduit en allemand. Copenhague, 1744, in-8°.

DESCRIPTION de toutes les nations de l'empire de Russie, par Jean-Gotlieb *Georgi*, avec planches : (en allemand) *Joh. Gottlieb Georgi Beschreibung aller Nationen des Russichen Reichs.* Pétersbourg, 1760-1780 ; *item.* Leipsic, 1782, 2 vol. gr. in-4°.

LETTRES sur la Russie, traduites de l'italien d'*Algarotti.* Paris, 1769; Neufchâtel, 1770, in-12.

JOURNAL d'un Voyage par différentes provinces de l'Empire russe, fait dans les années 1769 à 1771, par Nicolas *Rytschkow*, avec planches : (en russe) *Rytschkowa (Nicolaja) Zchurnal, ili dnewn' üja zapiski puteschestwija po razn' üm' provintzyam' Rossijskagho Ghosudarstwa 1769 i 1770 ghodu.* Pétersbourg, 1770 à 1771, in-4°.

— Le même, traduit du russe en allemand par Chr. Henri *Hase :* (en allemand) *Tagebuch seiner Reise durch verschiedene Provinzen des Russichen Rreichs von Nic. Rytschkow.* Riga, 1774, in-8°.

VOYAGE par la Russie, dans l'intention d'examiner les productions des trois règnes, par Samuel-Gottlieb *Gmelin :* (en allemand) *Sam. Gottlieb Gmelin Reisen durch Russland zur Untersuchung der drey Naturreiche.* Pétersbourg, 1770 à 1774, 3 vol. in-4°.

L'EMPIRE de Russie, son origine et ses accroissemens, par *d'Anville.* Paris, édition du Louvre, 1771, 2 vol. in-12.

VOYAGE par différentes provinces de l'empire de Russie, pendant les années 1768 à 1773, par P. S. *Pallas*, avec planches : (en allemand) *P. S.*

Pallas Reisen durch verschiedene Provinzen des Russischen Reichs in den Jahren 1768 bis 1773. Pétersbourg, 1771, 1773, 1776, 3 vol. in-4°.

On en a publié en allemand un Abrégé sous le titre suivant :

EXTRAIT des Voyages de P. S. *Pallas*, avec planches : (en allemand) *Auszug aus dessen Reisen.* Francfort et Leipsic, 1776-1778, 3 vol. in-8°.

Cet excellent Voyage a été traduit tout entier en français sous le titre suivant :

VOYAGE du Professeur *Pallas*, dans différentes parties de l'empire de Russie et dans l'Asie septentrionale, traduit de l'allemand par Gauthier de la Peyronie. Paris 1788, 5 vol. in-4°.

— Atlas pour ce Voyage, *ibid.* in-4°.

— Le même, avec des notes des CC. Langlès et Lamarck. Paris, Maradan, an II — 1794, 8 vol. in-8°.

— Atlas de ce Voyage, *ibid.* in-4°.

On peut joindre à cette édition l'ouvrage suivant :

TABLEAU physique et topographique de la Tauride, suivi d'Observations sur la formation des montagnes et les changemens arrivés dans notre globe, par le professeur *Pallas*, pour faire suite à son Voyage de Russie. Paris, Guillaume et Gide, an VIII — 1800, pet. vol. in-8°.

La nouvelle édition du Voyage de Pallas, entreprise et publiée dans un temps où, comme tant d'autres parties des arts, l'imprimerie, environnée de toutes les horreurs de l'anarchie, trouvoit difficilement des matériaux choisis et des ouvriers habiles, est fort inférieure à la première édition, pour la partie typographique ; mais elle est bien pré-

férable à celle-ci par les savantes notes dont l'ont enrichie un savant et un naturaliste également distingués. L'atlas qu'on a joint à la nouvelle édition est disposé aussi dans un meilleur ordre.

Quoique dans le Voyage de Pallas, de Gmelin, de Georgi et de Lepèchin (je donnerai tout-à-l'heure la notice de ces deux derniers), on trouve décrites plusieurs contrées de l'Asie septentrionale, j'ai cru devoir classer ces quatre Voyages parmi les relations de l'Europe, parce qu'ils embrassent principalement la plus grande partie de la Russie européenne.

C'est le professeur Pallas qui fut chargé de diriger la marche des trois voyageurs précédemment dénommés : c'est à lui que leurs manuscrits furent communiqués ; il eut donc une très-grande part aux relations qu'ils ont publiées. Mais quelque mérite qu'elles tirent, soit du talent particulier de ces savans observateurs, soit de la révision de Pallas, la relation de ce dernier voyageur est infiniment supérieure aux trois autres. Il a employé six années à parcourir presque toute la Russie européenne, et l'Europe a vu avec surprise un seul homme se montrer dans ces excursions longues et pénibles, tout-à-la-fois un savant profond, un naturaliste presque universel, un économiste éclairé, un observateur philosophe.

Tout étant précieux dans son Voyage, les détails où il y est entré n'étant susceptibles d'aucun retranchement, sans perdre infiniment de leur utilité, je n'ai pas même tenté d'en donner l'extrait. J'ai dû d'autant moins l'essayer, que ce Voyage, au moyen des deux éditions qu'on en a données, étant extrêmement répandu, cet extrait deviendroit inutile pour la plus grande partie des lecteurs, et ne pourroit être considéré que comme le squelette d'un corps vigoureusement organisé dans toutes ses parties.

RELATION d'un Voyage physique par quelques Gouvernemens septentrionaux de l'empire de Russie, par Eric *Laxman* : (en allemand) *Bericht von*

einer physikalischen Reise, durch einige nordische Statthalterschaften des Russischen Reichs von Eric Laxman. (Insérée dans le 3e volume des Nouveaux Mélanges du Nord, par *Pallas.*)

NOTICE sur les principales Isles du golfe de Finlande, par Benoît-François *Hermann :* (en allemand) *Nachrichten von den vorzüglichsten Inseln im Finnischen Meerbusen, von Bened. Franz. Hermann.* (Insérée dans le premier volume des Mémoires physiques sur la Russie, par *Hermann.*)

OBSERVATIONS faites pendant un Voyage en Russie, par Jean Gottlieb *Georgi*, dans les années 1772 à 1774, avec planches : (en allemand) *Joh. Gottlieb Georgi Bemerkungen auf einer Reise im Russischen Reich von 1772 bis 1774.* Pétersbourg, 1775, 2 vol. in-4°.

LETTRES adressées à une Lady, durant une résidence de plusieurs années en Russie : (en anglais) *Letters from a Lady who resided some years in Russia.* Londres, 1775, in-8°.

Ces Lettres ont été traduites en français sous le titre suivant :

LETTRES d'une Dame, résidante en Russie, à son amie en Angleterre, avec des notes historiques, traduites de l'anglais. Rotterdam, 1776, in-8°.

REMARQUES sur la Géographie-physique de la Courlande, par *Ferber :* (en allemand) *Anmerkungen*, etc.... Mitau, 1776, in-8°.

OBSERVATIONS topographiques sur les principaux endroits du Voyage de l'impératrice Catherine II, dans les provinces de la Russie Blanche :

(en russe) *Topograficheskie primijitschanie na naznatchenie Mjesta puteschestwia Eja Imperatorskao Welitschestwa.* Pétersbourg, 1780, in-12.

JOURNAL d'un Voyage par différentes provinces de l'Empire russe, fait dans les années 1768 à 1771, par Ivan *Lepechin*, avec planches : (en russe) *Lepechina (Iwana) Dnewn' ja Zapiski puteschestwija po rasn' üm' provintzijam' Rossijskagho Ghosudartswa 1768 i 1769 ghodu.* Pétersbourg, 1771, in-4°.

— Le même, traduit du russe en allemand, par Christophe-Henri Hase, avec planches. Altenbourg, 1774, 3 vol. in-4°.

Ce Voyage, et ceux de Georgi et de Gmelin, dont j'ai donné plus haut la notice, sont le fruit de l'adjonction qu'en 1768 l'Académie des sciences de Pétersbourg fit de plusieurs savans, aux astronomes chargés d'observer le passage de Vénus. La mission particulière de ces savans, sous la direction de Pallas, ainsi que je l'ai déjà fait observer, étoit de découvrir et de décrire les richesses naturelles de la Russie, de faire dès recherches et de présenter leurs vues sur les moeurs, la religion, les usages, les langues diverses, la tradition, les monumens, les antiquités de ce vaste empire : c'est ce qu'ils ont exécuté tous avec un zèle qu'aucuns obstacles et aucuns dangers n'ont refroidi un moment. Indépendamment des avantages particuliers que la Russie a retirés de leurs travaux, l'histoire naturelle dans toutes ses branches, et sur-tout l'histoire philosophique de l'homme, ont reçu des observations de ces voyageurs, un accroissement de connoissances presqu'incalculables.

ANECDOTES sur l'Empire de Russie, contenues dans une sorte de Lettres écrites de Saint-Pétersbourg par Guillaume *Richardson* : (en anglais) *Anecdotes of the Russian Empire, in a series of Letters,*

written from St. Petersbourg, by William Richardson. Londres, 1784, in-8°.

MÉMOIRES pour servir à la physique, l'économie, la minéralogie, la chimie, la technologie et la statistique de la Russie et des pays limitrophes, par Benoît-François *Hermann :* (en allemand) *Ben. Franz Hermann Beyträge zur physik, œconomie, mineralogie, chimie, technologie und statistik der Russichen und angrænzenden Lænder.* Berlin, 1786, tome 1er, in-8°.

VOYAGE de la Volhynie à Kerson en Russie, dans l'année 1787, par J. G. *Moeller:* (en allemand) *Reise von Volhynien nach Cherson in Russland, im Jahr 1787.* Hambourg, Campe, 1787, in-8°.

Dans ce Voyage, fait trop rapidement pour que l'auteur ait pu rien approfondir, on trouve néanmoins quelques observations assez curieuses sur la minéralogie et la population des pays traversés par le voyageur.

LETTRES écrites pendant un Voyage en Russie, par J. C. *Fabricius :* (en allemand) *Briefe auf einer Reise durch Russland, von J. C. Fabricius.* (Insérées dans le Portefeuille historique, 1786, IIe et IIIe cahiers, et 1787, IIe et IVe cahiers.)

JOURNAL du Voyage d'un Allemand, de Lubeck à Pétersbourg, en août 1785, par *Busse :* (en allemand) *Tagebuch der Reise eines Deutschen von Lubeck nach Petersburg, im August 1785, von Busse.* Langensalza, 1787, in-8°.

MÉMOIRES topographiques sur la Livonie et l'Esthonie, par *Hupel :* (en allemand) *Topographische,* etc.... 1787, in-8°.

ÉTAT actuel des Gouvernemens de Riga et de Réval, par *le même :* (en allemand) *Gegenwärtige*, etc.... 1788, in-8°.

OBSERVATIONS sur la Russie, sous le rapport des sciences, des arts et de la religion, par J. J. *Bellermann :* (en allemand) *Bemerkungen über Russland in rucksicht auf wissenschaften, kunst, religion, von J. J. Bellermann.* Erfort, 1788, in-8°.

VOYAGE par les provinces de l'Empire russe, fait en 1787 : (en russe) *Puteschestwie eja Imperatorskao welitschestwa po raznim Kraïem Rossii, predprimaïe 1787 ghoda.* Petersbourg, 1788, in-8°.

NOTICES minéralogiques, géographiques et autres, sur les montagnes d'Altaï, qui font partie de l'Empire russe, par H. M. *Renovanz :* (en allemand) *Mineralogisch-geographische und andere vermischte Nachrichten von den Altaischen Gebirgen, Russisch-Kaiserlichen Antheils, von H. M. Renovanz.* Freyberg, 1789, gr. in-4°. avec planches.

VOYAGE de Riga à Pétersbourg, et de là à Kostroma : (en allemand) *Reise von Riga nach Petersburg und von da nach Kostroma.* (Inséré dans le Nouveau Magasin géographique de *Fabri.* tome III, 1er cahier.)

DESCRIPTION d'un Voyage fait dans les années 1781 et 1782, de Pétersbourg à Cherson, par Was. *Szujew*, traduit du russe : (en allemand) *Beschreibung seiner Reise von Petersburg nach Cherson in den Jahren 1781 und 1782, von Wasiliew Szujew.* Dresde et Leipsic, 1789, tome 1er, in-8°.

COLLECTION d'un Officier suédois sur l'état de la Russie, etc. : (en suédois) *En Svenk Officerares Samlingar under des vistande i Rysland.* Stockholm, 1789, in-8°.

TABLEAU statistique de la Rusie, ou de la population, de l'agriculture, des productions, des mines, des manufactures et du commerce de la Russie, par B. F. *Hermann* : (en allemand) *Statistische Schilderung von Russland in Rucksicht auf Bevölkerung, Lænder-Beschaffenheit, Natur-producte, Bergbau, Manufacturwesen und Handel, von B. F. Hermann.* Pétersbourg, 1790, in-8°.

VOYAGE à Pétersbourg, par *Leberecht* : (en allemand) *Reise nach Petersburg, von Leberecht.* Vienne en Autriche, 1790, in-8°.

ESSAI d'une Histoire naturelle de la Livonie, par *Fischer* : (en allemand) *Versuch einer Naturgeschichte*, etc... 2e édition. Nuremberg, 1791, in-8°.

ESQUISSE de la Russie, par J. J. *Bellermann* : (en allemand) *Skizzen über Russland, von J. J. Bellermann.* Strasbourg, 1792, in-8°.

VOYAGE par la Russie, etc.... (en russe) *Enter chertwis po oscrano ladorch Komp i onech Komu n, oseretzkowstyagho.* Pétersbourg, 1792, in-8°.

RESSOUVENIRS de la Russie. 1792, in-8°.

OBSERVATIONS sur l'Esthonie, la Livonie, la Russie, etc.... faites pendant un séjour de huit ans : (en allemand) *Bemerkungen über Esthland, Liefland, Russland, etc.... wæhrend eines achtjährigen Aufenthalts.* Prague, 1792, in-8°.

TABLEAU de l'empire de la Russie, conformément à son état actuel, de la manière dont on l'a régularisé depuis peu, en le divisant en différens gouvernemens, par *Sergey Pletscheyef*, traduit du russe d'après la troisième édition, par Jacques Smirnove: (en anglais) *Sergey Pletscheyef Survey of the Russian Empire according to its present newly regulated state divised into different governments, translated from the 3 edition of the russian, by James Smirnove.* Londres, 1792, in-8°.

DESCRIPTION de la ville de Saint-Pétersbourg, par *Georgi* (en allemand). Revel, 1792, in-8°.

FRAGMENT d'un Voyage en Russie: (en allemand) *Bruchstük einer Reise durch Russland.* (Inséré dans le Journal allem. de Leipsic, 1793, 8e cahier.)

VOYAGE à la mer Glaciale, par *Tchitchagof* (en allemand). Pétersbourg, 1794, in-8°.

TABLEAU de Pétersbourg, par H. *Storch*: (en allemand) *Gemælde von S. Petersburg, von H. Storch.* Riga, 1794, 2 vol. in-8°.

OBSERVATIONS physiques, économiques et statistiques sur la Livonie et l'Esthonie, par W. C. *Friebe*: (en allemand) *Physische, œkonomische und statistische Bemerkungen von Lief-und Esthland, von W. C. Friebe.* Riga, 1794, in-8°.

VOYAGE dans quelques pays de la Russie, par Amélie *de Liemann*: (en allemand) *Amalien von Liemann Reisen durch einige Russiche Lænder.* Gœttingue, 1794, in-8°.

OBSERVATIONS sur la Russie, pendant un Voyage

fait en 1792 et 1793, par Joseph comte *de Sternberg* : (en allemand) *Bemerkungen über Russland auf einer Reise in den Jahren 1792 und 1793, von Jos. Graf von Sternberg.* Ratisbonne, 1794, in-8°.

DESCRIPTION des Provinces russes sur la mer Baltique, par K. P. M. *Snell* : (en allemand) *Beschreibung der Russischen Provinzen an der Ost-See, von K. P. M. Snell.* Jena, 1794, in-8°.

VOYAGE philosophique, politique et littéraire, fait en Russie dans les années 1788 et 1789 : ouvrage dans lequel on trouve, avec beaucoup d'anecdotes, tout ce qu'il y a de plus intéressant et de vrai sur les mœurs des Russes, leur population, leurs opinions religieuses, leurs préjugés, leurs usages, leurs institutions politiques, leurs forces de terre et de mer, et les progrès qu'ils ont faits dans les sciences : traduit du hollandais par *Chantreau*, avec des augmentations considérables, enrichi d'une carte et de gravures. Paris, Briand, 1794, 2 vol. in-8°.

— Le même, traduit en allemand par W. C. Th. P. Mylius. Berlin, 1794, in-8°.

— Le même, traduit en anglais. Londres, 1794, in-8°.

La moitié à-peu-près de ce Voyage est consacrée au récit des révolutions qui se sont rapidement succédées en Russie, depuis Pierre I jusqu'à Catherine II, et à quelques anecdotes d'un assez grand intérêt. L'auteur original, ou le prétendu traducteur, a cru pouvoir emprunter de Coxe la plus grande partie de ces détails purement historiques. Il n'entre point dans le plan d'une Bibliothèque des Voyages de donner même le plus léger apperçu de ces détails.

Dans la description que le voyageur fait de Pétersbourg et de ses environs, on ne trouve presque rien qui n'eût été déjà observé par Coxe. Il s'est étendu, avec lui, sur la magnificence et l'étiquette de la cour; il a même décrit avec lui les tombeaux de plusieurs czars; mais la nouvelle relation renferme des détails qu'on ne trouve pas dans celle de Coxe: tels sont les tableaux des revenus de l'Etat, des armées, de la flotte, du commerce intérieur et extérieur, des mines de toute espèce et des salines: il ne faut pas se flatter d'y trouver la même exactitude sur ces matières que dans le Voyage de deux Français en Allemagne, etc. par *Fortia de Piles*, dont j'ai donné précédemment la notice.

LETTRES de M. M. *Vigor* sur la Russie: (en anglais) *Letters from Russia, by M. M. Vigor*. Londres, 1795, in-12.

TABLEAU historique et statistique de la Russie; par *Storch*: (en allemand) *Historisch-Statistische Gemæhlde*, etc. Leipsic, 1796-1799, 3 vol. in-8°.

On en a traduit une partie en français sous le titre suivant:

TABLEAU historique et statistique de l'empire de Russie, à la fin du dix-huitième siècle, par M. Henri *Storch*, édition française, avec cartes. Paris, Levrault frères, 1800, 2 vol. in-8°.

C'est dans la section des Voyages au Nord de l'Europe, que j'ai cru devoir placer ce Tableau de la Russie, et ceux dont je donnerai ensuite la notice: quoiqu'ils embrassent tous la Russie asiatique comme la Russie européenne, ces tableaux doivent naturellement se ranger dans la partie de la Russie où sont le siége de son empire et le centre de ses forces et de sa puissance.

L'ouvrage de M. Storch pourra servir de modèle aux écrivains qui en entreprendront de semblables pour d'autres Etats. Il doit être divisé en trois parties. La première

concerne les habitans; la seconde, la constitution de l'Etat; la troisième, son administration. Si ce vaste plan reçoit son exécution, comme l'a reçue celui que M. Georgi avoit conçu et qu'il a exécuté sur la géographie, l'état physique et l'histoire naturelle de la Russie, cet immense empire sera mieux connu qu'aucun état de l'Europe.

Dans la première partie de son ouvrage, M. Storch a placé :

I. L'origine des habitans, qui comprend la classification historique de tous les pays de la Russie.

II. L'état physique de cet Empire, où, relativement encore à ses habitans, se trouvent de profondes recherches sur les progrès de la population, la constitution physique des peuples, les maladies dominantes, les mesures du gouvernement pour la conservation et l'augmentation de l'espèce humaine.

III. L'état civil de la Russie, qui embrasse, 1°. l'industrie productive, où se rangent la chasse, la pêche, le soin des bestiaux, l'agriculture, le jardinage, les forêts, les vignes, les abeilles, les vers-à-soie, les mines de métaux et de sel, les établissemens et les réglemens relatifs à chacun de ces objets; 2°. l'industrie artificielle, où se placent les métiers et les arts mécaniques, les fabriques, les manufactures, et les loix réglementaires concernant ces établissemens; 3°. le commerce intérieur et extérieur, par mer et par terre, les objets d'exportation et d'importation, les traités de commerce, les consulats, la navigation, les réglemens commerciaux et maritimes, les banques, les monnoies, les postes, les canaux.

IV. L'état moral de l'empire, qui comprend, 1°. les différens idiômes de tant de peuples réunis sous une même domination; 2°. leurs divers cultes, l'état de l'église dominante, celui des religions tolérées; 3°. l'éducation à laquelle l'auteur attache tous les établissemens qui y sont relatifs, tels que les instituts, les écoles publiques, etc.... 4°. les sciences et les arts, où l'auteur doit tracer le tableau de leur état actuel, du progrès des lumières, des écrivains et des artistes les plus distingués, des académies et sociétés

de savans, des gymnases, des séminaires, des bibliothèques et des musées; 5°. Enfin, les mœurs et les usages, où l'auteur se propose de décrire la manière de vivre des habitans, leurs habillemens, les usages nationaux, les fêtes, les réjouissances et les jeux du peuple.

L'auteur terminera ce dernier tableau par celui du caractère national. De cette première partie de l'ouvrage, il n'a encore été traduit en français que ce qui concerne l'état physique et civil des habitans. J'ignore à quel point l'auteur original est parvenu dans l'immense carrière qu'il parcourt.

Il a paru en allemand une Lettre écrite de Russie, où l'on s'exprime ainsi sur l'ouvrage de M. Storch, suivant l'extrait qu'a donné de cette lettre M. Olivarius (n° 7, 2e ann. de son Journal littéraire, physique, politique et moral, qui s'imprime à Kiel dans le Holstein): « Il faut regarder, » dit l'auteur de cette lettre, la plupart des ouvrages publiés » en Russie même, comme faits pour obtenir une place » ou une décoration (ce qui étoit le cas de M. Storch, pour » son roman géographique sur la Russie), ou pour gagner » quelques roubles. Si vous ajoutez foi à M. Storch ou à » tout autre géographe habitant la Russie, vous ne con- » noissez cet empire, ainsi que Pétersbourg, que par son » beau côté ».

M. Olivarius a vigoureusement repoussé cette imputation de fiction romanesque, dans le n° 9 de son Journal, en rendant compte du troisième volume de l'ouvrage de M. Storch en allemand. « Entre les livres que nous a » fournis la dernière foire de Leipsic, dit ce savant pro- » fesseur, il ne s'en trouve point qui nous mette plus à » portée de connoître la Russie, que celui qui a pour titre : » *Tableau historique et politique de l'Empire russe, à la* » *fin du dix-huitième siècle, par M. Storch*. Qu'il soit vrai, » comme il a été dit dans une lettre écrite de Russie, et » que nous avons citée dans un de nos précédens numéros, » que M. Storch, dans ses descriptions, ne nous expose » sur ce pays que ce que nous en devons savoir, il n'en est

» pas moins certain qu'il nous apprend beaucoup de
» choses que nous ignorions, et qui sont propres à exciter
» notre attention. Nous allons extraire de son ouvrage,
» quelques-unes des plus intéressantes observations que
» renferme le troisième volume ».

M. Olivarius donne à la suite cet extrait.

Un autre ouvrage du même auteur, où il est beaucoup plus resserré, a paru sous le titre suivant :

TABLEAUX synoptiques des Gouvernemens de la Russie, d'après les principaux rapports politiques, par *Storch :* (en allemand) *Statistische Uebersicht*, etc.... Riga, 1795, in-8°.

SUR le Commerce, l'Industrie, l'Agriculture et les productions de la Russie, par W. *Friebe :* (en allemand) *Ueber Russlands Handel*, etc. 1796, 3 vol. in-8°.

OBSERVATIONS faites dans un Voyage entrepris dans les gouvernemens méridionaux de l'empire de Russie, dans les années 1793 et 1794, par P. S. *Pallas*, avec planches coloriées : (en allemand) *P. S. Pallas Bemerkungen auf einer Reise in die Südlichen Statthalterschafften des Russischen Reichs*, etc.... 1796-1799, 2 vol. in-4°.

Parmi les planches, on distingue sur-tout la première, qui présente la vue de la porte de Perekop ; et la quatrième, où l'on trouve la vue du port et de la ville d'Achtrar ou de Sewastopol. Les planches d'histoire naturelle offrent le chameau de la Crimée à deux bosses, le mouton gris de ce pays, et la brebis à laine grise argentée : les autres planches représentent différens costumes du pays. Dans les vignettes, on distingue la figure du traîneau pour transporter le bois des montagnes escarpées, la charrue de pierre des Tartares, un bloc de marbre avec une ancienne inscription ; la méthode de battre les grains usitée dans la Crimée.

Ces Observations ont été traduites une première fois en français sous le même titre :

OBSERVATIONS faites dans un Voyage entrepris dans les gouvernemens méridionaux de l'empire de Russie, dans les années 1793 et 1794, par P. S. *Pallas*, traduites de l'allemand, avec vignettes et planches coloriées. Leipsic, Martini, 1799, 2 vol. in-4°.

— Recueil de planches coloriées pour ce Voyage, *ibid.* in-folio.

— Les mêmes, traduites en anglais. Londres, 1801, 2 vol. in-4°.

Il en a paru très-récemment une seconde traduction sous le titre suivant :

VOYAGES entrepris dans les gouvernemens méridionaux de l'empire de Russie, dans les années 1793 et 1794, par M. le professeur *Pallas*, traduits de l'allemand par MM. de la Boulaye, docteur en médecine de la faculté de Gœttingue, et Tonnelier, membre des sociétés d'histoire naturelle philomathique de Paris, conservateur du Cabinet de Minéralogie de l'Ecole des Mines : avec 28 vignettes en noir. Paris, Deterville, 2 vol. in-4°.

— Recueil de 55 planches, oblong, *ibid.* in-fol.

Les observations qui sont l'objet de ces Voyages, se lient nécessairement, comme l'auteur l'a observé dans sa Préface, à celles qui sont renfermées dans son premier Voyage ; et elles donnent des notions exactes de plusieurs provinces de la Russie, qui, jusqu'à présent, étoient restées presque inconnues.

Ce second Voyage n'a pas le même intérêt que le premier pour la pluralité des lecteurs. Les recherches, qui

dégénèrent en dissertations sur la géologie, la minéralogie et la botanique des pays que le voyageur parcourt, ne plairont qu'à ceux qui s'occupent de ces sciences, et par leur aridité, rebuteront les autres classes de lecteurs. Les érudits seuls s'accommoderont de ce qu'il a écrit, par exemple, sur l'art héraldique des nations caucasiennes. Seuls aussi, les amateurs des antiquités s'arrêteront volontiers sur les monumens barbares répandus dans la Russie méridionale, et qui, la plupart, sont des éminences sépulcrales. Au total, on recueillera dans ce Voyage, une foule de faits physiques, géographiques et politiques, d'une assez grande importance, et qui, à ce mérite, réunissent celui d'une sévère exactitude: quelquefois néanmoins on sera rebuté par des détails topographiques, qui ont le fâcheux inconvénient d'être hérissés de noms et de mots barbares pour des oreilles européennes.

Ce fut dès le 12 février 1793, saison encore très-rigoureuse en Russie, que M. Pallas, accompagné de sa femme, de sa fille, et d'un habile dessinateur, partit de Pétersbourg pour visiter les provinces méridionales de la Russie, principalement dans le dessein de compléter sa riche collection de plantes. Il se dirigea d'abord au sud du Volga, vers Astrakan. De cette ville, il s'avança vers la ligne du Caucase, franchit les chaînes de montagnes qui portent ce nom, et visita quelques parties de la Géorgie, d'où il gagna la Tauride ou la Crimée.

On peut détacher de ces longues et pénibles excursions, quelques morceaux d'un véritable intérêt pour toutes les classes de lecteurs.

Entre les descriptions que renferme le premier volume, celles des Steppes (plaines désertes le long du Volga) sont les plus attachantes: des prairies émaillées de la plus riante verdure, y contrastent avec des terreins arides, où s'élèvent des monticules de sable.

La steppe d'Astrakan est la plus remarquable par son aspect pittoresque et la nature vigoureuse du sol. La tulipe, la giroflée, l'astragale, la renoncule, et beaucoup d'autres

fleurs y étalent leurs couleurs riantes. Les plus belles asperges du globe y croissent spontanément. La hauteur extraordinaire des bruyères, y décèle toute la richesse du fonds de terre.

Près d'Astrakan, la culture ajoute encore à cette fécondité naturelle. Malgré la rigueur du froid en hiver, qui couvre de glaces le large Volga sous la latitude de 46 degrés, les chaleurs excessives de l'été permettent d'y cultiver la vigne, le mûrier, et d'y recueillir les fruits propres aux climats les plus méridionaux. Dans plusieurs cantons de cette steppe, la terre donne de riches moissons; les autres steppes renferment un grand nombre de plaines sablonneuses, qui pourroient faire conjecturer qu'originairement ces terreins étoient couverts par la mer. Dans ces contrées, les sources d'eaux douces sont rares, mais par-tout où elles se rencontrent, la plus riche végétation se déploie.

Quoique les bas-fonds du Volga soient couverts de mares croupissantes, les reptiles d'une espèce dangereuse y sont peu multipliés; mais on y est tourmenté par d'incommodes essaims de mouches. Ces vastes marais recèlent aussi dans leurs innombrables roseaux, des faisans, des courlis, des outardes, et beaucoup d'autres oiseaux propres à la nourriture de l'homme.

La ville et les environs d'Astrakan sont peuplés par des habitans d'origine, de mœurs, de religions très-diverses. Des chrétiens, des musulmans, des païens, s'y trouvent confondus avec leurs idiômes divers. Dans cette steppe, sont venus récemment s'établir des colonies d'Arméniens, de Géorgiens, de Persans, qui se livrent en paix à des arts utiles, et qui principalement s'occupent de l'éducation des vers-à-soie. La ville d'Astrakan renferme un grand nombre de manufactures; elle est le centre d'un commerce très-florissant et très-étendu. La tranquillité des campagnes n'y est troublée que par une nation qu'on nomme *Kirgis*, dont les courses et les brigandages s'étendent jusques sur les bords du Volga, et que le gouverne-

ment russe ne peut réprimer qu'en entretenant dans le pays des postes militaires.

L'une des plus grandes richesses de ce pays, est la pêche qui se fait dans le Volga et dans la mer Caspienne, où il se décharge. M. Pallas s'est peu étendu sur cette pêche: on lui doit, au contraire, des détails précieux sur les possessions russes voisines du Caucase. Il s'y trouve beaucoup de bains sulfureux et de sources d'eaux salées. Cette montagne, ou plutôt cette chaîne immense de monts dont les hauteurs sont presque inaccessibles pour tous autres que ses habitans, est entourée de superbes prairies et de belles forêts.

Après avoir donné une idée du magnifique tableau qu'offrent les diverses hauteurs du Caucase, vues de la forteresse de *Georgiefsk*, M. Pallas fait plusieurs observations intéressantes sur les différentes nations qui d'origine les habitent, et sur les diverses colonies qui sont venues plus récemment s'y établir. Il expose aussi son système sur les auteurs des sculptures grossières dont sont chargés les tombeaux répandus en grand nombre dans les steppes voisines. C'est non loin du Caucase qu'habitent les Circassiens, dont les femmes sont si renommées pour leur beauté, et dont annuellement il se fait un si honteux trafic.

Le deuxième volume des Voyages dans les provinces méridionales de la Russie, est entièrement consacré à la Tauride ou Crimée. Il renferme, comme le premier, une foule d'observations géologiques, minéralogiques et botaniques, d'un grand intérêt pour les amateurs de ces branches de l'histoire naturelle, mais qui ne sont pas susceptibles d'être extraites, parce que leur mérite consiste principalement dans l'exactitude des descriptions, qui ne pourroient, sans perdre beaucoup de ce mérite, supporter aucun retranchement. Il en faut dire autant d'une infinité de détails topographiques, très-utiles sans doute pour le perfectionnement de la géographie et de la statistique, qui souffriroient beaucoup d'être mutilés par une analyse. Je me bornerai donc à tracer une légère esquisse de ce que

M. Pallas a observé sur la température, le sol et les productions de la Crimée, les exportations et les importations de cette péninsule, les animaux, soit domestiques, soit sauvages qu'elle nourrit, les différentes classes de ses habitans, enfin les antiquités qui y sont répandues.

Le climat de la Crimée est sujet à beaucoup de variations. Quelquefois le printemps s'y annonce dans les premiers jours de février; quelquefois aussi les rigueurs de l'hiver, qui a commencé dès la fin d'octobre, s'y prolongent jusqu'au commencement d'avril: communément, c'est au mois de février que le plus grand froid se fait sentir. Les Tartares prétendent que depuis l'occupation de la Crimée par les Russes, les hivers y sont plus rigoureux et plus longs. Il est possible, observe très-judicieusement M. Pallas, que la dévastation des forêts et des vergers qui bordent les vallons, occasionnée, soit par les troupes russes, soit par les Tartares eux-mêmes, ait contribué à rendre le climat plus froid, en donnant un libre accès aux vents du nord et de l'est. On pourroit, dit-il, ajouter à cette cause, la dégradation des terres et la diminution des villages, après l'émigration des Tartares (1).

Les étés sont aussi variables dans la Crimée, que les hivers. La température y diffère quelquefois, dans le même jour, de dix à douze degrés. Ils sont souvent si secs pendant plusieurs années consécutives, qu'on voit les sources tarir, et les ruisseaux se dessécher dans plusieurs parties de la péninsule. On a remédié à cet inconvénient par une distribution de l'eau des rivières dans des canaux pratiqués avec beaucoup d'intelligence. Le thermomètre de Réaumur marque alors, à l'ombre, 29, 30, et même jusqu'à 31 degrés; mais une petite brise de mer pendant le

---

(1) M. Pallas paroît être dans l'opinion, fondée en effet sur un grand nombre d'observations, qu'un pays dépeuplé, et où l'agriculture est négligée, est sensiblement plus froid qu'une contrée, dans une latitude pareille, où les terres sont bien cultivées et les villages nombreux.

jour, un vent frais soufflant des montagnes pendant la nuit, tempèrent les effets de l'excessive chaleur.

La saison la plus agréable et la plus salutaire à la santé, dans la Crimée, est le printemps, qui, le plus ordinairement, règne depuis le commencement de mars jusqu'à la fin de mai. Alors la campagne, toute entrecoupée de jardins, offre un coup-d'œil enchanteur, par le contraste d'une verdure naissante avec les nombreuses touffes de roses rouges et blanches, et la couleur éclatante des fruits de toute espèce. A ces beautés de la nature, se joint le spectacle animé de nombreux troupeaux qui descendent des montagnes, ou paissent dans les plaines. Le ciel est constamment serein, et la beauté des nuits égale celle des jours.

L'automne, où les pluies tombent en abondance, est la saison la plus nuisible à la santé. Les fièvres intermittentes y dégénèrent souvent en maladies chroniques et mortelles. On y éprouve aussi, dès le mois de septembre, des froids, des gelées assez fréquens dans les nuits; mais ces accidens ne nuisent point à la vigne, car le beau temps succède bientôt au froid, et dure quelquefois jusqu'en décembre, et même jusqu'au commencement de janvier.

Le sol de la Crimée, généralement marneux, présente dans les plaines, tantôt un fond d'argile sablonneux, tantôt des terres légères et desséchées : celles-ci ne se trouvent communément que dans le voisinage des montagnes; la fertilité des autres est remarquable par-tout où il y a assez de sources et de ruisseaux pour les arroser. La vigne et le froment réussissent même parfaitement avec ce secours, dans les terreins pierreux. Chose singulière! la quantité prodigieuse de limaçons dont les terres sont parsemées, et qui est si funeste dans certains pays, procure à ces terres une sorte d'engrais marneux, et en augmente la fertilité.

Dans les temps anciens, on exportoit de la péninsule une immensité de grains; sous la domination ottomane, elle étoit réputée le grenier de Constantinople. Les Tartares, avant la conquête, avoient enfoui des provisions de

blé pour plusieurs années. Toutes les espèces de grains réussissent dans la Crimée : froment, seigle, orge, avoine, maïs, millet, pois. Le lin et le tabac y prospèrent : la plupart des légumes de l'Europe y réussissent, quelques-uns seulement y dégénèrent. Les arbres fruitiers à pépin donnent de très-bons fruits dans les vergers ; ceux des arbres à noyau sont médiocres : l'olivier et le figuier participent à cette médiocrité, parce que la plupart sont sauvages : les mûriers de toute espèce s'élèvent avec succès dans toute la Crimée : le noyer y acquiert une grosseur prodigieuse.

Parmi les arbres forestiers toujours verts, on distingue le pin maritime, deux espèces de genevriers et l'if. Les arbres qui gardent leurs feuilles, sont le chêne et le charme, chacun de deux espèces, le hêtre, l'orme noir, des peupliers de quatre espèces, le tilleul, l'aune, le frêne et l'érable. Tous les arbustes de l'Europe se trouvent dans la Crimée.

De toutes les productions de cette péninsule, la vigne est celle sur laquelle M. Pallas s'est le plus étendu. Après avoir observé qu'elle croît en abondance et presque sauvage dans la partie montueuse ; que les Grecs sont les premiers qui en ont introduit la culture dans la Crimée, où elle a été perfectionnée par les Génois dans la partie qu'ils en ont long-temps occupée, il décrit avec beaucoup de détails cette culture, dont les procédés varient suivant la nature du sol et l'exposition. Il donne ensuite une longue nomenclature de toutes les espèces de raisins cultivés. Il termine cet article par l'énumération des obstacles qui s'opposent à une plus grande prospérité de la culture de la vigne dans la Crimée : ces obstacles sont la cherté des ouvriers, résultante du petit nombre d'habitans ; l'ignorance et la négligence des Tartares cultivateurs de la vigne : la rigueur des saisons, mais plus que tout cela, les variations de la température, les attaques d'une petite chenille inconnue ailleurs, et qui ronge le germe du raisin au printemps ; enfin l'irruption que, depuis quelques années, font dans les vignobles des sauterelles à ailes rouges, d'une

petite espèce, connues en Espagne sous le nom de *grillons d'Italie*.

Les exportations de la Crimée consistent principalement en grains, sel, peaux et laine. Celles de la soude et du beurre sont susceptibles d'augmentation. Les autres objets d'exportation sont à-peu-près insignifians. L'exportation ne s'élève pas au-delà de quatre à cinq cent mille roubles : elle peut recevoir quelques accroissemens d'une amélioration dans la culture de la vigne, et dans l'éducation des vers-à-soie.

Les principaux articles d'importation sont le coton brut et toutes sortes d'étoffes, principalement celles de soie dans le goût des Orientaux ; les vins de l'Archipel et ceux qu'on recueille sur les bords du canal de Constantinople ; l'eau-de-vie distillée des fruits et du marc de raisin ; le tabac de Turquie en feuilles, et toutes sortes de fruits crus et secs. L'importation peut s'estimer à cent mille roubles de moins que l'exportation.

Les animaux domestiques de la Crimée, sont les bœufs, les moutons à grosse queue, peu multipliés dans les parties montueuses, mais fort nombreux dans les plaines ; les chèvres, répandues, au contraire, en grand nombre sur les montagnes ; les chameaux, dont l'espèce se propage très-rapidement lorsque les hivers sont doux ; quelques buffles.

Ce n'est que dans la plaine qu'on s'applique à l'éducation des chevaux ; on y entretient des haras considérables, mais on y manque de bons étalons. Les chevaux des Tartares montagnards sont petits, mais très-robustes, avec le pied sûr : ces qualités, malgré leur chétive apparence, les font vendre de trente à soixante roubles.

Dans la Crimée, on remarque une race de grands chiens-lévriers, la plupart à oreilles et à queue pendantes, très-recherchée pour la chasse du lièvre : beaucoup de riches Tartares en entretiennent de nombreuses meutes.

Les animaux sauvages ne sont pas très-multipliés dans la péninsule : il faut en excepter les lièvres gris, fort nom-

breux dans toute cette contrée, et qui fournissent au commerce jusqu'à vingt mille peaux. Le cerf est fort rare. On ne connoît d'ours que ceux qui ont été amenés par les Bohémiens. Les rats, les souris multiplient beaucoup; mais il est assez remarquable qu'avec une grande abondance de noix et de noisettes, il n'y a pas un seul écureuil dans la Crimée.

Les oiseaux sauvages ne sont ni en grand nombre, ni très-variés dans la Crimée; ceux de basse-cour, au contraire, multiplient considérablement, particulièrement la poule commune, la poule pintade, le coq-d'Inde, les oies et les cygnes. Le seul canard domestique couve ses œufs assez difficilement.

Les reptiles dangereux, si l'on en excepte *le grand javelot* (espèce de couleuvre), qui se trouve dans les montagnes, sont très-rares dans la Crimée. Le lézard et la grenouille y sont, au contraire, assez multipliés. Les rivières de ce pays sont peu poissonneuses: les ruisseaux recèlent des truites, des barbeaux, des lottes. Les mers Noire et d'Azof fourniroient beaucoup de poissons, si les pêcheries étoient mieux établies. On est obligé de tirer la plus grande partie du poisson, tant du Dnieper que du Bosphore.

Les habitans de la Crimée, dont le nombre s'élevoit autrefois à plus d'un demi-million, se trouvent réduits, d'après un dénombrement fait avec soin en 1800, mais qui n'est peut-être pas encore bien exact, à cent vingt mille individus des deux sexes et de tout âge.

On peut diviser, suivant M. Pallas, ces habitans de la Crimée, tous Tartares, en trois classes.

La première est celle des Nogais, auxquels il faut ajouter les Tartares du Kuban faits prisonniers dans la forteresse turque d'Amape, conduits, au nombre de quatre cent cinquante, dans la Crimée, confiés d'abord aux soins de la noblesse, devenus depuis sujets de la couronne. Les uns et les autres habitent aujourd'hui leurs propres villages, où ils se sont fixés et fort enrichis par l'agriculture et l'éducation des bestiaux. Les traits de leur visage et la

conformation de leur tête prouvent qu'ils descendent immédiatement des Tartares-Mongols.

La seconde classe est composée de Tartares qui habitent les plaines ou steppes de la Crimée, jusqu'à la partie septentrionale des montagnes. Moins mélangés que les premiers, ils ont conservé beaucoup de ressemblance avec les Mongols. Quant à ceux qui se rapprochent des montagnes, et dont le sang paroît s'être mêlé davantage avec celui des Turcs, ils ne ressemblent que très-imparfaitement aux Mongols. Comme les premiers, ils s'occupent des bestiaux, ils labourent la terre, mais ils ne se livrent pas à la culture des jardins.

M. Pallas range dans la troisième classe les Tartares qui habitent les vallons méridionaux des montagnes : cette race, très-mélangée, lui a paru provenir de divers restes de peuplades repoussées de la Crimée à l'époque des conquêtes des armées mongoles. Cette classe a un caractère de physionomie particulier, la barbe plus forte et les cheveux plus clairs que les autres Tartares, qui ne les regardent pas comme de vrais descendans de leur souche, et leur donnent le nom méprisable de *Tat*, c'est-à-dire renegat. Cette race, qui habite des vallons délicieux, véritable Eden de la Crimée, produit d'habiles jardiniers, et fourniroit d'excellens vignerons, si, par des encouragemens capables de les réveiller de leur paresse naturelle, on pouvoit les engager à cultiver la vigne avec plus de soin. On parviendroit également, par cette méthode, à les rendre propres à l'éducation des vers-à-soie. Ce sont, au surplus, de grands dévastateurs des forêts dans les pays de montagnes, tant par le dégât qu'ils font eux-mêmes, que par les nombreux troupeaux de chèvres qu'ils y font paître.

La physionomie des vrais Tartares tient beaucoup de celle des Turcs et des Européens. On voit parmi eux des hommes robustes et bien proportionnés, d'une taille svelte; très-peu tendent à prendre de l'embonpoint. La plupart des enfans et des jeunes gens ont des traits agréables et délicats. Peut-être cet agrément, joint à la vie séden-

taire des femmes qui les tient éloignées des hommes, donne-t-il lieu à ce vice réprouvé par la nature, si commun chez les Persans et les Turcs. Les femmes tartares, quoique la plupart d'une taille peu avantageuse, ne manquent pas néanmoins d'agrémens.

C'est à partir de la ligne indicative d'une muraille qui, suivant Strabon, entouroit la Chersonèse, connue aujourd'hui sous le nom de Crimée, depuis le port de Baloklawa jusqu'à celui d'Achtiar, et dont il ne reste, ainsi que des tours rondes et carrées dont elle étoit flanquée, que quelques vestiges, qu'on trouve la Crimée couverte d'autres vestiges de murs qui paroissent avoir servi d'enclos et de fondemens à d'antiques édifices, dont les ruines annoncent encore l'architecture primitive des Grecs. On y remarque d'énormes quartiers de pierres ajustées ensemble, et assujetties par des pièces de bois posées dans des trous creusés entre ces pierres; mais le ciment qui servoit à lier le tout, a été détaché par les pluies.

M. Pallas a pris la peine de décrire dans un grand détail, les ruines des édifices les plus remarquables. Je ne le suivrai pas dans cette description, qui n'a d'intérêt que pour les amateurs de l'antiquité, et qui d'ailleurs ne peut être bien comprise qu'avec le secours des planches dont est enrichie cette partie de son Voyage.

TABLEAU de l'empire de Russie, par *Tooke:* (en anglais) *View of the Russian Empire.* Londres, 1800; *ibid.* 1802, 3 vol. in-8°.

Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre suivant:

HISTOIRE de l'empire de Russie sous le règne de Catherine II, à la fin du dix-huitième siècle, par M. *Tooke*, traduite de l'anglais par M. S***, avec les corrections de M. Mirnove, et revue par M. Le Clerc (ouvrage enrichi d'un grand nombre de tableaux). Paris, Maradan, an X-1801, 6 vol. in-8°.

Sous ce titre, qui n'est pas, comme on vient de le voir, celui de l'ouvrage original, on ne doit pas s'attendre à trouver l'histoire politique et anecdotique du règne de Catherine II : c'est véritablement le tableau physique, statistique, civil, politique, militaire, industriel et commercial de l'empire de Russie, sous le règne de cette impératrice. Cet ouvrage, purement descriptif, et qui, dans l'original, est intitulé *View* Tableau, appartient donc essentiellement à une Bibliothèque de Voyages.

L'auteur a pris ses matériaux dans les relations des célèbres voyageurs dont j'ai donné la notice, et dans divers ouvrages statistiques qui ont été publiés en Russie. Sa méthode n'est pas aussi lumineuse que celle de M. Storch, ses développemens ne sont pas aussi profonds; mais ce tableau du moins, dans le cadre où l'auteur s'est circonscrit, a l'avantage d'être complet; et nous ne devons peut-être pas nous flatter que celui de M. Storch le devienne.

L'ouvrage de M. Tooke est divisé en douze livres. Dans le premier, cet écrivain présente l'état de l'empire de la Russie; dans le second livre, l'historique des diverses nations soumises à cet empire; dans les troisième et quatrième livres, les états de population et la notice des différentes classes des sujets; dans les cinquième, septième, huitième et neuvième livres, le tableau de la forme du gouvernement, des forces de terre et de mer, des revenus, de la constitution civile de l'empire; dans les dixième, onzième et douzième livres, l'état de l'industrie et du commerce de la Russie : l'ouvrage est terminé par un appendice sur la Perse, la Géorgie et le Caucase.

DESCRIPTION géographique, physique et historique naturelle de l'empire de Russie, par Jean-Gottlieb *Georgi* : (en allemand) *Geographische, Physicalische und Naturhistorische Beschreibung*, etc.... *von J. G. Georgi*. Konigsberg, 1799 et 1801, 3 vol. in-4°.

La vaste étendue de l'empire de Russie a décidé

M. Georgi, dans la description qu'il en a donnée avec le plus grand détail, à diviser cet empire par zones, comme on divise le globe.

C'est en suivant cette marche qu'il décrit les cercles de chaque grand gouvernement russe. L'exactitude des recherches sur-tout donne un grand prix à cet ouvrage.

TABLEAU général de la Russie moderne, et situation politique de cet Empire au commencement du dix-huitième siècle, par V. C*** (Victor *Comeyras*), orné de deux cartes géographiques des Russies européenne et asiatique. Paris, Treuttel et Würtz, an x - 1801, 2 vol. in-8°.

L'auteur de ce nouveau Tableau de la Russie ne s'est point borné, comme M. Storch, à tracer l'état physique, civil et moral de cet empire, dans le rapport de ses habitans, à développer les principes de sa constitution et de son administration; il a rapidement crayonné aussi la météorologie, la géologie et l'hydrographie de la Russie. En embrassant un plus vaste plan que son prédécesseur, il n'a pas cru devoir se livrer à des développemens qui auroient donné à son ouvrage une étendue hors de toute proportion avec l'attention du commun des lecteurs.

ESQUISSE de la ville de Moscou, par *Richter*: (en allemand) *Schilderung von Moskwa* (1), *von Richter*. 1801, in-8°.

Ce que l'auteur de cet ouvrage a modestement intitulé une Esquisse de la ville de Moscou, en est, à peu de chose près, un tableau complet. Le séjour qu'il a fait durant dix années dans cette ville, lui a donné la facilité de la décrire dans un grand détail. Cette description, qui ne laisse presque rien à desirer sur l'une des plus grandes cités de l'Europe, et celle peut-être qui étoit la moins connue, pré-

(1) On a employé dans le titre de cet ouvrage allemand, le mot russe *Moskwa* pour désigner Moscou.

sente d'ailleurs un grand intérêt, soit pour la température du climat sous lequel elle est située, la vaste étendue de terrein qu'elle embrasse, l'aspect extraordinaire qu'elle offre ; soit pour les établissemens scientifiques ou littéraires qu'elle renferme, l'industrie de ses habitans, les plus actifs de toute la Russie, le genre d'amusemens auxquels se livrent les personnes des classes aisées, les mœurs, les opinions de la généralité des citoyens.

Comme dans tout le nord de la Russie, l'on ne connoît guère à Moscou que deux saisons, l'été et l'hiver. La durée du printemps et de l'automne est si courte, qu'elle échappe à l'observateur; les deux autres saisons paroissent se suivre sans intervalle. L'été n'a presque aucun agrément : dans les longues journées de juin et de juillet, on est accablé dans le jour par la chaleur; on souffre en quelque sorte du frais dans les nuits. Le premier mai est regardé comme le premier jour d'été: ce jour-là toute la ville se précipite en quelque sorte vers le bois *des Faucons*, peu éloigné de la ville. Tout le luxe des équipages y est étalé; les rues qui conduisent à ce bois sont obstruées par trois ou quatre files de voitures. Le bois est singulièrement animé par des vendeurs de rafraîchissemens et de comestibles, des sauteurs, des joueurs de gobelets, etc. (1). L'hiver, malgré sa rigueur, a moins d'inconvéniens que l'été ; le ciel, dans cette saison, est d'une sérénité, d'une clarté que l'œil a peine à soutenir. Avec de l'exercice, lors même que le froid est le plus vif, on éprouve, par un redoublement de force et de vie, les sensations les plus agréables. En général, l'air de Moscou est des plus salubre par l'élévation naturelle et la sécheresse de son sol. D'autres circonstances concourent encore à procurer cette salubrité. Les rues de Moscou, en général, sont larges et bien aérées : les mai-

(1). Cette promenade a beaucoup d'analogie avec celle de Longchamps ou du bois de Boulogne; mais le jour est mieux choisi, le temps est moins variable.

sons n'ont communément qu'un étage; elles sont fréquemment entrecoupées de jardins qui laissent l'accès le plus libre à l'air et aux rayons du soleil. Aussi a-t-on observé, dans les relevés annuels des naissances et des morts, que les premières l'emportent toujours sur les autres, ce qui est extrêmement rare dans les grandes villes. Dans toutes les classes de citoyens, il se trouve beaucoup de vieillards, quoique le régime des habitans, en général, ne soit pas des mieux ordonné. Les épidémies sont rares, et, s'il en survient, fort peu dangereuses.

Le périmètre de Moscou est de plus de 40 werstes, c'est-à-dire de dix à douze lieues de France. Cinquante-trois rues principales, dont plusieurs ont quelques werstes de longueur, et quatre cent quatre-vingt-deux rues moyennes, coupent la masse énorme de plus de dix mille bâtimens. Douze portes différentes donnent entrée dans la ville. Vingt-trois ponts y sont établis, tant sur les deux fleuves qui la traversent, *la Moskwa* et *la Jansa*, que sur *le Neginnaja*, petit ruisseau qui serpente entre ses murs.

Par des réglemens de police, la ville est divisée en vingt districts, et chaque district en plusieurs quartiers. On évalue sa population ordinaire à 200,000 ames; mais les nobles qui viennent l'habiter l'hiver, avec leur nombreux domestique, la font monter en cette saison, à 300,000.

Pour embrasser le pourtour immense de cette ville colossale, il faut monter sur la colline qui regarde la porte de Dorgomon-Bow. De ce point, l'horizon s'offre moins comme une grande voûte, que comme un vaste plan tout couvert d'édifices. Le mélange des flèches et des dômes des églises, des palais, des tours, avec de simples cabanes, forme le plus bizarre contraste. Il donne à la ville de Moscou un caractère particulier qui la distingue des autres grandes villes de l'Europe.

Au centre même de la ville, et sur un site très-élevé, est le district appelé *le Krelm*, ou la forteresse, d'où l'on se procure un autre coup-d'œil; c'est celui des eaux de la Moskwa s'échappant à longs circuits, couverte d'une quantité in-

nombrable de barques, et traversée sur la droite par un pont de pierre, sur la gauche par un pont de bois, où le fréquent passage des voitures entretient un bruit semblable à celui du tonnerre. De riantes collines s'élèvent sur les deux rives du fleuve, et sont surmontées par des monastères gothiques, remarquables par leurs flèches dorées. Au confluent de la Moskwa et de la Jansa, est située la maison des Enfans-trouvés, construite assez récemment et avec goût. Près de-là est l'ancien palais des czars, qui tomboit en ruines, et dont l'empereur actuel a ordonné la restauration, pour le mettre en état de le loger lui et sa famille, lors des voyages qu'il feroit à Moscou.

Entre les églises du Krelm, les plus remarquables sont celles qui sont consacrées à *la Vierge* et à *l'archange Michel.* C'est dans la première que sont sacrés et couronnés les empereurs, et qu'on célèbre avec pompe les grandes fêtes publiques et les fêtes de l'église.

C'est aussi dans le Krelm qu'est placée *la Bibliothèque synodale*, si riche en manuscrits grecs qui y ont été transportés du monastère du Mont-Athos.

Enfin c'est dans le Krelm qu'est la tour du grand Iwan, la plus élevée de toutes celles que renferme Moscou : on y compte jusqu'à vingt-deux cloches, dont la plus grosse, qui n'a point sa pareille dans aucun temple, pèse vingt-deux mille quodes, ou quatre cent quatre-vingt mille liv.

Le district de Moscou, qui entoure la moitié du Krelm, et qu'on nomme le Kitaigorod, est le plus commerçant de tous. C'est là que, dans les temps anciens, se faisoit le commerce de la Chine, alors très-considérable. Encore aujourd'hui, ce district forme comme une espèce de foire permanente, et ce district s'appelle, par excellence, la ville. Toutes les boutiques sont placées sous des arcades qui décorent le frontispice de vastes bâtimens. Comme dans l'Orient, chaque marchandise a son quartier. La Bourse, édifice moderne, donne, par sa magnificence, une grande idée de l'importance de la ville et de la richesse des négocians.

Une des places de Moscou qui attire le plus les regards de l'étranger, c'est *le Marché aux oiseaux*. Outre qu'il s'y trouve toutes les espèces d'oiseaux dont le chant est recherché, on y vend des chiens, des lapins, des écureuils, et toutes sortes d'animaux domestiques: c'est une branche de commerce fort importante, parce qu'il est peu de pays où l'on aime aussi généralement ces animaux. On y donne souvent un prix excessif d'une caille, d'un rossignol, d'un pigeon; le plus chétif canari est vendu jusqu'à cinq roubles. La valeur sur-tout d'un beau chien est inappréciable en quelque manière.

L'établissement le plus considérable de Moscou, est celui des Enfans-trouvés, dont l'édifice, dans son extérieur, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, est très-imposant. Le logement des enfans, des inspecteurs, des précepteurs, des gardiens; l'église, les magasins, les brasseries, les boulangeries, les cuisines, l'infirmerie, etc. forment comme une petite ville, dont le périmètre excède trois werstes, ou une lieue. La distribution intérieure ne laisse rien à desirer. La plus grande propreté et le meilleur ordre s'y font remarquer: on regrette seulement que cet établissement ait été placé dans un local humide et malsain. Il renferme plusieurs fabriques, où les ouvriers, au nombre de plus de cinq mille, sont presque tous des enfans trouvés. Du reste, les enfans y sont reçus à toute heure du jour et de la nuit. Chaque sexe a un quartier particulier, et les enfans de chaque âge y reçoivent une éducation convenable. L'enseignement embrasse tout ce qu'un citoyen doit savoir, et la vigilance est extrême sur la santé des enfans. Cet établissement inspire une telle confiance, que beaucoup d'enfans légitimes y sont déposés par leurs parens, qui craignent de ne pouvoir les nourrir. Depuis l'époque de cette institution, qui ne remonte pas à plus de trente ans, il n'y a pas un seul exemple d'infanticide à Moscou. On a réuni à l'établissement propre aux enfans trouvés, une école de commerce, où cent fils de négocians pauvres sont nourris et instruits *gratis* dans tout ce qui

concerne le commerce. Enfin, on y a pratiqué des appartemens pour les femmes enceintes, où elles sont accouchées gratuitement. Le revenu de la maison se compose des profits du Lombard, d'une taxe sur les spectacles, le Wauxhal, etc. et d'un impôt sur les jeux de cartes.

L'Université de Moscou n'embrasse que trois facultés, la philosophie, la jurisprudence et la médecine: il y a d'autres établissemens pour la théologie. Le gouvernement défraye cinquante étudians. Il faut avoir été au Gymnase avant d'être admis à l'Université. Le Gymnase renferme un très-grand nombre d'élèves, du nombre desquels il y en a cent cinquante à la charge du gouvernement. Les leçons sont gratuites pour tous les étudians. Comme les appointemens des professeurs sont médiocres, ils sont obligés, pour se soutenir décemment, de donner des leçons dans les maisons particulières, et de se livrer à d'autres travaux littéraires.

Dans ce qu'on appelle *la Pension des nobles*, les enfans des gens opulens reçoivent les premiers élémens de l'éducation : cette maison peut en contenir environ cent cinquante.

Dans le monastère *Saikos paskique*, a été fondé un collége *esclavon, grec* et *latin*, pour ceux qui se destinent à l'état ecclésiastique. La méthode de scolastique qu'on y observe dans l'enseignement, la manie des anagrammes et des acrostiches à laquelle on permet aux élèves de se livrer, arrête beaucoup les progrès de l'instruction.

On ne compte à Moscou que trois imprimeries, celles de l'université, du sénat et du synode : toutes trois sont privilégiées : les imprimeries sans privilége sont actuellement prohibées. Il ne paroît à Moscou ni journaux, ni gazette littéraires en langue russe. De ce qu'il y a trois librairies françaises dans cette ville, et une seule allemande, on peut conclure quelle est la littérature étrangère qui est le plus en faveur.

On ne connoît point à Moscou de corporations pour les métiers, ce qui est un grand encouragement pour l'in-

dustrie : mais ce sont sur-tout les Allemands d'origine qui exercent avec le plus de succès les arts mécaniques. Ces artisans ont insensiblement perdu leurs mœurs et leurs usages primitifs. Plusieurs d'entre eux même ne savent plus parler leur langue, et y ont substitué un jargon presque inintelligible. Le luxe des habillemens est porté à un tel point à Moscou, que les plus nombreux et les plus riches ouvriers allemands, sont les tailleurs. C'est dans cette nation aussi que se trouvent les médecins les plus employés : plusieurs d'entre eux gagnent au-delà de 10,000 roubles par an.

Il n'y a qu'un théâtre à Moscou. La salle est vaste et magnifique, et l'on y a réuni une redoute qui peut contenir plusieurs milliers de personnes. Le prix des places est excessif, et il est néanmoins assez rare que le parterre et les loges ne soient pas entièrement remplis. La plupart des pièces qu'on y représente, sont traduites des langues étrangères : celles de Kotzebue sont les plus suivies. Les ballets sont assez bien exécutés, et quelques-unes des décorations supérieurement peintes.

Les plus fréquentés des jardins publics, sont ceux du *Château*, d'*Orlow*, et de *Packow*. Le palais dont dépend ce dernier jardin, est d'une très-belle ordonnance, et forme un spectacle magnifique lorsqu'il est illuminé, comme il le fut au couronnement de l'empereur. Une plantation dans le genre romantique, des jeux intéressans, des bassins couverts d'oiseaux étrangers et rares, embellissent le jardin, et y attirent les jours de fête une affluence prodigieuse. A ces promenades près, l'été n'offre guère à Moscou d'autres amusemens publics, que ceux du Wauxhal et des feux d'artifice, où les Russes excellent, et qui ont succédé aux combats d'animaux depuis l'incendie du bâtiment où se donnoient ces combats.

Les environs de Moscou n'offrent ni des jardins publics, ni des guinguettes assez agréables pour qu'on puisse aller s'y divertir. La ressource, dans ces environs, sont des promenades dans les parcs dépendans des châteaux impé-

riaux de *Petrowskoy*, de *Zacizin* et d'*Ismaïlowa*, où il faut porter de quoi se nourrir ou se rafraîchir. Ces parcs renferment des beautés de divers genres, mais ils n'égalent pas, pour la variété des agrémens, ceux qui tiennent aux trois châteaux de *Kouskowoy*, d'*Astanknie*, et de *Petrowskoy*, appartenant, les deux premiers, au comte *Scheremetiew*; et le troisième, du même nom que le château impérial, au comte *Rasumofsky*. Le propriétaire des deux premiers de ces parcs, y donne des fêtes publiques avec spectacles, feux d'artifice, illumination, danses, etc. : les rafraîchissemens y sont servis avec profusion. L'art a tout fait à Kouskowoy. La situation d'Astanknie, au contraire, est belle et tout-à-fait romantique. Le site de Petrowskoy est magnifique ; il renferme une grande orangerie. On y élève dans les serres toutes sortes de fruits des pays chauds, et sur-tout une grande quantité d'ananas ; ce fruit est si généralement cultivé dans les environs de Moscou, que le prix du plus bel ananas ne s'élève pas à plus d'un rouble.

On ne doit pas s'étonner de la magnificence des châteaux et des parcs, lorsqu'on considère que la majeure partie de la noblesse passe la belle saison à la campagne, où elle réunit tous les agrémens possibles pour y rassembler la société. Dans l'intérieur des châteaux, ce sont des théâtres, des salles de concert et de bal ; au-dehors, des chasses de toutes les espèces.

Les amusemens de l'hiver, sont des courses de traîneaux, des concerts, des bals, la formation de montagnes de glace, le jeu, et un très-gros jeu.

L'auteur ne s'est pas fort étendu sur les deux derniers objets que j'ai annoncés.

Ce qui frappe le plus dans les mœurs des habitans de Moscou, c'est l'attention soutenue qu'ils donnent à l'éducation de leurs enfans, pour laquelle, en proportion de leurs facultés, ils n'épargnent rien. On remarque seulement qu'ils ne s'occupent pas assez de former le cœur et l'esprit, et qu'ils attachent trop de prix aux exercices du corps et au développement des agrémens extérieurs. Un des

avantages distinctifs des mœurs à Moscou, c'est la bienfaisance qu'on y exerce en toutes occasions.

Quant aux opinions, l'auteur s'est borné à observer que la tolérance religieuse est telle à Moscou, que la diversité des cultes ne met aucun obstacle aux mariages.

Cet article est tiré du *Journal du Nord*, par M. Olivarius, qui a donné de l'Esquisse de Moscou, deux extraits beaucoup plus étendus.

VOYAGE à Pétersbourg, ou nouveaux Mémoires sur la Russie, par M. *de la Musselière ;* précédés du Tableau historique de cet Empire, par V. D. *Musset-Pathay*. Paris, v[e] Panckoucke, 1802, in-8°.

— Le même, traduit en allemand, et accompagné de notes. Leipsic, Hinrichs, 1805, in-8°.

Ce Voyage renferme des recherches aussi curieuses qu'importantes sur le commerce extérieur et intérieur de la Russie : on y trouve aussi des notions intéressantes et neuves sur les mœurs, les usages, la religion, les goûts, les plaisirs de ses habitans.

Cette relation reçoit un nouveau degré d'intérêt, de ce qu'elle se rapporte à une époque sur laquelle on n'avoit jusqu'ici aucuns renseignemens bien positifs : c'est celle où toute communication fut interrompue entre la France et la Russie.

VOYAGE dans la Russie méridionale, en forme de Lettres, publié par Wladimir *Ismaïlow :* (en russe) *Puteschestwie w' polu dennuju Rossiu w' pismach, isdannich Wladimirom Ismaïlowum*. Moscou, 1803, 2 vol. in-8°.

Ce Voyage fait connoître plusieurs villes de la Russie méridionale. On y trouve aussi quelques anecdotes piquantes, dont je ne rapporte que la suivante, parce qu'elle donne une idée des préjugés qui règnent encore chez le peuple de la campagne en Russie. A Nicolaef, le peuple avoit détruit

un paratonnerre, parce qu'il le regardoit comme la cause d'une sécheresse extraordinaire dont le pays étoit affligé.

Le voyageur fut très-accueilli par Pallas, dans une ville de la Crimée, où ce célèbre savant paroît avoir fixé son séjour. Il rapporte de lui plusieurs traits curieux. Ismaïlow prétend que la ville d'*Ovidiopol*, qu'il visita en traversant la Crimée, a reçu ce nom, parce qu'on a pris cette ville pour l'ancienne *Tomi*, lieu d'exil d'Ovide. Ce qui pourroit appuyer cette conjecture, c'est qu'on y a trouvé un fragment de statue, consistant en une tête de femme, que la Société de Londres a déclaré être la tête de Julie, fille d'Auguste, avec laquelle on a toujours supposé qu'Ovide avoit eu des liaisons étroites.

GUIDE des Voyageurs de Pétersbourg à Moscou, suivi d'un appendice sur la manière de voyager usitée dans ce pays, et la dépense nécessaire : ouvrage traduit du russe, avec six figures : (en allemand) *Taschenbuch auf der Reise von Petersburg bis Moscow*. Leipsic, Graef, 1804, in-12.

C'est un manuel d'une grande utilité pour ceux qui se proposent de faire le voyage de Pétersbourg à Moscou. Ceux qui se proposent de voyager en Russie, et qui, dans les relations qu'on en a successivement publiées, auront vu les difficultés qu'on éprouve en parcourant ce vaste pays, sauront gré à l'auteur de les leur avoir applanies. Les six planches figurent des vues et des scènes pittoresques qui s'offrent sur la route de l'une des villes à l'autre.

LA RUSSIE considérée sous les rapports de la Géographie et de l'Histoire naturelle, avec des notes sur la population, le caractère de ses habitans, l'état de la cour, la forme du gouvernement, l'état militaire, celui des finances, de l'industrie, des fabriques, du commerce, et ses relations poli-

tiques : (en hollandais) *Rusland beschouwd*, etc... Harlem, Bohn, 1805, 1 vol. in-8°.

Ce tableau de la Russie est le fruit des observations faites par l'auteur, pendant un séjour de dix années dans ce pays, à la suite de l'amiral *Kinsbergen*, et des excursions qu'il a faites dans la Crimée. Malgré les changemens opérés en Russie depuis qu'il l'a quittée, les notions qu'il donne sur la condition du peuple dans cette vaste contrée, ont encore le caractère de la fidélité, parce que cette condition, à quelques exceptions près assez rares, est toujours la même.

§. II. *Descriptions de la Pologne. Voyages faits dans cette contrée.*

Les troubles qui ont presque toujours agité cette partie de l'Europe, où l'hospitalité propre au peuple polonais n'étoit pas toujours une sauvegarde contre les excès auxquels se livroient les divers partis, n'ont presque jamais permis aux étrangers de se fixer assez long-temps en Pologne pour en donner des relations satisfaisantes. Les voyageurs philanthrópes qui ont visité diverses parties de l'Europe, pour y puiser des notions utiles à l'humanité, ont dédaigné de visiter un pays où les yeux étoient sans cesse frappés du choquant contraste de la licence la plus effrénée, et de la plus humiliante servitude; où la magnificence la plus fastueuse insultoit sans cesse à la plus profonde misère. On en est donc presque réduit à des renseignemens donnés par des voyageurs qui n'ont traversé la Pologne que pour se transporter dans d'autres pays, tels que l'auteur des Voyages historiques de l'Europe, Regnard, Pococke, et Coxe sur-tout, celui de tous les voyageurs qui, parcourant plusieurs pays, a donné, comme on l'a vu précédemment, les notions les plus détaillées que nous ayons sur la Pologne.

Mes recherches pour découvrir quelques Voyages faits

particulièrement dans cette contrée, n'ont abouti qu'à me procurer les notices du petit nombre de descriptions et de relations suivantes.

RELATION des Cosaques. Collection de M. Thevenot, tome 1er.

DESCRIPTION du royaume de Pologne, par Blâise *Vigenese*. Paris, 1573, in-4°.

Cet écrivain, pesant érudit, traducteur infidèle, est aussi un fort mauvais observateur.

LA POLOGNE, ou de la situation des peuples, des mœurs, des magistrats et de la république de Pologne, par Martin *Cromer* : (en latin) *Polonia, sive de situ, populis, moribus, magistratibus et republicâ regni Poloniae, à Mart. Cromero*. Cologne, 1578, in-4°.

DESCRIPTION de la Sarmatie européenne (la Pologne), par Alexandre *Gaguin* : (en latin) *Sarmatiae europeae descriptio*. Spire, 1581, in-fol.

Cet ouvrage est devenu très-rare.

La description de Gaguin fait assez bien connoître la Pologne et ses habitans, pour le temps où elle a été publiée ; mais la face du pays ayant bien changé depuis que l'auteur a écrit, les mœurs, les usages des Polonais ayant éprouvé beaucoup d'altération depuis cette époque, elle laisse beaucoup à desirer.

DESCRIPTION du royaume de Pologne et du grand-duché de Lithuanie, par *Zeiller* : (en allemand) *Beschreibung des Kœnigreichs Pohlen und Grosherzogthums Lithauen, von Zeiller*. Ulm, 1647 ; *ibid*, 1652, in-8°.

SUITE de cette Description, etc. par *Zeiller* :

(en allemand) *Anderweite Beschreibung, etc. von Zeiller*. Ulm, 1657, in-8°.

NOUVELLE Description du royaume de Pologne et du grand-duché de Lithuanie, par *André*: (en latin) *Regni Poloniae magnique ducatus Lithuanensis novissima descriptio studio Andreae*. Amsterdam, Janson, 1659, in-12.

Ce petit ouvrage n'est qu'une ébauche très-imparfaite du tableau que l'auteur auroit pu tracer de la Pologne, telle qu'elle existoit de son temps : il n'ajoute presque rien à l'idée que donne Gaguin de cette contrée, quoiqu'il se soit écoulé plus de quatre-vingts années entre les publications des deux ouvrages.

DESCRIPTION de l'Ukranie (l'Ukraine), qui sont plusieurs pays du royaume de Pologne, contenue depuis les confins de la Moscovie jusqu'aux limites de la Transylvanie, ensemble leurs mœurs, façons de vivre et de faire la guerre, par *Beauplan*, avec planches. Rouen, Jacques Cailloüs, 1640; *ibid.* 1660, in-4°.

Le style de cette description est dégoûtant, et l'on n'est guère dédommagé par le fond des choses.

RELATION historique de la Pologne, contenant le pouvoir de ses Rois, leur élection, leur couronnement, les priviléges de la noblesse, la religion, la justice, les mœurs et les inclinations des Polonais, par *Houtteville*. Paris, 1687, in-12.

Cette relation est de beaucoup préférable aux précédentes; mais on y desireroit plusieurs développemens.

DESCRIPTION de la Livonie, des duchés de Courlande, de Semigalle, etc. traduite de l'allemand. Utrecht, 1705, in-12.

DESCRIPTION de la Pologne ancienne et nouvelle, par *Cromer* : (en latin) *Descriptio Poloniae veteris et novae, autore Cromer.* Leipsic, 1712, in-fol.

Cet ouvrage n'est peut-être qu'une nouvelle édition de celui dont j'ai donné précédemment la notice : c'est ce que je n'ai pas pu vérifier.

DESCRIPTION physique de Varsovie, par Christ. Henri *Erndel* : (en latin) *Warsavia physice illustrata.* Dresde, 1720, in-4°.

HISTOIRE naturelle de la Pologne, du grand-duché de Lithuanie, et des provinces y annexées, divisée en vingt Traités, par P. G. *Rzaczynski* : (en latin) *Historia naturalis Poloniae et magni ducatus Lithuaniae, annexarumque provinciarum, in* XX *Tractatus divisa, autore P. G. Rzaczynski.* Sandomir, 1721, in-4°.

— La même, avec des augmentations. Gedani, 1736, in-4°.

ÉTAT de la Pologne, avec un abrégé de son Droit public et les nouvelles Constitutions, par *Pfeffel.* Paris, 1770, in-12.

VOYAGE de Constantinople en Pologne, fait à la suite de l'ambassadeur d'Angleterre Porter, en 1762, par *Boscowich.* Lausanne, 1772, in-12.

Cette traduction française ayant été faite sur une première édition en italien de ce Voyage, très-défectueuse, il est à désirer qu'on en donne une autre au public, d'après l'édition de Bassano, dont je vais donner la notice.

JOURNAL d'un voyage de Constantinople en Pologne, par l'abbé Roger-Joseph *Boscowich*, avec

une relation des ruines de Troie : (en italien) *Giornale del viaggio dell' abate Roggiero Giuseppe Boscowich, con relazione della rovina di Troja.* Bassano, Bernardini, 1784, in-8°.

VOYAGES minéralogiques, dans différentes provinces de la Pologne, par J. Th. *Carosi* : (en allemand) *Reise durch verschiedene Pohlnische Provinzen, mineralogischen und andern Inhalts.* Leipsic, 1781, in-8°.

LETTRES sur l'état actuel de la Gallicie, par Fr. *Kratter* : (en allemand) *Briefe über den jezigen Zustand von Gallicien, von Fr. Kratter.* Leipsic, 1786, 2 vol. in-8°.

OBSERVATIONS sur quelques contrées et villes de Pologne : (en allemand) *Bemerkungen über einige Landstriche und Stædte in Polen.* (Insérées dans le 3e cahier de la Bibliothèque polonaise.)

TRENTE LETTRES sur la Gallicie, ou Observations d'un homme impartial, par A. H. *Traunpaur*, chevalier d'Ophanie : (en allemand) *Dreyssig Briefe über Gallizien oder Beobachtungen eines unparteyischen.* Vienne en Autriche, 1787, in-8°.

NOTICES sur la Pologne, par J. Jacques *Kausch* : (en allemand) *Nachrichten über Pohlen, von J. J. Kausch.* Saltzbourg, 1793, in-8°.

LETTRES sur Dantzig. Berlin, 1794, in-8°.

RELATION d'un voyage minéralogique dans quelques provinces de la Pologne, fait par ordre, par J. J. *Ferber*, et publiée après sa mort par C. G. Voigt : (en allemand) *Relation von der ihm aufge-*

tragenen Mineralogischen Reise. Arnstadt, Langbein, 1804, in-8°.

C'est par ordre du dernier roi de Pologne que ce Voyage fut entrepris en 1781. Il renferme plusieurs notices sur les mines et les salines de Pologne; mais comme il s'est écoulé vingt-trois années depuis qu'elles ont été recueillies, elles sont peut-être susceptibles d'être rectifiées.

SECTION V.

Voyages dans la Turquie européenne, et descriptions de cette contrée.

§. I. *Descriptions générales de l'Empire ottoman et de Constantinople. Voyages faits dans toute l'étendue de la Turquie européenne.*

Aucune contrée en Europe, sans en excepter même l'Italie et la Suisse, n'a été autant visitée que la Turquie européenne par des voyageurs de toutes les classes.

Les naturalistes y ont recherché les plantes salutaires et agréables qui y croissent de toutes parts, les minéraux utiles et précieux que ses montagnes recèlent. Les artistes se sont empressés de dessiner et de décrire les ruines de tant de magnifiques édifices, éparses dans la Grèce, dans l'Archipel et l'ancienne Thrace. Une classe particulière de savans s'est attachée à la recherche des inscriptions et des médailles; une autre a recueilli ceux des manuscrits qui ont échappé à l'injure du temps ou aux dévastations des Barbares. Une dernière classe a laborieusement suivi les traces des lieux chantés par Homère, et les vestiges de la langue, des moeurs, des spectacles, des fêtes, de l'an-

cienne Grèce, tels qu'on les entrevoit encore dans la Grèce moderne.

De plusieurs hommes d'état, les uns ont examiné les ressorts qui ont fait mouvoir avec tant d'éclat le vaste empire des Turcs, et dont le relâchement le précipite insensiblement vers sa ruine : d'autres ont traité avec profondeur tout ce qui concerne cette religion législatrice, qui, le glaive et le Koran à la main, a changé la face de l'Afrique, de la haute et basse Asie, et d'une partie de l'Europe. Enfin, deux Anglaises (1) ont levé en partie le voile qui nous déroboit ces mystérieux *harem*, séjour de la volupté et de l'ennui, où tant de beautés captives sont sacrifiées aux caprices et à la satiété d'un maître.

Indépendamment des relations particulières que je vais successivement indiquer, on peut se procurer des notions également utiles et intéressantes sur la Turquie européenne, dans les Voyages de *Monconys*, de *Struys*, de *la Motraye*, de *Duloir*, de *Laboulaye-le-Goux*, de *Tavernier*, de *Le Brun*, de *Chardin*, d'*Arvieux*, de *Tournefort*, de *Paul Lucas*, de *Jean Thevenot*, de *Gemele Carreri*, de *Sestini*, etc....

LETTRES écrites pendant le cours d'un Voyage, sur l'état actuel des Musulmans, par Nicolas *Clenard* : (en latin) *Nicolai Clenard Epistolae de rebus Mahomediis, in Itinere scriptis*. Louvain, 1551; *ibid.* 1561; Hanovre, 1606, in-8°.

LES COUTUMES et la manière de vivre des Turcs, avec une prophétie, et autres choses concernant cette nation, par Jean-Antoine *Menarius*, traduites par Louis Domenichi : (en italien) *Gio. Anton. Menarii i Costumi della vita di Turki, con una prophetia*

(1) Milady Montague et milady Craven.

e altre cose Turchese, tradotte per Lodovico Domenichi. Florence, 1551, in-8°.

VOYAGE à Constantinople, par Benoît *Rembert* : (en latin) *Benedicti Rembert Iter Constantinopolitanum*. Venise, chez les Aldes (sans date), in-4° (1).

DISCOURS du Voyage à Constantinople, par *Borderian*. Lyon, de Tournes (sans date), in-4°.

DE LA RÉPUBLIQUE des Turcs, où l'on trouvera les loix et mœurs de tous Michammedistes, avec la tierce partie des Orientales Histoires, par Guillaume *Postel*. Poitiers, 1560, Eng. de Marnef, in-4°.

La célébrité du nom de l'auteur fait rechercher cet ouvrage, qui n'a pas d'ailleurs d'autre mérite.

DU BOSPHORE de Thrace, par Pierre *Gylles* : (en latin) *Petrus Gyllius de Bosphoro Thracio*. Elzevir, 1561, in-4°.

Pierre Gylles, observe *Dallaway* dans sa *Constantinople ancienne et moderne*, dont je donnerai la notice, étoit très-laborieux, et a recherché avec soin les antiquités et les usages des pays qu'il a visités : il étoit fort versé dans la connoissance des langues grecque et latine, et même dans celle de quelques branches de l'histoire naturelle, au moins dans l'état d'imperfection où étoit alors cette science.

DESCRIPTION d'un Voyage à Constantinople : (en allemand) *Beschreibung einer Reise nach Constantinopel*. Nuremberg, 1571, in-4°.

---

(1) Ce Voyage ne se trouve pas dans le Catalogue des ouvrages publiés par les Aldes, qui est joint à l'excellente Histoire de l'imprimerie des Aldes, par M. Renouard : j'en ai recueilli le titre, tel que je le donne ici, dans un Catalogue. Y auroit-il erreur dans ce titre, ou auroit-il échappé aux laborieuses recherches de M. Renouard ?

DESCRIPTION de Constantinople, par Hugon *Favolius*, avec figures : (en latin) *Hugonis Favolii Hodœporicon Byzantinum*. Louvain, 1577, in-4°.

DESCRIPTION d'un Voyage à Constantinople, par Henri *Persius* : (en latin) *Henrici Persii Itineris Byzantini Descriptio*. Francfort, 1583, in-8°.

VOYAGE de Melchior-Henri *de Lichtenstein* à Constantinople : (en allemand) *Melch. Heinr. von Lichtenstein Reise nach Constantinopel*, 1584 (sans lieu d'impression), in-fol.

VOYAGE de Jean-Christophe *Tayfel*, fait de Constantinople vers le Levant : (en italien) *Il Viaggio di Giovanni Christophoro Tayfel fatto di Constantinopoli verso Levante*. Vienne en Autriche, 1598, in-4°.

LETTRE de George *Douza*, contenant son Voyage à Constantinople : (en latin) *Georgii Douza de Itinere suo Constantinopolitano Epistola*. Anvers, Raph. 1599, in-fol.

DESCRIPTION d'un Voyage à Constantinople, par Salom. *Schweigger* (en allemand). 1608, in-4°.

VOYAGE de George *Sandys*, contenant l'histoire de l'origine et de l'état actuel de l'Empire Turc, de ses loix, son gouvernement, sa police, ses forces militaires, ses cours de justice, son commerce : (en anglais) *George Sandys Travels, containing an history of the origin and present state of the Turkish Empire, their laws, government, policy, military force, courts of justice, and commerce*. Londres, 1615; *ibid.* 1621; *ibid.* 1673, in-fol.

—Le même, en flamand. Amsterdam, 1669; in-4°.

—Le même, en allemand. Francfort, 1669, in-12.

Ce voyageur, dit Dallaway, a de l'érudition, de la sagacité, et l'amour de la vérité : il s'est servi, sans doute, de tout ce qui avoit été publié avant lui, mais il a donné à tout son ouvrage un air original. Le grand nombre d'éditions qu'on en a publiées en anglais, qui s'élèvent à six, mais dont je n'ai pu découvrir que trois seulement, et les deux traductions que j'en ai indiquées ici, justifient ce jugement favorable On a lieu de s'étonner que ce Voyage n'ait pas été traduit en français.

Histoire générale de l'Empire ottoman, enrichie de notes et d'observations d'après MM. *Sandys* et *Addison*, et de planches en taille-douce : (en anglais) *A general History of the Ottoman Empire, illustrated with useful notes and observations after the manner of MM. Sandys and Addison, adorn'd with copperplates*. Londres, in-4°.

Cet ouvrage est plutôt un tableau de l'Empire ottoman, qu'une histoire proprement dite de cet Empire.

Voyage de l'Ambassade de Mathias II au sultan Achmet Ier, de Prague à Constantinople, de 1616 à 1618, par Adam *Waner* : (en allemand) *Adam Waner's Reise der Legation Mathias II an den Türkischen Keyser Achmet I, von Prag bis Constantinopel, vom Jahr 1616 bis 1618*. Nuremberg, 1622; *ibid.* 1665, in-4°.

Relation de la Turquie, avec une description de Constantinople, par *Sapienza* : (en espagnol) *Trattato de Turquia, con descrittione di Constantinople*. Madrid, 1622, in-4°.

VOYAGE au Levant (dans la Turquie européenne), fait par le commandement du Roi en l'an 1621, par *D. C.*, avec planches. Paris, 1624; *ibid.* 1629; *ibid.* 1632, *ibid.* 1664, in-4°.

Malgré ce grand nombre d'éditions, ce Voyage est devenu assez rare.

Les quatre planches du Voyage représentent la ville de Constantinople et son port, le détroit de Gallipoli avec les deux châteaux d'Europe et d'Asie, la ville et le port de Rhodes. Ce voyageur est un des premiers qui nous ait donné des notions satisfaisantes sur le gouvernement, l'administration publique, la religion, l'état militaire des Turcs.

TABLEAU abrégé des mœurs des Turcs, par Barthelemi *Georgieviz:* (en latin) *De Turcarum moribus Epitome, à Bart. Georgieviz.* Genève, Detournes, 1629, in-16.

HISTOIRE du Sérail et de la Cour du Grand-Seigneur, par *Baudier*, avec figures. Paris, 1631, in-4°.

Par cette expression *Histoire*, on doit entendre une relation du sérail et de la cour.

TOPOGRAPHIE de Constantinople, par Pierre *Gylles:* (en latin) *Petri Gyllii de Constantinopoleos Topographiâ, libri quatuor.* Leyde, 1632, in-24.

ÉTAT de l'Empire turc : (en latin) *Turcici Imperii Status.* Leyde, Elzevir, 1634, in-12.

RELATION d'une captivité de cinq ans chez les Turcs (en allemand). Dresde, 1634, in-12.

VOYAGE de *Blount* en Orient : (en anglais) *Voyage into Orient, by Blount.* Londres, 1634; *ibid.* 1637, in-4°.

LETTRES envoyées du Levant (de la Turquie européenne), par le P. Louis *le Grangier*. Paris, 1635, in-4°.

ETENDUE et bornes de Constantinople, par le juif Moïse *Almodino*, traduit par Jacques Cansmo, sujet de sa majesté catholique, et son interprète dans la ville d'Oran : (en espagnol) *Moysa Almodino hebreo Extremos y grandeza de Constantinople, tradotto por Jac. Cansmo vasalla de sa majesta catolica, interprete suyo y lingua en la plaça de Oran.* Madrid, 1638, in-4°.

VOYAGE au Levant (dans la Turquie européenne), par *Deshayes*. 3e édition. Paris, 1645, in-4°.

RÉCIT de l'Ambassade de Fbarasky, et de ce qui s'est passé dans l'Empire ottoman en 1622, par *Kutzaviez* : (en latin) *Kutzaviez Narratio Legationis Fbarasky*, etc... Dresde, 1645, in-12.

VOYAGE des Missions orientales (dans la Turquie européenne), par le P. *Maurique* : (en italien) *Itinerario de las Missiones orientales, del P. Maurique.* Rouen, 1647, in-fol.

VOYAGE de *Daes* à Constantinople (en allemand). 1652, in-12.

VOYAGE de *Quillet* à Constantinople, par terre, en 1657. Paris, 1660 ; *ibid.* 1664 ; *ibid.* 1668, in-12.

VOYAGE en Turquie en 1658, 1659 et 1660, par *Tissanier*. Paris, 1663, in-8°.

HISTOIRE de l'état actuel de l'Empire ottoman, par Paul *Ricault* : (en anglais) *Paul Ricault His-*

tory of the present state of the Ottoman Empire. Londres, 1666-1668; *ibid.* 1670, in-fol.

—La même. Londres, 1675; *ibid.* 1682; *ibid.* 1686; *ibid.* 1689, in-8°.

—La même, traduit en hollandais. Amsterdam, 1670, in-4°.

Cet ouvrage a été une première fois traduit en français sous le titre suivant :

ÉTAT présent de l'Empire ottoman, traduit de l'anglais du sieur *Ricault*, par Pierre Briot, avec des figures gravées par Sébastien Leclerc. Paris, 1670, in-4°.

—La même, avec figures. Paris, 1670, 2 vol. in-12.

L'édition in-4°, fort recherchée pour les figures, est devenue très-rare; à tous autres égards, on doit préférer la traduction de Bespier, dont je vais donner la notice, à cause des excellentes notes dont il l'a enrichie : en voici le titre :

L'ÉTAT présent de l'Empire ottoman, où sont compris les mœurs, les maximes et la politique des Turcs, leur manière de gouverner, leur discipline militaire, leur religion, leurs mariages, leurs forces par mer et par terre, et comment le grand-seigneur se maintient dans l'éclat et la gloire, et se fait craindre; divisé en trois livres, de la traduction du sieur Bespier, sur l'original anglais du sieur *Ricault*, secrétaire de M. le comte de Winchelsey, ambassadeur pour S. M. britannique vers la Porte, avec les figures au naturel : le tout enrichi de remarques fort curieuses. Rouen, Jean Lucas, 1677, 2 vol. in-12.

Les figures annoncées ici sont grossièrement gravées en bois, et ne sont d'aucun prix.

Personne, avant Ricault, n'avoit donné sur la religion musulmane des notions si étendues : c'est ce qui explique suffisamment la multiplicité des éditions que cet ouvrage a eues en Angleterre. L'excellent ouvrage de Mouradja d'Ohsson, dont je donnerai la notice, a fait presque entièrement oublier ce qu'en a publié Ricault ; mais les notes de Bespier ne doivent pas être confondues dans ce jugement. Ce qu'il y a de plus estimable dans l'ouvrage original de Ricault, ce sont ses observations sur les différens officiers du sérail de l'Empire, sur la marine et la milice des Turcs : on desireroit néanmoins que dans tout ce qu'il nous a donné sur les différentes parties de l'Empire ottoman, il eût montré des vues plus philosophiques.

Je me borne à donner l'apperçu de quelques-unes de ses observations sur la milice des Turcs.

Cette milice est composée de soldats entretenus par les possesseurs de certains bénéfices militaires, semblables à ceux qui étoient en usage dans les premiers âges de la monarchie de l'Europe, et de troupes qui sont à la solde du Grand-Seigneur.

Ces bénéfices militaires s'appellent *Zaïms* et *Timarioti* : ils ne diffèrent que par le plus ou moins de revenus qui déterminent le nombre plus ou moins grand de cavaliers et de fantassins que leurs possesseurs sont obligés d'entretenir et de faire marcher à leurs frais. C'étoit la principale force de l'Empire du temps de Ricault ; on comptoit 10948 Timariots, et 72436 Zaïms, qui pouvoient fournir une multitude innombrable de combattans. Ces forces ont singulièrement varié depuis Ricault, suivant l'état plus ou moins tranquille de l'Empire, et l'obéissance ou l'insubordination des beglies-bey ou des pachas.

Les Spahis forment un corps de cavalerie considérable à la solde du Grand-Seigneur, dont une partie monte la garde à cheval, soit au sérail, soit au palais du grand-visir Azem.

Les Janissaires, qui plus d'une fois ont ébranlé l'Empire et renversé le trône des Sultans, et dont le chef, sous le nom d'*aga*, est un des principaux officiers de l'Empire, sont soldés et même nourris par le Grand-Seigneur : ils logent par chambre, qu'on appelle *Odda*, et ont une table commune.

Avant l'occupation de la Crimée et du Cuban par les Russes, les Tartares de ces deux contrées et des pays adjacens fournissoient à l'Empire beaucoup de troupes auxiliaires : il trouve encore ce genre de secours dans les princes de la Valachie, de la Moldavie, de la Transylvanie, tributaires du Grand-Seigneur, qui distribue à qui bon lui semble ces principautés, le plus souvent achetées à prix d'argent par des Grecs, qui fréquemment aussi y perdent ou la vie, ou la liberté.

Relation de l'Ambassade césarienne, dont *Walter de Lellie,* comte du Saint-Empire, de l'ordre de l'empereur Léopold Ier, s'est chargé, et qu'il a terminée à la cour ottomane, par Paul *Tafferneer*, de Corinthe, affilié à la société des Jésuites : (en latin) *Pauli Tafferneri Caesarea Legatio, quam mandante imperatore Leopoldo I ad Portam Ottomanam suscepit perfecitque Walterus S. R. I. comes de Lellie.* Vienne en Autriche, 1668; *ibid.* 1672, in-8°.

Voyage dans l'Orient, fait par Jurgen *Andersen* et Volquart *Elversen*, avec le Commentaire de Godefroi Olearius et des planches : (en allemand) *Andersen (Jurgen) und Elversen (Volquart) Orientalische Reise-Beschreibung, mit Erklærungen von Gottfried Olearius.* Schleswig, 1669, in-fol.

Les Mémoires du Voyage de M. le marquis *de Ville* au Levant, ou l'Histoire curieuse du siége de Candie, contenant, en trois parties, tout ce qui

s'est passé, tant avant l'arrivée et le commandement de ce général, que sous les ordres de M. le marquis de Montbrun, jusqu'à la prise de la place; le tout tiré des Mémoires de Jean-Baptiste Rortagne, secrétaire d'état et des finances de S. A. R., et témoin oculaire de ce qu'il dit, et de plusieurs autres très-fidèles et très-curieuses, par François-Savinian d'Alquié. Amsterdam, Henri et Théodore Room, 1670 et 1671, 2 vol. in-16.

Ces Mémoires ne renferment pas seulement la narration la plus circonstanciée que nous ayons du siége de Candie, ce qui appartiendroit uniquement à l'Histoire, ils nous donnent encore quelques notions assez légères sur plusieurs îles de l'Archipel. Ces Mémoires contiennent de plus la relation d'un Voyage du marquis de Ville dans la Dalmatie vénitienne, dont le sénat avoit résolu de lui confier la défense: les ruines de Salone y sont indiquées, et la ville de Zara y est décrite.

RELATION nouvelle du Levant, par Louis *Moroy*. Lyon, Thieli, 1671, in-8°.

RELATION nouvelle du Levant, par le P. *Chinon*. Paris, 1671, in-12.

JOURNAL du Voyage de Justin *Cellier*, résident à la Porte pour les Etats-Généraux, traduit du flamand par Vincent Vital. Paris, 1772, in-12.

LA COUR Ottomane, ou l'Interprète de la Porte. Paris, 1673, in-12.

JOURNAL du Voyage de l'ambassadeur David Ungnad à Constantinople, fait par ordre des empereurs Maximilien II et Rodolphe Ier, en 1773 et 1774, rédigé par Etienne *Gerlach* l'aîné, publié

par Samuel Gerlach : (en allemand) *Stephan Gerlach Tagebuch der von Maximilian II und Rudolph II, an die Ottomanische Pforte abgefertigten, und durch Herrn David Ungnad, Freyhern zu Sennegk und Preyburg glücklich vollbrachten Gesandtschaft. 1673 und 1674.* Francfort, 1674, in-fol.

Lettres sur les mœurs et les institutions des Turcs, à laquelle on a joint une notice de Constantinople, par Thomas *Smith* : (en latin) *Thomae Smithii Epistolae de moribus et institutis Turcarum, accessit brevis Constantinopoleos notitia.* Oxford, 1674, in-8°.

Voyage en Orient, par André-Gabriel *de Sommer* : (en allemand) *And. Gab. von Sommer Morgenlændische Reise-Beschreibung.* Gera, 1675, in-8°.

Théatre de la Turquie, par Michel *Lefebvre*, avec réflexions et objections. Paris, 1675; *ibid.* 1682, in-4°.

—Le même, traduit en italien. Venise, 1684, in-4°.

Le Miroir ottoman, avec un récit de ce qui s'est passé pendant la guerre des Turcs en Pologne, par le C. *de la Magdeleine.* Basle, 1677, in-8°.

Voyage à Constantinople, fait en 1657 et 1658, par Clas *Ralam* : (en suédois) *Constantinopoliske Resœ, 1657 och 1658, ved Clas Ralam.* Stockholm, 1679, in-4°.

Relation de l'intérieur du Sérail, par J. B. *Tavernier.* Paris, 1680, in-12.

Relation nouvelle d'un Voyage de Constantinople, enrichie de plans levés sur les lieux, et des

figures de tout ce qu'il y a de plus remarquable en cette ville, par *Grelot*. Paris, Foucault, 1680, in-4°.

— La même, avec quelques figures, *ibid.* in-12.

Cette dernière édition n'est pas recherchée.

On trouve rarement complètes les planches annoncées dans le titre de l'édition in-4°. Ces planches représentent, 1°. des vues de la Propontide; 2°. celles de la ville et du port de Constantinople; 3°. celles du grand sérail; 4°. divers plans de l'église de Sainte-Sophie, de la Solimanie et de la mosquée d'Achmet: en tout, douze planches.

La relation de Grelot a été traduite en anglais sous le titre suivant:

Voyage to Constantinople, by Grelot. Londres, 1683, in-8°.

Cette description de Constantinople, suivant Dallaway, est celle d'un vrai connoisseur. Grelot nous a donné, le premier, une juste idée de l'architecture de Sainte-Sophie, dégagée des exagérations de Procope et d'autres écrivains.

Observations faites autour du Bosphore de Thrace ou canal de Constantinople, par Louis-Ferdinand, comte *de Marsigli*: (en italien) *Luiga Ferd. Conte Marsigli Observazioni intorno al Bosforo Tracio, overo canal di Constantinopoli*. Rome, 1680, in-4°.

Relation nouvelle d'un Voyage à Constantinople. Paris, 1681, in-12.

Mémoires du sieur Petis *de la Croix*, ci-devant secrétaire d'ambassade à Constantinople, contenant diverses relations de l'Empire ottoman. Paris, Berbin, 1684, 2 vol. in-12.

Relation du Voyage du comte Albert *Caprara*, gentilhomme de la chambre de l'Empereur, en-

voyé comme ambassadeur plénipotentiaire extraordinaire à Constantinople, pour négocier la continuation d'une trêve, et son retour en Allemagne, par Jean *Benaglia :* (en italien) *Gio. Benaglia Relatione del Viaggio fatto à Constantinopoli, e retorno in regione Tudesca del Conte Alberto Caprara gentiluomo di camera dell' Imperatore e da esso mandato come internunzio straordinario e plenipotenziario, per trattare la continuazione della tregua.* Rome, 1684; Milan, 1684; Bologne, 1684; Venise, 1688, in-12.

VOYAGE de Corneille *Magni* en Turquie, dans les années 1672 et 1673 : (en italien) *Viaggio per la Turkia negli anni 1672 et 1673, di Cornelio Magni.* Bologne, 1685, in-12.

DESCRIPTION des environs du pays de Turquie (en allemand). Hambourg, Wieding, 1685, in-fol.

AMBASSADES du comte *de Guilleragues* et de M. *Girardin* auprès du Grand-Seigneur. Paris, 1687, in-12.

VOYAGES à Constantinople de Jean-Baptiste *Donado*, envoyé en qualité de Bayle à la Porte ottomane, avec un recueil des renseignemens les plus curieux, par le docteur Antoine *Beneditti*, publiés par le docteur Marie Pezgaglia : (en italien) *Viaggi a Constantinopoli, di Gio. Batista Donado spedito Baylo alla Porta ottomana, colla raccolta delle più curiose notitie dal dottor Antonio Beneditti, e dati in luce da dottor Maria Pezgaglia.* Venise, 1688, in-12.

VOYAGE de Mehemet Bey, aujourd'hui nommé

Michel *de Cigala*, prince du sang impérial des Ottomans, bassa et sangiac de Chypre et de Trébysonde (en Turquie). Paris, 1688, in-12.

VOYAGE de Michel *Benevenga* au Levant, avec une description de Constantinople et d'autres objets: (en italien) *Viaggio di Levante con descrizione di Constantinopoli et d' ogni alteri accidenti, del Michael Benevenga.* Bologne, 1688; Venise, 1688, in-12.

CONSTANTINOPLE chrétienne, ou Description de cette ville, telle qu'elle étoit sous les Empereurs grecs, tirée de divers écrivains par *Ducange*: (en latin) *Constantinopolis christiana, sive Descriptio urbis Constantinopolitanae, qualis extitit sub Imperatoribus à variis scriptoribus excerpta, auctore D. Ducange.* Paris, 1688, in-fol.

Dans cet ouvrage, Ducange ne se borne pas à décrire Constantinople telle qu'elle étoit sous les empereurs grecs, ainsi que l'indique seulement le titre; il donne beaucoup d'éclaircissemens sur plusieurs points de l'histoire bysantine, et sur diverses familles de Constantinople: c'est l'objet de quelques dissertations et d'un grand nombre de notes, où il a déployé la plus profonde érudition.

ETAT général de l'Empire ottoman, depuis sa fondation jusqu'à présent, et l'Abrégé de la vie des Empereurs, par *un Solitaire turc,* traduit par M. *Petis de la Croix*, avec une instruction, et recueil de mots et noms turcs, très-utiles aux voyageurs. Paris, P. Hérissant, 1695, 3 vol. in-12.

Cet Etat de l'Empire ottoman en donnoit une idée exacte pour le temps où il fut publié. L'instruction qui est à la

suite, peut être encore aujourd'hui de quelque utilité pour les voyageurs.

JOURNAL d'un Voyage de l'ambassadeur autrichien Wolfgang, comte d'Oettingen, à Constantinople, de 1699 à 1701, par *Simpert* : (en allemand) *Simperti Diarium, oder Reisebeschreibung Wolfgang, Grafen zu Oettingen, Kayserlichen Grosbothschafters nach Constantinopel, von 1699 bis 1701*. Augsbourg, 1701, in-8°.

VOYAGE de l'ambassadeur Frédéric de Krackurts à la Porte ottomane, par ordre de l'empereur Rodolphe II, rédigé par Frédéric *Seidel*, et publié par S. Hausdorf : (en allemand) *Seidel (Fried.) Denkwurdige Gesandschaft an die Ottomanische Pforte, auf Keiser Rodolph II, befehl, von Friedrich von Kreckwitz verrichtett, nebst Anmerkungen herausgegeben von Samuel Hausdorf*. Goërliz, 1711 ; Leipsic, 1758, in-8°.

L'EMPIRE d'Orient d'Antoine *Banduri* : (en latin) *Antonii Banduri Imperium Orientale*. Paris, 1711, 2 vol. in-fol.

Les deux grands ouvrages de Ducange et de Banduri ne sont pas susceptibles même du plus léger apperçu : ce sont des sources fécondes d'instruction pour qui veut bien connoître l'ancien état de Constantinople.

VOYAGE d'Espagne à Bender, contenant ce qu'il y a de plus remarquable à Constantinople et dans les autres parties de l'Empire ottoman, par le chevalier *de Bellerive*. Paris, 1713, in-12.

— Le même, traduit en allemand. Francfort, 1714, in-12.

RECUEIL de cent Estampes représentant les différentes modes des nations du Levant, dessinées par ordre de M. de Feriol, ambassadeur de la cour de France auprès du Grand-Seigneur, *avec des explications historiques*. Paris, 1715, in-fol.

Ce Recueil est très-utile pour bien connoître les divers costumes des sujets du Grand-Seigneur. Voici ce qu'en dit De Bure, dans sa *Bibliothèque instructive*.

« Les curieux recherchent principalement les exem-
» plaires de cet ouvrage dont les figures ont été enluminées,
» et dans lesquels on trouve à la tête du volume les expli-
» cations imprimées. C'est une remarque qu'il est conve-
» nable de faire, parce qu'il en a été répandu en second
» lieu un assez grand nombre d'exemplaires dans lesquels
» les explications ne se trouvent pas; c'est alors un défaut
» qui en diminue le prix.

VOYAGE de Charles XII, après la bataille de Pultava, à Bender: (en allemand) *Des Königs in Schweden Carl des XII Reisebeschreibung, worinnen, was sich nach der Pultavischen Schlacht, auf der gefährlichen Reise nach Bender, etc.... aufrichtig beschrieben wird, etc....* Stralsund, 1716, in 8°.

ÉTAT des forces de l'Empire ottoman, par le comte de *Marsigli*, avec planches (en français et en italien). Paris, 1718, in-fol.

Le même, sous le titre suivant:

ÉTAT militaire de l'Empire ottoman, par le comte *de Marsigli*, avec planches. La Haye, 1732, in-fol.

On conçoit aisément que cet ouvrage, composé par un militaire qui avoit long-temps combattu contre les Turcs, et qui long-temps avoit résidé chez eux pendant sa capti-

vité, doit donner les notions les plus satisfaisantes sur l'économie des différentes parties de la milice ottomane : il a approfondi, en effet, sur cette matière, ce que Ricault n'avoit fait qu'effleurer ; mais ce que dit ce dernier peut suffire à la curiosité d'un lecteur ordinaire, qui n'a pas besoin, comme les militaires, auxquels Marsigli a consacré son ouvrage, de connoître à fond la composition des forces ottomanes, leur manière de camper, d'attaquer et de combattre.

HISTOIRE de la grande Ambassade à Constantinople, que, sous les auspices de l'empereur Charles VI, a remplie le comte Damien-Hugon *Virmond*, par Gérard-Corneille *Van den Driesch* : (en latin) *Gerardi Cornelii Van den Driesch Historia magnae Legationis quam Caroli VI Imperatoris jussu suscepit comes Damianus Hugo Virmondius ad Portam Ottomanam*. Vienne en Autriche, 1721, in-8°.

Ce Voyage a été traduit en allemand sous le titre suivant : *GERH. CORN. VAN DEN DRIESCH Historische Beschreibung der letzten Gesandtschaft an den Türkischen Sultan, durch D. H. von Virmond Venischtal.* Hambourg, 1722, in-8°.

DESCRIPTION de Constantinople, et relation du Voyage de l'Ambassadeur de la Porte ottomane, et son séjour à la cour de France. Paris, 1721, in-12.

DE L'ÉTAT de Constantinople, par Joseph *Gerasius* : (en latin) *Josephi Gerasii de rebus Constantinopolitanis libri IV nunc primum editi*. Venise, 1733, in-fol.

RELATION complète de l'état actuel de l'Empire ottoman, dans toutes les branches de son gouvernement, sa police, ses usages, et les manières

de vivre des Turcs en général, fidèlement rédigée d'après des observations sérieuses, recueillies pendant plusieurs années de Voyages faits dans ces contrées, par Aaron *Hill*. (en anglais) *Hill's just Account of the present state of the Ottoman Empire, in all the branches with the government, and police, religion, customs and way of living of the Turks in general, faithfull related from serious observations taken in many years Travels through those countries.* Londres, 1733, in-fol.

NÉGOCIATIONS de Thomas *Rhoë*, dans son ambassade à la Porte ottomane, depuis l'année 1621 jusqu'en 1628 : (en anglais) *The Negociations of Thomas Rhoë in an ambassy to the Ottoman Porte, from the year 1621 to 1628.* Londres, 1740, in-fol.

L'ÉTAT de la Romanie. Cologne, 1745, in-8°.

MŒURS et usages des Turcs, leur religion, leur gouvernement civil et militaire, enrichi de beaucoup de figures, par *Guer*. Paris, Coutelier, 1746, 2 vol. in-4°.

Cet ouvrage fut bien accueilli dans le temps ; mais les excellens tableaux de l'Empire ottoman par Mouradgea d'Ohsson, Etton, etc. l'ont bien fait décheoir.

VOYAGE en Turquie, et retour en Angleterre, par *Chishull* : (en anglais) *Travels in Turky and return benik to England, by Chishull.* Londres, Bowier, 1747, in-fol.

TABLEAU de l'Empire ottoman. Francfort, 1757, in-12.

MÉMOIRES du Comte R. (D. L.), contenant son Voyage en Turquie. La Haye, 1749, in-12.

VOYAGE en Orient, par Herman-Christophe *Paulsen*, avec planches : (en allemand) *Herm. Christ. Paulsen Reise in die Morgenländer*. Altona, 1755, in-4°.

LETTRES de lady Marie Worthley *Montaguë*, écrites durant son Voyage en Europe, Asie et Afrique, etc. contenant, parmi d'autres relations curieuses, le tableau de la police et des usages des Turcs, connoissances inaccessibles depuis à d'autres voyageurs, publiées par Becket et de Hondt (1) : (en anglais) *Montague's (lady Maria Worthley) Letters written during his Travels in Europa, Asia and Africa, etc. containing among others curious relations, an account of the policy and manners of the Turks, from sources inaccessibles to other travellers, published by Becket and de Hondt*. Londres, 1763, in-12 ; Berlin, 1781, 2 vol. in-8°.

VOLUME additionnel aux Lettres de lady M. W. *Montaguë* : (en anglais) *Lady M. W. Montague additional Volume*. Londres, 1767, in-12.

Didot l'aîné a donné en l'an VIII une jolie édition stéréotype de ces Lettres dans la langue originale. Elles se trouvent aussi dans l'édition qu'on a donnée en anglais de tous les ouvrages de milady Montaguë, sous le titre suivant :

LETTRES et autres ouvrages de R. H. lady Marie Worthley *Montaguë*, nouvellement publiés sur les manuscrits originaux : (en anglais) *The Letters and other Works of the R. H. lady Worthley Montague*,

(1) Le véritable éditeur étoit M. Clelan, qui s'est déguisé sous ces deux noms.

new forth published from the original manuscripts. Londres, 1803, 5 vol. in-12.

On en a donné plusieurs éditions en français, dont voici la notice :

LETTRES de milady *Montaguë*, traduites de l'anglais par Brunet. Amsterdam, 1763, 2 vol. in-12.

A force de fidélité, cette version est véritablement infidèle. L'extrême servitude à laquelle le traducteur s'est assujéti, a fait disparoître tout le charme des Lettres originales.

LETTRES de milady *Montaguë*, pendant ses Voyages au Levant, traduites de l'anglais. Paris, 1764, trois parties en 1 vol. in-12.

Le style de cette traduction ne manque pas d'élégance, mais on n'y trouve pas toujours la touche de l'original.

LETTRES de milady *Montaguë*, ambassadrice d'Angleterre à la Porte, écrites pendant ses premiers Voyages en Europe, en Asie et en Afrique, traduites de l'anglais (par M. Anson). Paris, v[e] Duchêne, 1791, 2 vol. in-12.

Dans cette version, le traducteur a fait passer, autant que la différence des idiômes pouvoit le permettre, toutes les graces de l'ouvrage anglais.

Une quatrième version des Lettres de milady Montaguë, écrites de Vienne et de la Turquie, a paru dans la traduction de la totalité de ses Œuvres, dont j'ai précédemment donné la notice en anglais : voici le titre de la traduction :

ŒUVRES de lady *Montaguë*, contenant sa Vie, sa Correspondance, avant et durant l'ambassade en Turquie, et pendant les deux Voyages qu'elle a faits en Italie depuis cette ambassade ; traduites de l'anglais sur l'édition récemment publiée à Londres,

d'après les Lettres originales remises par la famille de lady Montaguë. Paris, Henrichs, an XII — 1805, 4 vol. in-12.

Cette traduction n'est pas sans mérite; mais elle est bien inférieure à la précédente, dont il a p[illegible]ès-récemment une nouvelle édition sous le titre suiva[illegible]

Lettres de milady *Montaguë*, ambassadrice d'Angleterre à la Cour ottomane, pendant ses premiers Voyages en Europe, en Asie et en Afrique, traduites de l'anglais par P. H. Anson; seconde édition, augmentée d'une traduction des Poésies de milady *Montaguë*, qui paroissent pour la première fois en cette langue. Paris, Le Normant et Merlin, 1805, 2 vol. in-12.

Milady Montaguë, dont la mémoire doit être à jamais précieuse par l'introduction qu'on lui doit de l'inoculation en Angleterre, d'où elle s'est rapidement répandue en Europe, et jusques dans l'Amérique (1), tient encore un rang distingué parmi les écrivains et les voyageurs. Les

---

(1) L'inoculation, pratiquée de temps immémorial dans la Chine, a été imaginée aussi dans la Circassie, pour y conserver la beauté des femmes, qui, dans un pays extrêmement pauvre, sont un grand objet de commerce. Cette salutaire pratique a passé à Constantinople, où cependant elle est moins en usage que dans la Turquie asiatique.

Ce fut sous la protection de milady Montaguë que M. Maitland, chirurgien anglais qui avoit appris en Turquie la méthode qu'on y employoit pour inoculer, l'introduisit à Londres en 1722. On fit les premiers essais sur cinq criminels condamnés à mort. Dans quatre de ces cinq inoculés, la petite-vérole parut le cinquième jour; elle ne prit point sur le cinquième sujet, qui étoit une femme; mais elle avoua qu'elle avoit eu dans sa jeunesse la petite-vérole. Milady Montaguë avoit eu le courage de prévenir ces essais, en faisant inoculer à Constantinople même son fils unique.

peintures qu'elle a répandues dans ses Lettres, sans avoir l'empreinte de cette touche originale qui caractérise celles de madame de Sévigné, ont de la fraîcheur et de l'éclat. Dans ses observations sur la nation turque, il y a toujours de la finesse, et quelquefois même de la profondeur.

Quoiqu'il y a[illegible]e des lettres écrites des lieux où elle s'étoit arrêtée, soit pour aller en Turquie, où elle accompagnoit son mari, nommé ambassadeur près de la Cour ottomane, soit à son retour, et qu'elles renferment quelques observations assez curieuses sur ces différens pays et sur leurs habitans, elles n'ont ni l'étendue, ni l'intérêt de ses Lettres écrites de la Turquie même : ce sont principalement celles-ci qui font rechercher sa relation; ce seront les seules dont je donnerai ici l'apperçu.

A Belgrade, capitale de la Servie, milady Montaguë fut logée chez un effendi (on appelle ainsi les docteurs de la loi), fils d'un pacha, et qui avoit reçu l'éducation la plus soignée. Cet effendi possédoit parfaitement les langues persane et arabe: il interpréta à milady Montaguë plusieurs pièces de poésie dont elle trouva les vers très-harmonieux et susceptibles d'une bonne musique; l'amour y étoit peint d'une manière vive et passionnée. L'effendi avoit une bibliothèque de livres orientaux bien choisis, et ne paroissoit pas scrupuleux sur l'observation des préceptes de l'Alcoran, puisqu'il faisoit habituellement usage du vin. *Tout ce que Dieu a fait*, disoit-il, *est destiné à l'usage de l'homme. La loi qui défend le vin est cependant fort sage, mais elle n'a été faite que pour le peuple : l'intention du Prophète n'a jamais été de gêner ceux qui savent en user avec modération.*

La religion dominante des effendis, et qu'ils tiennent secrète, est le pur déisme: loin de l'enseigner au peuple, ils l'amusent avec divers dogmes, suivant leur intérêt personnel; aucun d'eux ne s'avise d'afficher l'incrédulité. Ricault, suivant milady Montaguë, se trompe beaucoup, lorsqu'il appelle athées les musulmans de la secte de *Mutherin*, qui veut dire le *secret à nous :* ce sont des déistes,

dont toute l'impiété consiste à regarder le Prophète comme un personnage ridicule. L'effendi n'avoua point à milady Montaguë qu'il fût de cette secte; mais sa manière de vivre le décéloit assez. Quelles que fussent ses opinions sur le dogme, il faisoit grand cas du Koran, comme contenant une morale très-pure, et exprimée d'une manière également élevée et correcte.

L'effendi prenoit beaucoup de plaisir à s'entretenir des coutumes de l'Europe, et dans ses entretiens montroit plus d'esprit et de politesse que beaucoup de gens de qualité parmi les chrétiens. Il se fit faire par les domestiques de milady Montaguë un alphabet de caractères anglais, et savoit déjà écrire en lettres romaines. Sur ce qu'elle lui observa de la gêne où l'on tenoit les femmes en Turquie, il l'assura qu'elles étoient tout aussi libres que les Européennes, et que toute la différence consistoit en ce que, lorsqu'elles trompoient leurs maris, personne n'en étoit instruit.

En quittant Belgrade, milady Montaguë vit avec douleur que les Janissaires de son escorte ne payoient rien aux malheureux habitans, ni pour le louage des chariots chargés de son bagage et pour le salaire des conducteurs, ni pour le dédommagement des chevaux estropiés ou morts de fatigue. Ils ne se bornoient pas à ces injustices; ils enlevoient chez le paysan tout ce qu'ils trouvoient à leur convenance. Lorsque les pachas voyagent, l'oppression, dit-elle, est encore toute autre. Ils ne se contentent pas de tout piller, ils ont encore l'impudence d'exiger une contribution, qu'ils appellent *argent de dent*, pour se dédommager du tort qu'ils ont fait à leurs dents, en dévorant la provision des malheureux cultivateurs.

Arrivée à Sophia, capitale de la Bulgarie, milady Montaguë se transporta d'abord aux bains chauds de cette ville, très-renommée pour la salubrité de l'air. Elle y trouva deux cents femmes nues. La décence de leur langage et de leurs manières éloignoit toute idée offensante pour la pudeur. Les unes se promenoient majestueusement, telle

qu'Eve dans le jardin d'Eden : d'autres travailloient ou prenoient du sorbet. Quelques-unes se faisoient tresser les cheveux par de très-jolies esclaves de dix-sept à dix-huit ans : une partie d'elles se faisoit remarquer par l'élégance des formes ; toutes avoient la peau d'une blancheur éblouissante, et de beaux cheveux partagés en tresses. Ces bains sont les cafés des dames en Turquie : elles prennent ce divertissement une fois par semaine, et y restent quatre à cinq heures toutes nues sans s'enrhumer, quoiqu'elles passent brusquement du bain chaud dans une chambre froide, où elles reprennent leurs vêtemens. A cette occasion, milady Montaguë entre dans un détail très-curieux sur la parure et les attraits des dames turques.

En général, les ornemens sont prodigués pour la coiffure principalement : c'est une espèce de turban dont l'étoffe varie suivant les saisons : mais en tout temps, on le porte penché sur la tête, et on y attache un gland d'or, soit avec une rose de diamans, soit avec un riche mouchoir brodé ; il est communément surmonté d'un panache de plumes de héron, quelquefois aussi d'un gros bouquet de différentes pierreries, où les perles jouent les boutons de fleurs, les rubis forment des roses, les topazes figurent des jonquilles. Les cheveux pendent parderrière dans toute leur longueur, en tresses ornées de rubans et de perles ; jamais milady Montaguë n'en avoit vu de si beaux et en si grande quantité ; elle compta jusqu'à cent dix tresses à une seule dame turque, sans aucun cheveu postiche. Les beautés lui parurent beaucoup plus communes en Turquie qu'en Angleterre : il est rare, dans le premier de ces pays, de trouver une femme qui ne soit pas très-belle. Toutes ont un teint éclatant et de grands yeux noirs ; comme les femmes grecques, elles ont le secret de donner de la grace à leurs sourcils, en mettant autour de leurs yeux une couleur noire qui les rend très-brillantes à la lumière, et même à une certaine distance dans le jour.

Milady Montaguë fait la description la plus riante des campagnes de la Romanie, où est située Andrinople. Les

bords des rivières sont plantés d'arbres fruitiers, sous lesquels les gens de distinction vont prendre le frais et le café au son de quelque instrument. Les jardiniers même se plaisent à marier au murmure des eaux le son de leur chalumeau, qui, dans sa simplicité, a quelque chose d'infiniment agréable. La chaleur du climat ne leur permet pas de se livrer beaucoup au travail; mais la fertilité des terreins, le secours des arrosages y suppléent. La plupart d'entre eux sont de la nation grecque. La vente de leurs légumes et de leurs fruits à la ville, leur procure à la plupart de l'aisance. Leurs femmes et leurs filles, qui toutes ont de la beauté ou des agrémens, se montrent sans voile dans leurs petites habitations situées au milieu des jardins, et s'occupent à faire de la toile à l'ombre des arbres. On retrouve là tous les instrumens que nous représentent les antiques grecques et romaines. Les bergers y tressent encore des guirlandes de fleurs pour leurs béliers favoris; et, comme ceux de Théocrite, ils chantent et s'amusent à différens jeux.

La poésie est un des amusemens des personnes d'un rang distingué. Milady Montaguë rapporte la traduction qu'elle fit de plusieurs stances de vers que le pacha Ibrahim adressoit à la princesse sa femme, fille du Sultan, avant d'avoir été admis à la voir: malgré la différence des idiômes, on démêle dans ce petit poëme des beautés réelles.

Milady Montaguë fut spectatrice de la marche des troupes qui défilèrent devant le Grand-Seigneur pour se rendre au corps d'armée qui devoit se transporter dans peu sur la frontière. En tête étoit un effendi monté sur un chameau richement enharnaché. Il lisoit à haute voix l'Alcoran posé sur un coussin, et étoit entouré d'une troupe d'enfans qui chantoient des versets du Koran. Venoit ensuite un groupe où l'on avoit figuré toutes les opérations du labourage, puis les boulangers et les différens corps de métiers, et au milieu d'eux des arcs de triomphe portatifs, où les différens genres de commerce étoient magnifique-

ment représentés (1) : ils étoient suivis par des musiciens et des danseurs. La marche étoit fermée par des volontaires nus jusqu'à la ceinture. Pour exprimer leur dévouement au Grand-Seigneur, les uns avoient des flèches enfoncées dans les bras ou dans la tête, d'où le sang découloit sur leurs bras et sur leur visage; d'autres le faisoient rejaillir sur leurs camarades, en se perçant le bras avec un couteau.

Par une distinction particulière, milady Montaguë fut introduite, soit à Andrinople, soit à Constantinople, dans trois harem de dames turques. La description de ces harem, où des Européennes de son rang et de son mérite n'avoient jamais pénétré, est nécessairement d'un grand intérêt. Le premier de ces harem, à Andrinople, étoit celui du grand-visir, et n'avoit aucune magnificence. La richesse des habits et le grand nombre de domestiques annonçoient seuls la dignité des propriétaires. La simplicité de l'ameublement s'expliquoit par la dévotion du visir et de sa femme : tous deux employoient leur superflu au soulagement des pauvres. La femme, âgée de cinquante ans, et à laquelle son mari gardoit une fidélité scrupuleuse, s'occupoit uniquement à prier Dieu et son prophète : elle n'en reçut pas moins milady Montaguë avec une politesse franche et naturelle; elle n'observa pas moins, suivant l'usage du pays, de faire encenser ses cheveux et ses habits par des esclaves, et d'en faire danser devant elle au son des instrumens quelques autres. Le repas qu'elle fit servir plat à plat, n'en fut pas moins somptueux.

A Andrinople encore, milady Montaguë trouva plus d'amusemens dans le harem du kiaia, ou lieutenant du grand-visir. Fatime, sa femme, lui parut une beauté telle que l'art même n'auroit pu l'imaginer, et que la nature seulement a pu la former. Le portrait qu'elle en fait, exprime vivement l'enthousiasme dont elle fut saisie en la voyant,

---

(1) Ceci semble annoncer, ce qui est bien rare chez les Turcs, l'intention d'encourager l'agriculture, les arts, le commerce.

et qui, loin de se refroidir dans le cours de la visite, s'exalta encore à l'examen détaillé des charmes de Fatime. J'affoiblirois les traits de ce tableau en essayant de l'esquisser dans une notice; il faut le lire dans les Lettres même. Tout ce que le luxe le plus recherché peut réunir en ameublemens et en parures, étoit rassemblé autour de la belle Fatime : les danses, que des esclaves charmantes exécutèrent devant milady Montaguë, étoient légères et voluptueuses; la musique qu'on lui fit entendre, lui parut extrêmement touchante : elle ajoute, à cette occasion, qu'une dame grecque, qui possédoit parfaitement la musique italienne, préféroit la musique turque.

Le troisième harem où milady Montaguë fut introduite à Constantinople, étoit celui de la sultane veuve du précédent empereur. Ce qu'elle y trouva de plus remarquable, ce furent la profusion de pierreries dont cette sultane étoit couverte, la magnificence de l'ameublement, la richesse de la vaisselle. L'affabilité de la sultane enhardit milady Montaguë à lui faire plusieurs questions sur les usages du sérail : par les réponses de cette princesse, elle s'assura qu'il étoit faux que le sultan jetât un mouchoir sur celle qu'il honoroit de son choix, et que celle-ci rampât jusqu'au pied du lit avant d'y être introduite; c'est par le keisler-aga (le chef des eunuques) que le sultan fait annoncer à l'odalisque (femme destinée aux plaisirs du Grand-Seigneur) la préférence qu'il lui donne, et il se fait précéder d'un présent. Les autres odalisques ont eu soin, après avoir complimenté cette favorite du jour, de la conduire au bain, de la parfumer et de l'habiller magnifiquement.

Milady Montaguë revit à Constantinople la belle Fatime : elle la trouva dans un appartement d'hiver, dont les murs étoient incrustés en nacre de perle, en ivoire, en bois d'olivier : ceux de la chambre où elle la reçut, l'étoient en porcelaine, et les estrades garnies de riches coussins de brocard.

Au milieu de ces descriptions voluptueuses, se trouvent jetés des détails intéressans sur des points de religion et

sur des objets de législation : en voici quelques traits détachés.

C'est une erreur accréditée en Europe par la foule des anciens voyageurs, que Mahomet exclut les femmes de toute participation à la béatitude éternelle après cette vie. Milady Montaguë s'assura, d'après l'interprétation des docteurs de la loi, que Mahomet a promis aux femmes un paradis, mais séparé de celui des hommes : les vertus qu'il exige d'elles pour mériter un bonheur éternel, c'est de travailler de tout leur pouvoir à la propagation de l'espèce humaine. En conséquence de ce précepte, les filles qui meurent vierges, les veuves qui ne se remarient pas, sont considérées comme en état de péché mortel, et en conséquence exclues du paradis : on peut remarquer à ce sujet que les religions catholique et musulmane ne sont, sur aucun précepte, dans une contradiction plus marquée.

Milady Montaguë s'assura aussi de la réalité d'un usage extrêmement bizarre, mais fondé sur la religion et sur la loi : c'est que, lorsqu'un mari a répudié solemnellement sa femme, il ne peut la reprendre que sous la condition de permettre à un autre homme de passer une nuit avec elle. Il se trouve, chose bien étrange ! des maris qui aiment mieux subir cette loi que d'être privés pour toujours d'une femme pour laquelle leur passion s'est rallumée.

L'adoption est en usage chez les Turcs ; mais elle est beaucoup plus usitée encore parmi les Grecs et les Arméniens. Comme on n'a pas, en Turquie, la faculté de disposer de sa fortune en faveur d'un parent ou d'un ami, et qu'elle n'est assurée qu'aux enfans, ceux qui prévoient ne point en avoir, ont grand soin, pour ne pas laisser tomber leurs biens dans le trésor du Grand-Seigneur, de choisir un enfant du peuple, et de le conduire avec ses parens devant le cadi, où ils déclarent qu'ils l'instituent leur héritier. Les parens alors renoncent à tous leurs droits sur lui, et en passent acte devant témoins. Celui qui a adopté l'enfant ne peut plus le déshériter. Milady Montaguë a vu néanmoins des mendians donner des preuves de

l'amour paternel, en refusant de céder leurs enfans à des gens très-riches, quoiqu'ils fussent certains que communément les parens adoptifs ont une grande affection pour ceux qu'ils ont adoptés.

Le baron de Tott, si connu par ses Mémoires, dont je donnerai dans la suite la notice, a vivement attaqué, dans un journal, la véracité de milady Montaguë; mais M. Guys l'a vigoureusement défendue dans son Voyage littéraire de la Grèce, dont je rendrai compte aussi : cette défense se trouve aussi à la suite de la traduction des Lettres de milady Montaguë, édition de Paris.

On ne peut pas se dissimuler néanmoins qu'il est apparent que milady Montaguë a donné quelquefois à ses tableaux, des embellissemens qui en altèrent un peu la vérité : voici de quelle manière s'exprime, à cet égard, son compatriote Dallaway, dans sa *Constantinople ancienne et moderne*, que j'ai déjà citée plusieurs fois.

« Lorsque la curiosité se trouve au plus haut degré satis- » faite et flattée des scènes voluptueuses et animées que » retrace milady Montaguë, on ne peut s'empêcher de » distinguer un peu les couleurs qu'emploie son imagina- » tion, de celles de la nature et de la vérité ».

VOYAGE d'Orient, dans les années 1763 et 1764, avec des remarques sur Constantinople et les Turcs, par *Baltimore*, avec planches : (en anglais) *Tour to the east 1763 and 1764, with remarks on the city Constantinople and the Turky, by Baltimore*. Londres, 1767, in-8°.

— Le même, traduit en allemand. Francfort, 1768, in-8°.

Ce Voyage est principalement remarquable par le goût qu'il inspira à lord Baltimore pour les mœurs des Turcs, et sur-tout pour la pluralité des femmes. A son retour en Angleterre, il fit faire dans *Piccadilly* un *harem* sur le modèle de celui du visir Hassem-Pacha, qu'il avoit connu,

et le remplit des plus jolies filles, qui avoient toutes les jouissances, excepté la liberté : elles étoient étroitement gardées par de vieilles duègnes, et n'avoient d'espoir de sortir du sérail que quand le maître étoit las d'elles : alors celles qu'il renvoyoit étoient comblées de présens, et la plupart richement dotées. L'existence du sérail ne fut pas long-temps un mystère. Les chansonniers, les faiseurs de caricatures, les journalistes s'égayèrent aux dépens du pacha anglais. Des malveillans portèrent une des sultanes à l'accuser de violence. Baltimore se justifia pleinement, en prouvant que cette fille étoit venue d'elle-même s'offrir à orner son harem ; qu'il l'avoit renvoyée lui-même à cause de son humeur peu sociable. L'injonction que lui firent les juges de mener une vie plus régulière, le desir d'avoir un harem dont il pût jouir sans contradiction, le déterminèrent à quitter l'Angleterre, et à aller se fixer à Candie, où il auroit pu satisfaire paisiblement sa fantaisie : il mourut à Naples, à l'âge de trente-six ans, au moment où il alloit s'embarquer pour Candie.

Cette anecdote est de la plus grande authenticité : elle se trouve dans plusieurs ouvrages ; et je la rapporte ici à-peu-près dans les mêmes termes que l'a fait l'estimable auteur de l'ouvrage intitulé *Londres et les Anglais*, parce qu'elle y est plus abrégée que dans les autres sources.

ETAT actuel de l'Empire ottoman, où l'on trouve tout ce qui concerne la guerre, le gouvernement civil des Turcs, la religion, les charges et les dignités de l'Empire. Amsterdam, 1768, in-12.

OBSERVATIONS de *Porter* sur la religion, les loix, le gouvernement et les usages des Turcs : (en anglais) *Porter's Observations on the religion, laws, government, and manners of the Turks*. Londres, 1768, 2 vol. in-12.

Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre suivant :

OBSERVATIONS sur la religion, les loix, le gouvernement et les mœurs des Turcs, traduites de l'anglais (de M. *Porter*), par M***. (Bergier). Paris, Merlin, 1769, 2 parties formant 1 vol. in-12.

Porter, auteur de ces Observations, rédigées vers le milieu du dix-huitième siècle, et qui frappent sur ce qu'il importe le plus de connoître de la nation turque, avoit résidé plusieurs années en Turquie, comme ministre plénipotentiaire du roi d'Angleterre. Cette position lui donnoit beaucoup de facilité pour s'instruire dans toutes les parties de l'économie politique de l'Empire turc; et à cet avantage, il réunissoit le talent de bien observer et de bien décrire. Ses observations, au reste, doivent être rangées dans la classe des Voyages faits dans l'Empire ottoman, puisqu'elles sont le fruit du long séjour qu'il a fait dans cet Empire : je n'en extrairai que les traits les plus remarquables, qu'on trouveroit difficilement ailleurs.

Porter a esquissé fort rapidement le caractère des Turcs: il les représente en général comme intelligens, réfléchis, et d'une persévérance infatigable à suivre les objets d'intérêt et de fortune; dans cette poursuite, ils sont capables de tous les excès, et de sacrifier même au besoin tous les liens de l'amitié et du sang. Hors de là, dans le cours de la vie commune, ils sont obligeans, humains, et capables même de reconnoissance : mais lorsqu'ils étendent jusqu'aux chrétiens la pratique de ces vertus, c'est toujours en vue de quelque avantage.

La passion la plus active chez les Turcs, est celle de la vengeance, dont ils sont capables de renfermer très-longtemps le germe dans leur cœur, pour le développer ensuite avec une plus grande énergie. M. Porter en rapporte quelques exemples effrayans (1). En examinant la religion

---

(1) M. Porter auroit pu faire observer que ce desir effréné de se venger, les Turcs le tiennent beaucoup moins des Tartares,

musulmane, il observe que malgré la simplicité apparente du principe fondamental de cette religion qui est l'islamisme, ou le dogme de l'unité d'un Dieu, il n'est pas néanmoins de religion dans le monde fondée sur tant de révélations, et aussi chargée de minutieuses pratiques. Comme ces pratiques, si indifférentes à l'ordre moral de l'univers, sont aux yeux des musulmans le seul moyen d'expiation et de salut, ils en contractent nécessairement une intolérance capable de les porter aux derniers excès contre ceux qu'ils qualifient d'infidèles. Le seul préservatif contre cette fureur intolérante envers les chrétiens et les juifs qui vivent sous leur domination, c'est la soif de l'or dont sont communément dévorés les Turcs. Ces étrangers sont pour eux une mine inépuisable où ils ne cessent de fouiller pour faire face aux besoins toujours renaissans du gouvernement, ou pour rassasier leur propre cupidité (1). Cette considération si puissante, ne l'est pourtant pas encore, assez pour réprimer l'animosité des Turcs, qui s'exhale sans cesse par la dénomination injurieuse de *giovar*, ou infidèle, qu'ils accoutument les enfans à balbutier dès l'âge le plus tendre contre les chrétiens ou les juifs qu'ils rencontrent.

Le prosélytisme, effet nécessaire de l'intolérance, est tel en Turquie, que les musulmans ne rejettent pas le plus vil, le plus scélérat des hommes qui s'offre à devenir un vrai croyant, quoiqu'il soit notoire qu'il ignore entièrement en quoi consiste cette croyance. M. Porter rend néanmoins cette justice aux Turcs, que tels que puissent être leurs dissentimens en matière d'opinions et de pratiques religieuses, on n'entend jamais parler chez eux de punitions

---

leurs véritables ancêtres, que des Arabes, dont ils ont pris le caractère et les mœurs, en adoptant leur religion.

(1) M. Porter cite entre Constantinople et Angora, dans l'Asie mineure, l'un des pays du monde le plus favorisé par la nature, des milliers de villages abandonnés par les habitans pour se réfugier dans les villes, et s'y mettre à couvert des extorsions.

et de supplices pour cause de religion. Cela tient beaucoup, suivant lui, à ce qu'ils n'ont pas la ressource de l'imprimerie; il est disposé à croire que si les rêveries des particuliers ne viennent point à la connoissance du public, et n'excitent point l'animadversion du gouvernement, ce sont la difficulté de copier des volumes entiers, et la crainte d'être trahis par les copistes, qui en sont les véritables causes : c'est ainsi que les visions religieuses ou les raffinemens mystiques qui passent par la tête d'un Turc, restent concentrés en lui-même, ou ne sont communiqués qu'à quelques amis particuliers, sous le sceau de la confiance.

Les muftis et les molhas, qui, dans l'origine, n'étoient que de simples ecclésiastiques, n'ont conservé que très-peu de chose de ce caractère : ce sont plutôt aujourd'hui des dépositaires de la loi, que des ministres du culte. Ceux qui remplissent ce dernier rôle, sont les imans. Ces imans reçoivent une paie immédiate prise sur les immenses revenus des mosquées; mais leur traitement n'est pas considérable. La plus grande partie de ces revenus est absorbée par les réparations et les embellissemens de ces mosquées, par les gages d'une infinité de séculiers attachés à leur service, par les ustensiles et les fournitures de toute espèce à l'usage de ces temples musulmans, par l'énorme quantité d'huile que consument les lampes dans l'intérieur et au-dehors, enfin par l'entretien des écoles publiques et des hôpitaux pour les malades, les incurables et les fous ; car tous les établissemens de ce genre sont annexés aux mosquées. Les imans qui y font la prière, sont ce qu'on appelle en Turquie le clergé séculier.

Les derviches ou moines sont partagés en quatre ordres différens, et font des vœux solemnels : ils ont à leur tête, des *scheichs*, qui, par l'influence que leur donne le ministère de la prédication, où ils se permettent de violentes invectives contre le gouvernement, se font redouter des hommes les plus puissans de l'Empire : fiers de leur ascendant, ils se conduisent avec une impudence révoltante. Les plus méprisables d'entre les derviches, sont les *schiaz*,

qui mènent une vie vagabonde, et ne vivent que d'aumônes qu'ils prennent de gré ou de force : quelques-uns néanmoins, parmi eux, se distinguent par des macérations extraordinaires, et par la pratique de quelques vertus, telle que l'hospitalité ; il en est aussi qui se livrent à des exercices violens qui tiennent de l'extravagance, comme des pirouettemens et des danses de la plus grande vélocité.

Quant aux *molhas*, ils ne touchent aucune partie des revenus attachés aux mosquées ; mais en vertu de leur origine ecclésiastique, ils jouissent des priviléges les plus précieux : leur vie et leur fortune sont en quelque sorte à l'abri des événemens ; la plus grande peine qu'ils encourent, même dans le cas de malversation, c'est l'exil, dont ils se rachètent quelquefois à prix d'argent ; ils remplissent d'ailleurs, sous la dénomination d'effendis, tous les emplois lucratifs de la magistrature.

Ce ne sont ni les loix, ni encore moins leurs interprètes qui manquent en Turquie, mais c'est une bonne administration de la justice. Ces loix et leurs commentaires sont, dans des mains corrompues, un glaive redoutable toujours prêt à menacer la vie et la fortune des citoyens, dont la sûreté, les propriétés ont beaucoup plus à souffrir de ce désordre, que du despotisme même du prince : celui-ci trouve assez fréquemment dans la religion et ses interprètes, des barrières qu'il ne peut pas franchir.

Plusieurs cours de justice, à Constantinople, jugent les procès. Les cours inférieures sont celle des *molhas* de Galata, et celle du *stambol effendi*, ou juge de police de Constantinople. Les cours supérieures sont celles des *cadilesquiers*, ou grands juges d'Europe et d'Asie, et le divan du grand-visir. De ces juridictions sont affranchis les descendans de Mahomet, qui sont très-multipliés dans l'Empire, et qui ont pour juge le chef de leurs tribus. Toute cause où l'un d'eux est impliqué, ressortit de droit aux chefs des mosquées de *Sainte-Sophie* et d'*Erup*, que le grand-visir surveille soigneusement.

C'est en Turquie un grand avantage pour le deman-

deur, d'avoir le droit de choisir son juge, parce qu'il commence à s'assurer de ce juge avant de faire son choix : mais assez souvent néanmoins, le défendeur, renchérissant sur les offres de sa partie adverse, fait tourner la chance; ou, à force d'incidens et de chicanes, s'il est le plus riche, il éloigne le jugement, lasse son adversaire, et l'oblige de souscrire à un accommodement désavantageux. Avec les mêmes ressources, il réussit quelquefois, s'il ne peut pas gagner le juge, à faire renvoyer l'affaire à un autre tribunal.

Tous les juges ont un *naïb* ou *clam*, qui dirige les décisions du magistrat, et reçoit les propositions des plaideurs. Ceux-ci se munissent souvent de part et d'autre d'un *fetfa* du mufti : c'est une consultation qu'on obtient de lui sous des noms interposés, et qui, le plus communément, est rédigée par ses commis. Lorsque ces fetfa sont contradictoires, ce qui arrive assez fréquemment, ils deviennent inutiles aux parties.

L'usage des témoins, qu'on emploie pour tous les genres de preuves, est une source d'abus révoltans : comme on en trouve toujours pour de l'argent, parce que l'or est la divinité des Turcs, et qu'on a certaines pratiques pour séduire ceux qui ne sont pas corruptibles, on parvient à embrouiller les questions les plus claires, et à autoriser les délais de la part du juge, qui, de son côté, a des gens préposés pour traiter secrètement avec les parties. C'est à la faveur de ces abominables ressources, qu'on voit journellement réussir des demandes contre la propriété, ou des plaintes en dommages-intérêts qui n'ont pas le plus léger fondement.

L'or est le véhicule des dépositions, comme il en est la récompense. On ne connoît pas en Turquie de moyen légal pour contraindre à venir déposer en justice : la loi ne permet pas les assignations, il faut que les témoins se présentent de leur gré. Suivant le Koran, les faux témoins devroient être rigoureusement punis; l'on en voit néanmoins peu d'exemples, si ce n'est au commencement d'un

règne, où, pour signaler l'avénement du nouveau sultan, le grand-visir fait saisir une douzaine de faux témoins : toute leur punition se réduit à être promenés dans les rues, montés sur un âne, le visage tourné vers la queue de l'animal, avec une inscription qui les déclare faux témoins.

A cette corruption répandue dans les tribunaux, à l'arbitraire des décisions qui en émanent, si l'on ajoute le droit acquis au souverain de s'emparer de toutes les terres tenues en fief lors des mutations des détenteurs, et même de la totalité des biens de ses officiers après leur décès, on frémit des conséquences funestes qui doivent en résulter pour le maintien des propriétés. Une décision du prophète a remédié en grande partie à ces déplorables abus : il a déclaré sacrés et inviolables les biens en fonds de terre et en maisons qui se trouveroient annexés à l'église, soit par possession actuelle, soit par réversion. En conséquence de cette décision, le propriétaire, de quelque manière qu'il ait acquis, donne tous ses biens à quelques fondations religieuses, sous la condition expresse que leurs administrateurs ne pourront en prendre possession qu'après l'extinction de tous les hoirs mâles du donateur : de cette manière, il transmet, sans contestation, à ses héritiers la propriété utile de sa fortune, sous la seule charge de cette espèce de substitution. Le plus communément, elle se fait en faveur de la Mecque et de Médine, et des plus riches mosquées de Constantinople ; mais il en résulte néanmoins l'inconvénient le plus grave, c'est que, par succession de temps, les églises musulmanes deviennent un gouffre où s'engloutissent toutes les successions de l'Empire.

Malgré l'esprit fiscal qui règne dans les tribunaux, la police intérieure, et les mesures qu'on prend pour la sûreté des individus, sont excellentes en Turquie, et pourroient servir de modèle aux nations les plus policées. Les vols de grands chemins sont presque inconnus dans la plus grande partie de l'Empire, soit dans le calme de la paix, soit dans le tumulte de la guerre. Les grandes routes, continuellement fréquentées par une multitude de voyageurs,

sont aussi sûres que les maisons. A peine compte-t-on un vol avec attaque à force ouverte, dans l'espace de plusieurs années. Porter attribue cet état constant de sûreté, à la division de l'Empire ottoman en districts, qui sont responsables des vols et des meurtres qui pourroient se commettre dans leur étendue respective, et à l'expéditive sévérité avec laquelle cette responsabilité est exercée (1). Quant aux vols dans les maisons, il est rare que des Turcs s'en rendent coupables : ce sont les Bulgares qui les commettent, et les Grecs appliquent à la filouterie l'agilité de leurs mouvemens et la subtilité de leur esprit.

On peut, à bien des égards, faire le même éloge de l'administration civile des Turcs que de leur police de sûreté. C'est très-mal à propos, suivant Porter, qu'on a cru que les fréquens changemens de visir et d'autres ministres accusoient la foiblesse du gouvernement ottoman, et en préparoient la ruine. Un usage salutaire maintient l'uniformité, la régularité de sa marche, c'est le soin scrupuleux avec lequel, au milieu de tant de mutations, on conserve les subalternes dans leurs emplois, et l'attention soutenue qu'on a de leur procurer de l'avancement, toutes les fois qu'il survient quelque déplacement. Par cette double mesure, le visir Azem, le kiaia son lieutenant, le reis-effendi et tous les autres ministres, quelque étrangers qu'ils puissent être aux connoissances qu'exigent les places auxquelles ils sont rapidement élevés, sont promptement instruits par ces subalternes des formes et des ressorts du gouvernement ; et lorsqu'ils sont déposés, la marche des affaires n'en souffre pas.

Chaque département renferme un nombre considérable d'employés et de sous-employés, qui travaillent avec une persévérance incroyable à s'élever aux postes qu'ils ambitionnent ; et cette émulation procure nécessairement aux

---

(1) Il est remarquable que dans la révolution française, on a eu plus d'une fois recours à cette mesure, et qu'elle a presque toujours eu le même succès.

parties, l'expédition la plus prompte. Porter affirme qu'il n'est pas de gouvernement européen qu'on puisse comparer à la Porte, pour l'exactitude avec laquelle les différens postes y sont remplis, pour la précision avec laquelle toutes les affaires s'y traitent, pour le choix que, dans toutes les transactions diplomatiques, on a soin de faire, des termes dont la signification est la plus favorable à l'intérêt de la nation. Pourvu seulement qu'on puisse indiquer d'une manière vague l'époque où les actes de la plus ancienne date ont été passés, on est sûr de les trouver à la Porte, rangés dans le plus bel ordre. Du reste, la règle constamment suivie dans l'interprétation des traités faits avec les princes chrétiens, c'est l'exemple de ce qui s'est pratiqué dans les temps passés, et que les Turcs appellent *le Canon*.

En traitant des moeurs des Turcs, Porter observe que l'affection paternelle a la plus grande énergie chez eux : qu'en retour de cette affection, les enfans ont pour leurs parens une soumission sans bornes, un attachement inviolable qui emportent même en général la plus grande déférence pour les supérieurs, et la plus profonde vénération pour les vieillards. C'est peut-être l'habitude de ces sentimens et l'éloignement rigoureux du commerce des femmes où l'on tient les Turcs dans leur jeunesse, qui leur inspirent tant de respect pour ce sexe, et les maintiennent dans une si grande réserve à son égard. Un homme qui rencontre une femme dans les rues, détourne la tête : jamais un Turc ne se permettra, dans le plus violent accès de colère, de porter la main sur une femme. Il n'est pas rare de voir en Turquie ce sexe abuser de son ascendant, et par une contenance ferme, des regards assurés, en imposer aux hommes les plus courageux : il pousse quelquefois l'arrogance jusqu'à harceler, à insulter même sur leur tribunal, les juges qui, pour s'en débarrasser, lui donnent souvent, à tort ou à droit, gain de cause : on conçoit qu'il ne s'agit ici que des femmes du peuple.

Celles d'un rang plus élevé, et qui sont nées en Turquie,

ont beaucoup de décence et de retenue. Plusieurs d'entre elles ayant l'esprit cultivé par la lecture des livres turcs et arabes, se forment des principes de morale et de vertu, qui deviennent la garantie de la pureté de leurs mœurs. Quant à celles qu'on achète, on ne doit s'attendre à trouver chez elles que des talens agréables, tels que le chant et la danse. Il est difficile, suivant Porter, de confirmer ou de nier les récits que les voyageurs ont faits de la beauté des femmes turques. Toujours couvertes, dans les mosquées, d'un voile qui ne laisse d'ouverture qu'aux yeux, elles sont impénétrables à tous autres regards qu'à ceux de leurs père et mère, de leurs frères et sœurs, et de leurs maris. Il est facile au reste d'imaginer que pour peu qu'elles soient favorisées des dons de la nature, la vie réglée qu'elles mènent, le soin qu'elles prennent de préserver leur visage de l'influence de l'air, doivent leur donner un teint uni et animé. Les femmes grecques ne sont pas aussi resserrées dans leurs maisons que les dames turques; elles ne se servent de voiles que dans les rues : la plupart ont de beaux traits, une physionomie attrayante; mais en général leur teint a quelque chose de terne. Les unes et les autres sont fanées de bonne heure, par le mariage prématuré et le trop fréquent usage du bain de chaleur, qui relâche les fibres et altère les formes.

L'usage, en Turquie, est de marier des garçons de treize ou quatorze ans, à des filles qui n'en ont que onze à douze, ou quelquefois moins : cette coutume a lieu dans toutes les religions et toutes les sectes répandues sur la surface de l'Empire. Les parties s'unissent sur la foi de leurs parens; elles n'ont pas la liberté de se voir avant la nuit conjugale. Plus d'une fois il s'est pratiqué, parmi les Grecs et les Arméniens sur-tout, les tromperies les plus graves en ce genre : on a uni la beauté à la laideur, la vigueur aux infirmités. Sur les plaintes qu'on porte aux entremetteurs, ils répondent que c'est le desir de régénérer les races qui leur a fait commettre cette fraude, beaucoup plus fâcheuse pour les chrétiens, qui n'ont pas les ressources du divorce.

Du temps de Porter, les filles grecques vouloient connoître ceux qui prétendoient à leur main, et se laissoient elles-mêmes furtivement entrevoir : il leur arrivoit aussi de disposer de leurs personnes, en ne consultant que leur inclination.

Pour ne point mêler son sang avec celui d'aucune famille de l'Empire, le Grand-Seigneur ne contracte point de lien conjugal. Il n'honore de sa couche que de belles esclaves, qu'on nomme, comme on l'a vu, odalisques. La première qui lui donne un fils, jouit de toutes les prérogatives d'épouse, et commande dans le harem. Les autres Turcs peuvent avoir jusqu'à quatre femmes. Le mariage se contracte devant un tribunal de justice. En déclarant que telle femme est son épouse, le mari s'engage, dans le cas où il la répudieroit, à se charger des enfans, et à lui payer une somme proportionnée à ses facultés, qui, chez le bas peuple, est fort modique. Dans cette dernière classe, il est rare qu'un homme ait plus d'une femme à-la-fois, mais il en change souvent. La femme répudiée, dans quelque rang que ce soit, n'en trouve pas moins un autre mari.

Les femmes publiques sont rares en Turquie : on doit l'attribuer d'un côté à la facilité qu'ont les Turcs de se satisfaire jusqu'à la satiété par des unions légitimes ; et de l'autre, au dégoût, à l'aversion même que toute femme effrontée inspire à un Musulman.

Porter regarde comme autant de contes absurdes, tout ce qu'on a débité des intrigues des femmes turques. Il est à-peu-près aussi facile d'escalader le ciel, ce sont ses propres expressions, que d'arriver jusqu'à elles. Les appartemens sont des espèces de forteresses, la plupart du temps entourés de hautes murailles, sans aucunes fenêtres pratiquées sur la rue. Les gardiens ne quittent jamais les femmes qui leur sont confiées : elles se surveillent d'ailleurs réciproquement, et jamais elles ne se montrent dehors que dans l'enfance ou dans la décrépitude.

DESCRIPTION de l'Empire ottoman, d'après son

état politique et ecclésiastique, dans la dernière moitié du dix-huitième siècle, avec planches, par Ch. W. *Lüdecke*: (en allemand) *Ch. W. Lüdecke's Beschreibung des Türkischen Reichs*, etc... Leipsic, 1770, in-8°.

Il en a paru une seconde édition sous un titre un peu différent:

RELATION authentique de l'Empire ottoman, etc.: (en allemand) *Glaubwürdige Nachrichten*, etc. 1771-1781, 3 vol. in-8°.

Cet ouvrage est regardé comme la plus véridique et la plus exacte relation qu'on ait sur l'état moderne de la Turquie.

CURIOSITÉS turques, ou Notices recueillies des meilleurs Ecrivains sur l'histoire, la constitution et les mœurs des Turcs, par Christophe-Henri *Korn*: (en allemand) *Christ. Heinr. Korn's Türkische Merkwürdigkeiten, oder kurzgefasste Nachrichten, aus den berühmtesten Schriftstellern, von der Geschichte, Staats verfassung, Religion, und Sitten dieses Volks.* Tubingen, 1771, in-8°.

DESCRIPTION historique, géographique et politique de la Moldavie, par Demetrius *Kantemir*, avec une carte: (en allemand) *Demetri Kantemir Historisch-Geographische und Politische Beschreibung der Moldau.* Francfort et Leipsic, 1771, in-8°.

L'EMPIRE Turc considéré dans son établissement et ses accroissemens successifs, par *d'Anville*. Paris, édition du Louvre, 1772, in-8°.

NOUVEAU VOYAGE par les principales villes de l'Empire ottoman: (en allemand) *Neueste Reise-*

Beschreibung durch die vornehmsten Provinzen der Ottomanischen Pforte. Berlin, 1772, in-8°.

OBSERVATIONS sur l'Orient, d'après les Voyageurs : (en allemand) *Beobachtungen über den Orient aus Reise-Beschreibungen.* Hambourg, 1772, in-8°.

VOYAGE au Levant, par *Konnefriet :* (en allemand) *Reise in die Levante, von Konnefriet.* Nuremberg, 1776 et 1777, 2 vol. in-8°.

HISTOIRE de la Moldavie, de la Valachie, avec l'état actuel de ces deux provinces, par *Carra.* Paris, 1778, in-12.

— La même, Neufchâtel, 1781, in-12.

— La même, traduite en allemand. Nuremberg, 1780, in-8°.

MÉMOIRES du Levant, par l'abbé *Brottier.* Paris, 1780, in-8°.

VOYAGE dans les Alpes transalpines daciennes, c'est-à-dire, dans la Valachie, la Moldavie, la Bessarabie, par François-Joseph *Sulzer :* (en allemand) *Franz. Jos. Sulzer Geschichte des Transalpinischen Daciens, d. i. der Walachey, Moldau und Bessarabien.* Vienne en Autriche, 1781, in-8°.

DESCRIPTION historique et statistique de l'Empire ottoman, par Jean-Herman *Stœver :* (en allemand) *Joh. Herm. Stœver's Historisch-Statistische Beschreibung des Osmanischen reichs.* Hambourg, 1784, in-8°.

ÉTAT présent de l'Empire ottoman, par *Elias Abesci* (1), traduit en anglais sur un manuscrit fran-

(1) Le major Taylor, dont on trouvera la relation dans la qua-

çais : (en anglais) *Present State of the Ottoman Empire, by Elias Abesci, translated from the french manuscript*. Londres, 1784, in-8°.

Le traducteur en français, Fontanelles, n'a pas pu sans doute se procurer la communication du manuscrit français, puisqu'il a traduit cet ouvrage d'après la traduction qui en avoit été faite en anglais. Voici le titre de cette traduction française :

ÉTAT actuel de l'Empire ottoman, contenant des détails plus exacts que tous ceux qui ont paru jusqu'à présent, sur la religion, le gouvernement, les mœurs et les amusemens des Turcs, avec une description particulière de la Cour et du Sérail du Grand-Seigneur, ainsi que plusieurs anecdotes singulières et intéressantes, par *Elias Abesci*, traduit de l'anglais par Fontanelles. Paris, Villette, 1792, 2 vol. in-8°.

L'auteur, dit le traducteur, né en Grèce, élevé à Constantinople, employé d'abord dans les bureaux du sérail, et ensuite dans ceux du grand-visir, a eu, pour s'instruire des mœurs, des usages, des loix, du gouvernement, de la politique intérieure et extérieure du sérail, des facilités qui manquèrent à la plupart des écrivains qui ont traité cette matière. Il insiste beaucoup, dans son ouvrage, sur la foiblesse de l'Empire ottoman.

VOYAGE à Constantinople, dans l'année 1784, rédigé par *Morena*, et publié par ordre du Gou-

---

trième partie de la Bibliothèque universelle des Voyages, nous apprend que ce nom de *Elias Abesci* est un mot énigmatique qui dérive de l'arabe *Sahib-el-Cicia*, c'est-à-dire, l'ami du malheureux, et que le véritable nom de l'auteur, qui, dans la société, prenoit le titre de Comte, est *Gica*.

vernement, avec planches : (en espagnol) *Viage à Constantinople el en anno 1784*, etc.... Madrid, 1784, in-4°.

Morena fit ce voyage sur une escadre espagnole, qui, après le traité d'alliance avec la Porte, lui portoit des présens. Il est enrichi de vingt-quatre planches : celles qui représentent différentes vues de Constantinople, de Sainte-Sophie et de quelques mosquées, sont calquées sur les gravures de ces monumens qui, comme on l'a vu, se trouvent dans la description de cette ville par *Grelot;* elles y sont de beaucoup réduites, mais supérieurement exécutées. L'impression de l'ouvrage est également magnifique. Dans ce Voyage est un appendice qui contient un second Voyage à l'île de Chypre et aux côtes de la Syrie. *Fischer,* dans son Voyage en Espagne, dont je donnerai, en son lieu, la notice, dit de cette relation de Morena, qu'avec des observations statistiques et historiques, elle contient, sur les mœurs des Turcs, des détails qui peut-être ne se trouvent nulle part ailleurs avec autant de fidélité.

Dans les *Opusçoli* de *Sestini,* se trouve entre autres l'article suivant :

DESCRIPTION des rivages du canal de Constantinople : (en italien) *Descrizione del littorale del canale di Costantinopoli.* Florence, 1785, in-12.

VOYAGE d'une Ambassade de Vienne à Constantinople, par le baron *de Wratislau :* (en allemand) *Bar. von Wratislau merkwürdige Gesandschafts-Reise von Wien nach Constantinopel.* Leipsic, 1786, in-8°.

VOYAGE en Turquie, ou Observation sur la constitution, la religion, les mœurs des Turcs, par *Mikoczy :* (en polonais) *Obserwacie polityszne Pans twa Tureckiego,* etc.... Varsovie, 1787, 2 vol. in-8°.

Cet ouvrage a été traduit en allemand par Seg. *Linde*, sous un titre tout-à-fait différent:

Reisen eines Polen durch die Moldau nach der Türkey, von Joh. Mikoczy. Leipsic, 1793, 2 vol. in-8°.

Observations historiques, politiques et d'histoire naturelle, sur la Valachie et la Moldavie : (en italien) *Osservazioni storiche, naturali, politiche, intorno la Valachia e Moldavia*. Naples, 1788, in-12.

Tableau général de l'Empire ottoman, divisé en deux parties, dont l'une comprend la religion mahométane ; l'autre, l'histoire de l'Empire ottoman, par M. *de Mouradgea d'Ohsson*, secrétaire du roi de Suède, et chargé de ses affaires à Constantinople, avec planches. Paris, Didot, 1787, 2 vol. gr. in-fol.

—Le même, avec quelques planches réduites dans la proportion du format. *Ibid*. 1788, 5 vol. in-8°.

— Le même, traduit en allemand par Jean Pezzl. Vienne en Autriche, 1790, 2 vol. in-8°.

Il est assez rare de trouver bien complètes les planches dont est enrichie l'édition in-fol. et qui ont été dessinées et gravées par les plus habiles artistes : l'amateur doit les vérifier soigneusement.

Dans un Discours préliminaire, l'auteur, né à Constantinople, rend compte des secours qu'il s'est procurés pour donner des notions plus certaines qu'on n'en avoit eu jusqu'à lui, sur les mœurs et les usages de la nation turque, sur les différentes branches de l'administration publique, sur l'état militaire, l'étiquette de la cour, et l'intérieur du sérail.

Les Annales de l'Empire, où on lui a permis de fouiller, lui ont procuré aussi tous les matériaux nécessaires pour rédiger une histoire complète de l'Empire ottoman. De ce

vaste plan, il n'avoit exécuté jusqu'ici, dans l'ouvrage dont je viens de donner la notice, que ce qui concerne le code religieux, l'un des cinq codes dont est composée la religion musulmane, qui en comprend encore quatre autres, les codes civil, criminel, politique et militaire; mais il a parcouru cette partie de sa carrière avec une supériorité qui feroit vivement regretter qu'il ne l'ait pas poussée plus loin, s'il ne nous avoit pas appris récemment qu'il se proposoit de la poursuivre, et s'il ne nous en avoit pas donné pour garant, les deux premiers volumes de l'Empire d'Orient.

Dans le tableau qu'a tracé Mouradgea, du code religieux seulement, il a l'art d'y répandre les plus intéressantes notions sur les moeurs et les usages des Turcs qui se rattachent à ce code, comme le résultat nécessaire des préceptes renfermés à cet égard dans le Koran et dans ses commentateurs.

J'en détacherai d'abord l'apperçu des recherches de l'auteur, sur l'agriculture et les arts utiles et agréables des Turcs, sur leurs plaisirs et leurs fêtes, sur leur commerce intérieur et extérieur.

J'y joindrai ensuite un rapide extrait des observations qu'il a faites sur la vie intérieure des Turcs, relativement aux alimens, aux boissons, à certaines habitudes devenues pour eux des besoins, à la clôture où ils retiennent leurs femmes, à l'éducation qu'ils donnent à leurs enfans, enfin aux moyens d'instruction que l'insouciance du gouvernement laisse encore à leur disposition. Tout est précieux dans l'ouvrage de Mouradgea; mais les parties que je viens d'indiquer sont peut-être les plus instructives ou les plus piquantes: en les abrégeant, je les ai disposées dans un ordre un peu différent de celui qu'a suivi l'auteur.

L'agriculture n'est pas aussi négligée en Turquie qu'on se le figure en Europe. La plupart des provinces de l'empire trouvent une subsistance assurée dans leurs productions. Les plus riches, telles que la Morée, la Valachie, la Moldavie, la Basse-Anatolie, la Syrie, l'Egypte, versent

leur superflu dans les contrées stériles et montueuses ; elles fournissent même des grains aux Européens qui viennent y faire des chargemens, malgré la défense rigoureuse de l'exportation sur laquelle les Mahométans ferment sagement les yeux, sur-tout dans les années d'abondance.

La fertilité du sol et l'étendue des possessions ottomanes sont telles, que l'agriculture seroit beaucoup plus florissante encore, si aux confiscations arbitraires, aux vexations des pachas, des beys, des agas, ne se réunissoient pas une infinité d'entraves qui arrêtent les progrès de la culture ; la plus désastreuse est la fixation du prix des grains qui décourage le cultivateur. C'est à Constantinople sur tout qu'elle a les plus funestes effets, et que sous prétexte d'assurer l'approvisionnement de la capitale, elle l'expose à tous les dangers de la famine. Personne en effet, ne jouit de la faculté d'emmagasiner ses grains pour les vendre à son gré. D'un côté les maîtres de navires obligés de céder leurs grains au gouvernement, à un prix arbitrairement fixé, attendent deux ou trois mois leur tour pour le déchargement, et dans cet intervalle les grains s'avarient. D'une autre part, les boulangers les recevant du *naïb* ou préposé de la police, au prix qu'il lui plaît de fixer, sont contraints de les resserrer dans de mauvais greniers placés auprès de leurs boulangeries et de leurs moulins, dont la construction toute en bois, devient à-la-fois la cause et l'aliment des incendies : c'est ainsi que la capitale, malgré l'affluence des approvisionnemens, n'est pas à l'abri de la famine. Deux expédiens sont employés par le gouvernement pour la prévenir : l'un, est d'engager les marchands par des moyens souvent coërcitifs, à entretenir l'abondance des grains à Constantinople ; l'autre est d'en acheter au nom du fisc, et au prix qu'il fixe, une quantité considérable qu'on dépose dans des magasins, pour être revendus aux boulangers, lorsque les grains deviennent rares. De pareils moyens sont également désolans pour le cultivateur et pour le marchand.

C'est une chose assez remarquable, et qui n'a pas été ob-

servée par Mouradgea, que le découragement de l'agriculture prend son principe à Constantinople, comme à Rome, dans la mauvaise police des grains. Ce n'est pas la seule conformité de mauvaise administration que présentent ces deux capitales de la catholicité et du mahométisme, comme on le verra ultérieurement (1).

Le jardinage est un genre d'agriculture presque exclusivement réservé aux Grecs de l'Archipel, qui sont très-habiles dans la culture des arbres, la greffe, la conservation des fruits, et qui réussissent également à élever toutes les espèces de fleurs et de légumes. Le goût des Orientaux pour le jardinage en général et leur indolence, ne laissent jamais ces Grecs sans occupation. L'abondance des eaux, la modicité du prix des terrains, permettent aux propriétaires de se ménager chez eux, à la ville, des jardins assez étendus. On n'y connoît pas les anciens ornemens des nôtres, tels que les gazons contournés, les ifs et les buis taillés, les palissades de charmilles, les cascades factices, les allées régulières, beaucoup moins encore ces scènes irrégulières qu'à l'exemple des Chinois, on a jetées dans les jardins de l'Angleterre, de la France et de l'Allemagne. Des kioks, de vastes bassins avec des jets d'eau, des allées ou des sentiers garnis de cailloux, disposés en mosaïque, des parterres où les fleurs sont entassées sans aucun goût, c'est à quoi se réduit l'art des jardins de décoration : dans les autres, les arbres fruitiers sont plantés au hasard. Le goût du jardinage n'a pas introduit chez les Turcs celui des maisons de campagne; on ne connoît guères que celles qui sont répandues le long du Bosphore : elles forment, malgré leur irrégularité, et peut-être à raison de cette irrégularité là même, un spectacle véritablement magique. L'instabilité des charges et des fortunes qui ne permet pas aux grands de montrer leur opulence, la politique qui prescrit aux sultans de ne pas s'éloigner de leur capitale, leur

(1) On assure que le pape actuel a rendu la liberté au commerce des grains.

interdisent, en quelque sorte, la possibilité de se procurer des maisons de plaisance un peu considérables et lointaines.

Un grand nombre de manufactures sont en activité dans la Turquie. Pour l'habillement, on distingue particulièrement les chemises de gaze fines, les mousselines brodées en coton, en soie, en or, en argent; les dentelles et les broderies de même matière; les serges et les camelots d'Angora, de Tassia et du Caire, les bourres de Magnésie; pour l'ameublement, les indiennes et autres étoffes de coton, les tabis et les brocards qui sont communément la matière des tapis, des coussins et des sophas.

Pour les autres usages de la vie, les manufactures les plus renommées sont celles des savons, des ustensiles de toute espèce, en fer et en cuivre étamés et non étamés, les filigrammes et divers ouvrages d'orfévrerie, les quincailleries; les maroquins rouges, jaunes et verts; les lames damassées. La fonte des canons des fusils et des pistolets; l'horlogerie, les glaces, les verreries, les papeteries, les marqueteries sont loin d'être perfectionnées en Turquie. Les manufactures de draps, chose étrange! n'y sont pas même connues; et les Turcs, pour un objet d'un si grand usage chez eux, sont dans la dépendance absolue des nations étrangères. Salonique est la seule ville où l'on fabrique un drap grossier pour les janissaires; et quelques districts de l'Anatolie fournissent une espèce de feutre noir et blanc pour les dervichs et la dernière classe du peuple. Tous les métiers ayant des réglemens particuliers et des officiers pour les maintenir, forment des corporations distinctes: les boutiques où ils s'exercent se ferment régulièrement à l'entrée de la nuit, et sont toujours ouvertes le jour, excepté dans les deux fêtes du *bayram*.

Comme les Turcs voyagent fort peu, qu'ils ne se mettent en route qu'à cheval, qu'en faisant voyager leurs femmes, ils s'attachent plus à les dérober aux regards des passans qu'à les faire briller sur des chars pompeux, l'art de construire des voitures également commodes et élégantes est absolument ignoré en Turquie.

De toutes les parties de l'empire, il n'y a que la Valachie et la Moldavie, où, par attachement aux anciens usages, les gens des deux sexes se servent de voitures. Partout ailleurs elles sont réservées aux femmes. Il n'y a d'exception que pour le mufty et les deux cadilesquiers; le sultan lui-même ne se montre jamais en public, qu'à cheval. Généralement, les femmes ne se servent que de voitures de louage; il n'y a que celles de la première distinction, et les sultanes qui aient des voitures à elles; ces voitures ne sont pas suspendues à ressort, et n'ont aucune décoration extérieure; elles sont assez ornées dans l'intérieur et fermées par des jalousies dorées. Dans les longues courses, les dames turques se servent de litières.

C'est dans les barques où les grands se promènent sur le canal de Constantinople, que se déploie le plus le luxe oriental; celles du grand-seigneur et du visir Asem se distinguent par la décoration extérieure qui fait honneur à l'industrie des ouvriers dans cette partie.

De l'usage où sont les Turcs de ne voyager qu'à cheval, il résulte qu'ils ont la passion des chevaux. Les bas-officiers et les gens un peu aisés en ont un ou deux. Les pachas et les grands en entretiennent jusqu'à trois ou quatre cents des races les plus recherchées: les ouvriers turcs excellent dans la fabrication des housses et des étriers; mais ils ne travaillent guère en ce genre que pour les Turcs seuls, car il n'est pas permis aux non-mahométans, si l'on en excepte les médecins et ceux qui remplissent des offices publics, d'aller à cheval.

Beaucoup de musulmans se font un point de religion d'exercer un métier quelconque; on en trouve de nombreux exemples chez les anciens califes et chez les sultans leurs successeurs qui consacrent le travail de leurs mains ou son produit à décorer le sépulcre du prophète à Médine ou le *Kaabe* de la Mecque.

Dans l'architecture qui tient le milieu entre les arts mécaniques et les beaux-arts, les premiers principes de proportion et de dessin, les élémens même de géométrie, ne

sont pas aussi inconnus en Turquie que se le persuadent les étrangers.

Les architectes turcs, à la vérité, ne se sont pas élevés au point de construire ces places publiques, ces arcs de triomphe, ces rues alignées, ces palais décorés de plusieurs ordres, ces magnifiques chaussées, qui distinguent l'architecture ancienne et moderne ; mais ils ont quelquefois déployé de grands talens dans la construction des mosquées impériales, des aqueducs, des casernes et des kans publics; ils excellent sur-tout à construire les dômes qui, par cette raison là même, sont très-multipliés à Constantinople.

L'interdiction des images paroît avoir été empruntée de la loi mosaïque, par Mahomet, et est d'ailleurs une conséquence assez naturelle de l'horreur pour l'idolâtrie, et du dogme de l'islamisme, qui sont les articles fondamentaux de la croyance musulmane. C'est en abusant de cette doctrine, que les Turcs se sont permis tant de destructions des ouvrages de l'art ; c'est par une suite aussi de cette doctrine qu'ils ont fait si peu de progrès dans les arts de la peinture et de la sculpture.

Ce préjugé religieux contre les images, duquel sont profondément imbus la dernière classe du peuple et les simples soldats, reçoit néanmoins beaucoup de modifications chez les hommes d'une condition plus relevée qui, à cet égard, sont très-divisés d'opinions. En général, on se permet de peindre et de sculpter toutes sortes d'animaux, mais les portraits et les statues de ressemblance sont rigoureusement défendus, tandis que les tableaux de fantaisie sont tolérés. Plusieurs sultans, s'affranchissant de cette prohibition de la loi, ont conservé les statues que leur procuroient leurs conquêtes, et ont fait exécuter des tableaux où étoient représentées leurs victoires.

Le scrupule des mahométans ne s'étend point aux différentes espèces de monnoies étrangères, où sont empreintes des figures humaines : il faut en excepter les monnoies frappées par les sophis de Perse, mais uniquement parce qu'elles ont pour légende une espèce de confession

de foi, qu'en Turquie on regarde comme avilie par un tel usage. Du temps de Mouradgea, le grand-visir, étant capitan-pacha, avoit fait exécuter par les peintres du pays, un tableau qui représentoit la ville, la citadelle et le port d'Alger : on y voyoit l'escadre espagnole et une multitude de Maures qui se préparoient à repousser l'ennemi. N'osant pas placer ce tableau dans son hôtel, il l'avoit fait passer à sa maison de campagne : le sultan s'y transporta pour le voir, accompagné, chose inusitée jusqu'alors, d'une partie de son harem.

Les musulmans sont moins scrupuleux sur les estampes que sur les tableaux : plusieurs de leurs livres d'histoire contiennent les portraits des patriarches, des prophètes et des califes ; mais on ne s'est jamais permis d'y insérer celui de Mahomet. Le directeur de l'imprimerie établie à Constantinople, a publié une histoire des Indes occidentales, où se trouvent de petites estampes qui représentent des figures d'hommes et d'animaux.

Les princes de la maison ottomane sont les seuls musulmans qui aient osé braver la défense de la loi relative aux portraits de ressemblance. Osman Ier, et tous ses successeurs, se sont fait peindre : leurs portraits, peints à l'huile sur des cartons fins en forme de livres in-4°, richement reliés, forment une collection dont Mouradgea eut, à différentes reprises, la communication. Ces portraits devoient être gravés, et accompagner son histoire de la Maison ottomane ; ils sont enrichis d'inscriptions qu'il rapporte dans son ouvrage. Ce sont communément des chrétiens qu'emploient les sultans pour se faire peindre. Le dernier étoit un Arménien sans études, dépourvu de talens, et absolument sans génie. Ces peintres pèchent toujours dans quelque partie essentielle de l'art. Quant aux peintres mahométans, ils sont en très-petit nombre, et ne s'appliquent guère qu'au paysage, aux plans, aux dessins.

La sculpture et la gravure linéaire sont moins négligées. Pour la décoration des appartemens, pour les chapiteaux

des portes, pour les édifices publics, pour les monumens funéraires, on exécute en bois, en plâtre, en pierre, en stuc et en marbre, des ouvrages qui ne manquent ni de précision, ni de goût. On grave aussi assez bien les cachets d'argent, les cornalines, et les inscriptions sur la pierre et sur le marbre.

Chez une nation en quelque sorte ennemie des beaux-arts, et qui s'effarouche des moindres recherches qu'on se permet de faire chez elle, on éprouve les plus grandes difficultés à se procurer les plans, les dessins de ses monumens et de ses édifices. Mouradgea détaille toutes celles qu'il eut à essuyer pour avoir les dessins du sérail et de l'intérieur des mosquées, ainsi que les plans de la Mecque et de Médine.

Deux autres arts, la musique et la danse, sont également proscrits par la loi mahométane; mais ces défenses n'ont pas pu prévaloir sur le goût immodéré que les musulmans ont pour la musique, et qui leur a été transmis par les anciens Arabes, auxquels les Persans, leurs voisins, l'avoient sans doute communiqué. Quelque passionnés que soient les Turcs pour ce genre de plaisir, ils se croiroient néanmoins déshonorés de jouer d'un instrument ou de chanter un air noté en société, et ils ne se livrent jamais à cet amusement que dans le particulier. Au surplus, on prodigue toutes sortes d'encouragemens et de libéralités à ceux qui se distinguent par leurs talens dans ce genre, et qu'on rencontre particulièrement parmi ceux des derviches qu'on nomme *Mewlewis*.

Les Orientaux ne connoissent d'autres instrumens de ville que la basse-de-viole, le violon, la guitare, le cistre, le luth, diverses espèces de flûtes, le tambour-de-basque, le psaltérion : ils n'ont aucune idée du violoncelle, de l'orgue, du clavecin, de la harpe, du forte-piano, de la flûte allemande, de la clarinette, du hautbois et du basson. Les gens de la campagne ont la musette, la cornemuse et le chalumeau. Les instrumens militaires sont les tymbales, les tambours, les cimbales et les trompettes. On est étonné de ne

point trouver dans cette énumération de Mouradgea, le cor de-chasse. L'ignorance de cet instrument tient peut-être au peu de goût que les indolens musulmans ont pour l'exercice violent de la chasse.

Quoiqu'il existe en persan d'anciens ouvrages qui traitent de la composition et de la manière d'écrire la musique, soit avec des chiffres, soit avec des lettres, les Orientaux, aujourd'hui, ont peu de principes théoriques, mais leur exécution est facile et brillante. Les musiciens composent de mémoire, et entendent fort bien les différentes nuances de la mélodie, mais ils sont beaucoup plus foibles pour l'harmonie : les airs vifs et bruyans ne leur plaisent pas; ils préférent les airs pathétiques, et y réussissent. On peut se rappeler ici ce que milady Montaguë rapporte du jugement que portoit une dame grecque, de la musique turque comparée à la musique italiénne. Les mêmes personnes chantent et s'accompagnent : les instrumens sont toujours subordonnés à la voix. On ne connoît guère que les solo, les duo et les trio. Les vers que l'on chante sont toujours du genre érotique.

Les musulmans ne se permettent pas d'enfreindre pour la danse, comme pour la musique, les défenses du prophète. Cet exercice est abandonné à des danseuses et à des danseurs publics. Ce n'est qu'avec beaucoup de précaution que les Turcs se glissent dans les assemblées de danse que forment les Européens et les Grecs, dans les faubourgs de Galata et de Pera; et ils ne peuvent pas assez s'étonner du mélange des deux sexes dans les bals. Quelques jeunes seigneurs turcs, lorsqu'ils se sont bien assurés de la discrétion de leurs hôtes, se livrent chez eux à toutes les espèces d'amusemens, et même à celui de la danse.

L'interdiction des jeux est encore un des préceptes de la loi mahométane. De-là suit, par une interprétation rigoureuse, la privation des spectacles, des fêtes bruyantes, des jeux d'exercice, qui n'ont lieu dans le sérail même, qu'aux deux fêtes du Bayram. Les divertissemens y consistent dans des joûtes exécutées par les pages, et dans des

combats d'animaux. L'exercice de l'arc et les courses à pied et à cheval, dont s'amusoient autrefois les Arabes et les Turcs, ne sont presque plus en usage. Les soldats seuls s'exercent encore à la lutte, au saut et au jet de grosses pierres.

Les musulmans n'ont aucun goût pour les jeux de société, tels que les jeux de cartes et autres. Les gens distingués jouent aux échecs, le commun du peuple aux dames et au *mangola*, combinaison assez ingénieuse de soixante et douze petits coquillages distribués en douze cases. Presque jamais on ne joue pour de l'argent et l'on ne fait de paris. Celui qui auroit payé le prix de sa perte, seroit en droit d'en réclamer en justice l'entière restitution. Depuis quelque temps, dit Mouradgea, les Grecs ont pris une passion fort vive pour les jeux de cartes, soit de commerce, soit de hasard. Les femmes se permettent, dans les harem, les jeux innocens de l'escarpolette, du colin-maillard, etc.

Pour tous spectacles, on voit en Turquie des troupes de bouffons, de joueurs de gobelets, de lutteurs, de danseurs de corde, qui ne paroissent jamais en public que dans les occasions extraordinaires, et qui plus ordinairement ne se produisent que dans l'intérieur des maisons, où on les appelle à l'occasion d'une noce ou de la naissance d'un enfant (1).

De cette proscription des spectacles ou des jeux publics, résulte dans les rues un calme qui n'est interrompu à Constantinople, qu'à l'époque des réjouissances publiques: elles ont lieu à la naissance des deux ou trois premiers enfans d'un nouveau sultan, le jour de la circoncision d'un prince ottoman, pour le gain d'une bataille, ou la conquête d'une place forte (2). Ces réjouissances, qui durent

---

(1) On verra dans le Voyage de l'abbé Sevin, dont je donnerai la notice, à quel point sont ridicules les spectacles dramatiques des Turcs, lorsque quelque troupe de comédiens, ce qui est très-rare, se forme pour en donner quelques-uns au public.

(2) Le 7 novembre 1801 et les jours suivans, la présentation

communément trois, cinq, et jusqu'à sept jours, consistent dans la décoration des boutiques, des halles, des marchés, des portes d'hôtels. Les grands font pratiquer dans leurs cours, des salles riches et décorées, où ils reçoivent toute la nuit des visites, et prodiguent les rafraîchissemens. La porte qui sépare les deux cours du sérail, est décorée de trophées, et chose singulière! l'hôtel des monnoies est tapissé extérieurement de monnoies d'or et d'argent qui forment des monogrammes travaillés avec beaucoup d'art. Chaque corps d'artisans, richement vêtus, précède des chars de triomphe ornés des symboles et des productions de chaque art.

Dans ces sortes de fêtes, les chrétiens se livrent à tous les excès des anciennes saturnales, sans que les mahométans y prennent la moindre part. Des troupes de masques jouent toutes sortes de rôles, et imitent avec la plus extrême licence, les magistrats, sur-tout ceux de la police : on leur donne entrée chez les grands, où ils répètent leurs bouffoneries. Les feux d'artifice qu'on donne sur le Bosphore, sont exécutés par des esclaves maltais, italiens, portugais, et représentent assez communément la prise de quelque place importante par les musulmans.

Les femmes d'un rang au-dessus du commun, ne prennent part à ces réjouissances qu'à travers des jalousies, ou si on leur permet de se promener dans les rues, c'est dans des voitures garnies de treillis bien serrés, où elles ne peuvent pas être vues : elles se dédommagent de ces privations dans les harems, par des jeux et de petites comédies, où elles contrefont les chrétiens, et s'habillent en hommes. C'est sur-tout dans le harem du Grand-Seigneur que de jeunes esclaves se livrent à toutes ces folies, pour l'amu-

---

des clefs d'Alexandrie au Grand-Seigneur fut signalée par des fêtes que contrarièrent les pluies. Suivant des lettres insérées dans nos journaux, il y eut des bals masqués : c'est une nouveauté qu'il est difficile d'expliquer chez une nation où les femmes d'un certain état n'entrent pour rien dans les réjouissances publiques.

sement de ses favoriles et de ce prince lui-même, qui en est le spectateur invisible, derrière une fenêtre grillée.

A l'imperfection des arts en Turquie, se joint celle des connoissances commerciales. Le commerce, quoique très-considérable dans cet empire, n'y a pas, à beaucoup près, toute l'étendue qu'il pourroit avoir, s'il recevoit du ministère, de la protection et de l'encouragement. Un sol riche, des productions abondantes et variées, un grand nombre de places maritimes, deviendroient la source d'un commerce très-lucratif; mais celui des divers sujets de l'empire se borne à un commerce purement intérieur, c'est-à-dire, au versement des fruits naturels et industriels d'une contrée dans une autre, par la navigation sur les fleuves, et par diverses caravanes. C'est la nation dominante qui, à raison de son opulence, et des priviléges exclusifs dont elle jouit relativement aux impositions publiques, fait le commerce le plus étendu. Comme il n'emporte aucune dérogeance chez une nation où il n'y a pas de noblesse proprement dite, la plupart des grands s'y livrent sans répugnance; ou si quelques-uns dédaignent d'en diriger eux-mêmes les opérations, ils les confient à des facteurs, avec lesquels ils en partagent les profits. Il règne beaucoup de simplicité et assez de bonne-foi dans les opérations de commerce conduites par les Turcs eux-mêmes : il se fait sur de simples notes, et le commerçant le plus riche n'a qu'un registre, et deux commis tout au plus.

Différentes branches de commerce occupent aussi les sujets non mahométans. Les Grecs répandus sur les côtes, dans les îles et dans les villes maritimes, s'occupent principalement de la navigation et de la pêche. Les Arméniens s'élèvent à des spéculations commerciales d'une plus grande importance dans les provinces de l'Orient, et forment avec les musulmans des caravanes. Les Juifs sont les courtiers de l'empire; et à ce titre, toutes les opérations de négoce passent par leurs mains : ils régissent même en sous-ordre les bureaux de finance et les biens des grands.

Des magasins construits en pierre de taille et voûtés, où

sont déposés les effets les plus précieux, à l'abri du vol et de l'incendie; de vastes assemblages de boutiques où s'exercent différens métiers; des bâtimens réservés aux commerçans et aux banquiers, où ils travaillent et suivent les affaires, et d'où les femmes sont exclues; tels sont les établissemens destinés au commerce de l'intérieur. Celui du dehors, par la Méditerranée, est abandonné aux Français, aux Anglais, aux Hollandais, aux Vénitiens, qui payent des droits plus modiques que les nationaux eux-mêmes : ce sont les Impériaux, et sur-tout les Russes qui font le commerce de la mer Noire.

La navigation est dans un état d'imperfection absolue, soit par la mauvaise qualité des bois de construction, soit par la coupe défectueuse des navires et le vice des agrêts, soit par l'impéritie des navigateurs. Pour corriger ces vices, on avoit établi à Constantinople deux écoles, l'une de mathématiques, l'autre de toutes les parties de l'art nautique, et dirigées toutes deux par d'habiles maîtres, la plupart pris chez l'étranger; mais Mouradgea affirme que les effets de cette instruction n'étoient point encore bien sensibles de son temps; que beaucoup de *reys*, ou capitaines de navires, ne connoissoient pas l'usage de la boussole, n'avoient pas de cartes marines, et se laissoient guider dans leurs courses, sur-tout dans les temps d'orage et de tempête, par le dogme de la prédestination.

Le commerce extérieur avec la Russie embrasse les immenses productions de l'Empire turc, telles que le riz, le lin, le café, le sucre, les soies, les laines, les cotons, les noix-de-galle, la cire, le poil de chèvre, les huiles, le sel, les fruits secs, les vins, les cuirs, etc.

Après avoir considéré les Turcs dans leurs travaux, leurs plaisirs, et leurs relations au-dehors, il faut maintenant les examiner dans leur manière de vivre intérieure, d'abord, quant aux alimens et aux boissons habituelles, puis, pour l'habillement et les meubles.

Comme la loi déclare immondes plusieurs animaux qui pourroient servir d'alimens, il en résulte une grande gêne

pour les musulmans sur l'article de la nourriture ; des répugnances particulières y ajoutent encore des entraves ; c'est ainsi qu'aucun coquillage, et presque jamais aucun poisson ne paroît sur leur table : le gibier, le bœuf même, ne s'y montrent que rarement ; le porc en est sévèrement exclu. En viande de boucherie, le mouton, l'agneau, presque toujours hachés, sont la nourriture ordinaire ; la volaille aussi est d'un grand usage ; mais on consomme beaucoup de légumes, de fruits, de compotes, de pâtisseries sucrées, et presque toujours hors du principal repas.

La boisson dont on fait usage à table, est composée d'un mélange d'eau et de divers fruits cuits au sucre ; et dans les maisons opulentes, on y ajoute des eaux de rose, de cedrat, de fleur d'orange, où l'on jette, dans l'été, de la glace. Hors des repas, on consomme beaucoup de *schorbach* : c'est cette liqueur que nous connoissons depuis assez peu de temps en Europe, sous le nom de *sorbet*.

Le vin, comme toutes les liqueurs spiritueuses, est défendu aux musulmans d'une manière si absolue, qu'il ne peut pas même être employé comme remède, soit intérieurement, soit extérieurement ; mais la transgression de ce précepte est très-commune, avec les précautions convenables, non-seulement chez les personnes opulentes, mais chez les derviches même : il n'est rigoureusement observé que par les *effendis*, ou gens de loi (1).

Quant à l'opium, on parvient, par une longue habitude, à en prendre trois ou quatre fois par jour, des morceaux de la grosseur du pouce. Aux visions agréables et fantastiques, à la douce quiétude que l'opium procure, succède un état d'hébêtement qui jette à la longue dans une langueur incurable.

Le café, pris d'une manière même immodérée, n'a pas des effets aussi funestes. L'usage de cette boisson, dont on

(1) Nous avons eu sous nos yeux un exemple de cette rigoureuse observation du précepte, en la personne du dernier ambassadeur de la Porte ottomane en France, qui étoit *effendi*.

attribue la découverte à un derviche de l'Arabie en 1258, resta concentré dans ce pays pendant plus d'un siècle, ne s'introduisit que très-lentement en Egypte, en Syrie, en Perse et aux Indes, et ne pénétra à Constantinople que sous Soliman I. Deux grandes boutiques de café s'y établirent, et l'affluence y fut prodigieuse : on y passoit le temps, soit à des jeux tolérés par la loi, soit dans des entretiens sur les sciences, les arts, les belles-lettres, sans jamais y mêler de discussion sur les affaires politiques.

Quoique ni le Koran ni ses commentateurs ne prononçassent rien sur une liqueur alors inconnue, les ministres de la loi en blâmèrent hautement l'usage, et obtinrent du mufti un fetfa qui le proscrivoit, sur le fondement que tout comestible de nature à se réduire en charbon, étoit proscrit par la loi. Ce fetfa, destitué de la sanction du souverain, n'eut aucun effet. Plus de cinquante cafés s'établirent à Constantinople, et le nombre en fut porté jusqu'à six cents sous le règne de Soliman. Ces cafés devenus insensiblement des lieux de débauche et d'infamie, furent proscrits par Mourad III, qui défendit l'usage même du café.

Cette défense engagea les gens de loi à discuter sérieusement la matière, et ils décidèrent que l'usage du café ne contrarioit pas le Koran, et que ce motif de prohibition exprimé dans le fetfa du mufti, n'avoit pas véritablement d'application au café, puisqu'on en rôtissoit seulement les grains, sans les réduire en charbon. Cette décision engagea le sultan à révoquer son édit prohibitif; mais les cafés étant devenus encore des lieux de dissolution et le rendez-vous des mutins de la milice, Mourad IV les fit démolir, et proscrivit, non-seulement le café, mais même le tabac et l'opium, avec la même sévérité que le vin et les liqueurs spiritueuses. Sous Ibrahim Ier, les cafés se rétablirent partout, sans aucune opposition de la part du gouvernement. Il n'y a pas aujourd'hui, dit Mouradgea, de ville, de village, de bourgade, qui n'ait son café : il s'en trouve même sur les grandes routes. La plupart sont bâtis en forme de kiosk

dans les sites les plus gais, et sont ombragés de grands arbres : tous les gens oisifs y passent des heures entières à s'entretenir de nouvelles : les romanciers et les jongleurs racontent des fables et des historiettes ; elles roulent la plupart sur l'amour et sur des faits érotiques, qu'ils embellissent de vers et d'apophthegmes.

La passion des Turcs pour le café est telle, que dans tous les ordres de l'Etat, hommes, femmes, enfans, en font usage en tous lieux et à toute heure du jour. Le Moka seul est estimé dans le Levant : on le conserve, rôti et pilé, dans des sacs ou dans des boîtes de cuir hermétiquement fermés. Plus il est frais, plus on en fait cas, et dans les grandes maisons, on le fait torréfier tous les jours. Dans les villes considérables, se trouve toujours, indépendamment des boutiques où se vend le café frais, un magasin immense où l'on fait brûler et piler du café, en distinguant celui qui vient de Moka d'avec le café des îles de l'Amérique. Une infinité de gens apportent le leur en grains ; on le pèse avec la fidélité la plus scrupuleuse, tant pour le poids que pour la qualité ; et on le reçoit tout torréfié et tout tamisé, moyennant une très-légère somme. Jamais dans le café, les Orientaux ne mêlent ni crême, ni lait, ni sucre même ; ils craindroient d'en altérer le goût naturel.

L'usage du tabac à fumer ne s'est introduit en Turquie qu'en 1605 : il a donné lieu, comme le café, à beaucoup de contestations parmi les gens de loi. Les troubles qu'elles pouvoient exciter, et la fréquence des incendies qu'on attribuoit sur-tout à l'imprudence de ceux qui fumoient dans les cafés, les boutiques et les magasins, firent proscrire le tabac sous le règne de Mourad IV ; mais l'usage de la pipe s'est rétabli avec celui du café, et est devenu universel dans toutes les classes du peuple, dont il ne faut excepter qu'un petit nombre de dévots austères. Il n'est presque pas de musulman qui ne fume six, dix, et même jusqu'à vingt pipes par jour. Les gens aisés apportent la plus grande recherche dans la beauté des pipes et la qualité du tabac. Il est du bon ton d'offrir des pipes aux sur-

venans, et les salons des grands en offrent des rangs entiers. Le croisement des pipes dans les petites pièces oblige les fumeurs à des précautions, et la fumée qui s'exhale de ces pipes forme un brouillard très-épais. Les Turcs ne quittent pas la pipe, même en écrivant; mais les inférieurs s'abstiennent de fumer devant leurs supérieurs. La mastication du tabac n'a pas dû s'introduire chez un peuple qui n'a pas l'habitude de cracher, et qui ne satisfait ce besoin, lorsqu'il est urgent, que dans des mouchoirs ou de petits vases de porcelaine. On avale la fumée du tabac, ou on la fait sortir par les narines. Quoique l'usage du tabac à fumer soit le plus universel, le goût pour le tabac en poudre, qui, suivant Mouradgea, étoit particulier aux grands, s'introduisoit déjà, de son temps, dans toutes les classes du peuple. Aussi la consommation du tabac étoit-elle immense: plusieurs districts de l'empire en fournissoient assez pour qu'on pût se passer des tabacs étrangers, auxquels les Turcs préfèrent le leur.

Ce peuple doit aux Arabes l'usage et le goût des parfums: ceux que leur fournissent le bois d'aloës et la rose, sont les plus employés. Dans les maisons un peu distinguées, au moment du départ de ceux dont on tient à honneur la visite, on ne manque jamais de les parfumer, soit par la voie de l'arrosement, soit par celle de l'encensement. On en a vu des exemples dans les Lettres de milady Montaguë. Le mastic est d'un grand usage pour les femmes; elles l'employent pour entretenir la douceur de l'haleine; mais il a l'inconvénient de noircir les dents.

Chez les Turcs, le vêtement contraste singulièrement, comme on sait, avec nos usages d'Europe; mais Mouradgea nous donne à cet égard des notions qui ne nous sont rien moins que familières.

Les couleurs les plus convenables au vrai musulman, sont le blanc et le noir; le rouge et le jaune sont également proscrits: la couleur noire néanmoins est tombée en désuétude; mais le blanc est toujours resté une couleur distinguée: il partage cette prérogative avec le vert. Ce

sont les couleurs que portent de préférence le sultan et les pachas dans les jours de cérémonie. Le turban vert est exclusivement réservé aux descendans d'Ali, gendre du prophète, en mémoire d'une éclatante victoire que, revêtu d'une robe de cette couleur, il remporta sur Abdom.

Aux termes du code religieux des Turcs, les parures en or et en argent, les étoffes de soie, sont interdites aux hommes avec quelques restrictions; les femmes seules peuvent en porter; la diversité des étoffes destinées à leur habillement est infinie. Parmi celles que fournissent les Indes, on distingue les *schals*, d'une laine extrêmement fine, qui se fabriquent dans le royaume de Cachemire (1): ils ont communément douze pieds de long sur quatre de large; la finesse des plus beaux est telle, qu'ils peuvent passer dans une bague, et le prix en est exorbitant. Les schals servent de ceinture aux deux sexes en toute saison; les hommes sur-tout s'en couvrent aussi la tête en hiver: ils suppléent les parapluies, qui ne sont pas connus dans le Levant. C'est dans les pelleteries, d'un si grand usage pour les pelisses, et qui leur sont fournies par la Russie, que les Turcs déployent un grand luxe. La richesse des fourrures varie suivant le rang de ceux qui les portent: c'est sur cet article sur-tout que sont tombées en désuétude les loix somptuaires et religieuses, qui furent scrupuleusement observées par les califes, successeurs de Mahomet. La magnificence des princes ottomans qui les remplacèrent, s'étendit bientôt à leurs sujets: elle se signala d'abord par celle des turbans, qui devinrent le signe distinctif du costume des musulmans de toutes les classes. Sur toutes les parties de l'habillement turc, Mouradgea est entré dans des détails plus exacts qu'intéressans: ce qu'on y trouve de plus remarquable, c'est qu'un musulman qui adopteroit

---

(1) Dans le Voyage de George Forster au nord de l'Inde (4e Partie) l'on verra que ces laines se tirent d'une partie de la Grande-Tartarie assez éloignée.

un costume étranger, relativement sur-tout à la coiffure, se feroit soupçonner d'apostasie.

L'usage du turban tient sans doute à celui où sont les musulmans de se faire raser la tête, en laissant seulement sur le sommet une touffe de cheveux en couronne. Quelques ordres de derviches qui laissent flotter les leurs, sont les seuls qui dérogent à cet usage; pour tout autre, il y auroit une espèce de honte à les laisser croître, ce seroit s'assimiler aux femmes. L'universalité d'une telle habitude, qui embrasse tous les sujets de l'empire, à l'exception des prêtres grecs et des insulaires de l'Archipel, explique le grand nombre de barbiers publics répandus dans toutes les parties de l'empire, ainsi que leur adresse extraordinaire; elle est telle, que les grands de l'empire eux-mêmes les employent, et qu'il en est peu qui aient des barbiers à leur service. Les mahométans se dédommagent de la privation de leurs cheveux, par la barbe et par les moustaches. Tous les Orientaux ont pour la barbe un respect particulier : c'est souvent par leur barbe qu'ils jurent; c'est la barbe qui est le principal objet de la toilette. La liberté de la porter est interdite aux simples commis, aux bas-officiers, aux domestiques des grands, à tous les officiers de la maison du sultan, excepté le bostangi-bachi (le grand-jardinier), et même aux princes du sang et à l'héritier du trône, de sorte que la barbe du sultan ne date que de son avènement à l'empire.

Tout ce que Mouradgéa rapporte de la magnificence des femmes dans les harems, est conforme à ce qu'en a dit milady Montaguë.

L'ameublement, en Turquie, est en général d'une grande simplicité : on n'y connoît point les lits décorés et ostensibles. Tout ce qui peut être d'usage pour la nuit, est renfermé le jour dans des armoires, et ne s'en tire qu'au moment du besoin : il n'y a d'exception à cet usage, que pour la maison ottomane, la seule qui ait des lits de parade, et pour les femmes en couche d'un rang élevé, qui, sur des lits supportés par des estrades, reçoivent les visites de céré-

monie. La magnificence de l'ameublement se déploie uniquement dans les sophas garnis de coussins plus ou moins riches. On ne connoît pas, même dans le sérail, la vaisselle plate ; la porcelaine seule y est d'usage : on n'emploie l'or et l'argent qu'à la confection ou à l'ornement des aiguières, des soucoupes, des flambeaux ; on les couvre même quelquefois de pierreries. Du temps de Mouradgea, l'usage des glaces, déjà connu dans le sérail, commençoit à s'introduire chez les grands.

Ce n'est ni à la rusticité des mœurs, ni à la jalousie des maris, qu'il faut, suivant Mouradgea, attribuer l'étroite clôture où l'on tient, en Turquie, les femmes, et les mesures qu'on y prend pour que la pudeur de ce sexe ne soit souillée par aucune tache. En cela, le législateur n'a fait que se conformer aux mœurs de sa nation, très-conformes à celles de tous les peuples de l'Orient, et à celles même de l'ancienne Grèce.

Chez les gens d'une condition un peu relevée, la maison paternelle, celle du mari, sont des espèces de cloîtres pour les femmes. L'habitation est séparée en deux corps de logis, dont l'un est destiné à la demeure du maître, de ses fils, de ses domestiques ; l'autre, qu'on appelle *harem*, qui signifie retraite, lieu sacré, renferme toutes les femmes de la maison, épouses, filles, sœurs, tantes, nièces, et leurs esclaves. Les domestiques mâles n'y entrent jamais, tout le service se fait par des femmes. Au rez-de-chaussée est une espèce de parloir, d'où la plus âgée des esclaves intime les ordres de la maîtresse aux commissionnaires de la maison : on y pratique un tour, par l'intermède duquel on reçoit tout ce qui est nécessaire à l'entretien des dames turques.

Les parens et les alliés les plus proches de l'autre sexe, le père seul excepté, ne peuvent voir les femmes du harem, et toujours en présence des esclaves, que pendant une durée de temps très-limitée : ceci ne s'applique qu'aux temps ordinaires. Avec un peu plus de liberté, ils ont encore ce privilége aux deux fêtes du Bayram ; à l'occasion des noces, des couches, de la circoncision des enfans

Devant leurs ascendans seuls, parens ou alliés, et devant leurs frères, les femmes peuvent paroître sans voile, à raison de ce qu'ils sont dans un degré de parenté qui leur interdit le mariage avec elles ; car elles demeurent voilées, lorsqu'on leur permet de paroître devant leurs beaux-frères et leurs cousins. Le médecin ne peut pas leur tâter le pouls, que le bras ne soit couvert d'une mousseline, hormis les cas d'une nécessité absolue, où il peut prendre inspection de toutes les parties du corps. De cette extrême réserve, il suit que le plus souvent on a recours à des femmes qui exercent la médecine, avec le succès seulement que peut leur procurer une longue expérience, et que ce sont toujours des femmes qu'on appelle pour l'accouchement.

Les Européennes ne peuvent entrer dans les harems, qu'en prenant le costume de marchandes de modes. Quelques femmes distinguées, telles que milady Montaguë et milady Craven, sans avoir eu recours à cet expédient, ont obtenu cette faveur, mais ce sont des exceptions très-rares; et aucune Européenne de la condition la plus relevée, pas même les ambassadrices, n'ont pu réussir à pénétrer dans le harem du Grand-Seigneur.

Les femmes musulmanes placent la plus grande partie de leur bonheur dans l'éducation de leurs enfans, les soins du ménage et les petits travaux manuels. Toutes les mères, en général, sans en excepter même les sultanes, nourrissent leurs enfans; c'est pour elles un chagrin cuisant de se trouver forcées, par quelque accident, à les confier à des nourrices mercénaires : dans ce dernier cas, les enfans ne sortent jamais de la maison paternelle. Les nourrices, la plupart esclaves, obtiennent, du moment qu'elles sont choisies, leur affranchissement, et sont considérées, toute leur vie, comme partie de la famille. L'éducation des enfans, pour les garçons dans le premier âge, pour les filles jusqu'à leur mariage, se fait toujours dans la maison paternelle. Pour les filles, elle se borne au catéchisme et à quelques préceptes de morale; ce sont ordinairement la mère, ou une

parente, ou les esclaves les mieux instruites, qui remplissent ce devoir. De ces jeunes filles, les unes apprennent à lire, rarement à écrire; jamais de leçons de danse, de musique, qui ne s'enseignent qu'aux esclaves.

L'établissement de ses filles est la grande occupation de la mère : dès l'âge le plus tendre, elles sont promises, et on les marie à douze ou treize ans. Le père seul a le droit de choisir son gendre ; la mère seule a la faculté d'aller voir sa future bru, et c'est sur son rapport que le père décide. La sollicitude des parens pour l'établissement de leurs filles, est la même dans les cas de répudiation ou de viduité de ces mêmes filles : cela tient à la honte attachée au célibat, qui suppose communément la stérilité, source de douleur pour les femmes qui ont le malheur d'en être frappées dans l'état même de mariage.

L'éducation des garçons est un peu plus soignée que celle des filles : on y a consacré d'abord des écoles publiques, où l'on enseigne aux enfans des familles indigentes, à lire et à écrire, avec les principaux élémens de la religion et de la langue turque. Les instituteurs ne peuvent rien exiger des parens, dont les témoignages de reconnoissance sont purement volontaires.

Dans les colléges où, du temps des califes, protecteurs déclarés des sciences, s'enseignoient leurs différentes branches, l'instruction est réduite aujourd'hui à l'étude de la théologie, du droit, de la langue, quoique l'enseignement soit encore divisé en dix classes.

Mouradgea donne des notions précises sur les différentes langues qui sont l'objet de l'enseignement. L'idiôme turc primitif, est la langue du peuple ; le persan, celle des savans qui s'occupent de la poésie. L'étude de l'arabe est indispensable pour les théologiens et les hommes de loi, puisque le Koran et tous les ouvrages de jurisprudence sont écrits dans cette langue. A tous autres égards, on doit la considérer comme une langue morte. L'idiôme turc, enrichi de tout ce qu'il a pu emprunter du persan et de l'arabe, est à l'usage de la cour et de ceux qui ont reçu

une éducation un peu soignée. C'est dans cette langue, également riche et harmonieuse, que s'écrivent les livres historiques, les ouvrages scientifiques, les édits du souverain, les décrets des tribunaux, les ordonnances des ministres, et enfin tout ce qui émane de la chancellerie impériale, des départemens et des bureaux. Ces différentes langues ont les mêmes caractères, le même alphabet; et quoiqu'elles n'aient que trois voyelles, on apprend en quatre mois à les lire et à les écrire.

Porter réduisoit à six les bibliothèques publiques, placées auprès des colléges à Constantinople : Mouradgea en compte trente-cinq dans cette seule ville. Les édifices qui les renferment, sont bâtis avec beaucoup de goût et d'élégance : les moins considérables renferment de mille à deux mille cinq cents volumes, les autres jusqu'à cinq mille volumes, tous manuscrits de divers formats, reliés en maroquin rouge, vert et noir, et renfermés dans un étui de même matière, qui les préserve de la poussière et des vers. Le titre est tracé sur la tranche du livre et sur celle de l'étui : les armoires où on les range, sont garnies de treillagès ou de glaces.

Ces bibliothèques sont ouvertes dans toutes les saisons de l'année, excepté les mardi et vendredi : la garde en est confiée à trois ou quatre bibliothécaires qui y passent toute la journée, et qui reçoivent avec beaucoup d'honnêteté ceux qui s'y présentent. On peut y faire des extraits des livres, les transcrire même en entier, mais les réglemens défendent rigoureusement de les prêter.

Ces livres ne traitent que de matières analogues aux connoissances actuelles de la nation : il n'y est question que du Koran et de ses commentateurs, des loix orales, de la jurisprudence, de la philosophie ancienne, de la médecine et de l'histoire. Les sciences naturelles, physiques et exactes, n'y sont pour rien. Chaque bibliothécaire a un catalogue exact; et tous les livres orientaux dans les genres précédemment énoncés, sont recueillis dans un état général, où l'on trouve le titre et le sujet de chaque ouvrage.

Mouradgea se proposoit de publier cet intéressant précis, lorsqu'il auroit achevé son grand ouvrage. Les épargnes des fondations et les legs de livres, faits assez fréquemment aux bibliothèques, en augmentent journellement les richesses. Les deux bibliothèques du sérail qui, du temps de Mouradgea, renfermoient plus de quinze mille volumes, grossissent aussi tous les jours, par les présens en ce genre que font au sultan les grands de l'empire, et par les confiscations.

Le commerce des manuscrits fait subsister une infinité de commis qui les transcrivent, de libraires qui en tiennent des magasins, et de gens qui les colportent. Mouradgea nous confirme que ce fut la crainte de réduire à la mendicité les copistes, qui contribua le plus à retarder, chez les Ottomans, l'établissement de l'imprimerie.

L'usage de la presse ne s'est introduit à Constantinople que sous le règne d'Achmet II, par les soins du grand-visir, du mufti et d'un fameux renégat. On se crut même obligé de respecter l'opinion des *oulemas*, ou hommes de loi, qui jugent contraire à la religion de permettre l'impression du Koran, ou d'aucun livre qui traite de la doctrine du prophète, ce qui comprend tous les livres de jurisprudence. Avec cette restriction, et la précaution de s'autoriser d'un fetfa du mufti, le Grand-Seigneur, par un édit bien motivé, accorda à deux particuliers le privilége d'imprimer et de publier tous les ouvrages qui traitoient de philosophie, d'astronomie, de géographie, d'histoire, et en général de toutes les sciences qui n'avoient pas été nommément exceptées.

La nouvelle imprimerie ne mit au jour que quinze ouvrages, dont il fut tiré, à la vérité, un très-grand nombre d'exemplaires. Ces ouvrages roulent sur la grammaire, la géographie, l'histoire, quelques parties de la physique, les différentes formes de gouvernement, les principales formes d'administration, et l'art militaire. Cette imprimerie travailla pendant dix-huit ans, languit ensuite pendant quelque temps, fut abandonnée tout-à-fait, puis se réta-

blit en 1784, par les soins du grand-visir dont le déplorable sort paroissoit donner à Mouradgea des inquiétudes bien légitimes sur la solidité de cet établissement.

Du vaste et intéressant tableau qu'a tracé Mouradgea de la nation turque, en ne paroissant s'occuper que de son code religieux, il résulte qu'elle est bien inférieure aux nations chrétiennes en ce qui concerne l'agriculture, les manufactures, le commerce, la navigation, l'art militaire, les sciences et les arts, quoique, dans l'opinion de ce judicieux écrivain, elle ne soit rien moins qu'incapable de s'élever à ces connoissances, et qu'il ne lui faille qu'un homme d'un génie supérieur pour la régénérer entièrement. Mais Mouradgea est persuadé que les Ottomans l'emportent beaucoup sur les autres peuples de l'Europe, pour la pratique des vertus morales, et l'éloignement des vices grossiers. Ce jugement si favorable pourroit être légitimement combattu sous le rapport de l'administration de la justice, d'après le tableau que nous en a tracé Porter.

Après avoir exposé les loix relatives aux dogmes, aux rites et à la morale des mahométans, Mouradgea a cru indispensable de faire connoître, sous leurs divers rapports, les ministres qui en sont les gardiens et les interprètes. Il a divisé en deux parties le tableau qu'il en a tracé. La première embrasse le corps des *Oulemas;* et la seconde, celui des *Derwichs ;* il faut lire ces détails dans l'ouvrage même.

Description du Bannat, de la Valachie, de la Moldavie, et des royaumes de Servie et de Bosnie : (en allemand) *Beschreibung des Bannats, der Wallachey, Moldau und der Kœnigreiche Servien und Bosnien.* Leipsic, 1790, in-8°.

Relation d'un Voyage de Naples dans les différens pays du Levant : (en allemand) *Erzœhlung einer Reise von Neapel nach verschiedenen Hœfen der*

Levante. (Insérée dans le Journal de Fabrique, 1791.)

VOYAGE de Constantinople à Bukarest (en Valachie), fait en l'année 1779 : (en italien) *Viaggio di Constantinopoli a Bukoresti, fatto l' anno 1779*. Rome, 1794, 1 vol. in-8°.

VUES de l'Empire turc, par *Eton* : (en anglais) *Views of Empir Turky, by Eton*. Londres, 1798, 2 vol. in-8°.

On a traduit cet ouvrage en français sous le titre suivant :

TABLEAU historique, politique et moderne de l'Empire ottoman, traduit de l'anglais de W. *Eton*, par Le Fevre. Paris, Tavernier, an VII — 1799, 2 vol. in-8°.

L'auteur a divisé son ouvrage en quatre parties.

Dans la première, il se livre à l'examen du gouvernement, des finances, des forces de terre et de mer des Turcs : il y fait succéder un apperçu rapide de l'histoire du pays, de sa population, des mœurs et de la religion de ses habitans, de l'état du commerce, des sciences et des arts dans cette contrée.

La seconde partie renferme des observations sur les provinces soumises à l'Empire ottoman : l'auteur les étend à l'ancien gouvernement des Tartares de la Crimée ; il insiste ensuite avec chaleur sur l'oppression des Grecs, tributaires des Turcs, sur leurs vains efforts pour recouvrer leur liberté, sur l'intérêt qu'auroient les nations européennes, et sur-tout la Grande-Bretagne, à seconder ces efforts.

La troisième partie est consacrée à des recherches sur les causes de la décadence de l'Empire turc, et sur celles qui prolongent encore son existence politique

Dans la quatrième, l'auteur ne s'occupe que du commerce de la Grande-Bretagne avec la Turquie.

La longue résidence qu'il a faite dans le pays même, en qualité de consul de l'Angleterre, lui a procuré la facilité d'acquérir des idées assez étendues sur l'Empire ottoman ; et l'impartialité paroît en général dicter ses jugemens, toutes les fois que les intérêts de la France ne se trouvent pas en opposition avec ceux de l'Angleterre : on ne peut pas se dissimuler néanmoins que, quelle que soit la décadence de la puissance ottomane, l'auteur en exagère un peu la foiblesse, et qu'il déprime peut-être trop aussi le caractère moral des Turcs.

LETTRES sur Constantinople, par l'abbé *Sevin*, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, écrites, pendant son séjour en cette ville, au comte de Caylus ; suivies de plusieurs Lettres de la même Académie, au même, contenant des détails sur l'Empire ottoman, etc.... Paris, Obré et Buisson, an x — 1801, in-8°.

L'intérêt qu'on a voulu attacher à cet ouvrage, en l'intitulant Lettres sur Constantinople, ne se soutient presque pas sous ce point de vue, puisqu'il y est fort peu question de Constantinople. A peine la dixième partie de ces Lettres est-elle consacrée à nous donner des notions sur cette ville, où l'auteur paroît n'avoir fait, il y a bien des années, qu'un séjour très-court, puisque sa relation épistolaire concernant Constantinople, est renfermée dans un petit nombre de pages.

Véritablement on regrette que la correspondance sur une cité si intéressante, entre un littérateur aussi distingué que l'étoit l'abbé Sevin, et un homme aussi versé dans la connoissance des antiquités que l'étoit le comte de Caylus, ne nous ait procuré rien de neuf, que quelques observations de ce dernier sur l'architecture des Turcs, et celles de l'abbé Sevin sur les spectacles dramatiques de cette

nation : celles-ci néanmoins sont précieuses, puisque, s'il est vrai que les spectacles d'un peuple donnent en général la mesure des degrés de la civilisation, on peut apprécier, par la grossièreté de ceux dont s'amusent les Turcs, la barbarie où cette nation est encore aujourd'hui plongée.

Voici le compte que l'abbé Sevin rend d'une pièce de théâtre, dont il vit la représentation.

« Le héros de la pièce est un infâme, nommé *Caragus*, » qui paroît sur le théâtre avec tout l'équipage du fameux » dieu de Lampsaque. Il se marie au premier acte, et con- » somme son mariage en présence de l'honnête assemblée. » Au second, sa femme accouche, et l'enfant, sur-le- » champ, fait avec son père un dialogue fort ordurier. » Succède le troisième acte, dans lequel Caragus prend » l'habit de derviche; et immédiatement après sa profes- » sion, vient un épouvantable dragon qui l'avale, lui et » toute sa communauté. Enfin, le monstre ne pouvant pas » digérer un si mauvais repas, rend les moines les uns » après les autres; ensuite de quoi on balaye le théâtre, et » la compagnie se retire.

» Je ne fus pas des derniers, ajoute l'abbé Sevin, à » prendre ce parti, avec protestation de ne me retrouver » jamais à des spectacles où les règles d'Aristote et celles de » la modestie sont également négligées ».

Les autres morceaux dont on a grossi le volume, sont assez curieux, mais absolument étrangers à Constantinople : quelques-uns font double emploi avec d'autres relations qui ont paru en original, telles que les Observations de MM. *Stephanopoli*, sur les mœurs et les usages des vrais Mainottes, qu'on retrouvera dans leur Voyage, dont je donnerai la notice; telle encore que la traduction du premier Voyage et d'une partie du second Voyage de *Paterson* dans l'intérieur de l'Afrique, plus élégante à la vérité que celle qui avoit paru chez le Tellier en 1790, et que j'indiquerai en son lieu.

Les pièces insérées dans ce volume, qui n'ont point paru ailleurs, sont la relation du Consulat qu'exerçoit à

Surate M. Anquetil de Briancourt, frère du célèbre Anquetil du Perron; un Mémoire de Baschi, sur le Calendrier de l'intérieur de l'Inde, etc....

Idée de l'Empire ottoman : partie historique du Journal de navigation que, dans son Voyage à Constantinople, le capitaine de frégate don Joseph *Solano* a tenu en l'année 1787, et auquel on a joint, en forme d'appendice, un Voyage qu'il avoit fait antérieurement à Constantinople en 1786, et celui qu'il a fait postérieurement à Naples et à Livourne, de 1789 à 1793, enrichi de figures : (en espagnol) *Idea del Imperio Ottomano : parte historica del Diario de navigacion que in su Viage à Constantinople el anno 1787, hiza el capitan de fregate D. Joseph Solano Ortys de Rosas, en quel per via de appendice se da razon de atro Viage que executo à Constantinople, en el anterior anno de 1786, y de quel posteriormente izo à Napole y Livorna, an el anno 1789 à 1793.* Madrid, 1801, 2 vol. in-8°.

Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore, d'après les dessins de M. *Melling*, dessinateur et architecte de Hadidgé-Sultane, sœur du Grand-Seigneur. 1 vol. in-fol. format atlantique, publié en douze livraisons, sur papier vélin superfin double, le texte imprimé par Didot l'aîné, les planches exécutées sous les yeux de l'auteur, par les premiers artistes français. Paris, 1807 à 1810, Treuttel et Würtz, libraires-éditeurs.

L'ordre chronologique auquel je me suis constamment assujéti, m'oblige de placer ici, à la suite des Voyages de Constantinople, ce magnifique et important ouvrage, avant qu'il soit entièrement publié, pour ne pas laisser

dans la *Bibliothèque universelle des Voyages*, une lacune essentielle.

Le plan de l'ouvrage, qui est placé à la tête de la première livraison, et que je vais transcrire, en forme la notice complète, et suppléera avantageusement à l'extrait que je ne manquerois pas d'en faire, si sa publication eût devancé celle de la Bibliothèque des Voyages.

« Deux inventions que les anciens, si sensibles aux jouissances des beaux-arts, envieroient aux modernes, l'imprimerie qui propage les créations de l'esprit, et la gravure qui multiplie les chefs-d'œuvre de la peinture ou du dessin, n'ont rien produit de plus satisfaisant pour les gens de goût que ces recueils de riches estampes et de descriptions intéressantes, connues sous le nom de *Voyages pittoresques*. Par eux, l'homme actif que la curiosité conduit en d'autres climats, n'aura point éprouvé d'impressions que ne partagent du fond de leur cabinet une foule d'amateurs sédentaires et studieux. Le voyageur qui sait dessiner ce qu'il voit, et décrire ce qu'il a dessiné, nous transporte véritablement dans une contrée lointaine : nous apprenons à la connoître par l'esprit et par les yeux ; nous touchons en quelque sorte son sol ; nous contemplons le ciel propre au lieu, les formes particulières des édifices, les vêtemens et l'attitude des habitans. Un Voyage pittoresque doit reproduire en effet tous les traits distinctifs dont la nature et la main de l'homme ont empreint chaque pays. »

« L'art français se glorifie déjà de plusieurs belles collections en ce genre nouveau. Les Voyages pittoresques de la France, de la Suisse, de Naples et de Sicile par *Saint-Non*; des îles de Sicile, de Malte et de Lipari par *Houel*; de l'Istrie et de la Dalmatie, de l'Egypte, de la Syrie, etc.... et sur-tout celui de la Grèce, rappellent des ouvrages où tous les mérites du genre se trouvent rassemblés. »

« Mais qu'il soit permis d'observer qu'une pensée presque unique dirigea ces curieux Voyages. De même que les sciences physiques ou la philosophie de l'homme ont paru

les objets principaux de ceux qui parcouroient le nouveau monde, les explorateurs de la vieille Europe se sont sur-tout occupés des antiquités. Il y a vingt siècles que les contrées de la Méditerranée, alors le centre de la civilisation, se virent couvertes de monumens, dans les restes desquels respirent encore le génie grec et la puissance romaine. Animé d'ordinaire par un goût dominant, tout voyageur poursuit les objets de son étude, et s'arrête peu sur les autres. Faut-il donc s'étonner si les premiers pas qu'on a faits sur ces terres classiques des beaux-arts, la Grèce, l'Italie, la Sicile, ont eu pour objet la recherche des restes antiques; si ces fragmens, échappés aux ravages du temps et des barbares, occupèrent les premiers crayons; si, de préférence, on en dessine les moindres débris, qui, par leurs proportions, laissent deviner les fabriques admirables auxquelles ils appartenoient; si celui qui décrit ces lieux se plaît à y rappeler les personnages de la Fable et de l'Histoire, les dieux d'Homère, les héros de Virgile et les hommes de Plutarque, comme pour se consoler du spectacle de leur dégradation présente par le souvenir de leur ancienne gloire? Quelle plus noble curiosité que celle qui inspiroit les auteurs que nous avons cités! et qui pourroit méconnoître les talens rares et variés qu'exigeoient leurs ouvrages, leurs dessins élégans et fidèles, ces plans et ces coupes géométriques des monumens, les inscriptions restituées par la critique, et même leurs savantes descriptions, enrichies des plus beaux passages des poètes et des prosateurs grecs et romains! »

« Dans le *Voyage pittoresque* qu'on annonce ici, l'art et les antiquités ne tiendront point la première place. Ce qu'on s'y propose, c'est sur-tout d'offrir dans une parfaite imitation et comme vivantes les beautés naturelles que rassemble une contrée célèbre, l'un des points du globe dont la situation topographique, le climat, et même la destinée, ont concouru à diversifier et enrichir les aspects. Tels sont en effet et Constantinople et les rives de son canal, auquel, comme à cette ville elle-même, la géographie moderne a laissé

son ancien nom, celui de Bosphore. Si on s'est plu à les peindre et à les décrire, ce n'est pas parce que ces lieux furent le théâtre de fameuses et sanglantes révolutions, ce n'est pas parce que Constantin sut préférer à Rome et à Nicomédie, l'antique Bysance ; mais c'est pour les causes même qui lui valurent cette insigne préférence. On a moins recherché les curiosités qui sont dues aux mains de l'homme, que ces dons admirables de la nature qui ont attiré sur ces bords, l'homme, les sciences, les conquérans même. Qu'importe que les temples s'y appellent mosquées ; qu'à la place du Grec raffiné, domine le Musulman contempteur des arts? un beau lieu est comme un beau caractère : le dégrader n'est pas au pouvoir de la fortune ni du despotisme. »

« A l'aspect de Constantinople et des rives du Bosphore, dans tous les temps on admirera ces deux parties du monde et ces deux mers qui viennent s'unir sous un même regard ; ce large et rapide canal joignant la Propontide au Pont-Euxin, l'Asie à l'Europe, immense perspective enrichie de tout ce que la nature peut offrir de masses imposantes ; des montagnes couvertes de neiges perpétuelles, des collines égayées par la culture, des îles fécondes, des promontoires élevés ; des plages qui, par une pente facile, viennent s'offrir à la mer ; cette mer qui s'avance elle-même entre les terres pour former un vaste port ; le rivage sinueux couvert d'habitations, parmi lesquelles se groupent des arbres de feuillages variés ; tant d'accidens heureux qui naissent du seul mélange des terres, des eaux, des plantes, et des demeures de l'homme ; tout appelle le voyageur, tente l'artiste, et donne à qui ne peut visiter ces merveilles, le desir d'en contempler l'image. Ces Turcs, que la conquête en rendit maîtres, leur origine tartare, le goût oriental qu'ils y font régner dans l'architecture publique ou privée, dans le corps des constructions comme dans leurs ornemens, le mahométisme qui modifie trop puissamment les hommes pour ne pas marquer aussi les choses de son empreinte, le gouvernement et l'esclavage qui ont également leurs signes extérieurs ;

enfin l'affluence des étrangers se mêlant parmi ce peuple ; et ne s'y confondant pas ; fut-il jamais un plus rare ensemble de circonstances caractéristiques faites pour le pinceau et pour le burin ? Quelle matière pour un Voyage pittoresque ! Ses tableaux n'ont pas besoin qu'on les dispose arbitrairement pour les convenances de l'art ou pour le plaisir des yeux. Loin de choisir ou d'embellir la nature, le triomphe de l'artiste sera de la copier : il ne cherchera les graces que dans la vérité, et l'idéal que dans la perfection de la ressemblance. »

« Déjà M. Mouradgea d'Ohsson a fait connoître les institutions religieuses des Turcs. Mais son savant ouvrage, chef-d'œuvre typographique par la supériorité même de son exécution, faisoit desirer une collection où fussent représentés au naturel, en détail, et par une suite systématique de tableaux, *Constantinople et ses superbes environs*. Tel doit être l'intérêt d'un pareil ouvrage, qu'on se demande d'abord pourquoi personne encore ne l'a entrepris : mais on s'en étonne moins quand on réfléchit aux difficultés de son exécution. Qui ne connoît les préjugés du musulman, sa défiance, et son aversion presque fanatique pour les arts de l'Europe ? Un dessinateur lui semble un ennemi. Pour être saisies largement, et détaillées avec précision, ces vues demandoient de fréquens essais. Mais comment s'y risquer ? Point de protection sûre contre mille avanies. A peine les voyageurs obtiennent-ils des passeports ; et ceux-ci sont à peine respectés. Où trouver des artistes qui connussent le pays, ses usages, sa langue, qui fussent patiens et résolus, ou habitués à mépriser le mépris même des Turcs ? Sans cela, nul ne pouvoit tenter ce travail ; ou bien, si on l'osoit, on l'abandonnoit bientôt. A une seule époque peut-être on eût pu l'exécuter, pendant l'ambassade de M. de Choiseul-Gouffier à la Porte, lorsque sa fortune et l'ascendant de son ministère pouvoient seconder son amour éclairé pour les arts. Mais la Grèce l'occupoit tout entier ; et même lorsqu'il a quitté ses contrées, c'est elle encore qu'il cherchoit. Chacun de ses pas dans

Constantinople et le long du détroit, tendoit à lui faire retrouver ses Grecs chéris. Il redemande à chaque lieu leurs monumens, ou signale au moins la place qu'ils ont illustrée. C'est l'état ancien du pays qu'il vient reconnoître dans son état présent; et cette seconde partie de son ouvrage, si impatiemment attendue, ne laissera sans doute rien à desirer, quant aux objets de la topographie et des antiquités.»

« Cependant il restoit encore à étudier, à dessiner, à décrire pour elle-même, la riche nature de ce coin fortuné de la terre. Les beautés frappantes réservées jusqu'ici pour les yeux d'un peuple insensible, laisseroient à peine à l'étranger quelques souvenirs stériles; et il n'en existeroit point de Voyage pittoresque, si M. Melling n'avoit eu l'habileté, le courage et les moyens nécessaires pour suivre, avec un plan très-différent, l'exemple qu'avoit donné M. de Choiseul. »

« Cet artiste étoit venu très-jeune à Constantinople. L'attrayante nouveauté des objets l'avoit d'abord saisi. Son talent s'exerçoit, et il avoit mis son plaisir à les dessiner. Il adaptoit son imagination à cette nature locale, et ses crayons se formoient à la rendre, si l'on ose le dire, dans son langage propre. Mais cette exactitude et cette naïveté qui peuvent seules satisfaire les vrais amateurs, le talent même ne suffit pas pour les atteindre. Il fallut des soins et de longs travaux qu'heureusement plusieurs circonstances favorisèrent. Les Turcs, dont M. Melling avoit gagné la confiance par sa facilité à parler leur langue, par des manières analogues aux leurs, finirent par le voir sans peine dessiner au milieu d'eux. Bientôt il fut appelé près de la sultane Hadidgé, sœur du Grand-Seigneur Sélim III, actuellement régnant, pour diriger, comme architecte, les embellissemens de ses palais. Son travail plut au sultan lui-même, qui le chargea peu après de construire dans sa maison de plaisance de Beschik-Tasch, un pavillon et une galerie. Dès-lors tout, jusqu'à l'intérieur du sérail, lui fut ouvert; et l'on conçoit combien son portefeuille

dut se grossir, en même temps que croissoient son talent et son émulation. Cette multitude d'objets curieux, la terre et les mers, les campagnes, la ville et la cour, les grands et le peuple, devinrent pour l'artiste comme autant de modèles complaisans et dociles qui, suivant le langage de l'art, posèrent à son gré plusieurs années de suite, prêts à se livrer à ses études autant de temps et dans tous les momens qu'il pouvoit desirer. C'est de cette époque favorable qu'il suivit dans son travail un plan régulier ; et telle en fut l'habile combinaison, que tout ce que Constantinople et les rives du Bosphore offrent de sites et d'objets pittoresques, se trouve distribué dans quarante-huit dessins, dont chacun à son mérite particulier joint l'intérêt d'une liaison heureuse avec le plan général. »

« Après dix-huit années révolues, cherchant un pays où ses ouvrages pussent être appréciés, M. Melling ne se consulta pas long-temps pour venir en France. La patrie des beaux-arts accueillit un citoyen qui les honore. Les encouragemens s'offrirent à lui pour la publication de son Voyage. MM. Treuttel et Würtz voulurent en être les éditeurs, et aucun soin, aucun sacrifice ne leur ont coûté, pour que l'exécution fût digne de l'entreprise. »

« On voit déjà que le *Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore* se lie à tous les grands ouvrages de ce genre, spécialement à celui de la Grèce par M. de Choiseul-Gouffier. Mais c'est ce qu'on sentira mieux encore par l'entier exposé du plan de M. Melling, et de l'ordre dans lequel se développe la série de ses quarante-huit tableaux, qui forment une galerie complète aussi riche que curieuse. »

« Le navigateur qui se dirige vers le Levant, laisse à sa gauche la Grèce, ruinée par les conquérans, mais autant peut-être par le progrès de la civilisation qu'elle-même avoit répandue. Il vogue entre les Cyclades et près de Délos. A droite s'élève le promontoire de Lectum. Le continent de l'Asie se montre ; une nouvelle nature commence, et le long de ces côtes se succèdent les perspec-

tives les plus riantes et les plus majestueuses. On découvre enfin l'île de *Ténédos;* c'est là que, pour la première fois, l'artiste a saisi ses crayons ; la vue de cette île, des hameaux qui la couvrent, et des mouillages dont elle est entourée, ouvre sa carrière pittoresque. »

« A droite sont les ruines d'*Alexandria-Troas*, nommé par les Turcs Eski-Stamboul ; plus loin, il apperçoit les champs où fut Troie, lieux chantés par Homère, long-temps méconnus, retrouvés enfin, et décrits par un savant et ingénieux Français. L'Hellespont le porte jusqu'au *détroit des Dardanelles*, dont les *châteaux* lui ont fourni sa deuxième vue. On y observe en détail ces forts célèbres, médiocre défense dans les mains des Turcs, mais qui, au pouvoir de maîtres plus éclairés, seroient la clef des mers qu'ils commandent. »

« Déjà l'artiste a traversé la mer de Marmara. Les bords opposés de la Bithynie et de la Thrace n'attirent point ses regards : mais *Constantinople* se découvre ; c'est le moment de tout dessiner. M. Melling donne l'aspect général de cette grande ville, telle qu'elle se présente à celui qui arrive par *la pointe des Sept-Tours*. Une partie de son enceinte s'étend le long de la mer ; un horizon immense fait sentir les avantages et la beauté de sa situation. »

« D'autres Vues générales nous font en quelque sorte faire le tour de Constantinople, qui est présenté dans ses différentes faces et dans tous ses dehors. »

« *Kiz-Koullessi*, ou la tour de Léandre, est le point où l'artiste s'est d'abord placé. De là il distingue et dessine la ville à l'ouverture de son magnifique port, que forme le golfe de Céras. On voit une partie des faubourgs de Péra et de Galata, couvrant la côte qui le domine, tandis que la puissante cité se développe sur les collines opposées. Les objets multipliés qui animent un grand port, donnent encore à ce tableau le caractère d'une belle Marine. »

« Une Vue prise de la montagne de *Boulgourlu*, s'étend sur un plus grand espace ; elle embrasse Constantinople tout entier, une partie du Bosphore sur la droite, et de

l'autre côté la mer de Marmara. *Scutari* (l'ancienne Chrysopolis), situé au pied de cette montagne, est indiqué dans cette Vue.»

«Se transportant d'un continent à l'autre, de Boulgourlu sur les hauteurs d'*Eyoub*, M. Melling donne l'aspect de Constantinople dans le sens opposé, comme on le découvre en venant d'Andrinople. Dans cette Vue, les regards se prolongent sur toute l'enceinte du port, et sont flattés par la variété des objets qui décorent son double rivage.»

«Enfin, dans une dernière Vue générale, la capitale de l'Empire ottoman s'offre telle qu'on la voit du chemin de Buyuk-Déré, à la hauteur du village de Saint-Dimitri.»

«Mais si l'on parcourt d'un œil connoisseur tous les points que rassemble chacun de ces grands aspects, combien de sites précieux et dignes de former des dessins particuliers! M. Melling les choisit; il dessine d'abord *les jardins et les cours du Sérail*, *la place de Sainte-Sophie* avec sa fontaine, et *la place de l'Hippodrome*. Il se promène autour du port; il rencontre, il saisit successivement les Vues de *l'arsenal*, d'*Aïnali-Kavak*, et des *casernes des bombardiers*. Dans cette dernière, au fond du port, il représente l'endroit où la rivière des *Eaux douces* vient se perdre dans la mer. En remontant jusqu'à *Kiâd-Khanè*, il nous fait admirer le vallon romantique qu'arrose cette rivière, et il dessine la maison de plaisance du Grand-Seigneur, qui orne son rivage.»

«Du faubourg de Péra, l'artiste s'est plu à tracer *la pointe du sérail de Scutari*, réunis dans le même point de vue avec la mer qui les sépare. Plus loin, à l'endroit appelé *le champ des Morts*, il a pris une autre Vue qui comprend à-la-fois et *Scutari*, et *le canal*, et les parages de *Marmara*. Enfin *la fontaine de Top-Khanè* fournit une Vue particulière, ainsi que *la place* qui porte le même nom, avec *ses fonderies*, *ses casernes*, etc.; ce dernier site a été pris de la mer.»

« *Le Bosphore*, ce long canal par lequel la mer Noire communique à la Méditerranée, mettoit l'artiste dans un agréable embarras sur le choix entre tant d'aspects magnifiques, enrichis de hameaux, de palais, et de fabriques de divers goûts et de diverses grandeurs, qui relèvent la beauté naturelle des deux rivages. Pour en dessiner l'entrée, il se reporte sur la tour de Léandre; et dans cette première Vue générale, il conduit nos regards le long du canal, jusqu'à *Defterdâr-Bournou*. Des Vues détaillées font connoître *Beschik-Tasch*, maison de plaisance et séjour d'été du Grand-Seigneur; ainsi que *le palais* de la sultane Hadidgé, à Defterdar-Bournou, et même *Bebek*, autrement *le Pavillon des conférences.* »

« La situation des hauteurs de *Kandillu*, à la côte d'Asie, laisse découvrir une grande partie du canal, et sur-tout le rivage européen, fécond en sites et en accidens pittoresques. Aussi est-ce de là qu'on a levé le dessin des sinuosités du canal, soit vers Constantinople, soit du côté de la mer Noire. Cet ensemble réunit toutes les sortes de beautés qui peuvent exciter le talent, et que le talent peut imiter. »

« Descendu sur le canal même, l'artiste s'empare des points les plus intéressans. Ici paroissent *les châteaux Génois d'Europe et d'Asie*, monumens de la puissance qu'un petit peuple dut au seul commerce, dans un temps où les grandes nations n'estimoient que les armes. Là se retrouvent l'endroit appelé *l'Echelle du Grand Seigneur*, puis *Tarâpia*, et enfin *Buyuk-Déré*, que les Grecs appeloient *Bathy-Kolpos*, golfe profond. C'eût été trop peu de n'offrir que l'ensemble de ces aspects; plusieurs détails méritoient d'être traités à part. Cette *prairie de Buyuk-Déré*, dont l'ancien nom étoit *la belle Campagne*, le vallon où elle fleurit, les hauteurs couvertes de bois, tout ce qui tient à ce canton riant, compose différentes Vues. On n'a point négligé la fontaine de *Sary-Yery*, à l'autre extrémité de Buyuk-Déré, et qui donne son nom au lieu qu'elle embellit. »

« De la *montagne du Géant*, sur le territoire d'Asie, se

déploie un nouvel aspect général du Bosphore, dont l'artiste a composé un tableau.»

« Enfin il donne la Vue de *l'embouchure* de la mer Noire; à gauche paroît cette côte escarpée, et ce sol âpre et volcanique, sur lesquels, d'après les traditions antiques, dominoit le roi Phinée. Une flotte cinglant au nord, fait sentir l'étendue de cette mer, où finit l'horizon. »

« Les environs de Constantinople, dans l'intérieur du pays, n'étoient pas moins propres à séduire M. Melling; ses crayons y ont choisi plusieurs Vues particulières. Tels sont les aqueducs de *Baktchè-Kieuï*, ouvrage des Turcs; ceux qui portent encore le nom de *Justinien*, et deux des vastes réservoirs qui, sous le nom de *Bends*, renferment les eaux entre des digues recouvertes d'un marbre brut. »

« On doit remarquer comme un rare avantage du plan suivi dans ce Voyage pittoresque, que plusieurs Vues générales ou partielles, formant de grandes divisions de l'ouvrage, se succèdent de façon à pouvoir être rapprochées, placées à la suite les unes des autres, et se convertir en un seul tableau, ou plutôt en un grand Panorama; tant leurs rapports sont exacts et bien combinés. »

« Il reste à parler du texte descriptif de toutes ces Vues. Dans un ouvrage où la représentation la plus fidelle des lieux et des objets a été le but de l'artiste, où les tableaux sont de véritables portraits d'une nature plus orientale qu'européenne, et dont la nouveauté séduit autant qu'elle surprend, chaque planche doit d'abord, soit pour l'ensemble, soit pour les détails, être décrite avec cette élégante simplicité qui peut seule en rendre toutes les parties sensibles à l'esprit comme aux yeux. Mais de plus, ces descriptions sont susceptibles d'une autre sorte de mérite. »

« La plupart des Vues particulières, soit qu'elles aient été prises dans Constantinople même, ou dans ses environs, ou le long du Bosphore, sont ornées par des épisodes et des scènes locales, cérémonies civiles, fêtes religieuses, ou autres, qui leur donnent un intérêt historique. Les mœurs et les usages des habitans, Turcs ou autres, doivent donc

entrer dans les descriptions. Si la Vue prise de Kiz-Koullési représente le passage en bateaux du Grand-Seigneur à la côte d'Asie ; si dans le tableau de l'Hippodrome, on introduit la marche pompeuse qui souvent s'y déploie, il faut bien faire connoître les corps, les personnages, le cérémonial, tout ce qui compose ces différens cortéges. Les costumes variés des individus, les édifices, les navires de formes diversifiées qui animent les points de vue étant pris, non dans la fantaisie de l'artiste, mais dans la nature même, demandent certaines indications du commerce de ces parages, et des peuples qui fréquentent le port de Constantinople. »

« Le sérail sur-tout, qui n'est que très-imparfaitement connu, offrira des faits nouveaux. Les Vues qu'on en a prises veulent, pour être senties, la connoissance de ses habitans, ainsi que de son régime. Tout en sera décrit, les jardins, le divan, les cours intérieures, les réceptions des ambassadeurs, les repas des Janissaires, les appartemens, les pavillons du sultan, leur ameublement, le harem, les logemens de la multitude des femmes, et jusqu'à la condition propre de celles qu'on nomme *sultanes*. Quoique ces descriptions ressemblent peu à celles des romans, la vérité n'y paroîtra pas dépourvue d'intérêt. Le sérail, tel qu'il est, offre des contrastes remarquables : la misère auprès du faste ; des privations inouies au sein des habitudes voluptueuses ; la beauté réservée pour les plaisirs, et soumise à d'indignes traitemens ; l'imagination et les sens dévorant ces femmes ; leurs intrigues, leurs chagrins et leurs maux, tristes fruits de la nature contrariée dans ses voeux les plus chers. »

« Car non-seulement rien n'a pu échapper à M. Melling dans ce séjour impénétrable ; mais de plus, c'est ici le moment d'observer que, pour tout ce qui concerne les descriptions de nos tableaux, nous avons un avantage qui paroît avoir manqué à de belles entreprises du même genre, confiées à des écrivains qui connoissoient beaucoup par les livres, et nullement par la vue, les pays dont ils

avoient à parler. Quelque talent qu'on ait, on ne devine point certaines particularités, certaines nuances de la nature, qui font toute la vivacité de sa représentation. Un d'Anville, avec une bibliothèque et du génie, saura, sans quitter son cabinet, dresser des cartes de géographie parfaites : mais il faut avoir voyagé dans les pays dont on prétend écrire le Voyage pittoresque. Les descriptions de celui-ci, comme l'a dit le prospectus, ne sont point composées par une seule personne; divers talens y ont concouru. Ces morceaux, outre le mérite d'une rédaction très-soignée, auront ici cet autre avantage peu commun, que la matière principale du texte a été fournie par un voyageur français, homme instruit et passionné pour les arts, qui, ayant résidé à Constantinople, a pu observer lui-même chaque site, chaque point, chaque circonstance des tableaux de M. Melling, qui souvent décrivit à ses côtés les objets que celui-ci dessinoit, et dont le langage a dû se vivifier par la présence de la nature. »

« Enfin, quoique l'état actuel du pays soit l'objet de l'artiste et du voyage, les souvenirs historiques qu'éveillent plusieurs de ces Vues ne seront point exclus de nos descriptions. Le Bosphore n'est-il pas ce bras de mer qui servit tant de fois de passage aux peuples des deux continens, quand les fureurs de la guerre les poussoient les uns contre les autres? Ces promontoires que vous doublez avant d'atteindre Tarâpia, virent à leurs pieds l'innombrable armée de Darius passer sur un pont énorme, monument de son orgueil, qui, peu après, fut le témoin de sa honte. Les plages qu'abordoit Xénophon, retournant d'Asie en Grèce avec ses dix mille guerriers, méritent d'être signalées. On dira où descendirent les Croisés courant à la conquête de la Palestine; et en quel endroit, trois siècles après, Mahomet II jeta sur l'Europe les légions armées des conquérans de l'Asie. On pourra même rappeler jusqu'aux révolutions physiques de ces mers, dont ce détroit fut peut-être l'étonnant produit. Mais ces retours vers le passé doivent être rares. Celui qui rédige ces descriptions n'affectera

point le vain mérite d'une érudition qui seroit déplacée, et que d'ailleurs tant de bons livres ont aujourd'hui rendue facile et vulgaire. Ce qui inspira, ce qui doit remplir notre Voyage, c'est la belle nature des contrées du Bosphore; et elle doit peu aux insignes événemens qui entrent dans son histoire. »

« A l'égard des noms turcs qui pourront entrer dans les descriptions, il est très-difficile de fixer leur orthographe, cette langue étant si différente des idiômes européens, et particulièrement du français. Cependant on a tâché d'écrire ces noms de la manière qui a paru exprimer le mieux leur prononciation, en consultant aussi les meilleurs auteurs, et des Persans parfaitement instruits dans les deux langues. »

« C'est ainsi qu'on a conçu *le Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore.* Il sera composé en tout de 48 planches, en y comprenant le plan géométrique de Constantinople, et la carte générale du Bosphore, nécessaires l'un et l'autre pour la parfaite intelligence de ces Vues. »

« Les quarante-huit tableaux, dont chacun aura sa description particulière, seront distribués et publiés en douze livraisons de quatre planches. Le Prospectus du Voyage a donné la grandeur de ces planches (1); un Avertissement fera connoître l'ordre dans lequel elles doivent être rangées et reliées, ainsi que les descriptions. »

« Comme il est essentiel, pour bien discerner les objets, de connoître de quel point la vue a été prise par l'artiste, on prévient ici que ces points sont désignés par les diffé-

---

(1) La première grandeur est de 9 décimètres 20 millimètres (34 pouces) de large, sur 4 déc. 87 mill. (18 po.) de haut.

La deuxième est de 8 déc. 12 mill. (30 po.) de large, sur 4 déc. 53 mill. (16 po.) de haut.

La troisième, de 7 déc. 04 mill. (26 po.) de large, sur 4 déc. 06 mill. (15 po.) de haut.

La quatrième et dernière grandeur est de 6 déc. 65 mill. (24 po.) de large, sur 4 déc. 06 mill. (15 po.) de haut.

rens angles marqués sur le plan de Constantinople, et dont les deux lignes renferment les objets dessinés. »

Les deux livraisons qui paroissent au moment où l'on imprime la partie de *la Bibliothèque universelle des Voyages* relative à Constantinople, me mettent en état d'apprécier le mérite des planches, et du texte qui les accompagne.

Les diverses Vues de Constantinople, celle de toutes les villes du monde qui présente le plus vaste et le plus magnifique amphithéâtre; ainsi que les rives enchanteresses du Bosphore, comportoient des planches d'une proportion extraordinaire, dont le développement permît à l'œil de saisir ces beautés multipliées de la nature et de l'art, dans leurs effets les plus flatteurs et les plus imposans.

Dans l'exécution des planches dont est enrichi le *Voyage pittoresque de Constantinople*, m'ont paru réunis tous les genres de mérite que le perfectionnement de la gravure, dans ces derniers temps, et le choix des artistes les plus distingués, ont dû leur procurer. On ne trouvera point (j'ose l'affirmer), je ne dis pas dans les Voyages pittoresques seulement, mais même dans les diverses gravures des célèbres marines de *Vernet*, une observation si frappante des grands effets de la perspective, avec une fidélité si exacte des aspects.

Le texte, imprimé avec cette supériorité qui distingue les presses de M. *Didot aîné*, a toute la concision, la clarté, l'élégance qui constituent le mérite de ce genre d'ouvrages.

§. II. *Description de la Propontide, de l'Asie mineure, de la Troade et des îles de l'Archipel. Voyages faits dans ces pays.*

QUOIQUE la seconde Partie de la Bibliothèque universelle des Voyages soit exclusivement consacrée aux Voyages faits en Europe, et aux descriptions de cette partie du monde, je me trouve forcé d'y faire entrer les relations de plusieurs contrées de la basse Asie, ou Asie mineure, parce qu'elles confinent de toutes parts à la Turquie européenne,

qu'elles l'enveloppent en quelque manière de tous les côtés, et que par cela même plusieurs voyageurs ont rassemblé dans leurs relations ces différentes contrées.

LES ANTIQUITÉS de l'Ionie, publiées par ordre de la Société des Amateurs : (en anglais) *Ionian Antiquities, published by order the Society of Dilettanti.* Londres, Spilsburg et Hankell, 1769, 1 vol. format atlantique.

Cet ouvrage, qui n'a pas été traduit en français, est l'un des résultats des Voyages de *Chandler*, dont je donnerai la notice.

L'exécution des Antiquités de l'Ionie est également soignée, soit pour la partie typographique, soit pour les gravures. On s'y est principalement attaché à décrire les précieux restes des temples de l'Ionie, où se montre encore le caractère particulier de l'ordre ionique.

Les descriptions embrassent les temples de Bacchus, de Minerve et d'Apollon. Toutes les parties de l'architecture de ces temples, sont dessinées et gravées dans un grand détail. L'ouvrage d'ailleurs est enrichi de cinq vues et de plusieurs belles vignettes.

SUITE DE LETTRES contenant le Voyage de *Lusignan*, d'Angleterre à Smyrne et à Constantinople, etc.... : (en anglais) *A Series of Letters containing a Journey from England to Smyrne, Constantinople, etc... by Lusignan.* Londres, 1788, in-8°.

LETTRES odéporiques, ou Voyage dans la péninsule de Cysique, par Brusse et Nicée, fait en 1779, par *Sestini* : (en italien) *Lettere odeporiche per la peninsula de Cyzico, per Brusse e Nicea.* Dernière édition. Livourne, 1789, 2 vol. in-8°.

Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre suivant:

VOYAGE dans la Grèce asiatique, à la péninsule

de Cysique, à Brusse et à Nicée, avec des détails sur l'histoire naturelle de ces contrées, traduit de l'italien de M. l'abbé Dominique *Sestini*, de l'académie de Florence. Paris, Leroi, 1789, in-8°.

Après quelques observations sur les environs de Constantinople, et la description de plusieurs villes qui se trouvèrent sur la route, Sestini se livre à des recherches sur les antiquités de la péninsule de Cysique, et sur les ruines de l'ancienne ville de ce nom. Il détaille ensuite d'une manière attachante, tout ce que renferment celles de Brusse et de Nicée: mais l'objet principal de sa relation, est de faire connoître les productions du pays et son histoire naturelle. Les botanistes sur-tout ont pu recueillir beaucoup de fruit de la lecture de ce Voyage, où l'auteur a décrit cinq cent cinquante plantes qui, dans la traduction française, sont classées et disposées avec ordre dans une table.

REMARQUES et Observations sur la plaine de Troie, pendant un Voyage en juin 1799, par Guillaume *Franklin* : (en anglais) *Remarcks and Observations on the plein of Troja, by William Franklin.* Londres, Clarke, 1800, in-4°.

Franklin et son ami Hope n'ont employé que quatre jours à visiter la plaine de Troie. Dans un espace de temps si court, ils ont recueilli plusieurs faits intéressans; mais ils n'ont pas pu y faire les mêmes recherches, y porter un examen aussi approfondi que leur compatriote *Dallaway* et le savant François *le Chevalier,* dont je vais immédiatement donner les relations.

CONSTANTINOPLE ancienne et moderne, et Description des îles de l'Archipel et de la Troade, par Jacques *Dallaway*, etc... : (en anglais) *Constantinople ancient and modern, with an Account of*

the islands to Archipel and that Troade, by James Dallaway, etc.... Londres, 1776, in-4°.

Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre suivant :

CONSTANTINOPLE ancienne et moderne, et Description des îles de l'Archipel et de la Troade, par Jacques *Dallaway*, membre de la Société des Antiquités, chapelain et médecin de l'ambassade anglaise à la Porte ; traduit de l'anglais par André Morelet, avec figures et cartes. Paris, Denné, an VII — 1799, 2 vol. in-8°.

Le même, traduit en allemand, avec figures et cartes : en voici le titre :

DALLAWAYS Reisen nach Constantinopel. Chemnitz, Tusche, 1800, in-8°.

Dans cet excellent ouvrage sous tous autres rapports que celui de la méthode, l'auteur s'est principalement attaché à faire des comparaisons de l'ancien état du pays avec son état actuel.

Dallaway a traité l'article de Constantinople avec plus d'étendue que ne l'avoient fait ses prédécesseurs ; mais ses recherches sont disséminées d'une manière fort incohérente : cette confusion surprend d'autant plus le lecteur, que Dallaway ne peut pas être rangé dans la classe de ces voyageurs qui décrivent les objets à mesure qu'ils s'offrent à eux ; ici c'est un personnage attaché à la légation anglaise, qui, ayant résidé long-temps à Constantinople, avoit tout le loisir nécessaire pour bien classer ses observations, du moins relativement à cette ville. Pour réparer ce défaut de méthode, je rapprocherai dans un apperçu, les objets qui se trouvent épars dans ses descriptions ; et je ne le suivrai dans sa marche, que lorsqu'il arrivera à l'Asie mineure, qu'il a réellement visitée en voyageur : j'élaguerai beaucoup ses recherches sur l'ancien état des pays qu'il a parcourus, parce qu'elles appartiennent beaucoup plus à l'histoire qu'à la relation qu'on attend d'un

voyageur, sur la situation présente des contrées qu'il décrit. Quelque érudition d'ailleurs qu'il ait déployée dans ses recherches, elles apprennent peu de chose aux savans, et elles fatiguent singulièrement l'impatience des lecteurs ordinaires, beaucoup moins curieux de connoître l'ancien état des villes et des peuples, que leur état actuel.

La situation de Constantinople sur un canal qui, communiquant à deux mers, y fait refluer nécessairement les productions de l'Europe et de l'Asie; et l'excellence de son port, où toute l'année les vaisseaux sont à l'abri des vents orageux, sont des avantages trop connus, pour que Dallaway ait dû s'y arrêter. En indiquant la latitude de cette ville, qui est de quarante et un degrés et demi, il observe que les habitans du Nord peuvent difficilement s'accommoder de sa température dans le temps des chaleurs. Rien n'égale la sérénité du ciel et la douceur de l'air dans les autres saisons de l'année; mais dans l'été, les alternatives subites du froid et du chaud, selon les vents qui soufflent des deux mers, affectent dangereusement les complexions foibles.

Le terrein occupé par la ville, et renfermant un espace d'environ deux mille acres, forme une espèce de triangle assez ressemblant à une harpe. La circonférence de son enceinte peut s'évaluer à quatorze milles anglais. Suivant les registres du *Stamboul-effendissy* (le gouverneur de la ville), elle renferme 88,135 maisons, et 130 bains publics. Le nombre de ses habitans néanmoins, en y comprenant ceux des faubourgs de Galata, de Péra, de Tophana, et de la ville de Scutari, réputée aussi faubourg, ne s'élève pas à plus de quatre cent mille ames, dans lesquelles on compte deux cent mille Turcs seulement : le surplus de la population est composé de Juifs, d'Arméniens, de Grecs et de Francs de toutes les nations.

Il est étonnant que Dallaway n'ait pas senti que le calcul qu'il donne des maisons est exorbitant, quand on le rapproche de celui des habitans, sur-tout si l'on considère qu'il est assez apparent que dans ce calcul sont seulement

comprises les maisons renfermées dans l'enceinte de la ville proprement dite : car en retranchant pour la population des quatre faubourgs cent mille habitans sur les quatre cent mille, celle de la ville se trouve réduite à trois cent mille, ce qui ne donne guère au-delà de trois habitans par maison. Cette difficulté s'explique peut-être par l'usage où sont les Turcs, si l'on en excepte la basse classe du peuple, d'occuper une maison entière, et beaucoup mieux encore, par le grand nombre de maisons qu'une infinité d'officiers civils et militaires, délégués dans toute l'étendue de la Turquie européenne et asiatique, laissent vides durant tout le temps de l'exercice de leurs fonctions.

Il est peu de villes où l'on rencontre autant qu'à Constantinople, de jeunes hommes célibataires. Cette circonstance, et les ravages de la peste, contre laquelle les Turcs se prémunissent si peu, diminuent singulièrement la population, malgré la longévité, qui, remarquable dans ceux qu'épargne ce fléau, a pour principe la force de la constitution physique de ce peuple; mais la population, sans jamais prendre d'accroissement, se répare néanmoins assez promptement par les nouveaux venus, qui affluent de toutes les parties de l'empire.

La grande muraille de la ville, depuis les Sept-Tours jusqu'au havre, plusieurs fois détruite par des tremblemens de terre et des coups de mer, a quatre milles de long : elle est garnie de tours de différentes formes, sur lesquelles, comme on l'a vu dans la relation de Sestini, se remarquent encore des inscriptions grecques et latines. Dans la construction des murs, on distingue l'architecture de deux époques différentes : celle de l'ancienne Bysance, où les pierres paroissent d'une seule pièce ; et celle des empereurs grecs, où les assises ne sont formées que de briques plates.

Le château des Sept-Tours, originairement bâti par ces princes, et reconstruit en partie par Mahomet II, renferme les trésors du prince et les prisonniers d'Etat. Trois de ces sept tours ont été renversées par un tremblement de terre en 1784, et n'ont pas été relevées. Constantinople paroît

avoir originairement tiré toute sa splendeur de ses édifices publics. Son fondateur y avoit laissé les rues tracées au hasard : cette difformité subsiste encore. Sur les sept montagnes qui forment son assiette, sont répandues une infinité de rues étroites, sales et mal pavées, qui ne sont nettoyées des immondices que par des chiens vagabonds et une espèce de vautours, mais qui ne le sont pas tellement, qu'on ne puisse, avec assez de fondement, attribuer à la corruption qu'elles exhalent, la peste qui afflige si fréquemment Constantinople, tandis que les fièvres putrides, chose remarquable! y sont très-rares. Ces montagnes, surmontées de dômes et d'édifices publics, s'élèvent l'une sur l'autre, à la différence de celles de Rome, et à l'approche de la mer, forment le plus magnifique aspect, dont l'illusion bientôt se dissipe, lorsqu'on pénètre dans la ville.

Les maisons des Turcs aisés sont vastes et commodes, sans offrir néanmoins dans l'intérieur, ces distributions agréables, dont l'art a été si perfectionné en Europe : celles du peuple ne sont que de misérables baraques bâties en bois, fraîches en été, mais humides, froides et malsaines en hiver. On n'y connoît pas l'usage des vitres et des cheminées : on ne s'y chauffe qu'avec des terrines de charbon-de-terre, dont la vapeur est suffocante. Le principal logement est au rez-de-chaussée; et l'on ne monte à l'étage supérieur que par une échelle. On ne connoît point dans les rues le bruit des voitures, et la tranquillité n'y est pas même troublée par la multitude de gens qui y circulent.

Avant les nombreuses victoires remportées par les Russes sur les Turcs, avant l'arrivée du prince Repnin à Constantinople, où, venant apporter la paix humblement sollicitée par la Porte, et accompagné de six cents soldats, le sabre nud, il rabaissa prodigieusement l'insolence du peuple de Constantinople, et le désabusa enfin de la supériorité que s'arrogeoient les Turcs sur toutes les autres nations, un Franc ne pouvoit guère marcher dans les rues sans courir le risque d'être insulté. Pour prévenir toute avanie, il falloit être accompagné d'un Janissaire : mainte-

tiant on n'a plus rien à craindre de pareil, avec l'attention néanmoins de céder le haut du pavé aux Turcs.

Ce peuple, si jaloux des égards qu'il impose, est de la plus grande insouciance sur la conservation de ses propriétés. Les incendies, dont milady Montaguë et Porter ont assigné les causes (1), et qu'il seroit si facile de prévenir avec quelque attention, et sur-tout en reconstruisant en pierre les maisons, comme sont bâtis tous les édifices publics, éclatent si fréquemment à Constantinople, qu'il ne se passe pas d'année où il n'en arrive quelques-uns, qui, lorsque le vent souffle, sont assez violens pour réduire en cendre plusieurs bâtimens.

En 1683, sept mille maisons furent consumées; en 1788, on craignit la destruction de la ville entière. Au moment où l'incendie éclate, les habitans sont avertis par le son de deux gros tambours placés sur deux hautes tours, et par les cris des gardes de nuit. Quand il a duré plus d'une heure, le sultan est obligé de se rendre sur le lieu avec des mulets chargés de piastres, qu'il distribue de ses propres mains aux travailleurs, et qui, pourvus des mêmes instrumens que les nôtres, sont tous adroits et courageux. Le grand moyen d'arrêter l'incendie, est de le couper en jetant à bas les maisons qu'il n'a pas encore attaquées: les pompes sont petites et insuffisantes.

Moins résignées à ces accidens que les hommes, qui, sans aucune émotion, s'écrient seulement, *Dieu est miséricordieux!* les femmes du peuple s'assemblent autour du sultan et l'accablent de reproches, en imputant à ses fautes et aux erreurs du gouvernement la calamité présente.

---

(1) Une des principales, est l'usage d'un brasier ardent appelé *tandour*, qu'on place sous le tapis pendant le repas et la conversation, et que le plus souvent on oublie après l'avoir renversé avec les pieds. Ce tandour enflammant le tapis, devient le foyer de la déflagration de l'appartement et du reste de la maison, extrêmement combustible par la nature de sa construction, qui est toute en bois.

Comme c'est la seule occasion de faire percer la vérité jusqu'au prince, et qu'en Turquie les femmes peuvent tout dire impunément, on conçoit que beaucoup d'incendies ne sont pas l'effet du pur hasard. De ce qu'ils ne se manifestent que dans les parties de la ville construites en bois, et qu'on les arrête en coupant la communication, il résulte que les édifices bâtis en pierre ne sont pas atteints : tels sont, entre autres, les Kans, les Bazars et les Bazestins.

Dallaway donne sur ces édifices des détails curieux que j'abrége. Dans les Kans, communément de forme carrée et environnés d'une colonnade où sont pratiquées des cellules divisées en trois étages, les marchands qui voyagent en caravane trouvent toutes sortes de commodités.

Les Bazars sont des espèces de cloîtres fort élevés et éclairés par des coupoles, qui, en été, y entretiennent la fraîcheur. Un, entre autres, particulièrement destiné aux marchands du Caire, pour les drogues et les minéraux, est digne de la curiosité d'un naturaliste. On trouve dans d'autres, des joailliers, dont le commerce roule singulièrement sur les pierreries brutes ; et des libraires, qui tiennent un assortiment de manuscrits turcs, arabes et persans. Les recherches que fit Dallaway dans ces bazars, pour se procurer des manuscrits grecs, furent sans succès : on prétend qu'ils sont dispersés dans les monastères, et particulièrement au Mont-Athos ; ceux qu'il en a vu rapporter n'étoient que des ouvrages des Pères grecs, et des homélies : mais il est disposé à croire qu'on pourroit y découvrir quelques livres classiques.

C'est dans les bazars qu'on peut le mieux observer le caractère national. Souvent les boutiques y sont ouvertes sans maître ni gardien ; mais cette confiance ne doit pas en inspirer à l'acheteur sur la loyauté du vendeur, quant à la véritable valeur de la marchandise. Le Turc, immobile, et ne s'abaissant jamais à faire aucunes politesses aux Francs pour s'attirer des chalans, ne surfait guère que d'un tiers ; mais aux marchands des autres nations, il ne faut pas offrir plus de la moitié du prix auquel ils mettent leurs marchan-

dises ; encore est-on toujours la dupe des Grecs, aussi artificieux que souples. Quant à l'Arménien, pesant et paisible, il n'est ému qu'à la vue de l'or et de l'argent. Pour le Juif, on ne l'emploie guère que comme courtier.

Les Bazestins sont des magasins qui forment des rues. Le plus remarquable est celui des orfèvres, dont les ouvrages sont plus matériellement qu'artistement précieux.

Les autres édifices modernes de Constantinople, sont le sérail, les mosquées, les aqueducs, les fontaines, les citernes, les bains.

Le sérail occupe la pointe du promontoire sur lequel étoit située l'ancienne Bysance, et qui, du temps des empereurs grecs, étoit occupée par les prêtres de Sainte-Sophie. Mahomet II choisit judicieusement ce terrein pour y placer son palais, et le fit entourer de hautes murailles de quatre milles de circuit. Dans l'enceinte, sont deux grandes cours, au-delà desquelles aucun étranger ne peut pénétrer sous aucun prétexte. L'entrée, qui a fait donner à la cour ottomane le nom de Sublime Porte, est sous une lourde masse qui a toute l'apparence d'un bastion. C'est là que sont exposées, pendant trois jours, les têtes de ceux qui sont immolés, soit à la jalousie et à la cupidité du sultan, soit au ressentiment des Janissaires et des pachas. Au-delà de cette porte, est une place où sont la monnoie et le divan du grand-visir. Derrière ces édifices, est l'arsenal, autrefois l'église de Saint-Irénée, embelli de marbres et de mosaïques : on y conserve une collection curieuse de machines de guerre et d'armes anciennes.

Par-delà, tout le terrein est couvert de constructions détachées, sans aucune régularité, et d'une magnificence confuse. Ce sont des pavillons surmontés de dômes, un manége pour le sultan, des bains de marbre et de porcelaine, de riches kiosques, entre lesquels on remarque celui où se rend le sultan les jours de cérémonie, et qui est soutenu sur des colonnes de marbre antique. Ceux que fréquentent les odalisques sont situés près du rivage, avec des jardins de fleurs dans le genre turc, et des terrasses que

défendent de hautes murailles. Dans l'intervalle des bâtimens, sont des bosquets de cyprès. Cette combinaison des ouvrages de l'art et des productions de la nature, ces dômes brillans mêlés aux cimes des arbres, frapperoient d'admiration, dit Dallaway, si l'on n'étoit pas saisi d'horreur, en se rappelant que dans ce petit espace, il s'est passé plus de scènes de rapines et de cruautés, qu'en aucun autre lieu de même étendue.

L'église de Sainte-Sophie, qui est aujourd'hui la principale mosquée de Constantinople, peut être rangée dans la classe des édifices modernes, soit parce qu'on l'a ornée de quatre minarets ou clochers, comme les autres mosquées, soit parce qu'on en a altéré la décoration intérieure, en la réduisant au point de simplicité qui caractérise les temples des musulmans. La masse de l'édifice, qui a la forme d'une croix grecque, est en pierres de taille revêtues de marbre : on y admire des colonnes de porphyre et de jaspe vert, apportées du temple du soleil à Rome, et du temple de Diane à Ephèse.

La plupart des autres mosquées, qui sont en grand nombre, puisque beaucoup de sultans en ont fait édifier pour leur sépulture, ont été construites par des architectes grecs, sur le modèle de Sainte-Sophie; mais les dômes de ces mosquées, quoiqu'ils fassent honneur au talent de ces artistes, sont bien inférieurs à celui qui décore cette ancienne basilique. Les plus remarquables, sont les mosquées de Bajazet, d'Achmet Ier, l'Osmanie, et sur-tout la Solimanie. Ces deux dernières sont ainsi appelées du nom d'Osman et de Soliman, leurs fondateurs. Toutes sont décorées de coupoles, de minarets, de galeries : leur magnificence consiste principalement dans la richesse des matériaux, tels que le granit, le marbre, le porphyre, le jaspe, qu'on a fait entrer dans leur construction, car elles sont dénuées d'ailleurs de tout ornement.

Une chose digne d'observation, c'est que dans ces temples, le respect pour la Divinité n'est point fortifié par la pompe des cérémonies, et par le sentiment plus tendre de

la dévotion : il n'y est inspiré non plus par aucun chant religieux. Pour tout spectacle, on y voit un petit nombre de dévots dans des attitudes gênantes et forcées : pour toute mélodie, on y entend réciter d'une voix traînante, criarde et presque toujours discordante, quelques versets de l'Alcoran.

Après les mosquées, les édifices modernes les plus considérables sont les aqueducs, la plupart vraiment magnifiques, et dont plusieurs, originairement construits par les empereurs grecs, ont été réparés par les sultans. Celui dont on doit la construction primitive à Valens, construit de couches alternatives de pierres et de briques, réunit deux des montagnes de Constantinople par plus de quarante arches, dont quelques parties ont de doubles arcades.

Les fontaines sont très-multipliées dans cette ville, mais absolument dénuées de décoration. L'eau n'y jaillit point en l'air; elle coule en grande abondance d'un simple tuyau de fer, et est d'une grande pureté. Des vastes citernes que renferme la ville, on remarque celle de Constantin, qui reçoit un ruisseau, dont la voûte est soutenue par de nombreuses colonnes à chapiteaux d'ordre corinthien; et celle de Philoxènes, décorée aussi de plus de trois cents colonnes, toutes de beau marbre et d'une juste proportion.

Constantinople renferme jusqu'à cent trente bains publics, qui sont tout-à-la-fois aussi des étuves. Ces bains sont formés de deux chambres voûtées, et éclairées seulement par une coupole. Dans la première, l'on quitte et l'on reprend ses habits. Des tuyaux de chaleur échauffent la seconde, et c'est là qu'on sue. La chaleur y est communément portée au trentième degré de Réaumur : peu d'hommes peuvent la supporter plus de vingt minutes, les femmes y résistent plus long-temps. Sur une table de marbre est placée l'étuve : deux hommes, les mains garnies d'une étrille forte de poil de chameau, vous frottent de la tête aux pieds avec du savon parfumé, pêtrissent vos muscles, assouplissent vos jointures, et les font craquer avec un bruit tout semblable à celui du coup de l'électricité. La

décence la plus scrupuleuse, et la propreté la plus recherchée s'observent dans le cours de l'opération. Après le bain qui y succède, on se rend dans la chambre attenante, où se trouvent des lits rangés en file. On y passe une heure à fumer, et l'on s'expose ensuite, sans aucun inconvénient, à l'air libre. Il n'en coûte, pour tout cela, que la valeur de quelques sols de France, et il y a même, pour les deux sexes, des bains gratuits.

Quoique les grandes maisons aient des bains particuliers, Dallaway observe que parmi les cent trente bains publics, on en compte plusieurs qui sont destinés aux femmes de toute condition. Les opérations qu'on vient de décrire, n'y sont confiées, comme on le conçoit aisément, qu'à des personnes du même sexe. L'usage des bains est si précieux pour les femmes, sur-tout par l'agrément des liaisons qui s'y forment entre elles, que lorsque les baigneuses se *lèvent*, on entend un cri de joie jusque dans les rues.

Dallaway nous avertit qu'il n'a négligé aucune occasion de s'assurer de l'exactitude des descriptions que milady Montaguë a faites, des assemblées qui se forment dans les bains des femmes, et qu'il n'a trouvé aucun motif d'en révoquer en doute la réalité.

Le génie des Turcs est tellement destructeur, que Constantinople, enrichie, par Constantin et ses successeurs, d'une infinité de dépouilles de l'ancienne Rome, ne renferme plus aujourd'hui qu'un petit nombre de monumens antiques, en y comprenant même ceux qui étoient l'ouvrage des empereurs grecs.

Telles sont d'abord les trois colonnes érigées par les empereurs Constantin, Marcien et Arcadius, qui n'ont rien de comparable aux colonnes Trajane et Antonine, et dont la dernière n'a conservé que sa base. Dans l'Almeydan, jadis ce vaste hippodrôme, si célèbre dans l'histoire du Bas-Empire, par les factions des Bleus et des Verts, mais qui est réduit aujourd'hui à une étendue de 250 pas de long sur 150 pas de large, subsistent encore trois monumens beaucoup plus curieux que les précédens.

Le premier est un obélisque d'un seul morceau de granit, de soixante pieds de haut, et chargé d'hiéroglyphes égyptiens : il fut apporté de la Haute-Egypte sous le règne de Théodose l'ancien. Le second, est la colonne Serpentine, ainsi nommée de trois serpens entrelacés qui forment le fût de la colonne, et dont on ne distingue plus que les corps. Le troisième, est une colonne de bronze, de quatre-vingt-quatorze pieds de haut, réparée et couverte de lames de bronze doré, par Constantin Porphyrogénète, et qui servoit à marquer l'une des extrémités de la lice dans l'hippodrôme : elle a été tellement endommagée, lorsqu'on en arracha les plaques de bronze, qu'elle ne peut pas durer encore long-temps. Ces trois monumens sont les restes uniques d'un nombre infini de belles statues qui ornoient l'hippodrôme, et où l'on admiroit sur-tout les quatre chevaux de bronze attribués à Leucippe, enlevés de Constantinople par les Vénitiens, et que le courage des Français a conquis.

Après avoir ainsi rassemblé dans un apperçu rapide, tout ce qui concerne le matériel de Constantinople, et qui ne se trouve que très-disséminé dans la relation de Dallaway, il faut maintenant le suivre dans l'intérieur du sérail, relativement à l'état des femmes qui y sont renfermées, aux réglemens qu'on y observe, à la politique qui en dirige les ressorts secrets, aux revenus publics et particuliers que le sultan verse dans son trésor, ou qu'il en distrait pour les dépenses publiques. Je terminerai ce tableau, dont les couleurs sont singulièrement brouillées et incohérentes dans l'ouvrage de Dallaway, par l'extrait des notions qu'il donne sur ce redoutable fléau de la peste, qui désole si souvent Constantinople, sur la manière d'exercer en Turquie la médecine, et sur l'ordre des successions dans ce pays.

Le nombre des habitans du sérail excède six mille personnes, parmi lesquelles on compte cinq cents femmes, dont le *kisler aga* règle les rangs : beaucoup ne sont employées dans le sérail que le jour, et ont leurs maisons

et leur famille dans la ville, où elles se retirent le soir.

Lors de l'avènement du sultan au trône, les grands de l'empire lui font présent de jeunes esclaves, pour s'assurer en elles des protectrices. On en choisit six qui sont appelées *kadines*. Le sultan Abdel Hamidan en a ajouté une septième. De ces six kadines, quatre sont considérées comme ses épouses, quoiqu'elles n'en aient pas le titre. La première d'entre elles, qui donne un héritier à l'empire, devient la sultane favorite, et a le titre d'*hassely-sultane* : il est rare qu'on laisse violer par les autres femmes du sérail, le privilége exclusif de donner ces héritiers ; pour l'empêcher, on emploie les moyens les plus infâmes et les plus violens. Si l'enfant de l'hassely meurt, elle perd son rang.

Les femmes du sérail sont principalement des Géorgiennes et des Circassiennes, toutes de la première jeunesse et d'une beauté exquise, qu'on peut acheter dans des maisons particulières, ou dans le marché des femmes, où elles sont exposées en vente : leur prix est souvent de plusieurs milliers de piastres. Le sérail est meublé aussi des plus belles filles de l'Egypte et de l'Abyssinie ; celles de ce pays, qui ont moins d'attraits, ne sont employées que pour le service domestique, et leur prix n'excède guère 150 liv. sterling. L'entrée du marché des femmes est sévèrement interdite aujourd'hui aux Francs qui pouvoient autrefois s'y présenter, sous prétexte de racheter des esclaves. Dallaway observe que les femmes achetées pour le sérail, et réputées heureuses d'être l'objet d'un pareil choix, ont souvent la triste destinée d'être empoisonnées par leurs rivales, ou noyées si elles deviennent enceintes.

L'éducation des jeunes personnes qui entrent dans le sérail, est très-soignée, en tout ce qui peut contribuer aux amusemens du sultan. De vieilles femmes leur enseignent à broder des fleurs, à danser avec plus de volupté que de graces, à chanter et à pincer de la guitarre et du luth. Du temps de Dallaway, le sultan qui avoit beaucoup de goût pour les usages et les arts de l'Europe septentrionale, avoit introduit dans le sérail des femmes instruites à toucher le

forte-piano et la harpe, et qui devoient former des élèves.

La politique des sultans est invariable à l'égard de leur héritier présomptif; il est renfermé dans un quartier du sérail où il n'a en sa puissance que des femmes hors d'âge d'avoir des enfans; sa mère est confinée au vieux sérail: elle ne peut le voir que deux fois par an aux fêtes du bayram; c'est le sultan lui-même qui leur procure cette entrevue.

La règle de conduite des empereurs ottomans, paroît être, depuis fort long-temps, de mener une vie molle et voluptueuse, de se montrer seulement quelquefois avec pompe à la tête de l'armée, de confier, sans restriction, le pouvoir exécutif à leurs grands visirs, mais de ne les laisser que fort peu de temps en possession de cet immense pouvoir. On peut calculer en effet, en prenant un terme moyen, qu'à l'exception de la famille des Kuprogli dont quatre membres ont joui successivement du visiriat pendant un grand nombre d'années, tous les autres visirs n'ont pas pu conserver leur place au-delà de trois ans.

Le mufti peut opposer une barrière presque insurmontable au pouvoir despotique du souverain, ou du moins en réprimer les excès, par le droit qu'il a de l'avertir trois fois au nom du peuple. Dallaway néanmoins observe que cette influence du mufti a singulièrement diminué, depuis que les deux kadilesker se sont soustraits à son autorité; il auroit pu ajouter qu'antérieurement même à cette diminution de leur influence, on avoit vu plusieurs mufti déposés et exilés, quelques-uns même mis à mort; mais ces coups d'autorité n'ont jamais été que le résultat de l'adresse qu'ont eue les sultans de ranger de leur parti le redoutable corps des *oulemas*.

Le plus déplorable effet de la délégation que le souverain fait de son pouvoir à ses ministres, qui ne font que passer dans différentes places (1); c'est l'indifférence que

---

(1) On a vu qu'au moyen de la permanence et de l'habileté des employés subalternes, cette instabilité, dans l'opinion au moins

ceux-ci contractent pour le bien public. L'instabilité de la faveur, et le danger même dont leurs propres jours sont incessamment menacés, les constituent en quelque manière dans la fâcheuse nécessité de s'occuper uniquement d'amasser des trésors pour racheter leur vie, de se faire des amis à tout prix, de faire même germer des semences de rebellion pour se rendre nécessaires en les étouffant. On concevra aisément que des vexations de toute espèce sont les ressorts qu'ils emploient pour accumuler leurs richesses, lorsqu'on considérera qu'ils n'ont ni salaires, ni pensions attachés à leurs emplois. Contre une administration si vicieuse qui se ramifie dans toutes les parties de l'empire, l'unique ressource est de faire parvenir ses plaintes à la Porte ; mais si les ministres, objets de la dénonciation, sont sacrifiés, tout ce qu'ils avoient amassé par leurs rapines, devient la propriété de l'état, sauf une modique portion qu'il est d'usage de laisser à la famille. La même chose s'observe, lorsqu'ils viennent à décéder dans l'exercice de leurs places. Ce principe machiavélique étoit dans toute sa vigueur, long-temps avant Mustapha III, qui ordonna que le Prince de Machiavel, et la réfutation de cet ouvrage par Frédéric II, seroient traduits en turc pour l'instruction de ses ministres.

Dans l'opinion des Turcs, la valeur des trésors accumulés dans le sérail, est incalculable : ceux que Mahomet II trouva dans le palais des empereurs grecs, ont toujours été grossis par ses successeurs. Lorsque les présens faits par les ambassadeurs des princes étrangers, sont en métaux d'or ou d'argent, on les envoie sur-le-champ à la monnoie pour y être convertis en espèces. Le sultan distribue les autres à sa famille.

Le revenu particulier du sultan, suivant Dallaway, ne monte qu'à sept cent mille liv. sterling, provenant de ses possessions féodales et héréditaires, de la dépouille des mi-

---

de Mouradgea, n'avoit pas toutes les suites fâcheuses qu'elle sembleroit devoir entraîner.

nistres et des gouverneurs de provinces, de la capitation levée sur les chrétiens (car les musulmans en sont affranchis), des monopoles sur les grains et sur le café. On a précédemment vu de quelle nature est celui qui se pratique sur les grains; le monopole sur le café, est, à peu de chose près, semblable. Indépendamment de ces branches de revenus, le sultan puise à son gré dans le trésor du sérail; enfin, il a souvent recours à la désastreuse ressource de l'altération des monnoies. Le trésor national qui se compose des douanes de dix pour cent sur les nationaux, de trois pour cent seulement sur les francs, et des sommes que les gouverneurs de provinces font passer à Constantinople, est absolument séparé du trésor du souverain: il s'élève à un million sterling, et il a été grossi du produit de soixante mille liv. sterling, par une taxe sur le vin et sur l'eau-de-vie, qui est employée aux établissemens militaires.

Au premier apperçu, on conçoit difficilement que des revenus si modiques puissent suffire aux dépenses d'un si vaste empire, et Dallaway ne s'est pas occupé de donner la solution de ce problême d'économie politique; elle se trouve, ce semble, dans la modicité des dépenses à la charge du trésor public. Au moyen des zaims et des timariots, l'état n'est chargé que de la paye des janissaires et des spahis; les dépenses de la guerre pèsent donc bien peu sur le trésor public; celles des départemens civils se réduisent presque à rien, n'y ayant, comme on l'a déjà dit, ni appointemens ni pensions attachés aux divers emplois dont le salaire consiste uniquement dans la faculté d'exercer des vexations de toute espèce sur les divers sujets de l'empire. La modicité de ces revenus qui sembleroit indiquer que les peuples ne sont pas foulés, prend donc, comme on le voit, son principe dans l'oppression même des classes les plus précieuses de la société.

La peste qui ravage si souvent Constantinople, est encore une ombre fort triste dans le tableau qu'on vient de tracer. La plus redoutable espèce de ce fléau destructeur se répand de la Syrie en Egypte, et de-là à Constantinople où par

conséquent elle n'est pas endémique, et où elle ne se propage que par la communication.

En confirmant tout ce que les précédens voyageurs ont dit de l'extrême insouciance où le dogme de la fatalité jette les Turcs sur les moyens qu'ils pourroient employer pour se préserver de la peste, Dallaway observe que cette insouciance n'est pas aussi déraisonnable qu'on seroit porté à le croire. Il est constant, dit-il, qu'il y a tel homme qui s'expose impunément aux dangers de la contagion, sans en être jamais atteint, tandis que tel autre qui s'est tenu bien renfermé, meurt en décachetant une lettre. C'est peut-être d'après l'observation de cette espèce de phénomène, que les Grecs, les Arméniens, les Juifs, quoiqu'ils ne croyent pas à la prédestination, prennent tout aussi peu de précautions que les musulmans. Dallaway, observateur attentif et médecin éclairé, s'est assuré que, généralement parlant, les personnes jeunes et de bonne santé, sont plus facilement attaquées de la peste que celles qui sont âgées ou atteintes d'une maladie chronique et dont la constitution est affoiblie. Elle attaque davantage les femmes turques que les autres femmes du Levant, parce qu'elles sont plus renfermées dans de petits appartemens peu aérés. Ceux qui ont survécu à l'attaque de la peste, éprouvent, lorsqu'elle se renouvelle, des douleurs dans les cicatrices qu'ont formées les anciens abcès, mais ils n'en sont pas atteints de nouveau. Le malade fortement frappé de la crainte de la mort, échappe rarement. Dans la peste de 1795, on observa que les phases de la lune influèrent singulièrement sur le plus ou moins d'activité de ce fléau. Il est connu depuis long-temps, que les extrêmes du froid et du chaud ralentissent la contagion, et la font cesser enfin totalement. On peut, dit Dallaway, se faire une idée de la ténacité de l'infection pestilentielle, par le fait suivant : une maison où quatre personnes avoient été attaquées par la peste, fut abandonnée par une famille entière ; après en avoir fermé les portes et les fenêtres, elle y revint trois mois après, et faute de l'avoir purifiée par les fumigations usitées, plu-

sieurs personnes de cette famille prirent la peste et en périrent.

La force de la constitution des Turcs et les exercices les défendent quelquefois de la contagion (1), mais les Grecs qui mènent une vie plus molle meurent dans une plus grande proportion, et combattent le mal sans succès par des remèdes que la superstition et l'ignorance leur ont dictés. Les Turcs au contraire connoissent des remèdes tirés de traités arabes sur cette maladie, et qui réussissent quelquefois. Assez récemment, on en emploie un qui consiste dans l'application d'une chemise huilée et dans l'usage de quelque friction. Dallaway a substitué à l'huile une solution alkaline; et il s'est assuré que les malades qui en avoient usé, et avec lesquels il n'avoit eu aucune communication, avoient échappé. Il prononce, au reste, qu'on a bien démêlé quelques causes qui contribuent à répandre la peste, mais que jusqu'ici on n'a découvert aucun moyen de l'extirper entièrement. Comment expliquer, dit-il, pourquoi, lorsque sa furie est dans la plus grande activité, elle disparoît soudainement ?

C'est ici le lieu de donner l'apperçu de ce que Dallaway a dit de la médecine, tout à la fin de sa relation. Un grand nombre de personnes la pratiquent sans en avoir presque aucune connoissance. Pour exercer cette profession, il faut, à la vérité, une licence du médecin impérial, mais elle est de pure forme, et on l'obtient ou l'on s'en passe pour une très-légère somme. Les médecins employés dans le sérail, ou attachés à quelques grands, ne se font pas scrupule d'administrer des préparations souvent très-funestes dans leurs effets. La nécessité des circonstances pour

(1) A ces deux causes, on pourroit peut-être ajouter l'insouciance des Turcs, fondée sur le dogme de la prédestination; car, après le fait précédemment observé, que ceux qui sont fortement affectés de la crainte de la mort, échappent rarement, il doit nécessairement s'ensuivre que ceux qui ne sont pas fortement frappés de cette crainte échappent plus communément.

ceux qui en font usage, accroît la récompense pour ceux qui les administrent, lorsque par hasard l'emploi qui en a été fait se trouve suivi du succès.

On professe bien dans les écoles annexées aux mosquées la science de la médecine, d'après la doctrine d'Avicène, d'Averroës, et celle de quelques autres auteurs arabes; mais la pratique n'est fondée sur aucun systême suivi. Dans la profonde ignorance où sont les orientaux, des premières notions de la chimie, les préparations pharmaceutiques qui se vendent dans les boutiques, sont grossières et inefficaces. Les prétendus médecins emploient avec profusion les eaux distillées pour véhicule à toutes les drogues qu'ils administrent. Peu de Turcs exercent la médecine : ce sont communément des Grecs et des aventuriers italiens qui font des nationaux les dupes de leur charlatanisme. Cette impéritie rapprochée des ravages fréquens de la peste, dévoue à la mort un nombre incalculable de victimes : c'est par cette considération sans doute, qu'à la suite de ses observations sur la dangereuse manie d'exercer aveuglément la médecine, Dallaway traite, en peu de mots, de l'ordre des successions.

Il est réglé par le koran, que le fils hérite d'une portion double de celle de la fille. Si la femme n'a d'enfans vivans que des filles, elle a un quart dans la succession de son mari, et s'il y a des enfans mâles, un huitième seulement. Celui qui hérite de son frère mort sans enfans, paye au trésor du sultan, trois pour cent de la valeur des biens qu'il recueille. Dans ces successions collatérales, les femmes héritent de la même manière, excepté des terres labourables qui, dans ce cas, sont attribuées à la couronne. Lorsqu'il ne se présente aucun héritier légitime, toutes les sommes trouvées dans la succession sont gardées au trésor public pendant six années, avant d'être irrévocablement dévolues au fisc.

Je vais maintenant suivre Dallaway dans ses excursions hors de l'enceinte de Constantinople proprement dite.

Des faubourgs de cette ville, Galata est le plus consi-

dérable, il a quatre milles de circuit ; c'est la résidence d'un grand nombre de marchands de toutes les nations. Les rues en sont étroites et formées de boutiques et de magasins remplis de tous les articles que peut fournir le commerce d'Europe. Il s'y trouve beaucoup de tavernes où les ottomans s'abreuvent à la dérobée, de la liqueur défendue par le prophète. Ce faubourg offre dans les portefaix arméniens, des exemples de force qui, suivant Dallaway, surpassent tout ce que Buffon a dit de l'homme considéré comme animal. Seize Arméniens, les bras entrelacés, portent, en montant la pente rapide des quais de Galata, une barique de vin suspendue à une pièce de bois, dont le poids distribué entre eux tous, fait pour chacun d'eux, un fardeau de trois cents livres pesant.

Le faubourg de Péra a une étendue de deux milles de long sur une hauteur très-élevée ; les rues sont mal pavées et irrégulièrement bâties. C'est, pendant l'hiver, la résidence des ambassadeurs et des envoyés étrangers entre lesquels la Porte ne fait aucune différence. Ils y vivent avec beaucoup de faste, et les palais de quelques uns d'entre eux sont magnifiques et délicieusement situés. Dans la saison où ils habitent Galata, rarement ils sont obligés de s'écarter de cette résidence.

A la Porte, il n'y a point, comme dans la plupart des cours de l'Europe, un lever où le prince reçoit les ministres étrangers. A l'arrivée d'un ambassadeur, il a audience du visir et du sultan, mais à son départ il ne voit que le premier. Les affaires ne se traitent que par des messages confidentiels qui sont présentés le jeudi, jour où se tient le divan, par le plus ancien interprète de la nation ; mais si quelque affaire importante l'exige, le reis effendi (c'est le ministre des relations extérieures) donne un rendez-vous à l'ambassadeur dans un kiosque, sur le Bosphore.

C'est avec le secours des interprètes appelés drogmans, qui parviennent à parler couramment sept à huit langues, et dont, pour certaines légations, le nombre s'élève à plus de trente, que se traitent toutes les affaires. La résidence

des ambassadeurs à Péra, y jette un grand mouvement. Dallaway ne parle qu'en passant, de Suphara, le troisième faubourg de Constantinople ; il est beaucoup moins considérable que les précédens.

Sur la côte d'Asie est la ville de Scutari ou l'ancienne Chrysopolis, ainsi nommée de ce que c'étoit en ce lieu que les Perses ramassoient les tributs des peuples de l'Asie mineure, soumis à leur domination ; ce fut le premier objet des observations de Dallaway, lorsqu'il entreprit son Voyage dans l'Asie mineure, dans la Troade et dans l'Archipel. Cette ville que l'on considère comme le quatrième faubourg de Constantinople, sans avoir retenu toute l'importance qu'elle avoit dans l'antiquité, est néanmoins fort peuplée encore. C'est la résidence de plusieurs grands de l'empire, ou disgraciés ou affichant le goût de la vie privée. C'est aussi celle de l'ambassadeur Persan qui n'a pas, comme ceux des puissances chrétiennes, la permission de résider à Constantinople. Dans le voisinage de cette ville campent chaque année, les pélerins qui composent la caravane de la Mecque, et dont le nombre, depuis quelque temps, est fort diminué, soit par le refroidissement de la dévotion, soit par l'économie qu'ont apportée les sultans dans le traitement des pélerins. Les cimetières plantés en cyprès, qui environnent Scutari, et où la vénération des Turcs pour les morts, s'annonce par des monumens ou des inscriptions, présentent un aspect qui n'est pas sans charme pour les ames disposées à une douce mélancolie.

Après Calcédoine, ville si célèbre sous les empereurs grecs, et dont il ne reste plus que des ruines, Dallaway conduit le lecteur dans le golfe de Nicomédie. La ville de ce nom avoit reçu son principal lustre du choix qu'en avoit fait Dioclétien, pour sa résidence, de la magnificence qu'il y avoit déployée dans les édifices qu'il y avoit fait construire, et des priviléges qu'il avoit accordés à ceux qui viendroient s'y établir. Rivale, en quelque sorte, de Rome, pour la population et pour l'étendue, quoique plusieurs fois détruite par des tremblemens de terre, elle

a toujours été rebâtie à cause de sa situation avantageuse pour le commerce. Elle renferme encore aujourd'hui plus de trente mille ames ; mais de son ancienne splendeur, il ne reste que les ruines d'un édifice appelé *Eskiseray*, attribué à Dioclétien, et aussi reconnoissable qu'au temps où l'avoit vu Busbeck, par des fragmens de colonnes de porphyre et de marbre.

Nicée devenue plus considérable que Nicomédie dans le moyen âge, et successivement la résidence de plusieurs empereurs grecs et ottomans, n'est plus aujourd'hui qu'un misérable village appelé *Ismid*, entouré de débris des églises grecques et des mosquées, et de bains au milieu desquels s'élèvent d'immenses cyprès. On a fait entrer dans les murailles dont ce village est entouré, plusieurs portions des anciens murs construits en marbre taillé avec soin, et de précieux monumens de l'antiquité, tels que plusieurs arcs de triomphe et trois portails, dont l'un paroît être relatif aux victoires de Trajan.

Bruse ou Pruse dont on rapporte la fondation à Prusias, roi de Bithynie, malgré les désastres qu'elle eut à essuyer à plusieurs reprises, s'en étoit tellement relevée, que Busbeck qui la visita en 1550, la trouvoit plus riche et plus peuplée que Constantinople; mais elle est singulièrement déchue depuis cette époque, sa population néanmoins est encore de cinquante mille habitans, et l'on y compte cent quarante mosquées.

Le mont Olympe de la Bithynie qui n'a rien de commun avec le mont Olympe de la Thessalie, est un assemblage de hautes montagnes d'environ cinquante milles de circonférence, divisées en trois régions: la dernière de forme volcanique, avec un cratère éteint, couronne un immense amas de rochers ; c'est la cîme d'une des plus hautes montagnes de l'ancien continent.

La ville de Magnésie, appelée dans l'antiquité, la ville de Fontale, fut successivement le séjour des empereurs grecs de Nicée, le siége de l'empire Ottoman, et la résidence de plusieurs héritiers de l'empire. On y chercheroit

en vain des restes bien conservés d'anciens monumens; car lorsque les Turcs construisent quelques édifices publics, ils retaillent les débris de l'antiquité pour les accommoder au goût dépravé de leur architecture; ils ne font grace qu'aux fûts des colonnes, et donnent aux chapiteaux les formes hétérogènes des leurs.

C'est par un chemin tortueux, mais qui présente des aspects pittoresques, qu'on entre dans une plaine où l'on a la vue complète de la baie de Smyrne et de la ville de ce nom. Cette célèbre ville occupe une langue de terre qui s'avance dans la baie. Tout son territoire est de la plus riche culture, couvert de vignobles et de villages bien bâtis.

Quoique Smyrne ait été incendiée et pillée à plusieurs reprises, quoiqu'elle ait été fréquemment renversée par des tremblemens de terre, quoique la peste s'y manifeste annuellement, c'est des sept villes auxquelles s'adresse l'écrivain de l'Apocalypse, la seule qui rappelle son ancienne splendeur, non pas, à la vérité, par ses anciens édifices, puisqu'il n'en subsiste plus aucun, mais par sa population et son étendue qui se sont certainement augmentées.

De toutes les villes de l'ancienne Ionie, c'étoit celle qui offroit les restes d'antiquité les plus précieux; mais la facilité de les transporter par mer, et le grand nombre de curieux qui y ont afflué, en ont épuisé la mine. Cependant Dallaway observe que dans l'été qui précéda son voyage, on avoit découvert, en creusant un puits, un temple formé de blocs de marbre et de porphyre, et une statue de Pâris, d'un très-beau travail.

Dallaway estime que la population de Smyrne s'élevoit, de son temps, à cent mille ames: il ne s'est pas mis en peine d'indiquer les causes d'une population si considérable dans une ville souvent renversée en partie par des tremblemens de terre, et annuellement dévastée par la peste. On peut prononcer avec confiance, que c'est moins encore à la fertilité de son territoire qui, outre les grains de

toute espèce, produit en grande abondance, des fruits rafraîchissans et exquis, qu'à la beauté et à la situation de son port, et au commerce immense qui s'y fait, qu'on doit rapporter l'état florissant de cette ville, l'échelle la plus fréquentée de tout le levant, et où presque toutes les puissances chrétiennes ont des consuls. La chaleur néanmoins y est incommode, et le seroit encore bien plus, si l'on n'y étoit pas rafraîchi par des vents de mer, et si l'attention qu'on a eue de rapprocher beaucoup les maisons et de rétrécir les rues, ne contribuoit pas aussi à tempérer l'ardeur du soleil. Cette précaution ne défend pas les habitans des morsures d'une légion de mosquites qui troublent le repos de la nuit, et attaquent bien plus les étrangers que les naturels du pays ; mais cet inconvénient est bien léger, quand on le rapproche des dangers toujours renaissans que font courir la peste et les tremblemens de terre. Celui de 1688 fit périr quatre mille personnes, et l'incendie qui le suivit dévora plus de la moitié de la ville, de sorte que, comme l'a observé la Mottraye, Smyrne, depuis cet événement, peut s'appeler *la nouvelle Ville*.

Un accident d'un nouveau genre fit périr, en 1770, plus de quinze cents Grecs. A la nouvelle qui se répandit dans Smyrne, de la perte de la bataille navale dans le détroit des Dardanelles, et de la destruction totale de la flotte ottomane, dans le port de *Tchesmé*, les Turcs fanatisés par le douanier Ibrahim Aga, se jetèrent sur tout ce qu'ils rencontrèrent de Grecs. Le massacre dura seize heures; et les francs de toute nation y auroient été enveloppés, si c'eût été un jour ouvrier où ils eussent été répandus dans la ville.

Quant à la peste, ses ravages se renouvellent annuellement par les communications commerciales avec les autres ports du levant; mais les désastreux effets en sont néanmoins affoiblis par le zèle sans exemple d'un supérieur de l'hôpital de Saint-Antoine, appelé *Fra Luigi di Pavia*, religieux de l'ordre des récolets, et fondateur de cette maison. Ayant été atteint de la peste, il avoit fait vœu,

s'il échappoit, de soigner au moins un pestiféré. Le succès dont fut couronnée cette première tentative, le détermina a consacrer le reste de sa vie à cet office d'humanité. Le remède qui lui parut le plus efficace, ce furent les frictions d'huile et l'application des chemises qui en étoient imprégnées. D'après le calcul le plus rigoureux des malades qu'il avoit sauvés, il l'estimoit aux deux tiers de ceux qu'il avoit soignés.

De Smyrne, et toujours en côtoyant le *Caystre* presque aussi sinueux que le Méandre, Dallaway se transporta sur les ruines d'Ephèse; elles consistent d'abord dans un rang de voûtes qui paroissent avoir été des magasins. Au-dessus sont les débris du stade en partie soutenu aussi par des voûtes pour le mettre au niveau d'une certaine hauteur de la montagne. La muraille qui en formoit l'extrémité circulaire subsiste encore. Une arcade en marbre blanc, des blocs énormes de la même matière attestent l'ancienne magnificence de ce cirque. Au-delà se voyent les bases d'un grand nombre de colonnes qui paroissent avoir soutenu des arches d'une grandeur extraordinaire, et qui sont les restes d'un vaste édifice, dont aucun voyageur n'avoit fait mention.

Dallaway visita aussi un théâtre regardé par Pokocke, comme le plus petit des deux qu'avoit Ephèse. Sur les bords d'un marais, l'on trouve des murailles revêtues de dales de marbre, assez considérables pour avoir fait croire à Tournefort et à plusieurs voyageurs anglais, que c'étoient les ruines du fameux temple de Diane, brûlé par Eratosthène, et rebâti ensuite avec beaucoup plus de magnificence. Le local a paru prêter à cette conjecture, si ce n'est pourtant qu'on explique difficilement la distance qui sépare la ville de ces ruines imposantes. On y trouve des colonnes de porphyre, de douze pieds de long et de quatre de diamètre, plus entières et plus polies que les autres. Dallaway paroît disposé à croire qu'elles appartiennent plutôt à l'église de Saint-Jean, construite sous Justinien, qu'à l'ancien temple d'Ephèse.

La description que fait Dallaway, de la Troade et de plusieurs îles de l'Asie mineure et de l'Archipel, n'est pas aussi satisfaisante et n'inspire pas autant d'intérêt que celles qu'on trouve sur les mêmes objets, dans les Voyages de Choiseul-Gouffier et de Le Chevalier, dont je donnerai successivement les notices : je termine donc ici l'extrait de l'ouvrage de Dallaway.

VOYAGE dans la Troade, ou Tableau de la plaine de Troie dans son état actuel, par *Le Chevalier.* 2e édition, enrichie d'une carte et de plusieurs planches. Paris, Laran, an VII — 1799, in-8°.

Ce Voyage a été traduit en anglais sous le titre suivant :

DESCRIPTION of the plain of Troy, by Chevalier, translated, etc... Londres, 1791, in-4°.

Et de-là en allemand, enrichi d'éclaircissemens, intitulé :

ERLÆUTERUNGEN, etc. *von Karl. Fried. Dalzel, mit Zusætzen von Heyne.* Leipsic, 1792, in-8°.

— Autre traduction en allemand, par Hugo Lenz. Altenbourg, 1800, in-8°.

Homère à la main, l'auteur, toujours éclairé par le flambeau d'une judicieuse critique, a parcouru plusieurs fois la Troade. Il décrit les ruines d'Alexandrie en Troade, fondée par les successeurs d'Alexandre-le-Grand, et la plaine de Troie dans son état actuel. Il détermine habilement la situation de la colline *des Figuiers*, des caps *Sigée* et *Rhétée*, celle du camp des Grecs lors du siége : il découvre les sources du Simoïs et du Scamandre, fixe la situation de l'ancienne Troie, et retrouve l'emplacement de la citadelle : enfin il reconnoît les vestiges des tombeaux qui ont recueilli les cendres des plus illustres chefs des armées grecque et troyenne.

VOYAGE dans la Propontide et le Pont-Euxin, avec la carte générale de ces deux mers, la des-

cription topographique de leurs rivages; le tableau des mœurs, des usages et du commerce des peuples qui les habitent; la carte particulière de la plaine de Brusse en Bithynie, celle du Bosphore de Thrace, et celle de Constantinople; accompagné de la description des monumens anciens et modernes de cette capitale, par le cit. *Le Chevalier*. Paris, Dentu, an VIII — 1800, 2 vol. in-8°.

Ce Voyage vient d'être récemment traduit en suédois sous le titre suivant :

RESA til Propontiden och Svarta hafret foerfattæd, af J. B. Le Chevalier, etc.... af H. Bergsted. Stockholm, 1803, in-8°.

Cette traduction a été enrichie d'un grand nombre de notes et d'additions, tirées en partie des ouvrages de *Gyllius*, de *Dallaway* et de *Peyssonel*. Bergsted a lui-même voyagé sur les lieux.

— Autre traduction (en allemand). Liegnitz, 1801, in-8°.

L'auteur de cette relation, déjà si avantageusement connu par son Voyage de la Troade, fait connoître dans celui-ci des contrées qui réveillent aussi de grands souvenirs.

Il décrit d'abord la Propontide, la plaine de Brusse, et donne le tableau de l'Hellespont. Ses descriptions embrassent ensuite le Bosphore et ses rivages, les monumens antiques et modernes de Constantinople, et elles se terminent par le Pont-Euxin. On y trouve les noms donnés par les Turcs à toutes les villes du pays, rapprochés de ceux qu'elles portoient dans le temps où ces cités, par la civilisation de leurs habitans, et par les événemens dont elles avoient été le théâtre, avoient acquis tant de célébrité. L'auteur ne se borne pas à cette espèce de géographie comparée : aucun vestige de l'antiquité ne lui échappe; aucun des sites qui rappellent de grandes actions n'est oublié.

La description que l'auteur fait du Bosphore qui sépare l'Europe d'avec l'Asie, est aussi riante qu'exacte : il y a sur-tout observé les maisons de campagne des Grecs, des Arméniens, des Juifs, qui, par le luxe qu'ils y étalent, se dédommagent de la gêne où les retiennent, à la ville, les loix somptuaires relatives à la décoration des édifices et à la richesse des vêtemens.

Dans la description de la mer Noire, des fleuves qui s'y jettent, des nations établies sur ses bords, on lit sur-tout avec intérêt les notions qu'il donne sur les *Abares*, dont le pays montueux, couvert de marais et rempli de précipices, confine à la Circassie. Ce peuple robuste, dont la population est assez foible, marche toujours armé, à cause des guerres continuelles que les princes se font entre eux. Les habitations sont misérables, mais la vie est abondante. Le culte est un mélange bizarre de la religion chrétienne, musulmane et païenne ; la langue, qui n'a rien de commun avec celle des Turcs, a beaucoup plus d'analogie avec l'arabe.

Les Turcs n'ont que de foibles établissemens dans ces contrées, et le commerce qu'ils y font, n'a pas toute l'étendue qu'il pourroit avoir. Les détails où entre l'auteur sur la Crimée et sur les pays contigus, soumis aujourd'hui à la Russie, sans avoir beaucoup d'étendue, sont intéressans. En parlant du fleuve Nies er, qui se jette dans le lac *Ovidow*, il observe le rapport de ce nom avec celui du célèbre auteur des Elégies Pontiaques (*Ovide*), et il ajoute que, suivant des Moldaves assez instruits, les habitans des environs de ce lac ont long-temps conservé le souvenir de cet illustre exilé, qui sans cesse pleuroit sur ses bords.

REMARQUES et Observations sur la plaine de Troie, faites pendant un voyage en juin 1789, par W. *Franklin* (et *Hope*) : (en anglais) *Remarks and Observations on the plain of Troja, in 1789, by W. Franklin (and Hope)*. Londres, Clarke, 1801, in-4°.

Dans un espace de quatre jours seulement, les deux voyageurs ont parcouru la plaine de Troie, et ont néanmoins rassemblé un assez grand nombre d'observations intéressantes.

Dans la vallée de Thymbre, ils firent l'examen le plus détaillé des débris de monumens qu'offre encore cette vallée, déjà observée et décrite par Le Chevalier, Choiseul-Gouffier et Dallaway; ils y démêlèrent même les ruines du temple de *Thymbrek-Muzarlik*, qui paroissent avoir échappé à ces savans voyageurs. En s'arrêtant à *Burnabashe*, pour visiter le local et les ruines de l'ancien *Ilium*, ils reconnurent, de cette éminence, les restes d'anciennes murailles, qui sans doute appartenoient à l'ancienne Troie.

Après avoir franchi la pointe du *Gargarus*, la plus élevée des collines qui dominent la plaine, ils visitèrent les sources du Scamandre, et reconnurent l'endroit où, du temps d'Homère, le fleuve se réunissoit avec le Simoïs.

A ces détails intéressans, la relation ajoute des observations sur le promontoire Sigée et sur le tombeau d'Achille. Les voyageurs exaltent l'urbanité des musulmans de cette contrée, et ils n'ont pas négligé d'indiquer la nature du sol de la Troade, et de décrire ses productions diverses.

VOYAGE de la Troade, fait dans les années 1785 et 1786, par J. B. *Le Chevalier*. Troisième édition, revue, corrigée, et considérablement augmentée, et ornée d'un atlas de vingt-sept planches, représentant des vues, des cartes, des médailles, etc.... Paris, an X — 1802, 3 vol. in-8°.

Dans cette nouvelle édition, le voyageur ne se borne pas, comme dans les deux premières, à reconnoître l'emplacement des lieux consacrés par l'Iliade; il promène le lecteur dans la plupart des contrées qu'Homère a décrites dans l'Odyssée.

Parti de Venise en 1785, le voyageur avoit d'abord

visité l'île des Phéaciens, aujourd'hui Corfou, où régnoit le roi Alcinoüs, dont Homère a décrit les jardins avec tant de charme et de simplicité : il avoit reconnu le port d'Ithaque et ses deux rochers; la fontaine d'Aréthuse, les ruines du palais d'Ulysse, qui s'élèvent au milieu d'une forêt d'oliviers, et qu'une tradition antique a fait respecter par les habitans : il avoit cru retrouver l'île de Calypso dans l'île de *Fano*, recommandable encore par ses bois aromatiques et ses belles prairies qui couvrent les bords de la mer : cette île, qu'on s'étoit accoutumé à regarder comme inhabitée, lui avoit offert une population de huit mille habitans, dans un espace de huit mille pas de circonférence.

De-là, le voyageur avoit passé au promontoire de *Sunnium*, nommé par Homère la pointe sacrée de l'Attique, et devenue si célèbre par les leçons de Platon : les débris du temple de Minerve l'avoient vivement affecté : il avoit reconnu les bois touffus qui couronnent le promontoire, tels que Sophocle les a dépeints; et ce n'est qu'après avoir visité les îles les plus remarquables de l'Archipel, qu'il étoit descendu dans la plaine de Troie.

Le troisième volume de cette dernière édition est entièrement neuf : entre autres morceaux, on y trouve la traduction d'une dissertation du savant Anglais M. *Mozit*, qui lui-même a été vérifier, dans la Troade, les faits avancés par Le Chevalier. Mozit réfute victorieusement le système de son compatriote M. Boyet, qui a prétendu qu'il n'y avoit jamais eu de ville de Troie en Phrygie. Ce dernier écrivain, transportant cette ville en Egypte, avoit supposé qu'une prêtresse, nommée *Phantanasie*, avoit composé l'Iliade et l'Odyssée, que ces ouvrages avoient été déposés dans les archives du temple de Memphis, qu'un scribe en avoit donné une copie à Homère, et que, sur ces documens, celui-ci avoit composé son Iliade et son Odyssée.

HISTOIRE d'Ilium ou de Troie, comprenant la

contrée adjacente et les côtes opposées de la Chersonèse de la Thrace, par l'auteur du Voyage dans l'Asie mineure et en Grèce (Richard *Chandler*) : (en anglais) *The History of Ilium or Troy, including the adjacent country, and the opposite coast of the Chersonesus of Thrace, by the author of Travels in Asia minor and Greece* (*Richard Chandler*). Londres, 1802, in-4°.

C'est le complément du Voyage de Chandler dans l'Asie mineure et dans la Grèce, dont je donnerai la notice.

TOPOGRAPHIE de Troie, enrichie et expliquée par des gravures et des descriptions, par W. *Gell* : (en anglais) *The Topography of Troy illustrated and explained by drawing and descriptions, by W. Gell.* Londres, Longman et Rees, 1804, in-fol.

§. III. *Voyages à Constantinople et dans la Crimée.*

J'AI cru devoir placer ici les Voyages faits dans la Crimée, qui a pris depuis peu le nom de Tauride, quoique cette contrée ne soit plus dans la dépendance de l'Empire ottoman, et qu'elle appartienne à la Russie; parce que son occupation par les Russes est assez récente, que la plupart des relations de la Crimée sont antérieures à la conquête, et que plusieurs de celles qui y sont postérieures, embrassent Constantinople et la Crimée.

Indépendamment des relations de la Crimée dont je vais donner la notice, il faut recourir d'abord à la description que Pallas a faite de cette contrée sous le nom de Tauride, et qui fait suite à son premier Voyage. Je l'ai indiquée (tome 2, page 10); puis au Voyage qu'il a fait en Crimée, et dont la relation forme le second volume des Observations sur les provinces méridionales de la Russie, et que j'ai fait connoître (*ibid.* page 22).

Mais si l'on veut bien connoître les naturels de la Crimée, les Tartares-Nogais, dans toute leur simplicité originelle, avant que l'occupation de cette contrée par les Russes eût modifié, à un certain point, leur caractère et leurs habitudes, il faut consulter les Voyages d'Adam Oléarius, dont j'ai donné la notice dans le premier volume de mon ouvrage (page 187). On y trouvera des notions intéressantes sur leur religion, leur langue, leur vie nomade et agricole, leurs habitations et leurs vêtemens. On recueillera aussi sur ce peuple, quelques particularités curieuses dans les Voyages de La Mottraye, dont j'ai donné aussi la notice (*ibid.* page 215).

Voyage de Constantinople et de Tartarie (en allemand). Nuremberg, 1571, in-4°.

Voyage fait de 1768 à 1770, de Vienne à Belgrade et à Kilianowa, par la Tartarie, de Butschiak, Kauschen, Bender, par la Tartarie-Nogais dans la Crimée, et de Caffa à Constantinople, par Nicolas-Ernest *Kleeman*, avec planches : (en allemand) *Reise von Wien, über Belgrad bis Kilianowa, durch die Butschiak Tartarey, über Kauschan, Bender, durch die Nogew-Tartarey in die Krimm, dann von Kaffa nach Constantinopel, etc... in den Jahren 1768, 1769 und 1770.* Vienne en Autriche, 1771; Leipsic, 1773; Prague, 1783, in-8°.

Ce Voyage a été traduit en français sous le titre suivant :

Voyage de Vienne à Belgrade et à Kilianowa, dans le pays des Tartares-Budgiak et Nogais dans la Crimée, et de Kaffa à Constantinople, au travers de la mer Noire, avec le retour à Vienne par Trieste, fait dans les années 1768, 1769 et 1770, par Nicolas-Ernest *Kleeman* : on y a joint la description des choses les plus remarquables concernant la

Crimée; traduit de l'allemand. Neuchâtel, 1780, in-8°.

Ce Voyage a été fait à une époque où les Russes ne s'étoient pas encore emparés de la Crimée, et où la Petite-Tartarie avoit un souverain particulier, avec le titre de Khan, mais tributaire de la Porte, et obligé de lui fournir, en temps de guerre, des troupes auxiliaires. Ce khan tenoit sa cour avec un certain éclat. Les détails où le voyageur entre à ce sujet, n'ont presque plus d'intérêt aujourd'hui, que la Crimée est entièrement soumise aux Russes : voici le rapide apperçu de ce que le voyageur nous apprend d'ailleurs sur la Petite-Tartarie.

Quoique *Bachtsesaray* fût la résidence du khan, ç'a toujours été *Kaffa* qui, de tout temps, a été considérée comme la capitale de la Crimée. Sa situation sur la mer Noire, et son port, qui la rendent l'entrepôt d'un commerce considérable, lui avoient assuré cette prérogative. Les habitans de cette ville sont pour la plupart des Grecs, des Juifs et des Arméniens : les Tartares sont en petit nombre.

La Crimée est un pays très-fertile en grains, en vins et en fruits : le gibier y est très-commun ; la chasse est permise à tout le monde. On n'y trouve presque point de forêts : les plaines, entremêlées de collines, y sont arrosées d'une infinité de petits ruisseaux dont l'eau est d'une excellente qualité. Le climat est très-sain, la température agréable : les vents du nord néanmoins y donnent lieu, dans l'hiver, à des froids très-vifs : une circonstance locale y contribue beaucoup, c'est que la partie septentrionale n'a point de montagnes, et est toute en plaines. Les habitans, qui parviennent en général à un âge très-avancé, sans contracter les apparences de la décrépitude, doivent peut-être cette longévité à l'influence des vents du nord : ils la doivent peut-être aussi à la simplicité de leur médecine, qui consiste uniquement dans la connoissance de quelques simples.

La principale population du pays est formée par les Tartares-Nogais, qui se divisent en sept nations, et qui professent la religion mahométane ; ils sont beaucoup plus répandus et bien plus nombreux dans la Tartarie-Nogaie, à laquelle ils ont donné leur nom, et dans le pays de Butschiak, que dans la Crimée proprement dite.

Les Tartares habitent presque toujours sous des tentes circulaires, n'ayant que huit pieds de diamètre : elles sont formées de roseaux, et enveloppées d'un feutre brun et épais, au travers duquel ni le vent ni la pluie ne sauroient pénétrer. La fumée s'en échappe par une ouverture pratiquée au sommet. Près des tentes, sont les étables et les granges, construites de même : c'est la réunion de ces divers édifices, si grossièrement construits, qui forme les villages.

Au lieu de bois, on brûle dans la Tartarie-Nogaie, des tourbes, des roseaux et du foin. Le pain est très-rare dans le pays ; il est suppléé par du millet cru, dont on nourrit aussi les chevaux, lorsqu'ils manquent d'orge. Le régal est de la chair de cheval : tout un village s'assemble pour le festin, qui est préparé dans une grande chaudière : c'est de-là que les villages des Nogais ont pris le nom de *Chaudières*. Les meubles de ce peuple sont aussi simples que leur nourriture : ce sont une natte de roseaux, et deux matelas de crin, qui servent de lit ; un petit coffre de bois, un sabre, un fusil, des pistolets, ou, à défaut de ces armes, un arc et un carquois : les ustensiles de cuisine se réduisent à des chaudières non étamées, à un trépied et des canelles de bois. Telle est la simplicité de la manière de vivre dans la condition commune ; mais la noblesse tartare, car il y a des nobles de différentes classes en Crimée, et même dans la Tartarie-Nogaie, se distingue, soit par la richesse de l'ameublement, soit par le nombre des domestiques, mais sur-tout par la civilisation et l'humanité.

C'est le Voyage même de Kleeman qu'il faut consulter pour plusieurs détails qui ne sont pas sans intérêt, mais qu'il seroit impossible de faire entrer dans un extrait.

Description de la Chersonèse-Taurique, ou Tartarie-Criméenne, par J. *Thunmann* (en allemand). (Insérée dans la première partie du 2e vol. de la septième édition en allemand, de la Géographie de Busching, publiée à Hambourg en 1777, in-8°.)

Elle a été traduite en français, et cette traduction se trouve dans la deuxième partie du tome 2 de la nouvelle édition de la traduction française de cette même Géographie, qui a paru à Strasbourg en 1786. Les éditeurs en détachèrent ce morceau intéressant, et le firent imprimer séparément, in-8°., sous le titre ci-dessus énoncé.

Cette Description de la Crimée, sous plusieurs rapports, et principalement pour la partie historique, les détails topographiques et la peinture des mœurs des Tartares, est supérieure peut-être à celles qu'a données de cette contrée le célèbre Pallas.

Voyage à Constantinople et en Crimée, par *Walkins* : (en anglais) *Walkins Travels to Constantinople*. Londres, 2 vol. in-8°.

Mémoires du Baron *de Tott*, sur les Turcs et les Tartares. Amsterdam, 1784, 3 vol. in-8°.

—Les mêmes, nouvelle édition. Paris, 1785, 2 vol. in-4°.

—Les mêmes, traduits deux fois en allemand. Elbing, Nuremberg, 1785, 2 vol. in-8°.

— Les mêmes, traduits deux fois en anglais. 1785, 2 vol. in-8°.

— Les mêmes, traduits en danois par Marten Hallager. Copenhague, 1785, 2 vol. in-8°.

— Les mêmes, traduits en hollandais par Ysbr. van Hammelsweld. Amsterdam, 1787, in-8°.

On a ajouté dans les traductions allemandes et anglaises, les Observations de Peyssonel, dont je donnerai ci-après la notice.

La longue résidence de l'auteur en Turquie, et un voyage dans la Petite-Tartarie, lui donnèrent la facilité de faire des observations d'un grand mérite sur ces deux contrées, et d'y recueillir des faits très-curieux. Il jette d'ailleurs beaucoup d'intérêt dans ses narrations; et son style en général est plus vif et plus pur que celui des voyageurs ordinaires.

La Harpe, dans sa Correspondance littéraire, a porté sur ces Mémoires un jugement, ce semble, trop sévère.

« Le baron de Tott, dit-il, chargé d'une commission » importante auprès de la Porte, et y ayant séjourné plus » de vingt années, on attendoit de lui des Mémoires plus » approfondis que ne sont les siens, sur la nature du gou- » vernement ottoman, sur les mœurs et les usages des » Turcs. Tout ce qu'il rapporte des actes de violence et de » despotisme, au milieu de la confusion et de l'anarchie, » et la prolongation de la puissance ottomane, malgré tant » de principes d'une subversion totale, restent toujours » inexplicables. Ce qu'il y a de plus satisfaisant dans ces » Mémoires, ce sont les détails sur les Tartares ».

A cette critique, on pourroit répondre, qu'après avoir exposé, comme l'a fait le baron de Tott, les actes de violence et de despotisme qu'exercent ceux qui gouvernent les Turcs, c'est avoir suffisamment assigné la nature d'un gouvernement absolu et militaire, dont tous les principes se réduisent à l'emploi de la coaction et de la force. La prolongation de l'existence d'un empire gouverné de cette sorte, peut s'expliquer par la dévastation absolue des provinces qui le séparent des autres nations. C'est cet obstacle qui arrêta le prince Eugène dans le cours de ses victoires, et qui s'est opposé plus récemment aux progrès des Russes: ce qui paroîtroit avoir affoibli l'Empire turc, fait probablement aujourd'hui sa seule sûreté.

L'auteur du Tableau de l'Empire ottoman, *Eton*, qui,

comme on l'a vu précédemment, avoit résidé long-temps en Turquie, et dont le témoignage dès-lors est d'un très-grand poids, prononce que l'ouvrage du baron de Tott est incontestablement le meilleur et le plus exact qui ait paru sur l'état général de la Turquie, sur les mœurs de ses habitans, sur le degré de leurs lumières et de leurs connoissances.

Indépendamment de ces objets d'une si haute importance, on trouve dans les Mémoires du baron de Tott, sur la politique atroce de la cour, des détails qui font frémir l'humanité. Il nous apprend que les filles et les sœurs du Grand-Seigneur, mariées aux grands de l'Etat, et qui exercent un empire vraiment despotique sur leurs maris, habitent chacune séparément dans leur palais, et qu'en vertu d'un barbare usage, qu'on ne prend pas même la peine de couvrir d'aucun voile, tout enfant mâle qui y naît, est étouffé, dans l'instant même où il vient au monde, par les mains de celle qui délivre la mère.

Le baron de Tott est le premier qui ait assigné la cause la plus ordinaire de la fréquence des incendies à Constantinople. Ce sont, dit-il, comme l'a répété Dallaway, des signaux d'un mécontentement sourd, et souvent même d'une insurrection redoutable, qui ne tarderoit pas à éclater, s'ils ne fournissoient pas au peuple la facilité de faire entendre ses murmures au sultan, toujours présent, comme on l'a déjà vu, aux grands incendies; s'ils n'imposoient pas à ce souverain la nécessité urgente d'appaiser les mécontens, par le sacrifice de quelques grands officiers de la Porte. Il ajoute que quelquefois aussi, l'espérance de pouvoir piller impunément, provoque seule les incendiaires. Il nous apprend aussi que ce monopole sur les grains, dont Dallaway nous a expliqué la nature, ne demeure pas toujours impuni. Il fut témoin d'une révolte furieuse occasionnée par ce monopole: le Grand-Seigneur ne put l'appaiser qu'en sacrifiant son visir.

Les observations du baron de Tott sur la peste, sont assez conformes à celles de Dallaway, si ce n'est qu'entre

les causes qui entretiennent dans la capitale le foyer de cette horrible maladie, il compte pour beaucoup le détestable usage où l'on est, de conserver dans des coffres les vêtemens, les fourrures même de ceux qui en ont été les victimes, et de les vendre ensuite à des fripiers, de qui les gens du peuple les achètent inconsidérément. Il porte à cent cinquante mille ames le nombre de ceux que la peste emporta de son temps dans la seule ville de Constantinople ; et il remarque que la résignation des Turcs se soutint jusqu'à ce que le bulletin journalier des enterremens, qui ne sortent que par la seule porte d'Andrinople, eût porté les enterremens d'un seul jour, à neuf cent quatre-vingt-dix-neuf.

Le récit que fait le baron de Tott, de ses tentatives presque impuissantes pour former des artilleurs turcs, est très-attachant, par l'idée qu'elles donnent de la dégénération des Turcs dans l'art militaire, et de leur inaptitude absolue à s'élever au perfectionnement que cet art a reçu chez plusieurs nations de l'Europe.

Les notions qu'il donne sur les alimens, le logement, l'ameublement des Tartares-Nogais, sont absolument conformes à ce qu'en a dit Kleeman : il y ajoute seulement que leur boisson ordinaire est l'eau commune, et la boisson de régal, le lait de jument.

Les Mémoires du baron de Tott renferment d'ailleurs des particularités curieuses sur la culture des terres dans la Petite-Tartarie, sur l'espèce de fléau qui y contrarie les moissons, sur la nature du commerce qui s'y fait.

Les Nogais évitent d'ensemencer les lieux fréquentés, et sur-tout ceux qui avoisinent les chemins: leurs semences n'y serviroient que de pâture aux chevaux des voyageurs. S'ils évitent ce genre de déprédation, ils ne peuvent pas préserver leurs moissons des ravages de plusieurs nuées de sauterelles qui, dans certaines années, obscurcissent tout-à-coup l'horizon, et dévastent en un instant les champs de millet, sur lesquels elles s'abattent de préférence. Le travail dévorant de ces insectes ressemble au cliquetis de la

grêle. Curieux de connoître la cause de leur destruction, le baron de Tott chercha l'occasion d'en observer le moment, et il fut témoin de leur anéantissement total : ce fut l'effet d'un orage qui les surprit lorsqu'elles planoient sur la mer, assez près de la côte pour que leurs corps y fussent apportés par les vagues, avant d'avoir été desséchés : ces cadavres y produisirent une telle infection, qu'il fallut attendre plusieurs jours avant de pouvoir en approcher.

Les foires de Balla, et quelques autres qui se tiennent sur les frontières des Nogaïs, leur procurent le débit annuel des immenses troupeaux qu'ils possèdent. Le bled, qu'ils recueillent en abondance, se débite par la mer Noire, ainsi que leurs laines, quelques mauvais cuirs, et une grande quantité de peaux de lièvres. Ces différens articles leur procurent des sommes considérables en ducats d'or de Hollande et de Venise, que l'avarice leur fait souvent enfouir dans les plaines, et qui sont souvent perdues pour leurs familles, lorsqu'ils meurent sans avoir indiqué le lieu où ils les ont recélées. Une autre richesse des Nogaïs, est le sel qu'ils recueillent dans leurs salines, et qu'ils vendent aux Russes ; mais ces salines sont mal dirigées, et souvent les pluies détruisent une marchandise facile à emmagasiner.

La première observation du baron de Tott sur la Crimée proprement dite, c'est l'uniformité qu'il a remarquée dans le lit des rochers qui entourent toutes les montagnes de la péninsule sur le même niveau. Ces rochers, extérieurement à pic sur plus ou moins d'épaisseur, offrent les traces les moins équivoques du travail des eaux : c'est dans l'ouvrage même qu'il faut en lire les preuves.

La pureté de l'air en Crimée, indiquée par la blancheur des aurores boréales, et par plusieurs météores que le ciel offre en toute saison, est l'objet d'une seconde observation du baron de Tott. Il attribue la qualité, pour ainsi dire, éthérée de l'atmosphère, aux plaines immenses et desséchées qui sont au nord du pays, ainsi qu'au voisinage du

Caucase, dont les sommets attirent et absorbent toutes les vapeurs qui peuvent s'élever à l'ouest.

La végétation, en Crimée, est singulièrement favorisée par la régularité des saisons, et par la qualité du sol, qui est composé d'une terre noire mêlée de sable. On ne fait que sillonner le sol qu'on veut ensemencer de melons, d'aubergines, de pois et de fèves : les graines sont jetées dans le sillon par un homme qui suit la charrue ; et sans se donner la peine de les recouvrir, on en laisse le soin aux pluies qui doivent survenir. Les asperges, les noix, les noisettes, sont des productions spontanées de la Crimée : elles se distinguent de celles que donnent en ce genre les autres pays, par une grosseur extraordinaire. L'éclat, la variété des fleurs embellissent encore ce tableau de l'abondance.

La manière de cultiver la vigne en Crimée, n'est guère propre à donner de la qualité au vin. Pour cette culture, on préfère les vallons aux plus belles expositions en côte. Les ceps sont plantés dans des trous de huit à dix pieds de diamètre, sur quatre ou cinq de profondeur. Le haut de l'escarpement de ces fosses sert de soutien aux branches du ceps, qui, en s'y appuyant, couvrent tout l'orifice de feuillages auxquels pendent les grappes, qui, par ce moyen, sont à l'abri du soleil, et abondamment alimentées par un sol toujours humide, et même souvent noyées par les eaux qui s'y rassemblent. Le vigneron croit remédier à cet inconvénient, en effeuillant la vigne un mois avant la vendange ; mais malgré cette précaution, il n'obtient une grande quantité de vin qu'aux dépens de la qualité.

Par cet apperçu des richesses de la Crimée, on peut juger de quelle importance, indépendamment du commerce immense que Caffa fait sur la mer Noire, l'acquisition de la Crimée est pour la Russie.

LETTRES de M. *Peyssonel* à M. le marquis de***, contenant quelques observations relatives aux Mémoires qui ont paru sous le nom de M. le baron *de Tott*. Paris, 1785, in-8°.

Ces Lettres ont été traduites en anglais sous le titre suivant :

PEYSSONEL *Strictures in the Memoirs of* (baron de) *Tott, translated from the french.* Londres, 1786, in-8°.

Dans ces Lettres, M. Peyssonel, écrivain très-éclairé, et qui a résidé long-temps au Levant comme consul de la nation française, s'attache autant à relever le caractère physique et moral des Turcs, que le baron de Tott s'est plu à le déprimer. La vérité se trouve peut-être entre ces deux extrêmes.

TRAITÉ sur le Commerce de la mer Noire, par M. *de Peyssonel.* Paris, Cuchet, 1783, 2 vol. in-8°.

Ce savant Traité ne nous donne pas seulement des notions très-approfondies sur l'important commerce de la mer Noire, il nous procure encore beaucoup de lumières sur le sol, l'agriculture, les productions de la Crimée ; et à ce titre seulement, il devoit entrer dans mon ouvrage : mais il est précédé d'ailleurs d'une description de la Crimée, et suivi d'un Mémoire sur l'état civil, politique et militaire de la Petite-Tartarie. Sous ces deux points de vue, il appartient encore plus directement à une Bibliothèque universelle des Voyages.

Quoique l'occupation de la Crimée par les Russes, depuis que M. Peyssonel a écrit, ait opéré de grands changemens politiques dans ce pays, les mœurs et la religion des Tartares, dont il trace le tableau, ont souffert peu d'altération.

DESCRIPTION physique de la Tauride, relativement aux trois règnes de la nature, pour servir de suite à l'Histoire des découvertes faites par divers savans Voyageurs, dans plusieurs endroits de la Russie et de la Perse, traduite du russe et enrichie de notes. La Haye, in-8°.

VOYAGE en Crimée et à Constantinople, en 1786, par milady *Craven*, traduit de l'anglais par Gueudon de la Beschère, enrichi de plusieurs cartes et de gravures. Amsterdam, 1789, in-8°.

— Le même, traduit de l'anglais (par Durand fils). Paris, an II — 1794, in-8°.

Milady Craven, sans avoir un pinceau tout-à-fait aussi flatteur que celui de milady Montaguë, sa compatriote, jette beaucoup d'intérêt dans ses narrations, et sait animer ses descriptions.

Les environs de Péra et de Constantinople fixèrent beaucoup son attention, sur-tout par les cimetières, qui sont très-nombreux, et qui forment des avenues ombragées et romantiques. Comme les Romains, les Orientaux ont le salutaire usage d'établir toutes les sépultures hors des villes; mais ces peuples, si peu policés à d'autres égards, ont heureusement imaginé, ce que les Romains n'avoient jamais pratiqué, de former de leurs cimetières des promenades agréables: cela tient, sans doute, à la passion qu'ont les Turcs pour les plantations qui procurent des ombrages frais.

Ces plantations, et les épitaphes, malgré la confusion qui y règne, offrent une variété attachante pour ceux qui aiment à errer parmi les tombeaux. La pierre de chaque monument est ornée d'un turban qui le couronne, et dont la forme indique la profession ou la qualité du défunt. Les arbres, auxquels le ciseau ne touche jamais, croissent et s'étendent, dans ces lieux funèbres, avec une surabondance de végétation étonnante, et dans le plus agréable désordre. Ni murs, ni barrières d'aucune espèce n'en restreignent l'étendue, et n'en déterminent la forme. A ce riant tableau, milady Craven oppose le frappant contraste des effrayantes idées que fait naître une terre chargée de miasmes et putréfiée qu'on foule sous ses pieds. Ces miasmes émanent nécessairement de cadavres recouverts seulement

d'un peu de terre, par la précipitation avec laquelle on les dépose dans les cimetières. On conçoit aisément que, graces au dogme de la fatalité, les Turcs s'y promènent sans aucune crainte. En faisant creuser très-profondément les fosses, ils écarteroient le danger, et pourroient jouir avec sécurité de l'agrément de l'ombre et du plaisir de la promenade.

Comme milady Montaguë, milady Craven fut introduite dans un *harem :* c'étoit celui du capitan-pacha; et la description qu'elle en fait, se raccorde avec le tableau que milady Montaguë nous a tracé de ceux où il lui fut permis de pénétrer. Milady Craven y ajoute quelques circonstances assez curieuses. Je ne crois pas, dit-elle, avoir jamais vu un pays où les femmes soient plus libres qu'ici, et plus à l'abri néanmoins de tout reproche. Lorsqu'un mari turc voit à la porte de son harem une paire de pantoufles, il ne se permet jamais d'y entrer (1). Son respect pour le sexe l'empêche de se présenter lorsqu'une personne étrangère est en visite chez ses femmes. Milady Craven ajoute que, par conséquent, il devroit être très-facile aux hommes de s'introduire dans le harem sous l'habit de femmes; mais elle ne dit rien des dangers auxquels on s'exposeroit par une pareille entreprise.

Milady Craven ne doute pas que la nature n'ait destiné quelques-unes des dames turques à être très-belles; mais, dit-elle, le blanc et le rouge qu'elles s'appliquent fort gros-

---

(1) Cet usage forme un rapprochement singulier avec celui qu'on prétend avoir existé en Espagne et en Italie, et dont il reste même encore quelques traces.

Lorsqu'un directeur spirituel venoit rendre visite à sa pénitente, il laissoit ses pantoufles sur le seuil de la porte; et ni les gens de la maison, ni le mari même, à la vue de cette espèce de talisman, n'osoient s'introduire dans l'appartement, et troubler le religieux tête-à-tête. Ce qu'un superstitieux respect pour les moines dictoit aux Italiens et aux Espagnols, des égards délicats pour le sexe l'inspirent aux Turcs.

tièrement, leurs sourcils cachés sous une ou deux barres noires qui donnent à leurs yeux une expression de dureté, leurs dents noircies par la fumée de la pipe et l'usage du bétel; leurs épaules, extrêmement arrondies, les font paroître plutôt mal que bien. Ce dernier défaut vient de ce qu'elles sont dans l'habitude de s'asseoir à la manière des tailleurs.

Ces coups de pinceau ne sont pas aussi flatteurs que ceux de milady Montaguë; mais il faut observer que milady Craven parle du hàrem du capitan pacha, dont les femmes et la plupart des esclaves étoient déjà un peu avancées en âge. Le portrait qu'elle fait de deux jeunes Grecques qui étoient sur le point de se marier, est animé de couleurs presque aussi riantes que l'est, dans les lettres de milady Montaguë, le portrait de la belle Fatime: ces deux Grecques, dit-elle, auroient fourni deux excellens modèles pour peindre Melpomène et Thalie.

Milady Craven n'a voyagé dans la Crimée, qu'après l'asservissement de ce pays à la Russie. Sur les mœurs des Tartares, elle confirme tout ce qu'en avoient dit Kleeman et le baron de Tott, et, comme eux, elle s'étend beaucoup sur la fertilité extraordinaire de la péninsule.

Ce que ses excursions dans les îles de l'Archipel présentent de plus curieux, c'est sa descente dans la grotte d'Anti-Paros, qui n'avoit jamais été visitée par aucune personne de son sexe. Dans cette expédition, elle déploya tout le courage d'un homme; elle conserva même un si grand sang-froid au milieu des risques qu'on court dans cette descente, qu'elle rectifia quelques mesures données par Tournefort, relativement à la profondeur de la grotte: c'est elle qu'a représentée assise, dans l'état de contemplation, l'artiste employé par Choiseul-Gouffier, pour dessiner l'intérieur de la grotte.

VOYAGE d'un jeune Russe en Crimée, etc.... (en allemand) *Reise eines jungen Russen durch die Krimm.* Gotha, 1801, in-8°.

Ce Voyage a été traduit en français sous le titre suivant :

VOYAGE en Crimée, suivi de la Relation de l'Ambassade envoyée de Pétersbourg à Constantinople en 1793, publié par un jeune Russe attaché à cette ambassade; traduit de l'allemand par L. H. de Lamarre. Paris, Maradan, an x — 1802, in-8°.

La relation de cette ambassade, par le secrétaire même de l'ambassade, a été publiée en allemand, et a paru sous le titre suivant :

VOYAGE de l'Ambassade extraordinaire russe, envoyée à la Porte ottomane en 1793, avec planches (par M. *de Reimers*) : (en allemand) *Reise der Russisch Kaiserlichen ausserordentlichen Gesandschaft*, etc. Pétersbourg, Schnoor, 1803, 3 vol. in-4°.

Cet ouvrage, imprimé aux frais et par ordre du gouvernement russe, a paru aussi sous le titre de Description du Voyage de Pétersbourg par les gouvernemens de Pétersbourg, Plescow, Polooz, Mohilow, Teharmigow, Kiew, Catharinoslaw, puis par Kosakow, la Moldavie, la Valachie, la Bulgarie et la Romélie à Constantinople, avec des observations sur la population, les mœurs et les usages des habitans de ces provinces, et la description des principaux lieux visités par le voyageur. A la nomenclature qu'en donne le titre, il faut ajouter la Crimée, la Tartarie-Nogaie, et les gouvernemens de Charkou, Kursk, Orel, Tula, Moscou, Twer et Novogorod, que le voyageur traversa avec l'ambassade, lors du retour de Constantinople à Pétersbourg.

Dans les deux éditions, l'ouvrage a la forme de lettres écrites à l'un de ses amis par M. de Reimers, attaché alors à l'ambassade.

Les notions que l'auteur y donne sur les gouvernemens de la Russie qu'il a traversés, sur la géographie de ces contrées, leur histoire et leur statistique sont, de son propre

aveu, très-superficielles; mais elles ne sont pas le principal objet de sa relation. Il s'est principalement attaché à faire connoître les provinces de l'Empire turc, et sur-tout Constantinople. Il décrit les principaux établissemens que cette ville renferme, et crayonne le tableau des mœurs et des usages de ses habitans. La relation offre aussi quelques détails assez curieux sur les grands de l'Empire ottoman, sur leurs usages particuliers, leurs divertissemens, enfin sur les cérémonies qui s'observent avec les ambassadeurs étrangers.

La description rapide que l'auteur fait de la Crimée, ne renferme rien qui n'ait été mieux observé et décrit avec plus de détails par d'autres voyageurs : mais le récit de la marche de l'ambassade, présente des particularités piquantes.

L'ambassade formoit une caravane de six cent cinquante personnes, qui étaloient un luxe asiatique : elle étoit précédée et suivie de détachemens de cavalerie et d'infanterie russes, qui, tous les soirs, dressoient un camp militaire ; elle ne marchoit qu'à petites journées, et elle employa six mois à faire la route de Pétersbourg à Constantinople.

Les gravures dont l'ouvrage est enrichi, et qui ne peuvent être comparées, pour la beauté, qu'à celle de l'exécution typographique, n'embrassent que les monumens de Constantinople, la vue de cette ville, la carte de Constantinople et du Bosphore.

Ce Voyage a été traduit en anglais : la traduction a été enrichie de six belles gravures, du portrait du Grand-Seigneur, et de la carte des côtes d'Europe et d'Asie, voisines de Constantinople : elle a paru dès l'année suivante, sous un titre qui diffère un peu de celui de l'original allemand :

History of the Russian Ambassy to Constantinopole, by M. Reimers, secretary of the Ambassy. Londres, 1804, 3 vol. in-4°.

Voyage dans la Crimée et la Bessarabie, par *Su-*

marokow, en 1779, traduit du russe par J. Richter : (en allemand) *Sumarokow's Reise durch die Krimm und Bessarabia*. Leipsic, Hartknoch, 1801, in-8°.

Ce que ce Voyage offre de plus curieux, c'est la description des villes de Nicolow et d'Odessa, fondée depuis l'occupation de la Crimée et de la Bessarabie par les Russes. Le surplus du Voyage ne renferme rien qui ne soit beaucoup mieux connu par les relations précédentes.

Voyage fait en 1795 et 1796, dans la Tauride ou Crimée, et dans les pays situés sur les bords de la mer Noire, et cédés à la Russie par la paix de Keidnarga et de Jassy, par madame Maria *Guthrie*, avec carte et gravures : (en anglais) *A Tour performed in the year 1795 to 1796, through the Tauride or Crimea, and all the others countries of the north shire of the Euxine, ceded to Russia by the peace of Kaidnarga and Jassy, by Maria Guthrie, with a map and other engravings*. Londres, 1800, in-4°.

Ce Voyage a été publié par le docteur Guthrie, l'auteur d'un ouvrage sur les antiquités russes, et fixé depuis un grand nombre d'années à Pétersbourg.

Le premier volume offre la description de la Tauride par madame Guthrie, femme de l'auteur : elle est contenue dans une suite de lettres qu'elle adressoit à son mari, et qui sont écrites d'un style animé, et souvent même pittoresque. Elles font connoître les diverses nations qui peuplent la Tauride et les contrées adjacentes : on y entre aussi dans des détails intéressans sur les principales villes de la Tauride, et sur l'administration politique et civile. Le docteur Guthrie y a jeté de savantes recherches sur les antiquités du pays.

Le second volume, qui n'avoit pas encore paru lorsqu'on a rendu compte du premier dans les journaux,

offrira des lettres supplémentaires sur toutes les parties de la Tauride, visitées par madame Guthrie : on y trouvera une description plus détaillée des monumens, des médailles et autres objets curieux ; une suite de recherches sur la transmigration des peuples de l'Asie, et sur leur berceau originaire ; les principaux traits de l'histoire naturelle de la Tauride, et un petit ouvrage historique de l'impératrice Catherine II.

Description physique de la Tauride, relativement aux trois règnes de la nature. Paris, Remont, 1802, in-8°.

Voyage en Crimée et sur les bords de la mer Noire, pendant l'année 1803, suivi d'un Mémoire sur le commerce de cette mer, et de notes sur les principaux ports commerçans, par J. *Reuilly*, avec cartes, plans et vignettes. Paris, Bossange, Masson et Besson, 1806, 1 vol. in-8°.

Les observations de ce nouveau voyageur, sans avoir autant d'étendue et de profondeur que celles de Pallas, sont disposées dans un meilleur ordre : il en a emprunté plusieurs des deux ouvrages de ce célèbre voyageur sur cette contrée (1). En puisant dans ces excellentes sources, il a eu l'attention d'indiquer, par des citations précises, tous les morceaux et tous les passages qu'il en empruntoit. Il avoit eu l'avantage d'avoir dans la Crimée même, où Pallas a fixé son séjour dans son honorable vieillesse, les communications les plus intimes avec lui, de lui faire relire son ouvrage, et de recueillir les corrections et les notes dont avoit bien voulu l'enrichir l'aimable et obligeant vieillard. Dès leur première entrevue, et avant que

(1) Ces ouvrages sont *le Tableau physique-topographique de la Tauride*, et *les Observations sur la Crimée*, formant le deuxième volume des *Voyages entrepris dans les gouvernemens méridionaux de l'empire de Russie*. J'en ai donné la notice (2ᵉ partie, sect. IV, tome II, pag. 10 et 25).

le nouveau voyageur se mît en marche, Pallas lui avoit tracé l'itinéraire de tous les endroits les plus remarquables de la Crimée : M. Reuilly l'a transcrit tout entier dans son Voyage.

Ce Voyage est divisé en deux parties. La première est consacrée à l'état physique de la Crimée; la seconde, à son état politique.

En décrivant l'état physique, le voyageur embrasse l'aspect de la Crimée, la structure de ses montagnes en général, une description particulière de celles de la côte méridionale, les mines qu'elles renferment, les volcans, les tremblemens, les éboulemens, les éruptions vaseuses qui affligent la Crimée; la qualité du sol de cette péninsule, ses rivières et ses lacs salés, ses forêts, sa température, la qualité de l'air qu'on y respire, celle des eaux qui l'arrosent, les vents qui y règnent, les sauterelles qui, de temps à autre, la désolent.

En traitant de l'état politique de la Crimée, le voyageur nous donne d'abord un précis historique de cette contrée, jusqu'à sa conquête par les Russes. En remontant aux anciens temps, il décrit le temple de Diane en Tauride, ainsi que celui d'Oresteon, et recueille le peu de notions qui nous ont été transmises sur l'ancienne république Chersonite, ou de Cherson en Crimée.

Descendant ensuite aux temps modernes, le voyageur trace une rapide esquisse des principales villes de cette péninsule, de ses habitans, de leur langue, de leur religion, de leurs mœurs, de leurs habitudes, de leur caractère, de leurs maladies. Tout ceci, comme on voit, est du plus grand intérêt, mais un peu étranger, ce me semble, à l'état politique de la Crimée; mais le voyageur y revient par les notions qu'il nous donne sur la noblesse du pays, sur son gouvernement sous les Khans et les Russes; sur la propriété, les impôts, les postes, l'administration de la justice et les prisons; l'agriculture, la pêche, l'industrie et le commerce, sa population, les revenus publics et les troupes russes.

Cette partie de son Voyage est terminée par d'intéressans détails sur *Sevastopolo* et sur la marine russe. Deux appendices enrichissent encore ce Voyage. L'un se compose d'un Mémoire sur le commerce de la mer Noire, et de notes sur les principaux ports commerçans de cette mer : l'autre de deux notices par MM. Langlès et Millin, sur les monnoies et les médailles que M. Reuilly a rapportées de ses voyages.

M. Reuilly auroit donné un plus grand prix encore à son ouvrage, s'il avoit consulté la Description de la Crimée par M. *Thounmann*, dont j'ai donné précédemment la notice.

§. IV. *Description de la Turquie européenne, de l'Asie mineure, de l'Archipel, de la Grèce, de la Dalmatie. Voyages faits dans ces contrées.*

Description des Provinces qui forment la péninsule si célèbre de la Morée, par le Père Antoine Pacifique, avec figures : (en italien) *Descrizione delle Provincie che formano la peninsula della Morea, di P. Ant. Pacifico*. Venise, 1636; *ibid.* 1686, in-12.

Tout le Voyage de Candie, dessiné par Marc *Boschini* : (en italien) *Viaggio tutto di Candia, delineato e intagliato da Marco Boschini*. Venise, 1651, in-fol.

Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable à Santorini, depuis l'établissement des Jésuites, avec la description des arts et de la créance des Turcs, et les feux souterrains qui sortirent de la mer en 1650. Paris, Cramoisy, 1657, in-8°.

L'Archipel avec toutes ses îles, ses écueils, ses bancs de sable, ses bas-fonds, etc.... publié par

Marc *Boschini*, avec figures : (en italien) *L' Archipelago con tutte le isole, scogli, secche, e bassi fondi, etc. opera di Marco Boschini*. Venise, 1658, in 4°.

VOYAGES de Francis *Villa*, marquis de Ghiron, en Dalmatie et au Levant, etc.... : (en italien) *Viaggj del marchese Ghiron, Francisco Villa, in Dalmatia, Levante, etc....* Turin, 1668, in-4°.

DESCRIPTION exacte de la situation de l'île de Candie, par A. *de Haes* : (en hollandais) *Pertinente Beschryvinge der Gelegenkeit van het Eyland Candia, door A. de Haes*. Amsterdam, 1670, in-12.

LE VOYAGE de Candie, fait par l'armée des Français, en 1659, par *Reaux de la Richardière*. Paris, 1671, in-8°.

DESCRIPTION concise de l'Archipel, avec une notice de ses antiquités, par le comte Pascal *de Krienen* : (en italien) *Breve Descrizione dell' Arcipelago, con un ragguaglio di antichità, del Conte Pasch. di Krienen*. Livourne, 1673, in-8°.

ATHÈNES ancienne et nouvelle, et l'état présent de l'Empire turc, par *de la Guilletière*. Paris, 1675, in-12.

DESCRIPTION de l'état de Samos, Nicarie, Pathmos et du mont Athos, par *Georginères*, archevêque de Samos, vivant actuellement à Londres, traduite du grec vulgaire (en anglais). Londres, 1678, in-12.

ÉTAT de l'Archipel. Cologne, 1678, in-12.

VOYAGE à Athènes, par le P. *Balbée*.

Ce Voyage est indiqué vaguement par Spon, dans sa relation, dont je vais donner la notice. Je n'ai pu me pro-

suirer ni la date de la publication de ce Voyage, ni le nom de la ville où il a paru.

VOYAGE de Dalmatie, de Grèce et du Levant, fait aux années 1675 et 1676, par Jacob *Spon* et George *Wheler*, avec le portrait de l'auteur et plusieurs plans, gravures et médailles. Lyon, Cellier, 1678, 2 vol. in-12.

— Le même, avec figures. Amsterdam, 1679, 2 vol. in-16.

— Le même, avec figures. La Haye, 1724, 2 vol. in-12.

Quoique l'édition de Lyon soit l'édition originale, les éditions de Hollande, et sur-tout celle de la Haye, sont bien préférables pour l'impression, le papier et les gravures.

Ce Voyage a été traduit en anglais, avec figures, sous le titre suivant:

JOURNEY into Greece, by Wheler and Spon. Londres, 1681, in-fol.

Dans cette traduction, les planches où sont figurés les monumens de la Grèce sont d'une bien plus grande proportion que dans les éditions de Lyon et de Hollande, et infiniment mieux gravées.

Le même, traduit en italien par Casimiro, sous le titre suivant:

VIAGGIO di M. Spon per la Dalmatia, Grecia e Levante, portato del francese da D. Casimiro. Bologne, Monti, 1688, in-12.

Le Voyage de Spon et de Wheler est également recherché par les amateurs d'antiquités et par les artistes. Indépendamment de beaucoup de recherches sur les Grecs et sur l'Asie mineure, les premiers y trouvent des inscriptions et des médailles précieuses, recueillies par Spon et

Wheler. Outre des descriptions curieuses, la relation offre aussi aux amateurs des beaux-arts, des gravures plus ou moins bien exécutées, suivant les différentes éditions que j'ai indiquées, des plus beaux monumens de la Grèce (1), comme les temples de Minerve et de Thésée, le frontispice du temple dédié à Auguste, le portique attribué à Adrien, tels qu'ils étoient encore du temps de Spon et de Wheler, avant que ces beaux édifices eussent été entièrement dégradés par les Turcs ou par le fléau de la guerre.

Le temple de Minerve, converti par les Turcs en mosquée, n'étoit que très-peu dégradé lorsque Spon et Wheler le visitèrent. Le frontispice du devant de l'édifice étoit encore décoré d'un groupe de figures de marbre, qui, vues d'en-bas, paroissoient encore grandes comme nature. Spon en donne la description, et observe que la tête seulement manquoit à quelques figures. Quant au frontispice de derrière le temple, les figures qui l'avoient décoré étoient presque toutes tombées; mais les faces du dehors et de l'intérieur du temple, chargées de figures représentant des chevaux et des combattans contre des centaures, à quelques légères dégradations près, étoient entières.

Le temple de Thésée, de la même fabrique que celui de Minerve, c'est-à-dire, de marbre pentélique, étoit encore mieux conservé. Dans l'espace de quatre-vingts ans au plus, qui se sont écoulés depuis le voyage de Spon jusqu'à celui de *Le Roi*, le temple de Minerve et d'autres

---

(1) Ces anciens et précieux monumens sont sur-tout bien représentés et détaillés dans l'ouvrage anglais de *Stuart*, et plus récemment dans celui qui se publie à Paris, par livraisons, chez Treuttel et Würtz, sous le titre de *Galerie antique*, ou *Collection des Chefs-d'œuvre d'*Architecture*, de* Sculpture *et de* Peinture *antiquès, gravée au trait, et accompagnée d'un texte historique et descriptif, par M.* Legrand, architecte des monumens publics : in-fol. *Première division*, LA GRÈCE.

monumens qui subsistoient presque entiers du temps du premier de ces voyageurs, ne présentoient plus, lorsque Le Roi les visita, que de tristes et magnifiques ruines.

Les journaux ont assez récemment annoncé, que l'ambassadeur anglais à Constantinople avoit profité de son grand crédit à la Porte, pour ordonner des fouilles à Athènes, et qu'en les faisant, on avoit découvert presque tous les bas-reliefs qui décoroient le temple de Minerve. Antérieurement à ces fouilles, *Fauvel*, artiste français, avoit fait des recherches fructueuses dans ce même local : il avoit découvert et moulé toutes les frises du temple de Minerve; on en a les plâtres à Paris. Il avoit fait faire aussi des fouilles à Olympie, si fameuse par son temple de Jupiter et par d'autres monumens. Le gouvernement français devoit faire continuer à ses frais ces intéressantes recherches; mais la rupture de la France et de la Porte amena l'emprisonnement de Fauvel, et arrêta toutes recherches ultérieures.

— RÉPONSE à la Critique de Guillet sur le Voyage de Spon. Lyon, 1679, in-12.

MÉMOIRES historiques des royaumes de Morée et de Négrepont, par Vincent Coronelli, avec cartes et plans : (en italien) *Memorie historico-geografiche de' regni della Morea e Negreponte, da Vinc. Coronelli.* Venise, 1683; *ibid.* 1688, in-8°.

Ces Mémoires ont été traduits en français sous le titre suivant :

MÉMOIRES historiques et géographiques du royaume de la Morée, de Négrepont, et des places maritimes jusqu'à Thessalonique, enrichis de cartes et de plans, par *Coronelli*, traduits de l'italien. Amsterdam, 1686, in-8°.

— Les mêmes. Paris, 1687, in-fol.

Celle description de la Morée, qui n'est pas purement géographique, étoit la plus détaillée que nous eussions de ce pays, jusqu'à celle que nous donna M. Vauqueville; mais elle n'étoit rien moins qu'exacte. L'on trouve rarement dans les exemplaires, le nombre complet des cartes, des plans, des figures : il doit y en avoir quarante-deux.

VOYAGE et Navigation de Sébastien-François *Joseph*, en divers lieux de la Grèce : (en italien) *Viaggio e Navigatione di Sebast. Fr. Giuseppo, in diversi luoghi di Grecia.* Rome, 1687, in-4°.

DESCRIPTION du royaume et île de Négrepont, ancien et moderne, par Pierre-Antoine *Pacifique.* —*Historiographie* de l'île de Scio, par le même.— Notice du duché d'Athènes : (en italien) *Descrizione del regno e isola di Negreponte antico e moderno, di Pier. Ant. Pacifico. — Historiographia dell' isola di Scio, del medesimo. — Notizia del ducato d' Athene.* Venise, 1687, trois tomes en 1 vol. in-8°.

LES ISLES de la Grèce et de l'Archipel, par P. M. *Coronelli*, publié par Perisotto : (en italien) *Isole di Grecia e del Arcipelago, di P. M. Coronelli, ed. Perisotto.* Venise, 1688, 2 vol. in-8°.

VOYAGE de *Wheler* en Grèce : (en anglais) *A Journey into Greece, by Wheler*, avec figures. Londres, 1688, in-fol.

Dans ce Voyage en original, l'impression du texte est beaucoup plus belle, et les figures sont beaucoup mieux exécutées que dans la traduction française, qui a paru sous le titre suivant :

VOYAGE de Dalmatie, de Grèce et du Levant,

par M. George *Wheler*, enrichi de plans, de médailles et de figures des principales antiquités qui se trouvent dans ces lieux, avec la description des costumes, des villes, des rivières, ports de mer, etc... traduit de l'anglais. Amsterdam, Welters, 1689, 2 vol. in-12.

Ce Voyage fait par Wheler, d'abord en la compagnie de Spon, embrasse, à quelques parties près, les mêmes contrées que celui du voyageur français. Les mêmes recherches d'antiquités, d'inscriptions et de médailles s'y trouvent, quoique traitées un peu différemment : mais Wheler, dont le goût ne se portoit pas uniquement sur ce genre de recherches, a étendu les siennes à d'autres objets, telles que les descriptions de plusieurs plantes, la levée de plusieurs cartes plus exactes que les anciennes, celle de beaucoup de plans de villes, de citadelles, de ports de mer, avec les dessins des vues les plus remarquables. Comme son Voyage, d'ailleurs, s'est plus prolongé que celui de Spon, il a visité et décrit plusieurs lieux où celui-ci n'avoit pas été. La lecture de l'un des Voyages ne dispense pas de celle de l'autre.

Dans le cours de son voyage, près des ruines d'Eleusis, Wheler découvrit une statue colossale de Cérès, en beau marbre blanc, ouvrage de Praxitèles, suivant Wheler, aussi bien que celle qui étoit à Athènes, dans le temple de cette déesse : il la fit dessiner, ainsi qu'une grande base qui paroissoit appartenir à cette même statue de Cérès.

Un de nos papiers publics (1) nous a appris que deux voyageurs anglais, du collége de Jésus, avoient fait transporter en Angleterre ce superbe colosse, qui n'a éprouvé

(1) Journal des Débats (du 17 nivôse an x). L'auteur de cet article (on ignore sur quelle autorité) attribue ce chef-d'œuvre à Phidias : il ajoute que ce fut Périclès qui en orna le temple d'Eleusis.

que peu de dommage, et en avoient fait présent à l'université de Cambridge.

LACÉDÉMONE ancienne et nouvelle, par *de la Guilletière*. Paris, 1689, in-12.

DESCRIPTION d'Athènes dans l'Attique, à prendre depuis son origine jusqu'en l'année 1687, etc... et l'état actuel de ses antiquités renommées, par François *Fanelli*, avec figures : (en italien) *Atene in Attica descritta da suo principio all' anno 1687, etc... e stato presente della sua antichità rinomata; di Fr. Fanelli*. Venise, 1707, in-4°.

RELATION du Voyage du sieur *Pellegrin*, dans la Morée. Marseille, 1722, in-12.

VOYAGE historique de la Grèce. Amsterdam, 1733, 4 vol. in-8°.

DESCRIPTION du mont Athos, par Jean *Comnène* (en grec moderne), Venise, 1745, in-8°.

LES RUINES des plus beaux Monumens de la Grèce, considérées du côté de l'histoire et du côté de l'architecture, par M. *Le Roi*, avec cartes, plans et dessins. Paris, de la Tour, 1758, gr. in-fol.

— Les mêmes, seconde édition, corrigée et augmentée. *Ibid*, 1770, gr. in-fol.

Par une meilleure disposition des matières, et par des augmentations considérables, cette seconde édition est très-préférable à la première : celle-ci néanmoins est plus recherchée par quelques amateurs, à cause de la supériorité des épreuves.

Quoique cet ouvrage soit la production d'un artiste qui s'est principalement proposé de faire des recherches relatives à l'architecture des anciens monumens de la Grèce, l'auteur néanmoins ne s'est pas circonscrit dans les limites de l'art. Outre qu'il a jeté dans la description de ces monumens,

plusieurs particularités de son Voyage, il s'est encore attaché à tracer l'origine d'Athènes, ses accroissemens successifs, son état dans les beaux jours de la Grèce, les révolutions qu'elle essuya sous les successeurs d'Alexandre, les malheurs qu'elle éprouva du temps de Sylla, sa restauration sous Adrien, les embellissemens même très-considérables qu'elle reçut sous son règne; enfin sa dégradation successive, depuis son asservissement à la domination ottomane.

L'auteur commença son voyage en 1754. Il se dirigea d'abord sur l'Istrie, où il dessina les ruines du temple de *Pola*, élevé par la république de ce nom en l'honneur d'Auguste: il parcourut ensuite quelques îles de l'Archipel, fit quelque séjour à Constantinople, s'embarqua pour l'Attique, et se rendit enfin à Athènes, l'objet principal de ses savantes recherches. Le commandant turc lui permit d'appliquer des échelles par-tout où le besoin l'exigeroit, en lui recommandant seulement de s'arrêter lorsqu'il monteroit sur le faîte du temple de Minerve, afin qu'on eût le temps de faire retirer les femmes qui se promenoient dans la cour intérieure de la citadelle, où ce temple est renfermé.

On a précédemment vu à quel point ce magnifique édifice étoit dégradé, depuis que Spon et Wheler l'avoient visité. Chose déplorable! c'est à une nation distinguée par ses succès dans plusieurs beaux-arts, qu'il faut rapporter la ruine presqu'entière de ce monument. En 1667, le provéditeur Morosini, général des Vénitiens, ayant mis le siége devant Athènes, une bombe tombée sur le temple, mit le feu aux munitions de poudre que les Turcs y avoient amassées, et en opéra ainsi la destruction presque totale. Morosini, voulant enrichir sa patrie de ces précieux débris, acheva de dégrader ce qui restoit de l'édifice. Il voulut, du fronton qui avoit résisté à l'effet de l'explosion, faire enlever la statue de Minerve, son char, ses chevaux; mais une partie du groupe tomba à terre et se brisa. Ce sont ces débris sans doute que l'ambassadeur d'Angleterre a fait récemment déterrer.

Le voyageur-artiste a décrit et dessiné, non-seulement les ruines des temples de Minerve et de Thésée, mais encore celles du théâtre et des *propylées*, magnifique colonnade qui servoit de vestibule à la citadelle. De ces quatre monumens, il observe, comme je l'ai déjà fait remarquer, que c'est le temple de Thésée qui est le moins dégradé. On lui doit aussi la description et les dessins de l'*Odéon*, construit sous Périclès, pour le concours des musiciens dans le chant; de la prétendue lanterne de Démosthène, où une tradition plus que hasardée plaçoit le cabinet dans lequel cet orateur préparoit ses sublimes harangues; enfin d'un temple de Minerve, bâti sur le promontoire de *Surium*.

Divers autres monumens de l'Attique ont exercé la plume et le compas du savant artiste. Les plus remarquables, sont la tour des Vents à Athènes, dont les inscriptions prouvent que les Athéniens avoient des connoissances assez étendues dans la gnomonique; les débris d'une magnifique enceinte qui se voit au *bazar* ou marché de la ville; enfin les ruines du Panthéon et de l'arc d'Adrien.

Le Roi ne s'est pas borné à décrire et à dessiner les monumens de l'art, il a publié aussi les vues des deux fameux ports du Pirée et de Phalère, de la Naumachie et de la citadelle d'Athènes; il a poussé même ses recherches jusqu'à Corinthe et à Sparte : la première de ces villes ne lui a offert que les ruines d'un temple, uniques vestiges de l'ancienne magnificence de cette cité, dont les dépouilles transportées à Rome étoient d'une si grande richesse, qu'elles y firent prodigieusement tomber le prix de l'argent; dans l'autre, il n'a trouvé que les ruines informes de son théâtre et du *Dromos*, espèce de stade où s'exerçoient les jeunes Spartiates. Quelques observations sur le site de l'ancienne Sparte, sur les mœurs des habitans de l'ancienne Laconie, annoncent que Le Roi réunissoit la science des recherches et le talent de juger les hommes, au goût le plus épuré dans l'examen des ouvrages de l'art.

LES RUINES d'Athènes, par Robert *Sayer* : (en

anglais) *Ruins of Athenes, by Robert Sayer*. Londres, 1759, in-fol.

Les Antiquités d'Athènes, mesurées et dessinées par Jacques *Stuart*: (en anglais) *The Antiquities of Athenes, mesured and delineated by James Stuart*. Londres, 1761 et années suivantes, 3 vol. in-fol.

L'exactitude scrupuleuse, on pourroit même dire minutieuse, avec laquelle Stuart, dans son voyage à Athènes, a mesuré et dessiné les plus petites parties des ruines des anciens monumens d'Athènes, l'a obligé de multiplier à l'excès les planches de son ouvrage. Cette méthode peut avoir un certain genre d'utilité pour les artistes, mais elle affoiblit à coup-sûr l'impression profonde que feroit sur les amateurs la vue de ces magnifiques ruines dessinées plus en grand et avec moins de servilité. On peut consulter à ce sujet, les excellentes observations qui se trouvent dans la seconde édition des Ruines de la Grèce, par Le Roi, dont je viens de donner la notice.

Description du mont Sinaï (en grec moderne). Venise, 1773, in-4°.

Remarques d'un Voyageur moderne (le baron *de Riedesel*) au Levant. Zurich, 1773, in-12.

Ce Voyage, devenu assez rare, a été réimprimé, comme on l'a vu (deuxième partie, section II), en l'an X — 1802, avec le Voyage en Sicile et dans la Grande-Grèce. Il n'est pas tout-à-fait aussi recherché que ce dernier; mais il contient néanmoins des remarques intéressantes sur plusieurs objets.

Sur la Laconie, par exemple, Riédesel observe que le pays, totalement bordé de montagnes du côté de l'ouest, dont les vents doux et fertilisans ne peuvent pas pénétrer dans la plaine, est entièrement ouvert aux vents froids de

l'est et du nord. Cette position, dit-il, ne pourroit-elle pas avoir contribué à produire ce génie guerrier, cette austérité, ce stoïcisme, ce mépris de la mort, tous ces sentimens enfin qu'on admire chez les anciens Spartiates? Le voyageur fortifie cette conjecture par le caractère connu des Maniotes, leurs descendans, qui défendent avec tant d'énergie leur liberté contre la puissance ottomane.

Il a remarqué, comme Stuart, à Athènes, que d'après l'inscription grecque qui est sur l'architrave de la prétendue lanterne de Démosthène, ce n'est autre chose qu'un monument choragique (1), élevé par Lysistrate, en mémoire de la victoire qu'il avoit remportée au théâtre. Ce petit monument, chose singulière! est resté parfaitement intact. Tout, jusqu'à un ornement en forme d'arabesque, qui couronne le dôme, jusqu'aux sculptures même de la frise, s'est parfaitement conservé. Le dôme et tout l'édifice sont de marbre, et l'ordre qui y règne est le corinthien.

Sur la ville même d'Athènes, Riedesel observa que sa population, qui, du temps de Démétrius de Phalère, s'élevoit encore à vingt mille citoyens, non compris les femmes, les enfans, et encore moins les esclaves, se trouvoit réduite à dix mille habitans, parmi lesquels on ne comptoit que fort peu de Turcs, la plupart même renégats.

Les Athéniens modernes, ivres de leur ancienne gloire, aiment mieux vivre du mince revenu de leurs terres, que de travailler ou faire le commerce. Ils sont encore aujourd'hui le peuple le plus rusé et le plus subtil de la Grèce. C'est à Athènes qu'on parle le meilleur grec vulgaire; mais il commence à se corrompre par le mélange des Albanois, qui peuplent les villages des environs. C'est à ce mélange que le voyageur attribue la disparition presque totale de cette urbanité attique qu'on remarque dans le peuple de

(1) On se rappellera sans doute ici que ce monument a été exécuté en terre cuite, et placé au centre de la cour du Louvre, lors de l'exposition des chefs-d'œuvre des arts, en vendémiaire an XI.

l'ancienne Athènes, et dont Spon avoit encore retrouvé des traces sensibles. On a établi dans Athènes deux écoles où l'on enseigne le grec littéral.

Riedesel s'est attaché à faire la comparaison des Grecs modernes avec les anciens ; et, à la différence de Guys (1), il n'a apperçu entre eux que très-peu d'analogie. Le genre des danses est le trait de ressemblance le plus frappant entre les Athéniens d'aujourd'hui et leurs ancêtres : leur dissemblance sous presque tous les autres rapports, peut être attribuée en partie à l'affectation servile qu'ils mettent à imiter les usages et jusqu'au costume des Turcs. Tout ce que le voyageur a observé sur les mœurs, les loix, la police, la religion de ce dernier peuple, annonce beaucoup de sagacité ; mais des relations postérieures à la sienne sont beaucoup plus lumineuses sur tous ces objets : il faut distinguer néanmoins ses réflexions sur le climat du Levant, et son influence, et ses observations sur la peste ; la plus remarquable, c'est qu'elle se gagne de trois manières, ou par le contact d'un pestiféré, ou par celui d'un objet imprégné du venin, ou enfin par les émanations continuelles qu'on respire. Dans les deux premiers cas, dit-il, on s'échappe quelquefois ; elle est presque toujours mortelle dans le dernier. Cette observation paroît avoir échappé à Dallaway, qui, comme on l'a vu, s'est beaucoup occupé de ce fléau.

VOYAGE dans l'Asie mineure, ou Relation de l'excursion qu'y a faite, aux dépens de la société des *Dilettanti*, Richard *Chandler*, membre du collége de la Magdelaine et de la société des Antiquaires, avec cartes : (en anglais) *Travels in Asia minore, or an Account of a tour made at the expence of the society of Dilettanti, by Richard Chandler, fellow of Magdelein college, of the society of Antiquities.*

---

(1) Dans son Voyage littéraire de la Grèce, dont je donnerai incessamment la notice.

Oxford, de l'imprimerie de Clarandon Dodsley et Robson, 1775, 1 vol. in-4°.

VOYAGE en Grèce, ou Relation de l'excursion qu'y a faite, etc. Richard *Chandler*, etc. avec carte : (en anglais) *Travels in Greece, or an Account*, etc. *Richard Chandler*, etc. Ibid. 1776, 1 vol. in-4°.

Ces deux Voyages ont été très-récemment traduits en français sous le titre suivant :

VOYAGES dans l'Asie mineure et en Grèce, faits aux dépens de la société des *Dilettanti*, dans les années 1764, 1765 et 1766, par le docteur Richard *Chandler*, etc. traduits de l'anglais, et accompagnés de notes géographiques, historiques et critiques, par MM. J. P. Servais et Barbié du Bocage, avec deux cartes et un plan de la ville d'Athènes. Paris, Arthus Bertrand et Buisson, 1806, 3 vol. in-8°.

La traduction des Voyages de Chandler étoit depuis long-temps desirée, sur-tout par les amateurs de l'antiquité auxquels la connoissance de la langue anglaise n'est pas familière. Celle dont je donne ici la notice, a dû être, et a été favorablement accueillie, non-seulement par cette classe de lecteurs, mais même par ceux qui possèdent bien l'anglais, vu les savantes notes dont on l'a enrichie. Outre qu'elles éclaircissent le texte, quelquefois obscur dans l'original, elles réforment aussi quelques erreurs en géographie qui s'y sont glissées; enfin elles ajoutent de lumineuses recherches à celles du voyageur anglais.

La méthode qu'a suivie Chandler dans sa relation, paroîtra quelquefois un peu minutieuse à la classe ordinaire des lecteurs, mais elle sera toujours instructive et intéressante même, pour les zélateurs de l'ancienne Grèce.

Ce voyageur, suivant pas à pas Pausanias pour la Grèce;

Strabon, pour cette contrée et l'Asie mineure; Pline l'ancien, pour ce qu'il a recueilli sur ces deux pays, et mettant même à profit les fragmens échappés aux dévastations des barbares et aux ravages du temps, recherche soigneusement les vestiges des cités de l'Asie mineure et de la Grèce, des temples, des théâtres, des cirques, des aqueducs, de tous les édifices enfin dont le luxe asiatique et la passion des Grecs pour les arts, avoient magnifiquement embelli ces deux contrées; mais comme une partie de ces monumens n'offre que des ruines, qu'une autre partie ne laisse pas même appercevoir les moindres vestiges, Chandler en est le plus souvent réduit à transcrire les descriptions que les écrivains précités nous ont transmises des villes qui fleurissoient encore de leur temps, et des édifices dont elles étoient décorées. Sous ce rapport, son Voyage est souvent beaucoup plus une relation purement historique de l'ancien état de l'Asie mineure et de la Grèce, qu'elle n'est le tableau descriptif de leur situation actuelle.

On doit observer aussi, que lorsque les circonstances ne lui ont pas permis de visiter telle ou telle partie de ces deux célèbres contrées, il rapporte ce que les précédens voyageurs, tels que Spon, Wheler, Chishul, Pococke, etc... moins contrariés que lui dans leur marche, ont recueilli de plus remarquable. Sous ce nouveau rapport, le Voyage de Chandler est encore une relation absolument historique.

De ces observations, il résulte que ce voyageur, soit en traduisant les descriptions que nous ont laissées plusieurs écrivains de l'antiquité, soit en transcrivant celles qui ont été faites par des auteurs plus modernes, et en les rapprochant de l'état actuel des lieux, s'est livré à des détails dont il n'est pas possible de donner une idée satisfaisante dans un simple extrait. Pour apprécier le mérite des recherches faites par Chandler, il faut donc nécessairement recourir à l'ouvrage même. Outre l'instruction qu'on y puise, sa narration prend un grand degré d'intérêt par les détails attachans où il entre relativement aux obstacles que, pen-

dant trois années, il a rencontrés dans le cours de ses excursions. Il lui a fallu, dans l'Asie mineure, se précautionner à diverses reprises contre les atteintes de la peste, qui ravageoit Smyrne et ses environs, et se tenir en garde contre les attaques des Turcomans vagabonds. Dans la Grèce, il lui a fallu sans cesse lutter contre la soupçonneuse ignorance des musulmans.

La partie la plus complète et la plus intéressante de son Voyage dans cette dernière contrée, est sans doute sa description d'Athènes. Ses recherches ont tout embrassé; les trois ports du *Pyrée*, de *Phalère* et de *Munychie*; les tombeaux dont on voit des vestiges sur la route qui conduit à Cabilla; l'état ancien et actuel des Propylées et du temple de Minerve, l'Erectheum, les ruines des temples de Neptune et de Minerve Polyade; les vestiges du temple de Bacchus et de l'Odéon; la situation de l'Aréopage, du Stade et du Museum; enfin les trois monumens qui subsistent encore sans avoir subi une dégradation bien sensible, savoir, le temple de Thésée, la tour des Vents, et le monument choragique de Lysistrate, dont on a pû prendre une idée par le modèle en terre cuite que l'architecte M. Legrand, comme on l'a précédemment vu, en a fait élever dans la cour du Louvre, sur la fin de 1802. La conservation de ces trois monumens, dont le premier sur-tout est d'une grande importance, ajoute en quelque sorte aux regrets qu'excite la ruine de monumens beaucoup plus précieux encore, et qui, par une fatalité singulière, n'ont pas eu un sort aussi heureux.

Voyage pittoresque de la Grèce (par M. *de Choiseul-Gouffier*), enrichi de cartes, de plans, de vues, de figures et de culs-de-lampes. Paris, 1778 et années suivantes, gr. in-fol.

— Le même, traduit en allemand par H. A. Otto Reichard. Gotha, 1780, in-8°.

Le volume que j'annonce ici n'est que le premier: les

événemens de la révolution avoient suspendu la publication, et peut-être même l'achèvement des suivans : mais après des incertitudes pénibles pour les amateurs de l'antiquité et des arts, ils peuvent maintenant se flatter de voir incessamment paroître la suite de cet important et magnifique ouvrage.

L'auteur n'a rien épargné pour enrichir de dessins gravés par les plus habiles artistes, et de plans, de cartes, dressés avec une grande exactitude, le premier volume, dont je donne ici la notice. Cet ouvrage, au reste, n'est pas seulement, comme le titre l'annonce, un Voyage pittoresque ; il renferme encore de savantes recherches sur l'Archipel de la Grèce, sur quelques villes de l'Asie mineure, sur les îles qui en dépendent ; et il a beaucoup ajouté aux lumières que Tournefort et d'autres voyageurs célèbres avoient répandues sur ces fameuses contrées.

Dallaway nous a donné sur cet ouvrage une anecdote curieuse. Comme je n'entends ni défendre, ni révoquer en doute l'authenticité de cette anecdote, je la rapporte dans ses propres termes.

« L'auteur, dit-il, avoit publié son Voyage avant d'être » envoyé comme ambassadeur à la Porte. Dans le Discours » préliminaire, où respiroit une grande passion pour la » liberté, et un extrême desir de voir les Grecs délivrés du » joug des Turcs, lorsqu'il fut nommé ambassadeur, il » prit tous les moyens possibles de dérober aux ministres, » avec qui il avoit à traiter, des opinions si contraires à » l'esprit de cette cour ».

En donnant un rapide apperçu de cet excellent Voyage, j'en retrancherai, comme je l'ai fait pour les autres, toute la partie historique.

L'île de *Cérigo*, si célèbre autrefois sous le nom de *Cythère*, n'est plus qu'un rocher qui sert de retraite aux pirates.

L'île de *l'Argentière*, ainsi nommée de ses mines d'argent, qui sont aujourd'hui fermées, est une terre stérile qui se refuse à toute autre végétation que celle de l'orge :

on y trouve, comme à *Milo*, une terre connue chez les anciens sous le nom de terre *cimolée*, parce que l'île portoit celui de *Cimolis* : cette terre est très-recherchée pour le blanchissage du linge. Ses habitans, au nombre de deux cents seulement, sont fort misérables. Le vêtement des femmes y est excessivement ridicule.

L'île de *Milo*, anciennement *Malos*, renommée dans les temps anciens pour son extrême fertilité, est aujourd'hui très-malsaine : la plus grande partie de ceux qui l'habitent sont jaunes et bouffis, leur ventre est énorme, leurs jambes enflées. La cause de cette insalubrité se trouve dans l'abondance de l'alun et du soufre qu'on rencontre à chaque pas, et sur-tout dans les exhalaisons qu'aux entrées du port, envoient plusieurs crevasses. Ces exhalaisons pestilentielles prennent leur origine dans l'éruption d'un volcan nouveau qui, formant en 1707, une île nouvelle, ébranla toutes les îles voisines. On trouve dans cette île, une vaste caverne tapissée d'alun, qui paroît devoir sa formation à des carrières.

L'île de *Siphante*, anciennement *Siphnos*, offrit à la curiosité de M. de Choiseul-Gouffier, un tombeau de marbre blanc chargé de riches sculptures, et bien conservé, quelques autres qui l'étoient beaucoup moins, et quelques foibles vestiges d'un temple consacré au dieu Pan. L'hospitalité des habitans lui rappela celle des anciens Grecs. Dans cette île, le ciel est toujours pur et serein, et la terre y est très-féconde. Ces insulaires, et ceci est commun à toutes les autres îles de l'Archipel, ne sont pas fort vexés par les Turcs. Ils doivent ces ménagemens au parti sur-tout qu'ils ont pris de se rendre eux-mêmes adjudicataires de la capitation qui leur est imposée, et de la payer à l'instant au capitan-pacha, lorsqu'avec tout l'appareil de la terreur, il fait sa tournée dans les îles pour y recueillir l'impôt, ou plutôt pour y exercer ses concussions. On ne trouve plus à Siphante ces mines d'or et d'argent, dont la dîme enrichissoit les prêtres du temple d'Apollon. L'habillement des femmes se rapproche ici du costume grec.

M. de Choiseul-Gouffier passa devant l'île de *Policandro*, sans s'y arrêter, instruit que l'intérieur de cette île n'offroit rien qui pût engager à y descendre; et ni lui ni ses compagnons ne purent pénétrer dans l'île de *Sikino*, dont les habitans armés, les ayant pris pour des corsaires, leur défendirent ainsi de les visiter.

L'accueil qu'on lui fit dans l'île de *Nio*, autrefois *Ios*, ainsi nommée de ce qu'elle fut peuplée par une colonie d'Ioniens, fut tout différent : les habitans en sont très-hospitaliers : l'habillement de leurs femmes est assez agréable.

L'île de *Santorin*, autrefois *Théra*, et l'île d'*Apronisi*, dans l'opinion de M. de Choiseul-Gouffier, ne sont point, comme on l'a prétendu, les produits d'un volcan. Ce sont, suivant lui, comme toutes les autres îles de l'Archipel, des pointes de montagnes : mais ces deux îles lui ont paru être un démembrement de l'ancienne île de *Caliste*, qui avoit pris ce nom de sa beauté. Le volcan, dont les effrayantes traces s'apperçoivent de toutes parts, loin d'avoir donné naissance à ces deux îles, ayant englouti toute la partie centrale de l'île de Caliste, les eaux s'y seront fait un passage et il se sera formé deux petites îles de ce qui, originairement, en formoit une plus considérable.

Depuis Pline l'ancien, qui nous a laissé le récit d'une première révolution arrivée dans cette partie de la Méditerranée, il y a eu véritablement, à différentes époques, des éruptions volcaniques qui ont donné naissance à plusieurs petites îles : l'éruption de 1707 produisit, comme on l'a vu, une nouvelle île ; elle fut précédée, accompagnée et suivie de phénomènes dont la description est du plus grand intérêt, et qu'il faut lire dans l'ouvrage même.

A Santorin, le faste, la coquetterie, héréditaires en quelque sorte chez les femmes de cette île, ne laissent pas même soupçonner leur véritable mal-aise. Il paroît que cette passion de paroître magnifique à l'extérieur, tandis que dans l'intérieur on est quelquefois assiégé par le besoin, n'est pas étrangère aux ecclésiastiques même de Santorin. L'évêque de cette île reçut avec ses habits pontificaux

M. de Choiseul-Gouffier et sa suite. Ces dehors brillans contrastoient singulièrement avec la simplicité de son domestique, beaucoup plus assortie à la modicité de son revenu, qui n'excédoit pas douze cents francs. Quelque bornés que fussent ses moyens, il n'en fut pas moins fastueux dans sa manière de remplir les devoirs de l'hospitalité. Le curé faisoit les fonctions de maître-d'hôtel; le diacre et le sous-diacre, celles de domestiques, et même celles de palefreniers. L'évêque fit l'apologie de cette extrême subordination, en disant qu'elle étoit conforme aux usages de la primitive église. Tout le côté de l'île opposé au volcan, qui y fait toujours quelques explosions, est fertile. Les terres, couvertes de pierres ponces, produisent de bons vins, de l'orge, du coton, mais peu de froment.

L'île de *Naxia*, autrefois *Naxos*, si célèbre par le culte dont on y honoroit Bacchus, et par la célébration des Bacchanales, est en quelque manière à l'abri de l'oppression, par sa situation singulière: aucun vaisseau ne peut y aborder; c'est avec de simples bateaux qu'elle exporte dans les autres îles le superflu de ses productions, qui sont très-abondantes. On y recueille du froment, des figues, du vin, de l'huile, de la soie, dans de délicieuses vallées, arrosées de mille ruisseaux, et ombragées d'orangers et de grenadiers. Du célèbre temple de Bacchus, il ne reste d'entier qu'une porte; mais on peut reconnoître encore les dimensions qu'il avoit: c'est tout ce que l'île renferme d'antiquités, avec les débris du palais, beaucoup plus moderne, des ducs de *Naxia*.

L'île de *Tina*, autrefois *Tinos*, aussi fertile que Naxia, est remarquable encore par les proportions élégantes et la beauté des traits de ses habitans. L'habillement le plus voluptueux couvre leurs femmes sans les cacher. L'industrie et le commerce enrichissent cette île, autant que font ses productions. Les femmes de l'état le plus aisé, ne dédaignent pas les détails intéressans de leur ménage: elles-mêmes recueillent la feuille des mûriers, et filent la soie. Ces travaux, peu pénibles, qu'elles partagent avec leurs

servantes, permettent à celles-ci de conserver tous leurs agrémens. L'amour de la patrie, commun à tous les insulaires de l'Archipel, a plus de force à Tina que par-tout ailleurs. Ces servantes même en fournissent la preuve; recherchées dans tout le Levant pour leur fidélité, leur intelligence, elles ne renoncent jamais à rapporter dans leur île le fruit de leurs travaux ou de leur industrie. Tina est l'une des îles les plus agréables et les plus fertiles de l'Archipel. Sur douze lieues de tour, elle contient vingt mille habitans, qui ne se bornent pas à recueillir la soie de leur territoire; ils en tirent encore de l'île d'*Andros*, et en fabriquent des bas qu'ils débitent dans tout le Levant. Les magistrats de l'île, quel que soit leur âge, s'appellent *vieillards :* c'est un hommage que ces heureux insulaires rendent à la vieillesse. Un seul jour de l'année, ils s'apperçoivent qu'ils ne sont pas libres; c'est celui où le capitan-pacha vient lever l'impôt.

L'île de *Scyra*, autrefois *Syros*, est la seule qui ne fut point partagée entre plusieurs cultes. La religion catholique y étoit uniquement admise, et les habitans, tourmentés par les querelles religieuses de leurs prêtres, n'en étoient pas plus heureux : pour y rétablir l'ordre, il a fallu que le gouvernement turc s'en mêlât.

A l'article de l'île de *Délos*, M. de Choiseul-Gouffier a inséré, sur les fêtes qui s'y célébroient, un excellent morceau que lui confia, dit-il, pour en enrichir son ouvrage, un homme distingué qu'il ne nomme pas. Le voile, aujourd'hui, est déchiré : ce morceau avoit été détaché du Voyage d'Anacharsis, dont l'abbé Barthélemi s'occupoit. Une ancienne tradition, appuyée de la dénomination même de l'île *Delos*, qui, dans la langue grecque, signifie *je parois*, porte que cette île parut tout-à-coup. On ne peut pas croire néanmoins qu'elle soit le produit d'un volcan, puisque l'île n'offre aucuns débris volcaniques; mais il est possible qu'elle ait été soulevée par un effort intérieur des feux souterrains qui occupent cette partie de la terre, ou peut-être

[illegible] découvert de [illegible]

[illegible] magnifiques monumens qui [illegible] vestiges [illegible]

[illegible] quelques colonnes, quel- [illegible] portique [illegible] Parmi [illegible] temple [illegible] seule- [illegible] une colonne de [illegible] Une [illegible] ruines, encore [illegible] gymnase, une [illegible] pourroient néanmoins donner quelque idée des monumens magnifiques dont l'île étoit [illegible]; mais cette île, où l'on [illegible] de toutes les parties de la Grèce, n'est pas même habitée aujourd'hui.

C'est dans l'île de *Paros*, qui a conservé son ancien nom grec, que *Peiresc* découvrit ces tables si utiles à la chronologie, et qui sont si connues sous la dénomination de *marbres d'Arundel,* parce que le comte de ce nom les fit transporter de Smyrne en Angleterre. M. de Choiseul-Gouffier visita, avec une extrême fatigue, les carrières d'où l'on tiroit ce beau marbre, si employé dans l'antiquité pour la décoration des édifices, et qui, suivant lui, étoit beaucoup moins propre que le *pantélique* à se prêter au ciseau du statuaire. L'île est couverte de riches débris ; mais presque tous les restes de la magnificence des anciens n'ont servi depuis long-temps qu'à la construction de chaumières qui, aujourd'hui, même sont la plupart abandonnées, la population de l'île étant peu nombreuse. D'une partie de ces ruines, on a néanmoins construit une église de la Vierge très-vaste, et qui seroit belle, dit M. de Choiseul-Gouffier, si les marbres et les fragmens antiques entrés dans sa construction, avoient été employés avec moins d'ignorance et de mauvais goût. Il ajoute qu'on voit à Délos un vieux château uniquement construit aux dépens des plus superbes édifices qu'ait jamais élevés l'antiquité. Les murailles ne

sont formées que de colonnes et de chapiteaux entassés; souvent une statue y est pressée entre deux corniches parfaitement sculptées; ce sont vraisemblablement les restes de ce fameux temple consacré à Cérès, dont parlent les historiens.

L'île d'*Anti-Paros*, anciennement l'île d'*Oliaros*, par sa fertilité, son peu d'étendue, le petit nombre de ses habitans, paroissoit condamnée à l'obscurité; car il ne paroît pas que cette grotte fameuse, qui lui assigne un rang si distingué parmi les îles de l'Archipel, ait été connue des anciens, du moins avant Pline, puisque ce célèbre scrutateur des merveilles de la nature n'en parle pas. On peut croire néanmoins qu'elle ne fut pas tout-à-fait inconnue dans le moyen âge, vu l'inscription fort usée, où on lit les noms de quelques Grecs qui y étoient sans doute descendus. Mais les habitans n'en avoient plus aucune idée, ou n'osoient essayer d'y pénétrer, lorsque M. de Nointel, ambassadeur de la France à la Porte, y descendit en 1673, accompagné d'un grand nombre de personnes.

Dans la description de cette grotte, M. de Choiseul-Gouffier a mis ses lecteurs à portée d'apprécier tout-à-la-fois les dangers qu'on court en y descendant, et les merveilles qu'elle récèle. Les uns et les autres ont été fort exagérés par un voyageur anglais (1), qu'il soupçonne même de n'avoir pas visité l'île d'Anti-Paros, et d'avoir eu recours, pour la description de la grotte, à la relation de Tournefort, où ce célèbre voyageur s'étoit, dit-il, un peu oublié, et que le voyageur anglais a même altérée.

Je vais tracer une légère esquisse de celle que M. de Choiseul-Gouffier nous a donnée de sa descente au fond de la grotte, ainsi que de la description qu'il en a faite. Le malheur qu'il eut de casser son thermomètre, en y descendant, ne lui permit pas d'en établir avec précision la pro-

(1) Le docteur *Maihows*, dans son Voyage en France, en Italie, et aux îles de l'Archipel (deuxième partie, section 11).

fondeur perpendiculaire : il l'évalue au plus à cent cinquante pieds.

On descend d'abord, suspendu sur une corde, à douze toises de profondeur : là se trouve l'endroit le plus difficile, et le seul un peu dangereux. C'est un rocher arrondi sur lequel l'eau coule de toutes parts, et qui, sur la droite, est bordé de précipices : on se laisse couler à pic environ de douze à quinze pieds, en tenant fortement un câble. Cet endroit franchi, on descend par une pente fort roide, mais dans un passage plus large, avec l'attention de se jeter toujours sur la gauche pour éviter les mêmes précipices : la pente devient ensuite moins roide, et à la moitié environ de la descente, le secours du câble est presque inutile. Au fond de la grotte, on trouve un gros rocher qui semble fermer le passage ; on le tourne, et l'on entre dans la salle qui termine le souterrain.

Quoique les ornemens naturels de cette grotte soient les plus riches que l'on connoisse en ce genre, ils ont été trop embellis par l'imagination des voyageurs. M. de Choiseul-Gouffier décrit plutôt en naturaliste qu'en peintre, les stalactites et les stalagmites (1) qui décorent la grotte, et la vérité y gagne beaucoup ; il en explique même d'une manière satisfaisante la formation. La plus belle des stalagmites a vingt-quatre pieds de hauteur, sur une base de vingt pieds de diamètre : c'est sur cet autel élevé par la nature, que M. de Nointel fit célébrer solemnellement la messe dans la nuit de Noël 1673. M. de Choiseul-Gouffier donna trois différentes vues de la grotte d'Anti-Paros ; mais il a la bonne-

(1) Les stalactites sont des cristallisations ramifiées qui ont la forme de culs-de-lampe pyramidaux, avec une large base qui les attache au rocher en contre-bas. Les stalagmites sont des concrétions protubérantes en forme de choux ou de touffes, qui se trouvent presque toujours sur la base du sol ou du plancher souterrain en contre-haut, à l'opposite des stalactites : les unes et les autres sont formées par les eaux, qui goutte à goutte tombent de la voûte, et charrient des matières pierreuses.

foi de convenir qu'elles n'en font prendre qu'une idée très-imparfaite.

L'île de *Scyros*, quoiqu'avantagée d'un bon port, ne fait, avec de simples bateaux, que le commerce de vins et de fromage. Pour n'être pas exposés aux incursions des pirates, ses habitans se sont retirés dans la partie septentrionale de l'île, où ils ne cultivent que les denrées de première nécessité. Cet état de choses a peut-être une cause plus déterminante encore ; c'est le despotisme qu'exerce sur eux, avec tout l'empire de la superstition, l'abbé du monastère de Saint-George, espèce de colonie de la république religieuse du Mont-Athos, qui nomme ce supérieur. Le sol de l'île, avec beaucoup de plaines volcaniques, offre l'apparence de plusieurs cratères, et paroît renfermer des mines de cuivre.

L'île de *Lemnos*, si célèbre dans l'antiquité, soit par un volcan que l'imagination des poètes avoit converti en forges de Vulcain, et dont il subsiste encore des traces que M. de Choiseul-Gouffier ne put pas visiter ; soit par son labyrinthe dont il ne reste point le moindre vestige, l'étoit plus encore par sa terre sigillée qui, dit-on, guérit Philoctète, et que Galien alla examiner sur les lieux. Elle a conservé toute sa prétendue vertu dans l'esprit des crédules Grecs : ils la recueillent encore aujourd'hui, un seul jour de l'année, avec les plus grandes cérémonies.

L'île de *Mételin*, connue dans l'antiquité sous le nom d'île de *Lesbos*, a pris sa nouvelle dénomination de Mytilène, la principale des cinq villes qu'elle renfermoit. Ce seroit encore aujourd'hui, comme dans les beaux temps de la Grèce, une superbe possession, si une infinité de catastrophes, et sur-tout la tyrannique oppression des Turcs, n'avoient pas prodigieusement diminué sa population. M. de Choiseul-Gouffier y séjourna trop peu, pour avoir pu la décrire.

L'île de *Scio* possède un port très-vivant, où l'on trouve presque toujours des galères du Grand-Seigneur : il est d'ailleurs fréquenté par tous les bâtimens qui vont d'Egypte

à Constantinople. La capitale de cette île est la ville du Levant la mieux bâtie : ses maisons, successivement construites du temps que les Génois et les Vénitiens en étoient les maîtres, ont de l'élégance et de l'agrément. Une chaîne de montagnes arides partage l'île; mais les vallées, arrosées par une infinité de ruisseaux, sont couvertes d'orangers et de grenadiers. Les vignes donnent encore un vin qui soutient son ancienne réputation.

Une production particulière à cette île, est le lentisque, qui produit ce fameux mastic, dont les dames turques et grecques font, comme on l'a vu, un si grand usage. Les villages sont presque tous situés au sud de l'île, près du cap Mastic, qui a pris son nom de cet aromate. Tous les lentisques appartiennent au Grand-Seigneur, qui a accordé plusieurs priviléges aux habitans des villages près desquels croissent ces arbres, à la charge d'entretenir les lentisques et de recueillir le mastic. Ces paysans, quoique chrétiens, portent le turban blanc, comme les Turcs, ont des cloches dans leurs églises, contre l'usage général du Levant, ne payent qu'une modique taxe, sont gouvernés par un aga particulier, et sont exempts de la juridiction ordinaire de l'île. Soixante mille livres de mastic de la première qualité, exclusivement destinées pour le sérail, forment la charge qui leur est imposée; l'aga fait l'emplette du surplus, à quatre francs la livre, se réserve à lui seul le droit de le vendre, fait saisir celui qui n'a point passé par ses mains, et inflige même aux paysans, d'autres punitions pour la contrebande. M. de Choiseul-Gouffier a puisé tout ce qu'il dit du lentisque, dans un Mémoire composé par Galland, sur les lieux même, en 1747 : ce Mémoire, sur les différentes espèces de lentisques, renferme des détails curieux qui appartiennent à la botanique.

Malgré le séjour d'un grand nombre de Turcs dans l'île de Scio, les femmes y jouissent d'une grande liberté, qui ne préjudicie pas à leur sagesse. Elles sont gaies et vives, leurs traits sont piquans; mais, comme celles de tant d'autres îles, elles se défigurent par un habillement ridi-

cule, et pour les trouver charmantes, il faut les voir en déshabillé. Les jardins, à Scio, sont très-mal tenus, mais la nature y répand ses dons avec profusion, et ils sont facilement arrosés avec le secours de roues garnies de pots de terre.

L'île de *Samos*, le berceau de Pythagore, conserve encore des vestiges de son ancienne splendeur, dans beaucoup de tronçons de colonnes épars çà et là. La population de cette île ne répond point à la fertilité de son territoire.

L'île de *Pathmos*, très-stérile, et qui fait une exception remarquable à cette fertilité qu'on remarque en général dans toutes les îles de l'Archipel, ne mérite quelque attention que par le couvent des moines de Saint-Jean. Ces religieux ne subsistent que par les possessions qu'ils ont dans les îles voisines, et par le tribut assuré que leur paye la superstition des Grecs, admirateurs enthousiastes d'une société religieuse établie dans un lieu que l'Apocalypse a rendu si célèbre. Il n'est point de pirates qui n'aient avec eux quelques-uns de ces moines ou *papas*, dont l'emploi est de les absoudre à prix d'argent, des crimes atroces dont ils se souillent.

Les femmes de cette île, que Tournefort représente comme fort affables pour les étrangers, parurent très-farouches à M. de Choiseul-Gouffier et à ses compagnons; il ne put même obtenir du pain que par l'intermédiaire de l'un des moines ou *caloyers*.

L'île de *Cos*, qui partage la fertilité des autres îles, n'est remarquable que par un platane prodigieux qui occupe le centre de la ville, du même nom que l'île. Les habitans lui rendent une espèce de culte: les branches de cet arbre, qui couvrent la place, sont soutenues par de superbes colonnes de marbre et de granit, qui attestent l'ancienne magnificence du temple d'Esculape, si révéré dans cette île.

L'île de *Rhodes*, si renommée dans l'antiquité par son commerce maritime, par les loix qu'elle établit pour ce commerce, par le grand nombre d'artistes distingués

qu'elle produisit, par son colosse et son temple du Soleil, dont il ne reste aucuns vestiges ; l'île de Rhodes, qui ne fut pas moins célèbre dans une époque moderne, comme le chef-lieu de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et par l'opiniâtre résistance qu'elle opposa à toutes les forces de l'Empire ottoman, offre encore dans l'intérieur de sa capitale, plusieurs anciens logemens des chevaliers, leurs armes et leurs noms gravés sur les portes, et l'ancienne église de Saint-Jean, qui a été convertie en mosquée. Nulle part, l'oppression des Turcs n'est si insupportable; elle l'est au point, que les malheureux habitans craignent de cultiver leurs fertiles terres.

Avant d'entrer dans le port de Rhodes, M. de Choiseul-Gouffier s'étoit arrêté dans le golfe de Marry : il y avoit fait dessiner, dans un grand détail et avec beaucoup d'exactitude, comme nous l'atteste Savary (1), les ruines de Thermisous, ville limitrophe des deux anciennes provinces de la Carie et de la Lydie. Près de cette ville, on admire encore les débris de plusieurs tombeaux et ceux d'un théâtre. *Stratonicée*, dans l'ancienne Carie, conserve des restes de monumens du même genre.

De plusieurs temples érigés à *Mélasso*, actuellement *Mylaso*, dans la Carie, un seul subsistoit en son entier du temps de Pokocke ; il étoit dédié à Auguste et à la divinité de Rome. M. de Choiseul-Gouffier vérifia avec douleur qu'il venoit d'être détruit, et que les fragmens en étoient employés à la construction d'une mosquée.

Les Cariens de nos jours ont conservé le caractère guerrier de leurs ancêtres, qui s'enrôloient indifféremment dans les armées de quiconque pouvoit les payer : ils s'engagent de même aujourd'hui au service, soit du pacha de l'Asie mineure, soit des agas révoltés, qui leur donnent une plus forte solde.

Près de la ville de *Bouvron*, sont les ruines, ou plutôt les

(1) Dans ses Lettres sur la Grèce, dont je donnerai incessamment la notice.

vestiges de la célèbre ville d'*Halicarnasse;* plusieurs colonnes du temple de Mars, élevé par Mausole, subsistent encore : mais on ne trouve aucune trace de son tombeau, monument si célèbre dans l'antiquité, par la magnificence qu'y déploya l'amour conjugal.

Les ruines des anciennes villes d'*Iasus* et d'*Eromus* n'offrent rien de remarquable, que les restes d'un temple en marbre blanc, dont il subsiste encore plusieurs colonnes avec leur entablement.

Près des ruines de *Milet*, qui n'offrent que des marbres mutilés, la plupart à demi-enterrés, des colonnes brisées, renversées, qui retracent à peine le théâtre et le temple de Cérès élevés dans cette ville, la plus florissante de l'Ionie, on trouve les débris du temple de Jupiter Didyme, l'un des plus célèbres de l'antiquité : ces débris suffisent pour faire juger quelle étoit la magnificence de cet édifice.

Ephèse, dans son état actuel, rappelle bien peu la célébrité de l'ancienne ville de ce nom : on y voit deux aqueducs, dont l'un a été construit avec des matériaux pris dans les ruines, mais on ne découvre aucun vestige du fameux temple de Diane (1). Dans les débris d'un temple d'ordre corinthien, M. de Choiseul-Gouffier et les artistes dont il étoit accompagné démêlèrent une richesse d'ornemens extraordinaire, et une grande perfection d'exécution dans tous les détails.

VOYAGE littéraire de la Grèce, ou Lettres sur les Grecs anciens et modernes, avec un parallèle de leurs mœurs, par M. *Guys*. Troisième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée, et ornée de dix belles planches. Paris, Duchêne, 1783, 4 vol. in-8°.

---

(1) On a précédemment vu que, moins affirmatif à cet égard que Choiseul-Gouffier, Dallaway néanmoins doute beaucoup que les ruines qui se voyent à Ephèse, soient les débris du temple de Diane.

Les deux précédentes éditions étant incomplètes, c'est à cette troisième qu'il faut uniquement s'attacher.

Dans ce Voyage, l'auteur s'est particulièrement occupé à rechercher dans la Grèce actuelle la trace des mœurs de l'ancienne Grèce. On doit lui savoir gré d'une tentative qui, sans avoir été couronnée d'un plein succès, nous a procuré néanmoins sur une contrée si intéressante, des notions curieuses et neuves; mais on ne peut pas se dissimuler qu'avec de l'imagination, du goût, de l'esprit, ce savant fait des rapprochemens forcés, et qui manquent le plus souvent de solidité : c'est le jugement qu'en porte Dallaway, qui nécessairement a eu beaucoup de relations avec les Grecs modernes.

Les gynecées de l'ancienne Grèce, où les femmes vivoient si retirées, et uniquement occupées des soins domestiques, ont paru à Guys subsister encore aujourd'hui ; mais c'est précisément ce que contestent la plupart des voyageurs, qui assurent que, de nos jours, les femmes grecques se répandent beaucoup dans les sociétés, et tiennent des assemblées où elles reçoivent même des étrangers. La conformité de leurs usages avec ceux des femmes de l'ancienne Grèce pour les lampes, les brasiers, les sofas, etc. ne paroît pas tenir aux mœurs anciennes. Ces usages sont communs à toutes les femmes de l'Orient, et paroissent être le résultat de l'influence du climat. Il en est de même des égards que, comme dans l'antiquité, les Grecs ont pour les nourrices de leurs enfans : la même chose, comme on l'a vu précédemment, peut s'observer chez les Ottomans, lorsque d'importans motifs obligent leurs femmes de se reposer sur des étrangères des doux soins de la maternité ; mais en quoi les deux nations paroissent différer essentiellement, c'est que les femmes grecques se refusent à nourrir elles-mêmes leurs enfans, pour conserver la beauté de leur sein, et leur santé même, qu'elles s'imaginent à tort pouvoir être altérée par l'alaitement ; tandis que les femmes turques ont réellement la plus grande

répugnance à confier leurs enfans à des nourrices mercenaires.

La toilette des femmes grecques, quoi qu'en dise Guys, n'a rien qui les distingue essentiellement des autres femmes de l'Orient. Le voile, la ceinture, le fard, la peinture des sourcils, l'usage très-fréquent du bain, sont dans le Levant de l'usage le plus général.

Guys est plus heureux dans le rapprochement qu'il fait du caractère national des Grecs d'aujourd'hui, et de celui de leurs ancêtres. Il paroît évident que, pour la vivacité dans les manières et dans l'expression, pour la subtilité dans le raisonnement et dans les affaires commerciales, pour la recherche des fêtes, le chant, la joie dans les festins, où l'on se couronne encore de fleurs, le goût pour les contes, les apologues, la passion de la danse, la foi aux songes et aux présages, les Grecs de nos temps modernes rappellent singulièrement les anciens Grecs, et que, sous la plupart de ces rapports, ils contrastent beaucoup avec les Turcs, qui communément sont assez francs dans les opérations commerciales, d'un sens toujours droit dans leur manière de raisonner et de discuter, et d'une taciturnité, d'une quiétude presque habituelles. Quant à la tendresse passionnée pour les enfans, et à la pratique de tous les devoirs de l'hospitalité, ce sont des vertus communes à tous les peuples de l'Orient.

LETTRES sur la Grèce, par *Savary*. Paris, Onfroi, 1788, in-8°.

Ces Lettres ont été traduites en anglais, et ont paru sous ce même titre:

SAVARY's Letters on Greece. Londres, in-8°.

Elles ont été plusieurs fois réimprimées en France, et elles font partie de la nouvelle édition qu'on a donnée du Voyage en Egypte, par le même auteur.

Les relations, l'objet de ces Lettres, embrassent particulièrement deux îles célèbres qui n'avoient pas été décrites,

au moins avec les mêmes détails, par aucun voyageur : ce sont les îles de Rhodes et de Candie. Savary nous donne, sur quelques parties de l'Asie mineure, plusieurs notions d'une moindre importance. Quant aux îles de l'Archipel, où il avoit fait une excursion, la mort l'a enlevé avant qu'il eût mis la dernière main à la relation qu'il se proposoit d'en donner ; quelques observations sur les îles d'*Argentière* et de *Mélos*, sont les seules que l'éditeur ait jugé dignes du public, bien qu'elles ne nous apprennent rien qui ne soit beaucoup mieux traité dans le Voyage de M. de Choiseul-Gouffier.

L'île du *Chapeau-Rouge*, sur les côtes de la Caramanie, est absolument stérile : on n'y sème aucun grain, et les plantations se réduisent à une cinquantaine d'oliviers ; elle est néanmoins habitée par des Grecs, qui vont faire leur moisson dans le continent voisin, et qui, pour leur salaire, en rapportent du blé, du vin, et diverses provisions : les autres moyens de subsistance, sont le commerce du bois et la pêche.

Savary entre dans un grand détail sur les monumens qui décoroient l'île de *Rhodes*, dans le temps de son ancienne splendeur. Il trace l'histoire de cette île, à prendre des beaux siècles de la Grèce jusqu'à l'époque où elle devint la résidence des chevaliers qui en prirent le nom. Comme M. de Choiseul-Gouffier, il indique les traces de leur séjour dans cette île ; mais il s'est beaucoup plus étendu que lui sur l'administration publique de Rhodes, et sur son état physique.

L'île est gouvernée par un pacha, qui s'y livre impunément à tous les excès de la tyrannie. Les affaires contentieuses ressortissent au cadi, dont les jugemens sont irrévocables, et qui partage même avec le mufti, la justice ecclésiastique. Les Grecs et les Juifs ont un chef qu'on nomme *Monteroli* : il juge leurs différends sans l'intervention de la puissance ottomane, et il a l'inspection sur la capitation que les non-musulmans payent au Grand-Seigneur.

Le sol de l'île de Rhodes est sec et sablonneux, mais il est fertilisé par les sources nombreuses qui l'arrosent. Le blé y réussit parfaitement, et y est d'une excellente qualité : mais les Turcs ne sont point cultivateurs ; et les Grecs, accablés par les corvées que le monteroli leur impose à son profit, sont découragés, et laissent incultes de superbes plaines. La misère du pays fait la richesse du pacha, qui, par un infâme monopole, fait acheter dans la Caramanie des blés d'une qualité inférieure, et ne les fait transporter au marché qu'en petite quantité, pour en hausser le prix.

La dépopulation de l'île tient sur-tout au mauvais état de l'agriculture, qui prend sa source dans cette administration vicieuse. Dans une île qui a plus de quarante lieues de circuit, on ne compte que trente-cinq mille habitans ; et déduction faite des frais de l'administration civile, Rhodes ne produit au Grand-Seigneur que 34,500 piastres, à trois francs la piastre.

L'île de *Symé*, que visita Savary, n'est remarquable que par les éponges que fournit abondamment la mer dans son voisinage : c'est l'unique objet de l'industrie de ses habitans, excellens plongeurs.

L'île de *Casos*, l'une des Cyclades, où Savary aborda ensuite, lui parut très-hospitalière par l'accueil qu'il y reçut. Les deux filles de son hôte étoient d'une rare beauté : il a fait de l'une et de l'autre la plus séduisante peinture. Il prit part à une danse exécutée par vingt jeunes filles : toutes étoient vêtues de blanc, la robe flottante, les cheveux tressés ; elles conduisoient un jeune homme jouant de la lyre et s'accompagnant de la voix. La plupart avoient de la grace, toutes de la fraîcheur, plusieurs le disputoient en beauté à ses deux jeunes hôtesses.

Le peuple de Casos, quoiqu'assujéti aux Turcs, jouit de cette portion de liberté qui seule peut donner le bonheur.

Au milieu d'une chaîne de rochers, est une plaine d'une lieue de circuit, qui a été défrichée par les habitans, avec beaucoup de travail. On sème le blé et l'orge à l'approche de la saison pluvieuse, qui dure depuis octobre jusqu'en

février. Le reste de l'année, le ciel est presque toujours pur, et la chaleur est tempérée par les vents de mer. La pente des coteaux est couverte de vignobles, qui donnent un vin agréable. C'est, comme dans l'île de Malte, sur la roche recouverte seulement de quelques pouces de terre, que se cultive et que prospère la vigne.

Les occupations des femmes sont la filature, la tissure des toiles et la broderie. Hors du temps des semences et de la moisson, l'on voit peu d'hommes dans l'île; presque tous se livrent à la navigation. Le voyageur s'est plu à décrire une fête charmante, qui eut lieu à la rentrée d'une barque chargée de riz, de melons, de grenades et de divers fruits : son pinceau rend vivement les expressions de l'amour filial, de la tendresse conjugale et fraternelle que les femmes de Casos firent éclater envers leurs pères, leurs époux, leurs frères.

Avant de décrire l'état actuel de l'île de *Candie*, qui a pris ce nom de sa capitale, et qui fut si célèbre dans l'antiquité sous le nom de l'île de *Crète*, Savary trace son histoire fabuleuse et authentique, et la conduit jusqu'à la funeste époque où elle tomba sous la domination des Turcs.

Les ruines de Gnosse, la ville royale de Minos, n'offrent que des monceaux de pierre. C'est dans la seizième année du règne de Néron que l'île de Crète, ayant éprouvé un tremblement de terre, fut renversée de fond en comble, que la mer recula de sept stades, que plusieurs tombeaux s'ouvrirent, et que dans l'une de ces tombes on trouva l'ouvrage de *Dyctis de Crète*, qui contient les événemens de la guerre de Troie.

La ville de Candie, le siége du gouvernement, percée de rues droites, ornée de maisons bien bâties, d'une belle place et d'une fontaine magnifique, ne renferme dans sa vaste enceinte qu'un petit nombre d'habitans : plusieurs quartiers sont presque déserts; celui où se tient le marché est le seul où l'on voye du mouvement et de l'affluence. La plupart des temples chrétiens ont été convertis en mos-

quées ; on a laissé néanmoins deux églises aux Grecs, une aux Arméniens, une synagogue aux Juifs.

En s'avançant vers les ruines de l'ancienne *Gortyne*, Savary et ses compagnons de voyage, au nombre desquels étoit le consul de France, dont la protection leur fut très-utile dans leurs excursions, demandèrent l'hospitalité aux Caloyers, ou religieux du couvent de Saint-George, qui possèdent des terres immenses, et qui entretiennent de nombreux troupeaux ; ils furent traités magnifiquement. En quittant ce monastère, ils parcoururent de belles campagnes, parsemées de jolis villages entourés d'oliviers et d'amandiers.

Les ruines de Gortyne couvrent une grande quantité de terreins, et ce n'est que par leur étendue qu'on peut juger de l'ancienne magnificence de cette ville : les plus beaux marbres en ont été enlevés, et des colonnes antiques servent de portes aux jardins des Turcs. La plus grande partie des monumens de la ville sont enfoncés sous le terrein, qui s'en est considérablement exhaussé. Savary ne doutoit pas que, si l'on y faisoit des fouilles, on n'y trouvât un grand nombre de statues et de morceaux précieux.

Les voyageurs pénétrèrent dans le fameux labyrinthe avec des flambeaux, et avec la précaution d'attacher à son entrée une ficelle de quatre cents toises de long. Les entrées de ce labyrinthe sont aussi multipliées qu'elles sont tortueuses ; leur largeur varie de six à dix pieds, et la hauteur de la voûte n'excède pas sept à huit. Graces à la ficelle que Savary appelle ingénieusement le fil d'Ariane, et qu'ils avoient soin d'attacher de distance en distance, de peur qu'elle ne se rompît, ses compagnons et lui s'enfoncèrent en tous sens dans les profondeurs de cette immense caverne, ce que Belon, Tournefort et Pococke n'avoient pas pu faire, faute d'avoir pris la même précaution. Dans plusieurs endroits de l'avenue du milieu, ils remarquèrent le chiffre 1700, écrit en crayon noir par Tournefort ; et, comme lui, ils reconnurent que la matière lapidifique

dont est composé le rocher, a la propriété de relever en bosse les noms qu'on y grave. A leur retour, ils visitèrent un tournant qui les conduisit à une belle grotte élevée en dôme et taillée par la nature elle-même : elle n'a pas de stalactites; on n'en trouve pas une seule dans l'étendue du souterrain, parce que l'eau n'y filtre pas. A cette description, dont j'esquisse les principaux traits, Savary a joint le plan du labyrinthe tiré d'une pierre antique : on y voit au centre, un centaure colossal qui, s'il n'est pas l'ouvrage de l'imagination du graveur, n'existe plus au moins aujourd'hui, puisque Savary n'en fait aucune mention.

Les voyageurs rencontrèrent dans leur route de Gortyne à *Retimo*, plusieurs monastères aussi riches que celui de Saint-George, dans lesquels, par considération pour le consul, ils furent toujours bien traités. Ils ne reçurent pas un accueil moins favorable chez un négociant juif de Retimo, qui les régala splendidement : il leur fit entendre un Turc qui, sans connoître une seule note de musique, tiroit de son violon des sons gais, vifs et légers, mais qui plus souvent faisoit entendre les sons plaintifs de la romance, de manière à exciter dans l'ame les plus profondes émotions.

La ville de *la Canée*, bâtie par les Vénitiens sur l'emplacement de l'ancienne *Cydon*, est la ville la plus considérable de l'île : on y compte au moins seize mille habitans. Elle est bien percée, les rues en sont tirées au cordeau, et les places décorées de fontaines. Les maisons, à un seul étage, sont bâties en terrasse, et celles qui bordent le port sont ornées de galeries, d'où la vue est délicieuse.

Les Turcs qui habitent l'île de Candie se soutiennent mutuellement contre l'autorité du pacha; et l'air qu'ils respirent leur donne un esprit républicain que le gouvernement est obligé de ménager, s'il ne veut s'exposer à les voir courir aux armes et arborer l'étendard de la révolte, comme cela est arrivé plus d'une fois.

Savary déclare que de tous les pays qu'il a habités, il n'en est pas un dont la température soit aussi agréable que

celle de l'île de Candie (1) : jamais le froid et la chaleur n'y sont excessifs. Pendant une année d'observations météorologiques qu'il y a faites, le thermomètre n'a varié que de vingt à vingt-sept degrés au-dessus du terme de la glace. Dans les jours les plus chauds de l'été, l'atmosphère est rafraîchie par les vents de mer. L'hiver, qui commence en décembre et finit en janvier, n'est marqué que par des pluies abondantes, favorables d'ailleurs à l'agriculture, et par des vents du nord très-violens. La neige ne tombe jamais dans les plaines ; rarement on y voit la surface de l'eau gelée : dès le mois de février, la terre se couvre de fleurs et de certaines moissons ; le reste de l'année n'est qu'un beau jour.

L'île de Candie n'a presque point de marais ; les eaux n'y sont point stagnantes ; elles roulent du sommet des montagnes en innombrables ruisseaux, et forment de superbes fontaines ou de petites rivières. Les coteaux sont couverts de plantes odoriférantes : les myrtes et les lauriers-roses bordent les ruisseaux, des bosquets d'orangers et de citroniers décorent et parfument les plaines.

On ne trouve dans l'île d'autres insectes incommodes ou venimeux, qu'une espèce de tarentules, qui, enfermées dans un bocal, se piquent mutuellement et meurent ; l'effet de leur morsure sur les hommes étoit ignoré de Savary. Aucun animal dangereux n'habite les forêts ; elles ne sont peuplées que de bouquetins et de chèvres sauvages.

Le dictame, cette plante si célébrée chez les anciens, et qui est particulière à l'île de Candie, compose aujourd'hui, pris en infusion avec du sucre, une boisson flatteuse et plus parfumée que le thé : elle s'emploie avec beaucoup de succès dans les langueurs d'estomac.

Une maladie moins dangereuse que la peste, mais dont

(1) C'est cette considération, sans doute, qui avoit décidé le lord Baltimore à aller s'y établir, pour y former paisiblement son harem.

les symptômes sont hideux, infecte cette belle contrée, c'est la lèpre : elle est contagieuse sur-le-champ par le seul toucher. On enferme ceux qui en sont atteints, dans de petites maisons construites sur les chemins, et entourées d'un petit jardin : il leur est sévèrement défendu d'en sortir et de communiquer avec personne ; ils traînent misérablement leur vie dans des démangeaisons insupportables, jusqu'à ce que leurs membres tombent en putréfaction. Cette maladie, hormis le cas de l'attouchement, ne s'attache qu'au bas peuple, et sur-tout aux Grecs : leur régime, pendant les quatre carêmes, en est vraisemblablement le principe ; car, pendant ce temps, ils ne vivent que de poisson salé, de boutargue ou œufs de poisson salés ou fumés, d'olives marinées, de fromage et de biscuit : ils ne boivent que des vins brûlans et grossiers.

L'île de Candie est gouvernée par trois pachas qui résident à Candie, à Retimo et à la Canée. Le premier est comme le vice-roi de l'île : il jouit de la principale autorité ; il a l'inspection des forts et des arsenaux ; il nomme aux emplois militaires et aux commandemens des places-fortes confiés à des beys. Le gouvernement est absolument militaire. Les forces de l'île consistent en un corps d'armée de dix mille hommes, qui forment la garnison de Candie, et dans les deux garnisons de Rétimo et de la Canée, qui n'excèdent pas quatre mille cinq cents hommes : ces troupes sont peu aguerries. Les gens de loi sont le mufti et le cadi, qui ne peut pas rendre de jugemens sans avoir l'assentiment du mufti.

Quant à la population de l'île de Candie, qui, dans l'antiquité, renfermoit cent villes, dont quelques-unes, dit-on, comptoient jusqu'à cent mille citoyens (1), et qui, sous la domination des Vénitiens, contenoit encore, indépendamment de plusieurs villes florissantes, neuf cent quatre-vingt-seize villages, ne s'élève plus aujourd'hui

(1) Ce nombre paroît d'autant plus exagéré, qu'on n'y comprend point, comme on voit, les femmes, les enfans et les esclaves.

qu'à trois cent mille deux cents habitans. Dans ce nombre, on compte cent cinquante mille Grecs, deux cent mille Turcs, et deux cents Juifs seulement.

Quoique l'île soit coupée par de hautes chaînes de montagnes, où les habitans doivent être clair semés, cette population paroîtra bien foible à qui considérera qu'on y trouve de riches vallées et des plaines immenses d'une prodigieuse fécondité; c'est que l'agriculture n'y est point encouragée, et que les bras manquent à une terre fertile qui pourroit avoir quatre fois plus d'habitans.

Le commerce d'exportation n'a pas non plus l'étendue qu'il pourroit avoir : telle est néanmoins la fertilité naturelle de l'île de Candie, qu'elle fournit beaucoup plus de marchandises aux autres nations, qu'elle n'en tire d'elles. Ce qu'elle exporte annuellement s'élève à un million sept cent mille livres; et ce qu'on y importe, consistant uniquement en draps de Languedoc, en sucre, café et schales anglais, n'excède pas cinq cent cinquante mille livres; de sorte que la balance du commerce est en sa faveur d'un million cent cinquante mille livres.

Avec la plus grande facilité de multiplier les mûriers et les vers-à-soie, avec la culture d'un coton de la plus belle qualité, avec une grande abondance de laine, les Candiots n'ont pas une seule manufacture, et sont obligés de payer un tribut à l'étranger, pour les étoffes de soie, de laine, de coton, qu'ils pourroient fabriquer chez eux. La nature a tout fait pour ces insulaires; mais ils ne fécondent point ses germes précieux par une active industrie.

Description historique et géographique de l'Archipel, par *Frieseman* : (en allemand) *Beschreibung*, etc... *von Frieseman*. Neuwied, 1789, 5 tom. en 2 vol. in-8°.

Description de l'Archipel, par R. *de Kinsbergen* : (en hollandais) *Beschryving*, etc... *door R. van Kinsbergen*. Amsterdam, in-8°.

2

Elle a été traduite en allemand sous le titre suivant :

Beschreibung des Archipelagus, etc. Amsterdam, 1792, in-8°.

Voyage par les îles de l'Archipel, avec des observations nouvelles : (en allemand) *Reise durch die Inseln des Archipelagus mit neuen Bemerkungen*. Pétersbourg, 1793, in-8°.

Tableau du Commerce de la Grèce, formé d'après une année moyenne, depuis 1787 jusqu'en 1797, par Félix *Beaujour*, ex-consul en Grèce. Paris, Renouard, 1800, 2 vol. in-8°.

Cet excellent ouvrage n'est pas seulement recommandable par les notions lumineuses qu'on y trouve sur les productions de la Grèce, et sur son commerce d'exportation et d'importation, qui véritablement a été le principal objet de l'auteur; il y a tracé aussi une des meilleures descriptions que nous ayons de la Macédoine, qui a joué un si grand rôle dans l'antiquité, et dont Salonique est aujourd'hui la capitale. C'est sous ce dernier rapport surtout que le tableau du commerce de la Grèce doit entrer dans la Bibliothèque universelle des Voyages.

Après la conquête de la Grèce par les Turcs, Sultan-Mourad II établit dans toutes les parties de cette contrée, des divisions militaires, conformes à celles qui existoient dans ses états d'Asie. Ces divisions sont connues sous les noms de *Pachalik*, de *Mousselcadik*, de *Vaivodalik* et d'*Agalik*. Les plus grandes divisions sont les pachaliks, et les agaliks sont les plus petites. Ces gouvernemens ne sont point distribués hiérarchiquement, mais ils sont indépendans les uns des autres. Ceux qui en sont investis, cumulent dans leurs mains tous les pouvoirs, excepté celui de la justice contentieuse, qui est délégué au cadi. Ces différens postes sont en général, ou vendus au poids de l'or, ou donnés à ferme, tels que le sont communément les

apanages des sultanes, ou conquis de vive force par des aventuriers albanois. Mais dans certains cantons de la Grèce, ils sont liés à un privilége de concession à perpétuité. Ces concessions ont été faites en faveur de quelques familles qui ont rendu de grands services à l'Etat. Les *Chavrinas*, par exemple, qui ont conquis la Macédoine, possèdent ainsi plusieurs agaliks.

Cette contrée est renfermée dans un grand bassin qui a la figure d'un demi-cercle, dont le diamètre, très-irrégulièrement découpé, s'appuie sur la mer. Cette découpure irrégulière forme au sud les deux golfes correspondans d'*Antipolis* et de *Salonique*, ainsi que les deux petits golfes intermédiaires de la *Chalcidique*, presqu'île fermée par une chaîne de monts qui coupant la Macédoine du nord au sud, viennent mourir à l'isthme de l'Athos. Le mont Athos lui-même, et les îles de Scopoli et de Skiati ne sont qu'un prolongement de cette montagne, qu'on peut regarder comme la carcasse qui soutient la charpente de toute la Macédoine. L'assemblage de monts qui la forment a divers bras qui vont se réunir au mont *Olympe*. Tous ces monts se coupant plus ou moins obliquement, forment divers bassins dans la Macédoine. Ces bassins font à l'est la plaine de *Philippes*, où expira la liberté romaine, et où l'on reconnoît encore les deux collines factices où étoient assis le camp de Brutus et de Cassius, et celui d'Octave et d'Antoine. Cette plaine n'a que six lieues du nord au sud, et trois à quatre de l'ouest à l'est. Au nord, est la plaine de *Serés*, à l'ouest la plaine de *Katherin*, et au sud celle de *Pella*. La plaine de Serés s'étend depuis le lac d'Amphipolis jusqu'à Melenik, dans une longueur de plus de quinze lieues, sur une largeur de trois à quatre seulement. Cette superbe vallée est célèbre par la richesse de ses cultures.

La plaine de Katherin, entourée de toutes parts de montagnes, forme une vallée de quinze à dix-huit lieues de tour.

Enfin la plaine de Pella, où étoit située la ville du même

nom, capitale de l'ancien royaume de Macédoine, est fermée aussi au nord par une chaîne de montagnes qui paroissent ceindre le golfe comme un rempart.

La Chalcidique est un pays âpre et montueux. La seule de ses plaines qui ait quelque étendue, est celle de *Calamari*, qui se prolonge, par une infinité de détours, depuis le fond du golfe *Termeen* jusqu'à la péninsule de *Cassandre*. Cette péninsule est le canton le plus riant de la Macédoine: elle est parsemée de beaux bouquets de sapins, qui y entretiennent une verdure éternelle. Les produits agricoles de la seule Macédoine, valent autant que ceux du reste de la Grèce. Ils consistent principalement, quant aux productions de la terre, en grains, colsas, miel, tabacs, opium, gomme adragante, etc.... Il en est de même de ceux que lui procurent les animaux, tels que les laines, les soies, la cire, le miel. A l'égard des produits industriels, elle en partage les profits avec les autres contrées de la Grèce. Je passe à la description de Salonique.

Cette ville ne fut connue que sous le nom de Thermes jusqu'au règne de Cassandre (1), qui l'agrandit et lui donna le nom de Thessalonique, sa femme, fille de Philippe II et sœur d'Alexandre: elle est située vers le sud, au fond du golfe Thermeen. Vue de la rade, elle présente un demi-cercle dont le diamètre se prolonge le long de la mer. Les murs, flanqués de tourelles assises sur des pierres taillées d'une grosseur énorme, sont de briques, et de construction grecque: ils offrent de toutes parts des fragmens de colonnes confusément mêlés avec d'antiques débris. Les maisons, disposées en amphithéâtre sur la pente de la colline, et entourées de jardins plantés de cyprès, offrent un aspect agréable qui, comme à Constantinople, ne se soutient pas dans l'intérieur. On y trouve des rues étroites et tortueuses, des bâtimens mal construits, pas une place, pas un seul carrefour qui soient pavés. C'est néanmoins une des plus belles villes de la Turquie.

(1) Roi de Macédoine, l'un des successeurs d'Alexandre.

Placée dans un golfe profond, elle est devenue par cette situation l'entrepôt du commerce de cette vaste contrée. C'est uniquement sous ce point de vue qu'elle est d'une grande importance, car elle n'en a aucune comme place de guerre. Dénuée de fossés, et avec un rempart sans revêtemens, elle a pour toute défense deux bastions, dont les batteries rasent la mer, mais qui n'ont pas un canonnier qui sache pointer. Le château, aux extrémités duquel sont les deux bastions, n'a de remarquable que quelques colonnes de vert antique, débris d'un temple d'Hercule, et un arc-de-triomphe dégradé, qui avoit été érigé sous Marc-Aurèle en l'honneur d'Antonin-Pie et de Faustine sa fille : l'inscription qui l'indique s'est bien conservée.

Comme la forteresse de Constantinople, le château de Thessalonique s'appelle le château des Sept-Tours, parce qu'il est en effet flanqué de sept tours, dont la plus élevée a quatre-vingts pieds de haut. Ce château est de construction grecque, mais les tours sont de fabrique vénitienne. Félix Beaujour a soigneusement décrit ces sept tours, mais cette description est d'un médiocre intérêt.

Dans son état actuel, Salonique renferme encore quatre monumens anciens, et plusieurs beaux édifices du Bas-Empire : c'est, dans l'opinion de l'auteur, la ville de la Grèce où, après Athènes, il reste le plus d'antiquités.

Les quatre monumens anciens, sont la porte du *Verder*, l'*arc de Constantin*, la *Rotonde*, et les *Incantadas*.

La porte du Verder, ainsi nommée du fleuve auquel elle conduit, est formée par un arc-de-triomphe du meilleur goût. Cet arc fut élevé à Octave et à Marc-Antoine, par les habitans de Thessalonique, après la bataille de Philippe, pour se concilier, par ce témoignage éclatant d'adulation, les chefs du parti demeuré vainqueur. La hauteur de ce monument n'est plus que de dix-huit pieds ; il paroît qu'il en avoit au moins vingt-sept, et qu'il est enterré d'à-peu-près un tiers. L'ouverture est de douze pieds : la voûte en est sculptée, et l'entablement orné de guirlandes. De chaque côté, sur la façade extérieure, sont

deux bas-reliefs de même grandeur, qui représentent les deux triomphateurs debout, devant un cheval conduit par un enfant. Tous les accessoires qui sont entre les corniches, caractérisent ce que nous appelons le petit triomphe, ou l'ovation (1). L'arceau, qui est encore d'une belle conservation, a été construit en marbre; il a six pieds d'épaisseur. Sur l'une de ses faces est une inscription qui désigne tous les magistrats qui, lors de l'érection de l'arc, étoient à la tête de l'administration publique. Du côté de l'art, Félix Beaujour observa que les proportions de ce monument sont exactes, et que les ornemens en sont simples. Cet arc-de-triomphe étoit placé entre la porte de *Rome* et l'origine de la *rue Romaine*, qui coupoit de l'ouest à l'est toute la ville, et qui alloit aboutir à la porte de Cassandre, devant laquelle étoit placé l'arc-de-triomphe de Constantin, dont je vais parler. Cette superbe rue étoit ainsi terminée par deux arcs-triomphaux.

L'arc de Constantin subsiste encore dans son entier, mais on ne voit plus que quelques vestiges du marbre dont il étoit revêtu. Il a quarante-cinq pieds de haut, et devoit en avoir soixante. C'est dans la face de l'arceau qu'est représenté le triomphe de Constantin. A la différence des beaux temps de la Grèce, où l'on n'employoit jamais la brique dans les monumens, tout ce qui est au-dessus des bases dans l'arc, est de cette matière. Ce n'est pas le seul indice qu'offre cet arc de la décadence de l'art : le bas-relief est surchargé de figures qui sont sans expression, et tous les ornemens sont du mauvais goût. On n'a observé d'ailleurs dans les figures, ni optique ni proportions; mal-à-propos

(1) Quelque éclatante qu'eût été une victoire, on ne décernoit que l'ovation lorsque cette victoire n'avoit été remportée que sur des citoyens romains. Le grand triomphe étoit réservé pour ceux qui avoient vaincu des ennemis étrangers. J'ai cru devoir faire cette observation, parce qu'au premier coup-d'œil, il peut paroître étonnant que l'arc-de-triomphe ne rappelle que la cérémonie du petit triomphe, après une si mémorable victoire.

donc, dit Félix Beaujour, Pococke a prétendu que ce monument étoit digne des beaux temps de la Grèce : cette assertion prouve que ce voyageur, très-savant d'ailleurs, n'avoit aucunes notions du dessin, et se connoissoit mal en architecture.

Au nord de l'arc de Constantin, est la Rotonde, édifice de construction romaine, et, suivant toutes les apparences, construite sous Trajan, sur le modèle du Panthéon de Rome. Le dessin en est simple et grand. Sa forme circulaire est heureuse : une vaste coupole couvre majestueusement son enceinte.

L'emplacement qui s'étend de cette Rotonde à la mer, étoit le beau quartier de Thessalonique. C'étoit là qu'étoit l'Hippodrome, fameux par la plus horrible proscription dont il soit parlé dans l'histoire.

Ce que les Juifs castillans établis dans cette ville appellent *Incantadas* (figures enchantées), et que les Turcs nomment *Sureth-maleh*, est un reste d'une colonnade d'ordre corinthien, bâtie sous Néron : elle soutenoit deux rangs de statues d'un goût exquis. Il en existe encore huit, formant quatre groupes qui sont adossés à la colonnade supérieure, dans le goût des caryatides. Dans l'opinion de Félix Beaujour, ce sont les plus belles figures qui aient échappé au ravage du temps et des barbares. Elles sont de grandeur naturelle, et représentent les sujets les plus voluptueux de l'antiquité.

Le premier groupe est composé d'un Ganimède et d'une Léda. Ganimède est enlevé par Jupiter métamorphosé en cygne. De son bec, l'aigle effleure la bouche de l'enfant, et paroît le caresser à la manière des Grecs. Léda est elle-même caressée par un cygne. Le cygne lui béquète amoureusement le sein gauche, et voile de ses aîles les plus piquantes nudités.

Le deuxième groupe représente Pâris et Hélène. Pâris est sous la forme d'un berger, ayant un bœuf à ses côtés. Hélène est vêtue d'une draperie que les vents vont emporter; son sein est à demi-nu, et son regard mourant de volupté.

Le troisième groupe offre Bacchus et Ariane. Bacchus tient une grappe de raisin à la main, et regarde Ariane, dont le voile est ouvert et flotte au gré de l'air. Ce voile paroît tomber, en forme d'arc, sur les épaules d'Ariane.

Sur le quatrième groupe, on voit d'un côté une Victoire qui va s'envoler, et de l'autre une femme demi-nue, dans l'attitude la plus propre à faire ressortir toute la beauté des formes humaines.

Le monument des Incantadas est composé de deux rangs de colonnes les unes au-dessus des autres. Les figures qui étoient sur les colonnes supérieures n'existent plus. D'après l'empreinte d'une médaille et la disposition des figures qui existent encore, on voit que cette colonnade formoit, au milieu de la place, une galerie sous laquelle étoient placés les présidens des jeux. Le peuple étoit rangé tout autour dans l'amphithéâtre; et les figures étoient groupées deux à deux, afin que de tous les points de la circonférence, on pût au moins distinguer une figure de chaque groupe. Félix Beaujour a fait fouiller au-dessous de la colonnade. Ces fouilles ont prouvé que les colonnes inférieures sont enterrées de dix-huit pieds; elles n'en ont plus aujourd'hui que six et demi au-dessus du sol. Il auroit bien desiré pouvoir enlever le groupe de Ganimède et de Léda, qui est le mieux conservé; mais il a fait au pacha des offres qui n'ont pu être acceptées.

Les monumens qui, du Bas-Empire, subsistent encore à Thessalonique, sont les mosquées de Sainte-Sophie, de Saint-Demitri, et celle que les Turcs nomment *Esky-Djumma*.

Sainte-Sophie de Thessalonique a été construite sur le modèle de celle de Constantinople. Toutes deux vraisemblablement l'ont été sous le même règne, celui de Justinien, et par le même architecte, par Arthémias. La première est dans la même proportion que l'autre, mais d'un tiers plus petite. On observe dans ces deux temples les mêmes beautés et les mêmes vices.

La mosquée de Saint-Demitri ou Demetrius étoit, avant

la conquête, l'église métropolitaine. C'est une croix grecque avec deux bas-côtés, sur lesquels portent de vastes galeries. La nef du milieu est un beau vaisseau soutenu par deux rangs de colonnes de vert antique, à chapiteaux ioniens. L'édifice est de brique, mais l'intérieur étoit revêtu de marbre. Sa forme annonce une construction faite dans les premiers temps du Bas-Empire.

La mosquée *Esky-Djumma*, ou de *l'Ancien-Vendredi*, étoit, dans l'origine, un temple consacré à *Vénus-Therméa*. Les Grecs le gâtèrent en lui donnant la forme d'une croix. C'étoit un parallélogramme parfait, qui avoit soixante et dix pieds de long sur trente-cinq de large : il étoit soutenu sur les deux côtés par douze colonnes d'ordre ionique de la plus élégante forme. Les six colonnes du fronton se trouvent masquées aujourd'hui dans les murs recrépis de la mosquée. Si l'on dégageoit le temple de Vénus-Therméenne des bâtisses gothiques qui le déparent, ce seroit alors, après le temple de Thésée, le monument le mieux conservé de la Grèce.

MÉMOIRE sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce. Notice sur les Grecs modernes, sur la langue, et sur quelques ouvrages écrits dans cet idiôme, par M. *Coray*. Paris, 1801, in-8°.

VOYAGE en Grèce et en Turquie, fait par ordre de Louis XVI, et avec l'autorisation de la Cour ottomane, par C. S. P. *Sonnini*. Paris, Buisson, an IX — 1801, in-4°.

— Atlas de ce Voyage. *Ibid.* gr. in-4°.

— Le même, *ibid.* 2 vol. in-8°.

— Atlas de ce Voyage. *Ibid.* gr. in-4°.

Il a été traduit en anglais sous le titre suivant :

TRAVELS in Greece and Turkey, by C. S. P. Sonnini, avec atlas. 2 vol. in-4°.

Ce Voyage embrasse particulièrement les îles que les anciens avoient divisées en Sporades et en Cyclades, qu'on nomme aujourd'hui îles de l'Archipel ou de la mer Egée, et qui, suivant l'énergique expression du voyageur, ont été jetées sans ordre dans cette mer, comme un monument éternel de ses conquêtes sur le continent. Ces îles, ainsi qu'on l'a vu, avoient été décrites par beaucoup d'écrivains, particulièrement par Dapper, sur la foi d'autrui, et par Spon, Wheler, Tournefort, et plusieurs autres qui les avoient visitées eux-mêmes dans le dix-septième siècle. Les ravages du temps et de la guerre, dans quelques-unes de ces îles, des circonstances particulières dans quelques autres y avoient opéré de grands changemens, et en faisoient desirer des relations plus récentes. C'est ce qu'ont exécuté en grande partie Olivier, dans son Voyage de l'Empire ottoman, dont j'ai donné la notice (Part. 1re, sect. VIII, §. II); M. de Choiseul-Gouffier, dans son Voyage pittoresque de la Grèce, et Dallaway, dans sa Constantinople ancienne et moderne, que j'ai fait aussi connoître précédemment.

Le Voyage de Sonnini répand de nouvelles lumières sur l'histoire naturelle, le commerce, les moeurs de ces îles. Les femmes qui les habitent, y sont dépeintes avec des couleurs très-avantageuses, principalement sous le rapport du caractère moral. La triste influence de la superstition sur les deux sexes, effet nécessaire d'une profonde ignorance, y est fortement caractérisée. Enfin l'on y gémit, avec le voyageur, sur la dégradation rapide et presqu'entière des monumens, dont il restoit encore des parties considérables lorsqu'ils furent visités par les anciens voyageurs.

Sonnini a décrit aussi l'île de Candie, mais avec moins de détails que ne l'avoit fait Savary. On trouve néanmoins dans sa relation, des observations intéressantes qui avoient échappé à cet écrivain. Celles que la relation renferme sur la Macédoine et la Morée, sur l'Asie mineure et l'île de Rhodes, imparfaitement décrites par d'autres voyageurs,

fournissent sur cette contrée, des notions neuves et curieuses.

VOYAGE de Dixo et Nicolo *Stephanopoli* en Grèce, pendant les années 1797 et 1798, d'après deux missions, dont l'une du Gouvernement français, et l'autre du général en chef Bonaparte, rédigé par un des professeurs du Prytanée, avec figures, plans et vues, levés sur les lieux. Londres, 1801, 2 vol. in-8°.

Les deux missions qui avoient été données à ces voyageurs, leur ont fait parcourir diverses contrées; telles que les îles de Corfou, de Céphalonie, de Zante et de Cérigo; mais ce qu'ils y ont observé pendant un séjour assez court, ne présente aucunes particularités bien intéressantes. Leur relation ne devient véritablement instructive, que lorsqu'ils arrivent dans la contrée de *Maïna*, faisant partie de l'ancienne Laconie, et d'où ils étoient originaires, leurs ancêtres ayant abandonné ce pays pour venir s'établir en Corse.

Les deux voyageurs ne donnent pas de notions bien lumineuses sur l'état politique de la contrée de Maïna; mais de quelques détails où ils entrent, on peut inférer que c'est une petite république qui défend avec vigueur sa liberté contre les Turcs, et qu'elle a un magistrat principal, sous la dénomination de *Bey*, qui exerce tout à-la-fois le pouvoir civil et militaire. Ce n'est pas seulement dans la forme du gouvernement qu'on retrouve le caractère des anciens Spartiates, il ressort aussi des mœurs et de la plupart des usages des Mainottes.

Les femmes de ce pays ont tout le courage des Lacédémoniennes de l'antiquité. Elles seules, dans les expéditions militaires, apportent les provisions de guerre et de bouche à leurs maris qui ne quittent jamais leur poste: elles se tiennent presque toujours à leurs côtés, et prennent leur place et celle de leurs fils, lorsqu'ils sont frappés du

coup mortel. Leur énergie se manifeste jusque dans le travail de l'accouchement. Les Mainottes ont une opinion si avantageuse de la moralité de leurs compagnes, qu'ils laissent même l'enfant mâle sous la direction de sa mère jusqu'à l'âge de sept ans : c'est elle qui lui inspire l'amour de la patrie, le respect pour les vieillards, la fidélité pour les amis, le zèle de l'hospitalité pour les indigens et les étrangers. Ce n'est qu'à cet âge que le père se charge de l'éducation de son fils. Alors il lui fait apprendre à lire et à écrire : alors il l'accoutume aux travaux champêtres, il l'exerce au manîment des armes, à la lutte, à la saltation, au jet de pierres, à la natation, à la composition de la poudre à tirer.

Comme les Spartiates, les jeunes Mainottes se disputent l'honneur de voler adroitement les fruits des jardins, les provisions des voisins, sans avoir jamais recours ni au mensonge, ni à la fraude, ni à la violence. C'est sans doute par une suite de cet usage, qu'il n'y a point de peine afflictive, ni sur-tout celle de la mort, pour les vols d'une plus grande importance. Tous les biens du monde, disent les Mainottes, ne valent pas la vie d'un homme. La contrée de Maïna, quoique hérissée de rochers et de montagnes, est peuplée d'environ quarante-cinq mille ames. Ses principales productions sont le blé, l'orge, les lupins, qu'ils sèment alternativement d'année en année, de manière que la terre ne reste jamais en jachère. Ils ne cultivent point la vigne, et tirent leurs vins de dehors, préférant d'employer leurs terres à des cultures plus utiles. L'huile et la soie qu'ils recueillent, les dispensent de payer un tribut à l'étranger, pour les vins que celui-ci leur fournit ; ils se les procurent par la voie de l'échange. Les conventions ne se font que verbalement, et n'en sont pas moins inviolables : par conséquent, point d'hommes de loi. Ils se font raison eux-mêmes des injures. Nulle part on ne voit régner entre les parens autant d'affection qu'à Maïna, et c'est ce qui rend la famille si sensible aux offenses qu'on fait à l'un de ses membres.

VOYAGE en Grèce de Xavier *Scròfani*, Sicilien, fait en 1794 et 1795, traduit de l'italien par J. F. G. Blanvilain, avec une carte générale de la Grèce ancienne et moderne, et dix tableaux du commerce des îles dites Vénitiennes, de la Morée et de la Romélie méridionale. Paris et Strasbourg, Treuttel et Würtz, an IX — 1801, 3 vol. in-8°.

Le même, traduit en allemand, avec une carte, sous le titre suivant :

SCROFANI Reise in Griechenland in den Jahren 1794 und 1795. Leipsic et Gera, 1801, in-8°.

Le traducteur allemand a réduit ce Voyage à un volume in-8°, en supprimant divers passages : mais il l'a enrichi de quelques notes.

En quittant Venise, le voyageur ne jette qu'un coup-d'œil rapide sur la Dalmatie. On est surpris qu'un homme aussi dégagé des préjugés superstitieux qu'il paroît l'être dans d'autres parties de sa relation, porte sur Dioclétien le jugement suivant : « Que dirai-je de Dioclétien, qui » naquit dans cette contrée, et qui fit bâtir le palais de Spa- » latro? hélas! tous les hommes devroient se réunir pour » faire disparoître son nom des pages de l'histoire, ainsi » que ceux de Néron, de Tibère et de Sylla ». On ne reconnoît point dans cette violente sortie contre un prince qui avoit de grandes qualités, l'écrivain qui s'exprime ainsi quelques pages après : « Avec quel fruit peut-on contem- » pler les lieux sacrés où naquit Camille, et ceux où mou- » rurent les Gracques, au bruit de mille cloches, de dix » mille prêtres, et de cinquante mille moines, qui disputent » et qui bourdonnent jour et nuit? »

Avant de se transporter en Morée et dans la Grèce, Scrofani visita les îles ci-devant Vénitiennes si négligées par les anciens voyageurs. Il crayonne rapidement l'état physique de ces îles; le caractère et les mœurs de leurs habitans; les progrès qu'ont fait chez eux l'agriculture, l'in-

dustrie, le commerce; le point où se sont arrêtées ces sources vivifiantes de la prospérité d'un pays.

C'est à la partie commerciale sur-tout que Scrofani s'est le plus attaché. Sa relation est enrichie de neuf tableaux des exportations annuelles qui se font de ces îles dans les différens ports du Levant et de l'Europe. Sous les autres rapports, il n'a pas étendu aussi loin ses recherches que l'a fait Grasset-Saint-Sauveur, dans son Voyage aux îles Vénitiennes, duquel je donnerai ultérieurement l'apperçu; mais la relation de l'observateur sicilien renferme des observations qui ne se trouvent point dans le voyageur français. Il a remarqué, comme celui-ci, que le sol de Corfou est propre à toutes sortes de grains, et que néanmoins les insulaires n'en récoltent que ce qu'il leur en faut pour deux ou trois mois; mais il attribue cette insouciance à l'aversion des Corfiotes pour le travail assidu qu'exige la culture des terres labourables. C'est cette habitude d'inertie ou de paresse, qui leur fait préférer la culture de l'olivier. La même indolence les empêche de donner à cette dernière culture le degré de perfection dont elle seroit susceptible, et qui pourroit seule procurer aux huiles qu'ils recueillent, la qualité qui leur manque. A cette occasion, il indique tout ce qu'il y auroit à faire pour perfectionner la culture des oliviers et la manipulation des olives au pressoir. Ses observations se sont étendues aussi aux vignobles de l'île, où l'on pourroit recueillir des vins excellens, et qui n'en donnent que de très-médiocres, par la négligence avec laquelle on cultive la vigne.

Lorsque pour cause unique de l'état de langueur où sont à Corfou toutes les branches de l'agriculture, il assigne l'inertie propre aux Corfiotes, Scrofani diffère essentiellement, sur ce point, de Grasset-Saint-Sauveur, qui attribue cet effet à l'oppression du joug vénitien; et en cela, l'observateur sicilien paroît avoir mieux vu que le voyageur français, puisqu'à Céphalonie et à Zante, qui, comme Corfou, étoient sous la domination de Venise, l'agriculture a fait les plus grands progrès.

En quittant ces îles, Scrofani se transporta dans la Morée, connue dans l'antiquité sous le nom de Péloponèse, qui fut le théâtre de tant d'actions mémorables, et qui donna son nom à la guerre sanglante dont la Grèce fut si long-temps désolée. La Morée a fourni au nouveau voyageur, des observations qui avoient échappé à tous ses prédécesseurs.

Du temps des Grecs, on comptoit dans cette contrée jusqu'à huit millions d'habitans; elle en avoit encore plus de six millions sous la domination romaine : la population y est réduite aujourd'hui à deux cent cinquante mille individus au plus. Cinquante mille sont mahométans; vingt mille sont des Juifs, des Vénitiens et des gens de toutes nations. Le nombre des Grecs ne s'y élève donc qu'à cent quatre-vingt mille; et ils sont véritablement tels par leur origine, leurs superstitions et leurs moeurs. Parmi les Turcs, peu descendent de ces Tartares qui envahirent l'Orient : c'est un mélange d'Arabes, d'Africains et de renegats grecs, d'Esclavons et de plusieurs autres peuples.

Après avoir observé que dans la généralité de l'Empire ottoman, le grand nombre et la diversité des sectes, la multiplication des ordres monastiques, contraires entre eux d'opinions et de moeurs, ont produit chez les musulmans, dans la classe sur-tout des riches, des magistrats, des militaires et des commerçans, beaucoup d'incrédules et de tolérans, Scrofani ajoute que dans la Morée, l'incrédulité de nombre de Turcs est poussée jusqu'à l'athéisme.

Quelqu'oppressif que soit le joug dont les mahométans accablent la nation grecque, Scrofani a remarqué que leur avidité y oppose une barrière insurmontable, par le grand avantage qu'ils trouvent à confier leurs capitaux aux commerçans grecs, plus intelligens qu'eux à les faire valoir. Si les Grecs de cette classe sont exposés à quelques avanies, au moins ils sont plus certains de conserver le fonds de leurs propriétés que ne le sont les musulmans même, dont la fortune, dans l'esprit de leur religion, est entièrement à la disposition du Grand-Seigneur. L'opulence du pacha

de la Morée est hors de toute proportion avec la richesse réelle du pays. Ses droits, ou plutôt ses exactions, lui composent un revenu de sept cent mille piastres, environ quatre millions de notre monnoie.

Si, dans une contrée dont le sol est aussi excellent en général que l'est celui de la Morée, la culture des terres étoit bien dirigée, et l'administration publique basée sur de meilleurs principes, cette somme, toute exorbitante qu'elle paroisse, se lèveroit aisément : mais le funeste usage où l'on est de ne jamais employer les engrais, de ne former aucunes prairies artificielles; l'insouciance qu'on met à pratiquer, pour l'utilité des campagnes, l'art des irrigations, très-perfectionné dans la Morée pour la culture des jardins; seulement le préjugé répandu chez les Turcs, que la culture de la terre est une occupation vile; le régime féodal auquel est assujétie une partie des terres; les irruptions que, de temps à autre, font dans la Morée les Albanois; la répartition vicieuse des impositions, qui, en général, ne sont pas excessives; les contributions extraordinaires que lève la Porte; les extorsions arbitraires des pachas, des cadis et des primats grecs eux-mêmes, tous ces obstacles ne permettent pas à l'agriculture de prendre l'essor dont la rendroit susceptible la bonté naturelle du sol. Les mêmes causes, et quelques autres encore qu'indique Scrofani, entravent aussi le commerce dont il nous a mis à portée d'apprécier l'importance dans l'état même actuel des choses, par des tableaux détaillés des exportations annuelles de la Morée.

VOYAGE en Morée, à Constantinople, en Albanie, et dans plusieurs autres contrées de l'Empire ottoman, pendant les années 1798, 1799, 1800 et 1801, contenant la description de ces pays, leurs productions, les mœurs, les usages, les maladies et le commerce de leurs habitans; avec des rapprochemens entre l'état actuel de la Grèce, et ce qu'elle fut dans l'antiquité, par F. C. H. L. *Pouque-*

ville; enrichi d'un précis historique et géographique de l'ancienne Epire, et de cartes dressées par M. Barbié du Bocage; accompagné de pièces justificatives, et orné de figures et de vues. Paris, Gabon, 1805, 3 vol. in 8°.

Nous n'avions, comme on l'a vu, sur la Morée qu'une description par un anonyme italien, celle de Coronelli, le Voyage de Pellegrin, et quelques détails épars dans les Voyages de Spon, de Wheler, de Pococke, de Scrofani et de quelques autres voyageurs. Ces Descriptions, ces Voyages, et ces détails même, ne nous donnoient qu'une idée très-imparfaite d'une péninsule si célèbre dans l'antiquité, sous le nom de Péloponèse, et qui est encore aujourd'hui l'une des plus importantes possessions des Turcs dans la Grèce. Le Voyage de M. Pouqueville en Morée, ne nous laisse plus rien à desirer pour la parfaite connoissance de cette péninsule. Il nous a procuré sur-tout les notions les plus curieuses sur l'ancienne Laconie, qu'on nomme à présent le pays du *Magne*.

Nous lui devons aussi une description exacte de l'Albanie, autrefois l'Epire, qui nous étoit à peine connue, et qui doit nous intéresser principalement par le caractère de ses habitans, qui figurent d'une manière si extraordinaire dans les mouvemens dont l'Empire ottoman est agité.

Enfin la relation de M. Pouqueville renferme des particularités absolument neuves sur Constantinople, quoique cette ville eût été tant de fois décrite par les précédens voyageurs.

M. Pouqueville étoit parti de France en qualité de médecin, faisant partie des membres de la commission des sciences et des arts destinée à passer en Orient. A peine étoit-il arrivé en Egypte, que le dépérissement absolu de sa santé le força bientôt de quitter ce pays pour revenir en Italie. Il s'embarqua de compagnie avec quelques autres Français, sur une tartane livournaise, qui fut attaquée et prise par un corsaire

de Tripoli. Lui et ses compagnons d'infortune se firent connoître pour être français de nation. A ce titre, le corsaire leur fit espérer que, comme ils le lui avoient demandé, il les mèneroit à Zante, qui, à cette époque, étoit encore en la possession des Français : mais loin de leur tenir parole, ou du moins de les conduire à Tripoli, les Barbaresques gagnèrent les côtes de la Morée, où, retenus par un calme, ils employèrent ce loisir forcé à se partager les dépouilles de leurs prisonniers, et à brûler quelques manuscrits que jusque-là M. Pouqueville avoit eu le bonheur de conserver. On les débarqua bientôt sur ces côtes, dont il donne une description exacte; et on les conduisit comme prisonniers jusqu'à *Navarin*, résidence de l'un des beys qui commandent dans la Morée, sous la dépendance du pacha de cette contrée. M. Pouqueville décrit l'audience que leur donna le bey, et il trace la topographie de cette ville et de ses environs. Sa qualité de médecin, et le besoin qu'on avoit de ses lumières, lui procurèrent dès-lors, comme dans toute la suite de son voyage, des facilités pour examiner le pays et se procurer des notions sur ses habitans.

Le port de Navarin est le plus spacieux de toute la Morée : il a plus de trois lieues de prolongement sur la côte, et a bien une lieue de profondeur. Il est fermé au midi par deux écueils, et par l'île de *Sphacterie*, si célèbre dans l'histoire ancienne, par le massacre que les Athéniens firent des Lacédémoniens qui s'y étoient réfugiés. On y trouve trois passes, dont l'une est la plus fréquentée, parce que les gros vaisseaux peuvent y entrer. Une autre n'admet que de petites barques. La troisième est très-difficile, et est défendue d'ailleurs par un fort qui s'élève en terre ferme au-dessus de l'ancienne *Pylos de Nestor*, dont le nom, chose assez rare en Grèce, s'est conservé jusqu'à nos jours.

Ce vaste et superbe port pourroit contenir les armées navales les plus nombreuses. En 1644, le sultan Ibrahim en fit choix pour le rendez-vous de sa flotte, composée de plus de deux mille voiles, avec laquelle il attaqua la ville

de Candie. M. Pouqueville et ses compagnons furent assez bien traités par le bey, dont ils avoient satisfait l'avidité par les plus précieux effets qu'ils avoient trouvé le moyen de soustraire à celle de leur premier spoliateur.

Ce bey remit les prisonniers entre les mains de cinquante Albanais. Sur leur route, ils apperçurent *Coron*, située dans l'ancienne Béotie, sur l'emplacement où étoit *Colonides*. Sous une forme triangulaire, cette ville offre de loin l'aspect d'une ville importante, telle qu'elle l'est en effet. Son port, sa force, sa situation, en ont formé l'échelle la plus riche du Péloponèse. A ces avantages, elle joint celui de posséder les consulats généraux des puissances européennes, et d'être le chef-lieu d'un canton.

La marche des prisonniers se dirigeoit vers *Calamatte*, à travers une plaine singulièrement fertile en vignobles, et en plants de figuiers et d'oliviers. Ils remarquèrent que ces derniers arbres, plantés à deux époques différentes, récompensent chaque année les peines du cultivateur, une partie se couvrant de fruits, tandis que l'autre, frappée d'une stérilité apparente, élabore les principes des fruits qu'elle doit donner l'année suivante.

Les conducteurs des prisonniers changèrent tout-à-coup, par caprice, l'ordre de la marche, et s'éloignèrent de Calamatte. Ce fut un bonheur pour M. Pouqueville et ses compagnons. D'après les données qu'il acquit depuis sur cette ville, il s'assura que ses habitans, qui sont au nombre de cinq mille, sont très-méchans. En se rapprochant d'*Andréossa*, les voyageurs se trouvoient dans la Messénie, et parcouroient un territoire célèbre par les exploits d'Aristomène contre les Lacédémoniens. Leur entrée à Andréossa fut très-orageuse. Le fanatisme des musulmans de cette ville, qui faisoient éclater contre eux des cris de fureur et les accabloient de pierres, ne s'appaisa pas même lorsqu'ils les virent conduire en prison, et ils furent au moment d'y être lapidés et égorgés. Un violent orage vint à leur secours, et dissipa cette multitude forcénée.

Andréossa n'est point l'ancienne *Messène*, c'est une

ville nouvelle. Le site en est agréable, les maisons en sont d'une architecture élégante; c'est la résidence d'un aga. Les habitans, voleurs de profession, sont braves et fiers jusqu'à l'arrogance. La coupe de leur figure est fine et spirituelle; on voit parmi eux quelques hommes blonds, quelques autres avec de grands yeux bleus, ce qui résulte du mélange des indigènes avec les Spartiates.

En quittant Andréossa, les voyageurs apperçurent à l'ouest *Mawremaths*, visitée par M. Fauvel, qui y a trouvé les débris de l'ancienne Messène. On y voit effectivement, comme M. Pouqueville l'apprit dans la suite, des ruines de murailles, des tours dont quelques-unes sont de marbre, un temple presqu'entier, un théâtre, des inscriptions sans nombre, des bas-reliefs bien conservés qui représentent des chasses au sanglier, animal très-commun dans ces contrées, comme M. Pouqueville eut occasion de l'observer.

Au débouché d'un défilé, les voyageurs descendirent dans le vallon de *Londari*. C'est le site de l'ancienne *Leuctres* du Péloponèse, celle des trois villes du même nom qu'immortalisa la valeur d'Epaminondas, qui fit triompher les Arcadiens de toutes les forces des Lacédémoniens. Les habitans de Londari, dont les voyageurs n'eurent qu'à se louer, parurent à M. Pouqueville d'un beau sang, et passablement vêtus. Ils vivent des fruits de leurs campagnes, respirent un air pur, et élèvent beaucoup de vers-à-soie.

En s'avançant vers Tripolitza, la résidence du pacha de la Morée, M. Pouqueville regretta vivement de ne pas pouvoir visiter les sources de l'*Alphée*, dont la Fable a publié tant de prodiges. Il auroit voulu descendre dans les gouffres profonds dont ce fleuve sort plus impétueux, et déterminer positivement la structure de ces souterrains, ouvrage des volcans, comme la plupart des montagnes du Péloponèse.

L'audience du pacha, à laquelle furent admis les voyageurs, n'offre rien de remarquable. Son sérail paroît suffisant pour loger douze cents hommes. Le luxe de ce gouverneur

consiste principalement dans un nombreux domestique, composé, comme chez les Romains, de serviteurs exerçant toutes espèces de métiers et remplissant toutes sortes d'emplois. M. Pouqueville ne trace pas un tableau bien riant de la vie que mènent les femmes renfermées dans le harem du pacha, et des plaisirs que le pacha s'y procure. Ses pages donnèrent aux voyageurs une espèce de concert et de bal. La douceur de leurs romances, accompagnées des instrumens du pays, avoit un certain charme mélancolique qui causoit des impressions agréables; mais leurs danses figuroient des scènes révoltantes pour un homme étranger aux mœurs du pays.

C'est ici que M. Pouqueville donne une description rapide du Péloponèse, qui, au temps du Bas-Empire, perdit ce nom pour prendre celui de Morée. Les anciens géographes le divisoient en sept provinces, savoir : l'Argolide, la Corinthie, la Laconie, la Messénie, l'Elide, l'Achaïe et l'Arcadie.

Dans l'état actuel, le pacha, dont l'autorité s'étend dans toute la Morée, gouverne immédiatement l'ancien vallon de Tégée. Un pacha à deux queues, des beys, des agas, administrent, sous sa dépendance, ce qui formoit les provinces ci-dessus désignées; mais elles ont reçu des divisions nouvelles. Coron, Moron, Navarin, sont les sangyacs les plus importans du pays. Il faut excepter de ce genre d'administration, 1°. le pays qui embrasse la presqu'île de la Laconie, et qui, formant un état presqu'indépendant, est habité par les *Maniates*, ou Laconiens libres; 2°. le cap *Thenare*, qu'occupe une race infernale de monstres à face humaine, connue sous le nom de *Cacovouniotes*.

Les principaux golfes de la Morée, qui, par sa forme découpée, en a nécessairement un grand nombre, sont le golfe de *Lépante*, si fameux par la bataille de ce nom; et ceux de *Mégalopolis*, de *Chiavenja*, d'*Arcadie*, de *Coron*, de *Kolvokythea*, de *Naupli* et de *Castii*.

Tripolitza, résidence, comme nous l'avons vu, du pacha, est formée des débris des anciennes villes de Méga-

lopolis, de Tigée, de Mantinée et de Pallantium, sans être située précisément sur l'emplacement d'aucune de ces villes.

De Mégalopolis, il ne reste que les ruines d'un théâtre et du stade qu'on puisse reconnoître au premier coup-d'œil. L'emplacement de Pallantium n'offre aucunes ruines. Sur celui de Tigée, l'on ne rencontre que des morceaux énormes de granit, des fragmens de marbre; et lorsqu'on fouille la terre, des briques et des tuiles. Mantinée est celle de ces villes anciennes dont il subsiste le plus de vestiges; on retrouve encore une partie de ses murs, épais de plus de dix-huit pieds; on peut encore y compter ses quatre portes principales.

Quant à Tripolitza, ses principaux édifices sont le sérail du pacha, le bazar ombragé de platanes et d'autres gros arbres, quatre grandes mosquées, et le kan. La ville est abreuvée par quatre fontaines bien entretenues, mais dont l'eau est d'une mauvaise qualité. Les mosquées offrent encore des colonnes précieuses par la matière et le travail; mais les bas-reliefs et les marbres, chargés d'inscriptions, sont fort dégradés par le stupide emploi qu'on en fait.

Au récit du départ de l'ancien pacha, qui, chose assez rare en Turquie, fut vivement regretté, de l'arrivée de son successeur, de la pompe de son entrée, de l'audience qu'il donna aux prisonniers, M. Pouqueville fait succéder la description de la ville de *Calavrita* qui ne paroît pas occuper l'emplacement d'aucune ville de l'antiquité; celle de ses environs, qui sont agréables, malgré l'âpreté du sol; et l'état de ses exportations, à-peu-près les mêmes que dans l'antiquité, où elles se réduisoient, comme aujourd'hui, à des fromages très-recherchés. Ce pays rappelle de grands souvenirs : c'est là que se forma cette redoutable ligue des Achéens, qui fit trembler la Grèce, et donna des inquiétudes aux Romains eux-mêmes.

La narration de M. Pouqueville conduit ensuite le lecteur à *Patras*, l'ancienne Aroë, célèbre dans l'antiquité par ses édifices, tels qu'un Opéra (Odeon), et plusieurs

temples, parmi lesquels celui de Diane l'Africaine tenoit un rang distingué. Aujourd'hui, Patras, malgré les dévastations des Albanais, qui, en 1770, envahirent presque toute la Morée, est encore l'une des principales villes de cette péninsule. On y voit peu de ruines ; car les restes de l'amphithéâtre dont parle Spon, et quelques marbres antiques, ont été détruits par ces barbares. Il s'y fait un assez grand commerce, qui est presqu'entièrement dans la main des Juifs. En un temps plus calme, la France pourroit y faire des opérations avantageuses. Les jardins des environs de Patras sont renommés par la qualité des fruits qu'ils produisent.

Au milieu des observations que M. Pouqueville a faites par lui-même sur les différentes régions qu'il fut dans le cas de traverser, il a intercalé l'itinéraire de la garnison française de Zante, qui, contre la foi de la capitulation qu'elle avoit obtenue en rendant cette place, fut conduite prisonnière à Constantinople, comme le furent M. Pouqueville et ses compagnons.

Je tracerai très-rapidement les renseignemens qu'il se procura dans la suite sur cette marche.

Ce qu'on y trouve d'abord de plus remarquable, c'est la description de Corinthe au temps actuel. Cette ville, à laquelle les Vénitiens, lorsqu'ils possédoient la Morée, avoient donné le nom de *Coraïti*, que les Grecs appellent *Costhe*, et que les Turcs désignent par le nom de *Germen*, n'offre plus aucuns vestiges de son ancienne splendeur. Ce n'est plus qu'un amas de maisons assez informes, dont les habitans sont tourmentés par le double fléau de la misère et des maladies. L'intérêt du commerce a néanmoins fixé dans un lieu si insalubre, quelques riches maisons de négocians. On a vu dans les Ruines de la Grèce, par Le Roi, que les ruines antiques de cette ville ne consistent plus qu'en onze colonnes doriques.

Pour monter au château, bâti sur l'emplacement de l'ancienne citadelle d'*Acro-Corinthe*, il faut employer environ une heure. Sur la route, on ne voit dans les pré-

cipices que des tronçons de colonnes, des fûts à demi-brisés, et des colonnes entières du marbre le plus estimé. On assure que cette citadelle, où aucun chrétien n'est admis, renferme encore plusieurs monumens précieux de l'antiquité.

Thèbes, aujourd'hui *Thiva*, a un évêque grec, quelques mosquées, et des ruines peu intéressantes. Argos ne mérite pas plus d'attention.

Pour donner une idée des ruines de la fameuse *Olympie*, M. Pouqueville s'est aidé de la charmante description que M. Fauvel en a faite. Comme elle est du plus grand intérêt, il l'a transcrité en entier; mais il faut la lire dans le Voyage même.

Mistra est bâtie sur les ruines de l'ancienne Sparte, quoiqu'elle soit éloignée d'une demi-lieue de l'emplacement de cette ville si célèbre. De toutes parts l'œil y apperçoit des vestiges précieux d'antiquités; mais s'il étoit permis de faire des fouilles dans les environs, ce seroit une mine inépuisable pour les amateurs. Le grand Bazar laisse appercevoir la distinction bien marquée de Mistriotes au regard fier, et d'Ilotes, humbles cultivateurs. Les jeunes filles de Mistra offrent encore, par l'élégance des formes, la régularité des traits, un son de voix enchanteur, les charmes que les historiens prêtent aux anciennes Spartiates.

Par suite de son séjour en Morée, et sur-tout au moyen des liaisons que M. Pouqueville s'étoit ménagées avec quelques-uns des principaux habitans du pays indépendant qu'on nomme *Magne*, il eut la facilité d'obtenir des renseignemens plus détaillés et plus certains sur les *Maniates*, que n'avoient pu les obtenir, dans une excursion rapide, les frères Stephanopoli.

En adoptant le nouveau culte des chrétiens sous l'empereur Basile le Macédonien, les Laconiens, aujourd'hui les Maniates, ne déposèrent pas pour cela les armes : elles furent toujours entre leurs mains le palladium de leur liberté; et cette habitude de rester armés les affranchit des rigueurs du joug ottoman.

Unis entre eux lorsqu'il faut combattre l'ennemi commun, les Maniates se livrent, aussi-tôt que le péril est passé, à des dissentions qui souvent ensanglantent leur terre. Implacables dans leurs haines et dans leurs vengeances, ils n'abjurent les unes et les autres qu'à la voix des vieillards les plus respectables du canton. Les avis de ces vieillards sont des oracles. Les jeunes gens sur-tout et les femmes n'approchent d'eux qu'avec les démonstrations d'une vénération profonde. C'est devant eux qu'on discute les moyens d'améliorer l'agriculture et d'en multiplier les débouchés par l'exportation de ses produits. Devant eux aussi l'on règle, dans des synodes, les dépenses nécessaires au culte, et l'on détermine les mesures de sûreté et de conservation pour le pays. Ces mesures, concertées partiellement dans les réunions des capitaines de canton, sont adressées à un chef ou bey, qui les met à exécution. Ce bey, simulacre de puissance, ne reçoit une investiture du gouvernement turc, que lorsque les Maniates lui ont déféré le commandement. Il n'entretient aucunes correspondances au-dehors, et n'a aucun pouvoir au-delà de son arrondissement. Les beys sont presque toujours les victimes de l'ambition qui les a portés à ce poste. La cour ottomane se venge sur eux de la résistance qu'elle éprouve de la part des Maniates à ses entreprises sur leur liberté.

Les jeunes Maniates, accoutumés dès l'enfance à manier les armes, endurcis aux fatigues, familiarisés avec les dangers, sont toujours prêts à s'aller mesurer avec les Turcs, dont le nom seul les met en fureur. Leur courage, qui dégénère souvent en témérité, prend sur-tout sa force d'une connoissance parfaite de la position avantageuse de leurs défilés, de l'amour inné de la rapine, du sentiment de leur pauvreté, de l'idée exagérée qu'ils se font de la richesse des musulmans. La férocité des Spartiates s'est transmise sans altération chez leurs descendans; elle a même reçu de l'oppression un nouveau degré d'accroissement. Malgré le sentiment profond de leur courage, les Maniates néanmoins ne dédaignent pas d'em-

ployer toutes les ruses de l'art militaire, et d'entretenir même des intelligences à la cour du pacha. Dans le temps de sa captivité, M. Pouqueville en vit un exemple. Avertis à temps des ordres qu'avoit donnés ce pacha à de nombreux partis de cavalerie, de se porter vers les défilés, d'en occuper les issues, et de ne faire aucun quartier à ceux d'entre eux qu'on pourroit surprendre, les Maniates coururent aux armes, et déjouèrent tellement le projet du pacha en occupant leurs postes accoutumés, qu'ils l'obligèrent d'acheter une paix honteuse et peu durable.

Les femmes des Maniates, non moins courageuses que les jeunes combattans, ont quelquefois partagé avec eux les plus grands dangers. Moins insensibles cependant que les anciennes Spartiates, elles pleurent la perte de ceux qui succombent, parce qu'elles ont pour leurs enfans une tendresse extraordinaire. Ces femmes sont le modèle des mères, après avoir été l'exemple des filles. Dès qu'elles ont contracté l'union que leur cœur desiroit, on ne les voit plus dans les danses; toutes leurs affections se concentrent dans les soins de la maternité. Forcées de gravir les montagnes pour aller trouver leurs maris, occupés, soit à observer l'ennemi, soit à cultiver la terre, elles portent leurs enfans sur leurs épaules dans un hamac.

Religieux observateurs de la foi simple de la primitive Eglise, les Maniates ne se livrent point, comme, très-mal informé, l'a publié Paw, aux désordres de la communauté des femmes. Ils remplissent sans ostentation leurs devoirs de patriotes, et pratiquent la vertu sans en parler. Leurs chansons simples, sans images, n'ont pour but que de consacrer leurs traditions: on n'y célèbre que des combats, des victoires; on y fait descendre la couronne du martyre sur la tête de celui qui périt d'une noble blessure. Ces espèces d'hymnes rappellent ceux des anciens Spartiates.

Les papas du Magne, qui desservent les églises ornées de cloches et de tout l'appareil d'un culte libre, sont les moins instruits des ecclésiastiques de la Grèce. Aussi avides de butin que le plus déterminé des Maniates, ils les suivent

dans leurs expéditions, pour entrer en partage avec eux.

Ce peuple, qui brave depuis si long-temps les forces ottomanes, est peu nombreux. M. Pouqueville n'estime la population du pays qu'à quarante mille ames, dans lesquelles on ne compte que dix mille hommes faits.

Les productions de cette contrée, et les principaux objets de son commerce, sont l'huile, la vallonnée, le seigle, le miel, la cire, les noix-de-galles, le coton, le kermès, les cuirs bruts, les laines. L'agriculture y a fait depuis quelque temps de très-grands progrès. Les cantons du nord se fertilisent insensiblement. Les ports du Magne, propres à recevoir les plus gros vaisseaux, peuvent acquérir un jour un haut degré de splendeur.

A ce tableau du pays du Magne et de ses courageux habitans, M. Pouqueville a ajouté des renseignemens sur une race indomptée qui habite l'extrémité méridionale du pays, et que j'ai déjà désignée sous le nom de *Cacovouniotes*. Cette race, reste impur, à ce qu'on présume, de la peuplade du tyran Nabis, habite une région hérissée de rochers, dont les sommets sont noircis par la foudre et par le temps. Ses habitations, en général, sont éparses. Ce n'est qu'au contrefort des montagnes, ou bien dans le voisinage d'une anse solitaire où la mer s'engouffre, qu'on trouve un petit nombre de villages. La culture est insuffisante pour nourrir ce peuple féroce, qui seroit contraint d'abandonner ses repaires, si la mer ne lui offroit pas des ressources inépuisables pour la pêche, si ses rochers n'étoient pas l'asyle d'une quantité prodigieuse de perdrix, de plusieurs espèces d'oiseaux, de divers gibiers, mais sur-tout s'il n'exerçoit pas sur ses côtes la plus affreuse piraterie. Avec les tempêtes, ou dans le temps perfide des calmes, les Cacovouniotes fondent sur les vaisseaux trop foibles pour se défendre : ils ne sauroient, disent-ils, résister à l'attrait qu'offre à leurs brigandages le passage de ces vaisseaux. Par une bizarrerie que plus d'une fois on a remarquée dans les associations des brigands, ils se sont formé les idées les plus austères sur les pratiques de la religion. Le

danger même que courroit leur vie, ne leur feroit pas négliger la rigide observance du carême. Celui qui, le mercredi ou le vendredi de chaque semaine, mangeroit autre chose que des végétaux cuits à l'eau sans assaisonnement, seroit fusillé. Leurs papas ne savent pas leur enseigner autre chose, et ce sont eux qui les encouragent à exercer l'infâme métier de pirates. A la différence du Maniate, qui ne connoît d'ennemi que le Turc, de l'oppression duquel il a toujours à se garantir, les Cacovouniotes sont les ennemis de tout le genre humain.

J'ai donné une certaine étendue à la description du pays du Magne, et au tableau des mœurs de ses habitans, soit parce que ce pays, le seul de la Morée où fleurisse encore un reste de liberté, inspire un grand intérêt, soit parce que M. Pouqueville l'a mieux fait connoître qu'aucun des précédens voyageurs. Je vais indiquer très-sommairement ce qu'il a développé dans un grand détail sur la Morée en général, parce que cette partie de son Voyage, quoique traitée avec beaucoup de talent, n'est pas à beaucoup près si neuve. On remarque en effet une grande analogie entre la température, le sol, les productions de la Morée, les mœurs, la religion, le commerce, l'industrie de ses habitans, et ce que j'ai fait connoître, sous ces mêmes rapports, des autres parties de la Grèce.

M. Pouqueville ne laisse rien ignorer de ce qui concerne le climat de la Morée, les maladies qui affligent cette contrée, la manière dont s'y exercent la médecine et la chirurgie, son administration civile et ecclésiastique, son état militaire, les mœurs des habitans des deux sexes, leurs dogmes, leur culte, leurs pratiques religieuses, leurs superstitions, la nature de leurs divertissemens et de leurs exercices, le genre de leur musique, les progrès de leurs connoissances, les arts et métiers qu'ils exercent, leurs occupations les plus ordinaires. Il termine ce tableau par l'énumération des productions de la Morée et des objets de son commerce.

Dans cet exposé, M. Pouqueville est d'accord avec les

derniers voyageurs, pour contester à M. Guys la conformité trop exagérée que cet ingénieux observateur avoit établie entre les mœurs des Grecs modernes et celles de leurs ancêtres.

La narration du Voyage de M. Pouqueville, de Tripolitza à Constantinople, n'offre qu'un coup-d'œil assez rapide sur les diverses contrées qu'il a parcourues dans ce trajet, et qui ont été décrites dans un plus grand détail par les précédens voyageurs.

Dans le nombre des Français qui se trouvoient déjà détenus au château des Sept-Tours, lorsque M. Pouqueville et ses compagnons y furent renfermés à leur arrivée à Constantinople, se trouvoient MM. Beauvais et Gerard, qui avoient été séparés d'eux lors de la prise de la tartane par le corsaire de Tripoli. La description qu'ils firent à M. Pouqueville des lieux et des villes les plus remarquables qu'ils avoient eu occasion d'observer dans la route qu'on leur fit faire pour les conduire à Constantinople, offre plusieurs détails intéressans.

Lépante, connue dans l'antiquité sous le nom de *Naupacte*, appartenant alors aux Etoliens, et dont le siége et la prise coûtèrent cher aux Romains, n'a de célébrité, dans l'histoire moderne, que par la bataille navale qui se donna dans son voisinage. C'est peut-être, dit M. Pouqueville, la seule cité moderne qui soit exactement bâtie sur les ruines d'une ville de l'antiquité. Sa situation au pied des montagnes qui l'abritent contre les vents du nord, rend sa température douce en hiver, et insupportable en été. Les montagnes, dans cette saison, étant échauffées par les rayons du soleil qui les pénètrent, renvoient une vapeur semblable à l'exhalaison d'une fournaise qui embrase l'étroite enceinte de la ville. De-là beaucoup de maladies qui obligent les habitans les plus opulens à se réfugier en Morée dans la saison brûlante. La population de la ville est très-foible; elle n'excède pas deux mille habitans, la plupart très-pauvres, malgré une branche d'industrie bien propre à les enrichir, si elle étoit encouragée.

On y fabrique des maroquins qui, par la vivacité des couleurs, par le grain et la préparation, rivalisent avec les plus beaux de l'Orient. Le pacha de Lépante, qui porte le titre pompeux de pacha à trois queues, est le plus pauvre satrape de la Turquie.

A l'arrivée des deux prisonniers à Salonne, on les présenta au bey de cette ville, qu'on pouvoit considérer comme un phénomène moral en Turquie. Cet homme rendoit heureux ses vassaux dont il étoit le compatriote, l'ami et le défenseur auprès du pacha de *Janina* en Albanie, duquel il relève. Environné d'une nombreuse famille, il n'avoit point cette avidité des magistrats que la cour ottomane n'envoie dans les provinces que pour leur malheur. Le médecin qu'il avoit auprès de lui, étoit son ami et son conseil. C'étoit un homme fort instruit, qui accueillit avec aménité les deux Français, qui les instruisit de ce qu'il y avoit de curieux dans le pays, et qui, leur parlant de la route qu'ils alloient parcourir, leur retraça les souvenirs de l'antiquité, et leur donna des distances et des points de reconnoissance pour fixer leurs idées.

La ville de Salonne, qui vraisemblablement est l'ancienne Amphysse, capitale des Locriens-Ozoles, est adossée au mont Parnasse. Des fabriques de maroquins et les huiles, font la partie la plus considérable de son commerce.

De Salonne on apperçoit le village de Castri, qui a remplacé l'ancienne ville de Delphes, que la pureté de l'air et la fontaine Castalienne font aisément reconnoître. De toute sa splendeur, il n'existe que les restes d'un stade de près de six cents pieds de long, qu'Hérode-Atticus avoit fait revêtir de marbre pantélique, et dont une partie des siéges sont encore subsistans. A trois lieues et demi de Salonne, sur les bords du Plystus et au fond du golfe, est située la ville de *Galaxidi*, qui a remplacé Cyrrha. Cette ville est, comme autrefois, la principale échelle de la Locride et de la Phocide.

En continuant leur route, les prisonniers suivirent une

chaîne du mont Oëta, si fameux dans l'antiquité par le bûcher d'Hercule, et ils arrivèrent au défilé des Thermopyles, dont la célébrité n'a rien de fabuleux. Ils avancèrent de-là dans la Thessalie, et ils débouchèrent dans la plaine de Pharsale, où, suivant l'énergique expression de M. Pouqueville, la fortune mit les loix aux pieds de César. On y distingue encore, d'après Lucain, l'emplacement des deux camps. Dans ces champs ensanglantés s'est réunie aujourd'hui l'industrie de la Thessalie entière. Une culture variée les enrichit, de nombreux villages les couvrent, la ville même de Pharsale fleurit par un commerce considérable. Elle n'est pas néanmoins comparable, ni par sa population, qui n'est que de cinq mille ames, ni par l'étendue de ce commerce, à Larisse, où l'on compte vingt mille habitans, et dont les relations commerciales sont d'une grande étendue. On compte dans cette ville vingt-deux mosquées, des bazars et des bazestans.

A cet itinéraire de la route des deux prisonniers, que j'ai extrêmement abrégé, M. Pouqueville fait succéder la description du château des Sept-Tours, la seule que nous ayons de cette forteresse, qui tout-à-la-fois récèle les trésors de l'empire, et est une prison d'état. Les bornes de mon ouvrage ne me permettent pas de le suivre dans tous les détails de cette description, qu'on lira avec beaucoup d'intérêt dans le Voyage même. Je ne m'attacherai qu'aux traits principaux.

Les personnes détenues aux Sept-Tours sont distinguées de tous les autres prisonniers de guerre, et sur-tout de ceux que les Turcs condamnent aux travaux publics dans le bagne, par un taïm, ou traitement de table, qu'assigne à ces détenus le sultan, et par le nom de *Moussasirs*, ou d'otages, qui rend leur situation plus supportable que celle des autres prisonniers de guerre. Dans les diplomes impériaux, ou *Firmans*, le château des Sept-Tours est qualifié forteresse impériale, et à ce titre, elle est gouvernée par un aga, qui a une garde et une musique à ses ordres, et dont le traitement s'élève à environ 10,000 francs. La

garnison n'est composée que de cinquante-quatre soldats, dont le poste est fort recherché, parce qu'il les exempte de l'obligation d'aller à la guerre, à laquelle aucun musulman ne peut se soustraire lorsqu'il en est requis.

Cette forteresse forme un pentagone assez régulier, dont chacun des sept saillans est flanqué d'une tour, ce qui lui a fait donner le nom qu'elle porte. Deux de ces tours sont de marbre. Dans l'intervalle qui les sépare, se trouve l'arc-de-triomphe de Constantin, qui avoit quatre-vingt-dix pieds d'élévation, et dont les ornemens, pulvérisés par l'artillerie lors du siége de Constantinople par Mahomet II, sont méconnoissables. Cet arc étoit à-peu-près semblable, pour la forme et l'épaisseur, à la porte Saint-Martin de Paris.

L'une de ces tours de marbre renferme d'horribles et froids cachots, dont l'un est connu sous le nom de *cachot de sang*. Il a pris ce nom d'un puits qui se trouve au niveau du sol, et où l'on jette les têtes sanglantes de ceux qu'on exécute dans le cachot.

Dans cette même tour est un escalier par lequel on arrive à plusieurs autres cachots, dont la hauteur, qui excède celle des remparts, permet, par d'étroites meurtrières, de jouir de la vue de Constantinople. C'est là qu'autrefois la Porte tenoit étroitement renfermés les ministres étrangers détenus comme otages, qui, depuis quelques années seulement, ont eu la permission de louer dans l'enceinte du château, d'autres logemens. M. Pouqueville et ses compagnons obtinrent la même faveur, comme l'avoit déjà obtenue avant eux M. Ruffin, chargé des affaires de France lors de la dernière rupture avec la cour ottomane. On conçoit que cette faveur n'est accordée par l'aga qu'à prix d'argent. C'est à ce même prix qu'ils eurent la liberté de visiter tout l'intérieur du château, et de se promener quelquefois dans le jardin du commandant et dans les fossés, assez agréablement plantés. Cette tolérance les soutint contre les inconvéniens très-graves de leur captivité aux Sept-Tours. L'air de cette forteresse est en général malsain, et peut conduire au scorbut. Dans l'été, les mu-

railles, échauffées par le soleil, transforment toute l'enceinte en une fournaise, sur-tout lorsque le vent du sud souffle. Ce vent apporte avec lui des brouillards, et l'odeur des boucheries et des manufactures de la ville. A ces inconvéniens, se joint l'incommodité des insectes, et surtout des scorpions jaunes, qui se glissent jusque dans les lits.

Ce séjour est néanmoins un lieu de délices, si on le compare au bagne, où fut renfermée la garnison française de Zante. Les prisonniers y sont toujours enchaînés, à moins qu'ils n'obtiennent avec de l'argent d'être délivrés momentanément de leurs fers. On les y occupe aux travaux les plus pénibles; la police y est exercée par des gardiens-bachis de la nation grecque, qui ne paroissent qu'armés du bâton, dont ils frappent sans choix et sans égards, sur l'ordre qu'ils en reçoivent d'un intendant ou effendi. Cet homme a la plus grande latitude pour infliger les châtimens, mais la peine de mort, désirable pour les infortunés que renferme le bagne, ne peut être prononcée que par le capendan-pacha, grand-amiral, et par le bostangi-bachi ou chef des jardiniers du sérail. Les bourreaux sont tous Maltais ou Grecs d'origine : ils croient faire une action méritoire lorsqu'ils exécutent un Turc; et en général, ce sont, pour la force et la taille athlétique, de véritables Hercules.

La sortie de M. Pouqueville du château des Sept-Tours, lui donna la facilité de visiter Constantinople. Le tableau qu'il en a tracé, sans offrir rien de bien neuf sur cette capitale, si bien décrite par Dallaway et d'autres voyageurs, renferme néanmoins quelques particularités intéressantes. Telle est la description des jardins du Sultan, et du harem d'été.

Comme c'est une chose inouie jusqu'à ce jour, d'entendre un voyageur dire qu'il a pénétré dans ces jardins et dans ce harem, je pourrois, dit M. Pouqueville, citer pour témoins de la vérité, M. *Melling*, auteur d'un Voyage pittoresque de Constantinople (1), demeurant actuellement à Paris;

(1) C'est le Voyage dont j'ai donné précédemment la notice.

M. *Fornier*, commissaire de guerre, de retour en France; M. *Jacques*, qui habite aujourd'hui Rastadt. C'est à ce dernier, alors jardinier du Grand-Seigneur, et dont M. Melling avoit procuré la connoissance à M. Pouqueville, que celui-ci dut son entrée dans des lieux réputés jusqu'alors impénétrables.

Le jardin du Sultan n'est qu'un petit coin de terre, orné de fleurs et de quelques petits bassins de marbre, dont on fait jouer les eaux d'une manière mesquine. Ce qui dans ce lieu est d'un très-bon goût, c'est le *keosk* du Grand-Seigneur, d'une forme elliptique, dont les murs sont décorés de glaces et de quelques dessins de fleurs très-soignés. La vue dont on y jouit est délicieuse. Près de ce keosk est une terrasse où l'on a pratiqué une espèce de serre-chaude, où M. Jacques cultivoit beaucoup de plantes étrangères, et sur-tout des fleurs, entre lesquelles on en distinguoit plusieurs de l'Abyssinie et du Cap, toutes d'un parfum très-suave.

Quelques autres parties de ce local portent encore le nom de jardin, et n'offrent qu'un sol brûlant, et des plantes à demi-desséchées.

Les femmes du Grand-Seigneur, et les eunuques noirs qui sont leurs gardiens, ayant suivi le Sultan au palais de *Bechik-Tarch*, à quelque distance de Constantinople, M. Jacques put introduire M. Pouqueville et ses compagnons dans le harem d'été, où ils parcoururent d'abord une vaste galerie servant de logement aux esclaves, d'où, avec beaucoup de précautions pour n'être pas apperçus, ils pénétrèrent dans les appartemens des *cadunes*, ou sultanes, qui sont au nombre de sept. Ce harem est établi sur un vaste carré; les chambres en sont soutenues par un ordre de colonnes de marbre de Paros, dont les proportions sont assez élégantes, et qui, reposant sur des cercles de bronze, sont terminées par des chapiteaux ioniens.

Par un escalier pratiqué au milieu de cette colonnade, on arrive à l'appartement de la première sultane, dont les lambris sont chargés de dorures, et les murs le sont de

glaces. Il s'y trouvoit quelques commodes d'acajou, les sofas ayant été transportés à Bechik-Tarch.

L'appartement de la sultane Validè étoit décoré à-peu-près de même, si ce n'est qu'il s'y trouvoit de plus des sofas en brocard de Lyon, et quelques vases en porcelaine, destinés à contenir des fleurs. La médiocrité de la décoration de ces appartemens fait prononcer affirmativement par M. de Pouqueville, que milady Montaguë, en exaltant la décoration de l'appartement de la sultane Validè de son temps, sur-tout la richesse de l'ameublement, a tiré de son imagination ce tableau flatteur, et que réellement elle n'a jamais pénétré dans le harem. Cette conclusion est peut-être un peu hasardée; car après plus de quatre-vingts ans écoulés depuis l'époque où milady Montaguë voyagea, il peut s'être opéré de grands changemens dans les mœurs de l'intérieur du harem; le goût de la magnificence peut s'y être beaucoup affoibli. Les jardins, au reste, sont d'une très-petite étendue, et sont mal tenus. Les femmes se plaisent à les dévaster, dès qu'il y paroît quelque fleur qui frappe leur curiosité. M. Pouqueville n'y remarqua que des lilas et des jasmins, des arbres à soie, et quelques saules pleureurs, qui se courboient sur un bassin.

C'est sur des notes recueillies par trois officiers français restés au pouvoir du pirate Orouschs, MM. Charbonnel, Poitevin et Bessières, que M. Pouqueville a rédigé sa description de l'Albanie.

Ces trois officiers, livrés par Orouschs à Ali, pacha de cette contrée, l'ont suivi dans une partie de ses marches, et par ce moyen, ainsi que par les renseignemens qu'ils ont recueillis d'ailleurs, ils ont pu se procurer des notions assez étendues sur l'Albanie.

Le pachalik d'Ali comprend, sous la dénomination générale d'Albanie, l'Acarnanie, les montagnes du Pinde, la Phocide, une partie de l'Etolie, la Thessalie, quelques cantons de la Macédoine, et l'Epire, dont M. Barbié du Bocage a tracé l'histoire abrégée dans les anciens temps, et la description à cette même époque.

A la topographie de *Butrinte*, qui a succédé à l'ancienne *Buthrotuen*, dont parle Virgile, et où débarquèrent les officiers français, M. Pouqueville fait succéder le portrait des Albanais qui composoient l'armée d'Ali. Accoutumés, dit-il, à la température froide des montagnes, et vêtus de leurs épaisses capotes, ils sembloient ne pas s'appercevoir de la dureté de la saison : on étoit alors en hiver. Occupés, tant que duroit le jour, à lutter dans le camp, à chanter ou à danser, leur sobriété leur faisoit trouver suffisante une légère ration de pain de froment ou de maïs, d'olives noires ou de sardines salées, qu'on leur distribuoit Leurs chansons remontent au temps de *Scanderberg*, qui lutta si long-temps contre toutes les forces de l'Empire ottoman. Celle qui est connue sous le nom d'*Arnaoute*, est aussi fameuse parmi eux, que l'hymne d'*Harmodius* et d'*Aristogiton* l'étoit chez les anciens. Bien différens des Turcs, qui font consister leur bonheur à vivre dans l'indolence, les Albanais étoient toujours en action. Leur joie éclatoit à l'approche d'un combat. Toujours avides de périls, ils ne manquoient jamais de s'attribuer le succès d'une action, et sur-tout ils se seroient bien gardés d'avouer une défaite. S'ils étoient repoussés, ils se contentoient de dire qu'ils n'avoient pas été vainqueurs. C'est principalement l'Epire qui produit cette milice extraordinaire. On retrouve encore, dit M. Pouqueville, dans l'attitude des Epirotes et dans leurs manières, les soldats d'Alexandre, de Pyrrhus et de Scanderberg. Avec de tels hommes bien disciplinés, ajoute-t-il, un général opéreroit des merveilles, et changeroit la face de l'Orient. Eux seuls, dans la décadence de l'Empire, ont conservé un caractère fier et avide de combats. Ils tressaillent, ils s'animent au bruit des armes. Leurs conquêtes dans la Morée, qu'ils dévastèrent entièrement, et beaucoup plus récemment, leurs exploits en Egypte, confirment bien ces observations de M. Pouqueville.

Les champs Elisées, nom sous lequel les modernes désignent la plaine à l'extrémité de laquelle *Janina*, capitale

de l'Epire, le chef-lieu du pachalik, est située, pourroient être encore le séjour d'un peuple heureux.

Cette ville, fondée par Michel-Lucas Sebastocrator et par le despote Thomas, sur la rive occidentale du lac *Acherusie*, pourroit devenir une place d'autant plus redoutable, qu'on ne pourroit pas en former le blocus sans le secours d'une flottille, pour lui couper les communications avec le rivage oriental de l'Acherusie. Elle se divise en ville haute et en ville basse. Sa population s'élève au-dessus de quarante mille habitans, les plus industrieux peut-être de toute la Grèce. Parmi eux on trouve des négocians riches, des hommes qui ont une sorte de culture, et qu'on ne rencontre pas ailleurs. Les médecins grecs nommément sont des savans du plus rare mérite. Plusieurs d'entr'eux réunissent à la connoissance de l'antiquité, celle de la littérature et de la science des modernes. Ils instruisent autant par leur exemple que par leurs discours. On rencontre au reste dans toute l'Epire, des hommes très-hospitaliers, et dans Janina sur-tout, des Grecs dignes de leur ancien nom.

Outre la prérogative de ses lumières naissantes, Janina est l'entrepôt d'un commerce très-considérable. Plusieurs de ses marchands sont établis dans les échelles principales de la Romélie, dans la Valachie et la Moldavie, en Hongrie, et même à Vienne. Elle devroit être, dit M. Pouqueville, la résidence de l'agent commercial de France.

Dans la description que M. Pouqueville continue de faire des différentes parties de l'Albanie, et qui peut donner de grandes lumières aux géographes pour la parfaite connoissance de ce pays, je ne ferai remarquer que les lieux célèbres dans l'antiquité, et ceux qui ont quelque importance au temps actuel. J'y joindrai l'esquisse rapide du tableau qu'il a tracé des mœurs des Albanais en général, et de quelques peuples en particulier.

Durazzo rappelle l'ancienne *Dyrrhachium*, que Pompée abandonna si aveuglément pour suivre César dans la plaine de Pharsale. A neuf lieues de cette ville, est le petit

village de *Croïa*, seul reste de l'ancienne ville de ce nom, qui fut long-temps la capitale de l'Albanie, et le théâtre des exploits de Scanderberg.

Non loin de là l'on rencontre les monts *Acrocédarniens*, qui sont connus aujourd'hui sous le nom de montagnes de la Chimère. Ces monts sont habités par les *Cimariotes*, qui, comme du temps de Scanderberg, forment une espèce de république isolée. Pasteurs et soldats très-belliqueux, ils vivent indépendans comme les Maniates, mais ils exercent la piraterie comme les *Cacovouniotes*.

La description de la partie occidentale et méridionale de l'Albanie, renferme des détails qui n'ont guère d'intérêt que pour les géographes. Je passe au tableau des mœurs des Albanais, et du physique du pays.

Tout homme né en Epire, observe M. Pouqueville, a un caractère, un tempérament, une physionomie enfin qui le distinguent des autres Grecs. La constitution physique des Albanais annonce beaucoup de vigueur. La taille commune, chez eux, est de cinq pieds quatre pouces : Ils sont fortement musclés, avec des joues colorées, un œil vif, la bouche bien proportionnée, des dents parfaitement alignées; ils sont en général bien faits et agiles.

Ce que j'ai dit plus haut de la manière de vivre et de se vêtir des soldats albanais, peut s'appliquer à la partie de la nation qui habite la campagne. Celle qui vit dans les villes se nourrit moins grossièrement, et fait un grand usage des vins du pays, qui sont excellens. L'huile dont les Albanais font usage est délicieuse.

C'est sur-tout dans les montagnes dont l'Albanie est couverte, que se fait remarquer le caractère propre des Albanais, ce courage qui dégénère souvent en férocité, cette franchise si peu ordinaire aux Orientaux, et avec laquelle les Albanais manifestent sans détour leur estime et leur dédain.

Les femmes qui donnent le jour à ces hommes extraordinaires, partagent en grande partie la vigueur de leur organisation. Elles arrosent la terre de leurs sueurs, et par-

tagent avec leurs époux et leurs enfans, non-seulement les travaux des champs, mais les dangers de la guerre. Avec des traits fortement dessinés, le tissu serré de leur peau qui recouvre des parties musculaires fermes et douées d'élasticité, les affranchit de presque toutes les maladies; et M. Pouqueville a observé que les signes de la nature étant plus tardifs chez elles que parmi les femmes des parties méridionales de la Grèce, elles conservent plus long-temps leur fraîcheur, et continuent d'être mères jusqu'à un âge aussi avancé que dans les contrées septentrionales de l'Europe.

Les bonnes qualités de ces femmes n'ont point préservé les Albanais d'un goût infâme, désavoué par la loi première des hommes. Autant qu'aucune autre contrée de l'Orient, l'Albanie est livrée à ce honteux désordre, aussi commun dans la Grèce moderne que dans l'ancienne, et dont on ne sait plus rougir. L'Albanais au reste s'abandonne à ce genre de dissolution, sans soupçonner même l'énormité d'un vice qu'il voit accrédité et récompensé même par ses chefs, et par le visir auquel il est soumis. Les camps, la vie errante qu'il mène, favorisent peut-être cette passion brutale, qui d'ailleurs est celle de toutes les classes. C'est sans doute à un goût si dépravé qu'il faut attribuer l'insouciance des Albanais sur la conduite de leurs femmes. Peu jaloux, ils ne les enferment point sous les verroux; et dans les montagnes sur-tout, elles vivent sans voile et sans contrainte. Au surplus, l'intérêt n'a jamais part aux alliances qu'ils forment, et le mariage une fois consommé, est rarement rompu par le divorce, si commun chez les musulmans. Rarement chaque homme a plus d'une femme, et la coutume contraire est pour les grands un devoir d'étiquette auquel ils se soumettent par luxe plutôt que par volupté.

Les Grecs qui habitent l'Albanie ont aussi des mœurs plus fières que celles des îles et des provinces qui s'avancent plus au midi, et au milieu desquelles même ils possèdent des villages et des cantons indépendans. Ils perdent même

en Albanie la duplicité et le défaut de loyauté dont on les accuse, sans doute parce qu'ils y apprécient mieux la dignité de leur être, et qu'ils ne sont point obligés de se dégrader pour ramper sous la verge de leurs oppresseurs.

M. Pouqueville termine ce tableau des Albanais, en disant que par-tout on les trouve se réunissant et formant un corps à part qui est fier de son nom. Il ajoute que ce peuple conserve avec obstination la langue esclavone, et que dans l'éloignement, dans l'expatriation même, il reste toujours Albanais et orgueilleux de ce nom. Les Albanais doivent incontestablement, en grande partie, leur caractère belliqueux et féroce, à la nature de leur pays élevé et hérissé de montagnes. La température y est sujette à des changemens brusques et fréquens, qui varient suivant les lieux et l'aspect des vallons. Le ciel de l'Albanie est pur, et les grandes sécheresses y sont aussi rares que les pluies dévastatrices. Ce pays éprouve des hivers extrêmement rigoureux, qui couvrent la terre de neige, et font geler les rivières et les lacs. Mais la grande rigueur de cette saison n'excède guère deux mois. La température de l'été, qui devroit être insupportable dans les gorges, est tempérée par les bises qui sortent des montagnes remplies de glaciers et de neiges qu'on ne voit fondre en aucun temps, et par des vents qui semblent sortir du fond des bois, et qui arrivent chargés des odeurs aromatiques des coteaux.

Les tremblemens de terre, qui ont pour principes les feux souterrains des montagnes, ont rarement des effets nuisibles.

Aucune contrée de la Grèce ne donne une plus grande quantité de vins, d'huiles et de fruits : c'est l'objet d'un assez grand commerce.

FRAGMENS pour servir à la connoissance de la Grèce actuelle, recueillis pendant un Voyage fait en 1803 et 1804, par S. *Bartholdi*, avec neuf planches coloriées: (en allemand) *Bruchstüke zur nachern*

Kenntniss des heutigen Griechenlands. Berlin, librairie de l'Ecole, 1805, 1er vol. in-8°.

Dans ce premier volume, en forme de lettres, le voyageur décrit l'île de Négrepont, quelques contrées de la Thessalie, et la vallée de Tempé. Quelques-unes des lettres sont consacrées à des observations sur les Voyages en Grèce, à une légère esquisse de la constitution, des mœurs, des usages des Ottomans, à un rapide historique des progrès qu'ont fait les lumières chez les Grecs modernes.

Le second volume paroît devoir contenir une description des ruines et des antiquités de la Grèce, des notices sur les mers Ioniennes, les environs de Milet, le temple d'Apollon, etc. et des détails sur Smyrne, Priène, Sardes et Athènes.

SECTION VI.

Descriptions de l'Istrie, de la Dalmatie, de l'Esclavonie, de l'Autriche, de la Carinthie, de la Stirie, de la Carniole, du Tyrol, de la Bohême, de la Transylvanie, de la Hongrie, de la Croatie, de la Valachie, de la Moldavie, et Voyages faits dans ces pays.

§. I. *Voyages en Istrie et en Dalmatie. Descriptions de ces contrées.*

VOYAGE pittoresque d'Istrie et de Dalmatie, imprimé et publié à Londres, par l'architecte anglais *Adams*, avec grand nombre de planches. Londres, 1764, gr. in-fol.

Ce Voyage fut entrepris en 1757, par Clérisseau, célèbre artiste français, et par Adams, architecte anglais, son disciple. Quelques élèves employèrent plusieurs mois à mesurer et à dessiner les différentes ruines de ces deux contrées. A leur retour à Venise, ils en firent graver les dessins par Bartholozzy, Harrage, Zachi, devenus depuis trois artistes très-distingués. Clérisseau ayant eu la principale part aux dessins, auroit pu faire mettre son nom au bas des planches, lorsque l'ouvrage fût publié par Adams; mais il eut la générosité de n'en rien faire, pour mieux laisser s'établir la réputation des jeunes artistes au moyen de cette bienveillante omission.

Quelque mérite qu'ait cet ouvrage, il est bien inférieur à celui qui a été publié en France sous le même titre, et dont je donnerai ultérieurement la notice.

VOYAGE en Dalmatie, par l'abbé *Fortis* : (en italien) *Viaggio in Dalmatia dell' abate Fortis*. Venise, 1774, 2 vol. in-8°.

Il a été traduit en français sous le titre suivant :

VOYAGE en Dalmatie, par M. l'abbé *Fortis*, traduit de l'italien, avec figures. Berne, chez la Société typographique, 1778, 2 vol. in-8°.

Ce Voyage est le seul qui nous fasse bien connoître l'état physique de la Dalmatie vénitienne; car l'auteur ne s'y est point occupé des petites parties de la Dalmatie qui sont sous la domination des Turcs et de la république de Raguse. Dans sa relation, il développe des connoissances très-profondes sur plusieurs branches de l'histoire naturelle, particulièrement en géologie, minéralogie et hydrographie : il nous donne aussi des notions précieuses sur l'histoire et les antiquités du pays, sur les différentes races d'habitans dont ils sont peuplés.

Le résultat des observations géologiques de l'auteur, c'est que la contrée de la Dalmatie, quoique très-coupée et très-variée, quoique d'une assez grande étendue, est entiè-

rement composée d'alluvions, de dépôts calcaires, de coquilles pétrifiées, de sables quartzeux, de grès coquilliers, et que tous les plateaux des montagnes sont formés de ce beau marbre qu'on connoît depuis long-temps sous le nom de marbre dalmatique : c'est en quoi, ce qui n'a pas été observé par l'auteur, la Dalmatie diffère des autres pays où le marbre ne se trouve jamais que dans l'intérieur des montagnes.

Des volcans éteints ont été découverts par le voyageur dans plusieurs parties de la Dalmatie ; et il a visité et décrit des mines d'asphalte et de gypse, et une infinité de pétrifications. Ses recherches se sont également portées sur le niveau de la mer, sur les sources et le cours des rivières, sur les lacs et les gouffres qu'ils forment, enfin sur les inondations auxquelles le pays est sujet.

Les ouvrages de l'art n'ont pas plus échappé à sa curiosité que les productions de la nature. Les ruines de l'aqueduc, légérement attribué à Trajan, ne lui ont pas donné une grande idée de cet édifice : celles de Saloné, la retraite de Dioclétien, lui ont paru imposantes, mais le goût d'architecture qui y domine ne lui a pas semblé bien pur. Il en est de même de ces monumens comme de tant d'autres, ils ont été plus dégradés dans le cours du dix-septième siècle que dans ceux qui l'avoient précédé : car Justiniani, dans sa relation manuscrite de la Dalmatie du seizième siècle, parle avec admiration de la magnificence des restes de Salone qui subsistoient encore de son temps, et il les décrit dans un grand détail, de manière à faire gémir amèrement de la dégradation qu'ils ont essuyée depuis l'époque où il a écrit : on peut l'imputer, suivant Fortis, à la violence qu'on a plusieurs fois employée envers les Morlaques, pour leur faire transporter sur les bords de la mer des colonnes et d'autres ornemens d'architecture qu'on se proposoit de faire passer à Venise ; afin de se soustraire à cette contrainte, ils brisoient et enfouissoient tout ce qu'ils trouvoient de débris d'anciens monumens un peu conservés.

Ce peuple, dont le voyageur paroît rapporter l'origine aux Illyriens, qui furent si difficilement subjugués par les Romains, et qui même, après leur soumission apparente, fatiguèrent tant de fois ces maîtres du monde par leurs fréquentes révoltes, offre de nos jours des diversités remarquables, à raison du sol qu'il habite. Les Morlaques de la plaine sont doux, honnêtes, faciles; ceux de la montagne ne respirent que le brigandage et le pillage : c'est parmi ceux-ci que se trouvent les Hayduks, qui deviennent des guides sûrs et fidèles, quand on se confie à eux.

Les Morlaques en général ont l'insouciance des Hottentots, mais ils sont exacts à remplir leurs engagemens, constans dans leur amitié, furieux, mais non pas toujours implacables dans leur vengeance. Ils ont beaucoup de disposition pour les arts et le commerce, sans aucune aptitude pour l'agriculture et pour la méthode propre à gouverner les bestiaux. Les religions grecque et romaine partagent à-peu-près leur croyance, mais elles dégénèrent chez tous en des superstitions les plus grossières : c'est surtout dans le traitement des maladies et dans la manière de juger les différends, qu'on reconnoît tout l'empire des superstitions sur les esprits. On retrouve dans leur administration de la justice, ces épreuves du feu et de l'eau, si répandues autrefois dans toute l'Europe.

Les femmes, dans leurs manières, ont une sorte de liberté qui ne nuit ni à leur pudeur, ni à leur sagesse, elle est plutôt le symptôme de leur innocence. Leur parure est fort bizarre, et approche un peu de celle qu'affectent les femmes sauvages. Les mariages se contractent sans que les parties se soient jamais vues, et ce n'est que dans cette occasion qu'on déploie une prodigalité presque extravagante.

Les alimens des Morlaques sont sains, mais fort communs; leurs maisons sont grossièrement construites, leurs vêtemens très-simples. Les ar[illegible] presque habituellement, consistent d[illegible] énorme couteau. Ils ont beaucoup d[illegible] ais leur chant

est lugubre et monotone : c'est dans l'ancienne langue illyrienne, également sonore et harmonieuse, que sont composées leurs chansons héroïques : le voyageur en a traduit une dont il a enrichi sa relation. Quant au langage vulgaire des Morlaques, c'est un dialecte fort désagréable.

Indépendamment des Morlaques, qui forment principalement la population de la Dalmatie, on y démêle quelques foibles restes des anciens Hongrois, moins cultivés encore que les Morlaques.

OBSERVATIONS sur divers morceaux du Voyage en Dalmatie de l'abbé Fortis, par *Lourich* : (en italien) *Osservazioni sopra diversi pezzi del Viaggio in Dalmatia dell' abate Fortis*. Venise, 1776, in-4°.

LETTRE apologétique de Lourich, où sont réfutées les diverses critiques qui ont été faites des Observations précédentes : (en italien) *Lettera apologetica del Sig. Lourich, in cui si confutano varie censure fatte alle sue Osservazioni*. Padoue, 1776, in-4°.

LETTRE de l'abbé *Fortis* à Jean Lourich : (en italien) *Fortis (ab.) Lettera al Sig. (Gior.) Lourich*. Bresse, 1777, in-4°.

NOTICE pour servir à l'histoire naturelle de la Dalmatie, par Pierre-Nutrizio *Chrysogono*, à laquelle on a joint un Abrégé de l'histoire civile de ce pays, par Sigismond-Jean *Rossignoli* : (en italien) *Pietro Nutrizio Chrysogono Notizia per servire alla istoria naturale della Dalmatia, con l'aggiunto di uno Compendio dell' istoria civile : da Sigismondi Giovanni Rossignoli*. Trevise, 1780, in-4°.

NOTICE sur le pays d'Istrie et l'évêché de Capo-d'Istrie, extraite d'un ouvrage rare du P. *Naldini*,

par Jagemann : (en allemand) *Nachrichten von der Landschaft Istrien, und dem Bisthum zu Capo-d'Istria, aus einem seltenen Werk des P. Naldini gezogen von Jagemann.* (Insérée dans le Magasin de Kiel, publié par Heinse, tome 1er, 2e cahier.)

OBSERVATIONS sur la situation, la constitution et l'organisation des royaumes de la Croatie et de la Dalmatie : (en allemand) *Einige Betrachtungen über die Koenigreiche Kroatien und Dalmatien aus ihrer Lage, Verfassung und oeffenlichen Aemtern abgeleitet.* (Insérées dans la Bibliothèque des Gens de goût, 3e vol., 4e cahier.)

VOYAGE pittoresque et historique de l'Istrie et de la Dalmatrie, rédigé d'après l'Itinéraire de L. F. *Cassas*, peintre, par Jean *Lavallée*, orné de cartes et de plans levés sur les lieux par Cassas, et gravés par les meilleurs artistes, sous la direction de Née, publié complet en 1802. Paris, Treuttel et Würtz, gr. in-fol.

Le prix de ce bel ouvrage sur papier ordinaire, est de 210 fr.; sur papier vélin, 550 fr.

Par de savantes recherches sur l'histoire de l'Istrie et de la Dalmatie, faites dans plusieurs ouvrages où l'on n'avoit parlé qu'épisodiquement des révolutions qu'ont essuyées ces deux contrées, Lavallée a suppléé tout ce que laissoit desirer le petit nombre d'observations morales, politiques et commerciales dont Cassas avoit accompagné ses précieux dessins. Cet artiste n'a employé que quatre mois à visiter toutes les parties de l'Istrie et la Dalmatie : jamais on n'a fait un usage si utile d'un temps si court.

A *Pola*, les restes d'un superbe amphithéâtre, d'un temple dédié à Rome et à Auguste, d'un arc de triomphe, ont exercé ses crayons : il a dessiné encore une multitude

de fragmens de sarcophages et d'inscriptions, épars dans l'église principale de Pola, qui est d'une construction très-moderne, et bâtie sur la base et les débris d'un ancien temple.

Zara, que son marasquin rend si célèbre dans les annales du luxe des tables, est plus remarquable par son port et ses édifices modernes, que par ses monumens antiques, dont il n'existe plus que des débris informes, les restes de son amphithéâtre ayant servi à la construction de quelques maisons : dans ses environs se trouvent les ruines d'un aqueduc de la ville de *Nonae*.

Avant d'arriver à *Spalatro*, l'artiste, aux approches des ruines imposantes de cette ville, entrevit au-dessus du bâtiment du Lazaret, la riche colonnade qui, du côté de la mer, entouroit le palais de Dioclétien. Il découvrit aussi la tour carrée à cinq étages d'ordres différens, qui appartient à la cathédrale, et qui, dans sa construction, a été enrichie d'un grand nombre de fragmens d'architecture tirés des antiquités de Salone, la patrie de Dioclétien.

C'est dans l'enceinte du palais, nommé *le Duomo*, qu'il reconnut et dessina les ruines des temples de Jupiter et d'Esculape, et les magnifiques restes de ces portiques, de ces salles, de ces bains, de ces appartemens habités par un prince tout-à-la-fois belliqueux, philosophe et ami des arts. Enfin ce fut au milieu des ruines de Salone, qu'il suivit les traces d'un aqueduc, qui vraisemblablement amenoit des eaux salubres au palais de Spalatro.

En dessinant les monumens des arts, l'artiste n'a pas négligé les grands effets de la nature : il nous a donné les vues, soit des étonnantes cascades de la Kersea, de la Castica, soit de la grotte où la Rocca se précipite, et de l'abîme où elle se perd.

VOYAGE du comte *Bathiany*, dans la Dalmatie hongroise (en allemand). Vienne en Autriche, 1805, in-8°.

§. II. *Voyages dans l'Esclavonie, en Autriche, dans la Carinthie, la Stirie, le Tirol, la Bohême, la Hongrie, la Transylvanie et la Croatie.*

RÉPUBLIQUE de Bohême, par A. M. *Strasky*: (en latin) *Respublica Bohemiae, A. M. Strasky.* Leyde, 1634, in-8°.

DESCRIPTION du pays de Hongrie, par Martin *Zeiller*, augmentée par Jean *Beza*: (en allemand) *Mart. Zeiller's Beschreibung des Koenigreichs Ungarn, vermehrt durch Joh. Beza.* Leipsic, 1664; Augsbourg, 1685-1690; Leipsic, 1690; la Haye, 1782, in-8°.

RELATION du Voyage de *Churclichz* dans la Stirie, la Carinthie, la Carniole: (en latin) *Churclichz Narratio Itineris in Stiriam, Carinthiam et Carniolam.* Léopold, 1666, in-8°.

NOTICE de la Hongrie ancienne et moderne, par *Beham*, enrichie des Observations de J. F. *Bernegger*: (en latin) *Beham Notitia Hungariae antiquae, modernae, J. F. Berneggeri Observationibus adornata.* Strasbourg, 1676, in-8°.

VOYAGE en Hongrie, Transylvanie, Moldavie et Croatie (en allemand). Strasbourg, 1686, in-12.

DISSERTATION sur les objets les plus remarquables de la Transylvanie, par *Francisci*: (en latin) *Francisci Dissertatio de memorabilibus Transylvaniae.* Wistelsbridge, 1690, in-8°.

REMARQUES historiques et critiques concernant les mœurs de la Carinthie, de l'Autriche, de la Bohême, etc.... Cologne, 1705, 2 vol. in-8°.

LE COURS du Danube dans la Pannonie et dans la Mysie, enrichi d'observations géographiques, astronomiques, hydrographiques, historiques et physiques, par le comte *de Marsigli*, avec des cartes géographiques : (en latin) *Marsigli (comitis) Danubius Pannonico-Mysius Observationibus geographicis, astronomicis, hydrographicis illustratus*. Amsterdam, 1726, 5 vol. in-fol.

LETTRES sur les Hongrois. Amsterdam, 1748, in-8°.

DESCRIPTION d'Eisbergen dans le Tirol, par Joseph *Walcher* : (en allemand) *Nachrichten von den Eisbergen in Tirol, von Joseph Walcher's*. Vienne en Autriche, 1773; Francfort et Leipsic, 1773, in-8°.

LETTRES sur des objets minéralogiques, écrites pendant un Voyage fait par le bannat de Témeswar, la Transylvanie, la Haute et Basse-Hongrie, par Ignace *de Born*, publiées par J. J. Ferber : (en allemand) *Born (Ignatz von) Briefe über Mineralogische gegenstände auf einer Reise durch den Temeswarer Bannat, Siebenbürgen, Ober und Nieder-Hungarn, herausgegeben von Joh. Jac. Ferber*. Francfort et Leipsic (Dresde), 1774, in-8°.

Ce Voyage a été traduit en français sous le titre suivant :

VOYAGE minéralogique fait en Hongrie et dans la Transylvanie, par M. *de Born*, traduit en français par M. Monnet. Paris, Panckoucke, 1780, in-12.

Dans ce Voyage, dont la forme est épistolaire, l'auteur s'est plus occupé de ce qui concerne l'exploitation des mines, c'est-à-dire, de la métallurgie, que de la minéralogie physique, qu'il n'a pas néanmoins négligée entièrement. Il consacre en effet une lettre toute entière à

récapituler l'état des montagnes dans la Haute et la Basse-Autriche, dans la Transylvanie et le bannat de Témeswar, à décrire la nature des roches qui les composent, et la manière dont les filons s'y maintiennent; mais ces notions et celles qu'il donne avec bien plus d'étendue sur les différentes mines de ces contrées, ne sont pas susceptibles ici d'un simple apperçu, il faut les voir dans l'ouvrage même; tout ce qu'on peut en détacher, c'est ce que l'auteur nous apprend des moeurs, de l'éducation, de la manière de vivre des habitans du Bannat, faisant partie de la Haute-Hongrie, et d'où les Turcs, après l'avoir possédé jusqu'en 1716, ont été chassés à cette époque par le prince Eugène, qui en assura la possession à la maison d'Autriche, par le traité de Passarovitz.

De Born est le seul voyageur qui nous ait donné des notions certaines sur ce pays. Les peuples qui l'habitent sont les Reizes, les Valaques et les Allemands. Ces derniers sont regardés comme des étrangers, quoiqu'ils entrent pour les trois-quarts dans la population du Bannat. Les Reizes tirent leur origine de la Scythie, et ont occupé successivement la Dacie et la Servie; leur langue est l'idiôme esclavon, extrêmement corrompu. Le mot *Roman*, qu'emploient les Valaques pour se dénommer, les tombeaux et les médailles qu'on trouve dans la partie qu'ils habitent, enfin la terminaison de leurs mots, toutes ces circonstances conduisent à croire que ce peuple est une colonie romaine, ou descend de quelque peuple soumis aux Romains.

Cette nation et celle des Reizes ont des moeurs fort simples: dès le bas âge, en hiver, et même au milieu de l'été, les enfans se baignent à l'air libre, mais dans l'eau chaude. Diverses espèces de graines, sur-tout le maïs, des légumes et fort peu de viande, forment la nourriture: avec les fruits, on fabrique une espèce d'eau-de-vie dont on fait un grand usage. L'habillement pour les deux sexes est solide, sans aucune espèce d'élégance; les filles cependant portent des colliers, des pendans d'oreilles. Les individus des deux sexes se marient fort jeunes, et sont fort

laborieux. Leur religion est un mélange très-informe de la religion grecque et du judaïsme : ils tiennent de la première l'observation d'un carême fort long, et de l'autre, une répugnance invincible à tuer un animal quel qu'il soit.

Ces peuples ont pour prêtres des *popes*, presque aussi ignorans qu'eux. C'est dans les enterremens et dans la manière de former les nœuds de l'amitié, c'est lors des éclipses de soleil, que se manifestent sur-tout leurs idées superstitieuses. Jamais ils ne se présentent de leur gré dans les églises des catholiques ; et si la nécessité ou le hasard les y font entrer, ils se font purifier par leurs prêtres.

Le vol et l'adultère ne sont point considérés comme des crimes, tandis que la simple fornication avec une fille, en la diffamant pour jamais, est regardée comme un grand péché. Quant au meurtre, on ne peut pas en être absous par les prêtres, l'absolution n'en appartient qu'à Dieu seul, et cependant les assassinats ne sont point rares. De tous les supplices, celui de la corde répugne plus à ce peuple que le supplice de la roue : c'est que, suivant eux, dans celui-ci, l'ame du patient sort du corps tout à son aise, tandis que dans l'autre, l'ame ne peut s'échapper par la voie naturelle, et est forcée de se faire un passage ailleurs, pour abandonner le corps. Leur ignorance, au reste, est telle, qu'ils ne connoissent ni la valeur des monnoies, ni celle des poids, ni la continence des mesures.

LETTRE à M. de Born, contenant plusieurs Observations faites pendant un voyage à Semlin, par Balthazar *Hacquet* : (en allemand) *Schreiben an H. von Born über verschiedene, auf einer Reise nach Semlin gesammelten Beobachtungen, von Balt. Hacquet.* (Insérée dans le 2e volume des Mémoires d'une Société privée de la Bohême.)

LA TRANSYLVANIE, ou la grande principauté de la Transylvanie, autrefois la Dacie méditerranée, par Joseph *Botekoë* : (en latin) *Transylvania*,

sive magnus Transylvaniae principatus, olim Dacia mediterranea dictus. Vienne en Autriche, 1771, 2 vol. in-8°.

DESCRIPTION historique de la caverne de Fumencza, par Alexandre *Nedezky* : (en hongrois) *Fumencza P[illegible]tyera, seu antri Fumencza dicti, Historico-physica Relatio Alex. Nedesky.* Vienne en Autriche, 1774, in-8°.

VOYAGE dans le bannat de Témeswar, dans la Transylvanie et dans la Hongrie, en l'année 1770, traduit de l'allemand de *Raspe* : (en anglais) *Travels through the bannat of Temeswar, Transylvania and Hungary, in the year 1777, translated from the Germany by Raspe.* Londres, 1777, in-8°.

DESCRIPTION du duché de Styrie, par A. G. *Caesar* : (en allemand) *Beschreibung*, etc.... *von A. G. Caesar.* 1778, 2 vol. in-8°.

LETTRES écrites de Venise, de Trieste, de la Carinthie, de la Carniole et de Témeswar, par François *Grisellini*, où se trouvent son Voyage et ses Observations sur l'histoire naturelle et les usages des divers habitans de ces contrées : (en italien) *Francisci Grisellini Lettere odoporiche di Venetia, Trieste, Carinthia, Carniole e Temeswar, ove i suoi Viaggi e di lui Osservazioni spettante all' istoria naturale e costumi di varii popoli.* Milan, 1780, in-4°.

MÉMOIRES physiques et métallurgiques sur les mines et les montagnes de la Hongrie, recueillis pendant un Voyage, par J. J. *Ferber*, avec planches : (en allemand) *J. J. Ferber's Physicalisch-metal-*

lurgische Abhandlungen über die Gebürge und Bergwerke in Ungarn, durch eine Reise dahin veranlasset. Berlin, 1780, in-8°.

DESCRIPTION de la ville de Gratz, par A. G. *Caesar* : (en allemand) *Beschreibung*, etc. Saltzbourg, 1782, in-8°.

NOTICE historique sur la Carniole, par Nicolas *Grassi de Formeaso* : (en italien) *Nicolai Grassi de Formeaso Notizie istoriche della provincia della Carnia.* Udine, 1782, in-8°.

VOYAGE dans l'Autriche, la Carinthie, etc... par *Hermann* (en allemand). Vienne en Autriche, 1782, 1783, 3 vol. in-8°.

ESQUISSE du duché de Stirie, par *Kindermann* : (en allemand) *Abriss.* etc... *von Kindermann.* 1783, in-8°.

VOYAGE à Posaga, province de l'Esclavonie, entrepris dans les mois de juin et de juillet 1782 par Mathias *Piller* et Louis *Mitterpacher*, avec planches : (en latin) *Iter per Poseganam, Sclavoniae provinciam, mensibus junio et julio 1782, susceptum à Mathiâ Piller et Ludovico Mitterpacher.* Bude, 1783, in-4°.

INTRODUCTION à la connoissance du comté de Tyrol, par *Hancks* : (en allemand) *Leitfaden*, etc. *von Hancks.* Inspruck, 1784, in-8°.

VOYAGE minéralogique et botanique de la montagne Terglou dans la Carniole, à la montagne Glokner dans le Tyrol, en 1779 et 1781, par Balthazar *Hacquet* : (en allemand) *Balthasar Hacquet*

Reise von dem Berge Terglou in Kraïn, an den Berg Glokner in Tyrol, in den Jahren 1779 und 1781. Vienne en Autriche, 1784, in-8°.

SUR les Tyroliens : (en allemand) *Uber die*, etc... Vienne en Autriche, 1784, in-8°.

VOYAGE de Presbourg à Hermanstad en Transylvanie, par Jean *Lehmann* : (en allemand) *Joh. Lehmann Reise von Presburg nach Hermanstadt in Siebenbürgen.* Leipsic, 1785, in-8°.

VOYAGE à Mariazell dans la Styrie, par *Arnold* : (en allemand) *Reise nach Mariazell in Steyrmark.* Leipsic, 1785; *ibid.* 1786, 2 vol. in-8°.

LETTRES d'un Voyageur hypocondriaque en Bohême, dans la Moravie, l'Autriche et la Hongrie, par François *Schulz* : (en allemand) *Briefe des wanderenden Hypochondristen in Bœheim, Mæhren, Oesterreich und Ungarn, von Fr. Schulz.* (Insérées dans le Musée allemand, 1787, 6e cahier.)

LETTRES écrites pendant un Voyage en Tyrol : (en allemand) *Briefe auf einer Reise durch Tyrol, 1790 gehrieben.* (Insérées dans le Journal Allemand, 9e, 11e et 12e cahiers.)

LETTRES écrites de Venise sur Trieste, la Carniole, la Carinthie, la Stirie et Salzbourg : (en allemand) *Briefe von Venedig über Triest, Krain, Kærnthen, Steyermark und Salzburg.* Francfort, 1793, in-8°.

LETTRES écrites sur le Bannat, par J. H. *Steube* : (en allemand) *Briefe über das Bannat, von J. H. Steube.* Tome 1er. Eisenac, 1793, in-8°.

NOUVEAUX VOYAGES physiques et politiques, faits de 1788 à 1795, par les Carpaches Daciennes et Sarmates, ou septentrionales, par Balthazar *Hacquet:* (en allemand) *Neueste Physikalisch-politische Reisen in den Jahren 1788 bis 1795, durch die Dacischen und Sarmatischen oder Noerdlichen Carpathen, von Balth. Hacquet.* Nuremberg, 1796, 4 vol. in-8°.

VOYAGE de Presbourg par la Moravie, les deux Silésies et la Hongrie, en Transylvanie, et de Zurich à Presbourg: (en allemand) *Reisen von Presburg durch Mœhren, beide Schlesien, und Ungarn nach Siebenbürgen, und von Zurich nach Presburg.* Presbourg, 1794, in-8°.

VOYAGE en Hongrie, précédé d'une courte description de Vienne, par Robert *Townson:* (en anglais) *Travels in Hungary with a short account of Vienne, by Robert Townson.* Londres, 1777; *ibid.* 1796, in-4°.

Ce Voyage a été traduit en français sous le titre suivant:

VOYAGE en Hongrie, précédé d'une description de la ville de Vienne, et des jardins impériaux de Schoenbrun, par le D. R. *Townson,* publié à Londres en 1777, traduit de l'anglais par le C. Cantwel, enrichi de la carte générale de la Hongrie, et de 18 planches. Paris, Poignet, an VII — 1799, 3 vol. in-8°.

La description de Vienne et des jardins impériaux de *Schoenbrun*, n'est qu'un appendice du Voyage de Hongrie, mais elle offre des singularités très-curieuses: c'en est une d'abord, ainsi qu'il l'observe, qu'une ville si considérable n'ait jamais eu d'académie des sciences. Ce vide

étoit rempli, en quelque sorte, par le baron de Born, dont j'ai fait connoître le Voyage minéralogique. Son cabinet étoit ouvert à tous les savans, et il tenoit en outre, à certains jours, des assemblées publiques; mais depuis sa mort, celle que le professeur Jacquin a formée, est très-peu suivie.

Si Vienne n'a pas de sociétés savantes, elle possède plusieurs bibliothèques et des collections d'un grand prix. La Bibliothèque impériale est très-riche en manuscrits rares, en livres imprimés dans le quinzième siècle, en superbes gravures, en bons ouvrages modernes. Elle est ouverte tous les matins, et l'on y trouve toutes sortes d'égards et de secours. Le cabinet impérial de médailles est très-précieux; les collections d'histoire naturelle le sont encore davantage: il s'en trouve même de très-considérables chez divers particuliers. On conçoit aisément quelle est la richesse des fragmens des mines d'or de la Hongrie et de la Transylvanie. Ces collections ne sont pas moins riches dans toutes les branches de l'histoire naturelle. La plupart des objets qui les composent, ont été recueillis dans les Etats héréditaires de la maison d'Autriche: on y trouve néanmoins aussi beaucoup de produits des régions volcaniques: mais c'est dans la collection impériale que ces différentes richesses sont dans le plus grand état de perfection, et ont été rassemblées avec le plus de profusion. Townson regarde cette collection comme la première de l'Europe pour les fossiles, les coquilles et les lithophytes. L'entomologie est tellement de mode à Vienne, que la vente des insectes est un objet de commerce; ils y sont à très-bas prix.

L'abondance et le choix des comestibles dans les différens marchés de Vienne, fixa singulièrement l'attention du voyageur: ils lui donnèrent une juste idée de la passion des Allemands pour la bonne chère. Il fut très-surpris, comme l'avoit été aussi, il y a un siècle, le docteur Brown, de la relation duquel j'ai donné la notice (seconde partie, section II), qu'avec des marchés si bien fournis, on servo

sur les meilleures tables des cochons-d'Inde, des tortues, des escargots et des grenouilles : on fait à Vienne une consommation prodigieuse de ces deux derniers mets.

Les deux théâtres de la ville sont magnifiques : on y représente avec la plus grande pompe, les opéra de Métastase. Les faubourgs ont aussi de petits théâtres, où le voyageur entendit la délicieuse musique de *Mozart*, parfaitement exécutée. Les combats d'animaux, chose étonnante ! ont pour spectateurs des individus des deux sexes et de tous les rangs.

Les étuves des jardins impériaux de Schoenbrun parurent au voyageur les plus magnifiques qu'il y eût en Europe. Ce qu'il appelle improprement des étuves, ne sont autre chose que de vastes baraques (1), défendues du froid extérieur par des couvertures intérieures de chaume, abritées par des couvertures extérieures en tuile. Ces baraques forment des rues, où les arbres et les plantes restent l'hiver comme l'été en pleine terre : c'est en cela seulement qu'elles diffèrent des serres-chaudes ; car elles sont défendues, comme celles-ci, par des poëles. Le voyageur les ayant visitées dans le rigoureux hiver de 1793, éprouva le plus agréable contraste, lorsqu'après avoir été transi de froid et battu du vent et de la neige dans la route de Vienne à Schoenbrun, il trouva la température des tropiques avec la vue et le parfum des fleurs et des plantes les plus rares. Cette délicieuse jouissance reçoit encore un nouveau prix de la quantité d'oiseaux étrangers et rares qui voltigent, se perchent et chantent sur les mêmes arbres où, dans leur pays natal, ils sont habitués à chercher leur asyle et leur subsistance.

---

(1) Elles diffèrent, ce semble, de celles où l'on resserre les orangers dans la principale des îles Boromées, en ce que celles-ci, qui sont mobiles, se placent à l'approche de l'hiver, et s'enlèvent à celle du printemps ; tandis que les étuves ou baraques des jardins de Schoenbrun sont à demeure, et qu'on y laisse seulement circuler l'air en toute liberté dans la belle saison.

Après cette digression, dont je n'ai donné qu'un aperçu très-rapide, mais qui peut servir de supplément à l'article de Vienne dans le Voyage de Risbeck en Allemagne, dont je donnerai la notice, le voyageur ne s'occupe plus que de la Hongrie.

Il discute d'abord avec une judicieuse critique, les opinions diverses sur la population de la Hongrie ; et le résultat de cette discussion porte le nombre de ses habitans à un peu plus de sept millions. Les Hongrois proprement dits, probablement descendus des Tartares-Kalmouks, en forment tout au plus le tiers. Les Esclavoniens, qui ont pour ancêtres les Aborigènes, sont les plus nombreux, et on peut les diviser en différentes races ou tribus, comme les Croates, les Illyriens, les Russes, les Vandales et les Bohémiens ; la neuvième partie seulement des habitans est composée d'Allemands, attirés en différens temps dans le pays par divers priviléges : il y a en outre des Juifs, des Grecs, des Arméniens et des Egyptiens répandus dans le royaume.

Par la constitution de la Hongrie, les contributions ne peuvent être consenties que dans les Etats assemblés : elles ne s'élèvent pas au-dessus de dix-huit millions, et ne forment qu'environ un cinquième du revenu total de la maison d'Autriche, tandis que par sa population, la Hongrie forme à peu-près le tiers des Etats héréditaires de cette maison (1). En rassemblant diverses observations du voyageur, on trouvera la solution de cette espèce de problême. Et d'abord, à raison du peu de ressources que les priviléges du pays laissent à la cour de Vienne pour les levées d'hommes et d'argent (2), elle n'est pas fort disposée à y

(1) Le calcul que fait ici le voyageur, ne porteroit la totalité des revenus de l'empereur qu'à 90 millions ; estimation qui, par sa modicité, paroît inconciliable avec les dépenses du gouvernement : il n'a sans doute entendu parler que des contributions directes.

(2) Dans la dernière diète, la Hongrie s'est obligée de fournir en temps de guerre, jusqu'à 150 mille hommes.

favoriser le commerce et l'industrie, comme dans ses autres possessions. Comme les productions de la Hongrie, d'ailleurs, sont de la même nature que celles des autres Etats héréditaires, la cour de Vienne n'a pas un grand intérêt à favoriser les exportations (1); et en conséquence, dans l'établissement des douanes, elle a chargé de formalités et de droits la sortie des productions. A ces deux causes il faut ajouter l'état de langueur où ces entraves même tiennent l'agriculture dans toutes ses branches. Il résulte aussi de la misérable condition des paysans, qui, sortis à peine de l'esclavage, demeurent privés du droit de posséder des propriétés territoriales; et de celle même des autres citoyens non nobles, qui ne sont pas beaucoup mieux traités que les paysans.

Quelques circonstances physiques concourent encore à la stagnation de l'agriculture et du commerce de la Hongrie. Elle est environnée, comme on l'a déjà observé, de pays qui la plupart n'ont pas besoin de ses productions. Les belles rivières dont elle est arrosée, ont un cours fort différent de celui qu'exigeroit le commerce extérieur, puisqu'au lieu de couler vers les provinces autrichiennes, qui seroient son marché le plus naturel pour les quatre cinquièmes de ses exportations, elles se dirigent vers la Turquie, où des troubles toujours renaissans ne permettent pas de trouver des débouchés. A l'égard des transports par terre, ils sont énormément chers, tant à cause des mauvaises routes, que par les fréquens péages. Toutes ces circonstances produisent une stagnation fâcheuse dans le commerce d'exportation. Les caves restent engorgées de vins, les greniers encombrés de grains, les pâturages surchargés de chevaux et de bêtes à corne (2).

(1) Il y auroit peut-être un grand avantage pour elle à les recevoir, pour les réexporter ensuite en Allemagne.

(2) Dans la dernière diète, qui s'est tenue à Presbourg en 1801, l'Empereur a accordé à la Hongrie la liberté indéfinie d'exporter ses productions. Si les Hongrois parviennent à surmonter les

Malgré tant de désavantages, la richesse, la fertilité de la Hongrie sont telles, il y a tant d'avantages à en exporter les produits, le besoin qu'elle a de ceux des autres pays est tellement circonscrit, que les exportations surpassent annuellement les importations de cinq à six millions. Cette balance favorable n'est point le résultat de l'exportation de ses marchandises manufacturées, mais uniquement de la sortie du produit brut de son sol. Que seroit-ce, si l'industrie animoit enfin ce riche pays? ces exportations se montent à près de dix-sept millions, et sont composées, pour la plus grande partie, de grains, de farines, de vins, de bêtes à corne et à laine, de peaux, de cuirs, de fourrures, de laines, de tabac, de métaux, de minéraux, etc.... L'autriche, la Moravie, la Bohême, la Silésie, la Transylvanie, en enlèvent pour plus de quatorze millions; l'étranger, pour deux ou trois millions seulement.

Les forces militaires permanentes de la Hongrie, consistent, pour l'infanterie, dans vingt-sept mille hommes de troupes réglées, cinquante-deux mille hommes de milice, et huit mille quatre cents hommes de troupes légères ou hussards. Ceux-ci et les vingt-sept mille hommes de troupes réglées sont payés sur les contributions; mais au lieu de solde en argent, la milice reçoit des terres et des tenures féodales. Pour l'intelligence de cette dernière mesure, il faut savoir que le possesseur d'un fief est tenu de dévouer son fils au service militaire, à l'exception de l'aîné, qui doit s'occuper du soin de la ferme, et que le service militaire tient lieu de la rente que le tenancier devroit payer pour sa ferme.

De ses anciens priviléges, la nation hongroise en a retenu deux des plus importans, celui de faire ses loix, et celui d'imposer ses taxes. Elle nomme en outre à la place de grand-palatin, ou de vice-roi, un des quatre candidats

obstacles qui viennent d'être énumérés, on ne peut pas calculer à quel degré de prospérité cette permission, sollicitée depuis si long-temps, peut faire parvenir leur pays.

présentés par le souverain. Elle accorde enfin aux étrangers, les lettres de naturalité. Mais le roi seul a le droit de déclarer la guerre et de faire la paix. La nomination aux grands offices de l'Etat et de l'Eglise, à l'exception du grand-palatin et des gardiens de la couronne, lui appartient aussi. Il crée les nobles, fait frapper la monnoie, et accorde la grace aux criminels.

La diète est composée de deux *tables*. Dans la première, qui est comme la chambre haute, entrent les aînés de la haute noblesse, les archevêques et évêques, les gouverneurs de provinces et les gardiens de la couronne. Dans la seconde, siégent les abbés et les députés des chapitres, ceux des cinquante comtés du royaume, dans la proportion de deux par chaque comté, et les députés des villes royales libres, qui ne peuvent envoyer chacune qu'un député.

Depuis que la nation hongroise a accordé au souverain des contributions fixes, et que les établissemens militaires sont devenus permanens, les diètes s'assemblent rarement : il n'y en avoit point eu de convoquée depuis 1764 jusqu'en 1790 (1). La session ne doit durer que deux mois. De la manière dont elles sont composées, la grande masse du peuple n'y a aucune part. Ce que dans les actes publics de la Hongrie, on appelle en latin *Populus*, n'est formé que de la haute noblesse et du clergé, qui d'ailleurs sont exempts de toutes les charges et des taxes publiques, lesquelles portent uniquement sur les bourgeois et les paysans.

Sous la sauvegarde du roi, les bourgeois ont leurs magistrats, et en payant au gouvernement leur part des taxes, ils ne sont point dans la dépendance de la noblesse. Quant aux paysans, ils vivent sur les terres et sous l'inspection immédiate des nobles, qui quelquefois les vexent cruellement, mais qui quelquefois aussi leur servent généreusement de protecteurs. Depuis long-temps néanmoins ils

(1) On a précédemment vu qu'il y en a eu une dernière en 1801.

sont affranchis de la servitude de la glèbe, qui pèse encore sur les paysans polonais et russes, et que le propriétaire du sol, en Hongrie, avoit la faculté de convertir en service et en devoirs militaires. Des usages locaux, introduits par des sentimens d'humanité, avoient devancé, dans beaucoup de districts de la Hongrie, la loi qui fixe aujourd'hui des bornes à la rapacité des seigneurs, en déterminant ce qu'ils ont droit d'exiger des paysans. Cette loi, publiée en 1764, par Marie-Thérèse, sans la participation des Etats, et reçue néanmoins sans contradiction, contient neuf articles assez étendus, rapportés en entier dans l'ouvrage : elle a singulièrement amélioré la condition du paysan.

A la suite de ses observations sur la constitution de l'Etat, le voyageur donne un précis curieux des innovations que Joseph II voulut faire en Hongrie, de la restauration de l'ancien systême après sa mort, et des transactions qui ont eu lieu dans la diète de 1790, assemblée enfin après un intervalle de vingt-six années, où il ne s'en étoit tenu aucune.

Bude (*Ofen*) est la capitale de la Hongrie : on peut la considérer comme ne formant qu'une seule ville avec celle de *Pest*, dont elle n'est séparée que par le Danube. Un pont de bateaux favorise la communication des deux villes, qui, prises ensemble, ont une étendue considérable, mais qui néanmoins ne renferment qu'environ trente-huit mille habitans. Les plus beaux édifices publics et particuliers sont à Pest. Le palais royal est vaste et majestueux. L'hôpital des invalides, destiné à en contenir quarante mille en cas de besoin, sert aujourd'hui de casernes, où la sévérité de la discipline est tempérée par beaucoup de douceur dans le commandement. L'hôpital qui y est attaché est très-bien tenu ; tous les autres hôpitaux de la ville le sont fort mal.

L'université jouit d'un revenu fondé de cinq cent mille livres. Outre les chaires communes à toutes les autres universités, il y en a trois pour l'histoire naturelle, la bota-

nique et l'économie. La collection d'instrumens de physique, et les modèles de machines, sont d'un très-bon choix. Le musée d'histoire naturelle est un des plus beaux de l'Europe : on en peut dire autant du jardin de botanique, qui néanmoins a peu de serres-chaudes. Les bibliothèques publiques, où les livres modernes de sciences ne sont pas nombreux, sont peu fréquentées, malgré la facilité de l'accueil et celle des communications.

La salle de spectacle de Bude est fort belle, celle de Pest assez mesquine. Les pièces qu'on y joue sont assez généralement écrites en allemand; on en a donné récemment quelques-unes en hongrois. Les dimanches et fêtes, le peuple s'amuse, comme à Vienne, de combats d'animaux. L'hiver, il y a des bals dans la nuit du dimanche seulement. L'été, toutes les classes du peuple vont se divertir dans des maisons et des jardins agréablement situés aux environs de la ville : il s'y est établi de beaux cafés qui sont très-fréquentés.

Les bains chauds de Bude sont en partie l'ouvrage des Turcs, lorsqu'ils étoient en possession de cette ville. Les individus des deux sexes, dans le bain public, se baignent ensemble, les femmes avec un jupon, les hommes avec des caleçons : cet usage extraordinaire n'entraîne aucun inconvénient.

Il se tient plusieurs foires en Hongrie, et il s'y fait beaucoup d'affaires, comme dans tous les pays où l'industrie et le commerce ont peu d'activité : celle de Pest est la plus considérable, et dure dix jours. Les plus grands objets de cette foire, sont l'achat et la vente des chevaux et des bêtes à corne.

Les Allemands portent l'habit européen, les Hongrois l'habit national, qui, pour les nobles, est celui des hussards avec le sabre.

Le voyageur, très-instruit en minéralogie, en lithologie, et même en métallurgie, a jeté dans sa relation une foule d'observations du plus grand intérêt sur ces trois parties de l'histoire naturelle : il s'est sur-tout étendu beau-

coup sur les mines d'or et d'argent qui se trouvent dans la Basse-Hongrie, et qui sont une des principales richesses du pays : il s'est également occupé des salines, des salpêtrières, et du natron qu'on ramasse en Hongrie comme en Egypte : mais ces détails scientifiques ne sont pas susceptibles d'un simple extrait, il faut les chercher dans l'ouvrage même. Je termine l'apperçu de ce Voyage par celui des notions qui s'y trouvent sur le vin de Tokai, qui a tant de célébrité, et je les élaguerai considérablement.

Le canton de Tokai, dont le chef-lieu est une petite ville fort misérable, ne produit qu'une portion de l'excellent vin qui porte son nom : il a eu la chance de donner ce nom à un district montueux qui s'étend à trente milles vers le nord, sur une largeur beaucoup moins considérable, et qui embrasse dix-neuf villes et villages, dont le territoire produit des vins d'une qualité tout aussi supérieure que celle du vin qu'on recueille dans le canton de Tokai proprement dit.

Les vins connus sous le nom de Tokai proprement dit, sont d'une espèce particulière, dont les différens cantons de ce district ne font qu'une très-petite quantité, et qui sur les lieux même se vendent fort cher : on nomme cette espèce de vin *Ausbruch;* on le fait au moyen d'un mélange de raisins à moitié secs, qu'on joint à des raisins ordinaires. Le voyageur expose dans un grand détail le procédé de la plantation de la vigne et de sa culture dans le district de Tokai : je me borne à donner une juste idée des circonstances qui concourent à donner au vin une plus grande perfection.

Comme il faut que les raisins soient extrêmement mûrs, on diffère la vendange le plus long-temps qu'il est possible, et en général jusqu'à la fin d'octobre. Si le temps est beau, on diffère encore, afin d'avoir une plus grande quantité de raisins très-desséchés, indispensablement nécessaires pour faire l'*Ausbruch*. Dès que les raisins commencent à mûrir, on place des gardes dans les vignes, non-seulement pour empêcher le vol des raisins, mais

pour chasser les oiseaux, qui en sont très-friands.

Les vendanges, particulièrement dans le district de Tokai, sont la saison de la gaîté et des plaisirs. Tous les nobles qui y possèdent des vignes, quelque éloignées que soient leurs propriétés, y viennent dans cette saison, et invitent à leurs vendanges leurs parens et leurs amis : mais cette affluence est encore augmentée par le concours des marchands de vin, et par une ou deux foires qui précèdent les vendanges. On a déjà vu que c'est aux raisins à demi desséchés que le vin de Tokai doit sa délicieuse saveur; mais la quantité et la qualité diffèrent d'une année à l'autre. Quelquefois il n'y en a pas du tout, lorsque les gelées du matin sont prématurées et précèdent la maturité du raisin; mais ces mêmes gelées sont favorables, lorsqu'elles ne viennent pas trop tôt. Quelquefois aussi, quand le temps est pluvieux et couvert, lorsqu'il faudroit aux raisins qui commencent à se dessécher un soleil ardent pour en purger les parties aqueuses, les raisins n'acquièrent point de qualité. Ceux qui sont propres à se dessécher (1) sont toujours en petite quantité, comparativement aux raisins ordinaires; et, comme on l'a déjà dit, il y a des années où, par la rigueur de la température, on n'en trouve pas.

Les *Troken-beere* (c'est ainsi qu'on nomme les raisins à demi desséchés) se foulent séparément des raisins ordinaires. Le jus qu'on en exprime a la consistance et l'apparence du miel : on le mêle avec le vin commun, dans une proportion qui varie suivant les spéculations ou la fantaisie des propriétaires. Du plus ou du moins de ce jus précieux dépend la qualité du vin de Tokai.

On fait de l'*Ausbruch* ailleurs que dans le district de

---

(1) Le voyageur n'a pas expliqué nettement, si c'est une espèce de raisins particulière, ou si ce sont simplement des raisins ordinaires auxquels une maturité hâtive, amenée par des circonstances particulières, donne une aptitude à se dessécher plus promptement que les autres.

Tokai: celui de *Maniche-Ausbruch*, qui est rouge, parut au voyageur préférable à celui de Tokai. D'après un examen attentif du sol où sont plantées les vignes qui donnent ce vin, il conjecture que ce sol est formé d'un basalte décomposé (1) : ce sol est d'une finesse et d'une légèreté extraordinaires; c'est une poussière brune qui produit, avec les acides, une forte efferveseence.

La plus grande partie des vins de Tokai est enlevée par les nobles de tous les cantons de la Hongrie. Il en passe beaucoup en Pologne, une certaine quantité en Allemagne, et fort peu dans le reste de l'Europe, à cause de son excessive cherté; car sur les lieux même, il coûte à-peu-près 12 fr. la bouteille.

RELATION d'un Voyage minéralogique en Hongrie et Transylvanie, par Jens *Esmark* (en allemand). Freiberg, 1798, in-8°.

VOYAGE du comte *de Hofmansegg* dans diverses parties de la Hongrie, jusqu'à la frontière de la Turquie : (en allemand) *Reise des Grafen von Hofmansegg, durch Ungarn*, etc.... Goerliz, Anton, 1800, in-8°.

Cette relation fait partie de plusieurs Voyages entrepris dans différentés parties de l'Europe par le comte de Hofmansegg, pour enrichir de nouvelles observations l'hisoire naturelle. Très-instruit en minéralogie, en lithologie, en métallurgie, il s'est principalement étendu, comme Townson, sur les mines d'or, d'argent et de cuivre de la Basse-Hongrie : il n'a pas néanmoins négligé d'autres branches de l'histoire naturelle, telles que la zoologie. En dirigeant sa route par Vienne, Pest, Essek, etc. il parvint aux bains de *Mehedia*. Dans les environs de ces bains, se

---

(1) L'analogie de ce vin avec celui de *Lachryma-Christi*, qu'on recueille au pied du Vésuve, dans un sol de cette nature, est très-propre à fortifier la conjecture du voyageur.

trouvent beaucoup de serpens et de scorpions. La morsure des premiers est tellement dangereuse, que des chiens sont morts cinq minutes après avoir été mordus. Quant aux scorpions, ils ne sont dangereux que dans la plus grande chaleur du jour. On guérit leurs morsures, et même celle des serpens avec de l'huile où l'on jette des scorpions : on en lave et on en frotte la plaie. La personne mordue doit en même temps boire beaucoup de lait. A défaut de cette huile, on enfouit les malades jusqu'au cou dans de la terre fraîche, qui attire le venin.

LETTRES familières sur la Carinthie, la Stirie, adressées à M. de Bianchi de Bologne, par un officier-général français, prisonnier de guerre en Autriche, en l'an 1799. Paris, Prault, an IX—1801, in-8°.

Quoique les notions que donne le voyageur sur ces deux provinces soient fort abrégées, elles sont néanmoins utiles, parce qu'elles donnent au moins une légère idée de deux contrées fort peu connues.

VOYAGES en Hongrie et dans quelques autres pays limitrophes, par le comte Dominique *Tekeli de Szek*, traduits du hongrois par L. de Nemeth : (en allemand) *Reisen durch Ungarn*, etc.... Pest, Hartleben, 1805, in-8°.

L'original de ce Voyage a paru à Vienne en 1796, sous le titre de *Description de quelques Voyages faits dans la patrie, suivie de celles de l'Esclavonie et de la Croatie.* Ces Voyages sont au nombre de quatre, savoir : 1°. Voyage dans quelques contrées de la Haute-Hongrie, c'est-à-dire, par Zemplin, Abanjvar, Zipps et quelques villes des montagnes : 2°. Voyage dans une partie de la Transylvanie, c'est-à-dire, par Clausembourg, Vassakely, Schasbourg, Udvarhely et Haromszek : 3°. Voyage par les parties méridionales de la Hongrie, telles que Keskemet, Comanie,

Segedin, le Bannat, Carlowiz et Zumlin : 4°. Voyage dans la partie sud-ouest de la Hongrie, la Croatie, les côtes de la Hongrie et Trieste.

Les notices sur l'Esclavonie et la Croatie sont tirées des ouvrages de Tunber et de Kerhelik. Les autres sont peu nombreuses.

SECTION VII.

Descriptions de l'Allemagne. Voyages dans cette contrée.

§. I. *Voyages dans toute l'étendue de l'Allemagne. Descriptions de ce pays en général.*

VOYAGE de l'Empereur Charles v, de la Basse-Allemagne à Augsbourg, etc.... par Nicolas *Mammeranus* : (en latin) *Nicolai Mammerani iter Caroli V Caesaris anno 1545, ex Germaniâ inferiore usque ad Augustam*, etc.... Augsbourg, 1547, in-8°.

DÉLICES ou Description de l'Allemagne, par Mathieu *Quad* : (en latin) *Deliciae Germaniae autore Mathaeo Quad*. Cologne, 1600, in-4°.

DÉLICES tant de la Haute que de la Basse-Allemagne, avec l'indication des routes d'Augsbourg à toutes les villes de ces diverses parties de l'Allemagne, par Cyprien *Eichovius*, avec cartes ; (en latin) *Cypriani Eichovii Deliciarum Germaniae tam superioris quam inferioris index, indicans itinera ex Augustâ Vindelicorum ad omnes civitates et oppida*

tam superioris quam inferioris Germaniae. Ursel, 1604, in-4°.

DÉLICES tant de la Haute que de la Basse-Allemagne, par Gaspard *Ens* : (en latin) *Deliciae Germaniae tam superioris quam inferioris, autore Casp. Ens.* Cologne, 1607, in-8°.

VOYAGE dans l'ancienne et nouvelle Allemagne, par Martin *Zeiller* : (en latin) *Martini Zeilleri Itinerarium Germaniae nov.-antiquae.* Strasbourg, 1632, in-4°.

—Le même, avec la continuation. *Ibid.* 1640; *ibid.* 1674, in-fol.

FIDÈLE Conducteur pour les Voyages d'Allemagne, par Louis *Coulon.* Paris, 1654, in-8°.

LE VOYAGEUR fidèle dans la Haute et Basse-Allemagne, par Martin *Zeiller* : (en allemand) *Martini Zeiller's fidus Achater oder getreuer Reisegefehrde durch Ober-und Niederteutschland.* Ulm, 1659; *ibid.* 1661; *ibid.* 1680; Nuremberg, 1686, in-12.

Cet ouvrage est un abrégé de celui dont j'ai donné plus haut la notice.

LETTRES latines de *Bongars*, résident pour le roi Henri IV en différentes cours d'Allemagne, texte et traduction en français (par Brianville). La Haye, 1681; *ibid.* 1695, in-12.

Ces Lettres, dont MM. de Port-Royal donnèrent la traduction sous le nom supposé de *Brianville*, décèlent beaucoup plus un habile négociateur, qu'un bon observateur des moeurs et des usages des pays où il a résidé : elles n'apprennent presque rien à cet égard. Ecrites avec goût en latin, elles annoncent d'ailleurs un homme très-probe, et

qui mettoit plus de fermeté que de souplesse dans ses négociations. Ce fut lui qui fit une réponse pleine de vigueur à la bulle que Sixte v avoit fulminée contre le roi de Navarre et le prince de Condé, et qui l'afficha lui-même à Rome, aux Champs de Flore.

RELATION du Voyage du grand-duc de Toscane Ferdinand II en Allemagne, par *Costard* : (en italien) *Istoria del Viaggio d'Allemagna del gran-duca di Toscana Ferdinando II*. Venise, 1670, in-4°.

L'ALLEMAGNE protestante, ou Relation d'un Voyage fait aux Cours des Electeurs et des Princes protestans de l'Empire, en 1669, par *Chapuzeau*. Genève, 1671, in-4°.

VOYAGE en Allemagne, par D. *Mabillon* : (en latin) *D. Mabillon Iter Germanicum*. Hambourg, 1717, in-8°.

Ce Voyage est purement littéraire.

ITINÉRAIRE pour l'Allemagne, par *Ritter* (en allemand). Leipsic, 1740, in-4°.

RELATION de deux Voyages faits en 1761 et 1762, par *Cassini de Thury*, en Allemagne, pour déterminer la grandeur des degrés de longitude, par rapport à la géographie et à l'astronomie. Paris, imprimerie du Louvre, 1763, in-4°.

VOYAGE en Allemagne, par *Nugent*, avec une relation particulière d'une excursion dans le Mecklenbourg, avec planches : (en anglais) *Travels through Germany with particular account of the cours of Mecklenburg, by Nugent*. Londres, 1768, 2 vol. in-8°.

VOYAGE dans l'Allemagne, par Jean-Thomas *Schummel* : (en allemand) *Reisen durch Deutschland*

von Joh. Th. Schummel. Wittemberg, 1771 et 1772, 3 vol. in-8°.

LETTRES d'un Voyageur par l'Allemagne, relativement à la musique, par Jean-Pierre *Reichard:* (en allemand) *Briefe eines aufmerksamen Reisenden (durch Deutschland) die Musik betreffend.* Francfort et Leipsic, 1774-1776, 2 vol. in-12.

VOYAGE en Allemagne, par *Grimm* et *Ulrich:* (en allemand) *Reise durch Deutschland, von Grimm und Ulrich.* 1775, 6 vol. in-8°.

RELATION d'un autre Voyage en Allemagne, qui comprend les opérations relatives à la figure de la terre, et à la géographie particulière du Palatinat, par *Cassini de Thury.* Paris, imprimerie du Louvre, 1777, in-4°.

OBSERVATIONS faites pendant un Voyage par l'Allemagne, par Jean-Gotlieb *Boetticher:* (en allemand) *Bemerkungen auf einer Reise durch Deutschland, von Joh. Gotlieb Boetticher.* Halle, 1778, in-8°.

LETTRE de François-Antoine *Vitale,* à Ferdinand Elepantinus, concernant son Voyage en Allemagne: (en latin) *Vitale (Franc. Ant.) Epistola ad Ferdinandum Elepantinum de suo in Germaniam Itinere.* Florence, 1780, in-8°.

NOUVELLES Observations d'un Voyageur par l'Allemagne: (en allemand) *Neue Reise-Bemerkungen in und über Deutschland.* Halle, 1782, 3 vol. in-8°.

VOYAGE géographique par l'Allemagne, par Gotlieb-Conrad *Boetticher:* (en allemand). *Geogra-*

phische Reise durch Deutschland. Leipsic, 1783, in-8°.

HISTOIRE détaillée des Voyages du pape Pie VI à Vienne : (en allemand) *Ausführliche Geschichte der Reise des heiligen Vaters Pabst Pius VI nach Wien.* Vienne en Autriche, 1784, in-8°.

OBSERVATIONS et remarques faites pendant un Voyage en Allemagne : (en allemand) *Beobachtungen und Anmerhungen auf Reisen durch Deutschland.* Leipsic, 1784, in-8°.

LETTRES d'un Voyageur français sur l'Allemagne (par Gaspard *Risbek*) : (en allemand) *Briefe eines reisenden Franzosen durch Deutschland.* Zurich, 1784, 2 vol. in-8°.

VOYAGES de *Risbeck* en Allemagne, traduits de l'allemand, et enrichis d'une carte de l'Allemagne et de gravures. Paris, Regnault, 1793, 3 vol. in 8°.

Ce Voyage, comme on vient de le voir, avoit paru en Allemagne sous le titre de *Lettres d'un Voyageur français en Allemagne.* L'auteur, né en Suisse, avoit pris ce masque pour publier avec plus de sécurité ses remarques un peu caustiques sur les divers gouvernemens de l'Allemagne, sur les moeurs et le caractère de ses habitans. C'est à ces objets d'un si grand intérêt, que Risbeck s'est principalement attaché dans sa relation. Il ne faut y chercher ni descriptions de monumens, ni sur-tout ces catalogues de tableaux, qui occupent tant de place dans d'autres Voyages : ni la géologie, la minéralogie, la botanique, ni aucunes autres branches de l'histoire naturelle, n'ont été non plus l'objet de ses observations et de ses recherches.

La population des divers états de l'Allemagne, leur

police, leur agriculture, leurs gouvernemens divers, le commerce et l'industrie de leurs habitans, ont principalement fixé l'attention du voyageur, et donnent matière à ses observations, quelquefois trop satiriques, mais le plus souvent conformes au véritable état des choses.

Dans l'apperçu que je vais donner de la relation de Risbeck, je ne m'attacherai qu'aux observations qu'il a faites sur quelques villes impériales, et sur les états de l'électeur de Bavière, de la maison d'Autriche, de l'électeur de Saxe et du roi de Prusse. Presque toutes les autres puissances de l'Allemagne ont subi, par le traité de Lunéville, de grands changemens dans leur constitution politique. Les mœurs et les usages de leurs habitans, depuis que Risbeck a écrit, y ont éprouvé aussi beaucoup plus d'altération que dans les grands états de l'Allemagne. Ce que le voyageur en a dit, commence donc un peu à vieillir.

La ville de Hambourg est incontestablement la plus considérable de toutes les villes impériales.

Au premier aspect cette ville paroît sale et dégoûtante. Les rues sont étroites et obscures, la populace est grossière, farouche, malpropre; mais chez les riches commerçans règnent le bon goût, la propreté, la magnificence, et même la profusion. Ce sont les seuls protestans de l'Allemagne qui affichent le luxe de la table. Quoique le jardinage, à Hambourg, soit porté à un grand point de perfection, on fait venir à grands frais du dehors, des végétaux exotiques, et toutes les productions qui peuvent contribuer à rendre la chère plus délicate. Les équipages, l'ameublement et le jeu répondent au luxe de la table.

Ce goût pour la bonne chère et les plaisirs n'émousse point, chez les Hambourgeois, les facultés de l'esprit et les agrémens de l'humeur : ils sont plus enjoués, plus sociables, plus spirituels que les Saxons même. Hambourg, malgré les spéculations commerciales auxquelles se livrent ses habitans, renferme des savans du premier mérite. L'histoire naturelle sur-tout y est très-cultivée : il passe pour

constant que ce fut un Hambourgeois qui donna à Linné les idées fondamentales de son système.

Les Hambourgeoises ont paru à Risbeck plus attrayantes, pour la taille et pour la figure, qu'aucunes femmes des pays protestans. Les filles des fermiers sont très-jolies et très-galamment vêtues. Ce voyageur, dans son humeur satirique, ne donne pas une idée avantageuse de leur sagesse.

Les environs de Hambourg, quoique formant un pays plat, sont très-intéressans par la variété des cultures et par les eaux qui les arrosent.

En considérant cette ville sous des rapports plus essentiels, Risbeck nous la représente comme la cité de l'Europe la plus florissante pour le commerce, après Londres et Amsterdam. C'est avec les Français et les Espagnols que les Hambourgeois trafiquent le plus: ils fournissent surtout à ceux-ci beaucoup de marchandises du Nord, et reçoivent d'eux en échange du sel, du vin, des fruits, et de la mélasse qu'ils convertissent en sucre, dans le raffinement duquel ils excellent singulièrement. C'est dans les temps de guerre qu'ils font les profits les plus considérables.

Autant la ville de Hambourg s'est élevée à un grand degré de prospérité, autant la ville impériale de *Ratisbonne* a perdu de son importance. Elle n'a plus de célébrité aujourd'hui que par la tenue de la diète. Sa population, du temps de Risbeck, n'excédoit pas vingt-deux mille ames.

Francfort-sur-le-Mein est, après Hambourg, la plus considérable de toutes les villes impériales. Ses auberges et ses bâtimens publics sont magnifiques. Du temps de Risbeck, on y comptoit plus de trente millionnaires et plus de deux cents maisons jouissant de cent mille florins de revenus. Dans certaines rues, les loyers sont plus chers qu'à Londres et à Paris. Le luxe des habitations, des équipages, de l'habillement et de la parure des femmes y est porté au plus haut degré. Francfort a des manufactures d'une assez grande

importance, mais c'est son commerce sur-tout qui contribue à sa richesse. L'importation qui s'y fait des marchandises d'Allemagne pour le reste de l'Europe, telles que le fer et les métaux bruts ou travaillés, les vins et autres objets de peu de valeur, forme à peine le dixième de son commerce: les neuf autres dixièmes sont composés d'épiceries de toute espèce, de soieries, de mouchoirs, de bijoux et de mille autres objets de luxe très-dispendieux, que la France, la Hollande et d'autres pays y importent, pour être répandus de là en Allemagne.

Pendant tout le temps de sa foire, si justement célèbre en Europe, les plaisirs de tous les genres sont très-multipliés: ce n'est qu'à cette époque qu'on accueille bien les étrangers; en tout autre temps, ils sont assez maltraités par différens monopoles.

Augsbourg, autre ville impériale, autrefois si florissante, et qui tenoit le premier rang dans le collége des villes, est bien déchue de son antique splendeur: on y compte à peine trente mille habitans. La partie moderne de la ville est néanmoins bien bâtie; le palais du sénat est un fort bel édifice; les aqueducs qui fournissent l'eau de la ville sont superbes.

Le pays qu'on traverse d'Augsbourg pour arriver au château de *Nymphenbourg,* appartenant à l'électeur de Bavière, est absolument inculte. Le projet d'y faire venir des *Memnonites* pour les cultiver, fut écarté par le confesseur de la cour, sur le prétexte du danger d'introduire une autre religion dans l'électorat. Les édifices de Nymphenbourg sont antiques. Le palais renferme la collection scandaleuse des portraits de soixante maîtresses de l'électeur Maximilien-Emmanuel, et de l'empereur Charles VII. Dans les jardins du palais, sont deux couvens, l'un de religieuses, l'autre de capucins: ils ne sont séparés que par une simple muraille (1).

---

(1) Ceci peut justifier la hardiesse qu'ont eu plusieurs de nos

Risbeck ne porte qu'à seize cent mille ames la population de la Bavière, du Palatinat et des duchés de Berg et de Juliers, qui composoient alors les états de l'électeur : les trois derniers de ces pays ont passé dernièrement, par le réglement des indemnités, sous la domination d'autres puissances; mais les pays donnés en échange à l'électeur, donnent à-peu-près une population égale, de sorte qu'il n'y a peut-être rien à réformer dans le calcul de Risbeck. Les revenus de l'électeur ne s'élevoient guère alors qu'à neuf à dix millions de France. La foiblesse de la population dans les états de Bavière, qui ne répondoit pas à son étendue, résultoit en partie du grand nombre de religieux des deux sexes répandus dans l'électorat (1). Risbeck ajoutoit à cette cause l'apathie des habitans, entretenue soigneusement par les moines qu'il dépeint comme plongés eux-mêmes dans tous les vices qu'entraîne à sa suite l'oisiveté. Il en assigne enfin une troisième, c'étoit l'excessive étendue des fermes, dont les tenanciers opprimoient le petit cultivateur.

Autant il déprime le physique des Bavarois, qui, suivant lui, sont presque difformes, autant il exalte celui des femmes, sur-tout pour la blancheur du teint et la vivacité des couleurs. Les mœurs lui paroissent fort corrompues chez le peuple de la capitale, la sensualité des gens opulens très-remarquable : il trouve néanmoins dans la haute noblesse de l'éducation, de la politesse. Quant aux petits nobles, ils lui ont semblé ridiculement passionnés pour

---

auteurs dramatiques, de placer sur la scène deux couvens d'hommes et de femmes, qui sont supposés n'être séparés que par un mur.

(1) Depuis le réglement des indemnités, nos papiers publics sont remplis des salutaires mesures qu'a prises l'électeur (aujourd'hui le roi de Bavière) pour augmenter la population, par la suppression d'un grand nombre de couvens des deux sexes, pour vivifier l'agriculture, le commerce et l'industrie, pour ouvrir enfin toutes les sources de prospérité, si long-temps taries en Bavière.

leurs titres. La malpropreté, l'extrême misère sont le triste spectacle qu'offrent les habitations du peuple de la campagne.

Risbeck fait la plus amère satire des théâtres de la Bavière, où l'on se plaît, dit-il, à mettre sur la scène des fous, des ivrognes et des assassins. Parmi les extravagances auxquelles se livrent les auteurs dramatiques, on démêle quelques beautés du premier ordre, comme dans la pièce de *Gœthe*, dont le sujet est la guerre des paysans sous l'empereur Maximilien.

En quittant la Bavière, la première ville de la Haute-Autriche qui fixa l'attention de Risbeck, fut celle de *Lintz* : elle est toute bâtie en pierre de taille; on y compte onze mille habitans fort industrieux, qui ont mis en activité des manufactures très-considérables, et qui font un commerce des plus étendus. La richesse de la campagne ne le cède pas à celle de la ville. Les pâturages et les pommiers très-multipliés pour suppléer la vigne, qui ne peut pas croître dans le pays, sont, avec les salines, les principales sources du bien-être des cultivateurs; elle peut donner une idée de l'aisance des riches fermiers de l'Angleterre.

Les femmes de Lintz ont beaucoup plus d'agrémens dans les manières que les Bavaroises; mais elles leur cèdent en agrémens extérieurs. La pâleur de leur teint, la langueur de leurs regards, contrastent singulièrement avec le teint animé et la vivacité des autres. Le satirique Risbeck attribue ces circonstances remarquables du caractère physique des femmes de Lintz, beaucoup moins à l'humidité de l'air et à l'usage trop fréquent des bains chauds, qu'à la nombreuse garnison de la ville, qui contribue rarement, dit-il, à la santé des jeunes femmes.

L'entrée des faubourgs de la ville de *Vienne*, du côté du Danube, est bien plus flatteuse que celle du côté de Paris. La tour de Saint-Etienne, le monastère royal de Neubourg, et plusieurs édifices magnifiques répandus dans les différens faubourgs, et placés sur des éminences, forment une perspective superbe, qui reçoit un nouvel

agrément des collines couvertes d'arbres fruitiers et de vignes qui s'étendent jusqu'au fleuve.

La ville, bien fortifiée, est séparée de ses vingt-six faubourgs par un grand espace vide. Il n'y a d'édifices remarquables dans la ville proprement dite, que le palais de Lichtenstein, la bibliothèque impériale et la chancellerie. Ni la beauté, ni la solidité même ne distinguent le palais de l'empereur, qui est fort ancien. On ne compte dans Vienne que trois belles places. Son étendue, en y comprenant les faubourgs, est, suivant Risbeck, plus grande que celle de Paris; mais il s'y trouve beaucoup d'espaces vides, et trois ou quatre cents jardins qui en occupent bien un tiers. La ville n'est exposée qu'aux vents de l'est et du nord ; elle est garantie de ceux du sud et de l'ouest par des collines. Les rues y sont presque toujours sèches et fort remplies de poussière. Ces circonstances en rendent la température beaucoup plus salubre que celle de Paris. Risbeck estime à trois cent quatre-vingt mille habitans la population de la ville et des faubourgs. Les équipages et les chevaux, qui, avec la table, sont les principaux objets de luxe du pays, sont, dans son opinion, bien plus magnifiques qu'ils ne l'étoient même à Paris avant la révolution française : car c'est à cette époque qu'il fait la comparaison des deux villes.

Du côté des mœurs, Risbeck est bien éloigné d'accorder aux habitans de Vienne la supériorité sur ceux de Paris. Les premiers, dit-il, réunissent avec un orgueil grossier, une stupidité singulière, beaucoup de penchant à l'ivrognerie. Quoiqu'il ne fasse aucune distinction, il faut croire que ce jugement ne s'applique qu'à certaines classes du peuple : mais le goût pour la bonne chère, comme l'a observé depuis Townson, est commun à toutes. La société est triste, même dans les repas, qui ne sont remarquables au reste que par une profusion extraordinaire. La noblesse a un goût presque passionné pour la musique, qui s'accorde assez avec les affections mélancoliques. De-là résultent nécessairement l'encouragement

des artistes et le perfectionnement de l'art. L'orchestre de l'Opéra et plusieurs concerts particuliers se distinguent par une telle précision dans la mesure, que, quoique très-nombreux, ils ont l'effet d'un instrument unique. Les feux d'artifice, qui sont d'une rare beauté à Vienne, et la promenade dans plusieurs jardins publics, forment, avec les spectacles et les concerts, les principaux divertissemens des habitans de Vienne.

C'est à Marie-Thérèse, et à l'éducation très-soignée qu'elle a fait donner à ses enfans, qu'on doit le caractère sociable, le bon goût, la politesse des mœurs qui se remarquent à la cour de Vienne : mais une police portée en Autriche, et sur-tout à Vienne, à un point de sévérité extraordinaire, a paru au voyageur l'une des principales causes qui concourent à entretenir la grossièreté du peuple et son ignorance. Un espionnage trop bien organisé entrave la liberté des communications, la franchise du langage et des manières, le développement des connoissances. Cet espionnage avoit des inconvéniens si funestes, que l'empereur et sa mère se crurent obligés de le restreindre : mais la censure exercée sur les livres n'avoit rien relâché de sa sévérité. Risbeck néanmoins convient qu'il n'est pas si difficile qu'on l'a prétendu, de se procurer à la Bibliothèque impériale les livres prohibés : il y a lu l'Histoire du Concile de Trente, de Fra Paolo; il y a parcouru tous les ouvrages de Machiavel. Cette Bibliothèque, qui renferme plus de trois cent mille volumes, dont douze mille sont des manuscrits précieux, est ouverte tous les jours jusqu'à midi : on y entretient, chose remarquable ! du feu tout l'hiver, et les bibliothécaires sont très-obligeans.

De riches collections d'histoire naturelle, d'instrumens de physique et de mathématique, également à l'usage du public, sont, avec le cabinet des médailles impériales (1),

(1) Ce cabinet des médailles contient vingt-deuxmille médailles anciennes, et les modernes sont d'un grand prix. La plus précieuse

des sources d'instruction qui devroient faire faire de grands pas à l'instruction et à la science; mais les premières études sont mal dirigées à Vienne. Néanmoins, tout en observant que dans les écoles établies par Marie-Thérèse, l'enseignement n'est propre qu'à faire de jeunes pédans et des charlatans, Risbeck est obligé de convenir qu'on y donne aux élèves quelques bons principes de commerce, de navigation et d'agriculture. Il fait au surplus la satire la plus amère des cours publics, où l'on n'enseigne, dit-il, qu'une métaphysique obscure : il n'excepte que les cours de médecine, qui néanmoins, suivant lui, n'ont formé que peu d'habiles médecins, quoique la méthode-pratique soit aussi bonne que l'enseignement théorique.

Malgré les vices que Risbeck a signalés dans certaines parties de l'instruction publique, il avoue que les gens de lettres sont nombreux à Vienne, qu'il s'y trouve sur-tout beaucoup d'étrangers distingués par leur mérite; mais il ajoute qu'ils sont mal récompensés, et qu'en général les beaux-arts sont peu favorisés : aussi le salon des académies de peinture et de sculpture n'offroit-il, du temps de Risbeck, que quelques portraits et quelques bustes. Pour le théâtre et l'histoire, dit-il, on peut citer deux hommes très-recommandables; *Bergomzommer*, qui a eu des succès extraordinaires dans le genre tragique; et *Miller*, qui a déployé une profonde érudition dans ses ouvrages historiques.

On ne trouve point en Autriche l'affligeant contraste de l'excessive opulence et de l'extrême pauvreté. Tous ses habitans, excepté dans la capitale, jouissent d'une heureuse médiocrité, graces à une administration douce et sage. Les fermiers y ont des propriétés; les droits de la noblesse sont limités; les paysans vivent à l'aise, et sur les bords du Danube, on voit des villages dont les maisons

---

partie de cette collection, pour ceux qui étudient l'histoire du moyen âge, c'est la suite de toutes les médailles et de toutes les monnoies depuis Charlemagne jusqu'à nos jours.

sont bâties en pierre de taille; mais la grande richesse du clergé nuit à la division des propriétés.

La Basse-Autriche rapporte pour quatre millions de vins : mais son agriculture souffre beaucoup d'une ancienne loi qui défend au paysan de dessoler ses terres. En conséquence il se voit obligé d'en employer quelques parties en safran, dont la culture est embarrassante et dispendieuse ; et il ne peut pas se livrer à d'autres cultures bien plus fructueuses, telles que le seroient celles du chanvre, du lin, du tabac, etc.... La population de la Basse-Autriche n'excédoit pas, suivant Risbeck, dix-huit cent mille habitans, et le revenu qu'elle donnoit à l'Etat étoit d'environ trente millions, dans lesquels la ville de Vienne contribuoit pour plus de dix (1).

La Haute-Autriche, qui comprend la Styrie, la Carniole, la Carinthie, le Tyrol, est un pays en général montueux et peu fertile ; mais les habitans sont robustes, actifs, et forment une belle race : quelques individus seulement, dans le Tyrol, sont défigurés par des goîtres. Ce dernier pays, couvert de bois, de montagnes, de neiges, est néanmoins très-peuplé ; il contient environ six cent mille ames, et donne à l'Etat un revenu de plus de six millions, dans lequel les salines de Halle entrent pour plus de six cent mille livres, et qui est aussi composé d'ouvrages en argent et en cuivre travaillés à Schwarts. Sa capitale, Inspruck, est une belle ville, qui contient quatorze mille ames. Les habitans de la Carinthie l'emportent encore sur ceux du Tyrol, pour la taille et pour la force : ils se nourrissent principalement de maïs, et fabriquent de très-bon acier : les chevaux de ce pays sont les plus infatigables qu'on connoisse en Europe : sa population est d'environ quatre cent mille habitans : celle de la Styrie ne s'élève guère qu'à soixante et dix mille. Il règne dans ce dernier

(1) Il y a lieu de croire, comme je l'ai observé pour la Hongrie, que le voyageur n'a entendu parler que des contributions directes.

pays un luxe extraordinaire, sur-tout pour la table; ce luxe est entretenu par la modicité du prix des comestibles, par la bonté des pâturages, par une culture soignée qui s'étend jusque sur le sommet des montagnes. L'exploitation des mines, un commerce de bois considérable, contribuent sur-tout à enrichir le pays, qui, depuis long-temps d'ailleurs, a secoué le joug féodal. La superstition la plus grossière a beaucoup d'empire dans la Haute-Autriche: la cour de Vienne a pris quelques mesures pour en éclairer les habitans.

Ce que dit Risbeck de la Hongrie est beaucoup moins instructif que ce que nous en a appris depuis lui Townson.

La Moravie, dont on traverse une partie pour aller de Vienne en Bohême, sans être aussi florissante que la Basse-Autriche, est beaucoup mieux cultivée que la Hongrie.

L'agriculture est aussi en très-bon état dans la Bohême, et le pays est fort peuplé: on ne le soupçonneroit pas de dessus les routes, d'où l'on n'apperçoit aucun village; c'est que les habitations sont très-enfoncées dans les terres, et cachées dans le voisinage des ruisseaux et des rivières, derrière les bois: cette position tient à l'habitude que, dans les guerres qui ont si long-temps désolé la Bohême, les habitans avoient prise de se cacher dans les forêts.

On ne connoît pas en Bohême ces vicissitudes de température, qui sont si fatales à d'autres pays. Le printemps y est plus beau qu'à Rome même; le froid en hiver, et les chaleurs en été n'y sont jamais excessifs. Le pays, très-élevé, forme une vaste plaine, de toutes parts entourée de hautes montagnes couvertes de belles forêts. L'écoulement des eaux étant très-facile, il n'y a ni lacs ni marais qui corrompent l'air. Le pays, fertilisé par ces eaux, produit abondamment tout ce qui peut rendre la vie agréable, excepté le sel, qu'à très-bas prix on tire d'ailleurs, et le vin, qu'on se procure aussi très-facilement. La Bohême fournit de blé, de bétail, de houblon, les pays voisins; on en exporte aussi d'excellens chevaux. L'étain de ce pays est le meilleur qu'on connoisse, après celui de l'Angleterre:

on y fait aussi un grand commerce d'alun et de plusieurs pierres précieuses, particulièrement de grenat. Les immenses forêts de la Bohême alimentent un grand nombre de manufactures de verre, dont les produits se répandent dans toute l'Europe. Elle fournit aussi aux états voisins, des chapeaux, des mouchoirs, des toiles. Les habitans voyagent beaucoup, et débitent jusqu'en Angleterre et en Italie des verreries et des ouvrages de vannerie.

Les Bohémiens sont d'une force et d'une activité presque inconcevables : c'est en général un très-beau peuple, et il doit cet avantage à son origine, qui se rapporte aux Croates : les habitans de ce pays fournissent les meilleures troupes de l'empereur, et les plus propres sur-tout à soutenir les fatigues militaires et la faim. Leur prééminence en ce genre tient à plusieurs causes. D'abord, la pauvreté des cultivateurs les préserve de la mollesse et du luxe; le travail et la sobriété les endurcissent : puis le système de la servitude féodale les accoutume dès leur jeunesse, à une obéissance illimitée qui les façonne à l'observation la plus stricte de la discipline militaire. Risbeck a assigné une troisième cause qui pourra être contestée : il a observé, dit-il, que la manière de vivre des peuples des montagnes, les rend incapables de se plier à un autre genre de vie, sans en souffrir beaucoup. Presque tous bergers d'ailleurs, ils n'ont point l'habitude des rudes travaux auxquels se livrent les cultivateurs. Ils défendent, à la vérité, leur pays avec plus de persévérance que ne font les habitans de la plaine, parce que les possessions qu'ils y ont toujours en propre, les y attachent davantage, et que la situation inaccessible de ce pays en rend la défense plus facile; mais ils sont bien moins formidables hors de leur patrie, et ils gagnent bientôt la maladie du pays : les habitans de la plaine, au contraire, sont accoutumés à se nourrir de toutes sortes d'alimens, la nature de leurs travaux les endurcit à tous les genres de fatigue. Risbeck appuie sa théorie sur l'exemple soit des habitans de tous les pays montueux de l'Autriche beaucoup moins soldats que les Bohémiens,

soit des peuples de Berne et de Zurich, les parties les moins montueuses de la Suisse, qui fournissent les meilleures troupes de ce pays. Risbeck fait l'application de cette théorie à la Bohême, et paroît persuadé que ce pays n'est une pépinière d'excellens soldats, que parce que c'est en général un pays de plaines. Quoi qu'il en soit de ce système, qui, contre l'opinion commune, répute les habitans de la plaine plus belliqueux que ceux de la montagne, il est évident que si le régime féodal est le principe des vertus martiales des habitans de la Bohême, ils ne deviennent de bons soldats qu'après avoir commencé à être de vils esclaves.

La ville de *Prague*, capitale de la Bohême, peut avoir trois milles de long sur deux de large. Sa population ne répond pas à son étendue; on n'y compte que soixante et dix mille habitans, et cinq mille maisons. Les environs du pont établi sur le Moldaw, et qui, bâti en pierres de taille, est des deux côtés orné de statues de grandeur naturelle d'une mauvaise exécution, sont la partie de la ville la plus peuplée; le reste paroîtroit un désert, sans la nombreuse garnison de neuf mille hommes qui la rend par-tout vivante : les Juifs entrent pour un septième dans la population de Prague. La vue sur le pont fournit un magnifique coup-d'œil. Les maisons s'élèvent en amphithéâtre, et sur le sommet est placé le palais impérial, d'une architecture irrégulière, mais très pittoresque. Le palais de l'archevêque est un joli édifice moderne; et dans l'antique cathédrale, on remarque quelques parties d'architecture d'un assez bon goût. Sur la gauche du palais, la colline est couverte de jardins charmans, et les maisons de plaisance sont d'un grand effet pour le spectateur. Le Moldaw renferme deux petites îles, où le peuple va se divertir, et où il réunit, beaucoup plus que celui de Vienne, les plaisirs de l'esprit avec ceux des sens. Le commerce et les manufactures de Prague sont peu considérables.

La partie de la Bohême qui s'étend vers la Saxe est

beaucoup plus belle et plus riche que celle qu'on trouve entre l'Autriche et Prague. Le pays et la culture y sont plus variés; les habitans y paroissent plus heureux.

En visitant la Saxe, Risbeck s'est occupé d'abord de sa capitale. *Dresde*, d'une apparence imposante, lui a paru la plus belle ville de l'Allemagne. L'Elbe, resserré d'abord dans un lit très-étroit à quelque distance de la ville, s'élargit majestueusement lorsqu'il y arrive, et est décoré d'un long et magnifique pont. Les collines qui s'élèvent vers la Lusace, et celles des deux côtés du fleuve, forment la plus belle perspective. La beauté des rues, le bon goût des édifices répondent à ces magnifiques scènes de la nature. On remarque dans le peuple de Dresde un air plus animé, plus d'aisance dans les mouvemens, plus de propreté et de politesse qu'à Vienne même: les femmes y sont aussi plus belles.

La ville n'est pas peuplée en raison de son étendue; on y compte à peine cinquante mille habitans: les guerres qui l'ont désolée, et la sage économie de la cour, qui a écarté de Dresde une foule de comédiens, de musiciens, de danseurs et de gens employés pour la table, les écuries et la chasse de l'électeur, a contribué beaucoup à diminuer la population. Le trésor de l'électeur, d'où, pendant le cours de deux guerres, on a distrait des objets précieux, est encore une belle collection. Quant à la galerie de peintures, qui contient douze cents originaux des plus excellens maîtres, c'est, suivant Risbeck, la plus remarquable de toute l'Europe (1).

Dresde fabrique beaucoup d'étoffes de laine et de soie. Sa manufacture de porcelaine mérite toujours la célébrité qu'elle s'est acquise. Il règne à Dresde, ainsi que dans toute la Saxe, la plus rigide économie, tant pour la table que pour l'habillement, qui, dans sa simplicité, a de la re-

(1) Ce jugement porte à faux aujourd'hui, que le Musée de Paris, par les acquisitions dont l'ont enrichi nos victoires, est incontestablement la plus riche collection du monde.

cherche et même de la grace : cette économie s'étend même jusqu'aux spectacles. On remarque beaucoup d'égalité dans les fortunes, et aucune n'est considérable. Le goût de l'économie n'éteint point, chez les Saxons, celui des plaisirs : ils sont seulement plus délicats que dans le reste de l'Allemagne ; ils se bornent à la jouissance des beautés de la nature, à la culture des beaux-arts, à la lecture des bons livres.

La Saxe est un pays charmant, mais plus riche par son industrie que par sa culture. La chaîne de montagnes qui la sépare de la Bohême est très-abondante en mines d'or, d'argent, de cuivre et de fer : avec ce dernier métal, on fabrique des armes dont la trempe est avantageusement connue. Ces mines, qui forment une source inépuisable de richesses pour la Saxe, appartiennent toutes à des compagnies, qui en exploitent quelques-unes au profit de la cour ; elles forment pour l'électeur une branche de revenus de près d'un million : c'est à peu-près le cinquième du produit total. Les Saxons, par la force de leur constitution, par un travail infatigable, par une rare intelligence, ont porté, comme on le sait, au plus haut degre de perfection, l'art d'exploiter les mines.

Ces travaux, et ceux d'une infinité de manufactures de toiles, de dentelles, de rubans, de galons, de mouchoirs, de flanelles, répandues dans les plus petites villes, et qui en font fleurir de très-considérables, réparent à un certain point la stérilité du pays : elle est telle, que les terres ne fournissent pas la dixième partie de ce qui est nécessaire à la consommation des habitans, et qu'ils sont obligés de tirer de la Bavière l'excédent. Cette stérilité n'est pas l'unique cause de la disette qui se fait assez fréquemment sentir en Saxe : on peut l'attribuer encore à la grande quantité de terres qui se trouvent entre les mains des riches fermiers (1) ; car de cette distribution inégale, il résulte que ces fermiers

(1) La même chose peut s'observer en Espagne, dans l'Andalousie.

opulens ne cultivent que les meilleures terres, et laissent en friche les terres ordinaires, qui, en d'autres mains, donneroient des produits utiles.

La disette qui fut universelle en Europe, dix années avant l'époque où Risbeck écrivoit, ne se fit sentir nulle part aussi cruellement qu'en Saxe. Plusieurs milliers d'habitans moururent faute d'alimens; d'autres, par la mauvaise qualité de ceux auxquels ils avoient été réduits. Le plus grand nombre de ceux qui furent sauvés, ne durent leur conservation qu'aux Francs-maçons de Dresde, de Leipsic, de Freyberg, qui firent des efforts presque incroyables pour venir au secours de leurs frères. La grande quantité de manufactures en Saxe, qui vivifie le pays et y entretient une grande population, y rend plus sensibles qu'ailleurs les inconvéniens de la plus petite disette.

La stérilité des terres presque générale, et la nécessité d'en tirer quelque parti, au vice près de la mauvaise division des fermes, ont singulièrement perfectionné l'agriculture et le soin des troupeaux, qui donnent la meilleure laine connue en Europe, après celles d'Espagne et d'Angleterre. La culture et la taille des arbres fruitiers, l'aménagement et la conservation des forêts, la conservation du poisson et l'art de la pêche, sont portés aussi, en Saxe, à un haut degré de perfection.

Nulle part, dans l'électorat, le commerce et les manufactures ne sont aussi considérables qu'à *Leipsic*. On y fabrique des velours, des étoffes de soie, des pluches, des ratines, des draps, des toiles, des tapisseries, et une infinité d'autres objets d'industrie. Cette ville est pour toute la Saxe, l'entrepôt des médicamens et du commerce qui se fait entre le midi de l'Allemagne, la Suisse, l'Italie et le Nord.

La foire de Leipsic n'étoit plus du temps de Risbeck, ainsi que le lui assurèrent les marchands étrangers et les habitans eux-mêmes, que l'ombre de ce qu'elle avoit été anciennement. Le plus grand commerce de Leipsic étoit celui des livres, qui pouvoit monter annuellement alors

à près de deux millions. Ce qui soutient ce commerce, dit Risbeck, c'est d'abord la quantité de livres qui s'impriment à Leipsic, puis la situation de cette ville au milieu d'un pays où les sciences et les arts sont universellement cultivés, et enfin le mérite des écrivains de Leipsic et d'autres villes de la Saxe, qui remplacent dignement les *Leibnitz*, les *Puffendorf*, les *Thomasius*, les *Wolf* et d'autres savans célèbres.

Le pouvoir de l'électeur de Saxe est plus limité que celui des autres princes d'Allemagne. La cour ne peut faire passer aucune loi sans le consentement des Etats, composés de trois ordres. Trois abbés comme représentans du clergé, quatre comtes comme représentans de la haute noblesse et des universités de Leipsic et de Wittemberg, composent le premier ordre. Le second ordre est formé de la noblesse des sept cercles de l'électorat. Le nombre des membres n'est pas fixé, mais ils doivent justifier de huit degrés de noblesse, tant du côté paternel que du côté maternel, et posséder un bien franc. Les représentans des villes, au nombre de cent deux, forment le troisième ordre. Risbeck auroit dû remarquer que cette composition est très-vicieuse, en ce que les habitans des campagnes n'ont point de représentans. Les assemblées générales se tiennent tous les six ans; mais tous les deux ans, des députations s'assemblent pour les cas extraordinaires. Outre que les Etats sanctionnent les loix, ils fixent les taxes, s'occupent du paiement des dettes, veillent au maintien de la religion dominante, à la conservation des fidéicommis, à la non-aliénation des biens de l'électorat, etc.... La liquidation des dettes, contractées par suite de tant de guerres malheureuses, occupoit principalement les Etats du temps de Risbeck. Le total s'élève à soixante millions de francs environ : il s'en remboursoit annuellement quatre millions trois cent mille livres, outre les intérêts de la dette à trois pour cent. Les revenus de l'Etat, montant à quatorze millions, sont composés de taxes une fois fixées, auxquelles l'électeur ne peut rien changer sans le consen-

tement des Etats. Ce prince a son revenu particulier, qui est assigné sur des fonds distincts. Le revenu de chaque prince du sang est de cent trente mille livres, objet fort considérable, dit Risbeck, aujourd'hui que la famille électorale est très-nombreuse.

Quoique les impôts en Saxe fussent exorbitans, on les payoit sans murmure, parce que le trésor public étoit entre les mains de vrais patriotes, à l'abri des atteintes de la cour, et que les fonds en étoient invariablement employés au service de l'Etat.

Risbeck évalue la population de la Saxe à dix-neuf cent mille habitans. La religion dominante du pays est le protestantisme; celle de la cour, le catholicisme, depuis que les électeurs furent appelés au trône de la Pologne. Les troupes de la Saxe n'excédoient pas alors vingt-cinq mille hommes : le nombre devoit en être augmenté à mesure que la dette de l'Etat s'éteindroit. Elles sont, dit Risbeck, véritablement braves et d'une tenue imposante; mais il leur manque la discipline et la tactique prussiennes. Cette observation me conduit au tableau qu'il a tracé des états du roi de Prusse : je vais en donner un très-rapide aperçu.

Berlin, capitale de l'électorat de Brandebourg, et même de tous les états du roi de Prusse, est une très-belle ville, par la variété et le goût de ses édifices, et par le coup-d'œil imposant que présentent ses places publiques et plusieurs de ses rues plantées d'arbres : elle peut contenir environ six mille maisons répandues dans un espace fort étendu, mais où il se trouve beaucoup de jardins, et même des champs labourés. Ce que cette ville présente d'unique, c'est le contraste de la décoration des maisons ornées de pilastres de l'ordre corinthien et ionique, avec ceux qui les habitent : des soldats, des dégraisseurs, des cordonniers, des Juifs suspendent souvent aux fenêtres de ces palais, des bottes, des chemises, des culottes, pour les sécher, ou un étalage de vieilles hardes offertes aux besoins du peuple.

Le bois et le vin sur-tout sont d'une cherté excessive à

Berlin : il y règne, comme en Saxe, une grande économie dans la table ; elle tourne au profit de l'habillement, sur-tout pour les femmes, qui suivent avec ardeur toutes les modes.

La garnison de Berlin, du temps de Risbeck, étoit de vingt-six mille hommes. Le soldat, dont la paie est assez modique, se loue à bon compte, pour rendre tous les services d'un domestique : la plupart sont dans l'usage de demander de l'argent aux étrangers, non pas à titre d'aumône, mais pour boire.

La beauté des bois, des allées, des bosquets du Parc, qui a trois milles de circonférence ; la limpidité des eaux, qui y entretiennent une agréable fraîcheur, le rendent l'une des plus belles promenades publiques de l'Europe. Des femmes magnifiquement vêtues s'y groupent dans quelques endroits, comme aux Tuileries. Les hommes surtout s'y promènent, soit à pied, soit à cheval, et toutes les classes du peuple s'y mêlent.

Le peuple de Berlin est communément assez instruit : il connoît parfaitement la constitution de son pays, et s'entretient très-librement sur les opérations des ministres.

Le gouvernement prussien n'a point paru despotique à Risbeck, à moins, dit-il, qu'on n'appelle despotisme l'observation rigoureuse de la loi. Il n'a point connu de pays où les droits de la nature et de la raison, où les constitutions particulières du pays, tant qu'elles sont conformes au bien de l'Etat, soient plus respectées qu'en Prusse. Les impôts y sont levés avec une parfaite égalité sur toutes les classes du peuple. Indépendamment du produit des terres qui appartiennent à la couronne, des droits domaniaux, des fossiles, des postes, etc.... qui forment autant de branches de revenus de l'Etat ; le systême des finances roule sur deux objets des plus simples, l'accise et l'impôt territorial : celui-ci porte sur la classe la plus utile, celle des fermiers, des cultivateurs, mais il est parfaitement analogue au prix des denrées, et aussi modéré qu'en aucun pays de l'Europe.

Quelques améliorations qu'il fasse sur ses terres, jamais le cultivateur n'est dans le cas de craindre l'augmentation de sa taxe. Les encouragemens sont prodigués pour les nouvelles cultures, comme celle du tabac; pour les manufactures nouvelles, comme celles des divers emplois de la soie.

Quoi qu'en dise Risbeck, il paroît qu'en général l'accise et les monopoles qui pèsent singulièrement sur l'industrie, en arrêtent beaucoup les progrès, et que le commerce en souffre nécessairement aussi : mais l'agriculture prospère, et la population en Prusse a doublé depuis cinquante ans.

Plus de la moitié de l'armée prussienne, qui, du temps de Risbeck, étoit portée à cent quatre-vingt mille hommes, et coûtoit annuellement cinquante-deux millions de francs, est composée de soldats étrangers, dont un grand nombre, à l'expiration de leur service, se fixent dans le pays, et contribuent à y faire fleurir l'agriculture. A proprement parler, il n'y a que ces soldats étrangers qui composent, en temps de paix, les troupes sur pied. Les naturels du pays ne sont autre chose, tant que la paix dure, qu'une milice régulière qu'on ne distrait jamais de la culture dans les temps utiles, puisqu'on a l'attention de ne faire les recrues nouvelles que dans les saisons où l'agriculture n'a besoin que d'un petit nombre d'ouvriers.

Risbeck portoit à six millions d'ames la population des états du roi de Prusse, avant l'augmentation de deux à trois millions d'habitans qu'ils ont reçue par le démembrement de la Pologne : c'est antérieurement aussi à cet accroissement de puissance et de richesses, qu'il n'estimoit qu'à quatre-vingt-neuf millions les revenus de l'Etat.

La province des états du roi de Prusse la plus importante pour les manufactures et le commerce, est la Silésie. On connoît la célébrité de ses toiles, et combien il s'en répand en Europe. On y fabrique aussi beaucoup de mouchoirs, et ses forêts fournissent une grande quantité de bois pour les constructions de navires : le vaisseau *la Ville de*

Paris, qui fut pris par les Anglais, étoit entièrement construit de ce bois.

Risbeck observe que dans les différentes excursions qu'il a faites dans les possessions prussiennes, il n'a trouvé nulle part autant de misère que dans les villes de Berlin et de Potsdam; et il l'attribue au prix élevé des denrées, au grand nombre de gens oisifs, à la paie modique des militaires et des officiers civils, à la ridicule vanité de la petite noblesse, qui, au hasard de contracter des dettes, se livre aveuglément au luxe des domestiques et de l'habillement. Risbeck ne parle de Potsdam, la résidence du roi, que pour remarquer qu'en général, les maisons y sont plus également belles qu'à Berlin. Pour la littérature et les sciences, il regarde cette dernière ville comme une de celles où elles fleurissent davantage. Ni l'orthodoxie, dit-il, ni la politique, ne captivent la philosophie en Prusse. La tolérance la plus étendue y a lieu pour les écrits, comme pour la pratique du culte. Quoique l'académie de Berlin ne soit pas généralement composée de personnes du premier mérite, il s'y trouve néanmoins des membres très-distingués, et il estime que si Frédéric II eût été moins prévenu en faveur des étrangers, elle auroit pu se recruter parmi les Allemands, de quelques savans d'un mérite vraiment supérieur.

Petits Voyages en Allemagne, par François *Schulz* : (en allemand) *Kleine Wanderungen durch Deutschland, von Fr. Schulz*. Berlin, 1786, in-8°.

Voyage en Allemagne, par *Gerken* : (en allemand) *Reise in Deutschland, von Gerken*. 1788, 4 vol. in-8°.

Lettres inédites, écrites pendant un Voyage en Allemagne : (en allemand) *Ungedrukte Briefe auf einer Reise durch Deutschland*. (Insérées dans le 315ᵉ cahier du Portefeuille historique.)

Observations faites pendant un Voyage en Allemagne, par Jean-Louis *de Hess* : (en allemand) *Bemerkungen auf einer Reise in Deutschland, von Joh. Lud. von Hess*. (Insérées dans la Nouvelle Connoissance de la Littérature et des Peuples, 12e cah. de l'année 1789.)

Lettre écrite par une Courlandaise (Sophie *Schwarz*), pendant son Voyage en Allemagne : (en allemand) *Briefe einer Curlaenderin* (Sophie *Schwarz*) *auf einer Reise durch Deutschland*. Berlin, 1791, 2 vol. in-8°.

Lettres écrites pendant un Voyage en Allemagne, fait en 1791, pour connoître l'état actuel des arts, des manufactures et de l'économie (de l'Allemagne), par K. M. *Plumike* : (en allemand) *Briefe auf einer Reise durch Deutschland, im Jahr 1791, in Beziehung auf Manufacturen, und œconomie-Gegenstænde* (*von Deutschland*). Liegnitz, 1793, 2 vol. in-8°.

Voyage de Jean (G. J.) *Goeschen* en Allemagne : (en allemand) *Reise von Johann* (*G. J.*) *Goeschen durch Deutschland*. Leipsic, 1793, in-8°.

Voyage dans sa patrie (l'Allemagne), par K. *Heun* : (en allemand) *K. Heun* (*in Deutschland*) *Vaterlaendische Reisen*. Leipsic, 1793, in-8°.

Nouveaux Voyages en Allemagne : (en allemand) *Neue Reisen in Deutschland*. Leipsic et Munster, 1798 et années suivantes, 3 vol. in-8°.

Nouveaux Voyages en Allemagne, par *Bender* : (en anglais) *Tour through Germany, by Bender*. 1800, 3 vol. in-8°.

MANUEL portatif, ou Guide des Voyageurs de toutes les classes qui parcourent l'Allemagne, par J. C. *Fick*, traduit de l'allemand sur la troisième édition, 1802, in-8°.

PETITS VOYAGES en Allemagne, par F. H. *Weber*: (en allemand) *Kleine Reise durch Deutschland, von F. H. Weber*. Gotha, 1802, in-8°.

Ces petits Voyages dans différens cantons de l'Allemagne n'apprennent presque rien qui ne soit déjà très-connu : on y trouve néanmoins une bonne description du cabinet d'histoire naturelle de *Manheim*, et du beau jardin de *Schwezingen*.

GUIDE du Voyageur par l'Allemagne et quelques autres Etats limitrophes, publié par *Reichard*: (en allemand) *Der Passagier auf der Reise in Deutschland und einigen angraenzenden Laendern, von Reichard*. Seconde édition, avec une grande carte des postes. Weimar, Gedike, 1804, in-8°.

MON VOYAGE par l'Allemagne, fait dans les années 1792 à 1797, par *J. G. M.*: (en allemand) *Meine Reise durch Deutschland, in den Jahren 1792 bis 1797, von J. G. M.* Minsterberg, Riga, 1804, in-8°.

NOUVEAU VOYAGE dans le nord et le midi de l'Allemagne, par *F. J. D. F. D.* Nuremberg, Grattenauer, 1805, 1 vol. in-12.

§. II. *Voyages en différentes parties de l'Allemagne.*

Le goût des Voyages s'étant plus que jamais répandu dans toute l'Europe vers la fin du dernier siècle, les Allemands, qui occupent une région méditerranée, et qui n'ont qu'un petit nombre de ports sur la mer Baltique, ne pouvoient pas entreprendre beaucoup de voyages en mer de long cours. En se livrant, comme les autres nations, au goût des voyages, ils les ont principalement dirigés dans les différentes parties de l'Allemagne même. Ces voyages sont très-multipliés; et pour éviter la confusion dans la notice que je vais en donner, je m'attacherai d'abord aux relations qui ont embrassé les Etats de l'Allemagne les moins visités par les voyageurs; je passerai ensuite aux voyages faits dans les Etats de la maison d'Autriche, dans l'électorat de Saxe, et dans les Etats du roi de Prusse, vers lesquels se sont plus particulièrement dirigés ceux qui voyageoient en Allemagne, comme on pourra en juger par le grand nombre de relations qui ont paru sur ces contrées, sur-tout vers la fin du dix-septième siècle.

Description du Voyage de l'Empereur Léopold Ier, de Vienne par Prague à Francfort, par Jean-George *Schleder*: (en allemand) *Beschreibung der Reise Leopold I, von Wien nach Frankfurt über Prag*. Francfort, 1663, in-4°.

Voyages faits à Munster en Westphalie et autres lieux voisins, en 1646 et 1647, par *Joly*. Amsterdam, Paris, 1671, in-12.

Observations et quelques réflexions sur l'état actuel de l'Eglise romaine, faites en un Voyage dans quelques provinces de l'Allemagne, en 1698, et ce qui s'est passé de plus remarquable dans ce pays, par Christophe *Dorington* : (en anglais) *Observa-*

tions concerning the present state of Religion in the romish church, with some reflexions upon them made in a Journey through some provincie of Germany, in the year 1698, by Christ. Dorington. Londres, 1699, in-8°.

DESCRIPTION détaillée du Fichtelberg dans le Nordgau, par Jean-Chrétien *de Bachelbel*: (en allemand) *Ausführliche Beschreibung des Fichtelbergs im Nordgau liegend.* Leipsic, 1716, in-4°.

DESCRIPTION curieuse du voyageur Androphile en Franconie, Saxe et Silésie (en allemand). Leipsic, 1735; *ibid.* 1775, in-12.

L'ESPION d'Allemagne, ou Lettres familières d'un Gentilhomme, écrites durant son Voyage dans la Basse-Allemagne, lors de la résidence qu'il a faite durant plusieurs années à Hambourg, par Thomas *Ledyart*: (en anglais) *German Spy, or familiar Letters from a Gentleman in his Travels through the Lower-Germany and in his several years residence of Hambourg.* Londres, 1740, in-8°.

CURIOSITÉS géographiques et historiques de la Haute-Hercynie, par Jules-Bernard *de Rohr*: (en allemand) *Geographische und Historische Merkwürdigkeiten des Ober-Harzes.* Francfort et Leipsic, 1741, in-8°.

DESCRIPTION d'un Voyage à Carlsbad, fait en 1751, par Christ.-Gott. *Grundig*: (en allemand) *Beschreibung seiner 1751, in's Carlsbad gethanen Reise, von Christ. Gottlieb Grundig.* Schneeberg, 1754, in-8°.

DESCRIPTION d'un Voyage dans la Poméranie et le Brandebourg, par Jonas *Apelblad*: (en suédois) *Rese-becrifning öfwer Pommern och Brandenburg, ved Jon. Apelblad*. Stockholm, 1757, in-8°.

LE VOYAGE du Danube, ou Notice sur les fleuves et les rivières qui tombent dans le Danube, et sur les provinces qu'il traverse, par F. G. F. (en allemand) *Die Donau-Reise, das ist kurzgefasste Nachricht von den Strömen*, etc.... *welche der Donau zugebracht werden, nebst den angrænzenden Provinzen*, etc... *Ingleichen einer Marsch-route, von Belgrad bis Constantinopel*. Ratisbonne, 1760, in-8°.

LETTRES de Jean *Bianconi* au marquis Hercolani, sur quelques particularités de la Bavière et d'autres parties de l'Allemagne: (en italien) *Gio. Bianconi Lettere al marchese Hercolani sopra alcune particolarità della Baviera e altri paësi della Germania*. Lucques, 1663; *ibid*. 1669, in-8°.

ANNALES historiques de l'ancienne et de la nouvelle Frise, par Foeke *Siverd*: (en hollandais) *Historische Jaarbooken van oud Nieven Friesland, door Foeke Siverd*. Leowarden, 1769, in-8°.

OBSERVATIONS faites pendant un Voyage d'Hercynie, par Auguste-Guillaume *Zimmermann*: (en allemand) *Beobachtungen auf einer Harzreise, von Aug. Wilh. Zimmermann*. Brunswick, 1771, in-8°.

VOYAGE au Carlsbad, par Daniel-Godefroi *Schreber*: (en allemand) *Reise nach dem Carlsbad, von Dan. Goth. Schreber*. Leipsic, 1771, in-8°.

VOYAGE à la montagne Verli, par Salomon *Schinz*;

(en allemand) *Reise auf den Verliberg.* Zurich, 1775, in-8°.

VOYAGE dans la Haute-Allemagne, l'Autriche, la Bavière inférieure, la Souabe supérieure, le Wirtemberg, le pays de Bade, par *Wekherlin*, sous le nom de *Anselmus Rabiosus* : (en allemand) *Wekherlin's unter dem Namen Rabiosus Anselmus, Reise durch Ober-Deutschland, Œsterreich, Nieder-Bayern, Ober-Schwaben, Wirtemberg, Baden.* Salzbourg et Leipsic, 1778, in-8°.

OBSERVATIONS recueillies pendant un Voyage dans différentes villes de l'Allemagne, par Jean *Apelblad* : (en suédois) *Strædda Anmerkningar samlede under en Resa igenom Tyska orter, ved Apelblad.* Stockholm, 1778, in-8°.

VOYAGE d'un Médecin étranger, de Prague à Carlsbad : (en allemand) *Reise eines auswærtigen Arztes (G. C. Würtz) von Prag nach Carlsbad.* Leipsic, 1778, in-8°.

HISTOIRE de mon Voyage à Pyrmont : (en allemand) *Geschichte meiner Reise nach Pyrmont.* (Sans lieu d'impression), 1778, in-8°.

VOYAGE littéraire, et Observations sur quelques provinces de l'Allemagne catholique, par George-André *Will* : (en allemand) *Bemerkungen über einige Gegenden des katholischen Deutschlands auf einer kleinen gelehrten Reise gemacht.* Nuremberg, 1778, in-8°.

LETTRES d'un Voyageur pendant son séjour à Munich : (en allemand) *Briefe eines Reisenden wæhrend seines Aufenthalts in München.* (Sans lieu d'impression), 1780, in-8°.

LETTRES d'un Voyageur sur l'état actuel de Cassel, par Hector-Frédéric *Günderode* : (en allemand) *Briefe eines Reisenden über den gegenwärtigen Zustand von Cassel, von Hector Fried. Günderode.* Francfort et Leipsic, 1781, in-8°.

DESCRIPTION d'un Voyage par une petite portion de la forêt Noire, par Frédéric-Justin baron *de Günderode* : (en allemand) *Beschreibung einer Reise durch einen kleinen Theil des Schwarzwaldes, von Fried. Just. Freyherr von Günderode.* Francfort, 1781, in-8°.

RELATION d'un Voyage à Carlsbad, par *Willebrand* : (en allemand) *Nachrichten einer Carlsbaderbrunnen-Reise.* Leipsic, 1781, in-8°.

VOYAGE minéralogique par les duchés de Weimar et d'Eisenac, par Jean-Charles-Guillaume *Voigt* : (en allemand) *Mineralogische Reisen durch das Herzogthum Weimar und Eisenach, von J. C. W. Voigt.* Dessau, 1781, in-8°.

VOYAGE littéraire dans quelques Couvens de la Bavière, en 1780, par George-Guillaume *Zapf* : (en allemand) *Uber meine vollbrachte litterarische Reise in einige Klöster Schwabens, von George Wilh. Zapf.* Augsbourg, 1782, in-8°.

VOYAGE littéraire en une partie de la Franconie, de la Bavière, de la Souabe et de la Suisse, dans les années 1780 à 1782, par George-Guillaume *Zapf* : (en allemand) *Litterarische Reisen durch einen Theil von Bayern, Franken und die Schweitz, in den Jahren 1780, 81, 82.* Augsbourg, 1782, in-8°.

VOYAGE littéraire fait dans quelques couvens de

la Souabe et de la Suisse, par George-Guillaume *Zapf*: (en allemand) *Uber meine vollbrachte litterarische Reise in einige Klöster Schwabens und in der Schweitz, von Georg. Will. Zapf.* Nuremberg, 1782, in-8°.

VOYAGE littéraire par une partie de la Franconie, de la Bavière et de la Souabe, en 1782, par George-Guillaume *Zapf*: (en allemand) *Uber meine Litterarische Reise in einen Theil von Bayern, Franken und Schwaben, im Jahr 1782.* Nuremberg, 1782, in-8°.

Ce ne sont pas ici, à proprement parler, quatre Voyages, mais quatre Lettres sur un seul et même Voyage, adressées par l'auteur à quatre savans, relativement au genre de littérature dont ces savans s'occupoient particulièrement; aussi les a-t-on réunies en un seul volume.

OBSERVATIONS sur divers points d'Architecture et de Mécanique, faites pendant un Voyage par différentes parties de l'Allemagne, par *Hollenberg*, avec planches: (en allemand) *Bemerkungen über verschiedene Gegenstände, auf einer Reise durch einige Deutsche Provinzen (vornemlich in Ansehung der Architectur, Mechanik), von Hollenberg.* Stendal, 1782, in-8°.

LETTRES d'un Voyage de Pyrmont, etc.... par Cassel, Marbourg, Wurzbourg et Wilhelmsbad: (en allemand) *Briefe eines Reisenden von Pyrmont, etc.... nach Cassel, Marburg, Würzburg und Wilhelmsbad.* Francfort, 1783, in-8°.

DESCRIPTION de la Constitution physique du margraviat de Hochberg, par Guillaume-Louis *Wil-*

lius : (en allemand) *Beschreibung der natürlichen Beschaffenheit in der Margrafschaft von Hochberg, von Wilh. L. Willius.* Nuremberg, 1783, in-8°.

DESCRIPTION d'un Voyage physique, fait en 1765, dans quelques contrées de la Franconie et du Haut-Palatinat, par Ferdinand-Jacques *Bayer :* (en allemand) *Beschreibung einer Physikalischen Reise im Jahr 1765, in einige Gegenden von Franken, und die Ober-Pfalz, von Ferd. Jac. Bayer.* (Insérée dans le Magasin de Hambourg, cahier 58.)

PETIT VOYAGE à Schwoeler, Pyrmont et Dribourg, par François *Ehrhard :* (en allemand) *Nachrichten von einer kleinen Reise nach Schwoeler, Pyrmont und Driburg, von Fr. Ehrhard.* (Inséré dans le 5e volume de ses Mémoires.)

EXTRAIT du Journal du Voyage d'un Russe, par Brunswick, Mecklenbourg, la Poméranie, la Prusse, à Riga : (en allemand) *Auszug aus dem Tagebuch auf seiner Reise von Braunschweig über Mecklenburg, Pommern und Preussen, nach Riga.* (Sans lieu d'impression), 1783, in-8°.

EXTRAIT du Journal d'un Voyage dans le Mecklenbourg, la Poméranie et le Holstein, par Frédéric *Buchwald :* (en danois) *Udtog af en Reisendes dagbog i Meklenburg, Pommeren og Holstein, af Fr. Buchwald.* Copenhague, 1784, in-8°.

VOYAGE dans le cercle de Bavière, par *Pezzl :* (en allemand) *Reise durch den Baierschen Kreis, von Pezzl.* Saltzbourg, 1784, in-8°.

EXCURSION le long de l'Elbe : (en allemand)

Eine Wanderung an der Elbe. (Insérée dans le 3e cah. du Musée allemand, année 1788.)

VOYAGE de Berlin à Hambourg, en 1753, par Charles *Mylius* : (en allemand) *Reise von Berlin nach Hamburg, im Jahr 1753, von Ch. Mylius.* (Inséré dans les Archives de l'Histoire moderne, de Jean Bernoulli, tome v.)

EXTRAIT des Lettres d'un Voyageur par les contrées du Rhin, par Francfort et Offenbach à Darmstadt : (en allemand) *Auszug aus den Briefen eines Reisenden durch die Gegenden des Rheines, über Francfurt, Offenbach und Darmstadt.* (Insérées dans le Journal historique et géographique, cah. VII de l'année 1788.)

PETIT VOYAGE de Magdebourg à Rekahn, par Jean-Auguste-Ephraïm *Goetze* : (en allemand) *J. Aug. Ephr. Goetze's Kleine Reise-Beschreibung (über Magdeburg nach Rekahn).* Leipsic, 1784, in-8°.

VOYAGE dans l'été de 1780, à Pyrmont, Brunswick, Lauchstädt, Leipsic, Dresde, Berlin, Potsdam, Dessau et Brême : (en allemand) *Reise im Sommer 1780, nach Pyrmont, Braunschweig, Lauchstädt, Leipzig, Dresden, Berlin, Potsdam, Dessau, und Bremen.* Hanovre, 1784, in-8°.

VOYAGE d'un Courlandais par la Souabe : (en allemand) *Reisen eines Curlænders, durch Schwaben.* Ulm, 1784, in-8°.

LA CONTRÉE de la forêt Hercynienne, ou six petits Voyages dans les montagnes de la forêt d'Hercynie, par J. A. E. *Goetze* : (en allemand) *Die*

Harzgegend, kleine Reisen, von J. A. E. Goetzo, zum Unterrecht und Vergnügen der Jugend. Leipsic, 1785, 1786, 1787, 1788, six petits vol. in-8°.

JOURNAL d'un Voyage à Barby : (en allemand) *Journal einer Reise nach Barby.* (Inséré dans le XVIe volume des Petits Voyages de Jean Bernoulli.)

OBSERVATIONS d'un Officier-recruteur prussien, sur quelques villes libres d'Allemagne : (en allemand) *Bemerkungen eines Preussischen Werbofficiers, über einige Reichstædte.* (Insérées dans le Journal de l'Allemagne, année 1785, V^e^ cah.)

DE LA FORÊT NOIRE et de quelques contrées limitrophes, par Henri *Sander* : (en allemand) *Vom Schwartzwalde und einigen angrænzenden Gegenden, von H. Sander.* (Inséré dans le 2e vol. des Petits Voyages de Jean Bernoulli.)

VOYAGE par la principauté de Hohenzollern-Hechingen : (en allemand) *Beschreibung des Fürstenthums Hohenzollern-Hechingen.* (Inséré dans le Journal de l'Allemagne, 1785, V^e^ cah.)

PETIT VOYAGE à Augsbourg, par K. L. *Junker* : (en allemand) *Kleine Reise nach Augsburg, von K. L. Junker.* (Inséré dans les Archives de l'Histoire moderne, par Bernoulli.)

OBSERVATIONS faites pendant un Voyage dans le Voigtland de Bareuth : (en allemand) *Bemerkungen auf einer Reise in das Bareuthische Voigtland.* (Insérées dans le 4e volume de la Bibliothèque des Gens de goût.)

TOPOGRAPHIE de la principauté de Halberstadt,

par *Lucanus :* (en allemand) *Topographie, etc.... von Lucanus.* 1784, in-8°.

VOYAGE par le pays de Hohenlohe : (en allemand) *Reise durch Hohenlohe.* (Inséré dans le 1[er] vol. des Archives de la Connoissance des Pays, par Hirsching.)

VOYAGE à Schwedt (en Allemagne), par Jean *Bernoulli :* (en allemand) *Lustreise nach Schwedt; von J. Bernoulli.* (Inséré dans le 2[e] volume de ses Petits Voyages.)

OBSERVATIONS faites pendant un Voyage à Lauchstædt, avec quelques notices sur ses eaux minérales : (en allemand) *Bemerkungen auf einer Reise nach Lauchstædt, nebst einigen Nachrichten von dem dasigen Bade.* (Insérées dans le Journal de l'Allemagne, 1788, 5[e] cah.)

OBSERVATIONS faites pendant un petit Voyage dans la Thuringe : (en allemand) *Einige Bemerkungen auf einer kleinen Thüringischen Lustreise.* (Insérées dans les Ephémérides de la Littérature et du Théâtre, 5[e] cah.)

VOYAGE à la partie supérieure de la forêt d'Hercynie (en Allemagne), par J. G. *Sulzer :* (en allemand) *Reise nach dem Oberharz, von J. G. Sulzer.* (Inséré dans le 2[e] volume des Petits Voyages de Jean Bernoulli.)

OBSERVATIONS faites pendant un Voyage par la partie inférieure de la forêt d'Hercynie à Destædt, Helmstædt et Harbke, au mois d'août 1783, par F. L. *de Burgsdorff :* (en allemand) *Bemerkungen auf seiner Reise nach dem Unterharz nach Destædt,*

Helmstædt und Harbke, im August 1783, von F. L. von Burgsdorf. (Insérées dans la Collection physique de Berlin, tome v.)

Description d'un Voyage de Francfort-sur-le-Mein à Hombourg sur la hauteur : (en allemand) *Beschreibung einer Reise von Frankfurt am Meyn nach Homburg an der Höhe*. (Insérée dans les Archives de l'Histoire, par Jean Bernoulli, t. viii.)

Lettres d'un Voyageur sur la Westphalie, sur Bükebourg, Minden, Edingen, le comté de Ravensberg, etc. : (en allemand) *Briefe eines Reisenden über Westphalen, über Bükeburg, Minden, Edingen, die Grafschaft Ravensberg, etc.* (Insérées dans le Magasin de la Westphalie, par Weddigen, 5e cah.)

Voyage en Westphalie et les provinces limitrophes, par le comte *de Lynar* : (en allemand) *Reise in Westphalen und den angranzenden Provinzen, vom Grafen von Lynar*. (Inséré dans le 2e vol. des Petits Voyages de Jean Bernoulli.)

Observations minéralogiques faites pendant un Voyage à Carlsbad, par François-Jérôme *Brukman* : (en allemand) *Mineralogische Bemerkungen auf einer Reise nach Carlsbad, von Franz. Hier. Brukman*. Brunswick, 1785, in-8°.

Observations sur les villes de Berlin, Leipsic et Prague : (en allemand) *Freie Bemerkungen über Berlin, Leipzig und Prag*. (Sans lieu d'impression), 1785, in-8°.

Description des Voyages de Jean *Apelblad*, par la Haute et la Basse-Saxe, et la Hesse, traduite du

suédois, et accompagnée d'Observations par Jean Bernoulli : (en allemand) *Beschreibung seiner Reise durch Ober-und Nieder-Sachsen und Hessen, von Joh. Apelblad, aus dem Schwed. übersezt und mit Bemerkungen herausgegeben, von J. Bernoulli.* Berlin, 1785, in-8°.

Les observations de Bernoulli donnent un plus grand prix à l'ouvrage d'Apelblad, dont j'ai précédemment donné la notice en suédois.

VOYAGE pittoresque du Bas-Rhin, ou Curiosités de la nature et de l'art dans le cercle du Bas-Rhin, avec planches, par J. W. K. A. baron *de Hüpsch*: (en allemand) *Malerische Reise am Niederrhein, oder Merkwürdigkeiten der Natur und Kunst aus den Gegenden des Nieder-Rheins.* Cologne, 1784-1785, in-8°.

MÉMOIRE sur le Broken et les autres Alpes de la forêt d'Hercynie, par Christophe-Frédéric *Schroeder*: (en allemand) *Abhandlung vom Brocken und den übrigen Alpinischen Gebürgen des Harzes.* Dessau, 1785, in-8°.

INSTRUCTION pour voyager dans les montagnes de la forêt d'Hercynie, et pour visiter d'autres mines, par C. G. J. *Gatterer*: (en allemand) *Anleitung den Harz und andere Berg-werke mit Nuzen zu bereisen.* Gottingue, 1785-1786, in-8°.

JOURNAL d'un Voyage des frontières de la Westphalie, par Arolzen, Cassel, Gotha, Weimar et Leipsic, par C. A. S.: (en allemand) *Tagebuch einer Reise von der Westphælischen Grænze über Arolzen, Cassel, Gotha, Weimar und Leipzig, von C. A. S.* Leipsic, 1786, in-8°.

Voyage à Vienne par Prague, et par une partie de la Lusace à Berlin et à Potsdam : (en allemand) *Reise von Wien über Prag, Dresden und durch einen Theil der Lausnitz nach Berlin und Potsdam.* Leipsic, 1786, in-8°.

Choix d'Extraits concernant la constitution physique et politique de la Bavière, du Haut-Palatinat, de Neubourg et de Sulzbach : (en allemand) *Gesammelte Auszüge zur Physischen und Politischen Kenntniss von Bayern, der Oberpfalz, Neuburg und Sulzbach.* Francfort, 1786, in-8°.

Voyage de Frédéric-Guillaume II de Berlin à Breslau, en octobre 1786 : (en allemand) *Friedrich Wilhelm II. Reise von Berlin, zur Huldigung Schlesiens, nach Breslau, im Octob. 1786.* Oels, 1786, in-8°.

Voyage au mont Broken dans l'Hercynie, en l'année 1786 : (en allemand) *Reise nach dem Brocken in Jahr 1786.* Brunswick, 1786, in-8°.

Voyage de Zurich à Manheim : (en allemand) *Reise von Zurich nach Manheim.* (Inséré dans le Journal de l'Allemagne, 1786, XIe et XIIe vol.)

Voyage de Bâle à Francfort-sur-le-Mein : (en allemand) *Reise von Basel bis Francfurt am Meyn.* (Inséré dans les Mémoires pour servir à la connoissance des peuples et des pays, 1786, 2e cah.)

Journal abrégé d'un Voyage d'Aix-la-Chapelle par Francfort-sur-le-Mein et différentes Cours allemandes, dans la Thuringe : (en allemand) *Abgekürztes Tagebuch einer Reise von Aachen über Frankfurt am Meyn, und viele Deutsche Höfe nach Thu-*

ringen. (Inséré dans le XVI[e] vol. de la collect. des Petits Voyages de Jean Bernoulli.)

FRAGMENS du Journal d'un Voyageur qui a parcoûru la Thuringe et la Franconie au mois de mars : (en allemand) *Fragmente aus dem Journal eines Reisenden, der Thüringen und Franken im März durchreiste.* (Insérés dans le 8[e] cahier du Musée allemand.)

MON VOYAGE à Carlsruhe et à Stutgard : (en allemand) *Meine Reise nach Carlsruhe und Stutgard.* Leipsic, 1786, in-8°.

OBSERVATIONS faites pendant un Voyage à Erfort, Gotha, Weimar, Jena, Naumbourg, Weissenfels, Lauchstædt, Halle et Leipsic, par *Schmieder* : (en allemand) *Bemerkungen auf einer Reise nach Erfurt, Gotha, Weimar, Naumburg, Weissenfels, Lauchstædt, Halle und Leipzig, von Schmieder.* Halle, 1786, in-8°.

VOYAGE en Bavière, par François *de Paula Schrank* : (en allemand) *Bayersche Reise, von Franz von Paula Schrank.* Munich, 1786, in-8°.

OBSERVATIONS faites pendant un Voyage par l'évêché de Paderborn : (en allemand) *Bemerkungen bei einer Reise durch's Paderbornische.* (Insérées dans le XV[e] cahier du Magasin de la Westphalie, par Weddigen.)

VOYAGE sur le Broken (montagne de la forêt d'Hercynie), en 1786, par K. B. *Raess* : (en allemand) *Reise nach dem Broken im Jahr 1786, aufgesezt, von K. B. Raess.* Brunswick, 1786, in-8°.

HISTOIRE statistique du bourg de Fürt (de dix-huit mille ames), par *Sternaker* (en allemand). 1786, in-8°.

DESCRIPTION de la ville d'Anspach, par *Fischer* (en allemand). 1786, in-8°.

LETTRES d'un Voyageur sur la ville de Celle (en Hanovre) : (en allemand) *Briefe eines Reisenden über Celle.* (Insérées dans le Journal de l'Allemagne, 1786, 8e cah.)

JOURNAL et Observations pendant un Voyage par le cercle de Franconie à Carlsbad, et par la Bavière, de Passau à Lintz : (en allemand) *Tagebuch oder Erfahrungen und Bemerkungen eines Hoffmeisters auf einer Reise durch den Fränkischen Kreis nach Carlsbad, und durch Bayern und Passau nach Lintz.* Erlang, 1787, in-8°.

DESCRIPTION de l'Ost-Frise, par *Bertrand* (en allemand). 1787, in-8°.

VOYAGE par la principauté de Blankenbourg au Broken : (en allemand) *Reise durch das Fürstenthum Blankenburg nach dem Broken.* (Inséré dans le Porte-feuille historique, 1788, XIIe cah.)

EXTRAIT des Lettres d'un Voyageur par une partie de la Bavière : (en allemand) *Auszug aus Briefen eines Reisenden durch einen Theil von Bayern.* (Inséré dans le Journal de l'Allemagne, 1788, X^e^ cah.)

OBSERVATIONS d'un Voyageur sur la Westphalie : (en allemand) *Bemerkungen eines Reisenden über Westphalen.* (Insérées dans la Connoissance de

la Littérature et des Peuples, 1788, XIe cahier.)

FRAGMENT d'un Voyage de Berlin à Memel : (en allemand) *Fragment aus dem Tagebuch eines Reisenden von Berlin nach Memel.* (Inséré dans le Nouveau Magasin géograph. de Fabri, IVe vol. 1er cah.)

VOYAGE dans la Haute-Allemagne, par le comte *de Lynar* : (en allemand) *Reise durch Ober Deutschland, vom Grafen von Lynar.* (Inséré dans la collect. des Petits Voyages de Jean Bernoulli, tome II.)

LETTRE concernant un Voyage fait dans l'Allemagne orientale, par *Berg* : (en allemand) *Briefe über eine Reise durch das Oestliche Deutschland, von Berg.* (Insérée dans le Musée suisse, 3e année, VIe cah.)

OBSERVATIONS d'un Voyageur dans la Haute-Allemagne, par *Poorton* : (en allemand) *Bemerkungen eines Reisenden durch Ober-Deutschland.* (Insérées dans le 2e cah. du Journal géographique et historique.)

QUELQUES OBSERVATIONS faites pendant un Voyage dans l'Allemagne méridionale, par François *Münter* : (en allemand) *Einige Reise-Bemerkungen über das Südliche Deutschland, von Fr. Münter.* (Insérées dans le Journal de l'Allemagne, année 1788, 1er cah.)

LETTRES d'un Commis-marchand sur les villes de Leipsic, Hambourg et Lubeck : (en allemand) *Briefe eines reisenden Handlungs-Bedienten über Leipzig, Hamburg und Lübek.* Neusthal, 1788, in-8°.

VOYAGE d'un Anglais par Manheim, la Bavière et l'Autriche, à Vienne, publié par son ami Allemand *de B.* : (en allemand) *Reise eines Englænders*

durch Manheim, Bayern, und Oestereich nach Wien, herausgegeben von seinem Deutschen Freunde, von B. Amsterdam, 1790, in-8°.

VOYAGE des Elèves de Cuhn dans quelques contrées du Rhin et du Mein, à Wisbade et Swalbach, publié par P. P. *Cuhn :* (en allemand) *Reise des Cuhnischen Instituts durch einige Gegenden am Meyn und Rhein, nach Wisbaden und Schwalbach, herausgegeben von P. P. Cuhn.* Francfort, 1791, in-8°.

OBSERVATIONS faites pendant un Voyage dans les électorats de Brandebourg et de Saxe, jusqu'aux frontières de la Franconie, par J. C. G. *Dressel :* (en allemand) *Bemerkungen auf einer Reise durch die Kurbrandenburgischen und Sächsischen Lande bis an die Fränkische Grænzen, von J. C. G. Dressel.* Berlin, 1791, in-8°.

OBSERVATIONS faites pendant un Voyage de Gotha à Mayence, lors du couronnement de Léopold II : (en allemand) *Bemerkungen auf einer Reise von Gotha nach Maynz bey Gelegenheit der Krænung Leopolds II.* Francfort, 1791, 2 vol. in-8°.

LETTRES sur un Voyage fait à Dessau en 1780 : (en allemand) *Briefe über eine Reise nach Dessau, im Jahr 1780.* (Insérées dans le Magasin allemand, 1791, 213e cah.)

OBSERVATIONS faites sur les hommes et les mœurs, pendant un Voyage dans la Franconie, la Souabe, la Bavière et l'Autriche, en 1792 : (en allemand) *Bemerkungen über Menschen und Sitten, auf einer Reise durch Franken, Schwaben, Bayern*

und Oestereich, im Jahr 1790. Zurich, 1791, in-8°.

OBSERVATIONS faites pendant un petit Voyage au mont Saint-Pierre dans le cercle de Souabe : (en allemand) *Bemerkungen einer Reise auf dem Petersberg im Saalkreis.* Dresde, 1791, in-8°.

SUR FRANCFORT, Extrait du porte-feuille d'un Voyageur : (en allemand) *Etwas über Frankfurt, aus der Brieftasche eines Reisenden.* (Sans lieu d'impression) 1791, in-8°.

LETTRES sur Manheim, par Sophie *La Roche* : (en allemand) *Briefe über Manheim, von Sophie La Roche.* Zurich, 1791, in-8°.

VOYAGE de Leipsic à Halle, en août 1786 : (en allemand) *Reise von Leipzig nach Halle, im August 1786.* (Inséré dans le Magasin allemand, 1793, cah. XI.)

OBSERVATIONS faites pendant un Voyage de Jena à Altenbourg, Dresde, Kœnigstein et Meissen : (en allemand) *Bemerkungen auf einer Reise von Jena nach Altenburg, Dresden, Kœnigstein und Meissen.* (Insérées dans le Journal allemand, 1793, IVe cah.)

VOYAGE d'un Cosmopolite dans une partie de l'Allemagne, par A. G. F. *Rebmann* : (en allemand) *Kosmopolitische Wanderungen durch einen Theil Deutschlands, von A. G. F. Rebmann.* Leipsic, 1793, in-8°.

OBSERVATIONS faites pendant un Voyage de Strasbourg à la mer Baltique, dans l'été de 1791, par E. W. *Schreiber* : (en allemand) *Bemerkungen auf einer Reise von Strasburg bis an die Ost-See, im Sommer*

1791, etc... *von E. W. Schreiber*. Leipsic, 1793, in-8°.

OBSERVATIONS, sur Hambourg, Berlin, Potsdam, Vienne, Sonderhausen et Gotha : (en allemand) *Freimüthige Bemerkungen über Hamburg, Berlin, Potsdam, Wien, Sonderhausen und Gotha.* (Sans lieu d'impression) 1793, in-8°.

VOYAGE d'un Anglais par une partie de l'Alsace et de la Souabe inférieure : (en allemand) *Reise eines Englænders durch einen Theil von Elsass und Nieder-Schwaben, herausgegeben von seinem Deutschen Freund.* Amsterdam, 1793, in-8°.

OBSERVATIONS faites pendant un Voyage par la Westphalie à Brême, dans l'été de 1789 : (en allemand) *Bemerkungen auf einer Reise durch Westphalen nach Bremen, im Sommer 1791.* (Insérées dans le Mercure allemand, 1794, 2e cah.)

JOURNÉE à Carlsruhe : (en allemand) : *Ausfahrt nach Carlsruhe.* Riga, 1794, in-8°.

FRAGMENS d'un Voyage fait en juin 1794, par une petite partie de l'Allemagne : (en allemand) *Fragmente aus der Beschreibung einer im Junius 1794, gemachten Reise durch einen kleinen Theil Deutschlands.* (Insérés dans le Magasin allem., déc. 1794.)

LETTRES sur la ville de Dantzig : (en allemand) *Briefe über Dantzig.* Berlin, 1794, in-8°.

OBSERVATIONS sur Dusseldorf et Elberfeld, faites pendant un Voyage de Cologne à Hanau : (en allemand) *Bemerkungen über Düsseldorf und Elberfeld, auf einer Reise von Koeln nach Hanau.* Elberfeld, 1794, in-8°.

LETTRES sur Hambourg : (en allemand) *Briefe über Hamburg*. Leipsic, 1794, in-8°.

CONTINUATION du Voyage d'un Anglais dans une partie de la Haute-Souabe et de la Suisse : (en allemand) *Reise eines Englænders durch einen Theil von Ober-und Nieder-Schwaben, herausgegeben, von seinem Deutschen Freund.* Amsterdam, 1794, in-8°.

VOYAGE dans quelques contrées de la Franconie et de la Souabe : (en allemand) *Reise durch einige Gegenden von Franken und Schwaben.* Francfort, 1794, in-8°.

ŒUVRES de *Sneedorf*, tome 1er, contenant son Voyage de Gottingue par Erfort à Leipsic, de 1783 à 1786, et ses Lettres écrites pendant un Voyage en Allemagne, dans les années 1791 et 1792 : (en danois) *Samlede skrivter, 1 deel, som indeholder Breve fra Gottingen, Erfurt og Leipzig, i aarene 1783-1786, og Breve paa een Reise igiennem Tydskland i aarene 1791-1792.* Copenhague, 1794, in-8°.

LETTRES d'un Voyageur sur le quartier de l'Inn et de Passau : (en allemand) *Briefe eines Reisenden über das Innviertel und Passau.* (Insérées dans les Mémoires de Géographie et d'Histoire, de Fabri, tome 1er, 2e cah.)

LETTRES sur les principautés d'Anspach et de Bareuth, écrites pendant un Voyage fait en 1792 et 1793, par J. G. *Kœppel* : (en allemand) *Briefe über die beyden Fürstenthümer Anspach und Bareuth, auf einer Sommer-Reise in den Jahren 1792 bis 1793, von J. G. Kœppel.* Erlang, 1794, in-8°.

DESCRIPTION d'un Voyage historique et statistique dans les principautés d'Anspach et de Bareuth, par J. G. *Kœppel*: (en allemand) *Beschreibung einer historischen und statistischen Reise durch die Fürstenthümer Anspach und Bareuth, von J. G. Kœppel.* Erlang, 1795, in-8°.

PETITS VOYAGES par la Saxe et le Brandebourg: (en allemand) *Kleine Wanderungen durch Sachsen und Brandeburg.* Dantzig, 1795, in-8°.

FRAGMENS géographiques et politiques recueillis pendant un Voyage dans différentes parties du cercle du Haut-Rhin, du temps de la seconde invasion des Français en Allemagne: (en allemand) *Geographisch-politische Bruchstücke auf einer Reise durch verschiedene Gegenden des Oberrheinischen Kreises gesammelt zur Zeit des zweiten Einbruches der Franzosen in Deutschland.* (Sans lieu d'impression) 1795, in-8°.

EXCURSIONS et tournées dans une partie de l'Allemagne, par Anselmus Rabiosus (A. G. F. *Rebman*): (en allemand) *Wanderungen und Kreuzzüge durch einen Theil Deutschlands, von Anselmus Rabiosus.* Altona, 1795, in-8°.

C'est un Voyage satirique, comme l'autre Voyage du même auteur, dont j'ai précédemment donné la notice.

TOURNÉES dans quelques contrées de l'Allemagne, par A. W. *Schreiber*: (en allemand) *Streifereien durch einige Gegenden Deutschlands, von A. W. Schreiber.* Leipsic, 1795, in-8°.

VOYAGE dans différentes contrées de l'Allemagne, par C. A. *Baader*: (en allemand) *Reise durch ver-*

chiedene Gegenden Deutschlands, von C. A. Baader. Augsbourg, 1795, in-8°.

OBSERVATIONS faites pendant un Voyage dans une partie des cercles de la Basse-et Haute-Saxe, de la Westphalie et du Haut-Rhin : (en allemand) *Bemerkungen auf einer Reise durch einen Theil des Nieder-Sæchsischen und Ober-Sæchsischen, Westphälischen und Oberrheinischen Kreises.* Berlin, 1795, in-8°.

VOYAGE dans la Thuringe et les cercles du Haut-et Bas-Rhin : (en allemand) *Reise durch Thüringen, den Ober-und Nieder-Rheinischen Kreis.* Leipsic, 1795, in-8°.

VOYAGE dans une partie de la Franconie et de la Thuringe, par E. W. *Martrai* : (en allemand) *Wanderungen durch einen Theil von Franken und Thüringen, von E. W. Martrai.* Erlang, 1795, in-8°.

MON VOYAGE de printemps de la Priegnitz dans la Vieille-Marche, Magdebonrg, Halberstadt, etc... par H. *Müller* : (en allemand) *Meine Frühlings-Reise aus der Priegnitz durch die Altmark, Magdeburg, Halberstadt, etc..... von H. Müller.* Neuruppin, 1795, in-8°.

VOYAGE d'un Livonien de Riga à Varsovie, dans la Prusse méridionale, Breslau, Dresde, Carlsbad, Bareuth, Munich, Vienne, Clagenfurt, et Botzen en Tyrol, par J. C. *Schulz* : (en allemand) *Reise eines Liefländers von Riga nach Warschau, durch Sud-Preussen, über Breslau, Dresden, Carlsbad, Bareuth, München, Wien, Klagenfurt, nach Botzen in Tyrol, von J. C. Schulz.* Berlin, 1795, 3 vol. in-8°.

Voyage dans la Saxe et la Silésie, par C. *Weiss* (en allemand). Leipsic, 1796 97, in-8°.

Voyage sur le Hartz et dans le pays de Hesse, entrepris principalement pour observer les beautés de la nature, les richesses de l'agriculture et les monumens de l'antiquité (en allemand). Brunswick, 1797, in-8°.

Entre les objets décrits par le voyageur, les plus remarquables sont les effets d'eau que présentent le parc et les environs du château de Weisenstein, à une lieue de Cassel. Derrière le château, est un aqueduc représentant des décombres, et conduisant un courant d'eau qui tombe de cent quatre pieds de haut. Plus loin, est une autre chute d'eau artificielle aussi, mais qui a toute l'apparence d'une cascade naturelle. Enfin, de la cime du Mont-Charles, dit *le château de Grau*, se précipite une autre cascade, aussi l'ouvrage de l'homme, dans un bassin de deux cent vingt pieds de largeur, après avoir formé divers accidens de lumière. On peut juger de l'élévation de la cascade, par les 842 degrés qu'il faut descendre du lieu où se fait la chute d'eau, jusqu'au bassin qui la reçoit.

Voyage pittoresque dans la Westphalie, par W. *Strak* : (en allemand) *Malerische Reise durch Westphalen*. Hanovre, 1801, in-4°.

Ce Voyage s'est publié par cahiers.

Mon Pélerinage vers le repos et l'espérance, ou Tableau de l'état moral et civil de la Westphalie, à la fin du dix-huitième siècle, par Justin *Grumer* : (en allemand) *Meine Wallfarth zur Ruhe und Hoffnung, etc....* Francfort, 1802, 2 vol. in-8°.

Voyage dans une grande partie des montagnes Hercyniennes, et par une partie des comtés de Hoensten et de Mansfeld : (en allemand) *Wanderungen*

durch einen grossen Theil des Hartzes und einen Theil der Grafschaften Hoensteèn und Mansfeld. Magdebourg, 1802, in-8°.

VOYAGE sur le Danube, de Ratisbonne à Vienne: (en allemand) *Donau-Reise von Regensburg bis Wien.* Montag, 1802, in-8°.

Ce petit Voyage, où se trouve tout ce qu'il y a de remarquable dans les villes situées sur les deux rives du Danube, l'indication des rivières qui débouchent dans ce fleuve, et plusieurs cartes géographiques dressées avec soin, est un manuel très-instructif pour ceux qui veulent voyager dans cette contrée.

SOUVENIR de Hambourg : Lettres d'un Voyageur de la Haute-Saxe à son ami (en allemand). Leipsic, Tauchnitz, 1802, in-8°.

JOURNAL d'un Voyage en Allemagne, fait en 1773, par M. *Guibert*, auteur de l'Essai général sur la Tactique : ouvrage posthume publié par sa veuve, et précédé d'une Notice sur la vie de l'auteur, par F. E. Toulongeon, avec figures. Paris, Treuttel et Würtz, 1802, 2 vol. in-8°.

Au premier apperçu, ce Journal n'offre que des notes tenues par le voyageur, pour se rendre compte à lui-même de tout ce qui, dans le cours de son voyage, avoit mérité de fixer son attention ; mais ces notes piquantes et concises reçoivent des développemens lumineux, toutes les fois que le champ de ses observations devient d'un grand intérêt. Comme il les dirige principalement sur la partie militaire, qui fut l'objet constant de ses études, il s'est particulièrement occupé de la composition, de la tenue, des diverses évolutions des différens corps de troupes de l'Allemagne. Il décrit d'un style rapide les manœuvres commandées sous ses yeux, à Berlin et en Silésie, par le grand

Frédéric. Il va reconnoître sur les lieux même les divers théâtres des batailles livrées dans le cours de la fameuse guerre de sept ans : il fait connoître enfin dans tous ses détails, cette vaste frontière militaire qui forme pour la maison d'Autriche une redoutable barrière du côté de la Turquie.

Avec autant d'étendue dans l'esprit que l'annoncent le Discours préliminaire de l'*Essai général sur la Tactique*, l'Eloge du chancelier de l'Hôpital, l'écrit sur la Force publique, Guibert ne pouvoit pas se borner à l'examen du système militaire des divers Etats qu'il parcourut : aussi ses remarques embrassent-elles des objets entièrement étrangers à cette partie.

A Leipsic, il observe que tout est mesquin dans cette ville, presque entièrement livrée à des opérations mercantiles. A Dresde, il fait partager au lecteur la surprise où l'a jeté la vue d'un superbe pont, déjà fort ancien, construit presque à voûte plate : il n'est pas moins étonné d'y trouver un *club* composé, comme ces sociétés auroient toujours dû l'être, des hommes les plus instruits de la ville. L'admiration où l'a jeté la superbe galerie de Dresde, l'a fait tomber dans une légère erreur, la seule peut-être qu'on puisse relever dans son Journal (1). Les environs de cette ville lui parurent couverts de villages et très-fertiles, tandis que la plus grande partie de la Saxe est stérile, mais fort riche en mines.

Berlin, située sur la Sprée, avec un seul pont de pierres, tous les autres en bois, a plutôt, suivant Guibert, l'apparence d'une métropole militaire, que de la capitale d'un grand état : il n'y trouve rien de remarquable en édifices que l'Arsenal, d'une belle architecture au-dehors, de la

---

(1) On voit dans cette galerie, dit Guibert, jusqu'à sept tableaux du Corrége, *tandis que l'Italie n'en possède qu'un seul.* Cette dernière assertion est bien contredite par les divers tableaux du Corrége *apportés d'Italie*, dont on a récemment enrichi le Musée Napoléon de Paris.

plus heureuse distribution dans l'intérieur (1). Postdam lui parut plus décorée, mais presque par-tout sur de mauvais dessins. La campagne sur laquelle Frédéric s'étoit ménagé une vue assez étendue, offrit à Guibert un pays aride, boisé de sapins, presque inhabité.

De toutes les parties des états de la Prusse qu'il eut occasion de visiter, la Basse-Silésie est la seule province qui ait mérité ses éloges. On n'en vante pas trop, dit-il, la beauté : ce sont des plaines immenses et superbes où prospèrent toutes les espèces de culture; des forêts et des villages sans nombre coupent l'uniformité; mais, soit par les effets de la guerre, soit par la nature du gouvernement, ces villages sont pauvres et délabrés, et les habitans en sont peu aisés.

La Bohême, si peu visitée par les voyageurs, devroit, dans l'opinion de Guibert, les attirer par ses riches plaines, ses belles chaussées, ses postes bien servies. Avec tous ces avantages, les villages, comme en Silésie, sont misérables : c'est au *servage* qu'il faut attribuer ce choquant contraste.

Ce qui frappa le plus, à Vienne, Guibert, ce fut la Bibliothèque impériale, qu'il juge la plus belle de l'Europe, après celle de Paris, et qui l'emporte même sur celle-ci par le nombre de ses volumes, qui s'élève à douze cent mille. On peut juger du choix d'une partie des livres par l'observation du voyageur, qu'il ne s'y trouve presque pas d'ouvrages modernes.

Dans plusieurs parties de la Hongrie, Guibert trouva le sol excellent, mais communément mal cultivé. Les grandes forêts sont même négligées. De belles prairies, de nombreux troupeaux, avec ses excellens vins et ses riches mines, forment la principale richesse du royaume.

Les détails où entre Guibert sur la Styrie, la Carinthie et la Bosnie autrichienne, pays peu connus, sont précieux. La Haute-Styrie est montueuse, mais il s'y trouve de riches

(1) Sous un gouvernement militaire, la magnificence du prince a dû se porter sur un établissement de cette nature.

vallées. Ses montagnes renferment des mines qui donnent le meilleur fer de l'Europe; il s'y en trouve aussi d'acier. La Basse-Styrie est l'un des pays les plus beaux et les mieux cultivés de l'Europe, et le paysan y est fort aisé. La Croatie, au contraire, est une contrée inégale et montueuse, remplie de friches et de bois; mais cette province, le pays des anciens Daces, qui donnèrent tant d'occupation aux Romains, fournit à l'Autriche d'excellens soldats, sur-tout pour les troupes légères. La Bosnie autrichienne, qu'on appelle le Généralat, et qui forme en grande partie la frontière militaire, n'est pas un meilleur pays que la Croatie : on y remarque un singulier mélange de Morlaques, de Casciens, de Valaques, de Grecs unis et non unis.

Les observations du voyageur sur le caractère d'un prince célèbre à tant de titres, le grand Frédéric, ne sont pas moins intéressantes que ses remarques sur les différens pays qu'il a parcourus: je vais en transcrire quelques-unes, pour qu'on puisse juger de l'énergie et de la concision de son style. En rendant compte de sa première entrevue avec Frédéric, dont le nom seul étoit imposant pour son imagination ardente, il s'exprime ainsi :

« J'avoue que cette fois, je l'ai mal observé; j'étois tout » à ses paroles et au desir d'y répondre. Une sorte de » vapeur magique me sembloit environner sa personne : » c'est, je crois, ce qu'on appelle l'auréole d'un saint, et » la gloire autour d'un grand homme ».

Malgré cette prévention si favorable, Guibert le juge assez sévèrement. En parlant de la singulière mobilité de sa physionomie,

« Elle caresse, dit-il, à droite et menace à gauche : » cette mobilité existe dans son esprit, dans son caractère, » dans une infinité de détails de sa conduite. Jamais il » n'est le même, jamais on ne sait ce qu'il fera. Toujours » cependant ces bizarreries, ces inconséquences ont un » principe : on retrouveroit, en l'observant de près, la » génération d'idées qui l'a fait agir quelquefois en sens con-

» traire : M. d'Argens disoit qu'on n'avoit jamais vu
» d'homme dont les inconséquences fussent plus consé-
» quentes et plus réfléchies ».

Un reproche plus grave que lui fait Guibert, c'est d'avoir exercé, d'une manière indigne d'un grand prince, une vengeance presque puérile sur les possessions du comte de Brühl, lors de l'invasion dans la Saxe : c'est encore de s'être livré à des caprices qui rendoient sa société quelquefois insupportable.

A ces traits, il en ajoute un dernier, à l'occasion duquel il fait une distinction qui décèle un profond penseur.

« On ne sauroit imaginer, dit-il, combien, sur la curio-
» sité de Frédéric II à l'arrivée d'un étranger, j'ai recueilli
» de traits qui me font penser que son ame ne brûle pas
» pour la gloire; car, à mes yeux, il y a cette grande diffé-
» rence entre la vanité et l'amour de la gloire, que la
» vanité est toujours occupée du présent, et regarde sans
» cesse autour d'elle ; tandis que l'amour de la gloire
» s'élance dans l'avenir, et ne voit que la postérité ».

Les observations de Guibert sur le personnel de Joseph II, n'ont pas le même degré d'intérêt que les précédentes.

Observations faites pendant un Voyage des frontières de la Turquie, par la Buckowine, la Gallicie orientale et occidentale, la Silésie et la Moravie, à Vienne, par Joseph *Rohrer*: (en allemand) *Bemerkungen einer Reise von der Türkischen Grænze, etc.... von Jos. Rohrer.* Vienne en Autriche, 1804, in-8°.

Observations faites pendant un Voyage entrepris pour connoître les progrès de l'économie rurale dans la Souabe, les deux cercles du Rhin, la Haute- et la Basse-Saxe, par Ch. *Cranz* : (en allemand) *Bemerkungen auf einer Reise, etc.... von Ch. Cranz.* Leipsic, Baumgaertner, 1804, 2 vol. in-8°.

VOYAGE en Allemagne, et particulièrement le long du Rhin, du Mein, dans une partie du Palatinat, dans le Rhingau, etc.... suivi d'un Vocabulaire anglais et allemand, à l'usage des Voyageurs, par le Dr *Render :* (en anglais) *A Tour through Germany,* etc.... *by Dr Render.* Londres, Lougman et Rees, 1804, 2 vol. in-8°.

Un séjour de huit années que ce voyageur a fait dans les pays qu'il décrit, lui a procuré une connoissance exacte de ces contrées et des moeurs de leurs habitans. Francfort-sur-le-Mein a d'abord frappé ses regards, et dans un premier apperçu, il la dépeignoit comme la ville la plus florissante de l'Europe. Sans porter aussi loin l'exagération sur Hambourg, qu'il a visitée depuis, il la regarde, avec plus de fondement sans doute, comme la ville la plus riche et la plus commerciale, sinon de l'Europe, au moins de toute l'Allemagne. Dans une excursion pédestre qui le conduit à Worms, Spire, Manheim, Heidelberg, etc.... il exalte l'hospitalité des moines, leurs bonnes tables, leurs excellens vins. Ce dernier objet a fait une telle impression sur lui, qu'il a pris la peine de donner une liste complète des différentes espèces de vins du Rhin. Il se borne à donner un apperçu géographique de Coblentz, de Cologne, de la Westphalie. La description qu'il fait de Hambourg, de Brêmen, de Hanovre, etc.... offre plus d'intérêt, sans avoir rien de bien neuf.

OBSERVATIONS minéralogiques et métallurgiques faites pendant un Voyage dans la Hesse, en Thuringe, le long du Rhin et par le territoire de Sayn-Altkirchen, publiées par J. *Jordan,* avec planches : (en allemand) *Mineralogische, Berg-und Hüttenmaennische Reise-Bemerkungen, etc. von J. Jordan.* Goettingue, 1805, in-8°.

VOYAGE en Hanovre, fait dans les années 180*

et 1804, contenant la description de ce pays sous ses rapports politique, religieux, agricole, commercial, minéralogique, etc... le tableau des mœurs et usages de ses habitans; des détails sur la chaîne du Hartz, et les anciennes divinités saxonnes; les extraits du projet de la conquête de l'Egypte, rédigé par Leibnitz et présenté à Louis XIV, et des événemens de la guerre de sept ans; par M. A. B. *Mangourit*, ancien agent diplomatique. Paris, Dentu, 1805, in-8°.

Avant de s'occuper, avec le voyageur, de la ville d'Hanovre et de l'électorat de ce nom, on le suit avec intérêt dans une excursion qu'il a faite à Hambourg: elle offre quelques détails curieux.

La forme de cette ville est presque circulaire, et sa circonférence d'à-peu-près six milles: elle a six portes et quatre entrées par eau, savoir, deux sur l'*Elbe*, et deux sur l'*Alster*. Ses murs sont défendus par des boulevards, par d'autres ouvrages extérieurs et par des fossés profonds. Une ligne appuyée de fortifications s'étend depuis le grand bassin de l'Alster jusqu'à l'Elbe. Dans la longueur d'un mille au-dessus de la ville, et de l'autre côté du bassin au-dessous de la ville, est la citadelle appelée *l'Etoile Léonce*, que les Hambourgeois tiennent pour imprenable. Ce bassin, où l'Alster verse ses eaux, et qui baigne le parapet du Cours, est toujours couvert de félouques. A l'horizon, ses bords sont décorés de maisons de campagne, de monticules et de massifs verts de différentes nuances.

Sur le Cours, il règne un mouvement continuel. Les grosses perruques sénatoriales y contrastent avec la jolie figure, l'élégance de la taille, et l'on peut dire même les graces des filles publiques. Elles n'attaquent jamais ni le citadin, ni l'étranger: celui-ci les reconnoît à un panier de *clisse*, passé à leurs bras. On a assuré au voyageur que

la police étoit très-exigeante pour le port de cette corbeille, et que la négligence de son réglement à cet égard, étoit punie par la détention.

Les édifices publics à Hambourg n'ont rien de remarquable. Les temples, tous d'une architecture gothique, sont ouverts toute la journée: dans quelques-uns même, les libraires étalent. On compte jusqu'à six places de marché dans cette ville. Les hospices y sont nombreux : les plus considérables sont la Maison des Orphelins, dotée d'un revenu de soixante à soixante-dix mille livres sterling; celle des Pauvres Voyageurs qui tombent malades; celle des Marins invalides, où sont encore reçus les veuves et les enfans de ceux qui sont morts au service de la république; une quatrième, où l'on rassemble les pauvres, les aveugles, les estropiés et les vieillards; enfin une cinquième, instituée pour le traitement des maladies épidémiques et varioliques.

Les Hambourgeois donnent à leur ville trente mille maisons, et près de cent quatre-vingt mille habitans. *Fabri* prétend qu'il faut réduire ce dernier nombre à cent mille : le voyageur se range de son opinion.

Le gouvernement est formé du sénat et de trois colléges pris dans la bourgeoisie. Le premier de ces corps a le droit exclusif d'exercer la souveraineté ; les bourgeois ont l'administration assez importante des revenus publics. Suivant le voyageur, les Hambourgeois, tout en se disant libres, sont par le fait sujets du roi de Danemarck, qui même prétend exercer des priviléges jusques dans l'intérieur de leur cité. Ils n'ont ni voix ni séance à la diète de Ratisbonne : ils sont néanmoins soumis aux constitutions de l'Empire germanique, et ils payent la protection de l'empereur d'Allemagne avec une somme de quatre-vingt mille écus.

Pendant les délibérations du sénat, on ferme les portes de la ville. Sa défense consiste en une légion de police de sept cents hommes, un escadron de dragons, et un corps de cavalerie.

Aucune ville du Nord n'est située comme Hambourg, pour faire avec avantage un grand commerce intérieur et extérieur. Par l'Elbe, qui doit son nom à la pureté de ses eaux (*Albis*), le commerce extérieur se fait avec le monde entier; mais le commerce intérieur, qui lui fournit de nombreux marins déjà exercés par des voyages de long cours, s'étend à Lubeck et dans la mer Baltique par le canal de *Trave*, en dépit des entraves du Sund. Toutes les rivières qui se marient à l'Elbe, versent à Hambourg les plus riches productions de la Haute-Saxe, de l'Allemagne, de la Bohême et de l'Autriche. Par la *Havel* et la *Sprée*, les Hambourgeois s'avancent jusqu'au marquisat de Brandebourg, et s'enfoncent même dans la Silésie, la Moravie et la Pologne. Les opérations commerciales, avec quelque activité qu'elles soient suivies, ne rendent les négocians de Hambourg ni étrangers aux sciences, ni indifférens aux plaisirs. Des sénateurs, des magistrats, des banquiers, des navigateurs hambourgeois ont fait, dit le voyageur, plus d'un voyage avec l'ame et les volontés d'Anacharsis. Grand nombre de négocians de Hambourg ont recueilli d'abondantes et de riches moissons dans d'autres champs que ceux du commerce et de l'industrie. Ce jugement que porte le nouveau voyageur sur les Hambourgeois se rapproche bien de celui de Risbeck.

La ville de Hanovre contraste singulièrement avec celle de Hambourg, pour le mouvement dans les rues, les places, les marchés, et pour l'activité des habitans; mais elle l'emporte sur elle par les édifices publics. La partie neuve du château électoral, le palais de la princesse de Galles, celui de la régence d'Etat, sont construits en pierres de taille, et prouvent que le pays n'est pas dénué de bons architectes. Le gothicisme, à la vérité, étoit empreint sur presque toutes les constructions des particuliers; mais depuis vingt ans, la ville de Hanovre se meuble de maisons bâties dans le goût moderne. Mais c'est principalement la nature qui a tout fait pour cette ville; la vue de ses dehors présente l'aspect le plus pittoresque. Outre que

les maisons sont entrecoupées de plantations de tilleuls et de peupliers, on croiroit, en approchant d'Hanovre, voir une forêt où sont éparses des habitations, si ses clochers, revêtus de lames d'airain, ne rappeloient pas l'idée d'une cité bien décorée d'édifices. Ce qui lui donne encore une apparence riante et champêtre, ce sont les vastes et belles prairies dont elle est environnée. La Léna ne traverse pas seulement la ville; elle se replie en quelque sorte autour d'elle dans son cours sinueux. A une demi-lieue d'Hanovre, la nature a ménagé une promenade charmante, appelée le *Linden* (de tilleuls), du nom d'un tertre où les cabanes se dérobent sous l'épaisseur des bocages.

Le théâtre allemand a paru au voyageur assez peu fréquenté; mais on lui assura, que dans les temps ordinaires il étoit rempli. On y joue des pièces françaises, soit opéras, soit comédies. La partie musicale, quoiqu'exécutée par des virtuoses de beaucoup inférieurs à ceux de notre Académie impériale de Musique, lui semble marquer un caractère et observer un ensemble qu'il n'avoit pas trouvé à Paris. Il en attribue la cause à ce que *les récitatifs de l'opéra allemand ne désenchaînent pas les anneaux de la musique vraiment céleste de Mozart et autres grands compositeurs de l'Allemagne, et la fortifient au contraire.*

Les promenades, les maisons de plaisance des environs de la ville d'Hanovre sont dans l'ancien genre, quelques-unes de celles-ci d'un goût très-bizarre. A l'appui de cette observation, le voyageur fait la description du parc du château électoral d'*Herrenhauzen*, où il n'y a rien de bien remarquable que la gerbe du bassin du centre, plus grosse que celle du grand jet de Saint-Cloud, sans atteindre à la même hauteur. Les jardins de la maison de campagne du feld-maréchal de *Walmoden*, avec de tristes charmilles dans certaines parties, offrent néanmoins dans plusieurs autres des points de vue bien ménagés, des mouvemens de terrein très-heureux.

Si les arts n'ont pas fait de grands progrès à Hanovre, l'instruction publique, au contraire, y est très-avancée,

et l'on y a attaché de beaux établissemens. Tel est d'abord le *Séminaire des Maîtres d'école :* on a su y réunir à l'instruction morale et littéraire, l'instruction pratique ; il embrasse, dans deux divisions, l'enseignement des deux sexes, depuis huit jusqu'à quinze ans. L'instruction pratique y consiste à enseigner aux jeunes filles, à coudre, filer, tricoter, etc.... ; aux jeunes garçons, à greffer, inoculer, etc.... Cet établissement qui, dans la ville d'Hanovre, s'appelle l'*Ecole de la Cour*, a été étendu dans tout l'électorat, et même dans toute l'Allemagne, sous le nom d'Ecoles *Sextriennes*, par l'université de Goettingue.

Dans les écoles mitoyennes ou secondaires, on agrandit l'instruction littéraire des premières études : on y enseigne la géographie, l'histoire, le dessin, le français, l'anglais, et les élémens de géométrie et de technologie. Dans les lycées, écoles du troisième ordre, et qui sont au nombre de seize, les étudians sont conduits successivement au degré de connoissances nécessaires pour pouvoir profiter avec fruit des leçons données dans les cours de l'université de Goettingue. Dans les écoles du second et du troisième degré, on n'a point oublié de faire marcher avec les autres études, celle des langues latine, grecque, hébraïque, et l'étude des antiquités.

A ces établissemens, dont la direction est confiée à des hommes habiles, il faut ajouter les Prytanées d'Hanovre et de Lunébourg, exclusivement réservés aux enfans des nobles, mais qui sont gouvernés, quant à l'instruction, par de savans roturiers. Outre ces deux Prytanées, il en est un autre qui n'a été établi qu'en 1796, par l'électeur actuel, sous le nom de *Georgianum*, pour les fils de la noblesse hanovrienne, à la place de l'ancienne institution des pages de l'électeur. La somme qui étoit affectée à l'entretien de vingt pages, a suffi pour l'éducation très-soignée de soixante élèves. Cet établissement est divisé en quatre classes : les deux premières, nommées fondamentales, préparent les élèves de dix à quatorze ans ; les deux autres achèvent l'enseignement des élèves destinés à des fonctions

civiles ou militaires. Il faut lire dans l'ouvrage même, les détails où le voyageur est entré sur une institution qui a fait succéder à une éducation toute militaire, une institution propre à rapprocher des sciences utiles et agréables, les descendans de ceux qui les avoient méprisées comme indignes de leur naissance. Dans son régime, le *Georgianum* a beaucoup de rapports avec notre ancienne Ecole militaire, si ce n'est que les élèves y sont préparés aux fonctions civiles comme aux emplois militaires.

L'*Université de Goettingue*, où se trouve le complément de l'instruction publique, a été instituée par George II en 1734. Elle embrasse toute sorte d'enseignement, et l'on y compte quarante-deux professeurs, dont la plus grande partie est composée d'étrangers; excellent système, dit le voyageur, dans une petite contrée, de tirer d'ailleurs les sujets les plus recommandables : aussi s'honore-t-elle d'un grand nombre de savans célèbres, morts ou existans.

Le *Séminaire philologique*, sous l'inspection immédiate de l'université, sert à former des instituteurs pour les lycées. L'université, avec quelques savans du pays, est le noyau des membres résidens de l'*Académie royale de Goettingue*. Les académiciens non résidens, au nombre de plus de deux cents, ont été choisis dans toutes les parties de l'Europe savante et littéraire.

Indépendamment des secours que toutes les branches des sciences et des arts tirent de l'université de Goettingue et de son académie, il s'est établi dans la ville de Zell des écoles de chirurgie justement célèbres. Les sciences directement et indirectement relatives à l'art de l'artilleur et de l'ingénieur sont enseignées dans une école de la ville d'Hanovre. Il s'est formé dans cette dernière ville, une société d'histoire naturelle sur une base que, dans l'opinion du voyageur, il seroit peut-être avantageux d'adopter pour chaque division militaire de la France. Les travaux de cette société sont circonscrits dans la Basse-Saxe, et les indigènes ou les savans qui s'y sont fixés y sont les seuls admis. Ce n'est, suivant lui, que par un semblable réglement qu'on peut

parvenir à bien exploiter un certain espace, et à bien connoître tout ce qu'il renferme d'utile et de curieux. L'admission des étrangers, ajoute-t-il, n'est profitable à la science que dans les grandes académies, et pour les objets d'un intérêt général. Le progrès des lumières, dans l'électorat, n'en a pas fait faire beaucoup à la salutaire pratique de l'inoculation : elle est repoussée sur-tout dans la classe la plus nombreuse du peuple. La vaccination, au contraire, s'y est introduite avec beaucoup de facilité. La découverte de Galvani a attiré l'attention des professeurs et des savans de Goettingue : plusieurs s'en occupent comme d'un objet intéressant; mais ils n'y apportent pas les mêmes soins, ils n'y attachent pas la même importance que nous le faisons à Paris.

La science ne s'établiroit point à demeure dans un pays, comme l'observe judicieusement le voyageur, sans le secours des bibliothèques publiques. On distingue celles de Goettingue et d'Hanovre. L'édifice qui renferme celle-ci est fort décent. Elle est ouverte deux fois par semaine : les habitans sont trop peu nombreux pour qu'elle le soit tous les jours. Leibnitz fonda cette bibliothèque en faisant don de la sienne, et il en conserva le dépôt jusqu'à sa mort. Trois vastes armoires et douze grandes caisses suffisent à peine pour contenir ses manuscrits. L'un des plus curieux, est le vaste plan de la conquête de l'Egypte, composé en langue latine par ce savant universel. Ce plan est immense : le voyageur nous en a donné la table analytique : il y a joint la lettre contenant la proposition de ce plan, adressée par Leibnitz au ministre des affaires étrangères, M. de Pompone, avec la réponse de ce ministre; et un mémoire envoyé par ce philosophe à Louis XIV lui-même. L'envoi de la lettre et du mémoire avoit précédé l'invasion de la Hollande. « Avec quel art admirable, dit » le voyageur, voulant sauver la Hollande d'une destruc- » tion que ses contemporains jugeoient alors presque iné- » vitable, cet adroit et éloquent logicien présente à l'ima- » gination de Louis XIV, avide de tous les genres de gloire,

» une contrée lointaine comme cachant dans ses débris le » sceptre du monde » !

Les diverses sortes d'instruction répandues dans l'électorat d'Hanovre, sont véritablement étonnantes, quand on les rapproche du peu d'étendue et de la pauvreté de ce pays : *mais aussi*, dit ingénieusement le voyageur, *n'est-ce pas lorsqu'on est pauvre que l'instruction sert davantage ?*

Depuis que les électeurs d'Hanovre sont devenus rois d'Angleterre, le gouvernement de l'électorat est confié à une régence composée de sept ministrès, dont quatre résident dans la capitale. Le cinquième, chef de la justice, de la police et de la haute-cour d'appel, a sa résidence à Zell, où siége cette cour. Le sixième, président du collége des comtes et des nobles, est à la tête de la régence subordonnée des duchés de Brême et de Verden. Le septième se tient auprès de l'électeur-roi, avec une suite de conseillers et de secrétaires d'ambassade.

La régence est investie des pouvoirs régaliens : elle décide de tout ce qui n'est pas de la compétence des pays d'états, et communique avec leur assemblée, comme feroit l'électeur lui-même. Sa surveillance s'étend sur toutes les branches du gouvernement, dont chacune aboutit à un département administratif. On a établi dix-sept divisions de ce genre : leurs chefs, après l'examen des affaires, les rapportent à la régence, et en provoquent souvent les décrets.

Trois régens ou ministres sont chargés du département des relations extérieures. Ils envoient près de la diète de l'Empire et dans différentes cours de l'Europe, des agens accrédités sous différens titres, suivant le rang de ces cours et la nature de leur mission. La régence entretient encore des agens commerciaux à Augsbourg, Amsterdam, Brême, Hambourg et Wetzlar.

L'électeur nomme ses ministres ou régens, et peut les destituer ; mais il use rarement de ce pouvoir. George III ne les choisit que parmi les nobles.

Outre la régence subordonnée établie à Stade pour les

duchés de Brême et de Verden, il en est encore deux autres également subordonnées à la régence principale; l'une pour le duché de Saxe-Lawembourg, l'autre pour la principauté d'Osnabruck. La première siége à Ratzcbourg, la seconde à Osnabruck même.

Hanovre a des Etats qui se composent des prélats, de l'ordre équestre et des magistrats des villes: ils forment trois ordres dans le rang qu'on vient d'énoncer. Il n'y a pas lieu de croire que ces Etats se forment jamais en *Etats-généraux* de tout l'électoral: vraisemblablement ce sont seulement des *Etats provinciaux*, à-peu-près semblables à ceux qui existoient en France dans les provinces de *pays d'Etats*. Le voyageur ne s'est pas expliqué nettement à cet égard; mais la nature des Etats du Hanovre, telle que je viens de l'indiquer, paroît se déduire de ce qu'à l'article des finances, il ne parle, comme on le verra, que d'*Etats provinciaux*.

Le peuple n'est pas malheureux dans le Hanovre, dit le voyageur, parce que le peu d'opulence et d'étendue du pays, rapproche toutes les conditions (1).

Le devoir des Etats est de veiller au maintien des franchises et libertés du pays, à la conservation des priviléges accordés par les électeurs à chaque ordre, soit par *grace et bonté*, soit par *justice et nécessité*. Ils doivent également veiller à l'observation régulière et constante des loix, et à l'administration fidelle des recettes.

Le pouvoir du prince sur la détermination des Etats, ne peut être que d'*influence*, et encore d'une influence très-incomplète. Il n'oseroit établir un impôt sans leur consentement, et bien moins encore contre leur vœu. A cette sauve-garde, il faut ajouter que parmi ses droits, le peuple compte celui de conserver la constitution de l'Empire ger-

(1) Ce rapprochement ne me paroît guère se concilier avec les distinctions dont jouit l'ordre Equestre, avec les contributions en argent, grains et corvées dont la classe des paysans, comme nous le verrons, est exclusivement chargée.

manique, et que ce droit est appuyé par le voisinage de la Prusse.

Lorsqu'une loi est insuffisante, ou que le produit d'un impôt est trop foible pour remplir le but proposé, l'initiative appartient également au Prince et aux Etats ; c'est-à-dire que l'électeur peut provoquer l'opinion des Etats, de même que les Etats peuvent recourir à l'électeur, pour obtenir la faculté de s'occuper de cet objet. Si les Etats refusent, la demande ne peut plus être reproduite : s'ils accordent, l'électeur, ou plutôt la régence sanctionne ; alors la loi est faite, promulguée, exécutée. Constitutionnellement parlant, dit le voyageur, le roi d'Angleterre est respectivement à l'électorat d'Hanovre, ce qu'est le roi de Prusse pour le comté de Neuchâtel, et le roi d'Espagne à l'égard des trois Biscayes.

Les justiciables de Hanovre ne sont soumis qu'à deux degrés de juridictions, celle des villes et des seigneurs, et celle des cours provinciales : cet ordre existe de toute ancienneté. Dans les cours, les frais sont assez peu de chose ; dans les justices du premier degré, il n'en est pas de même, et les vexations des officiers ministériels ont souvent excité des murmures, et donné naissance à des écrits imprimés, qui ont eu l'effet de rendre la régence plus circonspecte dans la promotion des juges de première instance.

Cette régence est composée d'hommes estimables : elle sent toute l'importance d'une justice bien administrée, puisqu'elle a placé l'un de ses membres assez près d'elle, pour qu'elle puisse en observer le cours, mais dans un éloignement suffisant pour que le tribunal auquel il préside jouisse d'une indépendance nécessaire. Il réside, comme on l'a vu, à Zell, parce que cette ville est le siége de la haute-cour d'appellations, à laquelle toutes les juridictions ressortissent. Ce tribunal suprême, placé à dix lieues de l'œil du gouvernement, est obligé, dans certains cas difficiles seulement, d'en référer à la régence par l'intermédiaire de son président. Les fonctions de ce chef de la

justice se rapprochent assez de celles du grand-juge en France. Ce magistrat voyage de temps à autre dans l'électorat, pour y inspecter l'administration de la justice. On raconte de M. *de Wrisberg*, président de la haute-cour de Zell sous le règne de George II, que ce prince, qui aimoit assez les paisibles bruyères de son berceau, pour les préférer quelquefois aux délices de la cour anglaise, lui dit un jour : « Comment se fait-il que je perde tous mes procès » à votre tribunal? — Sire, répondit le chef de la justice, » c'est que votre majesté a toujours tort. — M. de Wrisberg, » repartit le roi, vous venez de parler en magistrat ».

Les émolumens des juges hanovriens sont modiques, et se perçoivent sur les plaideurs; mais comme dans les cours provinciales, l'état de juge, le plus élevé après celui de régent, n'est exercé que par des personnes qui ont reçu une éducation libérale, les épices sont fort modérées. A l'égard des juges ruraux, comme la plupart sont des cultivateurs, ils s'attachent beaucoup plus à propager les progrès de l'agriculture dans leurs cantons, qu'à les stériliser par la chicane : ce sont plutôt des conciliateurs que des gens de justice.

Dans le Hanovre, la série des peines est communément en harmonie avec la nature des délits, et les châtimens sont assez légers. La réprimande, l'amende, la détention dans une maison de correction, ou plutôt d'amélioration, telle que la maison de détention de Zell, et plusieurs autres, la prison ou les travaux publics pour des mois, des années, rarement pour la vie, tels sont les châtimens les plus ordinaires. Mais quoique la peine de mort soit généralement réservée aux assassins, l'humanité souffre de ce qu'en certains cas elle est appliquée aux coupables de vol, dans une contrée où les crimes de cette espèce sont rares, parce que le caractère de ses habitans est doux (1) : elle y souffre aussi

(1) C'est tout ce que le voyageur nous apprend sur le caractère moral des habitans du Hanovre : sans doute qu'il ne diffère pas assez de celui des Allemands en général, pour donner matière à des observations particulières.

de l'usage du supplice de la roue, quoiqu'il soit toujours précédé de la strangulation : elle y souffre peut-être davantage de ce que la torture préparatoire y est encore ordonnée. Ces vices de la jurisprudence criminelle, dans le Hanovre, sont un peu modifiés par le droit qu'a la régence de délibérer sur les jugemens à mort, et par celui que lui a délégué l'électeur, de faire grace.

Les loix romaines, le droit public, les constitutions de l'Empire, les bulles des empereurs et les constitutions particulières aux diverses provinces qui composent l'électorat, sont autant de bases sur lesquelles les magistrats politiques, civils et criminels établissent leurs jugemens.

La haute police de l'électorat est sous la direction d'un département siégeant dans la capitale. Son importance en a fait confier le timon au président de la régence. Les cas où il a été nécessaire de la mettre en mouvement, ont été jusqu'à présent fort rares. Les émeutes populaires n'ont jamais un caractère bien décidé. Jamais les dissensions entre les cultes n'ont été alarmantes pour le département de la haute police, par l'attention qu'il a eue de les empêcher de se dominer l'une l'autre, ou de se coaliser. Quant à la police judiciaire et municipale, elle est purement civile. Jusqu'ici les officiers ministériels ont suffi pour l'exécution des mandemens des magistrats, parce que depuis long-temps la loi s'est enracinée avec les habitudes : il est très-rare que ces agens d'exécution aient requis l'assistance de la force armée.

On ne connoît dans l'électorat d'Hanovre que deux religions, la judaïque et la chrétienne. Celle-ci se divise en croyance romaine, calviniste et luthérienne.

Avant la réunion du pays d'Osnabruck à l'électorat, les Juifs étoient les plus nombreux après les Luthériens. Ici, comme par-tout ailleurs, tout ce qui est commerce et industrie est de leur ressort. Ils font la banque dans les grandes villes; beaucoup tiennent des boucheries dans les petits villages. Leurs enfans participent au bienfait de l'instruction publique.

S'il se trouve encore quelques catholiques romains dans le Hanovre proprement dit, ils sont vingt fois moins nombreux qu'il y a un siècle. Ce n'est pas qu'ils aient émigré du pays, mais tous les grands propriétaires ont adopté peu à peu la religion du prince. A Osnabruck même, où le catholicisme romain balançoit tellement le protestantisme, que par le traité de Westphalie, l'occupation de l'évêché de la ville alternoit entre les catholiques et les protestans, le catholicisme engloutira bientôt la croyance romaine. Déjà même l'alternat pour l'évêché a disparu.

Quant au calvinisme, à peine en parle-t-on dans le Hanovre proprement dit.

C'est donc la croyance luthérienne qui domine dans l'électorat. L'électeur en est le chef; en son absence, le second ministre d'état. Ce ministre préside le consistoire et surveille en même temps les autres sectes. Tout ce qui émane de ce consistoire, annonce l'esprit de tolérance et un caractère de modération. Les priviléges dont jouit la communion de Luther, ne sont pas, pour ses ministres, un titre qui les autorise à persécuter ou même à harceler les autres croyances. Ils ont hérité d'une partie des biens des catholiques; mais la destination des aumônes n'a pas changé en changeant de distributeurs. Les revenus des pasteurs luthériens suffisans pour les maintenir dans une aisance honnête, sont trop modiques pour les corrompre: ils les emploient à l'étude des sciences et des lettres, à la pratique des vertus sociales et domestiques, à l'entretien modeste, à l'éducation de leurs familles. De tout le monde chrétien, dit le voyageur, ce clergé est peut-être celui qui s'honore le plus par ses mœurs, sa simplicité, son instruction et son civisme. L'instruction publique, néanmoins, n'a pas été primitivement confiée aux ministres luthériens: ils concourent seulement, avec les laïques, à l'éducation nationale. La majeure partie des biens que possédoit le clergé romain avant la réforme, est affectée aujourd'hui à l'entretien de l'université de Goettingue, du lycée d'*Hefeld* et de plusieurs institutions publiques. Les produits de

quelques grands bénéfices sécularisés ont été appliqués à la récompense du mérite.

Cette destination d'une partie des revenus publics conduit naturellement à parler des finances de l'électorat.

La recette, dont le mode de perception est simple et presque sans frais, provient, 1°. d'impôts sur les terres, et de contributions sur les paysans, en argent, grains et corvées; 2°. d'une capitation graduelle, suivant les classes; 3°. d'un droit sur le bétail; 4°. des baux des moulins, dîmes, péages, douanes, octrois, forêts, véneries et pêcheries; 5°. du produit des salines, charbons de terre et tourbes; 6°. des mines du Hartz; 7°. du monnoyage; 8°. des postes aux lettres, aux chevaux, et des voitures publiques; 9°. des perceptions sur les consommations et le luxe.

Ces différens produits entrent dans la caisse des Etats provinciaux, qui prélèvent sur ces deniers, 1°. les gages des baillis et des employés; 2°. les dépenses de construction et de réparation des bâtimens publics; 3°. les frais d'aménagement et de police des forêts, dont la conservation est tellement regardée, en général, comme une science, par toute l'Allemagne, que particulièrement dans le Hanovre, personne ne peut prétendre à une place d'intendant des forêts, si, pendant trois ans, elle n'a fait un cours de cette étude à Goettingue; 4°. les dépenses des ponts et chaussées; 5°. le service des fondations; 6°. les fonds pour l'administration de la justice et de la police dans chaque bailliage; 7°. les dépenses propres aux Etats provinciaux.

Le surplus est ensuite versé par les receveurs particuliers de chaque province d'Etat dans la caisse de la chambre des finances de l'électorat, après avoir préalablement soumis les bordereaux à la vérification de cette chambre, image des anciennes chambres des comptes de France.

La caisse de la chambre des finances est sous la direction de la régence. Les uns assurent que tous les fonds en sont dépensés dans le pays; d'autres prétendent que l'électeur en retire, toutes dépenses prélevées, trois ou quatre millions par an. Ce qu'il y a de certain, c'est l'application en total

ou en partie de ces fonds, 1°. aux frais d'administration du gouvernement; 2°. à l'entretien de la cour d'Hanovre, des châteaux, haras, écuries, parcs, jardins, domaines électoraux, et maisons des princes de la couronne pendant leur résidence; 3°. aux gages et appointemens des colléges d'état, des tribunaux et corps administratifs; 4°. aux contributions du corps germanique; 5°. aux appointemens des agens diplomatiques; 6°. aux institutions publiques; 7°. aux impositions des chaussées à la charge de l'électorat; 8°. aux pensions sur l'Etat; 9°. au service de l'intérêt de la dette publique qui, contractée pour supporter la guerre de sept ans, n'est pas encore éteinte; 10°. à une partie considérable de la solde et de l'entretien de l'armée, l'électeur, dit-on, fournissant l'autre avec les deniers de son domaine.

Cette armée, tant en cavalerie, dragons et infanterie, qu'en artilleurs, officiers et soldats du corps du génie, est de 17,381 hommes de troupes réglées; les milices montent à 5,500 hommes. L'armée soldée est toute composée de naturels du pays : les milices le sont de vétérans qui ont vingt-cinq ans de service. L'organisation, l'équipement, et l'habillement sont les mêmes pour les milices que pour les troupes de ligne. Quoique les grades distingués y soient en général affectés à la noblesse, on y compte plusieurs généraux et beaucoup d'officiers plébéïens. Il n'y a point dans le Hanovre d'hôpitaux militaires : l'hôpital civil de la capitale, parfaitement tenu, y supplée. La totalité des invalides se monte à 7,000. Ceux qui sont réunis à *Munder* y sont soumis à la discipline militaire, soldés et vêtus aux frais de l'Etat. Leur paie est plus forte que celle des invalides qui sont disséminés dans l'électorat. Les soldats parviennent à la vétérance de retraite après vingt ans de service, ou lorsqu'ils sont infirmes ou blessés; alors ils reçoivent une pension suivant leur grade. Le caractère du soldat hanovrien est celui du soldat allemand. L'officier, en général, se distingue par son instruction, sa courtoisie, sa tenue. L'électeur n'a point institué d'ordre militaire.

Les récompenses consistent en présens, gratifications, grades et pensions.

La fabrique d'armes d'*Herzberg*, la seule qu'il y ait dans l'Hanovre, jouit d'une grande réputation en Allemagne. La fonderie des pièces d'artillerie est placée sur un des glacis de la ville d'Hanovre. La fabrication de la poudre est libre.

La population de l'électorat est supposée de huit à neuf cent mille ames. C'est à-peu-près quinze cents habitans pour un mille carré d'Allemagne. Cette estimation n'est que conjecturale, car la régence paroît ignorer le nombre des familles agricoles et la quantité d'arpens mis en culture. Il passe néanmoins pour constant que la moitié du Hanovre est en friche. Le duché de Saxe-Lawembourg est la seule province de l'électorat qui soit entièrement cultivée. On attribue cet avantage à une convention passée entre les seigneurs et les communes. Celles-ci, pour prix de la renonciation qu'elles firent de leur droit de pâture dans les forêts, obtinrent l'exemption de la dîme sur les terres qu'ils cultivoient déjà, et une nouvelle portion de terre incontiguë à leurs domaines. Les seigneurs y gagnoient le repeuplement et le bon état de leurs forêts. Le voyageur estime que la partie cultivée de l'électorat peut se diviser en cinq portions, la première tenue en pâturages ; la seconde cultivée en froment, seigle et sarrasin ; la troisième en orge; la quatrième en avoine ; la cinquième en fèves et pois.

En traversant les bruyères, les tourbières, et les marais trop fréquens, on s'apperçoit, dit-il, que la classe nourricière a peu conquis sur les landes : on s'en afflige en voyant beaucoup de terres noires qui n'attendent que des familles *immigrantes :* il en remarqua de marneuses, d'argileuses et de sablonneuses, dont le mélange, opéré avec intelligence, rapporteroit de riches moissons. Quelques entreprises heureuses, faites dans ces terres marécageuses par des particuliers qui, au moyen de profonds fossés, en ont formé de bons pâturages, devroient encourager les dessè-

chemens, beaucoup plus nécessaires dans le Hanovre que les irrigations. La plus grande partie des terres, en effet, n'est stérilisée que par la stagnation des eaux. Outre les productions ci-dessus, qui tiennent la principale place dans l'agriculture du pays d'Hanovre, on récolte un peu de maïs et d'épautre, des pommes-de-terre, du chanvre, et sur-tout du lin.

Les champs et les jardins donnent en abondance différentes espèces de choux et de raves, et du céleri aromatisé comme celui d'Italie. L'hortolage des environs de la ville d'Hanovre s'exporte jusque dans le pays d'*Hildesheim*.

Les fruits à noyau, non plus que les poires, ne sont ni aussi variés, ni aussi gros, ni aussi parfumés que ceux de la France. La pomme, au contraire, est d'assez bon goût. La vigne ne donne son fruit que pour la table, encore est-il rarement bien mûr.

Les jardins royaux d'*Herrenhauzen*, et de quelques particuliers riches, produisent des ananas et des melons d'eau.

Le gros bétail est d'une grandeur médiocre dans le Hanovre; mais le bœuf est d'un goût parfait, et le cochon excellent : on peut en juger par la réputation du bœuf d'Hambourg et des jambons de Westphalie. La chair du mouton de montagne est très-estimée; mais cette bonne qualité de la chair n'influe pas sur celle des laines.

Dans la distribution des cultures, le lot considérable échu aux pâturages, et le grand produit de l'avoine, font de l'électorat de Hanovre, et du comté de *Hoya* sur-tout, un pays de cavalerie. Les paysans ont tous des attelages de quatre et de six chevaux, remarquables par la beauté, la vigueur, la hauteur de taille, l'élégance des formes. Les postes en sont abondamment fournies. Il est remarquable que le croisement des races du Nord avec celles du Midi, n'a jamais réussi dans le Hanovre. La plus belle et la plus franche génération du pays a été produite par des étalons issus des haras du pays.

Le lainage est de la plus basse qualité dans l'électorat, soit parce que les pâturages ne sont pas généralement bons,

soit parce que les moutons sortent d'une race de brebis dont le poil est dur et gros comme celui des chèvres. Depuis quelque temps on s'occupe de l'amélioration de l'espèce. Le gouvernement et les propriétaires ont tiré de la Haute-Saxe des béliers descendus des *mérinos*. Les laines provenues de ce croisement sont fines, soyeuses, et le disputent à celles de l'Angleterre et de l'Espagne.

L'industrie, dans le Hanovre, n'a pas atteint, pour les arts les plus utiles sur-tout, à un certain degré de perfection. Les toiles, presque toutes de lin, sont de beaucoup inférieures à celles de la Prusse et de la Frise. Les draps, d'une qualité commune, ne servent qu'à habiller le pauvre peuple et l'armée. Les papeteries ne sont pas comparables à celles de la Hollande et de la France. Les tanneries, dont quelques-unes seulement ont quelque réputation, ne donnent, en général, soit défaut de préparation, soit mauvaise qualité des eaux, soit nature des peaux, que des cuirs inférieurs, dont moitié sert à la consommation du pays, et dont l'autre s'écoule dans la Saxe et dans la Belgique. Les verreries sont dans un état moyen de perfection; mais, pour les ouvrages en fer, en cuivre, en laiton, l'on travaille aussi bien, et peut-être mieux qu'en France, en ce qui appartient au simple mécanisme. L'orfévrerie, la joaillerie, la passementerie, la sellerie, dans la ville d'Hanovre sur-tout, sont loin d'être dépréciables. Le voyageur a vu de l'argenterie dont les formes étoient très-élégantes. L'art de monter les diamans est porté plus loin qu'en Italie et en Espagne, mais pas au même degré qu'à Paris. Les ouvriers hanovriens excellent sur-tout à façonner l'ambre jaune. Enfin, l'école d'industrie du sexe à Hanovre, fournit, en broderie, de très-beaux ouvrages.

L'agriculture étant négligée dans le Hanovre, l'industrie y manquant d'encouragemens, cette contrée n'ayant aucune porte maritime de quelqu'importance, il ne faut pas y chercher un grand commerce. Les chevaux, les bestiaux, la cire, le plomb, les laines, les peaux, les sels, de Lunebourg sur-tout, sont les objets d'exportation les

plus considérables. On tire encore de Hanovre, de l'avoine, de l'orge, du colsat, du fil, le fer et le cuivre du Hartz; la tourbe du duché de Brême; du merrain, des planches, de petites mâtures, et quelques courbes. Ces derniers objets sont vendus aux marchands des villes anséatiques et maritimes.

Les richesses naturelles du Hanovre proviennent de la mer qui le baigne, des rivières et des ruisseaux qui l'arrosent, du gibier de ses forêts, de sa houille, de ses salines, de ses mines et de ses eaux minérales.

Chaque marée apporte régulièrement sur le rivage, près de Stade, du bois flottant (treib-holz) en bûches de différens équarrissages. Il est brun, noir, bitumineux: on peut appercevoir encore ses couches concentriques, mais il est difficile d'en reconnoître l'espèce. Ce qui porte le naturaliste M. *Blumenbach* à croire que c'est un véritable bois fossile, c'est que dans plusieurs échantillons qu'il possède, il a trouvé du prussiate natif, ocre bleue de fer ou bleu de Berlin.

Les rivières et les ruisseaux fournissent, dans une grande abondance, des barbeaux, des perches, des carpes, des brochets, des anguilles monstrueuses et de petites truites.

Dans les forêts de l'électorat qui sont bien soignées, outre les sangliers et les cerfs qui, moins nombreux qu'autrefois, donnent moins de trouble aux cultivateurs, il se trouve beaucoup de chevreuils et de lièvres d'un goût exquis. Le lapin, qui ne se plaît point dans un sol humide, est plus rare.

Malgré le bon aménagement des forêts, la cherté du bois a excité à la recherche de la houille: on en a découvert en plusieurs endroits. La principauté d'Osnabruck en a deux minières, dont le produit est fort profitable. On compte plusieurs salines dans l'électorat.

C'est dans la chaîne du Hartz, qui n'offre aujourd'hui qu'une très-petite partie de l'ancienne forêt *Hercynie*, que sont les mines du Hanovre. Elles sont connues et mises en élaboration depuis le sixième siècle. Les temps de leur

grande prospérité sont passés. Elles rendoient prodigieusement sous le règne de l'empereur Othon au seizième siècle. Des filons trop courts ramenèrent pour quelque temps leur ancienne richesse. Les substances métalliques qu'on y trouve encore aujourd'hui, mais dans une quantité beaucoup plus foible, sont le fer, le cuivre, le plomb, le zinc, l'arsénic, l'argent, et même un peu d'or. Ces substances sont communément enveloppées de soufre, dont on les dégage au moyen de grands tours. Il s'y trouve aussi de l'antimoine, du nikel, de la molybdène, mais en très-petite quantité. Le cobalt s'y exploite, sans qu'on ait su jusqu'ici en tirer du piment bleu (smalt), dont la Haute-Saxe et d'autres pays tirent de grands profits.

Il est remarquable que dans toute cette chaîne du Hartz, dont la partie la plus élevée, le *Brocken*, ne l'est pas de plus de 545 toises au-dessus de la mer Baltique, on n'a découvert aucune source minérale. Le pays d'Hanovre n'en est pas moins abondamment pourvu d'eaux de cette nature. Celles qui ont le plus de célébrité, peut-être par l'habitude prise de les fréquenter, sont celles de *Pyrmont*. Les eaux minérales de *Limmer*, tout aussi célèbres, parce qu'on assure qu'elles coulent de la même source, n'attirent pas autant de malades ou de gens qui croient l'être.

Ceci conduit à parler de la température du pays d'Hanovre, et de l'influence qu'elle a sur la constitution des habitans.

Elle est extrêmement variable. Les hivers sont souvent très-rigoureux; dans le temps même des grandes chaleurs il y a des jours glacés. A l'approche des crépuscules et des aurores sur-tout, on est saisi par leurs vapeurs et par leurs rosées. Le nord-ouest règne généralement pendant la saison froide; le vent d'est au printemps; le sud-ouest l'été. On perd ses dents de bonne heure. Les maladies les plus communes sont les fièvres nerveuses et intermittentes, les phthisies, les apoplexies, les paralysies. Les épidémies sont de nature arthritique et rhumatismale. La consomption est la cause de mort la plus générale. Le voyageur est porté à croire

que l'usage fréquent ou immodéré du thé, de l'eau-de-vie de grains, des liqueurs fortes, des viandes, et peut-être du choux fermenté, contribue, avec l'inconstance du climat, à la fréquence de ces maladies. Le meilleur préservatif, suivant lui, est d'éviter les suppressions de transpiration, de se mettre en garde contre les vapeurs ou le froid de la nuit, de vivre sobrement, sur-tout dans la saison des fruits et aux passages des équinoxes.

Une affectation de néologisme, un excessif emploi au figuré des termes techniques des arts, de la recherche dans l'expression, qui n'est pas toujours dirigée par le bon goût, se font trop fréquemment remarquer dans le style de l'auteur de cette relation. Il y a quelquefois aussi de l'obscurité dans sa manière d'énoncer ses idées. Enfin, il lui échappe de graves erreurs, comme lorsqu'il fait apporter en Angleterre la charte Normande et la clameur de *haro* par les Saxons.

Malgré ces défauts, que l'auteur pourroit aisément faire disparoître dans une nouvelle édition, sa relation, au total, est, comme on a pu le voir, instructive et intéressante.

Après avoir indiqué les Voyages qui embrassent tout à-la-fois différentes parties de l'Allemagne, je passe aux relations où l'on s'est borné à faire connoître particulièrement l'Autriche, la Saxe et la Prusse.

ARCHIDUCHÉ D'AUTRICHE ET ROYAUME DE BOHÊME.

TABLEAU de la constitution physique des Etats Autrichiens, par Benoît-François *Hermann* : (en allemand) *Abriss der physikalischen Beschaffenheit der Oesterreichischen Staaten, von Bened. Franc. Hermann*. Pétersbourg et Leipsic, 1782, in-8°.

HISTOIRE détaillée du Voyage du pape Pie VI de Rome à Vienne, et de Vienne à Rome,

A. F. *Bauer :* (en allemand) *Ausführliche Geschichte der Reise des Pabst Pius VI von Rom nach Wien, und von Wien nach Rom.* Vienne, 1782-1783, 3 vol. in-8°.

DESCRIPTION de Vienne, par *de Lucas :* (en allemand) *Beschreibung*, etc. *durch Lucas.* 1785, in-8°.

RELATION de l'Empereur *Joseph II*, sur ses voyages dans les pays héréditaires : (en allemand) *Relation des Keysers Joseph II über seine Reise in seine Erblande.* (Insérée dans les Archives de l'histoire ancienne et moderne, de Posselt, tome 1er.)

JOURNAL de deux Voyageurs, ou Relation sur l'Autriche : (en allemand) *Journal zweer Reisenden, Nachrichten aus dem Œsterreichischen.* (Inséré dans le XVIe volume des Petits Voyages de Jean Bernoulli.)

OBSERVATIONS faites sur la ville de Prague, par un étranger voyageur : (en allemand) *Beobachtungen in und über Prag, von einem reisenden Auslænder.* Prague, 1787, 2 vol. in-8°.

LES GALANTERIES de Vienne, recueillies pendant un Voyage par un Berlinois : (en allemand) *Galanterien Wiens, auf einer Reise gesammelt, von einem Berliner.* (Sans lieu d'impression) 1787, in-8°.

ESQUISSE de Vienne, par *Pezzel :* (en allemand) *Abriss*, etc.... *von Pezzel.* 1790, in-8°.

VOYAGE dans les Alpes Noriques, par *Hacquet :* (en allemand) *Reise durch die Norischen Alpen*, etc... Leipsic, 1791, in-8°.

LETTRES familières sur Vienne : (en allemand) *Vertraute Briefe zur Charakteristik von Wien*. Goerliz, 1793, 2 vol. in-8°.

VOYAGE à Vienne : (en allemand) *Reise nach Wien*. Erfurt, 1795, in-8°.

OBSERVATIONS faites pendant un Voyage de Copenhague à Vienne, en 1793, par E. *Bozenhard*: (en allemand) *Bemerkungen auf einer Reise von Copenhagen nach Wien, im Jahr 1793, von E. Bozenhard*. Hambourg, 1795, in-8°.

EXCURSIONS sur la montagne de neige dans la Basse-Autriche, par J. A. *Schultes* : (en allemand) *Ausflüge nach dem Schnee-Berg in Unter-Oesterreich*. Vienne en Autriche, Degen, 1800, in-8°.

Dans ce Voyage, l'auteur donne un tableau assez exact de l'économie, de la technologie, de la minéralogie et de la botanique du pays qu'il a parcouru, avec une liste des animaux et des plantes.

VOYAGE par les montagnes de l'Autriche et de la Styrie, pour servir à la connoissance de ces pays, par Jean-Christophe *Unger* : (en allemand) *Reise durch Oesterreichische und Steyrische Gebirgs-Gegenden*. Vienne en Autriche, Pichler, 1800, in-8°.

Ce Voyage est aussi dénué d'intérêt, qu'il est peu instructif d'ailleurs.

EXCURSIONS et Promenades aux environs de Vienne, publiées par *Gaheis* : (en allemand) *Wanderungen und Spazierfahrten in die Gegenden um Wien*. Vienne en Autriche, 1802 et 1804, 5 vol. in-8°.

Parmi des narrations d'anecdotes, des descriptions de parties de plaisir et de repas trop multipliées, et écrites d'un style assez négligé, l'auteur a jeté des observations

minéralogiques faites avec soin, des remarques véritablement utiles sur l'agriculture, les fabriques, les manufactures, et des descriptions de pays, de canaux et d'édifices, d'un assez grand intérêt.

TABLEAU des mœurs modernes de Vienne : (en allemand) *Neuestes Sitten-Gemæhlde von Wien.* Tome 1[er], et tome 2[e], premier cahier. Vienne en Antriche, Pichler, 1804, in-8°.

Le titre de cet ouvrage est tout-à-fait inconvenant, puisqu'il n'y est question, en aucune sorte, des mœurs proprement dites des Viennois. C'est un tableau très-détaillé de Vienne, de ses environs, des habitudes, et non pas des mœurs des Viennois. L'auteur y a joint la description du cabinet des arts, des redoutes, des cavines, des jardins, des théâtres, des églises, etc.... Il y a beaucoup de gaîté dans le style, mais peu de recherches pour offrir quelque chose de neuf aux lecteurs.

VOYAGE historique et pittoresque dans l'Autriche, par J. A. S. *Schultes* : premier cahier, avec six planches : (en allemand) *Historisch-malerische Reise durch Oesterreich, von J. A. S. Schultes.* Vienne en Autriche, Degen, 1804, in-8°.

NOUVEAU GUIDE de Vienne à l'usage des étrangers et des habitans, ou Description abrégée de toutes les curiosités remarquables de Vienne, avec planches : (en allemand) *Neuester Wienerischer Wegweiser für Fremde und Inlænder.* Vienne en Autriche, Camesina, 1804, in-8°.

VOYAGE à Guttenstein dans l'Autriche, au-delà de l'Enns, par Joh. Ch. *Wagner*, avec planches : (en allemand) *Wanderung nach Guttenstein*, etc... *von Joh. Ch. Wagner.* Vienne en Autriche, Haas, 1804, in-8°.

Voyage au mont Glokner, situé sur les frontières de la Carinthie, de Salzbourg et du Tyrol, par J. A. S. *Schultes*, avec planches : (en allemand) *Reise auf den Glokner*, etc.... *von J. A. S. Schultes*. Vienne en Autriche, 1804, 2 vol. in-8°.

Observations ou Lettres d'un jeune Bavarois sur Vienne, écrites pendant un voyage en Allemagne : (en allemand) *Bemerkungen oder Briefe eines jungen Baiern*. Leipsic, Baumgærtner, 1805, in-8°.

Les observations de ce voyageur en forme de lettres, sont assez superficielles ; mais l'élégance du style, les portraits caractéristiques de plusieurs personnages connus de Vienne, et qui sont tous nommés dans ces lettres, les rendent piquantes.

Coup-d'œil sur Vienne, suivi de la Lettre d'un Officier supérieur de la grande armée, contenant un précis des opérations militaires qui ont fait tomber cette capitale au pouvoir des Français. Paris, Solvet, 1805, in-8°.

Cette description de Vienne a paru pour la première fois en décembre 1800, dans le *Nord littéraire* de M. le professeur Olivarius que j'ai déjà eu occasion de citer. En la publiant de nouveau, l'éditeur l'a enrichie de quelques notions sur la littérature de Vienne, extraites d'une lettre de l'abbé André, mise au jour en 1795, et de deux morceaux très-intéressans sur l'arsenal de Vienne et les sociétés de cette capitale, qu'on trouve dans l'estimable Voyage à Constantinople et à Vienne, qui parut en l'an VIII (1800), et dont j'ai donné la notice (2e Partie, section 1).

En puisant dans ces diverses sources, l'éditeur a réussi à nous procurer des notions satisfaisantes sur le matériel de Vienne et de ses faubourgs ; la température de son climat,

et ses effets sur ses peuples; sa population, sa police, ses consommations; les établissemens de bienfaisance qu'elle renferme; ceux qu'on y a formés en faveur des sciences et des arts; le genre d'industrie qui y règne, le ton de société qu'on y remarque dans les classes les plus élevées de ses habitans; leur moralité en général, leurs goûts dominans; les promenades variées qui embellissent les faubourgs de Vienne et ses environs; les divers amusemens qu'on s'y procure.

La forme de la ville de Vienne, en y comprenant ses vastes faubourgs, l'a fait comparer, avec assez de justesse, à une hirondelle qui auroit les ailes d'un aigle. Elle est coupée par le Danube; mais cet avantage est racheté par quelques inconvéniens: la fonte des neiges et des glaces grossissant les ruisseaux qui descendent des montagnes dont Vienne est environnée, fait déborder le fleuve de telle sorte, que quelquefois une partie des faubourgs est inondée jusqu'à une grande hauteur. On ne peut rien ajouter aux moyens que met en usage, lors de ces accidens, une vigilante et paternelle police, pour la conservation ou le soulagement des familles.

Vienne, en la détachant sur-tout de ses faubourgs, ne brille point parmi les capitales de l'Europe. Aucun autre édifice remarquable que l'arsenal n'y attire les regards; les rues qui se croisent irrégulièrement, ne sont ni alignées, ni nivelées; elles sont sales, et les trottoirs qui les bordent étant de niveau avec le pavé du milieu, ne servent qu'à le rendre glissant. La grande affluence des gens qui y circulent a ceci de remarquable, qu'elle offre un mélange d'individus très-bigarré; Turcs, Reitses, Polonais, Croates, Hongrois, Cosaques, Kalmoucks, s'y mêlent sans jamais se confondre avec les naturels qui, dans la foule, conservent tout leur flegme. Une seule rue est vraiment très-belle; elle est formée par une suite de palais magnifiques bien alignés; c'est ce qui lui a fait donner le nom de rue *des Seigneurs*. Le château où réside la Cour, situé au milieu de la ville, n'est qu'un grand carré, sans ordonnance et sans débouché.

Par sa magnificence, l'arsenal contraste avec cette trop modeste résidence : quatre bâtimens immenses encadrent la cour; on y arrive entre deux cents pièces de canon. L'intérieur n'offre que du fer; tous les ornemens sont des instrumens de guerre : ce sont des colonnes cannelées, des colonnes torses, des aigles figurés sur le plafond, des écussons, des boucliers, des fortifications, des tours, des remparts, le tout en fer, ce qui suppose une patience incroyable dans l'exécution de ce travail. Les matériaux même sont des lames d'épée et de sabre ; des hampes de lames, des fers de hallebarde, des poignées, des platines, des canons et des montures de fusil. Les murailles en sont entièrement recouvertes. Les princes de la maison d'Autriche sont représentés dans cet arsenal armés de toutes pièces, depuis Rodolphe de Habsbourg jusqu'à Marie-Thérèse. On y voit les trophées d'armes de Godefroi de Bouillon, de Matthieu Corvin, et quelques dépouilles du vêtement de Gustave-Adolphe tué, au milieu de son triomphe, à la bataille de Lutzen.

Les fortifications de la ville ont produit un rétrécissement singulier dans les maisons : rarement une maison entière est occupée par un seul individu. Le second étage du plus grand nombre de ces maisons appartient à l'Empereur par l'effet d'une concession de la part des habitans qui, à ce prix, achetèrent l'avantage de posséder au milieu d'eux leur souverain. La Cour donne la jouissance de ces seconds étages à ses employés, à ses commensaux : cela fait partie de leur traitement à la décharge du fisc. La seule promenade qu'on trouve dans la ville, outre celle du bastion qui n'est fréquentée que dans l'été, c'est le *Graben*, où se rassemblent principalement les désœuvrés, les suppôts de la police, et des légions de filles publiques. Quoique la ville s'embellisse tous les jours, il est difficile qu'elle devienne jamais parfaitement belle.

Les faubourgs sont beaucoup mieux bâtis, et les édifices, sans être d'une architecture riche, auroient une certaine élégance, s'ils étoient plus élevés; mais les pro-

priétaires des maisons de ces faubourgs n'étant pas plus exempts de la concession du second étage que ceux des maisons de la ville, n'en donnent le plus souvent qu'un à leurs nouvelles constructions. Ces faubourgs sont bâtis à six cents pas aux environs de la ville, à cause des fortifications (1). La superbe plaine que cet espacement laisse vide entre la ville et le faubourg de Leopoldstadt, le plus considérable de tous, est bordée de casernes, autrefois de beaux monastères dont Joseph II a changé ainsi la destination.

En 1796, on comptoit 1397 bâtimens dans la ville, et 5102 dans les faubourgs.

Quoique Vienne soit située sous la même latitude à-peu-près qu'Orléans, le froid est très-vif en hiver, et l'on n'éprouve en été de fortes chaleurs que pendant deux mois. Cette espèce de phénomène s'explique quant à la rigueur du froid, par la situation de Vienne vers l'est, où à pareille latitude le froid a toujours plus d'intensité, et

(1) Ces faubourgs sont au nombre de douze; on en trouvera l'énumération, avec la description des principaux édifices, jardins et établissemens publics qu'ils renferment, dans l'excellente Géographie de Busching, pour la partie de l'Allemagne sur-tout (tome 6e de la traduction française, édition de 1789). Je me bornerai à indiquer, quant aux édifices et aux jardins, les belles églises des *Quatre Libérateurs*, de Saint-Charles-Borromée, et des Pères des Ecoles pieuses; le château du prince de Lichtenstein, dont le parc est magnifique; les maisons de plaisance des princes Lobkowitz et Schwarzenberg, des comtes Harrach, Tzchernin Oettingue, Kaunitz, Collalto et Zinzendorf; le jardin public d'Augarten; les casernes pour la cavalerie et l'infanterie, le magnifique palais de Trautson arrangé pour la noble garde hongroise; la manufacture de porcelaine, etc....

Entre les établissemens, on distingue l'hôtel des Invalides, le grand hôtel de la Charité, le vaste hôpital de Sonnenhof, le collége Thérésien, l'Académie militaire, l'Ecole allemande des Pères des Ecoles pieuses; la grande maison des Orphelins, et quelques couvens consacrés à l'éducation.

à la ceinture de montagnes et de hautes collines qui de toutes parts entourent cette ville, et sur lesquelles les neiges et les glaces s'entassent et se conservent long-temps. Le peu de durée de chaleur doit s'attribuer à la fréquence des vents en été, où ils sont quelquefois très-pénétrans.

Ces vents, malgré les précautions qu'on prend pour s'en garantir, et peut-être en raison même de ces précautions qui consistent dans l'usage de chaudes fourrures et de poëles d'une grandeur énorme, ont une fâcheuse influence sur la santé des habitans. Outre les rhumes qu'ils occasionnent par un refroidissement subit, ils enlèvent d'un terrein de craie et de chaux qu'ils dessèchent soudainement, des molécules qu'ils insinuent dans la poitrine, et qui y déposent ainsi le germe de la pulmonie. Le relevé des pulmoniques qui meurent annuellement à Vienne est effrayant. Le plus sûr moyen d'échapper à ce fléau, surtout pour les étrangers, est de quitter promptement cette ville. La science de la médecine, plus perfectionnée à Vienne que dans toute autre ville d'Allemagne, et qui arrache aux douleurs et à la mort une infinité de victimes du mal syphilitique, plus général à Vienne qu'à Paris même, ne peut presque rien pour arrêter les progrès de la phthisie pulmonaire. C'est sur-tout aux progrès de la médecine, et aux soins paternels que le gouvernement, et même les particuliers, prodiguent aux malades, qu'on est redevable de ce que la mortalité n'est pas aussi considérable à Vienne, qu'on devroit le craindre du concours de tant de circonstances propres à la grossir dans une si grande population.

Cette population s'élevoit en 1795 à 231,105 habitans, dont 1231 ecclésiastiques, 3253 nobles, 4236 fonctionnaires publics, ou gens vivant noblement, et 7333 bourgeois ou chefs de corporations.

Parmi les réglemens de police relatifs à la conservation de la santé des habitans, il en est deux très-remarquables, l'un est la division qu'a faite Léopold des faubourgs de Vienne en huit districts, dont chacun a son médecin, son

chirurgien, sa sage-femme, tous soldés par le gouvernement, qui vont soigner les pauvres dans leur domicile. Cette institution fut reconnue si salutaire, que l'année suivante on fit participer la ville à ces avantages. C'est à l'instar de cet établissement qu'il en fut formé un semblable pour les enfans au-dessus de dix ans.

Une autre mesure de police, digne de servir de modèle dans d'autres pays, c'est celle du 13 mai 1796, par laquelle il est défendu d'habiter un bâtiment neuf avant que le physicien du district l'ait examiné et ait constaté qu'il a le degré de sécheresse convenable.

La police veille avec la même attention sur les poids et mesures des comestibles. Il n'est pas rare de voir ses agens, rencontrant des personnes qui viennent d'acheter de la viande, la peser de nouveau en leur présence pour en vérifier le poids. La même attention s'étend à la régularité du mesurage.

Quoique les cabarets soient tellement multipliés à Vienne, que les cafés, quoiqu'en général bien tenus, y sont assez peu fréquentés, on remarque dès dix heures du soir, dans les rues, une tranquillité, un silence très-rares à cette heure dans toute autre grande ville. Cela se remarque sur-tout dans les faubourgs, peuplés en grande partie par des artisans, et où l'on admire le calme profond, l'entière solitude qui y règnent alors.

Les consommations sont à proportion plus considérables à Vienne que dans toute autre grande ville, à raison de l'avidité des habitans pour tous les genres d'alimens, et de l'état d'aisance du plus grand nombre d'entre eux. Cependant le prix des vivres y est d'une modicité à peine croyable, qui ne s'explique que par l'immensité des importations. C'est la Hongrie qui fournit le blé, le vin et la viande en abondance. On tire de l'Autriche le bois qui se transporte sur le Danube et qui ne peut guère s'exporter ailleurs. Malgré le bon marché du bois, on commence pourtant à brûler à Vienne du charbon de terre, de la tourbe qu'on tire des frontières de la Hongrie, et même

une tourbe factice, dont l'invention est due à M. Meidlinger. Environ cent cinquante jardiniers cultivent dans les faubourgs de vastes potagers, où avec les légumes communs ils en élèvent de très-recherchés. Leur industrie, celle des montagnards de la Styrie qui viennent régulièrement les aider tous les printemps, sont tellement productrices, que les gros légumes sont toujours à très-bas prix. Ces cultivateurs n'en forment pas moins une classe aisée dans la bourgeoisie. Dans cet état de choses, il résulte que dans une ville qui tire abondamment de son propre sol ou des contrées voisines toutes les denrées de première nécessité, on ne paye un peu chèrement que les marchandises de l'Amérique et des Indes.

Les établissemens de bienfaisance sont très-multipliés à Vienne. On y distingue d'abord le grand hôpital, dont la direction est confiée au célèbre *Franck*. On y reçut, en 1796, jusqu'à 11,860 malades : un musée pathologique y a été annexé. Dans la même année, l'hôpital des femmes enceintes reçut 1904 femmes. Les petites-maisons renfermoient, en 1793, 260 fous des deux sexes : les principaux remèdes qu'on y administre, sont le régime et l'abstinence. Pour y faire admettre un individu, il faut rapporter un état détaillé du traitement suivi jusqu'alors à son égard, afin qu'on puisse mieux juger de la cause, de la nature et du progrès de la démence. Un hôpital pour les militaires, un hôpital même pour les Juifs, différens hospices desservis par des religieux se distinguent tous par la propreté et la bonté du traitement.

La maison des orphelins nourrissoit, au commencement de 1797, jusqu'à 1479 de ces infortunés. Un autre établissement a été formé pour subvenir aux besoins des vieillards et des pères de famille hors d'état de se procurer leur subsistance par le travail.

Si la littérature fleurit peu à Vienne, ce n'est pas au défaut d'établissemens propres à la faire prospérer qu'il faut l'attribuer, mais à la sévérité du gouvernement, qui ne permet pas à l'esprit de prendre un certain essor. Mal-

gré ces entraves, il se trouve à Vienne quelques savans distingués, mais qui ont à lutter contre mille obstacles. Il est remarquable, qu'en dépit de ces obstacles la littérature grecque moderne a fait les plus grands progrès : elle occupe jusqu'à trois presses. Des écrivains de cette nation traduisent nombre d'ouvrages allemands, français, italiens, &c., publient même dans leur langue des calendriers, des gazettes, &c....

L'université de Vienne est un établissement considérable : entre autres professeurs, elle en a deux de langue latine, un de langue et de littérature française, et un autre de langue italienne. Elle a même un professeur qui donne un cours d'histoire naturelle et de chimie, sous les rapports de ces sciences à l'agriculture.

Outre l'université, il y a diverses grandes écoles, comme celles où l'on enseigne à un grand nombre d'élèves, pour un prix très-modéré, tout ce qui a rapport au commerce ; l'école normale, qui possède même un professeur dont les leçons ont pour objet l'éducation physique des enfans ; enfin des gymnases ou colléges dont l'enseignement à la vérité est fort en arrière des lumières de notre siècle. On peut excepter de ce jugement l'établissement militaire-medico-chirurgical, où se forment les chirurgiens des armées, et connu sous le nom d'*académie de Joseph.* On y compte six professeurs, et ordinairement cinq à six cents élèves.

La bibliothèque de Vienne est superbe : outre qu'elle n'a guère de rivales pour l'architecture et la décoration intérieure, où l'or, le bronze et le marbre brillent de toutes parts ; outre qu'elle est encore enrichie de plusieurs antiques précieux, elle renferme, soit en manuscrits, soit en livres, des objets de la plus grande importance. Tels sont la fameuse carte connue sous le nom d'*Itinerarium Peutingeri ;* les livres mexiquains apportés par Cortez et laissés à Vienne par Charles-Quint ; un manuscrit de Dioscoride du huitième siècle ; un autre manuscrit sur vélin pourpre, appelé *Purpureus Codex ;* une collection de

plus de six mille volumes de livres imprimés depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'en 1500 ; un nombre considérable de livres en langues arabe, turque et persanne, produit de l'imprimerie qu'Ibrahim Effendi avoit établie à Constantinople ; enfin, le recueil le plus complet peut-être qui existe sur toutes les parties du droit public.

Si Vienne ne se distingue pas éminemment dans les beaux-arts, ce n'est pas que les moyens d'instruction y manquent : elle possède une académie des arts partagée en sept classes, dont chacune a un professeur particulier, et où l'on compte un grand nombre d'élèves de ces professeurs. Il y en a un pour les objets relatifs aux fabriques; les autres enseignent la peinture des sujets d'histoire, celle du paysage; la sculpture, l'architecture, l'art de graver sur les métaux, la gravure en taille-douce. Les élèves trouvent des modèles dans les superbes galeries du Belvédère et du prince de Lichtenstein. Depuis quelques années, l'art des jardins a fait les plus grands progrès, et l'on ne trouve peut-être nulle part, l'Angleterre exceptée, tant de jardins d'un si bon goût que dans les environs de Vienne et dans ses faubourgs.

La musique est très-cultivée à Vienne : le goût pour ce bel art, qui a si éminemment contribué à former un *Gluk*, un *Mozart*, un *Haidn*, et tant d'autres compositeurs célèbres, est répandu jusques dans les classes inférieures ; les étrangers en sont souvent fatigués : il y a nombre de cercles où l'on ne s'assemble jamais sans donner un concert.

Le théâtre allemand de Vienne a été long-temps le meilleur de l'Allemagne : aujourd'hui l'on n'y joue que des drames ou des farces assez insipides : on n'y connoît point la bonne comédie : la tragédie y est à-peu-près nulle ; quelques-unes des pièces de Kotzebue le soutiennent un peu.

Les théâtres bouffons sont très-multipliés et suivis : on en compte quatre dans cette ville, et plusieurs dans les faubourgs. L'opéra italien est moins redevable de sa vogue à la méthode du chant, qui est communément excellente ;

qu'à l'art du machiniste, du décorateur, et à l'exécution des ballets; et ce que les Viennois prisent le plus généralement, ce sont la force et la légèreté de quelques sauteurs et leurs attitudes gigantesques.

Quoique l'industrie des Viennois ne soit en aucune manière comparable à celle des Anglais, elle ne manque ni d'activité, ni même de goût dans certaines parties. Vienne et ses faubourgs renferment un très-grand nombre de manufactures, principalement en soieries. Les désastres de la guerre néanmoins ont fort affoibli ces fabriques. Le défaut de bras et de matières premières, telles que la soie qui se tire d'Italie, ont fort augmenté le prix des objets manufacturés. Les ouvriers de Vienne excellent particulièrement dans la broderie, les rubans de soie et autres, les ouvrages en acier, la construction de toutes les sortes de voitures, les harnois, les selles, &c....

Dans la haute société, il y a beaucoup de tables ouvertes, et plusieurs maisons où il est permis de venir à toute heure du jour, même jusqu'à minuit, et de prendre part à tout ce qu'on sert à l'assemblée, ainsi qu'à la conversation.

La société, en hiver, ne se rassemble pas autour des poëles, comme elle le fait en France autour des cheminées; l'égalité de chaleur qu'ils répandent dans l'appartement lui permet de se disperser en groupes dans le salon, qui prend toutes les apparences d'un café. De grands valets en livrées de toutes couleurs y servent toutes sortes de rafraîchissemens; et il s'y établit des marchandes de bijoux que, par air, on achète le double de leur valeur dans ces assemblées; on ne voit que des croix et des cordons de toutes couleurs, des clefs de chambellan à toutes les poches. Les femmes figurent au cercle jusqu'à trente ou quarante ensemble, ce qui rend leur approche assez difficile: elle ne pourroit être tentée que par les vieillards, car les jeunes gens ne se montrent guère dans ces assemblées, si l'on en excepte quelques princes qui n'ont guère le bon ton de la galanterie. Ce n'est pas au défaut d'agrément chez les femmes qu'il faut attribuer cette indiffé-

rence. Jolies et douces, enjouées, elles conservent leurs charmes jusque dans un âge avancé : toutes aiment la parure et les jouissances du luxe. Quoique restreintes dans le choix de leurs livres, elles ne manquent pas d'instruction ; mais de tous les arts c'est la musique qu'elles cultivent le plus. Rien de plus monotone, au reste, que les sociétés de Vienne. On se voit avec affluence, les mêmes jours et dans les mêmes endroits : de sorte que quelques nombreux que soient les cercles, on y est aussi peu caché qu'on le seroit dans ceux de province en France, et que le petit nombre d'intrigues qui peuvent s'y nouer sont infailliblement remarquées.

Dans les hautes classes, la politesse est poussée à l'excès, et les manières y sont un peu étudiées. Dans les autres classes, on remarque beaucoup de candeur dans le caractère et de simplicité même dans les manières. Elles sont néanmoins gâtées dans beaucoup d'individus par l'affectation à prodiguer les titres et les égards qui contrastent avec un maintien un peu brusque. Cette manie doit s'attribuer à l'influence de la Cour dont on cherche à copier le langage, et à celle d'une infinité d'agens diplomatiques qui résident à Vienne.

Un des caractères distinctifs du peuple de Vienne, à qui les sentimens d'humanité sont naturels, étoit autrefois le penchant le plus aimable à accueillir, avec une grande ouverture de cœur, tous les étrangers. L'ingratitude et la conduite indiscrète de plusieurs d'entr'eux, l'œil du gouvernement sans cesse ouvert sur tout ce qui peut avoir l'apparence de réunions politiques, ont singulièrement dénaturé le bon naturel du Viennois en cette partie, et limité la gaieté qui lui étoit propre, à des cercles peu nombreux et très-resserrés. Jadis il se plaisoit à se faire raconter des nouvelles par les étrangers ; il préfère maintenant de les lire dans les papiers publics qui sont peu nombreux et assez mal rédigés. Cette défiance pour les étrangers s'est étendue même aux communications avec les compatriotes. Le peuple de Vienne aime encore à fré-

quenter les lieux publics : il regarde, il écoute avec intérêt, mais il desire n'être point remarqué.

Parmi les délits communs à Vienne, c'est le vol qui l'est davantage. Il n'est pas d'ouvrier en or et argent qui, chaque jour, ne tremble pour sa propriété. Les voleurs ne s'attachent pas seulement à voler furtivement dans les poches, à se glisser par les toits pour enlever le linge mis à sécher dans les greniers, ils portent l'audace jusqu'à dérober en plein jour le duvet des lits de plumes, le cuir qui enveloppe le siége des cochers. Il en est d'autres qui, montés sur des chevaux, enlèvent les calèches, les chariots, et toutes autres voitures laissées dans les cours. Il s'en trouve enfin qui singent la magnanimité des voleurs de grands chemins en Angleterre. Les assassinats, au reste, sont aussi rares à Vienne que les vols y sont fréquens.

La plus forte passion des Viennois, c'est le goût de la bonne chère. Si les facultés du peuple, quoique dans l'aisance, ne lui permettent pas d'atteindre aux mets délicats, il s'en dédommage par l'abondance des alimens et de la boisson. A ce goût, se mêle celui des amusemens d'un autre genre, tels, par exemple, que la danse et la promenade. Il prend part aux divertissemens qui semblent réservés aux classes élevées. Le tableau du luxe qui, si fréquemment dans les grandes villes, a pour pendant celui de la misère, semble figurer seul à Vienne. On n'y distingue guère que deux ordres, la noblesse et la bourgeoisie : ce que, par une locution déprisante, on appelle ailleurs le bas-peuple, ne s'apperçoit presque pas à Vienne : une sorte de luxe le confond avec la seconde classe, et quelquefois avec la première.

Il faut sortir de la cité de Vienne pour jouir du plaisir de la promenade et des amusemens variés qu'on y a ménagés de toutes parts. Entre les nombreux châteaux, les parcs, les jardins qu'offrent les faubourgs de cette ville et ses environs, on remarque particulièrement l'*Augarten* et le ***Prater***, et les résidences impériales de *Laxembourg* et de *Schoenbrunn*.

L'Augarten, dont Joseph II ouvrit l'entrée au peuple, est d'un coup d'œil imposant par la magnificence un peu monotone de ses grandes allées d'arbres bien couvertes et bien alignées. Devant un vaste édifice qu'on trouve à l'entrée, et qui, sous de grandes galeries très-bien décorées, présente au peuple de Vienne un grand nombre de restaurateurs, est une place circulaire environnée de hauts marronniers où l'on trouve toutes sortes de rafraîchissemens. Les allées de l'Augarten, conduisent à un cours le long duquel règne une agréable prairie. Cette partie du jardin est environnée d'une terrasse au pied de laquelle coule le Danube. De ce point élevé, l'œil parcourt des bois et des habitations champêtres, une foule de hameaux et de villages semés dans de rians vallons. Des groupes de collines couronnés de bocages, contrastent avec de vastes prairies où paissent de nombreux troupeaux. Cette scène d'enchantement est terminée par la vue de la forêt de *Brigit*. Cette forêt, qui forme la partie sauvage et romantique du jardin, s'étend à une lieue, et est traversée dans toute sa longueur par le Danube, dont les bords offrent de délicieuses promenades. A l'entrée de ce bois, sur l'une des rives du fleuve, nombre de maisonnettes procurent au peuple qui s'y rend en foule, les jours de fête sur-tout, les plaisirs de la bonne chère assortis à l'aisance plus ou moins grande de ces diverses classes. Ces cabanes sont également répandues dans les prairies et sur le rivage du fleuve. Les instrumens qui se font entendre dans toutes les parties du bois ajoutent à la gaieté qu'inspire la table.

En traversant le Danube qui sépare cette partie de la forêt, on trouve sur la partie opposée où ce fleuve se divise en plusieurs branches, un grand nombre d'îles, les unes ombragées par des bois épais, d'autres couvertes de bocages rians ou de prairies émaillées. Toutes sont animées par le chant de divers oiseaux et par les bondissemens des cerfs, des daims, des chevreuils. A l'extrémité de la forêt, disparoît entièrement le Danube pour faire place à un charmant

hameau composé de petites maisons à un seul étage, agréablement construites et peintes en dehors.

Malgré la réunion de tant d'agrémens dans le jardin de l'Augarten, et dans ses dépendances, il est moins visité que le Prater. On arrive en ce dernier lieu par une belle allée d'une lieue de long qui partage une forêt. Sur l'un des côtés, le seul qui soit fréquenté, cette forêt présente l'aspect d'un village, par un grand nombre de maisonnettes et de cabanes ajustées dans les bois. Ce sont des cafés turcs, chinois, italiens, anglais : ce sont des salles de bal, de billard : tout cela peint et décoré. Sous les ombrages se mêlent, avec une agréable confusion, princes, militaires, bourgeois, moines, grisettes : la Cour elle-même vient s'y populariser. Les jolies femmes ne s'y montrent qu'au soleil couchant. Outre les cabanes consacrées aux plaisirs de la bonne chère, une infinité de tables sont répandues çà et là dans le bois, et l'on y sert, pour ce qu'on appelle la bonne compagnie, toutes sortes de rafraîchissemens. Les sons du cor, de la flûte, et d'autres instrumens à vent se font entendre dans toutes les parties du bois.

Pendant qu'on s'y livre à la joie, des milliers de voitures de toute espèce qui joûtent de rapidité dans leurs courses, des chevaux barbes, anglais, espagnols parcourent en tout sens la grande allée par laquelle on entre dans le bois, et qui, le traversant, aboutit à un pavillon, le but de ces courses. On retrouve là le Danube, et sur ses bords un cours planté d'arbres.

Pour ajouter au charme de cette promenade où se donnent dans diverses occasions de superbes feux d'artifice, chaque allée des avenues de la forêt offre des perspectives ingénieusement ménagées, telles que la vue des hameaux, de quelques parties de la ville, du fleuve et de la montagne.

Des deux résidences impériales de Laxembourg et de Schoenbrunn, c'est cette dernière qui est la plus importante. Les dehors du château sont imposans, la décoration de l'intérieur d'un très-bon goût. Le parc se distingue par des allées d'une grande étendue, de belles statues de mar-

bre, des eaux jaillissantes, des canaux, des bassins, des fontaines, des pyramides, d'épais bosquets, des solitudes délicieuses; enfin sur une éminence faisant face au château, est une jolie colonnade qui supporte une terrasse, d'où l'on découvre une partie de Vienne et les environs d'Hezendorf jusqu'aux montagnes de Bude.

Toutes ces beautés de Schoenbrunn le cèdent à celles du *jardin hollandais* qu'il renferme dans son enceinte. J'ai donné l'esquisse de ce bel établissement dans une notice du Voyage de Townson en Hongrie (deuxième Partie, section VI, §. 2).

SAXE.

VOYAGE dans la Saxe, par Jon. *Apelblad:* (en suédois) *Reisebeskrifning oefwer Saxen, ved Jon. Apelblad.* Stockholm, 1757, in-8°.

VOYAGE de Berlin par Rostock à Dresde, par Christ. Wilh. *Kindleben,* sous le nom de *Hartenstein:* (en allemand) *Kindleben's unter dem Namen Hartenstein Reise von Berlin über Rostock nach Dresden.* Halle, 1780, in-8°.

VOYAGE dans la Haute-Lusace, par le comte *de Lynar:* (en allemand) *Lustreise in Ober-Lausitz, vom Grafen von Lynar.* (Inséré dans le premier volume des Petits Voyages de Jean Bernoulli.)

VOYAGE dans la Basse-Lusace, par Jean *Bernoulli:* (en allemand) *Lustreise in Nieder-Lausitz, von J. Bernoulli.* (Inséré dans le premier vol. de ses Petits Voyages.)

PETITS VOYAGES dans la Haute- et Petite-Lusace, par Jean *Bernoulli.* (Insérés dans le seizième vol. de ses Petits Voyages.)

VOYAGE par Halle, Leipsic et Altenbourg à

Dresde, au printemps de 1784 : (en allemand) *Eine Frühlingsreise über Halle, Leipzig und Altenburg nach Dresden, im Jahr 1784*. (Inséré dans le XVI[e] cah., année 1785, du Musée allemand.)

VOYAGE dans la Saxe, sous le rapport de l'histoire naturelle et de l'économie, par Nathan. Godefroi *Leske* : (en allemand) *Reise durch Sachsen, in Rucksicht der Natur-Geschichte und Œconomie, von Nath. Gottf. Leske*. Orné de quarante-huit planches enluminées. Leipsic, 1785, gr. in-4°.

LETTRES sur un Voyage en Saxe, par George-André *Will* : (en allemand) *Briefe über eine Reise nach Sachsen*. Altdorf, 1785, in-8°.

FRAGMENT d'un Voyage minéralogique à Freyberg, dans les montagnes des Mines en Saxe : (en allemand) *Fragmente einer bergmännischen Reise nach Freyberg im Erzgebürge*. Leipsic et Flensbourg, 1785, in-8°.

VOYAGE des Elèves de la pension de Salzmann vers la Haute- et Basse-Saxe, par Charles-Godefroi *Salzmann* : (en allemand) *Reisen der Salzmännischen Zoeglinge in Ober- und Nieder-Sachsen*. Leipsic, 1784, 1786, 4 vol. in-8°.

VOYAGE pittoresque en Saxe, 1[er] cahier : Voyage le long de la Saale : (en allemand) *Malerische Reise durch Sachsen. I. Reise an der Saale*. Avec onze planches. Leipsic, 1786, petit in-fol.

LETTRES d'un Voyageur sur la Saxe : (en allemand) *Briefe über Sachsen, von einem Reisenden*. Berlin, 1786, in-8°.

VOYAGE économique à Grobzig, par J. *Riems* : (en allemand) *Landwirthschaftliche Reise nach Gröbzig.* Dresde, 1786, in-8°.

LETTRES sur la ville de Herrnhut et d'autres endroits de la Haute-Lusace, par C. G. *Schmidt* : (en allemand) *Briefe über Herrnhut und andere Oerter der Ober-Lausitz, von C. G. Schmidt.* Winterthur, 1787, in-8°.

VOYAGE par la Haute- et Basse-Saxe, par J. B. *Gleim* : (en allemand) *Reise durch Ober- und Nieder-Sachsen, von J. B. Gleim.* Halle, 1787, in-8°.

OBSERVATIONS sur la Nature et les Hommes, et sur des objets minéralogiques, faites dans différentes contrées de la Saxe, par F. E. *de Lieberoth* : (en allemand) *Beobachtungen über Natur und Menschen besonders über Mineralogische Gegenstände an verschiedenen Orten in Sachsen, von F. E. Lieberoth.* Francfort, 1791, in-8°.

LETTRES écrites pendant un Voyage de la Lorraine en Basse-Saxe, par *de Knigge* : (en allemand) *Briefe auf einer Reise aus Lothringen nach Nieder-Sachsen geschrieben, herausgegeben von Knigge.* Hanovre, 1793, in-8°.

VOYAGE dans l'électorat de Saxe, par K. *Wertheim* : (en allemand) *Reise duch Kur-Sachsen.* Leipsic, 1793, 2 vol. in 8°.

VOYAGE pittoresque dans la Saxe, par K. A. *Engelhardt* et *Veith* : (en allemand) *Malerische Wanderungen durch Sachsen, von K. A. Engelhardt*

und Veith. Leipsic, 1794 à 1795, 2 cahiers in-fol.

VOYAGE dans quelques parties de la Basse-Saxe, pour la recherche des Antiquités slaves ou wendes, fait en 1794, par le comte Jean *Potocky*. Hambourg, 1795, in-4°.

VOYAGE pittoresque dans la Saxe, publié par *Grukner* et *Gunther*, enrichi d'un grand nombre de paysages (en allemand). Leipsic, Henrichs, 1800-1803, 3 vol. in-8°.

VOYAGES économiques et statistiques dans l'électorat de Saxe et des Etats voisins, par H. *Engel* : (en allemand) *Œconomische und Statistische Reisen durch Chur-Sachsen*, etc... *von H. Engel.* Leipsic, 1803, in-8°.

ETATS PRUSSIENS.

ITER SABOTHICUM, ou Voyages faits en 1733, sur la montagne de Zothen dans la Silésie, par Gottl.-Hen. *Burghart*, avec planches : (en allemand) *Iter Sabothicum : d. i. Beschreibung einiger 1733 u. f. J. auf den Zothenberg gethanen Reisen von Gottl. Hen. Burghart.* Breslau, 1736, in-8°.

VOYAGE dans les montagnes silésiennes des Géans, dans les années 1696 à 1737 : (en allemand) *Reise auf das Schlesische Riesengebürge, von 1696 bis 1737.* Hirschberg, 1737, in-8°.

VOYAGE de Berlin, par Potsdam, à Rekahn, par Antoine-Frédéric *Busching*, avec planches : (en allemand) *Reise von Berlin über Potsdam nach Rekahn.* Berlin, 1775; *ibid.* 1780, in-8°.

TOPOGRAPHIE, etc.... de la Marche de Brande-

bourg, par *Busching*: (en allemand) *Topographie*, etc.... *von Busching*. 1775, in-8°.

DESCRIPTION du Voyage du grand-duc Paul *Petrowitsch*, de Pétersbourg à Berlin : (en allemand) *Ausführliche Beschreibung der Reise des Grosfürsten Paul Petrowitsch, von Petersburg nach Berlin*. Berlin, 1776, in-8°.

DESCRIPTION d'un Voyage de Berlin à Kyritz dans la Priegnitz, par Antoine-Frédéric *Busching*, avec planches : (en allemand) *Beschreibung einer Reise von Berlin nach Kyritz in der Priegnitz*. Leipsic, 1780, in-8°.

OBSERVATIONS d'un Voyageur dans les Etats Prussiens, par Jean-Henri *Ulrich* : (en allemand) *Bemerkungen eines Reisenden durch die Preussischen Staaten, von Joh. Heinr. Ulrich*. Altenbourg, 1781, in-8°.

VOYAGE dans les montagnes des Géans, par Jean-Tobie *Volkmar*: (en allemand) *Reise nach dem Riesen-Geburge, von Joh. Tob. Volkmar*. Bunzlau, 1782, in-8°.

VOYAGE dans une partie des montagnes de la Silésie, par *Buquoi*: (en allemand) *Reisebeschreibung durch einen Theil der Schlesischen Gebürge, in Briefen von Buquoi*. Bunzlau, 1783, in-8°.

MÉMOIRE historique et statistique sur les Etats Prussiens, par *Fischbach* (en allemand). 4 parties in-8°.

VOYAGE de Berlin dans les montagnes de la Silésie, en 1783, par Jacques-Elie *Troschel*: (en alle-

mand) *Reise von Berlin nach dem Schlesischen Gebirge im Sommer 1783, von Jac. Elias Troschel.* Berlin, 1784, in-8°.

Observations faites pendant un Voyage de Berlin à Bromberg dans la Prusse occidentale, par *C. H. O.*: (en allemand) *Bemerkungen auf einer Reise von Berlin nach Bromberg in West-Preussen.* Berlin, 1784, in-8°.

Continuation des Voyages par une partie des montagnes de la Silésie, par E. F. *Buquoi*: (en allemand) *Fortsetzung der Briefe über einen Theil des Schlesischen Gebürges, von E. F. Buquoi.* Bunzlau, 1784, in-8°.

Description topographique du duché de Magdebourg, et du comté de Mansfeld : (en allemand) *Topographische Beschreibung des Herzogthums Magdeburg,* etc... Berlin, 1785, in-8°.

Voyage au Zakelfalle dans les montagnes de la Silésie, en 1785, par E. F. *Buquoi*: (en allemand) *Reise nach den Zakelfalle, im Jahr 1785, Fortsetzung der Briefe über einen Theil des Schlesischen Gebürges, von E. F. Buquoi.* Bunzlau, 1785, in-8°.

Petit Voyage économique et statistique dans la Nouvelle- et la Moyenne-Marche, par Charles-Frédéric *Beneckendorf*: (en allemand) *Kleine Œconomische und Statistische Reise in die Neue-und Mittel-Mark.* Zullichau, 1785, 2 vol. in-8°.

Description de Berlin et de Potsdam : (en allemand) *Beschreibung,* etc..... 3e édition. Berlin, 1786, 2 vol. in-8°.

Voyage par la Haute-Silésie dans l'Ukraine, par

C. F. E. *Hammard :* (en allemand) *Reise durch Ober-Schlesien nach der Ukraine, von C. F. E. Hammard.* Gotha, 1787, in-8°.

Description de la Marche électorale de Brandebourg, par *Borgstede* (en allemand). 1787, in-8°.

Essai d'une Histoire naturelle économique du royaume de la Prusse Orientale et Occidentale, par François-Samuel *Bok :* (en allemand) *Versuch einer wirthschaftlichen Natur-Geschiste des Koenigreichs Ost-und West-Preussen, von Fr. Sam. Bok.* Dessau, 1787, 5 vol. in-8°.

Lettres d'un Voyageur sur Berlin : (en allemand) *Briefe eines Reisenden aus Berlin.* (Insérées dans le Mercure allemand, 1787, x^e et xie cah.)

Voyage de Kœnigsberg dans le bailliage de Firchhausen, en août 1783 : (en allemand) *Beschreibung einer Reise von Kœnigsberg in das Amt Firchhausen, im August 1783.* (Inséré dans le Journal de Berlin, 1791, 6e cahier.)

Lettres d'un Aumônier, écrites pendant la marche de l'armée en Silésie, dans l'année 1790, par C. S. *Wagener :* (en allemand) *Briefe eines Feldpredigers geschrieben auf dem Marsch nach und in Schlesien im Jahr 1790, von C. F. Wagener.* Stendal, 1791, in-8°.

Voyage dans la Silésie, en juillet et août 1791, par J. G. *Schummel :* (en allemand) *Reise durch Schlesien im Julius und August 1791, von J. G. Schummel.* Breslau, 1792, in-8°.

Tableaux de Berlin, Potsdam et Sans-Souci,

considérés sous le rapport de la politique et de la morale, par J. K. *Muller* : (en allemand) *Gemählde von Berlin, Potsdam und Sans-Souci, politisch, moralisch und caracteristisch entworfen, von J. K. Muller*. Londres, 1792, in-8°.

Observations faites pendant un Voyage par une partie des montagnes de la Silésie et du comté de Glatz : (en allemand) *Bemerkungen auf einer Reise durch einen Theil der Schlesischen Gebürge und der Grafschaft Glatz*. Breslau, 1793, in-8°.

Lettres sur la Silésie, Cracovie, Vieliczka et le comté de Glatz, écrites pendant un Voyage fait en 1791, par J. L. *Zoellner* : (en allemand) *Briefe über Schlesien, Krakau, Wieliczka und die Grafschaft Glatz auf einer Reise, im Jahr 1791, geschrieben von J. L. Zoellner*. Berlin, 1793, 2 vol. in-8°.

Portefeuille pour les Voyageurs en Silésie, par le comte *Lehndorf-Bandels*, avec cartes : (en allemand) *Portefeuille für Reisende durch Schlesien, vom Grafen Lehndorf-Bandels*. Berlin, 1794, in-8°.

Lettres sur Dantzic. Berlin, 1794, in-8°.

Mémoires pour la description de la Silésie, par *Zimmermann* : (en allemand) *Beitraege*, etc.... *von Zimmermann*. Breslau, 1795, in-8°.

Choses mémorables de la Marche de Brandebourg, par *Fischbach, Kosman* et *Heinsius* : (en allemand) *Denkwürdigkeiten*, etc... *von Fischbach, Kosman und Heinsius*. Berlin, 1796, in-8°.

Notice sur la Prusse, par *Gervais*. Kœnigsberg, 1796, in-8°.

La Prusse, ou Remarques d'un Voyageur sur

une partie de la Prusse : (en allemand) *Preussen : Bemerkungen*, etc.... Berlin, 1798, in-8°.

LA PRUSSE Méridionale et la Nouvelle-Prusse Orientale, avec Dantzic, Thorn, etc. par Frédéric *Hertzberg* : (en allemand) *Sud-Preussen*, etc. *von Fried. Hertzberg*. Berlin, 1798, in-8°.

DESCRIPTION de la Nouvelle-Prusse Orientale, par *Holsche* : (en allemand) *Statistische*, etc.... *von Holsche*. In-8°.

CURIOSITÉS de Potsdam, avec dix-sept planches : (en allemand) *Versuch*, etc.... Berlin, 1798, in-4°.

VOYAGES dans les monts Ludètes : Essai géologique par *Hasmann* : (en allemand) *Reisen*, etc.... *von Hasmann*. Leipsic, 1798, in-8°.

VOYAGE de Berlin à Freienwalde : (en allemand) *Reise von Berlin nach Freienwalde*. (Inséré dans le Magasin Géographique de Fabri, tome II, 3e cah.)

PETIT VOYAGE à Verben dans la Vieille-Marche, par Jean *Bernoulli* : (en allemand) *Kleine Reise nach Verben in die Altmark, von J. Bernoulli*. (Inséré dans le XVIe vol. de ses Petits Voyages.)

VOYAGE par une partie de la Prusse : (en allemand) *Reise durch einen Theil Preussen*. Hambourg et Altona, 1801, 2 vol. in-8°.

Cette relation appartient à deux voyageurs, l'un, Louis *de Baczko*, l'auteur des notices statistiques qui s'y trouvent : l'autre, M. *Nanke*, qui a parcouru la Prusse à pied, et y a recueilli des observations sur l'entomologie, la pêche de l'esturgeon, le succin, etc....

VOYAGES cosmo-politiques par la Prusse, la

Livonie, la Courlande, la Lithuanie, la Podolie, la Gallicie et la Silésie, faits dans les années de 1795 à 1797 (en allemand). Dantzic, 1802, 3 vol. in-8°.

OBSERVATIONS faites pendant un Voyage dans une partie de la Prusse : (en allemand) *Bemerkungen auf einer Reise durch einen Theil Preussens.* Kœnigsberg, Nicolovius, 1803, 2 vol. in-8°.

LETTRES sur la Silésie, écrites pendant un Voyage dans ce pays, dans les années 1801 et 1802, par Jean *Adams*, ancien ambassadeur de l'Amérique à Berlin, et actuellement membre du Sénat américain (en anglais). Philadelphie, 1803, 3 vol. in-8°.

COUP-D'ŒIL sur la Prusse Méridionale, par *Struensée* : (en allemand) *Blick*, etc... *von Struensée.* Berlin, 1803, in-8°.

OBSERVATIONS faites pendant un Voyage dans une partie de la Prusse : (en allemand) *Bemerkungen auf einer Reise durch einen Theil Preussens.* Kœnigsberg, Nicolovius, 1803, 2 vol. in-8°.

MÉMOIRE pour servir à la connoissance géologique de la montagne des Géans, partie de la Silésie, par *Charpentier* : (en allemand) *Von Charpentier's, Beitrag zur Geognostischen Kenntniss des Riesengebürges, Schlesischen Antheils* : avec planches enluminées. Leipsic, 1804, in-4°.

POMÉRANIE PRUSSIENNE ET SUÉDOISE.

DESCRIPTION du duché de Poméranie (Prussienne), par *Bruggeman* : (en allemand) *Beschreibung*, etc. *von Bruggeman.* Stettin, 1794, 3 vol. in-4°.

DESCRIPTION historique, géographique et statistique de la Poméranie Ultérieure et Citérieure, avec un appendice, par *Watstrak* : (en allemand) *Historisch, Geographisch*, etc... *von Watstrak*. Stettin, 1794, in-8°.

VOYAGE à l'île de Rugen, par *Zoelner* : (en allemand) *Reise*, etc.... *von Zoelner*. Berlin, 1797, in-8°.

VOYAGE dans l'île de Rugen, par Charles *Nernst*, publié par Thomas Kelegesten : (en allemand) *Car. Nernst's Wanderungen durch Rügen*. Dusseldorf, 1801, in-8°.

Ce Voyage, divisé en huit journées ou courses, contient une description des villes et bourgs, et un tableau des mœurs et des fêtes des habitans de l'île de Rugen ; et la suite sont des Mémoires relatifs à leur histoire, des notices sur le culte d'*Ertha*, anciennement en usage dans cette île, avec des notions géographiques et statistiques.

EXCURSIONS dans le pays de Rugen : (en allemand) *Streifzüge durch das Rügenland*. Altona, Hammerich, 1805, in-8°.

§. III. *Descriptions des bords du Rhin, et Voyages faits dans ces contrées.*

JOURNAL d'un Voyage dans les cercles du Rhin, contenant des observations minéralogiques, par *Collini*. Manheim, 1776 ; Paris, 1777, in-8°.

FRAGMENT d'un Voyage par la forêt de Thuringe, dans les environs du Rhin, de 1784 à 1785 : (en allemand) *Fragment einer Reise aus dem Thuringer-walde in die Gegenden des Rheinstroms, vom Jahr*

1784-1785. (Inséré dans le Journal d'Allemagne, 1785, XIe cah.)

VOYAGE sur le Rhin, depuis Mayence jusqu'à Andernach : (en allemand) *Reise auf dem Rhein, von Mainz bis Andernach*. Francfort, 1789, in-8°.

VOYAGE sur le Rhin : (en allemand) *Reise auf dem Rhein*. Coblentz, 1790, 2 vol. in-8°.

VOYAGE sur le Rhin, depuis Mayence jusqu'à Dusseldorf, enrichi de dix-neuf gravures. Neuwied, 1791, 2 tom. formant 1 vol. in-8°.

Cette relation, qui peut servir de guide à un voyageur, parce que les pays parcourus par l'auteur sont toujours décrits avec exactitude et quelquefois même avec agrément, renferme d'ailleurs des observations intéressantes et des rapprochemens heureux.

Après avoir rappelé, par exemple, que Mayence est le berceau de l'Imprimerie, le voyageur en trouve la preuve dans un privilége octroyé en 1518, par l'empereur Maximilien, à Jean Scheffer, bourgeois de Mayence, comme inventeur de cet art. Faust et Guttemberg lui disputeront à la vérité l'honneur de l'invention; mais il est constant que le premier livre imprimé (la Bible), le fut à Mayence en 1450, et que tous les autres ouvrages qui portent une date antérieure sont reconnus pour des éditions apocryphes.

Un village nommé *Nierinhelhem* a fixé l'attention du voyageur : c'étoit le séjour favori de Charlemagne, et Louis le Débonnaire, son fils, y mourut de chagrin; l'empereur Henri VIII, en 1106, s'y vit arracher la couronne par un fils rebelle; et d'un palais soutenu par cent colonnes de marbre que l'empereur Frédéric y avoit fait élever en 1554, il ne reste plus que des ruines.

Le voyageur donne des détails curieux sur la culture des vignes et sur les vins du Rhingau réputés les meilleurs du Rhin. Il est remarquable que les plants de ce vignoble les

plus estimés, sont ceux qu'on a tirés de la Bourgogne, dont les vins n'ont aucune analogie avec ceux du Rhin.

VOYAGE dans les contrées du Rhin : (en allemand) *Lustreise in die Rhein-Gegenden.* Leipsic, 1791, in-8°.

VOYAGE pittoresque par Manheim, Mayence, Aix-la-Chapelle, Bruxelles, etc... avec l'explication de trente-deux gravures, etc... par *Gradnor,* traduit de l'anglais par Coudray. Londres, 1792, in-4°.

VOYAGES d'un Emigré français dans les contrées du Rhin, publiés par E. J. *Koch :* (en allemand) *Reise eines Franzœsischen Emigranten durch die Rheingegenden, herausgegeben von E. J. Koch.* Berlin, 1793, in-8°.

VOYAGE dans les contrées du Rhin, au printemps de 1793, par H. *de Knoblauch :* (en allemand) *Reise in die Rheinlaender im Frühling des Jahrs 1793, von H. von Knoblauch.* (Inséré dans la Minerve, 1793, VIIe cah.)

LETTRES écrites du Rhin : (en allemand) *Briefe vom Rhein.* (Insérées dans les Préliminaires de Paix, par Hubert.)

VOYAGE de l'Homme Vert à Mayence, après que les Français l'avoient évacué, par C. F. *Dressig :* (en allemand) *Reise des grünen Mannes nach Maintz nachdem es von den Franzosen verlassen worden, von C. F. Dressig.* Halle, 1793, in-8°.

VOYAGE à Mayence, du temps du bombardement, par le comte *de Moltke :* (en allemand) *Reise nach Maintz zur Zeit des Bombardement, von A. Graf Moltke.* Altona, 1794, 2 vol. in-8°.

VOYAGE sur le Rhin, par A. J. *de Wakerbert*: (en allemand) *Rhein-Reise, von A. J. von Wakerbert*. Halberstadt, 1794, in-8°.

VOYAGE de Mayence à Cologne, dans le printemps de 1794 : (en allemand) *Reise von Maintz nach Koelln im Frühling des Jahrs 1794*. Cologne, 1794, in-8°.

VOYAGE d'Utrecht à Francfort, principalement sur les bords du Rhin, par Thomas *Cogan*: (en anglais) *A Journey from Utrecht to Francfort, chiefly by the boorders of the Rhine, by Th. Cogan*. Londres, 1794, 2 vol. in-8°.

Voici le jugement qu'a porté sur ce voyage un appréciateur éclairé, M. *Ferry de Saint-Constant*, auteur de *Londres et les Anglais*, dont je donnerai la notice. « M. Cogan, dit-il, choisit avec goût les sujets de ses » descriptions, et les retrace avec fidélité. Il s'attache sur- » tout à peindre les moeurs et les caractères; ce qui fait le » principal mérite de son ouvrage. Enfin on y trouve » beaucoup de vues et d'observations utiles et piquantes, » quelquefois des traits de ce que les Anglais appellent » *humour*, et quelquefois aussi des morceaux du plus grand » pathétique ».

VOYAGE sur le Rhin et dans ses environs, par le P. *Bertolo*, avec des planches: (en italien) *Viaggio sul Reno e ne' suoi contorni, di P. Bertolo*. Rimini, Albertini, 1795, in-8°.

Dans la relation de ce voyage fait dans l'automne de l'année 1787, le P. Bertolo, religieux de l'ordre des Olivetains, et très-avantageusement connu en Italie par ses productions littéraires dans plusieurs genres, s'est plus attaché à tracer des tableaux agréables qu'embellit un style

pur et élégant, qu'à faire reconnoître l'état physique, agricole, industriel et commercial du pays (1).

Dans la première des quarante-six lettres dont est composée cette relation, le voyageur déclare franchement que la publication des voyages allemands et du voyage en français, de Mayence à Dusseldorf dont j'ai donné la notice, l'a encouragé à faire paroître le sien. La seconde lettre est consacrée à donner une idée générale des montagnes qui s'élèvent sur les bords du Rhin. Dans les suivantes, il décrit, dans un assez grand détail, les territoires de toutes les villes qu'on rencontre sur la rive droite et sur la rive gauche de ce fleuve.

VOYAGE sur le Rhin, dans les pays allemands du Rhin, et par les départemens du Mont-Tonnerre, du Rhin et de la Moselle, depuis le mois de juillet jusqu'en décembre 1780, par A. *Klebe*: (en allemand) *Reise auf dem Rhein durch die Deutschen Rhein-Laender*, etc.... Francfort, Esslinger, 1802, 2 vol. in-8°.

VUES du Rhin, par Nicolas *Vogt*, avec gravures: (en allemand) *Ansichten des Rheins*. Brême, Wilmans, 1805, tome 1er, in-8°.

Sous ce titre, c'est la relation d'un voyage fait le long des deux rives du Rhin et sur ce fleuve même. La relation commence par un tableau de la ville et des environs de Mayence. Il y succède une description du cours du Rhin, et elle est accompagnée d'observations topographiques et historiques. Après une excursion à Manheim, le voyageur parcourt le Rhingaw, et décrit les environs de *Johannisberg*, de *Geisenheim* et de *Budelheim*. Il entremêle dans

(1) Dans la quatrième lettre, on trouve néanmoins quelques bonnes observations sur les monumens volcaniques que renferme le territoire d'Andernach.

sa relation des notions assez curieuses sur les différentes qualités du vin du Rhin : elle est terminée par la description des îles du Rhin et par les vues du *Bacharach* et de *Caub*. Pour égayer sa narration, le voyageur y a jeté une espèce de roman sous le titre d'*Edouard et Emma*, dont la suite est renvoyée au tome suivant.

Ce voyage est enrichi de onze gravures d'une très-belle exécution.

On a annoncé dans les journaux une traduction de cet ouvrage sous le titre suivant :

VOYAGE pittoresque sur le Rhin, d'après l'allemand de M. le professeur *Vogt*, par M. l'abbé Libert, orné de trente vues, le texte sur papier vélin, en trois livraisons. Paris, Levrault, Schœll et Ce, 1805, trois livraisons, formant 2 vol. in-8°.

Au moment où j'écris, il n'a paru encore que la première livraison.

SECTION VIII.

Descriptions de la Suisse, du pays des Grisons, du Valais, de la Valteline, des Alpes Rhétiennes et Helvétiennes, etc.... et Voyages dans ces contrées.

VOYAGE sur le mont Pilate, en 1518, par Joachim *Vadianus de Walt*. (Se trouve dans l'ouvrage intitulé *Commentarius J. Vadiani, in III lib. Pomponii Melae de situ orbis.*) Vienne en Autriche, 1518, in-4°.

DESCRIPTION des Alpes Rhétiennes, par Gilles *Tschudi* : (en latin) *Ægidii Tschudi Descriptio Rhaetiae Alpinae*. Bâle, 1538, in-4°.

VOYAGE sur le mont Stokhorn, fait en 1536, par *Bellicanus*. Zurich, 1555, in-4°.

Le véritable auteur de ce voyage est *Muller*, qui avoit pris le nom de *Bellicanus*, de celui du village de *Bellikon* dans le canton de Zurich. Il a été réimprimé dans l'Histoire naturelle de la Suisse par *Scheuchzer*.

DESCRIPTION du mont Pilate, par Conrad *Gesner* : (en latin) *Conradi Gesneri Descriptio montis Pilati*. 1555, in-4°.

Cette description, l'ouvrage du plus célèbre naturaliste de son temps, a été réimprimée aussi dans l'Histoire naturelle de la Suisse par *Scheuchzer*. On en a une traduction française dans les Etrennes helvétiennes de *Bridel*.

DESCRIPTION des monts Niesen et Stokhorn, par Benoît *Aretius*, de Petterkinden dans le canton de Berne : (en latin) *Bened. Aretius Descriptio*, etc.... Strasbourg, 1561, in-4°.

Le plus grand mérite de cette description consiste dans un catalogue des plantes alpines que l'auteur, habile botaniste pour son temps, y a inséré. Pour honorer son compatriote, Haller a donné le nom d'*aretia* au genre voisin des androsaces et des primevères.

DESCRIPTION de la Suisse, par *Marsus*, ambassadeur de l'empereur et roi d'Espagne auprès des Suisses, pendant les années 1555 à 1559 (en latin). in-4°.

R. Cysat a donné une traduction allemande de cet ouvrage : elle contient de plus un tableau des mœurs des Suisses de ce temps-là.

DESCRIPTION du Valais, en deux livres, et Commentaire sur les Alpes, par Josias *Simler*; avec un Traité de Cellenus sur les bains et les eaux minérales du Valais : (en latin) *Josiae Simleri Valesiae Descriptio libri II, et de Alpibus Commentarius; et Celleni liber de thermis et fontibus medicatis Valesianorum.* Turgaw, 1574, in-8°.

— Le même. Leyde, Elzevir, 1633, in-24.

Cette description est la seule bien détaillée qu'on ait de cette intéressante contrée.

RÉPUBLIQUE des Suisses, par Josias *Simler* : (en latin) *De Helvetiorum Republicâ, autore Josia Simlero.* Elzevir, 1624, in-24.

C'est la plus jolie édition de cet ouvrage, qui en avoit eu antérieurement plusieurs autres, ainsi qu'il paroît par la traduction qui en a paru en français sous le titre suivant :

LA RÉPUBLIQUE des Suisses, comprise en deux livres, contenant le gouvernement de Suisse, l'état des treize cantons et de leurs confédérés en général et en particulier, leurs bailliages et juridictions, etc.... décrite en latin par Josias *Simler* de Zurich, et nouvellement mise en français, avec le pourtraict des villes des treize cantons. Paris, Dupuys, 1578, in-8°.

TABLEAU de la Suisse, par *Lescarbot.* Paris, 1618, in-4°.

LA SUISSE profane et sacrée, par Ranuce *Scotti* : (en latin) *Helvetia profana et sacra, autore Ranucio Scotti.* Macérata, 1642, in-4°.

De cet ouvrage, qui donne une idée satisfaisante des

mœurs des Suisses à l'époque où l'auteur écrivoit, il n'y a que le titre qui soit en latin : le corps de l'ouvrage est en anglais.

RELATION du Voyage de *Henri II d'Orléans-Longueville*, dans sa principauté de Neuchâtel et Valengin, en 1657. (Inséré dans le Journal helvétique, 1782 ; et dans l'Esprit des Journaux, même année.)

DESCRIPTION du lac de Lucerne, ou des quatre villes forestières, par Jean-Léopold *Cysatus* : (en allemand) *Beschreibung des Lucerner-oder Vier-Waldstetten-sees*. Lucerne, 1661, in-4°.

EXTRAIT du Voyage de *Brukner* à Genève, fait en 1668 : (en allemand) *Auszug aus der Brukner-schen Reisebeschreibung nach Genf, im Jahr 1668*. (Inséré dans le Magasin géographique de Fabri), 3 vol. in-8°.

DESCRIPTION du lac de Zurich, par J. Ehr. *Escher* : (en allemand) *Beschreibung des Zürchersees, von J. Ehr. Escher*. Zurich, 1692, in-8°.

MERCURE Helvétique, ou curiosités remarquables de l'Helvétie, par J. J. *Wagner* : (en allemand) *Mercurius Helveticus, fürstellend die denk-und schau-würdigsten Sachen und Seltenheiten der Eidgenossenschaft, von J. J. Wagner*. Zurich, 1701, in-12.

RELATION du pays des Suisses et de leurs alliés, par Arminius *Donnebuchi* : (en italien) *Arminio Donnebuchi Relatione del paese de' Suizeri e loro alleati*. Venise, 1708, in-8°.

L'ÉTAT et les Délices de la Suisse, en forme de relation critique, par plusieurs auteurs célèbres

(*Stanian*, *Keisler* et *Ruchat de Lausanne*); enrichi de figures en taille-douce, dessinées sur les lieux même, et de cartes géographiques très-exactes. Amsterdam, Wetstein et Smith, 1714; *ibid.* 1730; *ibid.* 1740; Bâle, 1760, 4 vol. in-12.

Les planches des deux premières de ces éditions sont recherchées : celles qu'on y a ajoutées dans la troisième et dans celle dont je vais donner la notice, sont mauvaises.

—Le même, considérablement augmenté, avec cartes et figures. Neuchâtel, Fauche, 1765, 2 vol. in-4°.

Quoique cet ouvrage ne soit pas exempt de fautes, il doit être distingué de la plupart de ceux qu'on a publiés sous la dénomination de *délices*, et qui communément ne sont que de mauvaises compilations. Dans les Délices de la Suisse, on trouve des recherches importantes sur l'antiquité et sur quelques parties de l'histoire naturelle. On y trouve même des descriptions assez bien faites de ces phénomènes physiques, que la nature s'est plû, en quelque sorte, à prodiguer dans presque toutes les parties de la Suisse. Nulle part ailleurs, on n'a décrit avec autant de détail les fameux bains de *Pfeffers* et de *Leuk*. A l'occasion de ceux-ci, on y donne un apperçu de l'étonnante route qu'on a pratiquée pour parvenir au sommet du mont Gemmi, et dont peu de voyageurs ont parlé. Ce sont de petits sentiers en zig-zag taillés çà et là dans le roc, soutenus en quelques endroits de murailles, ne consistant ailleurs qu'en des poutres suspendues en forme de ponts.

VOYAGE de Jean-Jacob *Scheuchzer* dans les Alpes de la Suisse, avec 120 planches : (en latin) *Joannis Jacobi Scheuchzer per Helvetiae Alpinae regiones Itinerarium*. Leyde, 1723, 4 part. en 2 vol. in-4°.

Le même a paru considérablement augmenté sous le titre suivant :

HISTOIRE naturelle de la Suisse, par *Scheuchzer :* (en allemand) *Natur-Geschichte*, etc.... *von Scheuchzer.* Zurich, 1748, 2 vol. in-4°.

Scheuchzer, si connu par sa *Physique sacrée*, est le premier voyageur qui ait visité les montagnes de la Suisse, pour en décrire les étonnans phénomènes. C'étoit un physicien assez instruit pour le temps où il vivoit, mais peu initié néanmoins dans la géologie, la minéralogie, la pyrithologie, la météréologie qui, depuis lui, ont fait de si grands progrès. Les observations que son voyage renferme sur ces différentes parties de l'histoire naturelle et de la physique, sans être méprisables, sont bien inférieures à celles du célèbre *Saussure*, dont j'indiquerai incessamment le voyage.

VOYAGE en Suisse dans l'année 1738, et dans la forêt d'Hercynie en 1739, par *Haller :* (en latin) *Iter Helveticum anno 1738, et Iter Hercynium anno 1739.* Gœttingue, 1740; Leipsic, *ibid.* in-8°.

CURIOSITÉS remarquables observées pendant un Voyage fait en 1742, dans différens endroits de la Suisse, par Jean-George *Sulzer :* (en allemand) *Beschreibung der Merkwürdigkeiten, die in einer 1742, gemachten Reise, durch einige Oerter des Schweizerlandes beobachtet hat J. G. Sulzer.* Zurich, 1743, in-4°.

ESSAI d'une Description historique et physique des glaciers de la Suisse, fait à l'occasion d'un voyage dans ces montagnes, par Jean-George *Altmann :* (en allemand) *Versuch einer historischen und physikalischen Beschreibung der Helvetischen Eisberge (bei Gelegenheit einer dahin gethanen Reise,) von Joh. Georg. Altmann.* Zurich, 1751; *ibid.* 1753, in-8°.

DESCRIPTION de divers objets dignes de remarque, dans le Simmenthal, par Daniel *Langhans* : (en allemand) *Beschreibung*, etc.... *von Dan. Langhans*. Zurich, 1753, in-8°.

VOYAGE dans les Alpes, par F. M. *Nerini*, publié par J. C. Fischer : (en latin) *F. M. Nerini Iter Subalpinum, curâ J. C. Fischer editum*. Francfort et Leipsic, 1753, in-8°.

VOYAGE aux sources de la Birse, dans le canton de Bâle, par Augustin-Jacques *Buxtorf* : (en allemand) *Reise nach der Birsquelle (im Stift (Canton) Basel) von Aug. Jac. Buxtorf*. Genève, 1756, in-8°.

VOYAGE en Suisse, fait en l'année 1714, par Abraham *Stanian* : (en anglais) *Account of the Switzerland written, in the year 1714, by Abraham Stanian*. Edimbourg, 1756, in-8°.

Le même, traduit en français sous le titre suivant:

ÉTAT de la Suisse, par *Stanian*, ambassadeur d'Angleterre. Amsterdam, 1764, in-8°.

LA SUISSE ancienne et moderne, par J. *Plantin* : (en latin) *Plantini Helvetia antiqua et nova*. Berne, 1756, in-8°.

ESSAI d'une description des curiosités historiques et naturelles du pays de Bâle, avec un Voyage à la source de Birse. Bâle, 1759, in-8°.

DESCRIPTION des glaciers de la Suisse, par Gottlieb-Sigismond *Gruner* : (en allemand) *Eisberge des Schweitzerlandes, von Gottlieb Siegmund Gruner*. 1760, 3 vol. in-8°.

Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre suivant:

HISTOIRE naturelle des glaciers de Suisse,

traduction libre de l'allemand de M. *Gruner*, par M. de Keralio, enrichie de planches. Paris, Panckoucke, 1770, in-4°.

Avant la publication des excellens ouvrages de *Saussure* et de *Bourit*, cette description de Gruner étoit regardée comme la meilleure qui eût paru sur les glacières de la Suisse : on peut néanmoins y recueillir plusieurs observations précieuses.

RELATION concise de l'ancienne Histoire, du Gouvernement actuel et des Loix de la république de Genève, par *Keate* : (en anglais) *A short account of the ancient History, present Government and Laws of the republic of Geneve, by G. Keate.* Londres, 1761, in-8°.

HISTOIRE naturelle de la Suisse dans l'ancien Monde, par Gottlieb-Sigismond *Gruner* : (en allemand) *Naturgeschichte Helvetiens in der alten Welt.* Berne, 1764, in-8°.

— La même, traduite en français sous le même titre. Neuchâtel, 1776, in-8°.

DESCRIPTION des montagnes et des vallées qui font une partie de la principauté de Neuchâtel et de Vallengin, par Frédéric *Osterwald.* Neuchâtel, 1764. — 2e édition, considérablement augmentée, *ibid.* 1766, in-8°.

DESCRIPTION des montagnes de la principauté de Neuchâtel. 1766, in-8°.

Ce petit ouvrage est le fruit d'un voyage en Suisse, par MM. les comtes de Mniszeck, seigneurs polonais.

TABLEAU historique et politique de la Suisse, où sont décrits sa situation, son état ancien et mo-

derne, sa division en cantons, les diètes et l'union helvétique, où l'on voit l'origine, la naissance, l'établissement et les progrès de la République, les mœurs, la religion et le gouvernement de ses peuples, avec un état de son commerce, de ses revenus, de sa milice, et un appendice contenant un détail de ses alliés; traduit de l'anglais. Paris, Lottin, 1766, in-12.

Ce Tableau est l'ouvrage d'un résident anglais en Suisse qui, comme il l'annonce lui-même, étoit obligé par état de s'instruire de l'état politique, civil et moral du pays où il veilloit aux intérêts de sa nation. Un séjour de huit années dans la Suisse, lui a facilité les moyens de se procurer, sous ces points de vue, tous les moyens possibles d'instruction.

Ce que l'auteur a écrit sur les divers gouvernemens de la Suisse, est traité avec profondeur; mais ne peut plus être aujourd'hui, depuis la nouvelle constitution de la Suisse, que du domaine de l'histoire. A l'égard de ses observations et de ses recherches sur la religion, la politique, les mœurs et les usages de l'Helvétie, elles appartiennent toujours au genre des voyages, ces objets n'ayant éprouvé en Suisse aucune altération bien sensible. Quelque sujet que traite l'auteur, il se montre par-tout un écrivain très-impartial et un excellent observateur.

HISTOIRE du mont Pilate, situé au bourg de Lucerne, par Antoine *Chapelier*: (en latin) *Antonii Capellarii Historia montis Pilati*. Bâle, 1767, in-4°.

LETTRES sur les curiosités de la Suisse les plus remarquables, par Christ.-Cajus-Lorenz *Hirschfeld*: (en allemand) *Briefe über die vornehmsten Merkwürdigkeiten der Schweitz*. Leipsic, 1769, in-8°.

— Les mêmes, *ibid.* 1776-1785, 2 vol. in-12.

Cet ouvrage est très-médiocre.

LETTRES sur la Suisse, par *Bouflers*. Paris, 1772, in-8°.

Le tour d'esprit de l'auteur rend la lecture de ces lettres extrêmement piquante.

VOYAGE dans le pays de Vaud, fait en 1774 : (en allemand) *Reise durch die Waet, im Jahr 1774.* (Inséré dans le Musée Suisse, 2e année, VIIIe cah.)

DICTIONNAIRE de la Suisse, par J. *Renard*. Paris, 1775, 2 vol. in-8°.

Ce Dictionnaire est une description de la Suisse assez bien faite, où l'auteur a suivi l'ordre alphabétique.

DESCRIPTION d'un Voyage fait en 1774, par une partie des Alpes Bernoises, par J. J. *Coggenbach*, avec planches : (en allemand) *Beschreibung einer Reise die im Jahr 1776 durch einen Theil der Bernischen Alpen, gemacht worden, von J. J. Coggenbach*. Berne, 1re livraison, 1776, petit in-fol.

LETTRES écrites de la Suisse à Hanovre, en 1763, par *Andreæ*, avec 16 planches : (en allemand) *Briefe aus der Schweitz*, etc.... *von Andreæ*. Zurich et Winterthur, 1776, in-4°.

L'auteur a jeté dans ces Lettres beaucoup d'observations et de descriptions de cabinets d'histoire naturelle ; c'est la seule partie de l'ouvrage qui ait du mérite. Deux des gravures dont l'ouvrage est enrichi, représentent, sous deux points de vue différens, le fameux pont de Schafhouse, dont la longueur est de quatre cents pieds : l'auteur y a joint une description très-exacte de la mécanique de ce pont.

RELATION de différens Voyages dans les Alpes du Faucigny, par messieurs *D.* et *D.* Maestricht, Dufour et Roux, 1776, 1 vol. in-12.

Cet ouvrage renferme principalement une relation imprimée dans le second volume des Lettres du célèbre physicien de Luc. L'éditeur y a joint celle d'une course postérieure, dans laquelle il accompagna M. de Luc, et pour laquelle il s'est aidé d'un Mémoire couronné par l'académie d'Amiens, en 1774, et qu'on trouve dans ses Observations sur la physique et l'histoire naturelle, pour les mois de mai et juin 1775. Les notes, quelques additions dans le dernier Voyage sur-tout, une explication de deux ou trois phénomènes physiques qu'il a placés à la fin, voilà toute la part qu'il a déclaré avoir à l'ouvrage par lui publié.

LETTRES sur la Suisse, par L. M. L. *C.* Altona, 1777, 2 vol. in-8°.

L'auteur s'est beaucoup étendu, dans ces Lettres, sur les divers gouvernemens des treize cantons. La nouvelle constitution que la Suisse s'est donnée par la médiation de la France, rejette cette partie de l'ouvrage dans la classe de l'histoire.

DICTIONNAIRE géographique, historique et politique de la Suisse, par François *Gallet*. Yverdun et Genève, 1777, 2 vol. in-8°.

Dans ce Dictionnaire, on a recueilli les articles de l'Encyclopédie d'Yverdun concernant la Suisse. Tout ce qui concerne la constitution de chaque canton, est fait avec soin : l'histoire naturelle est beaucoup moins bien traitée.

ESSAI sur les montagnes Salifères du gouvernement d'Aigle, situées sur les confins de Beval, par François-Samuel *Wild*, capitaine des mines de l'état de Berne, avec cartes et planches. Genève, Barde-Manget, 1778, in-4°.

VUES remarquables des montagnes de la Suisse, avec leur description, enrichie de beaucoup de planches; première partie. Revel, 1778, in-fol.

VOYAGE dans les Alpes, précédé d'un Essai sur l'histoire naturelle des environs de Genève, par Horace-Benedict *de Saussure*, enrichi de beaucoup de gravures. Neuchâtel, 1778-1796, 4 vol. in-4°.

— Le même, avec figures. Genève, 1787-1796, 8 vol. in-8°.

Quoique ce Voyage embrasse plusieurs chaînes de montagnes des provinces méridionales de la France et de l'ancienne Savoie, j'ai dû le placer dans la section de la Suisse, parce que les excursions du voyageur se sont principalement dirigées sur les montagnes de cette dernière contrée, et que ces montagnes d'ailleurs forment, avec les autres, une chaîne coupée seulement par de profondes vallées, et qui n'est interrompue par aucunes plaines d'une certaine étendue.

Ce célèbre naturaliste est parvenu, en 1787, à franchir le sommet du Mont-Blanc, non-seulement le plus élevé de tous ceux des Alpes et de la Suisse, mais encore l'une des montagnes les plus élevées des deux hémisphères, et qui jusques-là avoit toujours été inaccessible à ses propres tentatives et à celles des voyageurs les plus intrépides. Il a développé, dans sa relation, les connoissances les plus profondes en géologie, minéralogie, lithologie, hydraulique, météorologie : elle en renferme encore de très-précieuses sur la physique et la physiologie même : c'est principalement sous ces différens rapports, que Saussure s'est attaché à faire connoître la Suisse et quelques contrées voisines.

PETITS VOYAGES dans quelques cantons de la Suisse, par Léonard *Meister* : (en allemand) *Kleine Reisen durch einige Schweizer-Cantons*. Bâle, 1780, in-8°.

TABLEAUX topographiques, pittoresques, physiques, historiques, moraux, politiques et litté-

raires de la Suisse, publiés par *La Borde*, enrichis de 278 planc. Paris, Clousier, Lamy, 1780, 4 vol. gr. in-fol.

— Le même, avec 400 figures. *Ibid.* 12 vol. in-4°.

— Le même, sans figures. *Ibid.* 6 vol. in-4°.

Ce magnifique ouvrage (l'édition in-fol.), dont les planches ont été dessinées sur les lieux par d'habiles artistes, doit son existence au zèle que La Borde, amateur distingué dans plusieurs genres, et cruellement moissonné dans les jours orageux de la révolution, mit à réunir les travaux des naturalistes les plus éclairés, et des savans les plus distingués dans l'histoire du pays et dans toutes les parties de l'économie politique. Il fut avantageusement secondé par le baron de Zurlauben, qui se chargea de la rédaction du texte.

Voyage historique et littéraire de la Suisse occidentale (par J. R. *Sinner*). Neuchâtel, de l'imprimerie de la Société typographique, 1781, 2 vol. in-8°.

Quoique l'auteur de ce Voyage se soit occupé sur-tout de recherches historiques et littéraires, il n'a négligé ni la statistique de la Suisse, ni la partie des moeurs et des usages de ses habitans; mais il a été bien surpassé dans cette partie par *Coxe*.

Fragment du Journal d'un Voyage de Nuremberg à Constance, en 1781 : (en allemand) *Fragment aus dem Tagebuch einer Reise von Nurnberg bis Constanz, im Jahr 1781.* (Inséré dans le Musée allemand, année 1786, et x^e cah.)

Esquisse de l'état naturel, civil et moral de la Suisse, contenue dans une suite de lettres de Guillaume *Coxe*, adressées à Guillaume Melmoth : (en anglais) *Sketch of the natural, civil and political State*

of Swizzerland, in a series of letters, by William Coxe to William Melmoth. Londres, 1780, in-8°.

Ces Lettres ont été traduites en français sous le titre suivant :

LETTRES de M. William *Coxe* à M. W. Melmoth, sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse, traduites de l'anglais, et augmentée d'observations faites dans le même pays par le traducteur (M. *Ramond*). Paris, Belin, 1782, 2 vol. in-8°.

Quoique cette édition ne contienne que l'ébauche, pour ainsi dire, du voyage de Coxe en Suisse, augmenté des deux tiers dans l'édition de 1790, dont je donnerai incessamment la notice, elle est néanmoins fort recherchée, relativement sur-tout aux observations dont M. Ramond a enrichi la traduction de cette ébauche, et qui ne se retrouvent point dans l'édition de 1790. Ces observations sont extraites d'un voyage, que ce dernier avoit fait lui-même en Suisse : elles roulent sur la partie montueuse de la Suisse ; il y a répandu des notions précieuses sur la géologie et la minéralogie du pays, et il a décrit avec une sensibilité philantropique les mœurs simples et pures des habitans de ces montagnes.

— Les mêmes, traduites en allemand. Strasbourg, 1782, in-8°.

On a traduit assez récemment en anglais ces observations, et on les a réunies au texte sous le titre suivant :

ESQUISSE de l'état naturel, civil et moral de la Suisse, contenue dans une suite de lettres de Guillaume *Coxe*, adressées à Guillaume Melmoth, avec les Observations de Ramond ; orné de douze figures au bistre par Birman : (en anglais) *Sketch of the natural, civil and political State of Swizzerland, in a series of letters by William Coxe to William Melmoth ;*

with remarks of Ramond, etc... Londres, 1803, 2 vol. in-8°.

Voici le jugement que, dans sa Correspondance littéraire (tome 3), La Harpe a porté sur les lettres de Coxe et les observations de son traducteur.

« Ces lettres annoncent une grande sensibilité pour les » beautés naturelles. L'imagination de l'auteur, élevée » par la grandeur des objets, les rend avec énergie et en- » thousiasme. Il décrit en poète et peint en philosophe. » Tantôt il gravit les montagnes et foule les neiges, les » glaces, les rochers; tantôt il entre dans les maisons des » paysans et s'introduit dans les édifices publics. Son tra- » ducteur a visité les mêmes contrées dans le même esprit » et avec les mêmes yeux: il confirme, étend et supplée les » observations de l'auteur anglais, et paroît versé dans » l'étude de l'histoire et de l'antiquité, et sur-tout dans » celle de différentes branches de l'histoire naturelle ».

EXCURSION dans les Alpes Rhétiennes, etc.... par *Albanis Beaumont*, avec planches: (en anglais) *Travels through the Rhetian Alps, etc.... by Albanis Beaumont*. Londres, 1782, in-fol.

— Le même, Londres, 1792, in-4°.

LETTRES sur une contrée pastorale de la Suisse, par M. *Bonstetten*: (en allemand) *Briefe über*, etc.... Bâle, 1782; Zurich, 1792, in-8°.

Ces Lettres renferment une description très-intéressante de la vallée de *Sanen*, dans le canton de Fribourg: elle offre des vues aussi romantiques qu'aucune partie des plus renommées de la Suisse.

ITINÉRAIRE de la ville de Bâle, de ses environs et de ses cantons, à l'usage des voyageurs. Bâle, 1782, in-12.

DEUX DISSERTATIONS physiques sur la manière de faire avec fruit des voyages en Suisse, par Salo-

mon *Schinz :* (en latin) *Dissertationes II physicae de itineribus per Helvetiam cum fructu faciendis*. Zurich, 1782 et 1783, in-4°.

Collection de Jean *Bernoulli;* premier volume supplémentaire, contenant la description de la principauté de Neuchâtel et du comté de Valengin : (en allemand) *Joh. Bernoulli Sammlung kurzer Reisebeschreibungen, Erster überzähliger Band : Beschreibung des Fürstenthums Welsch-Neüenburg und Vallengin*. Berlin, 1783, in-8°.

Description de quelques montagnes de la vallée d'Entlibouch, par *Schnyder*, avec une carte : (en allemand) *Beschreibung*, etc.... *von Schnyder*. Lucerne, 1783, in-8°.

Description du lac de Constance, et de son état dans les temps anciens et modernes : (en allemand) *Beschreibung des Bodenseess, nach seinen verschiedenen Zustænden in alten und neuen Zeiten*. Ulm, 1783, in-8°.

Voyage dans quelques parties de la Suisse, par *Bernoulli* (en allemand). Berlin, 1783, in-8°.

En ce qui concerne la minéralogie et les cabinets d'histoire naturelle, ce savant professeur de Berlin a presque par-tout copié *Andreæ;* mais ses descriptions des cabinets de peinture sont intéressantes.

Lettres sur la Suisse, adressées à madame de *** par un Voyageur français (*La Borde*), en 1781 : on y a joint une carte générale de la Suisse et des glaciers de Faucigny, la plus exacte qui ait encore paru, ainsi qu'un plan de Versoy, et un plan des souterrains des salines de Bavieux. Genève, Paris, Jombert, 1783, 1 vol. gr. in-8°.

L'édition de cet ouvrage, comme toutes celles qui ont été publiées par son auteur, ne laisse rien à desirer : elle est faite sur papier de Hollande, et en très-beaux caractères.

La Borde, dans les tableaux de la Suisse dont il avoit dirigé la partie pittoresque seulement, ainsi qu'on l'a vu, n'avoit pu faire entrer dans le texte dont les matériaux et la rédaction même, à l'exception de la partie minéralogique, appartenoient exclusivement au baron de Zurlauben, ni les observations que ses propres excursions lui avoient donné lieu de faire dans diverses parties de la Suisse, ni les anecdotes qu'elles lui avoient procuré l'occasion de recueillir : il les a répandues dans ses lettres, en y jetant quelques hors-d'œuvre qui ne sont pas sans intérêt; tels que des détails assez étendus sur la pierre philosophale et les rose-croix, que ses communications avec Cagliostro, pour lequel il paroît pénétré d'une admiration profonde, amènent assez naturellement, tels qu'un extrait fort bien fait, mais peut-être un peu déplacé, de la Dissertation d'Alexis *Paucton*, sur les pyramides d'Egypte ; tels qu'un examen critique et fort amer de la Nouvelle Héloïse ; tels enfin que l'exposition du projet de la fondation de la ville de Versoy.

En ce qui concerne la Suisse, La Borde n'a pu que glaner après Coxe, dont il relève, avec affectation, quelques erreurs, la plupart assez légères. Cependant la description des souterrains et des salines de Bavieux lui appartient entièrement ; et la carte qu'il a fait dresser de la Suisse et des glaciers de Faucigny, rectifie plusieurs positions inexactes qui se trouvent dans les précédentes cartes.

Plusieurs parties de la relation indiquent que La Borde n'étoit pas étranger aux savantes théories qui ont successivement paru sur la géologie et la minéralogie.

VOYAGE minéralogique en Suisse, par le comte Grégoire *Razoumowsky*. Lausanne, 1783 et 1784, in-8°.

VOYAGE minéralogique dans le gouvernement de

l'Aigle et une partie du Valais, suivi d'une excursion sur le lac de Lucerne, par *Behoumwisky*, avec planches. Lausanne, 1783, in-8°.

Ces deux Voyages peuvent servir d'appendice à ceux de Saussure, pour quelques parties de la Suisse, sur lesquelles les observations de cet illustre voyageur ne se sont pas étendues.

VOYAGE dans les montagnes les plus remarquables de la Suisse, par *Wyttenbach*: (en allemand) *Reise durch*, etc. Berne, 1785, in-8°.

VOYAGE par quelques cantons de la Suisse, d'Ulm à Saint-Gall, Appenzel, Glarus, Uri, Schwitz, Zug, et de Zurich à Constance, par Jean-Michel *Afsprung*: (en allemand) *Reise durch einige Cantons der Eidgenossenschaft, von Ulm nach St.-Gallen, Appenzel, Glarus, Ury, Schwitz, Zug, und Zürch bis Costnitz in Briefen*. Leipsic, 1784, in-8°.

Ce Voyage ne concerne que le Tyrol, la Carniole, etc.

VOYAGES physiques et politiques dans les Alpes Dinariques, Juliennes, Carinthiennes, Rhétiques et Noriques, dans les années 1781 et 1783, par B. *Hacquet*, avec planches : (en allemand) *Physikalisch-Politische Reisen aus den Dinarischen durch die Julischen, Cärnthischen und Rhætischen in die Norischen Alpen, in den Jahren 1781 und 1783*. Leipsic, 1784, in-8°.

LETTRES sur la Suisse, par Christ. *Meiners*: (en allemand) *Briefe über die Schweitz, von Christ. Meiners*. Berlin, 1784 et 1785, 2 vol. in-8°.; *ibid.* 1789 et 1790, 4 vol. in-8°.

MÉMOIRES pour servir à la connoissance de la

Suisse, résultat d'observations pendant ses voyages, par Jean-Rodolphe *Schintz* : (en allemand) *Beytraege zur næhern Kenntnis des Schweizerlandes*. Zurich, 1784-1787, in-8°.

Ces Mémoires font parfaitement connoître la Suisse italienne, formant aujourd'hui le canton de Tésin.

NOUVELLES LETTRES sur la Suisse, 1er cahier, contenant les cantons de Bâle, Soleure et Berne, par *Hirschfeld* : (en allemand) *Neue Briefe über die Schweitz und über Basel, Solothurn, Bern*. Kiel, 1785, in-8°.

Cet Ouvrage fait suite aux Lettres sur la Suisse, publiées par le même auteur, citées page 411.

NOUVELLE DESCRIPTION générale et particulière des glacières, vallées de glaces et glaciers (1), qui forment la grande chaîne des Alpes de la Suisse, de l'Italie et de la Savoie, par M. *Bourrit*, nouvelle édition, enrichie de beaucoup de planches. Genève, Paul Barde, 1785, 3 vol. in-8°.

Cette description, prétendue générale, n'embrasse guère que le Valais et la Savoie, et ne renferme presque rien qui ne se trouve déjà dans les autres ouvrages de l'auteur, dont je donnerai la notice, article *Savoie* (sect. de *la France*).

C'est avec un amateur des montagnes que Bourrit a fait ses excursions. Son style s'anime et varie suivant la nature des objets, toujours étonnans, qu'il décrit.

---

(1) On donne le nom de *glaciers*, dit Saussure, à ces amas de glaces éternelles qui se forment et se conservent dans les vallées et sur les pentes des hautes montagnes. Le nom de *glacières* servira, comme il a toujours fait, à désigner ces cavités souterraines, naturelles et artificielles, qui conservent la glace et la tiennent à l'abri des rayons du soleil.

L'aspect romantique des lacs; le magnifique spectacle des montagnes du Valais et du Mont-Blanc; la majestueuse marche des nuages sur leurs cimes; les masses énormes de rochers; des ponts magiquement jetés sur des précipices; les torrens, les cascades, les cataractes : les immenses et profondes glacières; les inaccessibles glaciers; les redoutables avalanches qui engloutissent les villages et leurs habitans; les débris formés par l'éboulement des terres et des roches; la confusion, le désordre qu'entraîne le combat des élémens; la nature en convulsion, qui à chaque pas étale des scènes d'horreur; tous ces phénomènes élèvent l'imagination du voyageur à la hauteur des objets qu'il peint : mais la touche de son pinceau s'adoucit, ses expressions deviennent sentimentales, lorsqu'il décrit les mœurs patriarchales et pures des habitans des montagnes.

Au milieu de ces sombres tableaux, ou de ces riantes peintures, Bourrit jette quelques savantes recherches sur les plus beaux restes de l'antiquité qu'offre la Suisse : il a même recueilli quelques inscriptions.

LETTRES sur quelques parties de la Suisse, adressées à la Reine de la Grande-Bretagne par J. A. *de Luc*. Paris, v^e Duchêne, 1785, in-8°.

LETTRES d'un Saxon en Suisse, à son ami à Leipsic : (en allemand) *Briefe eines Sachsen aus der Schweitz an seinen Freund in Leipzig*. Leipsic, 1785-1786, 3 vol. in-8°.

Ces Lettres, écrites par *Kuttner*, renferment le tableau le plus exact du canton de Bâle et du pays de Vaud, principalement sous le rapport des mœurs et des usages.

VOYAGE dans les Alpes, fait en 1781, par Gottlieb-Conrad-Charles *Storr*, avec planches : (en allemand) *Alpen-Reise im Jahr 1781, von Gott. Conr. Ch. Storr*. Leipsic, 1785-1786, 2 vol. in-4°.

Sous le rapport de la minéralogie, ce Voyage forme un

supplément nécessaire à celui de Saussure. On y trouve aussi de curieuses notices sur la manière de vivre des bergers et autres habitans des Alpes.

FRAGMENT d'un Voyage de Nuremberg à Constance, en 1785 : (en allemand) *Fragment aus dem Tagebuch einer Reise von Nürnberg bis Constanz, im Jahr 1785.* (Inséré dans le Musée allemand, année 1786.)

VOYAGE par le pays des Grisons, fait en 1784 : (en allemand) *Reise durch das Graubündterland, im Jahr 1784.* (Inséré dans le Musée suisse, 2ᵉ année, VIIᵉ cah.)

FRAGMENS d'un Voyage par le pays des Grisons : (en allemand) *Bruchstük einer Reise durch Graubünden.* (Insérés dans le Musée allemand, 1786, XIᵉ cah.)

FRAGMENS d'un Voyage sur le mont Julien, chez les Grisons, par H. L. *Lehmann* : (en allemand) *Bruchstüke einer Reise über Julienberg in Bündten, von H. L. Lehmann.* (Insérés dans le Musée suisse, 3ᵉ année, IXᵉ cah.)

ESSAI d'une description de la vallée de Grindelwald : (en allemand) *Versuch einer Beschreibung des Grindelwaldthales.* (Inséré dans le Magasin helvétique d'Histoire naturelle, tome 1ᵉʳ.)

MANUEL pour les savans et les curieux qui voyagent en Suisse, par *Besson*, augmenté par Jacques-Samuel *Wyttenbach* ; nouvelle édition. Berne, 1786, 2 vol. in-8°.

— Le même, édition augmentée. Zurich, Fuessli et Cᵉ, 1799, in-8°.

OBSERVATIONS faites pendant un Voyage de Strasbourg à Schafhouse : (en allemand) *Bemerkungen auf einer Reise von Strasburg nach Schafhausen.* (Insérées dans le Musée allemand, 1786, XI[e] cah.)

VOYAGE de M. *de Mayer* en Suisse, en 1784, ou Tableau historique, civil, politique et physique de la Suisse. Amsterdam (Paris, Leroi), 1786, 2 vol. in-8°.

— Le même, traduit en allemand. Leipsic, 1788, 2 vol. in-8°.

Relation confuse, insignifiante, remplie d'inexactitudes et de comparaisons tirées de l'histoire grecque et romaine ; au surplus, ornée de beaucoup de noms estropiés. C'est le jugement qu'en porte M. *Ebel.*

LETTRES d'une Dame (madame *de Krok*), écrites pendant un voyage en Suisse (en allemand). Francfort et Leipsic, 1786, in-8°.

JOURNAL d'un Voyage dans la Suisse, par Sophie *La Roche* : (en allemand) *Tagebuch einer Reise durch die Schweitz, von Sophie La Roche.* Altenbourg, 1787, in-8°.

EXCURSION dans les mines du Haut-Faucigny, etc... par L. P. *Berthout van Berchem.* Lausanne, 1787, in-8°.

VOYAGE de Zurich à Pfeffers, par H. C. *Hirzel* : (en allemand) *Reise von Zurich nach Pfeffers.* (Inséré dans le 3[e] vol. du Magasin helvétique d'Histoire naturelle.)

DESCRIPTION d'un Voyage par le mont Rigi et les quatre villes forestières, par *Orell* : (en allemand)

Beschreibung einer Reise über den Rigiberg und durch die vier Waldstædte. (Insérée dans le Musée suisse, 3e vol., XIIe cah.)

QUELQUES OBSERVATIONS isolées, recueillies pendant un voyage en Suisse, par J. L. *Boekmann* : (en allemand) *Einige isolirte Bemerkungen auf einer Schweitzer-Reise gesammelt, von Boekmann.* (Insérées dans le Magasin scientifique de Posselt.)

FRAGMENT d'un Voyage en Suisse : (en allemand) *Fragment einer Schweizer-Reise.* (Inséré dans le second volume du même recueil.)

LETTRES écrites de la Suisse : (en allemand) *Briefe aus der Schweitz.* (Insérées dans le Journal philosophique et littéraire, 1787, tome 1er.)

VOYAGE de J. M. (*Phelippon*) *Roland*, femme du Ministre de l'intérieur, fait en Suisse dans l'année 1787. (Inséré dans le troisième volume du recueil de ses Œuvres, par Champagneux. Paris, Bidaut, 1800 — an VIII, 3 vol. in-8°.

Des descriptions animées par une imagination sans écarts; quelques réflexions profondes sur les diverses constitutions des treize cantons ; un ardent amour de la liberté, qu'on s'étonne de trouver dans une Française ; des anecdotes piquantes sur quelques hommes célèbres, et particulièrement sur *Lavater*, distinguent cette rapide relation de la Suisse. Dans les périlleuses excursions qu'entreprit madame Roland pour visiter les glaciers, elle manifestoit déjà ce courage qu'elle déploya depuis avec tant d'énergie jusqu'au pied de l'échafaud. Sans doute que sa tragique destinée contribue encore à jeter un vif intérêt dans sa relation. Au surplus, le style a toujours une variété très-piquante : tantôt il prend le caractère ferme et prononcé de l'autre sexe ;

tantôt il reçoit la teinte plus douce du charme et de l'abandon propres au sexe de l'auteur.

RELATION d'un Voyage en Suisse, fait en 1786, par W. G. *Ploucquet*, publiée par lettres: (en allemand) *Vertrauliche Erzœhlungen einer Schweizer-Reise im Jahr 1786, von W. G. Ploucquet.* Tubingue, 1787, in-8°.

Ces Lettres sont insignifiantes, à l'exception de la onzième, où l'auteur expose des opinions absolument nouvelles sur l'agrandissement des glaciers, et sur les amas de pierres qu'on trouve sur et au-devant de ces glaciers. Ces opinions ayant été combattues dans le *Magasin Suisse* de *Höpfner*, le voyageur répondit dans l'écrit suivant:

SUR quelques objets en Suisse: (en allemand) *Uber einige Gegenstände*, etc. Tubingue, 1789, in-8°.

VOYAGE pittoresque aux Alpes Pennines, par *Albanis Beaumont*: (en anglais) *Travels through Alpes Pennines, by Albanis Beaumont*, avec planches coloriées. Genève, Bardin, 1788, pet. in-fol.

VOYAGE en Suisse et dans le pays des Grisons, contenu dans une suite de lettres adressées à Guillaume Melmoth, écuyer, par Guillaume *Coxe*: (en anglais) *Travels in Switzerland and country of the Grisons, in a series of letters, by William Coxe to William Melmoth esquire.* Londres, 1788, 3 vol. in-8°.

On en a donné récemment une nouvelle édition ornée de la grande carte par Weiss, de six vues par Birman, et dans laquelle on a inséré les observatious de M. Ramond, traduites en anglais. Bâle et Paris, Levrault, 1802, 2 vol. in-8°.

Ce Voyage a été traduit en français sous le titre suivant:

VOYAGE en Suisse, chez les Grisons et dans la

Valteline, par M. William *Coxe*, traduit de l'anglais par Lebas, avec cartes et figures. Genève, 1790, 3 vol. in-8°.

Cette relation, en forme de lettres, dont l'auteur, comme on l'a vu, n'avoit donné qu'une ébauche en 1782, embrasse quatre voyages faits à différentes époques, savoir, en 1776-77-85 et 86, dans diverses parties de la Suisse, dans le pays des Grisons, dans la Valteline.

Tout ce qui, dans la relation, concerne les formes si variées du gouvernement dans les cantons suisses et chez leurs alliés, est traité avec autant de sagacité que de profondeur; mais d'assez grands changemens étant survenus récemment dans leur constitution fédérative, ce que Coxe a dit de relatif à l'ancien état des choses, appartient désormais à l'histoire.

Le voyageur qui voudra visiter la Suisse, et se procurer, avant de la parcourir, des notions utiles sur tous les objets étrangers à la forme du gouvernement, trouvera encore à s'instruire dans le Voyage de Coxe, sur le sol et l'agriculture, l'histoire naturelle, l'industrie, le commerce, les arts, les antiquités de ce pays : c'est, sous tous ces rapports, une des meilleures relations que nous ayons de la Suisse : je vais en extraire les traits les plus remarquables.

Schaffouse, ancienne ville impériale, et capitale de l'ancien canton de ce nom, est située sur la rive septentrionale du Rhin, et elle doit son origine à l'interruption du cours de ce fleuve par la cataracte de *Lauffen*, qui nécessitoit un entrepôt propre à recevoir les marchandises qu'on retiroit des bateaux. On admire la singulière architecture du pont bâti sur le Rhin. Le fleuve, très-rapide en cet endroit, et dont la largeur est de quatre cents pieds, avoit emporté plusieurs ponts de pierre d'une construction fort solide. Un charpentier d'Appenzel offrit d'en construire un de bois qui n'auroit qu'une seule arche. Les magistrats exigèrent que le pont en eût deux, et qu'il employât, pour cet effet, le massif du milieu de l'ancien pont, qui subsistoit

encore. L'habile ouvrier s'y soumit, mais il a exécuté son ouvrage de manière à laisser douter s'il a réellement fait usage du massif, et si le pont ne seroit pas également solide avec une seule arche. L'homme du poids le plus foible, presque toujours sent le pont fléchir sous lui lorsqu'il y passe; et néanmoins des chariots fortement chargés, le traversent sans aucun danger : on l'a comparé, avec assez de justesse, à une corde tendue qui tremble et frémit quand on la frappe, et qui conserve en tout temps une tension égale et ferme. Ce pont fut fini en trois ans, et ne coûta qu'une somme équivalente à 166,000 francs de notre monnoie.

Le voyageur décrit avec de fortes couleurs la cataracte formée par la chute du Rhin à *Lauffen*. La beauté du paysage des environs, extrêmement pittoresque, ajoute encore beaucoup au spectacle, vraiment imposant, de cette magnifique scène.

Constance, ville impériale, mais enclavée dans la Suisse, et dont le territoire sépare Schaffouse d'avec Appenzel, Constance, si célèbre dans l'Histoire par le concile qui s'y tint, et par le supplice de Jean Hus et de Jérôme de Prague, malgré le sauf-conduit de l'empereur, est fort déchue, mais peut redevenir une ville commerçante, graces à la permission accordée par l'empereur aux émigrans de Genève, de s'y établir et d'y porter leurs fonds et leur industrie. Près de Constance est le lac du même nom, qui se divise en deux parties. La partie supérieure a quinze lieues de long sur six de large. La fonte des neiges augmente beaucoup en été le volume d'eau du lac : cette circonstance est commune à tous les lacs de la Suisse. La grande truite et les autres poissons que nourrit le lac, en désertent la profondeur en avril, et remontent le Rhin pour y déposer leur frai.

La ville et les habitans de *Saint-Gal* étoient les alliés des cantons suisses. Les habitans de la ville sont protestans; les sujets de l'abbé sont catholiques. L'industrie des habitans qui fabriquent des toiles, des mousselines et des bro-

deries, et qui y joignent un commerce assez étendu, rend la ville florissante. Coxe fut surpris d'y trouver, au milieu de la chaleur des opérations commerciales, les sciences, les arts et la littérature en honneur. La bibliothèque de l'abbaye est très-nombreuse, et la disposition des livres bien entendue. Elle étoit autrefois plus riche en manuscrits curieux qu'elle ne l'est aujourd'hui : plusieurs de ces manuscrits ayant été prêtés aux prélats du concile de Constance, furent perdus. C'est dans cette bibliothèque qu'ont été trouvés les ouvrages de Quintilien, de Pétrone, de Silius Italicus, de Valérius Flaccus.

On comptoit, dans l'ancien canton d'*Appenzel*, vingt-sept mille protestans et douze mille catholiques seulement. Les premiers sont beaucoup plus industrieux, beaucoup plus propres aux opérations commerciales que les autres. Leurs manufactures, et plusieurs articles de commerce, fournissent aux habitans d'Appenzel, par voie d'échange, ce que leur a refusé la nature. La partie du pays habitable ne consiste qu'en de très-riches pâturages : en conséquence, les objets d'exportation les plus considérables sont des bestiaux, des peaux, du beurre, des fromages : il faut ajouter des toiles peintes grossières et des mousselines. Les montagnes sont couvertes de bois, et à chaque pas on trouve une source qui sort de terre en bouillonnant, ou un torrent qui se précipite le long d'un rocher. Il n'y a point de villes fermées dans le canton d'Appenzel, mais deux ou trois bourgs seulement, dont celui qui porte le nom du canton est le plus considérable. Tout le pays, à vrai dire, si l'on en excepte les parties où se trouvent des roches stériles, n'est qu'un grand village non interrompu, couvert de bonnes chaumières, qui chacune ont leur petit territoire, consistant en un champ ou deux, et en excellens pâturages. Les cabanes sont remarquables par l'extrême propreté qui y règne. A un fonds de gaîté originale, à une grande vivacité dans leurs reparties, les habitans réunissent une franchise naturelle, et un ton singulier d'égalité, qui naît du sentiment de leur indépendance.

Le lac de *Wallenstadt* prend son nom de la ville, qui est le chef-lieu des huit bailliages appartenant, du temps de Coxe, aux huit anciens cantons. La scène de ce lac est singulièrement sauvage et pittoresque : elle offre une variété très-piquante de vues toutes romantiques. Tantôt ce sont des montagnes qui servent de ceintures au lac, et qui sont presque toutes cultivées et couvertes de prairies et de bois ; tantôt c'est une chaîne de roches, la plupart de formes bizarres et inaccessibles ; par-tout de nombreuses cascades qui se précipitent de hauteurs immenses, avec une rapidité presque inconcevable ; les eaux du lac, limpides, froides et profondes, ne se glacent jamais.

Dans le canton de *Glaris*, les mœurs sont les mêmes que dans celui d'Appenzel : les productions du sol, l'industrie, le commerce, sont aussi de même nature, si ce n'est que de Glaris on exporte une quantité considérable d'ardoises dont le canton renferme de riches carrières. Son territoire offre une cataracte qui s'échappe d'un glacier avec un bruit effroyable, se précipite sous un rocher et en sort pour former la rivière de *Lintz* où le saumon vient paisiblement déposer son frai. Près de là, sur un précipice de plus de trois cents pieds de profondeur, est jeté un pont de pierres d'une seule arche d'environ soixante-dix pieds de long. Il établit la communication avec les Alpes supérieures, et sert de passage au bétail.

Le canton de *Zurich*, où, depuis la paix d'*Arau*, les catholiques et les protestans jouissent d'une égalité parfaite et participent aux mêmes priviléges ; tous recueillent du bled et du vin, et possèdent de bons pâturages. La récolte de bled néanmoins ne suffit pas à la consommation du pays ; le surplus se tire de la Souabe. Le vin ne forme qu'un léger objet d'exportation, la plus grande partie se consommant dans le pays. En 1784, ce canton renfermoit cent soixante-quatorze mille cinq cent vingt-deux habitans, en y comprenant dix mille cinq cents ames que contient la capitale. Cette grande population, relativement au peu d'étendue du territoire, est due au commerce

immense de la ville de Zurich et de ses dépendances. Les deux tiers des habitans s'occupent de la filature et de la fabrication des toiles pour les nombreuses manufactures de la capitale. Cette industrie est la source d'un grand commerce. L'accroissement du luxe à Zurich, résultat nécessaire de l'opulence, se manifestoit, du temps de Coxe, par l'augmentation des domestiques; mais en général, les moeurs y étoient encore simples et tenoient aux anciens temps. L'après-dîner, les hommes se rassembloient dans des espèces de clubs, à la ville pendant l'hiver, et dans leurs maisons de campagne pendant l'été : ils y fumoient et se régaloient de vin, de fruits et de pâtisseries. Les femmes, le plus souvent concentrées dans les détails domestiques, et livrées à l'éducation de leurs enfans, se permettoient quelquefois de se rassembler en petites cotteries d'où les hommes étoient exclus. Le petit nombre de familles où les deux sexes commençoient à se réunir pour y jouir des charmes d'une conversation sociale, étoient regardées comme des êtres à part, et on les désignoit par le nom de sociétés françaises. Les loix somptuaires, et celles qui veillent à la sûreté des mœurs, étoient en vigueur à Zurich; et l'on y remarquoit, beaucoup plus que dans aucune autre grande ville de la Suisse, l'esprit d'indépendance et le zèle pour la liberté.

Les établissemens de charité sont très-multipliés à Zurich. Trois colléges y ont été institués pour l'éducation de la jeunesse; et le bon choix des études et des professeurs. les encouragemens donnés aux lettres et aux sciences, ont procuré à Zurich, beaucoup plus qu'à aucune autre ville de la Suisse, des littérateurs et des savans distingués dans tous les genres. Coxe en fait l'énumération : l'on y remarque le théologien *Zwingle*, les naturalistes Conrad et Jean *Gesner*, le physicien *Scheuchzer*, les historiens *Hottinger* et *Heidegger*, l'antiquaire *Spon*, le moraliste *Lavater*, le poëte de la nature Salomon *Gessner*. Coxe eut la satisfaction d'entretenir ces deux derniers.

La bibliothèque publique de Zurich contient environ

quinze mille volumes, et un petit nombre de manuscrits curieux, entr'autres le Quintilien qui, comme on l'a vu, se trouvoit dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Gal.

Coxe ne croit pas qu'il y ait un coin du globe qu'on puisse comparer aux environs de Zurich pour les beautés de la nature, la population nombreuse, le bien-être dont y jouit le cultivateur. Dans une promenade sur le lac de Zurich, il eut néanmoins la douleur d'apprendre que ce pays fortuné n'étoit pas à l'abri des accidens les plus imprévus. En 1778, un torrent qui, dans les temps ordinaires, n'est qu'un foible ruisseau, s'enfla par la fonte des neiges au point de s'élever de trente pieds au-dessus de son niveau; il emporta vingt-cinq maisons, et fit périr soixante personnes; les secours furent prodigués aux malheureux habitans: une seule quête, faite le dimanche à Zurich, peuplée de onze mille ames seulement, produisit 3000 livres sterlings (72000 fr. de France.)

En quittant Zurich, Coxe, au lieu de suivre la route de terre, s'embarqua sur la *Limmat* dont le cours est très-rapide. L'architecte du pont de Schaffouse en a jeté un sur cette rivière. La construction en est également en bois, mais plus élégante et tout aussi hardie; il a deux cent quarante pieds de long. C'est sur la route de Zurich à Bâle qu'on trouve les ruines du château de *Habsbourg*, le berceau de la première maison d'Autriche. Il n'en subsiste plus qu'une tour d'une architecture grossière.

Arrivé à *Bâle*, Coxe remarqua que toutes les horloges y avançoient d'une heure. On a assigné, dit-il, plusieurs causes de cette singularité. La véritable est que le chœur de la cathédrale, au lieu de faire face à l'orient, comme le font généralement ceux de toutes les églises, n'est pas exactement situé vers ce point; de sorte que la marche du cadran solaire qui est en dehors du chœur, et sur lequel on règle toutes les horloges de la ville, souffre de cette déclinaison qui, selon le calcul du savant Bernoulli, produit une différence de quarante-cinq minutes et plus du véritable cours du soleil. Plusieurs des principaux habitans

de Bâle formèrent le projet de corriger le vice de cette déclinaison, en changeant d'une demi-minute par jour la position du style du cadran, jusqu'à ce que l'ombre marquât l'heure véritable. Le cadran avoit déjà perdu une avance de quarante-cinq minutes, lorsque le hasard fit découvrir au peuple cette judicieuse innovation : ses murmures obligèrent les magistrats de faire rétablir le style dans son ancienne position.

La ville de Bâle est située sur le Rhin qui la coupe en deux parties jointes par un pont d'une extrême longueur. Cette position lui procure un grand commerce alimenté par un nombre infini de manufactures, sur-tout de cotonnades et de rubans. C'est dans la cathédrale, bâtiment gothique et élégant, mais étrangement défiguré par un barbouillage couleur de rose répandu sur tout l'extérieur de l'édifice, qu'est la sépulture du célèbre *Erasme*.

L'université de Bâle, autrefois célèbre, et qui dans les derniers temps comptoit dans ses professeurs *Euler* et les frères *Bernoulli*, est un peu déchue de son ancien éclat, par la méthode abusive de tirer au sort les professeurs. La bibliothèque publique n'est pas nombreuse, mais elle contient des éditions rares et précieuses qui datent du quinzième siècle. Dans des salles dépendantes de cette bibliothèque, est une collectiou considérable d'antiques trouvées à *Augst*. On y admire sur-tout un grand nombre d'estampes, de beaux dessins et des tableaux la plupart du fameux *Holbein*, né à Bâle. Le plus estimé de ces tableaux est un dessus d'autel en huit compartimens où il a représenté la Passion. Le brillant coloris qui distingue ses compositions, est porté, dans ce tableau, au plus haut degré de perfection. Coxe paroît convaincu que le tableau de *la danse des morts* qu'on attribue à *Holbein* (1), a précédé le temps de la naissance de cet artiste, et que ce tableau, retouché à plusieurs reprises, ne l'a même jamais été par lui. Il est néanmoins probable que c'est dans ce

(1) M. Ebel l'attribue à Jean *Klauber*, élève de Holbein.

tableau qu'il prit la première idée de ses fameux dessins de la danse des morts, où il a montré une richesse d'imagination si surprenante, tant de jugement dans la disposition des objets, une si grande vivacité d'exécution. Du temps de Coxe, ces dessins appartenoient au prince Gallitzin.

Bâle, la plus grande ville de la Suisse, paroît avoir été autrefois l'une des plus peuplées. Son enceinte peut contenir plus de cent mille habitans : à peine y en comptoit-on, du temps de Coxe, onze mille. La cause de cette dépopulation lui paroissoit résulter des entraves que les citoyens de Bâle, extrêmement fiers de leur droit de bourgeoisie, mettoient à l'établissement des étrangers dans la ville, en se rendant extrêmement difficiles à les faire jouir de ce droit. Le nombre des morts à Bâle excédoit annuellement, comme dans toutes les grandes villes, celui des naissances, et cette disproportion n'étant pas rachetée par l'affluence de nouveaux habitans, Bâle devoit nécessairement se dépeupler avec le temps.

Près de Bâle, sont les ruines d'*Augusta Rauracorum*, ville considérable sous la domination des Romains, et qui n'est maintenant qu'un petit village. Ces ruines consistent en quelques colonnes de marbre encore sur pied, quelques fragmens de piliers épars, et une partie de mur en demi-cercle : ce sont là tous les restes d'un théâtre qui contenoit douze mille personnes, et d'un temple qui y étoit attaché.

Soleure, capitale du canton catholique de ce nom, située sur la rivière Aar, est une petite mais très-jolie ville. Sa cathédrale, construite par un artiste italien dans le goût moderne, et décorée des ordres corinthien et composite, a coûté dix-sept cent mille livres, somme exorbitante pour une petite république dont les revenus publics montoient à peine à 24000 fr. La population de Soleure n'est que de quatre mille ames : elle possède une bibliothèque publique et un cabinet de médailles dont elle est redevable aux lumières et au zèle d'un chanoine de la cathédrale. Le seul cabinet d'histoire naturelle qu'il y ait dans la ville, et où

l'on a recueilli les minéraux et les pétrifications du pays, appartient à un particulier.

Le canton de Soleure, du temps de Coxe, contenoit quarante mille habitans, y compris ceux de sa capitale. Le pays offre des points de vue très-pittoresques; presque par-tout le sol est fertile en grains, et les districts qui sont en dedans des bornes du Jura, renferment d'excellens pâturages. A Soleure, et dans plusieurs autres parties du canton, l'on a formé des établissemens de charité bien administrés.

Lucerne, le premier des cantons catholiques, pour le rang comme pour la puissance, a pour capitale la ville du même nom, qui contient à peine trois mille habitans. Ses manufactures sont peu importantes, et son commerce est très-foible. Ce n'est que depuis quelques années, comme l'observe Coxe, que les beaux arts y sont un peu en honneur, et que les principes de tolérance y sont mieux compris et plus généralement répandus. La population, indice d'un gouvernement équitable et doux, s'est beaucoup accrue dans le dix-huitième siècle. Presque tous les habitans s'occupent de l'agriculture. La partie méridionale du canton est montueuse et fournit du bétail, des peaux, du beurre, des fromages pour l'exportation. La partie septentrionale est fertile en bled, et l'on en exporte pour les cantons démocratiques voisins : c'est de la Souabe et de l'Alsace qu'on importe ce qui manque au canton.

En 1783, Coxe trouva entièrement terminé, chez le général *Pfyffer*, alors officier au service de France, un plan d'une partie de la Suisse en relief, qui n'étoit encore exécuté qu'à demi en 1776. La composition de ce modèle, de vingt pieds et demi de France en longueur, de douze pieds en largeur et de dix pouces environ de hauteur dans le point le plus élevé, est principalement faite d'un mastic de charbon de bois pulvérisé, de chaux, d'argile et d'un peu de poix. Le tout est recouvert d'une légère couche de cire et si dur, qu'on peut marcher dessus sans l'endommager. Le lac de Lucerne, qui est presque au centre de la

Suisse, forme aussi le centre du plan qui comprend partie des cantons circonvoisins de Zurich, de Zug, de Switz, d'Untervald, de Lucerne, de Berne, et une petite portion des montagnes de Glaris. Ce plan est de la vérité la plus exacte dans la description topographique : non-seulement on y voit figurés les rochers et les montagnes avec les différentes couches qui les composent, mais même les lacs, les rivières, les villes, les villages, les forêts où toutes les espèces d'arbres sont nettement distinguées. Ce qui ajoute encore à l'étonnement du spectateur, c'est que les glacières, les torrens, les ponts, les routes, et jusqu'aux plus petits sentiers, sont représentés avec une précision rigoureuse.

Le *lac de Lucerne* est la branche supérieure du *lac des quatre cantons*, qui peut-être est le volume d'eau le plus superbe qu'on voye dans toute la Suisse. Les collines cultivées qui *talistent* par degrés vers les bords du lac, contrastent du côté opposé avec une masse énorme de roches escarpées et stériles. Le mont Pilate ou Silate sort majestueusement du lac, et peut-être est l'une des plus hautes montagnes de la Suisse, si on la mesure depuis sa base et non du niveau de la mer, car son élévation au-dessus de la Méditerranée est peu considérable en comparaison de plusieurs montagnes de la Suisse : aussi la neige ne reste-t-elle pas toute l'année sur son sommet.

C'est dans le canton d'*Uri*, et près du lac du même nom bordé des deux côtés par des rocs la plupart à pic et couverts de bois, qu'on place la scène de Guillaume Tell, qui s'élança de la barque et repoussa le gouverneur d'Uri dans le lac : on y a bâti une chapelle. Une autre a été construite à l'endroit où l'on dit que les trois héros de la Suisse, après un serment réciproque de fidélité, formèrent le plan de la fameuse révolution. *Altdorf*, le principal bourg du canton d'Uri où il n'y a point de ville, est presque renfermé de tous côtés par des montagnes énormes. La faîture des maisons y est couverte de grandes pierres, pour empêcher que les toits ne soient emportés par les

violentes tempêtes qui s'élèvent fréquemment dans ce pays montueux. Malgré cette position, l'on rencontre beaucoup de jardins et de maisons de campagne agréables dans les environs d'Altdorf. L'arc ou l'arbalête qui figure avec un si grand éclat dans l'histoire de Guillaume Tell, est encore en usage dans cette partie de la Suisse : les jeunes garçons s'exercent à tirer à un but, et y sont extrêmement adroits.

La population du canton d'Uri et celle du canton de *Schwytz*, qui a donné son nom à la Suisse, s'élevoit, du temps de Coxe, à cinquante mille habitans qui pouvoient fournir au besoin plus de douze mille hommes de milice. Le sol de ces deux cantons est le même. Tout le pays est âpre et montueux : on y trouve presque par-tout des pâturages, peu de terres à bled, point de vignes. On est étonné du degré de fertilité que l'industrie des habitans a su donner à des terres naturellement stériles. L'austérité des mœurs du peuple, et la vivacité de son amour pour son pays, seroient difficilement conçus par les habitans des villes riches et commerçantes.

Saxeln, village du canton d'Unterwald, est fort fréquenté, comme ayant donné naissance à Nicolas *Flue*, patriote célèbre, qui se distingua dans la guerre contre Sigismond, duc d'Autriche, autant par son humanité que par sa valeur. La reconnoissance nationale en a fait un saint en l'honneur duquel on a bâti dernièrement une église d'un genre agréable d'architecture et décorée de colonnes en marbre noir tiré d'une carrière du pays. *Stanz*, capitale du canton d'*Unterwald*, est très-peuplée eu égard à son petit territoire. La population de ce canton, d'une très-petite étendue, ne s'élève qu'à cinq mille ames, y compris même celle de la ville. Le commerce du pays, presque tout montueux, consiste uniquement en fromage. Coxe et ses compagnons de voyage, parvinrent à monter au sommet du mont *Titlis* ; la perspective de tous côtés étoit vaste, la scène sublime, mais affreuse.

En quittant *Altdorf*, Coxe déboucha, par des routes

suspendues sur des précipices et toutes coupées de torrens dans la vallée *Schoellenen*, bien peuplée, quoique le pays soit très-aride; mais en la quittant, il arriva par un pays désert et de l'aspect le plus agreste, à un pont jeté sur la Reüss à travers une ouverture profonde qui forme une cataracte le long de la côte chevelue de la montagne, et par-dessus d'immenses fragmens de rochers qu'elle a ruinés dans son cours. Ce pont, quoique d'une exécutiou difficile, qui lui a fait donner le nom de *pont du diable*, n'est, dans l'opinion de Coxe, qu'un objet de peu d'importance, et moins surprenant que beaucoup d'autres qu'on rencontre en Suisse; mais, ajoute-t-il, c'est la scène tout à-la-fois sauvage et majestueuse dont il est environné qui étonne et ravit le spectateur (1).

Non loin de ce paysage sublime et affreux, est un passage souterrain coupé à travers un roc de granit en 1707, aux frais des habitans d'*Urseren*, par lequel on aboutit dans la vallée de ce nom, aussi riante que soigneusement cultivée. Celle de *Saint-Gothard*, au contraire, est d'une extrême nudité. La chaîne de montagnes qui entoure cette vallée, et qui est si connue sous le nom du *mont Saint-Gothard*, est remplie de sources; elles forment des lacs qui donnent naissance aux rivières du *Tesin* et de la *Reüss*, dont l'une se décharge dans l'Océan, et l'autre dans la Méditerranée.

Après avoir gravi le sommet du *Furca*, chaîne de rochers raboteux entassés les uns sur les autres en forme de fourches d'où elle a pris son nom, Coxe descendit à travers des roches brisées, pour contempler le glacier du Furca qui, s'étendant entre des roches, égale presqu'en hauteur leurs sommets. Tandis qu'il admiroit les effets du soleil sur cette immense vallée de glaces, il entendit des craquemens forts et profonds. C'est là qu'un petit torrent se

(1) On trouve la description détaillée et le plan, tant du pont que de la scène des environs, dans les Tableaux topographiques de la Suisse.

réunissant à plusieurs courans, va se perdre sous la vaste étendue de glaces qui forme le fond du glâcier, d'où il ressort considérablement augmenté, et forme la source du Rhône, dont le cours devient très-rapide en se précipitant d'une montagne escarpée.

C'est aussi dans le *Grimsel*, l'un des monts qui séparent le Valais d'avec le canton de Berne, que sont les sources de l'*Aar*, qui roule en torrent impétueux des roches voisines. Le sommet de cette montagne a l'apparence de l'intérieur d'une mine : les entrailles de la terre semblent y avoir été déchirées par une convulsion violente.

Sur la pente de la montagne, Coxe se reposa dans une cabane dont le maître se mit à danser avec son guide au son d'un *rebec*, sur lequel un berger jouoit l'air fameux connu sous le nom de *Ranz-des-vaches*, que Jean-Jacques Rousseau a noté dans son dictionnaire de musique. Ce guide étoit un chasseur de profession : sa chasse se dirigeoit principalement sur le chamois. Cette chasse est pénible et fort dangereuse, parce qu'il faut suivre cet animal très-craintif, et par conséquent très-attentif, à travers les glaces, les torrens et les précipices. Ce chasseur en tuoit ordinairement de six à quinze par an. Il vendoit chaque peau une guinée, et se nourrissoit, lui et sa famille, de la chair de l'animal qui est délicate.

En prenant un frugal repas au pied du mont *Scheidek*, Coxe et ses compagnons furent alarmés par un bruit semblable à celui du tonnerre, mais causé par la chute d'une grosse masse de neige qui se précipitant avec violence du sommet de la montagne, ressembloit à un torrent d'eau immense. Ces avalanches ont quelquefois les effets les plus destructeurs : ils dévastent tout dans leur cours, et ensevelissent même des villages entiers. Le plus sûr préservatif contre ces ravages, ce sont les plantations d'arbres multipliées sur la pente des montagnes. D'après l'observation que les habitans en ont faite, il n'y a point de village situé au pied d'une montagne qui ne soit abrité par des arbres qu'ils conservent avec une sorte de vénération. Ainsi la sureté

de ce peuple, dit Coxe, constitue encore une des principales beautés du pays.

A la descente de Scheidek est le glacier de *Grindelwald*, composé des pyramides nombreuses dont la partie inférieure forme une arche majestueuse de glaces : il diffère de celui du Furca, en ce que celui-ci est situé au milieu de rochers stériles et escarpés dans un pays affreux et inhabitable, tandis que l'autre touche à une plaine fertile.

Beaucoup d'autres glaciers, de lacs, de montagnes dont la description, dans la relation de Coxe, est très-attachante, se trouvent sur la route du *Valais*, qui formoit alors une république alliée des treize cantons, et qui se divise en deux parties, qu'on nomme le Haut et le Bas Valais. C'est à Sion sa capitale, dont l'évêque présidoit les conseils de la république, qu'on commence à parler la langue française. Cette ville est située dans une vallée du Haut-Valais, près du Rhône, au pied de trois rochers isolés l'un de l'autre. Entre plusieurs inscriptions à demi-effacées qui annoncent l'ancienneté de cette ville, Coxe en remarqua une en l'honneur d'Auguste. Il règne dans toute la vallée une chaleur étouffante qui, rapprochée de la fertilité extraordinaire du territoire où les productions viennent presque sans culture, explique l'extrême indolence, la fainéantise des habitans. Dans la partie orientale du Haut-Valais, où l'air est moins lourd et plus pur, l'eau plus salubre, il y a plus d'activité, et le territoire, moins fertile, est mieux cultivé.

Le peuple du Haut-Valais est, en général, d'une malpropreté extraordinaire : on seroit tenté de la regarder comme une des causes de la difformité des goîtres si commune dans le Valais. Coxe est d'une opinion contraire : il rejette également l'influence de cette cause et de celle assignée par Saussure, qui donne pour principe des goîtres, la chaleur du climat et la stagnation de l'air. Coxe estime que la cause immédiate des goîtres est la nature de l'eau que boivent les naturels du Valais. Les sources qui donnent cette eau sont imprégnées d'une matière calcaire qu'on

nomme *tuf* dans le pays, dissoute en parties si déliées, qu'elles n'altèrent point la limpidité de l'eau. Il est très-probable, dit-il, que ces parties impalpables s'introduisent dans les glandes de la gorge et produisent les goîtres. Il appuie son opinion des inductions suivantes. Par-tout où ce dépôt calcaire est connu, les goîtres le sont aussi : on en trouve dans plusieurs parties de la Suisse, au pays de Vaud, dans les vallées de la Savoie et du Piémont, près de Turin et de Milan, au voisinage de Dresde en Saxe, et jusque dans le Desbyshire en Angleterre. Un chirurgien assura à Coxe, que de différens goîtres il avoit fréquemment tiré des concrétions de tuf; qu'on trouve cette même substance dans l'estomac des vaches du pays ; que les chiens même y sont attaqués de tumeurs goîtreuses. La même cause qui engendre les goîtres, opère vraisemblablement l'idiotisme, par la liaison intime, quoiqu'inexplicable, du corps avec l'esprit. Par-tout où il y a beaucoup de goîtreux, le nombre des idiots ou crétins est considérable.

L'ancienneté de *Martigny,* ville du Bas-Valais, n'est constatée que par des inscriptions romaines, la plupart sépulcrales, et par deux colonnes endommagées. C'est un lieu très-fréquenté par les étrangers, parce que c'est le passage qui conduit au lac de Genève; c'est aussi le débouché des marchandises qui s'expédient pour l'Italie par le grand Saint-Bernard. Après avoir passé le *Trient,* torrent rapide qui sort d'un rocher remarquable par sa forme escarpée et romantique, on arrive à la cataracte nommée *Pissevache,* très-célébrée par les voyageurs. Cette chute d'eau forme une colonne de deux cents pieds de hauteur : le volume d'eau étant considérable, et le point d'où il tombe n'étant pas assez élevé pour que l'eau se réduise en pluie dans sa chute, l'effet en est très-frappant.

Du sommet du *col de Balme*, on a une perspective que les voyageurs regardent comme le point de vue le plus magnifique de la Suisse : d'un côté l'on découvre le Valais, le grand et le petit Saint-Bernard, et dans le lointain, les

montagnes du canton d'Undervalt et de celui de Berne : l'autre côté présente à l'œil le *Mont-Blanc* et les hauteurs qui l'environnent. Le plus haut point de cette montagne gigantesque a la forme d'une sphère à demi-comprimée ; ce qui lui a fait donner le nom de *bosse de dromadaire*. L'élévation de cette montagne, au-dessus du niveau de la mer, est de deux mille trois cent quatre-vingt-onze toises un tiers, ancienne mesure de France : c'est, suivant le calcul de Saussure et de Coxe, la montagne la plus élevée de l'ancien continent. Coxe s'étant blessé au pied, ne put pas accompagner ses amis dans leurs dangereuses excursions à travers d'immenses glaciers jusqu'au sommet du *Couvercle*, l'une des montagnes qui environnent celle du Mont-Blanc.

On avoit inutilement fait plusieurs tentatives pour parvenir au sommet de cette dernière montagne. Bourrit et Saussure eux-mêmes l'avoient tenté sans succès ; enfin le médecin de l'endroit, le docteur Paccard, y parvint avec son guide en 1786 ; mais, à cause du froid excessif qu'il éprouva, il n'eut que le temps suffisant pour observer l'état de ses baromètres. L'année suivante, Saussure, accompagné de dix-huit guides, muni d'une tente, d'un matelas, de quelques provisions de bouche et de tous les instrumens de physique nécessaires pour des expériences météorologiques, parvint au sommet du Mont-Blanc ; et au moyen des précautions qu'il avoit prises, telles, par exemple, que celle de se couvrir de crêpe le visage, il eut le loisir d'y faire les observations les plus exactes et les plus intéressantes. C'est dans son Voyage qu'on peut en voir un détail plus circonstancié que celui qu'en donne Coxe. On lira avec intérêt, dans la relation de ce dernier, ses conjectures sur la formation de l'état des glaciers, et la description du *bouquetin* ou chèvre des montagnes.

Le pays de *Vaud* prend son nom de sa situation dans une vallée. La partie sur-tout de cette vallée qui borde le lac de Genève est délicieuse. Les terres s'y élèvent par gradation du bord du lac, et l'on n'apperçoit de toutes

parts que de riches vignobles, d'immenses plaines de bled, de gras pâturages, où sont répandus de la manière la plus pittoresque, des hameaux, des villages, des villes. *Nyon* est l'une des plus remarquables par son ancienneté, qu'annoncent des inscriptions et des ruines de monumens. *Morges* est la plus jolie ville du pays et la plus agréablement située au bord de la baie qui forme la courbure du lac; mais la ville la plus considérable est *Lausanne*, bâtie sur une colline si escarpée, que les voitures et les gens de pied même y circulent difficilement; mais cet inconvénient est compensé par des points de vue magnifiques. La cathédrale, construite dans la partie la plus élevée de la ville, est, dans le style gothique, un bâtiment imposant. Lausanne renferme beaucoup d'antiquités, entr'autres un autel de marbre blanc veiné de rouge trouvé en 1782 : il est dédié au dieu Sylvain par la vingtième légion romaine, ainsi que l'indique l'inscription un peu mutilée.

L'industrie que mettent les Suisses à fertiliser des rochers stériles, en y rapportant des terres où ils plantent la vigne, se fait remarquer sur-tout dans la route de Lausanne à *Vevay*. Cette dernière ville, extrêmement ancienne, avoisine le lac dont les bords, dans cette partie, sont plus pittoresques et plus sauvages que ceux qui sont rapprochés de Genève. La ville de *Vevay*, le village de *Clarens*, les sombres rochers de *la Meillerie*, le château de *Chillon*, et plusieurs autres sites rappellent les scènes les plus intéressantes de la Nouvelle Héloïse : tous les endroits qu'a dépeints Rousseau existent réellement dans ce pays enchanteur; mais quelque vives que soient ses couleurs, dit Coxe, elles ne rendent pas encore toutes les beautés des lieux qu'il décrit (1).

Les salines d'*Aigle* et de *Bex* que visita Coxe, et où il

---

(1) Dans ses Lettres sur la Suisse, La Borde en porte un jugement tout différent; mais l'humeur qui perce dans son examen de la Nouvelle Héloïse, rend fort suspecte son opinion déprisante sur les belles scènes dont Rousseau a embelli son roman.

faut perforer le rocher pour en faire sortir l'eau qui produit le sel dans la quantité de vingt-huit livres sur cent pintes d'eau, sont les seules qu'il y ait en Suisse, et ne fournissent que la douzième partie de ce qu'il faut de sel pour la consommation annuelle du canton : le surplus, comme pour le reste de la Suisse, se tire de la France.

Il ne reste à *Orbe*, autrefois la plus puissante ville de l'Helvétie, aucun monument de son ancienne splendeur. La hardiesse de son pont d'une seule arche jeté sur la rivière du même nom, la scène champêtre de ses bords, les points de vue romantiques qu'offrent ses environs, forment un ensemble admirable.

Yverdun, ville bien percée et bâtie en pierres, comme toutes les villes du pays de Vaud, est située près du lac de Neuchâtel; elle ne fait presqu'aucun commerce : ce qui la vivifie, c'est le passage des marchandises qu'on transporte du Piémont en Allemagne, et l'imprimerie du professeur Félice, napolitain distingué par ses connoissances.

Les antiquités d'*Avenche*, qui n'est aujourd'hui qu'une petite ville, ne permettent pas de douter que ce ne fût une ville très-considérable du temps des Romains. Entre ces antiquités, on distingue les ruines d'un amphithéâtre et d'un aqueduc, une colonne de marbre de cinquante pieds de hauteur, beaucoup de fragmens de sculpture de la même matière, mais sur-tout un pavé en mosaïque qu'on découvrit en labourant un champ. Le gouvernement de Berne, d'abord, en avoit si peu apprécié la valeur, qu'il avoit permis au comte de Caylus de faire enlever ce pavé sur lequel étoient représentées des figures de bacchantes, et qu'il avoit laissé construire sur ce pavé une grange pour servir de séchoir au tabac : mais Coxe eut la satisfaction de voir que le bailli du lieu avoit pris des mesures pour la conservation de cette mosaïque et des autres antiquités.

La ville de *Neuchâtel*, capitale de la principauté de ce nom, appartenant alors au roi de Prusse, mais avec des modifications qui assurent la liberté des habitans, ne con-

tient qu'environ trois mille ames : on y avoit établi depuis peu, du temps de Coxe, des manufactures de coton et de toiles peintes. Le principal objet des exportations de ce pays sont les vins qui sont excellens. L'accroissement rapide de la population, et la prodigieuse affluence d'émigrans dans le pays, sont des indices sûrs de la douceur du gouvernement et du bien-être du peuple. En 1752, on n'y comptoit que vingt-huit mille dix-sept naturels et quatre mille trois cent dix huit étrangers : en 1784, le nombre des premiers s'élevoit à cinquante et un mille cinq cent soixante-quinze, et celui des émigrans à neuf mille sept cent quatre.

La Chaux-de-fond, superbe village, et *Locle* qui ne lui cède guère, se distinguent par l'industrieuse adresse de leurs habitans dans plusieurs arts mécaniques, et par l'activité et l'étendue du commerce qu'ils font de dentelles, de bas, de coutellerie, de mercerie, et sur-tout d'ouvrages d'horlogerie. Outre que les habitans de ces districts ont le double talent de faire et d'inventer même toutes les espèces d'outils dont se servent les horlogers, on trouve parmi eux tous les ouvriers nécessaires pour la perfection du travail de l'horlogerie, tels que peintres, émailleurs, graveurs et doreurs. On estime qu'il s'y fabrique annuellement quarante mille montres. Plusieurs habitans excellent encore dans la mécanique appliquée à d'autres objets, tels que les instrumens de mathématiques et d'astronomie.

Dans ce pays, qui n'étoit jadis qu'une vaste forêt, et qui aujourd'hui est couvert de villages florissans, l'industrie portée au plus haut degré, n'a point fait négliger l'agriculture. On y trouve par-tout des terres bien cultivées et d'abondans pâturages : l'irrigation s'y pratique avec le plus grand succès, par le moyen de plusieurs machines ingénieuses. Les intervalles du travail sont remplis par la lecture des meilleurs ouvrages ; et les voyageurs sont étonnés de trouver dans beaucoup de villages des bibliothèques où les livres sont d'un très-bon choix.

Avant de décrire le canton de Fribourg, Coxe intéresse

singulièrement ses lecteurs par quelques anecdotes sur le séjour de Jean-Jacques Rousseau à *Motiers-Travers* et dans l'*île de Saint-Pierre* : il faut les lire dans l'ouvrage même; elles perdroient beaucoup à n'être qu'esquissées.

La situation de *Fribourg*, capitale du canton catholique du même nom, est très-romantique. En partie bâtie dans une petite plaine, en partie sur une colline élevée et sur une chaîne de roches escarpées, elle est environnée par la rivière de *Sane*, qui se replie plusieurs fois dans son cours. Cette ville, fortifiée à l'antique par de hautes tours et des murailles en pierres, renferme un terrein d'environ cinq milles de circonférence : c'est un singulier mélange de rochers et de maisons propres et bien bâties, dont plusieurs ont été construites sur les bords d'un précipice. La cathédrale est un édifice très-élégant dans le style gothique ; sa tour est très-remarquable tant par son élévation que par sa solidité. L'ensemble de la ville ne présente qu'un aspect triste et inanimé. Les sociétés à Fribourg sont fort agréables ; les gens aisés y sont francs et hospitaliers : à la simplicité des mœurs helvétiques, ils réunissent la politesse française. On ne compte pas plus de cinq mille ames à Fribourg : la population totale du canton, y compris celle de la ville, s'élève à cinquante-sept mille cinq cent quatre-vingt-neuf habitans.

Il y a peu de terres labourables dans ce canton; mais il est très-abondant en pâturages; on n'en exporte par conséquent que des bêtes à cornes, du cuir, du beurre, des fromages: celui qui est si connu sous le nom de gruyère se fait sur une chaîne de montagnes d'environ dix lieues de long sur quatre de large. Quoique la façon de tous les fromages soit la même, ils n'ont pas tous la même qualité : cette différence doit s'attribuer à la variété du sol, qui ne produit point par-tout la même plante : les pâturages des vallées d'ailleurs ne donnent point de si bons herbages que ceux de la montagne.

La ville de *Berne*, capitale du canton protestant de ce nom, frappa singulièrement Coxe par sa propreté et par sa

beauté. Les maisons, à-peu-près uniformes, sont de pierres de taille grises, et sont bâties en arcades. Les rues principales sont longues et larges, et forment une courbe insensible. Au milieu, coule un ruisseau qui, avec des fon[illegible] agréablement décorées, sert aux besoins des habitans. La rivière d'*Aar* environne presqu'entièrement la ville, et serpente sur un lit de rocailles dont le niveau est inférieur à celui des rues. Ses rives, escarpées et raboteuses, forment pour la ville une espèce de rempart naturel. De la cathédrale, bel édifice dans le genre gothique, et bâti à grands frais sur une plate-forme, on a la perspective la plus étendue de terres cultivées, de collines, de bois, d'eaux, surmontées d'une chaîne des montagnes sourcilleuses des Alpes.

Au temps où voyageoit Coxe, les sociétés de Berne étoient charmantes, et les étrangers bien accueillis. Les deux sexes étoient confondus dans leurs cotteries, qui commençoient à quatre ou cinq heures de l'après-midi, et duroient jusqu'à huit. La danse étoit un des principaux amusemens : tous les quinze jours il y avoit bal public en été, et presque tous les jours en hiver; ils commençoient toujours à cinq heures du soir, attendu que la loi défendoit de les prolonger par-delà onze heures. Les contredanses anglaises et la valse y étoient fort en usage.

Quelques manufactures de toiles et de soie avoient été établies à Berne; mais l'industrie, le commerce avoient été jusqu'alors extrêmement bornés, parce que ceux qui s'y livroient n'avoient aucune espérance d'entrer dans le conseil souverain. Toutes les personnes influentes dans les affaires publiques se seroient cru déshonorées de se livrer au négoce ou à quelque objet d'industrie. On espéroit néanmoins, du temps de Coxe, que l'un et l'autre feroient des progrès par la sage politique, qu'à la différence de ceux de Zurich et de Bâle, le gouvernement de Berne avoit eue de permettre des établissemens de manufactures à tous les sujets du canton, sans distinction de rang et de place, tandis que les deux atures cantons restreignoient cette permission aux seuls bourgeois de la capitale.

Les édifices publics à Berne sont construits avec une noble simplicité. Du temps de Coxe, l'arsenal renfermoit des armes pour soixante mille hommes, et une quantité considérable de canons fondus dans la ville même. Ainsi qu'à Zurich, les greniers publics contenoient une grande quantité de bled fournie par la France et par la Hollande, en conséquence des traités avec ces puissances. Les hôpitaux sont vastes et bien aërés, la maison de force est bien réglée depuis qu'elle a été visitée par le célèbre Howard. La Question, qui depuis long-temps n'étoit plus en usage à Berne, venoit d'y être expressément abolie par le gouvernement. L'exécution des criminels se faisoit avec beaucoup de solennité.

La bibliothèque publique de Berne alors pouvoit contenir environ vingt mille volumes d'ouvrages choisis et beaucoup de manuscrits curieux : ceux du treizième siècle étoient des romances composées par des troubadours de ce temps. Berne possédoit aussi un cabinet de médailles ; mais, en général, les sciences et les arts, lors du premier voyage de Coxe dans ce canton, n'étoient pas fort en faveur, ni, à l'agriculture près, aussi encouragés à Berne qu'à Zurich ; mais lors de son dernier voyage, les magistrats commençoient à s'occuper de ces intéressans objets ; ils avoient considérablement augmenté la bibliothèque, et ils avoient fait venir d'Angleterre divers instrumens pour la physique expérimentale.

Coxe a négligé d'insérer dans sa relation les notions qu'il s'étoit procurées sans doute sur la statistique du canton de Berne ; mais il s'est beaucoup étendu sur son gouvernement. On trouve aussi dans son Voyage une longue notice sur le célèbre *Haller*, sur la collection des oiseaux de la Suisse par *Springle*, sur le cabinet d'histoire naturelle de *Wyttenbach*. Il faut lire, dans la relation même, ces curieux détails, ainsi que la description qu'il y fait des environs de Berne et des montagnes des Alpes.

La ville du canton la plus considérable, après Berne, est celle de *Thun*, qui contient douze cents ames, et qui

jouissoit de priviléges considérables. Ses habitans s'occupoient à carder et filer la soie pour les manufactures de Berne.

Dans une excursion que fit Coxe à Hindelbank, à deux lieues de Berne, il visita le tombeau de madame *Langhans*, douée d'une rare beauté, et morte en couche dans le temps que *Nahl*, célèbre sculpteur saxon, travailloit à un mausolée pour le comte d'*Erlach*. L'artiste, frappé de ce genre de mort, et fortement pénétré du desir de ménager quelques consolations à un mari désolé, forma le projet d'élever un monument funéraire à une femme si regrettée.

La tombe est placée au milieu de l'église, dans un enfoncement ménagé exprès, et couverte par une double trappe. Lorsque cette trappe est levée, on voit paroître une pierre sépulcrale en trois pièces, et une femme à moitié couverte d'un suaire, et presque hors du tombeau. Elle est représentée à l'instant de la résurrection générale : de sa main droite, elle écarte la partie de la pierre qui est encore au-dessus de sa tête, et de l'autre elle tient un enfant nouveau-né, qui paroît faire également un effort pour se soulever au-dessus de la tombe. Ces mots sublimes : *me voici, Seigneur, moi et l'enfant que tu m'as donné*, forment l'inscription. L'exécution n'a point paru à Coxe inférieure en beauté à la composition (1) : l'artiste a formé d'un seul bloc le mausolée entier. Les pierres qui paroissent

(1) Cette composition paroît avoir été imitée en partie de celle du mausolée de la mère du célèbre *Lebrun*, qu'on voyoit autrefois dans une chapelle de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, et qui aujourd'hui est placé au Musée français. Du fond de sa tombe, la mère de Lebrun se réveille au son de la trompette de l'ange, à qui l'artiste a donné une position aérienne. Elle se soulève avec effort : son regard est animé par la foi et l'espérance : mais dans la composition de Nahl, l'enfant dans les bras de sa mère, et la pieuse résignation de cette mère, si énergiquement rendue par l'inscription, donnent au mausolée de madame Langhans quelque chose de plus sentimental.

s'enlever d'elles-mêmes, sont si bien travaillées, qu'il semble qu'on les voit se fendre : on regrette seulement que la pierre tendre dont est formé ce monument ne soit pas assez solide pour résister aux efforts du temps ; déjà même on s'apperçoit qu'en quelques endroits elle se trouve endommagée.

Rien ne prouve mieux, observe très-philosophiquement Coxe, combien la simplicité d'exécution, lorsque la conception est sublime, est supérieure à la magnificence des ornemens appliqués à un sujet peu intéressant, que la comparaison de ce tombeau avec le mausolée du comte d'Erlach par le même artiste. Ce dernier monument, composé de plusieurs figures de marbre élégamment travaillées, fixe à peine l'attention du voyageur : l'autre émeut le cœur de l'homme sensible, et attire les regards de tous les gens de goût.

Du pays de Vaud, Coxe se rendit à *Genève*. Cette ville est très-irrégulièrement bâtie, dans l'endroit le plus étroit du lac qui porte son nom, là où le Rhône se partage en deux courans rapides. Bientôt après leur réunion, le fleuve divise la ville en deux parties égales, dont l'une est située sur les bords du lac, et l'autre sur une pente douce. La ville a en perspective le lac, des collines, des montagnes qui s'élèvent de la plaine en amphithéâtre, et présentent à l'œil étonné des figures aussi variées que bizarres. Derrière sont les glaciers de la Savoie, dont les aiguilles garnies de glaçons réfléchissent les rayons du soleil, et le majestueux Mont-Blanc.

Les maisons, à Genève, sont hautes ; et dans les endroits les plus commerçans de la ville, s'élèvent presqu'au dernier étage des arcades de bois qui ont un aspect fort triste, mais qui garantissent de la pluie et du soleil. De toutes les villes de l'ancienne Suisse (1), Genève est la plus peuplée : elle contient vingt-quatre mille ames. Coxe estime que

(1) Cette ville et son territoire font aujourd'hui partie de la France, sous le nom du département de *Léman*.

cette grande population étoit le résultat de l'activité et de l'industrie de ses habitans, de l'étendue de son commerce, de la facilité d'acquérir le droit de bourgeoisie, et enfin des priviléges que le gouvernement accordoit aux étrangers. Du temps de Coxe, la bibliothèque publique contenoit vingt-cinq mille volumes, et beaucoup de manuscrits précieux. Il s'étend beaucoup sur la littérature de Genève, et sur les savans distingués que possédoit alors cette ville, tels que *Bonnet*, *Saussure*, *Mallet* et *de Luc*.

Après une description curieuse du pays montueux des *Grisons* divisés en trois lignes, qui toutes trois étoient de pures démocraties, et qui n'étoient réunies entr'elles que par une constitution fédérative, Coxe observe qu'après avoir été long-temps tourmentées par des dissentions d'opinions religieuses, les trois ligues convinrent que chaque communauté absolue, dans son petit territoire, auroit le pouvoir de choisir le culte qui lui conviendroit. Chez ce peuple, d'une grande simplicité dans ses mœurs, les dépenses nationales étoient peu de chose, et se réduisoient presque aux dépenses de la diète et aux honoraires des députés. Les revenus publics se bornoient aussi à des droits de douane, au tiers des amendes imposées sur les criminels des provinces sujètes à un petit tribut qui se levoit sur la Valteline et le comté de Chiavenne; enfin dans les intérêts d'un petit fonds placé dans les magasins anglais. Chaque ligue avoit sa caisse particulière, où entroient les pensions que les trois ligues recevoient des puissances étrangères.

Coxe n'a pu recueillir que des conjectures sur la population de ces pays, il l'estimoit à quatre-vingt-dix-huit mille ames. Si l'on y ajoute, dit-il, celle de la Valteline et des comtés de Bormio et de Chiavenne, pays sujets des Grisons, elle pourra s'élever à cent quatre-vingt-cinq mille, ou au plus à deux cent mille habitans. Indépendamment de leurs pâturages, les Grisons recueillent du lin, du chanvre et quelques menus grains. On n'exporte de ce pays que du bétail et des fromages. De la Souabe, du Tyrol, de la Bavière et du Milanais, on y importe du

bled, du riz, des étoffes de soie; l'Allemagne lui fournit des toiles et des mousselines; l'Angleterre, la France et la Silésie l'approvisionnent de draps fins. Il n'y a proprement de manufactures chez les Grisons, que celles de coton établies à *Coire*, la principale ville des trois ligues. Les paysans fabriquent eux-mêmes les draps grossiers et les grosses toiles à leur usage. D'après cet exposé, l'on conçoit que la balance du commerce pour les trois ligues devoit être très-défavorable aux Grisons. Ces inconvéniens néanmoins s'évanouissoient en partie par le produit de leurs possessions dans les provinces sujettes, par les sommes que les gouvernans tiroient de ces provinces, par les pensions publiques et particulières que payoient la France et l'Autriche, par la solde que recevoient les troupes envoyées chez l'étranger, et qui refluoient en partie dans le pays, enfin par les droits imposés sur les marchandises qui passoient sur le territoire des Grisons.

Il n'y a pas, dans le pays des Grisons, une seule école publique pour compléter l'éducation de la jeunesse; de sorte que ceux qui se destinent à une profession savante, sont obligés d'aller dans des académies étrangères. La tentative qu'on avoit faite pour y établir un collége, n'a eu aucun succès.

C'est dans le comté de *Chiavenne*, province sujette des Grisons, qu'existoit *Pleurs*, ville florissante par son commerce, dans laquelle il y avoit trois églises, un pont de pierre bâti sur la *Méra*, et une population de quinze cents habitans. La vallée où elle étoit située, est très-étroite, et elle étoit dominée de tous côtés par des montagnes. Le 4 sept. 1618, celle qu'on appeloit le mont *Conto* se détacha subitement, et écrasa la ville et ses habitans. De temps à autre l'on trouve, en fouillant la terre, des squelettes qui rappellent aux cultivateurs cette épouvantable catastrophe. L'un de ces squelettes, découvert il y avoit alors quelques années, dit Coxe, étoit celui d'un prêtre encore couvert de quelques lambeaux d'ornemens, qui indiquoient qu'on célébroit le service divin, lorsque la montagne s'écroula

sur la ville. Le terrein où elle existoit est couvert de vignes, de châtaigniers et de maisons.

Chiavenna, capitale du comté, située, comme l'étoit Pleurs, au pied d'une montagne (1), contient environ trois mille ames. Son commerce est très-borné; il consiste dans l'exportation de la soie crue, dont le district en produit environ trois mille six cents livres, et dans celle des vases improprement appelés pots de terre : voici en effet la manière dont se font ces pots, elle est très-curieuse. Les ouvriers tirent de la carrière des blocs de pierre demi-circulaires, dont ils forment un vase d'environ un pied de diamètre, par le moyen d'un outil semblable à celui des tourneurs. En procédant toujours de même, ils en forment un autre de moindre grandeur; et ils continuent leur travail jusqu'à ce qu'ils aient tiré du bloc une certaine quantité de pots, dont le dernier n'est plus qu'un petit bocal.

La partie inférieure de la vallée de ce comté, produit du bled et du vin : la partie supérieure ne donne que du seigle et de l'orge, mais est très-abondante en pâturages et en bois.

Le comté de *Bormio*, pays sujet aussi des Grisons, appartient en quelque sorte plus à l'Italie qu'à la Suisse, puisqu'il est situé par-delà les Alpes. Du temps de Coxe, il jouissoit de plusieurs prérogatives précieuses. Sa capitale, très-agréablement, et peut-être très-dangereusement située au pied des montagnes, ne contient que mille habitans; l'aspect en est triste et pauvre : les productions du pays sont à-peu-près les mêmes que celles du comté de Chiavenne.

Scondrio, capitale de la *Valteline*, a l'air dépeuplé et est peu commerçante. Le pays, qui forme une grande vallée,

---

(1) Les habitans de cette ville paroissent partager, sur le danger de leur situation, l'insouciance des habitans de Catane, située au pied du mont Etna, et plusieurs fois détruite en grande partie par les éruptions de ce volcan; et celle des habitans de Syracuse, de Lisbonne, de Smyrne, de Lima, etc.... tant de fois renversées par des tremblemens de terre.

est extrêmement fertile ; le paysan néanmoins, et sur-tout le vigneron, y étoit très-malheureux du temps de Coxe, par les exactions qu'exerçoient sur lui les gouverneurs, par les taxes qu'on lui imposoit pour payer les frais des procès, par la condition même des cultivateurs, qui n'étoient pas propriétaires des terres qu'ils faisoient valoir, enfin par l'indolence même naturelle, qu'entretenoit chez les habitans une dévotion outrée, qui les détournoit de leurs travaux. Il n'y a presque point de manufactures dans la Valteline : ce sont des étrangers qui font presque tout le commerce. On en exporte principalement du vin et de la soie : il faut, dans une beaucoup plus petite proportion, y ajouter du bétail, du beurre, des fromages et des planches. On y importe de Milan, du bled, du vin, du sel et des étoffes de soie ; de l'Allemagne et de la Suisse, des draps et des toiles ; de Gênes, des épiceries ; du café, du sucre. La population de tout le pays s'élève à soixante et deux mille ames.

La relation de Coxe est terminée par quelques recherches sur les langues que l'on parle dans le pays des Grisons. La nature de mon ouvrage m'oblige de les abréger beaucoup.

Ces langues sont l'italien, l'allemand et le *roman*. L'italien, qui est un jargon semblable au dialecte milanais, n'est en usage que dans deux villages et dans deux vallées. On parle l'allemand dans toute la ligue des *dix Droitures*, à l'exception de quelques villages ; dans une partie de la ligue de *Cadée*, principalement à *Coire ;* enfin dans la ligue *Grise*, en beaucoup d'endroits.

Quant au *roman*, cette langue se divise dans le pays des Grisons, en deux dialectes, dont l'un se parle dans la ligue Grise, et l'autre dans la ligue de Cadée. Ces dialectes, quoique très-différens dans la prononciation et dans l'orthographe, se ressemblent assez quant à l'arrangement général des mots et au tour des expressions, pour devenir intelligibles par le moyen d'une bonne théorie.

LETTRES d'un Voyageur, écrites de la Suisse :

(en allemand) *Schreiben eines Reisenden in der Schweitz.* (Insérées dans le Journ. de Berlin, 1789, 6e cah.)

OBSERVATIONS générales sur la Suisse, écrites en 1788 : (en allemand) *Algemeine Bemerkungen eines Reisenden über die Schweitz, im Jahr 1788 geschrieben.* (Insérées dans le Magasin de Goettingue, VIIe volume, 3e cah.)

VOYAGE dans les treize Cantons Suisses, les Grisons, le Valais et autres pays et états alliés de la Suisse, par *Robert.* Paris, 1789, 2 vol. in-8°.

COURSE de Bâle à Bienne, par les vallées du Jura, par *Bridel,* avec une carte. Bâle, 1789, in-8°.

HISTOIRE naturelle du Jorat et de ses environs, et celle des trois lacs de Neuchâtel, Morat et Bienne, précédées d'un Essai sur le climat, les productions, le commerce, les animaux de la partie du pays de Vaud ou de la Suisse romande, qui entre dans le plan de l'ouvrage, par M. le comte *de Razoumowsky,* enrichies de six planches en taille-douce. Lausanne, Jean Mourer, 1789, 2 vol. in-8°.

Cet ouvrage fait connoître dans un grand détail, l'état physique des parties les plus intéressantes peut-être de toute la Suisse.

VOYAGE fait dans quelques cantons de la Suisse, en 1789, par J. G. *Muller* : (en allemand) *Reise durch einige Cantons der Schweitz, im Jahr 1789, von J. G. Muller.* Zurich, 1790, in-8°.

VOYAGE fait en Suisse, par Charles *Spazier* :

(en allemand) *Wanderungen durch die Schweitz*, *von Ch. Spazier*. Gotha, 1790, in-8°.

GUIDE du Voyageur en Suisse, traduit de l'anglais. Paris, 1790, in-12.

LE GUIDE des Voyageurs en Suisse. Paris, 1790, in-12.

Ce dernier ouvrage est préférable au précédent ; mais tous deux sont remplis d'erreurs, et sont d'ailleurs incomplets.

PETIT VOYAGE en Suisse, par R***, dans l'année 1789 : (en allemand) *Kleine Schweitz-Reise, im Jahr 1789, von R****. Zurich, 1790, in-8°.

MANUEL du Voyageur qui voyage en Suisse, traduit de l'allemand. Zurich, 1790, 2 vol. in-12.

Ce Voyage peut être de quelque utilité aux voyageurs, malgré des omissions et quelques erreurs.

TABLEAU pittoresque de la Suisse, par le marquis *de Langles*. Paris et Liége, 1790, in-12.

— Le même, traduit en anglais. Londres, 1791, in-12.

Ce Voyage, composé dans le même esprit que celui d'Espagne publié par le même auteur, et dont je donnerai en son lieu la notice, renferme des observations piquantes et hardies, mais qui le sont beaucoup moins que celles qu'il a répandues dans sa relation de l'Espagne : aussi n'ayant pas fait la même sensation, n'a-t-il pas eu, comme celui d'Espagne, les honneurs d'une cinquième édition : celle que j'indique ici est unique.

ITINÉRAIRE de la vallée de Chamouny, d'une partie du Valais, et des montagnes avoisinantes, avec une carte et une vue, par J. P. *Berthout van Berchem*. Lausanne, 1790, in-12.

ITINÉRAIRE de Genève, Lausanne et Chamouny, par *Bourrit*. Genève, 1791, in-12.

Ces deux Itinéraires, dont les auteurs ne se sont pas bornés à indiquer les routes, sont très-utiles sous plusieurs rapports.

FRAGMENT du Journal de mon Voyage en Suisse, par le comte *de Moltke* : (en allemand) *Fragment aus dem Tagebuch meiner Reise nach der Schweitz, von Graf von Moltke*. (Inséré dans le Magasin allemand, 1791, tome IVe.)

LA SUISSE, par Charles marquis *de Grosse* : (en allemand) *Die Schweitz, von Grosse*. Halle, 1792, 4 vol. in-8°.

SUPPLÉMENT au Manuel de l'Etranger (en allemand). Zurich, 1792, in-12.

NOTES d'un Voyageur sur Genève, en 1792 et 1793 : (en allemand) *Nachrichten eines Reisenden von Genf, 1792-1793*. (Insérées dans le Magasin de Brünn, 2e vol.)

PROMENADE en Suisse : (en allemand) *Promenade durch die Schweitz*. 1793, in-8°.

VOYAGE de Lausanne, par Yverdun, Neuchâtel, etc.... et à Berne : (en allemand) *Reise von Lausanne über Yverdon, Neuchâtel, etc... nach Bern*. (Inséré dans le Magasin allemand, 1793, tome VI.)

PROMENADES dans la Suisse, par *Braunschweiger* : (en allemand) *Promenade durch die Schweitz, von Braunschweiger*. Hambourg, 1793, in-8°.

COUP-D'ŒIL sur la Suisse, par A. W. *Iffland* : (en allemand) *Blik in die Schweitz, von A. W. Iffland*. Leipsic, 1793, in-8°.

SOUVENIRS de mon troisième Voyage en Suisse, par Sophie *La Roche* : (en allemand) *Erinnerungen aus meiner dritten Schweizerreise, von Sophie La Roche.* Offenbach, 1793, in-8°.

VOYAGE pittoresque dans la Suisse italienne, par J. H. *Mayer* : (en allemand) *Malerische Reise in die Italiänische Schweitz, von J. H. Mayer.* Zurich, 1793, in-8°.

Le talent de ce voyageur à décrire les beautés de la nature, s'annonce déjà dans cet ouvrage : mais il l'a développé d'une manière plus frappante dans son Voyage en Italie, dont on trouvera en son lieu la notice.

MES TOURNÉES par la Suisse romande, le Bas-Valais et la Savoie, en l'an 1791 : (en allemand) *Meine Wanderungen durch die romanische Schweitz, Unterwallis und Savoyen, im Jahr 1791.* Tubingue, 1793, in-8°.

VOYAGE de Genève à Berne, Chamouni, Meiringen, Lucerne, Zurich, Herisau, Saint-Gall et Constance, par madame Frédérique *Brun* : (en allemand) *Reisen von Genf nach Bern, Chamouni, Meiringen, Luzern, Zurich, Herisau, St. Gallen und Constanz, von M. Frederike Brun.* (Inséré dans le Magasin allemand, des années 1793, 1794 et 1795.)

DE GENÈVE et des environs de Genève, par M. *Fischer* (en allemand). Berlin, 1794, in-8°.

Dans ce petit ouvrage, le voyageur décrit avec netteté les scènes qu'offre la nature, et rend avec sensibilité les impressions qu'elles font sur l'ame. On verra qu'il a porté le même talent dans un ouvrage d'une plus grande étendue, dans son Voyage en Espagne, dont je donnerai en son lieu la notice.

Petits Voyages dans la Suisse, par H. P. *Maurer*: (en allemand) *Kleine Reisen im Schweizerlande, von H. P. Maurer.* Zurich, 1794, in-8°.

Voyage de Lyon à Genève, en mars 1791, par madame Frédérique *Brun*, née *Munter*: (en allemand) *Reise von Lyon nach Genf, im März 1791, von M. Frederika Brun geborne Münter.* (Inséré dans le Magasin allemand, 1794, cahier d'août.)

Lettres Suisses, écrites à Cécilia pendant l'été de 1794, par François *Bouterwek*: (en allemand) *Schweizer Briefe an Cecilien geschrieben im Sommer 1794, von Fr. Bouterwek.* Berlin, 1795, in-8°,

De la Suisse et de ses habitans, par *Lang*: (en allemand) *Uber die Schweitz und die Schweizer von Lang.* Berlin, 1795, in-8°.

Observations faites pendant un Voyage de Strasbourg à Schafhouse: (en allemand) *Reise-Bemerkungen in Briefen von Strasburg nach Schafhausen.* (Insérées dans le Magasin de Brünn.)

Lettres sur le pays des Grisons, par J. F. *Heigelin*: (en allemand) *Briefe über Graubündten, von J. H. Heigelin.* Stutgard, 1795, in-8°.

Instruction pour un Voyageur qui se propose de parcourir la Suisse, de la manière la plus propre à lui procurer toutes les jouissances dont cette contrée abonde, traduite de l'allemand du docteur S. G. *Ebel*, par le traducteur du *Socrate rustique*, avec un grand nombre de corrections et d'additions importantes, enrichie de figures. Bâle, Tourneysen, 1795, 2 vol. in-12.

C'est la première édition de cet ouvrage, qui a été bien perfectionnée depuis, comme on le verra plus bas.

SUR LA SUISSE et ses habitans, etc.... (en allemand) *Uber die Schweitz*, etc.... Berlin, 1795, 2 vol. in-8°.

VOYAGE en Suisse, par *Rebman :* (en allemand) *Rebmanns Reise durch die Schweitz.* In-8°.

C'est un Voyage poétique.

PROFIL d'un Voyage de Zurich au mont Saint-Gothard, par J. C. *Escher*, avec cartes : (en allemand) *Profil einer Reise, von Zurich*, etc....

Ce Voyage se trouve dans le Journal du Mineur, tome I, et dans le 8e cahier de la Bibliothèque Helvétique du professeur Faesy, 1796. C'est un Voyage purement géologique.

ITINÉRAIRE du Saint-Gothard, d'une partie du Valais, et des contrées de la Suisse qu'on traverse ordinairement pour se rendre au mont Saint-Gothard, accompagné d'une carte lithographique des environs de cette montagne, publié par Ch. *de Mechel.* Bâle, 1795, in-8°.

LETTRES sur la Suisse, par P. L. C. (*Curti*) : premier volume. Altona, 1797, in-4°.

L'auteur s'est fort étendu sur la constitution de la Suisse. Les changemens qu'elle a éprouvés, rendent l'ouvrage purement historique sous ce rapport; mais on y trouve un tableau bien fait des moeurs de la Suisse, qui n'ont pas éprouvé autant d'altération que sa constitution.

LETTRES écrites pendant plusieurs Voyages en Suisse, par Charles *de Bonstetten*, etc. : (en allemand) *Karl von Bonstetten's Reise*, etc. (Elles se trouvent dans le Magasin germanique de M. Eggers.)

VOYAGE pittoresque de Bâle à Bienne, par les

vallées de Mottier, enrichi de planches dessinées par Birmann, accompagnées d'un texte par *Bridel*, auteur de la *Course de Bâle à Bienne* (en allemand). Bâle, P. Birmann, Decker et Schoell, gr. in-fol.

Cet ouvrage se publie par livraisons.

NOUVEAU VOYAGE en Suisse, contenant la peinture de ce pays, de ses mœurs et de ses gouvernemens actuels, avec quelques traits de comparaison entre les usages de la Suisse et ceux de Paris moderne, par Hélène-Marie *Williams*, traduit de l'anglais par J. B. Say. Paris, Pougens, an VI—1798, 2 vol. in-8°.

—Le même, traduit en allemand. Tubingue, 1802, 2 vol. in-8°.

Ce Voyage est le quatrième (1) de ceux que nous ont donnés des Anglaises, qui, par un esprit naturellement porté à la méditation, par l'éducation saine qu'elles reçoivent, par la vie assez retirée qu'elles mènent, sont beaucoup plus capables de peindre avec énergie la nature, d'observer avec sagacité les hommes, que ne le sont communément les femmes des autres pays.

Dans son introduction, miss Williams nous apprend que, liée avec les Girondins et avec madame Roland, elle fut vouée, sous le gouvernement révolutionnaire, à une proscription spéciale; mais qu'elle eut le bonheur d'obtenir un passeport pour la Suisse. Les orages qui agitoient alors la France, et dont elle fut en partie spectatrice, dirigèrent principalement ses observations sur les divers gouvernemens helvétiques: elle n'a pas néanmoins négligé de décrire les sites de la Suisse, de s'étendre sur quelques parties de la statistique, et de tracer la peinture des mœurs de ses habitans. Sous ces trois rapports, son Voyage pré-

(1) Les trois autres sont ceux de milady Montagüe, milady Craven, et madame Radclife.

sente d'autant plus d'intérêt, qu'elle pense avec profondeur et s'exprime avec énergie.

VOYAGE dans les Alpes Lépontines, par *Albanis Beaumont*: (en anglais) *Travels through the Lepontine Alps, by Albanis Beaumont*. Londres, 1800, in-fol.

Ces Alpes prennent cette dénomination du pays des anciens *Lépontiens*, dont le pays forme aujourd'hui la vallée de *Livenin* ou Lévantine, dans le canton d'Uri, au pied du mont Saint-Gothard. C'est donc cette chaîne de monts, appelés collectivement le mont Saint-Gothard, qui forme l'objet du Voyage.

RELATION de la république de Genève: (en anglais) *Account of the republica of Geneve*. Londres, 1800, in-12.

LE MONT Saint-Bernard. Paris, 1801, in-12.

JOURNAL d'un Voyage dans la Suisse orientale, méridionale et italienne, pendant les années 1798 et 1799, par madame Frédérique *Brun*, avec planches: (en allemand) *Tagebuch einer Reise durch die Schweitz*, etc. *in den Jahren 1798-1799, von M. Frederika Brun*. Copenhague, Brummer, 1801, in-8°.

La Suisse n'a pas seulement exercé la plume d'une dame anglaise, madame *Brun*, Danoise, a parcouru et décrit à plusieurs reprises cette intéressante contrée. On a vu (Partie deuxième, section II) qu'elle avoit précédemment publié un Voyage dans la partie méridionale de la France et dans la Suisse occidentale: on a également vu (dans la présente section) qu'on avoit inséré dans un Journal allemand, la relation de deux autres Voyages de madame Brun dans plusieurs cantons de la Suisse en particulier, et à Saint-Gall. Ici, c'est la Suisse orientale qui devient l'objet de ses observations. En se bornant à de légers apperçus sur les

mœurs et les usages des Suisses, elle s'occupe presque entièrement à tracer, avec une imagination vive et brillante, les grands tableaux de la nature: ceux du mont *Biay* et de la Suisse italienne sont d'autant plus précieux, que fort peu de voyageurs ont visité ces contrées.

TABLEAU des Peuples des montagnes de la Suisse, par J. G. *Ebel*: (en allemand). *Schilderung*, etc.... Leipsic, 1798-1802, 2 vol. in-8°.

VOYAGE d'une Française en Suisse et en Franche-Comté, depuis la révolution. Paris, Debray, an x — 1802, in-8°.

Les scènes imposantes qu'étale la Suisse, ont dû, en France comme en Angleterre et dans le nord, exciter la curiosité d'un sexe dont la vive imagination crée des tableaux, lorsqu'elle ne les trouve pas dans la nature. A des descriptions animées des sites de la Suisse, l'auteur de ce Voyage a mêlé des récits qui y jettent un peu de langueur: les détails qu'on y trouve sur la Franche-Comté sont fort peu de chose: c'est ce qui m'a décidé à placer cette relation dans la section de la Suisse.

ARCHIVES de petits Voyages dans différentes contrées de la Suisse, par *Armbruster* et *Fürtmann*: (en allemand) *Archiv kleiner zerstreuter Reise-Beschreibungen durch in merkwürdige Gegenden der Schweitz*. Saint-Gall, Huber, 1802 et 1804, 3 vol. in-8°.

Ces Voyages embrassent diverses excursions dans plusieurs cantons de la Suisse, dans le pays des Grisons, dans quelques chaînes des Alpes: ils renferment de bonnes notions historiques et statistiques; mais il ne faut pas y chercher le mérite du style.

DESCRIPTION des cols ou passages des Alpes, par

Bourrit, enrichie de plusieurs vues. Genève, Manget, an XI — 1803, 2 vol. in-8°.

Depuis la publication des ouvrages de M. Saussure, et de ceux que moi-même j'ai mis au jour, dit M. Bourrit, des événemens d'où ont résulté des connoissances aussi neuves qu'importantes sur les phénomènes des Alpes, se sont trop multipliés pour qu'une nouvelle édition de mes anciens ouvrages pût encore suffire. Celui que je publie, ajoute-t-il, est donc nouveau, et remplace en quelque sorte les précédens : il est le fruit de plusieurs années de courses. A cet avertissement de l'auteur, j'ajoute que le ton qu'il prend souvent dans sa description, dispose l'ame à la méditation des objets nobles et grands qui en sont l'objet.

JOURNAL du dernier Voyage de *Dolomieu* dans les Alpes, par T. C. *Bruun-Neergard*. Paris, Solvet, 1803, in-8°.

Le Gouvernement français ayant chargé Dolomieu de visiter les routes du *Simplon*, ce célèbre naturaliste fut accompagné dans cette expédition par un jeune seigneur danois, M. Bruun-Neergard, son disciple, qui, dans le Journal que j'indique, a rassemblé les détails du dernier Voyage et des derniers jours de Dolomieu. De ses observations, il résulte que quelques naturalistes, tels que M. *Humboldt*, ont trop légèrement décidé que toutes les couches des montagnes de l'Europe et de l'Amérique ont la même inclinaison. Dolomieu se proposoit de composer à ce sujet un mémoire, et de le soumettre à l'Institut. Sa mort, qui a suivi de près son voyage, n'a pas seulement empêché l'exécution de ce plan, elle a privé encore le monde savant de plusieurs découvertes intéressantes sur les matières qui entrent dans la composition des Alpes, telles que le *calcaire primitif*, le *muriacite*, la *trémolite*, etc.... A côté de ces nouvelles découvertes, M. Bruun-Neergard a placé des observations très-judicieuses sur le caractère moral et physique des habitans de la partie des Alpes qu'il avoit visitée avec Dolomieu.

ITINÉRAIRE d'un Voyage fait en Suisse, en 1803, par P. *Gerard*. Bruxelles, Weissenbruch, 1804, in-12.

L'auteur de cet Itinéraire paroît n'avoir rien négligé de ce qui peut guider et intéresser le voyageur qui se propose de visiter la Suisse : il l'a divisé en trente-huit journées. Chacune est l'objet d'un chapitre instructif. A des détails sur les routes, à la description des villes, à l'indication de ce qu'elles renferment de plus intéressant à voir, il fait succéder des observations sur l'agriculture, sur la minéralogie, dans laquelle il paroît très-instruit, des recherches sur la météorologie, des remarques sur l'industrie et le commerce. A cet ouvrage est jointe une carte dressée d'après la nouvelle division territoriale de la Suisse.

MON VOYAGE par le Saint-Gothard aux îles Borromées et à Milan, et retour par la vallée de Formazza, le Grimsel et le Haut-Pays, fait pendant l'été de 1801; et quelques fragmens sur la Suisse : (en allemand) *Meine Reise über den Gotthard nach den Borromeischen Inseln und Mailand*, etc... Stutgard, Steinkopf, 1804, 2 vol. in-8°.

Le Voyageur n'a guère fait que répéter ce que tant d'autres ont dit des montagnes des Alpes et de la formation des glaciers. On ne trouve rien de nouveau non plus dans les Fragmens sur la Suisse, quoiqu'ils aient été rédigés postérieurement au mois de juin 1803.

PETITS VOYAGES à pied dans la Suisse, par les frères *Bridel*, traduits du français : (en allemand) *Kleine Fuss-Reisen durch die Schweitz*. Zurich, Gessner, 1804, 2 vol. in-8°.

Ces Voyages avoient paru pour la première fois dans les Mélanges Helvétiques. Le premier volume contient un Voyage de Bâle par le *Frickthal* à *Baden*, *Zurich*, *Morgar-*

ten, *Zug*, *Muri*, etc. et des fragmens d'un Voyage dans le pays des Grisons, avec quelques notices sur *Trom*, *Prosto*, *Santa-Croce*, etc....

Le second volume contient un Voyage de *Bek* à *Sion*, par le mont *Ansaindez*; une description de la vie pastorale sur le mont *Taœyennez*, dans le bailliage d'*Aigle*; un Voyage dans la vallée d'*Illes*, sur les confins de la Savoie; des promenades dans une partie de l'Argovie; une excursion dans une contrée pastorale des Alpes, et dans le cours de laquelle le voyageur a visité les hauteurs de *Gruyères*, *Charmey* et le couvent de Val-Sainte, où les Trapistes se sont établis pendant la révolution; enfin des promenades sur les lacs de *Liofen*, d'*Arnonaz*, de *Sanez*, et à l'avalanche près du château d'Oex.

Le mérite de ces Voyages résulte principalement de ce qu'ils se sont dirigés dans des contrées peu connues et peu visitées: on y trouve d'ailleurs quelques notices intéressantes sur l'histoire ancienne de la Suisse. Peut-être le voyageur s'est-il trop appesanti sur celle des anciens châteaux et des anciennes familles du pays.

INSTRUCTION sur l'art de parcourir avec fruit et de bien observer la Suisse, publiée par J. G. *Ebel*, avec planches et cartes: (en allemand) *Anleitung auf die nüzlichste und genussvollste Art die Schweitz zu bereisen, von J. G. Ebel.* Seconde édition, revue et augmentée. Zurich, Orell, 1804 et 1805, 4 vol. in-8°.

On a donné de cette seconde édition, comme de la première, une traduction en français sous le titre suivant:

MANUEL du Voyageur en Suisse, ouvrage où l'on trouve les directions nécessaires pour recueillir tout le fruit et toutes les jouissances que peut se promettre un étranger qui parcourt ce pays-là; par M. J. G. *Ebel*, avec figures: traduit pour la seconde

fois de l'allemand, sur la seconde édition entièrement refondue et considérablement augmentée par l'auteur. Zurich, Orell, Fusli et Ce, 4 vol. in-8°.

Dans cette seconde édition, l'auteur a rempli l'engagement qu'il avoit pris dans le titre de son ouvrage. Indépendamment des détails topographiques et statistiques qu'on y trouve sur chaque partie de la Suisse ; outre les notions qu'on y donne sur les diverses branches de l'histoire naturelle dans une contrée si riche en productions de ce genre, et si imposante par ses phénomènes physiques, l'auteur a enrichi son manuel tant du catalogue des cartes de la Suisse, que de celui des vues gravées des sites les plus remarquables. Il y a ajouté un itinéraire des plus complet de ce pays, la notice des divers Voyages et des diverses Descriptions qui ont paru sur la Suisse, avec des jugemens motivés ; celle des ouvrages qui ont été publiés sur son histoire naturelle, celle des savans qui l'ont illustrée, des écoles qui y sont établies, et enfin celle des monnoies qui y ont cours. L'ouvrage est encore enrichi d'un vocabulaire des expressions particulières aux dialectes suisses, lesquels reviennent le plus souvent dans la conversation ordinaire.

VOYAGE d'un Observateur de la nature et de l'homme dans les montagnes du canton de Fribourg, et dans diverses parties du pays de Vaud, en 1793, par L. M. P. *de Laverne*. Paris, 1804, Levrault, Schoell et Ce, 1 vol. in-8°.

Quelques tableaux des horreurs sublimes et des touchantes beautés qu'offrent successivement les parties de la Suisse visitées par le voyageur, c'est à-peu-près à quoi se réduisent ses observations sur la nature. Des scènes sentimentales coupent assez heureusement les dissertations métaphysiques, morales et politiques auxquelles il se livre, et qu'il appelle ses observations sur l'homme.

JOURNAL d'une petite Excursion dans les contrées de la Suisse, faite pendant l'été de 1794, contenant la description des beautés pittoresques, et celle des mœurs et coutumes des habitans. Seconde édition : (en anglais) *A Journal of a short Excursion among the Swizzerlands*, etc. Londres, Murray, 1805, in-12.

VOYAGE en Suisse, fait en 1803, par J. H. *Torliz :* (en danois) *Schweitzer Reise*, etc.... Copenhague, Gyldendal, 1805, in-8°.

Ce Voyage a été entrepris dans le dessein d'examiner l'Institut d'éducation, formé par Pestalozzi dans les environs de Berne. Du reste, avec de l'agrément dans le style et de l'intérêt dans les descriptions, la relation n'offre rien de neuf sur les objets étrangers au but de l'auteur.

VOYAGE pittoresque dans une grande partie de la Suisse, avant et après la révolution, publié par *Reichard*, enrichi de 56 planches et vues : (en allemand) *Malerische Reisen durch einen grossen Theil der Schweitz.* Jena, Seidler, 1 vol. in-8°.

LETTRE sur le Valais et les mœurs de ses habitans, avec les Tableaux pittoresques de ce pays, et une Notice des productions naturelles les plus remarquables qu'il renferme, par M. *Eschassériaux.* Paris, Maradan, 1806, in-8°.

Sous un titre si modeste, l'auteur nous offre un tableau du Valais mieux terminé qu'aucun de ceux de cette contrée qui se trouvent dans les relations précédentes ; je n'excepte pas même de ce jugement ce que Coxe nous a dit du Valais. Dans la relation de M. Eschassériaux, les charmes du style ajoutent encore au mérite du fond de l'ouvrage. Dans l'extrait que je vais en donner, j'emploierai fréquem-

ment les propres expressions du voyageur ; j'affoiblirois les traits énergiques dont il a peint cette contrée extraordinaire et ses habitans, si j'employois un pinceau étranger.

Le Valais est peut-être l'endroit de l'Europe le plus renfermé par la nature, et le plus dépourvu de ces communications qui transportent dans un pays les hommes et les choses, et y donnent le mouvement et la vie. Une étendue, ou plutôt deux chaînes de quarante-deux lieues de montagnes de l'ouest à l'est, depuis *Saint-Gingolph* jusqu'aux sources du Rhône, forment cette vallée pittoresque qui, dans sa plus grande largeur, n'a pas plus d'une lieue d'étendue. Cinq autres petites vallées latérales, et servant comme de branches à la vallée du Rhône, forment ensemble le territoire du Valais. Là, vit sur les montagnes et dans la plaine, une population de soixante et dix mille ames, variant de langage et d'espèce, suivant la localité du climat qu'elle habite. Cette population du Valais est étrangement disproportionnée à l'étendue de son territoire : la somme donnée des terres susceptibles de culture, est à l'égard de celle des autres contrées de l'Europe, comme un est à quinze. Les détails suivans expliquent suffisamment ce phénomène.

Le climat sauvage du Valais porte par-tout l'empreinte des révolutions du globe, et il est lui-même dans un état de révolution physique permanente. Le voyageur y foule à chaque pas les débris de la nature. Le Rhône, qui tantôt se précipite comme un torrent, tantôt s'épanche sur toute la largeur de la vallée, change tour-à-tour son cours et son lit, et roule successivement ses eaux et ses pierres sur toute la vallée qu'il dévaste. Des torrens qui la sillonnent et la déchirent par les sables et les fragmens des roches qu'ils entraînent ; des roches en masse qui s'écroulent par intervalles, et couvrent de leurs énormes débris les champs et quelquefois des villages entiers; des marais formés par les débordemens des eaux du fleuve et par les torrens répandus dans la majorité du Valais; tel est l'aspect que présente à l'observateur le territoire de ce pays, qui sem-

bleroit n'avoir pas été créé pour le séjour des hommes. Cependant la nature, qui a accumulé sur cette terre tant d'accidens et de fléaux divers, a répandu dans beaucoup de parties ses largesses. L'influence alternative de l'excessive humidité et de la chaleur du climat, y développe les germes précieux des productions les plus utiles aux besoins de l'homme. Des coteaux couverts de vignes et produisant de bons vins, des prairies fertiles, de petites plaines à blé répandues çà et là, des vallées fécondes, une variété de températures et de climats qui donne à-la-fois les fruits variés de plusieurs saisons; tel est l'aspect riant que la nature oppose, ou plutôt qu'elle mêle à l'aspect âpre et sauvage qui vient d'être décrit.

Le même instinct qui a fixé les masses de population dans les contrées fertiles de la terre, semble avoir présidé à la distribution des peuples du Valais. Par-tout où il y a une superficie de verdure, un plateau de terre cultivable, il y a une habitation, une cabane ou un chalet; par-tout où il y a une petite plaine, il y a un bourg ou un village; par-tout où la nature a formé un bassin plus étendu, il y a une petite ville: le Valaisan s'est attaché au coin de terre où il a pu vivre, et en a fait son domicile, son séjour, sa patrie. On conçoit par-là que le Valais offre un aspect tout différent de celui des autres pays, et qu'il ne faut pas y chercher la communication toujours active des hommes et des choses, le tableau journalier des travaux champêtres, le bruit des ateliers, le mouvement presque continuel du commerce et des voyageurs, enfin le spectacle de tout ce qui anime et agite ailleurs les sociétés. Ici, ce sont de petites portions de population disséminées; c'est un horizon resserré et rembruni; c'est le silence d'une vaste solitude; c'est enfin, à l'exception de quelques sites animés par une végétation féconde, le spectacle de la nature en décrépitude, et se reposant sur des masses énormes, comme après une longue et terrible révolution.

L'existence du peuple valaisan se partage entre la vie agricole et pastorale. La vie pastorale domine dans les

montagnes, la vie agricole dans la plaine. Les diverses cultures sont bornées aux besoins des cultivateurs, à ceux du pays : on ne fabrique rien dans le Valais, au moins qui soit propre à l'exportation. Le Valaisan n'envoie au dehors que quelques produits de son sol, telles que des laines brutes, des bestiaux, des cuirs verds, des fromages, quelques pelleteries ; il n'exporte presque aucune production de son industrie ; pour les besoins de cette nature, il est tributaire-né de l'industrie de ses voisins. L'étranger lui rend manufacturées les matières premières qui sortent du pays : ce sont même des mains étrangères qui exercent seules les arts grossiers que le Valais possède. La balance du foible commerce du Valaisan seroit entièrement contre lui, et lui enleveroit bientôt tout son numéraire, si le produit des douanes ne repompoit l'argent que ses besoins le forcent d'exporter, et si le service de l'étranger, auquel il se livre par goût depuis des siècles, ne versoit pas tous les ans quelques sommes dans la république. Le Valais renferme des mines d'or, d'argent, de cuivre, etc.... mais ces métaux précieux restent ensevelis dans les montagnes qui les récèlent : ils ne tentent point un peuple inactif et pauvre, qui, concentré dans le cercle de ses besoins de première nécessité, n'envie point les richesses de l'industrie et du luxe qui circulent dans les autres contrées de l'Europe.

On doit pressentir que la vie purement pastorale et agricole du Valaisan, a déposé dans ses mœurs un fonds de simplicité et de désintéressement qu'on ne trouve pas dans un autre ordre de sociétés. Quoique ces mœurs aient quelques nuances des peuples qui l'avoisinent ; quoiqu'avant sa dernière révolution, il fût membre d'une confédération politique qui le lioit et l'identifioit, en quelque sorte, à un autre état, cette longue incorporation n'a pas pu altérer son caractère primitif. Il aime à être lui-même, s'allie peu au dehors, et s'expatrie peu. Lors de la réforme du seizième siècle, le Valaisan fut immobile au milieu de ces guerres d'opinion qui agitèrent tant d'Etats : cette époque

de l'Histoire est une des plus éclatantes preuves de l'immutabilité de son génie. Elle est d'autant plus surprenante, qu'il n'a point d'idiôme qui lui soit particulier, et qu'il ne parle que la langue de ses voisins. Dans les contrées les plus rapprochées de la France, c'est la langue française qui domine, et la langue allemande dans celles qui touchent aux provinces de la Suisse. Dans les idiômes du Valais, on apperçoit néanmoins quelques traces des langues de ses anciens conquérans. Le systême monétaire du Valais est comme sa langue: ce sont les ateliers de ses voisins qui lui fournissent ses diverses monnoies, dont la confusion, ainsi que l'observe judicieusement M. Eschassériaux, est un embarras pour le peuple, pour les étrangers sur-tout, enfin pour le commerce, qui veut une marche libre et rapide. On retrouve dans les mœurs du Valais quelques-unes de ces institutions qui appartiennent à un peuple belliqueux, telles que l'usage du *cible*, qui est l'art de pointer et de tirer avec adresse. C'est dans toutes les communes du pays, lors de la belle saison, un exercice et un amusement national assez ordinairement suivi de repas fraternels, où règne la gaieté, l'ordre et la décence.

Au milieu de la simplicité patriarchale des mœurs du Valais, on remarque avec surprise, dans un temps où la révolution a arraché par-tout autour de cette petite république, les racines de la féodalité, que la plupart des principales familles du pays conservent, dans des lieux où tout annonce la pauvreté plutôt que le faste, des arbres généalogiques, des armoiries, les costumes distinctifs de leurs ancêtres. M. Eschassériaux aime à croire que c'est par un sentiment de fierté, de respect, de distinction peut-être, qu'on aime à conserver ces signes, comme d'autres peuples se sont plu à conserver les armures de bataille, les insignes, les marques des honneurs et des dignités dont furent revêtus leurs ayeux.

Le climat sombre du Valais, la main de la destruction que ses habitans voient par-tout empreinte autour d'eux, ont imprimé une teinte de tristesse dans leurs usages et

leur caractère. On retrouve sur-tout dans leurs idées religieuses, cette espèce de sentiment de terreur dont la nature a frappé tous les peuples à l'aspect de ses accidens et de ses phénomènes extraordinaires. Des hermitages, des ossuaires, des chapelles taillées dans le roc et répandues au pié, sur le flanc et au sommet des montagnes, attestent quel est le génie du Valaisan. On plante une croix devant les débris de la montagne qui s'est écroulée : on en plante une aussi devant le torrent qui menace d'une dévastation prochaine, au lieu de lui opposer une forte barrière.

Le gouvernement du Valais est paternel ; mais telles sont les bornes de son pouvoir, que l'incurie et la force d'inertie qu'il rencontre dans le génie valaisan, lui impriment le même caractère, et le rendent souvent incapable d'exécuter le bien qu'il auroit pu concevoir ou persuader, à plus forte raison les réformes qu'il oseroit entreprendre : il faut que le bien arrive presque de lui-même et sans effort au Valaisan. L'ignorance y oppose, plus qu'ailleurs, des préjugés populaires.

En peu de mots, M. Eschassériaux nous donne une idée suffisante de la constitution actuelle du Valais. Ce pays forme un Etat libre et indépendant. Le territoire de la république est divisé en douze dizains, comme la France l'est en départemens. Un conseil, un président et des syndics, tous électifs, ont l'administration de chaque dizain de chaque commune. La république entière est gouvernée par une diète générale, qui s'assemble tous les ans pour les besoins du gouvernement, et par un conseil d'Etat, auquel appartient l'exécution des loix. Sous le nom de *grand-bailli*, un chef suprême est chargé de la sûreté intérieure et extérieure de la république, des relations politiques et du commerce avec les autres puissances : il a l'administration militaire et la disposition de la force armée. Chaque membre du conseil d'Etat réunit dans ses mains l'administration des affaires, qui, dans d'autres Etats, sont confiées à des ministres. Dans chaque commune, un juge de première instance, connu sous le nom de châtelain ; dans chaque

dizain, un grand-châtelain avec six assesseurs ; pour toute la république, un tribunal d'appel ou cour suprême. On remarque avec douleur, dans la législation criminelle du Valais, que la torture y a été conservée. M. Eschassériaux espère qu'un nouveau code fera disparoître cette tache. L'intérêt que lui ont inspiré les Valaisans, lui fait proposer d'autres réformes, et sur-tout de grandes améliorations dans leur système agricole, industriel et commercial de ce pays. Il faut les lire dans l'ouvrage même, ainsi que la description pittoresque du Valais, de ses phénomènes et de ses contrastes. L'intéressante relation de ses deux voyages au mont Saint-Bernard et au Simplon, termine son ouvrage, l'un des plus précieux qu'on ait publié sur la Suisse. Un appendice qui se trouve à la suite, offre une notice des principaux bois, arbres et arbrisseaux du Valais, de ses quadrupèdes les plus remarquables, de ses oiseaux les plus intéressans. Le voyageur renvoie à d'autres ouvrages, pour les nombreuses plantes qui y croissent, et pour la minéralogie du pays.

ALMANACH Helvétique pour l'an 1806 (en allemand) *Helvetischer Almanach fürs Jahr 1806*. Zurich, Orell, Fuessli, vol. in-16, orné de cartes et de gravures.

Depuis une vingtaine d'années, on a publié à Zurich, tous les ans, un Almanach du titre ci-dessus, contenant chacun la description d'une ou plusieurs contrées de la Suisse, dont on a donné des détails géographiques, historiques et statistiques, avec des petites cartes particulières, et des gravures représentant des vues intéressantes et des costumes. Le volume pour l'an 1806 donne celle du pays des Grisons.

SECTION IX.

Descriptions de l'Italie et des îles qui en sont voisines. Voyages faits dans ces contrées.

§. I. *Voyages faits dans toute l'étendue, ou dans des parties considérables de l'Italie : et descriptions générales de ce pays.*

On peut recourir d'abord, pour la connoissance de cette intéressante contrée, aux Voyages de Montconys, de La Mottraye, de Pococke, etc.... (première Partie, section VIII, §. III), et à ceux de Montague, Burnet, Dumont, Labat, Coyer, Roland, Sestini, Archenholz, Sherlock, etc.... (seconde Partie, section II).

Description de toute l'Italie et des îles qui en dépendent, par François-Léandre *Alberti*, avec planches : (en italien) *Descrizione di tutta Italia e isole pertinenti ad essa, etc.... di Franc. Leandro Alberti*. Bologne, 1550 ; Venise, 1561 ; *ibid.* 1568 ; *ibid.* 1577 ; *ibid.* 1581 ; *ibid.* 1596, in-4°.

La même, traduite en latin sous le titre suivant :

Leandri *Alberti Descriptio totius Italiae.* Cologne, 1567, in-fol.

Cette description, l'ouvrage d'un religieux Dominicain, renferme des recherches assez curieuses ; mais l'auteur y a mêlé beaucoup de fables.

Les Observations antiques du seigneur *Symeon*, Florentin, en son dernier voyage d'Italie,

l'an 1557; enrichies de monumens, de médaillons et d'inscriptions. Lyon, Jean de Tournes, 1558, pet. in-4°.

Cet ouvrage est rare, et est recherché. Son auteur paroît très-versé dans la connoissance de l'antiquité : on trouve dans son ouvrage, des descriptions et des gravures de plusieurs antiques, dont le temps ou d'autres causes ont fait disparoître les vestiges.

DÉLICES de l'Italie : (en latin) *Deliciae Italiae.* Leipsic, 1599; Francfort, 1609, in-12.

DESCRIPTION des Alpes qui séparent l'Italie d'avec la France et l'Allemagne, avec celle des passages par lesquels on peut conduire les armées, par Jean *Conturbio :* (en italien) *Descrizione dell' Alpi che dividono l' Italia della Germania e della Francia, con i passi per dove possono condursi eserciti, del Gio. Conturbio.* Milan, 1600, in-4°.

VOYAGE dans toute l'Italie, en 1589 : (en latin) *Itinerarium totius Italiae, A. 1589.* Cologne, 1602, in-12.

NOUVEL ITINÉRAIRE, ou nouveau Recueil des principaux Voyages d'Italie, par *Scotto :* (en italien) *Nuovo Itinerario, overo nuova Descrizione di Viaggi principali d' Italia.* Vicence, 1615; *ibid.* 1638; Rome, 1637; *ibid.* 1650; *ibid.* 1761; Padoue, 1659; *ibid.* 1670; *ibid.* 1675; *ibid.* 1680; Venise, 1615; *ibid.* 1655; *ibid.* 1675, in-8°.

Le même, traduit en latin sous le titre suivant :

ITINÉRAIRE d'Italie, par *Scotto :* (en latin) *Scotti Itinerarium Italiae.* Amsterdam, 1655, 3 vol. in-12.

Il en a paru beaucoup plus récemment en italien, une édition fort augmentée sous le titre suivant :

Itinerario d'Italia, di Francesco Scotto. Rome, 1761, in-8°.

Cette édition est enrichie des plans des principales villes d'Italie.

Délices de l'Italie, et Guide en partant de Rome pour visiter toutes les autres villes de l'Italie, par Gaspard *Ens :* (en latin) *Deliciae Italiae, et Index viatorius ab urbe Româ ad omnes Italiae civitates et oppida.* Cologne, 1619, in-8°.

L'Italie, par Jean-Antoine *Magini :* (en italien) *Italia, di Gio Antonio Magini.* Bologne, 1620, in-fol.

Voyage du *Prince de Condé* en Italie, en 1612. Paris, 1634; *ibid.* 1635; Lyon, 1665; Paris, 1666, in-12.

Itinéraires de l'Italie ancienne et moderne, ou Description de l'Italie, par Martin *Zeiller :* (en allemand) *Itinerarium Italiae nov. antiquae, oder Reise-Beschreibung durch Italien, von M. Zeiller.* Francfort, 1640, in-fol.

Voyage fait en Italie par le marquis *de Fontenay-Mareuil,* ambassadeur du roi de France vers le Pape, en 1641, recueilli par Valtesge de Fontenay. Paris, Boulanger, 1643, in-12.

Itinéraire contenant un Voyage fait en Italie, dans les années 1646 et 1647, par Jean *Raymond,* avec planches : (en anglais) *Itinerary containing a Voyage made through Italy, in the years 1646 and 1647, by John Raymond.* Londres, 1648, in-12.

Relation d'un Voyage en Italie, entrepris en

1481, de l'ordre du pape Eugène, rédigé par *Ambroise*, abbé des Camaldules : (en latin) *Ambrosii (abbatis Camaldulensis) Hodeporicum, seu Descriptio Itineris jussu Eugenii Papae per Italiam in anno 1481 suscepti*. Florence, 1650, in-4°.

DESCRIPTION concise et exacte de l'Italie : (en latin) *Descriptio Italiae brevis et accurata*. Utrecht, 1650, in-12.

LE VOYAGE et Observations de plusieurs choses qui se peuvent remarquer en Italie, tant de ce qui est naturel aux hommes et au pays, comme des coutumes et façons, soit pour le général ou particulier, et des choses qui y sont rares, enrichis de figures ; par le sieur *Audeber*, conseiller du Roi au parlement de Bretagne. Paris, Gervais Clousier, 1656, 1 vol. pet. in-8°.

Ce voyageur s'est beaucoup étendu sur les mœurs et les usages des différens peuples de l'Italie; et cette partie de sa relation, où il se montre bon observateur, est précieuse, vu les altérations que ces mœurs et ces usages ont éprouvées depuis qu'il a écrit. Le tableau qu'il en trace peut fournir des rapprochemens intéressans. Les détails où il est entré sur l'histoire naturelle de l'Italie dans les trois règnes, annoncent un homme fort instruit, du moins pour le temps où il écrivoit.

Quant au style de la relation, il est fort inférieur, pour la correction et la pureté, à celui de plusieurs ouvrages publiés à la même époque; mais il a le mérite de la clarté.

VOYAGE et Description de l'Italie, en 1644, par Pierre *Duval*. Troyes, 1656, in-8°.

L'ITALIE dans sa gloire primitive, ses ruines et sa résurrection, contenant un détail exact de toute

la géographie de cette fameuse contrée et des îles adjacentes, de Sicile, de Malte, etc.... et de tout ce qui est digne de remarque à Rome et dans toutes les villes et les territoires dont il est parlé dans les auteurs anciens et modernes ; par Edmond *Warup* : (en anglais) *Italy in its original glory, ruines and revival, being an exact survey of the whole geography and history of those famous country, with the adjacent islands of Sicily, Malta, etc.... and whatewer is remarkable in Roma and all those famous cities and territories mentioned in ancient and modern authors ; by Edmond Warup*. Londres, 1660, in-fol.

ABRÉGÉ d'un Voyage d'Italie (en hollandais). 1664, in-4°.

LE VOYAGE d'Italie, tant par mer que par terre, fait par MM. les cardinaux de Vendôme et de Retz, contenant ce qui s'est passé à Rome à la mort d'Alexandre VII et à l'avénement de Clément IX, avec d'autres particularités, par *Barbier de Mereurot*. Paris, Dubray, 1671, in-12.

VOYAGE d'Italie, traduit de l'anglais. Paris, 1671, 2 vol. in-12.

VOYAGE en Italie, par J. C. S. : (en allemand) *Ausführliche Reise-Beschreibung durch Italien, von J. C. S.* Francfort, 1671, in-12.

VOYAGE pittoresque d'Italie, par Jacques *Barry* : (en italien) *Viaggio pittoresco d'Italia, di Giac. Barry*. Venise, 1671, in-8°.

LES BEAUTÉS de l'Italie, et Relation d'un Voyage fait à Rome par le duc *de Bouillon*. Paris, 1678, in-8°.

LE GUIDE sûr pour faire le voyage d'Italie, par G. A. *Sabelli:* (en italien) *Il Guida sicuro del Viaggio d' Italia, di G. A. Sabelli.* Genève, 1680, in-12.

VOYAGE d'Italie curieux et nouveau, contenant la liste de toutes les curiosités de Rome, avec planches. Lyon, 1681, in-12.

VOYAGE en Italie, de Richard *Lessels.* Paris, 1682, 2 vol. in-12.

VOYAGE des PP. *Mabillon* et *Germain* en Italie : (en latin) *DD. Mabillon et Germain Iter Italicum.*

Ce Voyage, purement littéraire, se trouve au commencement du premier volume de l'ouvrage suivant :

MUSÉE de l'Italie, par les PP. *Mabillon* et *Germain*, avec planches : (en latin) *Museum Italicum, DD. Mabillon et Germain aut.* Paris, 1687-1689; 2 vol. in-4°.

TROIS LETTRES touchant l'état de l'Italie, écrites en l'année 1687, pour servir de supplément aux Lettres de Burnet. Cologne, 1688, in-12.

NOUVEAU VOYAGE en Italie, avec un Mémoire contenant des avis utiles à ceux qui voudront faire le même voyage, avec figures (par Maximilien *Misson*). La Haye, 1691 ; *ibid.* 1694; *ibid.* 1702; *ibid.* 1717, 3 vol. in-12.

— Le même, avec les Remarques que M. Addisson a faites dans son voyage d'Italie. Utrecht, 1722, 4 vol. in-12.

Le même, traduit en hollandais, avec les remarques d'Addisson, sous le titre suivant :

MISSON's Reisen naar en Italien Vermeerdert met

aanmerkingen van Addisson. Utrecht, 1704, in-4°.

Le même, traduit en anglais sous le titre suivant :

MAXIM. MISSON's new Voyage to Italy. Londres, 1704, 4 vol. in-8°.

La relation de Misson fut très-recherchée dans le temps, comme en font foi les nombreuses éditions qu'on en a données, et les traductions qu'on en a faites : c'étoit la première qui fît connoître d'une manière un peu satisfaisante presque toutes les parties de l'Italie ; mais quoiqu'elle renferme beaucoup d'érudition, qui quelquefois, à la vérité, y est assez déplacée, ce sont, du propre aveu du voyageur, des tablettes où les faits sont jetés avec confusion. Le ridicule y est déversé sur le catholicisme d'une manière aussi lourde que mordante : il y a d'ailleurs beaucoup de partialité dans les jugemens, et d'inexactitude dans les descriptions : enfin l'ouvrage a vieilli.

LES PLUS remarquables Observations faites dans un Voyage d'Italie, par Jacob *Tollius* ; dans lesquelles on trouve des antiquités sacrées, le tout publié par Henninius : (en latin) *Tollii, Jacobi, Insignia Itinerarii Italici quibus continentur antiquitates sacrae, curâ H. Chr. Henninii.* Utrecht, 1696, in-4°.

C'est un Voyage purement littéraire, comme celui du P. Mabillon.

ÉTAT actuel de la Cour papale et d'autres Cours, Républiques et Etats d'Italie, dans les années 1690 à 1692, par Henri *de Huyssen* : (en hollandais) *Tegenwoordige toestand van het Pawellike hof nevens alle andere Hoven, Republyken en vornaamste Staten van Italien, van der Jaeren 1690-1692, door Hinrik van Huyssen.* Utrecht, 1696, in-4°.

NOUVEAU VOYAGE d'Italie, avec les routes et

les chemins publics pour y parvenir, l'origine et la fondation des villes, les raretés, trésors et bibliothèques qui s'y trouvent. Lyon, 1699, in-12.

NOUVEAU VOYAGE du cardinal *de Janson*, par *Deseine*. Lyon, 1699, in-12.

VOYAGE complet de l'Italie, contenant l'état actuel de la Cour du Pape, et la description d'autres Villes, Républiques, etc. de l'Italie, dans les années 1698 et 1699, avec planches: (en allemand) *Curieuse und volstændige Reiss-Beschreibung von ganz Italien, worinnen der gegenwärtige Zustand nicht nur des Päbstlichen Hofes, sondern auch anderer Höfen, Republiken und Stædten in Italien beschrieben in den Jahren 1698-1699*. Fribourg, 1701, 3 vol. in-8°.

Ce Voyage a été rédigé sur le même plan que celui de *Huyssen*, dont je viens de donner la notice, et peut y servir de suite.

LE VOYAGE d'Italie, par don Bernard *de Montfaucon*, avec planches. Paris, Anisson, 1702, in-4°.

C'est, comme celui du P. Mabillon, un Voyage purement littéraire.

DÉLICES de l'Italie, qui contiennent une description exacte des pays et des raretés qui s'y trouvent, par *Rogissart* et *H****. Amsterdam, 1700, 3 vol. in-8°.

Cette première édition est la plus recherchée par quelques amateurs.

De cet ouvrage, l'une des plus mauvaises compilations qui aient paru sous le titre de *Délices*, il y a eu plusieurs autres éditions dont je vais donner la notice.

LES DÉLICES de l'Italie, etc.... avec planches. Paris, 1707, 4 vol. in-12.

— Les mêmes, augmentées par J. *de la Faye*, avec planches. Leyde, Van der Aa, 1709, 6 vol. in-12.

— Les mêmes. Amsterdam, 1743, 4 vol. in-12.

JOURNAL du Voyage de Philippe V en Italie, par *Bulsfond*. Paris, 1702, in-12.

PROMENADE de deux Parisiens dans l'Italie, en cent soixante et cinq jours. Paris, 1704, 2 vol. in-12.

VOYAGE d'*Addisson* en Italie: (en anglais) *Travels in Italy of Addisson*. Londres, 1705, in-8°.

Ce Voyage a été traduit en français sous le titre suivant:

REMARQUES sur divers endroits d'Italie, par M. *Addisson*, pour servir au Voyage de M. Misson. Paris, Pissot, 1722, in-12.

C'est l'Enéïde à la main qu'Addisson a parcouru l'Italie en 1699. Cet écrivain célèbre signale sans cesse, dans sa relation, les lieux chantés par Virgile; et il transcrit soigneusement tous les passages du poëme relatifs aux objets qu'il a sous les yeux. Ce qui rend cette relation vraiment précieuse, c'est qu'elle prouve l'exactitude scrupuleuse du poète latin, dans la description des lieux où il a placé les différentes scènes de son Enéïde.

On retrouve aussi ce Voyage dans la dernière édition du Voyage de Misson, dont j'ai donné la notice.

LETTRE de Philippe *Breynius*, contenant les diverses Observations faites dans un voyage entrepris à travers l'Italie, dans l'année 1703: (en latin) *Joannis Philippi Breynii Epistola varias Observationes continens in itinere per Italiam suscepto*,

anno 1703. (Insérée dans le 7e volume des Transactions philosophiques, n° 334, pag. 447-459.)

MÉLANGE d'Observations faites par Tancrède *Robinson*, aux environs de Rome, de Naples, et de quelques autres contrées, dans les années 1683 et 1684 : (en anglais) *Miscellaneous Observations made about Rome, Naples, and some other countries, in the year 1683 and 1684*. (Inséré *ibid.* tome 29, n° 349, pag. 473-483.)

NOUVEAUX MÉMOIRES de *Naudet*, ou Observations qu'il a faites pendant son voyage en Italie, avec planches. Amsterdam, Châtelain, 1706, 2 vol. in-12.

LETTRES de *Juste-Lipse* concernant le Voyage d'Italie : (en latin) *Justi-Lipsii Epistolae de Peregrinatione Italicâ*. 1721, in-8°.

DESCRIPTION de plusieurs statues, bas-reliefs, dessins et peintures, composée par *Richardson*, pendant son voyage en Italie : (en anglais) *Richardson's Account of Romd, of the statues, bas-reliefs, drawings, pictures, composed in a travel in Italy*. Londres, 1722, in-8°.

SUPPLÉMENT à Misson, etc.... par *Nemeitz* : (en allemand) *Nemeitz, Nachlese über Italien, zu Misson, Burnet, Addisson, etc....* Leipsic, 1726, 2 vol. in-8°.

VOYAGE en Italie par Gabriel *d'Emiliane*. Rotterdam, 1727, 2 vol. in-12.

—Le même, augmenté par *Govin*. Londres, 1727, 3 vol. in-12.

DESCRIPTION d'un Voyage de douze ans en Italie, VIe cahier, par *Citriles*. (en allemand) *Beschreibung einer zwœlfjährigen Reise in Italien, 1er bis VI heft.* Francfort et Leipsic, 1728, in-4°.

VOYAGE historique d'Italie; contenant des recherches exactes sur les gouvernemens, les mœurs, les fêtes, les spectacles et les singularités des villes où l'auteur a passé, par *Merville*. La Haye, 1729, 2 vol. in-12.

RELATION succincte d'un Voyage en Toscane, à Rome et dans d'autres parties de l'Italie: (en anglais) *A short account of a late Journey to Toscany, Rome and other parts of Italy.* Londres, 1741, in-8°.

VOYAGE d'Italie, ou Recueil de notes sur les ouvrages de peinture et de sculpture qu'on voit dans les principales villes d'Italie, par *Cochin*. Paris, Jombert, 1751, 3 vol. in-12.

EXCURSIONS littéraires de François-Antoine *Zacharie* en Italie, de 1742 à 1752: (en latin) *Franc. Anton. Zachariae Excursus litterarii per Italiam, ab anno 1742 ad annum 1752.* Venise, 1754, in-4°.

VOYAGE littéraire de François-Antoine *Zacharie* en Italie, depuis 1753 jusqu'en 1757: (en latin) *Franc. Anton. Zachariae Iter litterarium per Italiam, ab anno 1753 ad annum 1757.* Venise, 1762, in-4°.

LETTRES écrites d'Italie par milady *Montaguë*, depuis 1748 jusqu'en 1760. (Elles font partie des Œuvres de cette dame, dont j'ai donné la notice, seconde Partie, sect. IV, §. 1.)

Près de trente ans s'étoient écoulés depuis qu'elle avoit écrit de la Turquie ses Lettres qui ont tant de célébrité : on ne doit donc pas s'attendre à trouver dans celles qu'elle écrivit d'Italie, la même chaleur d'imagination, le même charme dans l'expression : mais si son imagination étoit un peu refroidie, si son style n'étoit plus tout-à-fait aussi flatteur, elle avoit conservé encore cette finesse dans les apperçus, cette délicatesse de tact que nous avons précédemment vu qu'elle portoit dans ses jugemens sur les hommes et sur les choses.

C'est sur l'état de Venise, où elle a fait sa plus longue résidence, qu'elle s'est le plus étendue. Ses Lettres renferment aussi des particularités curieuses sur l'état de Gênes.

NOUVEAUX MÉMOIRES sur l'Italie et les Italiens, par deux Gentilshommes suédois (*Grosley*), traduits du suédois. Londres (Paris), 1764, 3 vol. in-12.

— Les mêmes, traduits en allemand. Leipsic, 1766, 2 vol. in-8°.

Les mêmes, sous le titre suivant :

OBSERVATIONS sur l'Italie et les Italiens (par *Grosley*), nouvelle édition, considérablement augmentée (1). Amsterdam, 1774, 4 vol. in-12.

Les mêmes, traduites en anglais sous le titre suivant :

GROSLEY'S Observations on Italy. Londres, 2 vol. in-8°.

Ce Voyage en Italie est, depuis Misson, celui qui a eu le plus de succès, avant que la relation de M. Lalande ait paru.

---

(1) Cette augmentation ne consiste que dans la traduction française de l'ouvrage de *Baretti*, intitulé *les Italiens*, dont je donnerai la notice.

D'excellens extraits de Muratori sur divers Etats de l'Italie, qui se trouvent placés par Grosley à la tête de ses propres observations sur ces Etats, ont paru très-instructifs aux lecteurs qui n'avoient ni le temps ni le courage de recourir à l'ouvrage même. On a lu aussi avec beaucoup d'intérêt, le tableau, fort supérieur à celui du P. Labat, des différentes branches du gouvernement papal. La description que fait le voyageur du célèbre monastère de Mont-Cassin, est très-curieuse, et ne se trouve aussi bien détaillée dans aucun autre Voyage en Italie. Enfin l'on a dévoré les anecdotes piquantes, mais quelquefois un peu hasardées, qu'a semées Grosley dans sa relation. Entre ces anecdotes, j'en transcrirai une, d'abord pour donner une idée de la manière d'écrire de l'auteur, puis pour faire voir ce qu'a pu opérer le patriotisme dans une république généralement accusée d'avoir l'esprit mercantile.

« Toute l'Europe, dit Grosley, a vu avec admiration ce » qu'en 1746 le peuple de Gênes entreprit pour le recou- » vrement de sa liberté contre un ennemi long-temps » maître de la ville et de toutes les forces de la république.... » La révolution qui avoit chassé les Autrichiens de l'état » de Gênes se soutenoit depuis cinq mois, mais l'argent » manquoit; et pour s'en procurer, le petit conseil alloit » établir de nouveaux impôts. Le jour qu'il devoit s'as- » sembler pour concerter l'édit, M. *Grillo*, citoyen aussi » distingué par sa naissance que par ses richesses, mais en » qui des traits hors de l'ordre commun annonçoient un » homme très-singulier, parut dans l'antichambre de la » salle du conseil, joncha cette pièce de morceaux de corde » d'un pied et demi de longueur, et se retira. Chaque con- » seiller, en entrant, demandoit d'où venoient ces cordes; » et sur la réponse que c'étoit de M. Grillo, il haussoit les » épaules et continuoit son chemin. La délibération en- » tamée, parut M. Grillo : on s'empressa de lui demander » ce que signifioient ces cordes ; il répondit que depuis la » prise d'armes, dans un service continuel pour la défense » de la république, le peuple ayant abandonné le travail

» dont il vivoit auparavant, il étoit de la justice et même » de l'humanité de lui distribuer des cordes avec lesquelles » il pût se pendre, plutôt que d'établir de nouveaux impôts » qui le porteroient au désespoir sans rien rapporter. Mais » il faut de l'argent, lui répliqua-t-on, et où le chercher? » Où il est, répondit M. Grillo; et sortant du palais, il » rentra suivi de crocheteurs, qui chargés d'une somme de » cinq cent mille livres, la versèrent au milieu de la salle. » Que chacun de vous s'impose une pareille contribu- » tion, ajouta-t-il, et l'argent que vous cherchez sera » trouvé. Cet exemple fut suivi, on perdit de vue l'impôt, » la noblesse contribua volontairement, et Gênes fut » sauvée ».

Les anecdotes très-multipliées que Grosley a recueillies sur le pape Benoît XIV et sur le cardinal Passionei, n'ont peut-être pas toutes la même authenticité que celle que je viens de transcrire; mais la plupart néanmoins sont conformes à l'idée qu'on s'étoit formée en Europe, de l'humeur et du caractère de ces deux intéressans personnages.

Un des tableaux les plus frappans dont le voyageur ait enrichi sa relation, c'est celui du spectacle que, pendant l'octave des Trépassés, donne la confrairie de *la Mort*, l'une des plus riches de Rome.

« Un souterrain très-profond qui règne sous la chapelle, » offre d'abord une salle dont les murs lambrissés de papier » rouge, sont coupés par des pilastres et des niches. Les » bases et chapiteaux de ces pilastres sont formés par de » véritables têtes de mort, dans la cavité desquelles des » lumières distribuées avec art et masquées par des mor- » ceaux de papier appliqués sur les yeux et sur les mâ- » choires, répandent une lueur sombre et rouge, qui » forme toute l'illumination de la salle. Les niches offrent » de grands squelettes desséchés, parmi lesquels on me fit » remarquer celui de la belle Paule, qu'une grande che- » velure roussâtre couvre jusqu'à mi-corps. Cette Paula » fut une beauté célèbre, qui, dans le dernier siècle, renou-

» vela l'exemple de l'antique Lucrèce. Le coup de poi-» gnard qui lui ôta la vie, est encore marqué par une » solution de continuité dans la peau qui couvre sa poi-» trine. Plus loin, dans un autre souterrain en forme de » sépulcre, éclairé par des torches funéraires, sont jetés » sept à huit véritables morts représentant au naturel les » divers degrés de putréfaction. Dans ce séjour de la mort, » au milieu de ce spectacle, dont la tristesse est soutenue » par l'odeur fétide des cadavres, au bruit des coups de » poing dont une foule de bonnes ames se meurtrissent » la poitrine, je surpris des signes de vie donnés à de jeunes » *zitelles* (1), par des gens empressés à les rassurer. L'hor-» reur de ce spectacle faisoit son impression sur plusieurs » personnes abandonnées à elles-mêmes, et qu'on retiroit » de là évanouies ».

Par cet appareil lugubre, dont l'objet est d'exciter à prier pour les morts, on voit qu'en Italie il faut frapper vivement l'imagination pour ouvrir les cœurs aux sentimens de la religion et à ceux de la nature même.

VOYAGE de *la Condamine* en Italie.

Ce Voyage est cité par M. de Lisle, dans son discours de réception à l'Académie française, où il succédoit à La Condamine, comme ayant été donné au public; mais je n'ai pas pu le découvrir.

VOYAGE en Italie, par Jean *Northal*, avec planches: (en anglais) *Travels through Italy, by John Northal*. Londres, 1766, in-8°.

VOYAGE en Italie, par le président *d'Orbessan*. Deuxième partie du tome 1er de ses Œuvres. Paris, Merlin, 1768, 4 vol. in-8°.

Ce Voyage, fait en 1750, est superficiel: l'auteur y a jeté beaucoup de descriptions de tableaux assez imparfaites.

---

(1) Terme italien qui signifie *filles*.

DESCRIPTION historique et critique de l'Italie, ou nouveaux Mémoires sur l'état actuel de son gouvernement, des sciences, des arts, du commerce, de la population et de l'histoire naturelle par M. l'abbé *Richard.* Deuxième édition. Paris, Saillant, 1768, 6 vol. in-12.

— La même, traduite en anglais. Londres, 1781, in-12.

— La même, Florence, 1784, in-12.

L'abbé Richard avoit voyagé en Italie vers l'année 1764, et il avoit donné en 1766 une première édition de son Voyage : la seconde édition que je viens d'indiquer, est de beaucoup préférable à la première, par les augmentations considérables qu'elle renferme.

Cette relation de l'Italie étoit la plus complète qui eût paru jusqu'alors, et c'est ce qui en fit le succès : l'auteur y a néanmoins omis la description de plusieurs villes importantes d'Italie. Sur les ouvrages de l'art, il porte des jugemens hasardés, faute d'avoir consulté d'habiles artistes : on s'en apperçoit sur-tout à l'article de Rome, où le Voyage pittoresque de Cochin, qui lui a quelquefois servi de guide pour les autres parties de l'Italie, ne pouvoit lui être d'aucun secours.

VOYAGE en Italie, contenant l'histoire et les anecdotes les plus singulières de l'Italie, et sa description; les usages, le gouvernement, le commerce, la littérature, les arts, l'histoire naturelle et les antiquités; avec des jugemens sur les ouvrages de peinture, sculpture et architecture : par M. *de Lalande.* Paris, 1768, 6 vol. in-12.

— Le même, considérablement augmenté. Paris, 1769, 8 vol. in-12.

— Atlas de ce Voyage, *ibid.* in-4°.

— Le même, troisième édition, revue, corrigée, et augmentée des Observations d'un anonyme. Genève, 1790, 7 vol. in-8°.

Ce Voyage, fait en 1765 et 1766, mais dont les dernières éditions renferment des additions relatives à des époques bien postérieures, est le plus complet et le plus satisfaisant, sous bien des rapports, qui ait paru sur l'Italie. L'auteur a donné, sur tous les objets annoncés dans le titre de l'ouvrage, des développemens qui ne laissent presque rien à desirer sur une contrée si intéressante par les beautés dont l'a enrichie la nature, et par la magnificence des monumens que l'art y a élevés.

Voici le jugement qu'a porté sur ce Voyage un étranger (Baretti), qui, comme on vient de le voir, avoit publié aussi une relation de l'Italie.

« Sans jamais fatiguer le lecteur par des détails ennuyeux » de circonstances frivoles, M. de Lalande, dit-il, n'omet » rien de ce qui peut l'instruire ou piquer sa curiosité. Il » réunit les qualités les plus desirées du public dans ces » sortes d'ouvrages : l'exactitude de la narration, la beauté » et la justesse des descriptions, l'abondance et la variété » des matières, et un mélange agréable de traits d'histoire, » de morale, de politique et de critique. Mais ce qui donne » à cette lecture un charme inexprimable, c'est que l'au- » teur parle de tout en maître. Il semble posséder tous les » arts, tous les genres de connoissance ; il est à-la-fois » peintre, architecte, sculpteur, botaniste, naturaliste et » philosophe. Rien de plus enchanteur que le vaste tableau » qu'il présente d'une infinité d'objets qu'il a vus en scru- » puleux observateur. Ses remarques relatives au goût et » aux mœurs des nations italienne et française, les com- » paraisons intéressantes qu'il fait sur le génie de ces deux » peuples, leurs loix, leurs usages, leurs coutumes : ses » réflexions philosophiques, qui sont autant de masses de » lumière, servent à guider le jugement du lecteur sur » des objets de cette importance, et annoncent un esprit

» juste, un discernement fin, un goût exquis, une science » profonde ».

En souscrivant à cet éloge, j'observe néanmoins que M. de Lalande a peut-être trop multiplié dans son Voyage les descriptions de tableaux et des ouvrages de l'art. La lecture en est quelquefois fatigante pour les lecteurs ordinaires; et les amateurs en retirent peu de fruit. La vue d'un tableau, d'une statue, d'un édifice, en dit beaucoup plus à des yeux un peu exercés, que la description la plus détaillée (1).

Une des plus précieuses parties du Voyage de M. de Lalande, est celle où il donne l'historique de Saint-Pierre de Rome. On ne peut lire qu'avec beaucoup d'intérêt, le récit des travaux qui furent poussés avec une persévérance extraordinaire sous tant de pontificats, pendant près de deux siècles, pour élever et porter à son dernier point de perfection, cette basilique, le plus vaste et le plus superbe édifice peut être de l'antiquité et des temps modernes.

LETTRES sur l'Italie, par *Sharp* : (en anglais) *Letters upon Italy, by Sharp*. Londres, 1769, 4 vol. in-8°.

— Les mêmes, traduites en hollandais. Amsterdam, in-8°.

RELATION sur les usages et les coutumes de l'Italie, avec des observations sur les erreurs de quelques voyageurs, et un coup-d'œil sur cette contrée, par Joseph *Baretti* : (en anglais) *Account of the manners and customs of Italy, with observations of the*

(1) Ces observations ne peuvent pas s'appliquer au Voyage pittoresque de *Cochin*, 1°. parce qu'on n'y cherche que des descriptions de tableaux, et les jugemens qu'en porte l'artiste; 2°. parce que le nom de l'auteur donne à ces jugemens une autorité que ceux de M. de Lalande ne peuvent pas avoir, quoiqu'il nous observe qu'il a consulté les meilleurs artistes.

mistakes of some travellers, with regard to the country. Londres, 1770, 2 vol. in-8°.

Cet ouvrage a été traduit, ou plutôt on en a donné un extrait en français qui a paru sous le titre suivant:

LES ITALIENS, ou mœurs et coutumes d'Italie; ouvrage traduit de l'anglais de M. *Baretti* (par M. de Freri). Paris, Costard, 1773, in-12.

— Le même, traduit en hollandais, avec planches. Amsterdam, in-8°.

Dans cet ouvrage, écrit en anglais par un Italien, comme le Voyage du même auteur en Portugal, en Espagne et en France, dont j'ai donné la notice (seconde Partie, section II), Baretti s'est principalement attaché à relever les inexactitudes qui se trouvent dans la relation de Sharp, et à émousser les traits satiriques lancés par cet écrivain contre les Italiens. Par ses exagérations en leur faveur, il s'est jeté dans l'extrémité opposée.

RECUEIL de divers Monumens anciens répandus dans plusieurs endroits de l'Italie, dessinés par feu M. *Barbault*, et gravés en cent vingt-huit planches, avec leur explication; pour servir de suite aux Monumens de Rome ancienne. Rome, Bouchard et Gravier, 1770, gr. in-fol.

NOTICES historiques et critiques sur l'Italie, concernant le pays, les mœurs, les usages, la constitution politique, etc. le commerce, l'économie et l'état des sciences et des arts, par Jean-Jacob *Volkmann*: (en allemand) *Historisch-Kritische Nachrichten von Italien, welche eine genaue Beschreibung dieses landes, der sitten, und gebrauche, der regierungs-form handlung und œkonomie, des zustandes der wissen-*

schaften und insonderheit der werke der kunst enthalten. Leipsic, 1770; *ibid.* 1777-1778, 3 vol. in-8°.

ESQUISSE de l'Italie, et Observations sur quelques parties de ce pays, par Charles *Parker*: (en allemand) *Skizzen von Italien, über einige Theile dieses Landes, von Ch. Parker.* (Sans lieu d'impression) 1770, in-8°.

DIRECTION pour ceux qui voyagent en Italie, avec la notice de toutes les postes et leur prix, enrichie de vingt-quatre cartes : (en italien) *Direzioni per viaggiatori in Italia, colla notizia di tutte le poste e loro prezzi.* Bologne, 1771, in-8°.

NOTICE abrégée des villes d'Italie et des îles adjacentes, par César *Orlandi* : (en italien) *Cesare Orlandi delle città d' Italia e sue isole adjacenti compendiosa Notizia.* Pérouse, 1771, in-8°.

LETTRES écrites d'Italie sur les curiosités d'histoire naturelle de ce pays, par Jean-Jacob *Ferber*: (en allemand) *Briefe aus Welschland über die natürliche Merkwürdigkeiten dieses Landes.* Prague, 1773, in-8°.

Ces Lettres ont été traduites en anglais sous le titre suivant :

TRAVELS through Italy, in the year 1771 and 1772, by Ferber, translated from the German, with Notes by R. E. Raspe. Londres, 1776, in-8°.

Ces Lettres ont été traduites aussi en français sous le titre suivant :

LETTRES de *Ferber* sur la Minéralogie et divers autres objets d'Histoire naturelle de l'Italie, enri-

chies de notes par le baron de Dietrich. Strasbourg, Treuttel, 1776, in-8°.

LETTRES écrites d'Italie par le lord *Cork* : (en anglais) *Letters from Italy by lord Cork*. Londres, 1773, in-8°.

DICTIONNAIRE historique-géographique portatif de l'Italie, par *Lacombe*. Paris, 1775, 2 vol. in-8°.

LE VÉRITABLE GUIDE des Voyageurs en Italie, avec la description de toutes les postes, des cartes géographiques, et de courtes observations sur tout ce qui se trouve de plus remarquable dans chaque ville et lieu de passage (en français et en italien). Rome, 1775, in-12.

LETTRES écrites en 1770 et 1771, par mistriss *Muller*, sur l'Italie, contenant le tableau des usages et des coutumes, les antiquités et les peintures de cette contrée : (en anglais) *Mistriss Muller's Letters from Italy, describing the manners, customs, antiquities, paintings of that country, in the year 1770 and 1771*. Londres, 1776, 3 vol. in-8°.

MANUEL de l'Etranger qui voyage en Italie. Paris, 1778, in-12.

LETTRES sur l'Italie, par Christophe-Joseph *Jagemann* : (en allemand) *Briefe über Italien, von Christ. Jos. Jagemann*. Weimar, 1778, 3 vol. in-8°.

GUIDE pour les Voyageurs en Italie, avec la notice de toutes les postes, et leur prix. Florence, 1779, in-8°.

TABLEAU de l'Italie, par Jean *Moore* : (en anglais) *John Moore's Survey of Italia*. Londres, 1780, in-8°.

On en a donné l'année suivante une nouvelle édition, avec des augmentations considérables, sous le titre suivant :

Coup-d'œil sur les sociétés et les usages de l'Italie, avec des anecdotes relatives à plusieurs personnages distingués, par Jean *Moore* : (en anglais) *A View of society and manners in Italy, with anecdotes relating to some eminent character, by John Moore*. Londres, Straham, 1781, 2 vol. in-8°.

Cet excellent ouvrage a été traduit en français, et fait partie de la traduction entière des Voyages de cet auteur, dont j'ai rendu compte (deuxième Partie, section II); puis on en a donné une édition séparée sous le titre suivant :

Essai sur la société et les mœurs des Italiens, traduit de l'anglais de *Moore*. Lausanne, 1782, 2 vol. in-8°.

Supplément aux Voyages modernes en Italie, par Jean *Bernoulli* : (en allemand) *Joh. Bernoulli's Zusætze zu der Neuesten Reise-Beschreibung von Italien*. Leipsic, 1777, 1778 et 1782, 3 vol. in-8°.

Extrait du Journal inédit d'un Voyageur en Italie, dans les années 1784 et 1785 : (en allemand) *Auszüge aus einem ungedruckten Tagebuch eines Reisenden in Italien, von den Jahren 1784 und 1785*. (Inséré dans le Mercure allemand, 1788, IVe et VIe cah.; 1789, IIe et VIe cah.)

Anecdotes italiennes, tirées du Journal des Voyages d'un Homme de lettres allemand, au dix-septième siècle : (en allemand) *Italiænische Anecdoten aus dem Reise-Journal eines Deutschen Gelehrten, vom vorigen Jahrhundert*. Leipsic, 1782, in-8°.

GUIDE du Voyageur en Italie : (en anglais) *The Gentleman's Guide through Italy*. Londres, 1787, in-12.

LETTRES écrites en 1785 (par *Dupaty*). Belle édition. Paris, Desenne, 1788, 2 vol. in-8°.

— Les mêmes. Paris, 1796 (édition de contrefaçon), 2 vol. in-18.

— Les mêmes (de l'imprimerie de Crapelet), jolie édition. Paris, 1800, 3 vol. in-18.

Ces Lettres ont été traduites en anglais, et ont eu deux éditions sous les titres suivans :

DUPATY's Travels through Italy. Londres, in-8°.

DUPATY's Sentimental Letters in Italy. Londres, 2 vol. in-12.

— Les mêmes, traduites en suédois. Stockholm, 1799, in-8°.

— Les mêmes, traduites en hollandais. Leyde, 1800, in-12.

Cette relation est l'ouvrage d'un magistrat distingué par sa fermeté dans les orages politiques, par le courage peut-être plus grand encore (1), qu'il développa dans la défense de trois accusés innocens, et, graces à son zèle infatigable, arrachés au dernier supplice; enfin, par un excellent

(1) Il se rendit odieux au parlement de Paris, en dévoilant, dans un excellent Mémoire, les abus de l'instruction criminelle secrète qui avoit lieu à la Tournelle, et la légèreté avec laquelle cette Cour avoit condamné au supplice de la roue trois accusés, sans avoir contre eux des preuves légales. Il essuya à ce sujet une sorte de persécution sourde, et elle rejaillit même sur le célèbre et infortuné Fréteau, son beau-frère, qui, dit-on, lui avoit procuré la communication des pièces du procès. Le Mémoire de Dupaty opéra la cassation de l'arrêt de la Tournelle.

écrit qu'il publia sur la réformation des loix criminelles.

Ce fut son amour passionné pour les beaux-arts, de tout temps son délassement unique au milieu de ses pénibles travaux, qui lui fit entreprendre un voyage en Italie, tout à-la-fois leur berceau et leur plus brillant théâtre; il y développa une sensibilité portée jusqu'à l'enthousiasme. L'admiration dont il est saisi à la vue de tant de chefs-d'œuvre de l'art, se déclare quelquefois par des expressions emphatiques : il y met quelquefois aussi de l'affectation et de la recherche. Il n'avoit pas encore quitté la France, et il se livroit à des *concetti*, comme s'il en avoit déjà pris l'habitude en Italie.

« Ne désespérez pas du printemps de Paris, écrit-il » d'Avignon à un ami, je l'ai rencontré à l'entrée du » Comtat, où j'allai voir hier la fontaine de Vaucluse : je » ne sais pourquoi je dis *hier*, car il me semble que je la » vois encore aujourd'hui ».

Ces petites recherches d'esprit, pardonnables tout au plus dans des lettres qui n'auroient pas été destinées à être rendues publiques, et d'autres vices de style dans la relation, n'excluent pas néanmoins des observations qui, rendues avec énergie, portent le caractère sur-tout d'un amour ardent de la liberté. A l'article de *Lucques*, par exemple, Dupaty juge avec beaucoup plus de sévérité que ne l'ont fait le philosophe *Duclos* et l'austère républicain *Gorani* (1), l'aristocratie nobiliaire de la petite république de Lucques. « Le mot *Libertas*, dit-il, est écrit » sur toutes les portes de la ville. A force de lire le nom, » on oublie la chose ».

On croira facilement que, frappé, comme l'étoit Dupaty, des vices de la législation criminelle en France, il a porté une vue attentive sur celle des divers Etats de l'Italie : c'est une des parties de son Voyage où il a montré le plus de sagacité dans ses observations.

(1) L'un dans son Voyage, l'autre dans ses Mémoires, et dont je donnerai plus bas la notice.

Description de l'Italie, en forme de Dictionnaire, contenant l'état des plus beaux monumens, etc.... enrichie d'une carte et de quarante planches, par les membres de l'Académie de Saint-Luc. Avignon, 1790, 2 vol. in-8°.

Les principaux Voyages en Italie, par G. F. Krebel: (en allemand) *Die Vornehmsten Reisen durch Italien, von G. F. Krebel.* Hambourg, 1789, in-8°.

Portefeuille géographique pour les Voyages d'Italie, avec une théorie des tremblemens de terre, pour connoître les endroits et les phénomènes volcaniques, par A. G. Preuschen: (en allemand) *Geographisches Tagebuch auf Italiänischen Reisen, mit einer Theorie vom Erdbeben zu genaueren Beobachtungen vulkanischer Stellen und Phenomene, von A. G. Preuschen.* Heidelberg, 1789, in-8°.

Observations sur le caractère et les mœurs des Italiens, avec la description d'un Voyage de Mahon à Naples: (en allemand) *Bemerkungen über den Character und die Sitten der Italiæner, nebst einer kurzen Beschreibung meiner Reise von Mahon nach Neapel.* Gottingue, 1790, in-8°.

Sur Rome et sur Naples, par le comte Henri*** de Reuss: (en allemand) *Uber Rom und Neapel, von Graf Heinrich*** von Reuss.* (Inséré dans le 1er vol. des Petits Voyages de Jean Bernoulli.)

Lettres sur l'Italie, concernant l'état actuel de la Médecine et de l'Histoire naturelle, par W. R. Jansen: (en hollandais) *Brieven over Italien, vornamelyk den tegenwoordigen staat der Geneskunde en*

Naturlyke Historie betreffende, door W. R. Jansen. Leyde, 1790; *ibid.* 1793, in-8°.

MANUEL de l'Etranger qui voyage en Italie. Paris, Duchêne, 1790, in-12.

LETTRES de madame la princesse *de Gonzague*, écrites à ses amis pendant le cours de ses voyages de l'Italie, en 1779 et années suivantes. Paris, 1790, in-8°.

— Les mêmes, traduites en allemand. Gotha, 1791, in-8°.

OBSERVATIONS nouvelles sur l'Italie, par *Nugent*: (en anglais) *Nugent's new Observations on Italy.* Londres, 1791, 2 vol. in-8°.

GUIDE du Voyageur en Italie. Genève, 1791, in-12.

VOYAGE en Italie, ou considérations sur l'Italie, par feu M. *Duclos*, historiographe de France. Paris, Buisson, 1791, in-8°.

Dans ce Voyage, dont l'éditeur n'a pas indiqué l'époque (1), Duclos a porté cet amour de la liberté, cette franchise austère que la considération de son repos l'obligeoit quelquefois de réprimer, mais qui le plus souvent s'échappoient par saillies, et qui semblent avoir repris tout leur ressort dans ses Considérations sur l'Italie.

« Parmi les curiosités de Gênes, dit-il, j'en remarquai » une assez plaisante, c'est le mot de *liberté*, fastueuse- » ment écrit sur les édifices publics, même sur les *prisons*, » que le peuple lit avec complaisance : c'est à-peu-près

(1) Cette époque se trouve fixée dans l'excellente notice placée à la tête des Œuvres complètes de Duclos, qui ont paru en 1806. Duclos partit pour l'Italie le 16 mars 1766, et en étoit revenu le 27 juin 1767.

» tout ce qu'il connoît de la liberté, quoiqu'il l'ait rendue » seul à ses maîtres (1) ».

A l'article de l'état politique de Lucques, Duclos porte un jugement tout-à-fait différent de celui qu'il vient d'énoncer sur Gênes, et se trouve ainsi en pleine contradiction avec Dupaty.

« Je remarque, dit-il, en plusieurs endroits le mot » *liberté*, qui n'est pas ici un mot vide de sens. Le gouver- » nement doit être bien bon, puisque les paysans s'en » louent, et que cette première classe des hommes, la » plus nombreuse, est le seul thermomètre d'une bonne » ou mauvaise administration : la preuve de la vraie liberté » d'un peuple, est son bien-être ».

Duclos fait une censure très-vive du gouvernement papal. L'administration du pape, dit-il, est modérée, mais le gouvernement est léthargique, et ne peut pas être autre : il assigne les causes de cette langueur, dont la principale, dit-il, est la fréquente mutation des souverains ; il indique aussi celles du déclin de la puissance spirituelle des papes.

L'empreinte de l'ancien caractère national parut à Duclos beaucoup plus effacée encore à Rome, que n'avoient paru dégradés à Montagne les monumens de cette ville célèbre. Ce voyageur trouve tellement dégénérés les descendans de cette nation, qui captivoit l'admiration même des peuples vaincus, qu'il dédaigne de la désigner par le nom de *Peuple romain*, qui sans doute rappeloit à son esprit des idées trop incohérentes avec celles que lui offroit le tableau des citadins de Rome actuelle. Dans son

(1) Lorsque le peuple de Gênes brisa le joug des Autrichiens. C'est une chose digne d'observation, que cette conformité des républiques de Gênes et de Lucques à inscrire le mot *liberté* sur les édifices et les portes de leurs villes, et le jugement uniforme que deux écrivains distingués (Dupaty et Duclos) portent sur la discordance de cette inscription, avec le véritable état politique du peuple dans les deux républiques.

indignation caustique, il les appelle les *Italiens de Rome*.

Ce jugement s'appliquoit sur-tout à la dernière classe de la nation. Le bas peuple de Rome, en effet, du moins à l'en croire, est également lâche et cruel. Les assassinats ne sont pas rares dans cette classe, et sont presque toujours impunis. Cette impunité, suivant lui, prend sa source dans la disproportion des peines avec la nature du crime, et sur-tout dans leur excessive rigueur, qui produit toujours l'impunité: il auroit pu ajouter à ces causes, l'abus révoltant des asyles.

A l'article de Naples, Duclos s'est attaché fortement à signaler les vices de l'administration du pays, et à indiquer les améliorations dont elle seroit susceptible. Il ne paroît pas que les sites pittoresques de cette belle contrée, non plus que les monumens de l'ancienne et de la nouvelle Rome, aient produit chez lui ces émotions vives qu'ils excitent chez les voyageurs d'un mérite même ordinaire: c'est qu'en lui donnant cette délicatesse de tact avec laquelle il observoit l'homme et pénétroit si avant dans son intérieur, il étoit peut-être privé du degré de sensibilité nécessaire pour être profondément affecté des touchantes beautés de la nature, et des imposantes productions des arts.

On est également surpris qu'avec une trempe d'esprit si philosophique, Duclos détaille si minutieusement les circonstances de l'accueil honorable qu'il recevoit par-tout chez les grands : peut-être en cela, se montre-t-il un peu trop persuadé de sa propre importance, qu'il devoit beaucoup plus encore à la crainte qu'inspiroit son humeur caustique, qu'à son mérite réel.

Au reste, La Harpe a très-bien caractérisé le mérite général de ce Voyage, en disant : « Qu'on y retrouve l'es» prit d'observation de Duclos, sa philosophie libre et » mesurée, sa manière de peindre par des faits, des anec» dotes, des rapprochemens heureux ».

On a enrichi l'édition des Œuvres complètes de Duclos, que j'ai précédemment citée, de onze lettres qu'il écrivit d'Italie et qui n'étoient point connues du premier

éditeur du Voyage. Elles renferment quelques traits curieux.

Au sujet de l'interdiction du Carnaval et des spectacles à Rome, il s'exprime ainsi : « Cela peut être d'un saint » pape, mais cela est sûrement d'un sot prince. Je vous » parois un peu léger en style. Rassurez-vous, le peuple » crie hautement contre celui dont il reçoit la bénédiction » dans la rue et dans la boue ».

Pour s'excuser auprès de son ami de n'avoir pas attendu à Venise le carnaval de l'Ascension, il lui dit :

« Je suis très-peu sensible aux tristes convulsions de joie » dont j'ai vu assez d'échantillons pour ne pas répéter la » pièce ».

LE GUIDE du Voyageur en Italie, traduit de l'anglais de Thomas *Martyn*. Lausanne, 1791, in-12.

TABLEAUX de l'Italie, par F. J. L. *Meyer:* (en allemand) *Darstellungen aus Italien, von F. J. L. Meyer*. Berlin, 1792, in-8°.

Cet ouvrage a été assez récemment traduit en français sous le titre suivant :

VOYAGE en Italie, par F. J. L. *Meyer* (docteur en droit, et membre du chapitre de la cathédrale de Hambourg). Paris, Henrichs, an X—1800, in-8°.

Dans cette nouvelle relation de l'Italie, l'auteur ne s'est pas toujours occupé de descriptions topographiques ; il laisse errer son imagination sur tous les objets de cette intéressante contrée qui peuvent rappeler de grands souvenirs, sur ces phénomènes imposans que la nature y offre de toutes parts, sur les chefs-d'œuvre en tout genre qu'y ont créés les beaux-arts. Quel pays, autant que l'Italie, le théâtre des plus mémorables scènes de la politique, le foyer des grandes convulsions de la nature, la patrie des Michel-Ange, des Raphaël, des Sansovin, des Bernin, des Palladio, et de tant d'autres habiles artistes célèbres, a dû enflammer l'imagination d'un homme sensible ! Celle de Meyer l'égare

quelquefois, et lui fait prodiguer les richesses de la poésie, le luxe même des figures hyperboliques, où l'on ne desireroit que du naturel et de la simplicité. Du reste, il fait heureusement contraster de sombres tableaux et des peintures riantes; et si le genre descriptif, le charme de la nation allemande, est quelquefois gâté dans son Voyage par des expressions emphatiques, on retrouve dans plusieurs morceaux, tels que la description des Alpes du Tyrol, un style gracieux et pur, comme la nature elle-même.

VOYAGE de Leurs Majestés Siciliennes de Vienne à Venise et à Florence, par *Janitsch* : (en allemand) *Reisen von ihren Sicilianischen Majestæten von Wien nach Venedig und Florentz, von Janitsch.* Leipsic, 1792, 3 vol. in-8°.

VOYAGE du docteur *Smith* en Italie : (en anglais). Londres, 1793, 3 vol. in-8°.

VOYAGE du comte L. *d'Eglofstein* en Italie, dans l'année 1792 : (en allemand) *Reisen des Grafen L. Eglofstein durch Italien, im Jahr 1792.* (Inséré dans les Mémoires de Géographie de Fabri, tome II, X^e cah.)

FRAGMENT du Journal d'un Voyage en Italie, par le comte *d'Eglofstein:* (en allemand) *Bruchstüke aus dem Tagebuch eines Reisenden durch Italien, vom Grafen Eglofstein.* (Inséré dans les mêmes Mémoires, tome II, V^e cah.)

VOYAGE d'un Allemand en Italie, pendant les années 1786 à 1788 : (en allemand) *Reisen eines Deutschen in Italien, in den Jahren 1786-1788.* Berlin, 1792 et 1793, 3 vol. in-8°.

FRAGMENS, Esquisses et Situations, recueillis pendant un Voyage en Italie, par K. M. *Plumike* :

(en allemand) *Fragmente, Skizzen und Situationen auf einer Reise durch Italien, von K. M. Plumike.* Goerliz, 1793, in-8°.

MÉMOIRES secrets et critiques des Cours, du Gouvernement et des mœurs des principaux Etats d'Italie, par Joseph *Gorani*, citoyen français. Paris, Buisson, 1793, 3 vol. in-8°.

— Les mêmes, traduits en allemand. Hambourg (*item.* à Cologne), 1794, 3 vol. in-8°.

Ces Mémoires, le résultat de trois voyages faits par l'auteur dans les contrées de l'Italie les plus intéressantes, vers les premiers temps de la révolution française, renferment une foule d'anecdotes sur les événemens et les hommes du temps. Il n'a pas toujours gardé la décence que commandoient, à un zélateur même de la liberté, les égards dus en général aux chefs des gouvernemens étrangers; mais on trouve dans cet ouvrage beaucoup d'observations judicieuses, un tableau précieux des travaux entrepris sous le pontificat de Pie VI, et couronné en partie par le succès, pour le dessèchement des marais Pontins; enfin des notions sur la petite république de Lucques, plus satisfaisantes qu'aucunes de celles qui sont répandues dans divers Voyages d'Italie.

VOYAGE en Italie, pendant l'année 1789, par Arthur *Young*, traduit de l'anglais par François Soulès. Paris, an V—1797, in-8°.

Cette relation embrasse le Piémont, le Milanais, l'état de Venise, le Bolonais, le Parmésan, le duché de Modène, la Toscane, et quelques parties des Alpes. Son célèbre auteur ne s'y est pas borné à des observations agronomiques, principal objet de ses recherches et de ses études; il a porté un examen attentif sur d'autres objets qui lui ont donné lieu de faire des observations très-judicieuses. M. Soulès a enrichi sa traduction de remarques savantes

du docteur Symouds, sur le sol, le climat et l'agriculture de l'Italie. On y distinguera sur-tout des traités fort instructifs sur l'usage des feuilles pour la nourriture des bestiaux, et sur la pratique des irrigations dans une partie de l'Italie.

VOYAGE de Naples dans la Toscane, avant et après l'invasion des Français en Italie, traduit de l'anglais de *Brooke*. Paris, Nicole, an VII—1799, in-8°.

Ce voyageur s'est principalement attaché à décrire les mœurs et les coutumes des pays qu'il a visités : il donne des détails fort intéressans sur l'explosion du Vésuve, en juin 1794, dont la lave se précipita sur la ville de *Torra del Greco*.

LETTRES historiques et critiques de Charles *Debrosses*, premier président au Parlement de Dijon, et membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris, avec des notes sur la situation actuelle de l'Italie. Paris, Ponthieu, an VII—1799, 3 vol. in-8°.

L'auteur de ce Voyage, rédigé en forme de lettres, n'a point fixé l'époque où il le fit ; mais de ce que Debrosses, lors de son passage à Bologne, en parlant de Lambertini, devenu depuis pape sous le nom de Benoît XIV, ne le qualifie qu'archevêque de cette ville, on peut inférer que Debrosses voyageoit en Italie vers le milieu du dernier siècle. L'éditeur, au surplus, dans sa préface, prodigue à cette relation des éloges un peu exagérés à certains égards. On ne conteste pas à son auteur cet épanchement de cœur, cette naïveté dans l'expression, cet agrément dans le style, cette gaîté dans l'imagination (1), que l'éditeur y a remar-

(1) Le respect de Debrosses pour la religion ne réprime pas toujours les élans de cette gaieté. En parlant du légat de Bologne, il observe que cette éminence est une des plus belles figures qu'il ait

qués; mais cette gaîté dégénère quelquefois en une liberté presque cynique (1), qui ne s'accorde pas tout-à-fait avec la gravité de la profession de l'auteur, et avec son goût pour les études sérieuses (2). Il s'abandonne sur-tout à ces saillies, lorsqu'il parle des courtisanes de Venise, dont il ne trouve pas le nombre excessif, quoiqu'il convienne que dans les temps ordinaires, hormis celui même du Carnaval, le nombre en excède du double ce qu'il y a de filles publiques à Paris; mais à l'article même de Venise, où il se livre le plus à sa gaîté, on trouve des observations qui décèlent l'homme érudit.

Debrosses a remarqué que le fameux manuscrit grec de l'évangile Saint-Marc, le plus ancien qu'on connoisse, puisqu'il est du quatrième siècle, est dans le plus triste état de dégradation, par les précautions même qu'on a prises pour le soustraire aux accidens, en le tenant renfermé dans une cave souterraine de la Bibliothèque du palais ducal, dont l'humidité l'a fait tomber en lambeaux. Il observe aussi que c'est dans cette bibliothèque qu'est conservé le livre le plus anciennement imprimé en France (3).

---

jamais vues, et que ce légat aspire à la papauté...., *Si le Saint-Esprit étoit femelle*, ajoute-t-il, *je n'ai pas de peine à croire qu'il ne lui donnât la préférence.*

(1) C'est ici, dit-il, en parlant de l'arsenal de Venise, qu'est un cadenas célèbre, dont un certain tyran de Padoue, inventeur de cette odieuse machine, se servoit pour mettre en sûreté l'honneur de sa femme. *Il falloit*, ajoute Debrosses, *que cette femme eût bien de l'honneur, vu la largeur de la serrure.*

(2) Le président Debrosses est l'auteur de trois ouvrages très-estimables : le *Traité de la formation mécanique des Langues*, le *Salluste avec les supplémens*, et l'*Histoire des navigations aux Terres Australes.*

(3) Il est intitulé : *Guillermi Fichetti Alnetani Artium et Theologiae Parisiensias Doctoris, rhetorici libri*, *in*-8°. et il est dédié au cardinal *Bessarion*. Au commencement du livre, contre l'usage ordinaire de ces temps-là, et non à la fin, est écrit : *In aedibus*

Le même goût l'a porté à se faire montrer à Padoue, un *Lactance*, dont l'impression remonte à 1465, et qu'on croit être le premier livre imprimé en Italie, lorsqu'on y eut fait venir Faust et Scheffer, inventeurs de l'art.

Debrosses d'ailleurs se montre, dans tout le cours de sa relation, un amateur passionné des beaux-arts, dont il juge assez fréquemment les chefs-d'œuvre avec beaucoup de discernement et de goût. Il a jeté aussi dans ses Lettres, plusieurs anecdotes piquantes : je n'en transcrirai ici qu'une, comme très-propre à faire voir avec quelle bizarrerie les Italiens allient l'observation la plus scrupuleuse des pratiques de religion, avec le goût des plaisirs.

Debrosses se trouvant au spectacle qu'on donnoit dans l'amphithéâtre de Vérone, une cloche sonna tout-à-coup.

« J'entendis derrière moi, dit-il, un mouvement subit, » tel que je crus que l'amphithéâtre tomboit en ruines, » d'autant mieux qu'en même temps je vis fuir les actrices, » quoiqu'il y en eût une qui, suivant son rôle, étoit alors » évanouie. Voici la cause de ce trouble : c'étoit l'*angelus* » ou le *pardon* qui avoit sonné. Toute l'assemblée s'étoit » promptement mise à genoux, tournée vers l'Orient ; les » acteurs s'y étoient de même jetés dans la coulisse. On » chanta fort bien l'*Ave Maria* ; après quoi l'actrice revint » sur la scène, fit la révérence ordinaire après l'*angelus*, » se remit dans son état d'évanouissement, et la pièce con- » tinua (1) ».

Sorbonae Parisiensis scriptum impressumque, anno uno quadringentesimo et septuagintesimo supra millesimum. L'impression, faite sur papier vélin, est fort belle.

(1) Il a paru dans les journaux la note suivante :

« La famille de M. Debrosses s'est pourvue devant les tribu- » naux, contre la publication des Lettres historiques et critiques, » par Charles Debrosses, etc.... dont quelques journaux viennent » d'annoncer une prétendue nouvelle édition, en 3 volumes in-8°. » Cette correspondance privée de l'auteur avec ses amis, pendant

Lettres sur l'Italie, écrites pendant un Voyage fait entre 1792 et 1798, par Marianne *Starke* (1) : (en anglais) *Letters from Italy between the years 1792 and 1798, by M. Starke.* Londres, Philippe, 1800, 2 vol. in-8°.

Le mérite de ce Voyage consiste dans la relation de quelques événemens politiques et militaires, faite avec plus d'exactitude et d'intelligence qu'on ne devoit l'attendre en pareille matière, d'une personne du sexe de l'auteur. Cette relation compose le premier volume : le second n'offre guère que des descriptions d'églises, des listes de tableaux et de statues, et d'autres détails assez peu intéressans.

Voyage en Italie de M. l'abbé *Barthelemi*, imprimé sur les lettres originales écrites au comte de Caylus, avec un appendice où se trouvent des morceaux inédits de *Winkelmann*, du P. *Jacquier*, de l'abbé *Zurillo*, et d'autres savans; publié par A. *Seryeis*, bibliothécaire du Prytanée. Paris, Buisson, an x — 1802, in-8°.

De la hardiesse sans licence, le plus heureux choix dans les observations, une gaîté douce au milieu des occupations les plus sérieuses, une émulation qui ne dégénère jamais en rivalité, l'appréciation la plus modeste de ses propres connoissances, c'est en général ce qui caractérise cette relation, rédigée en forme de lettres : elles sont écrites

---

» son séjour en Italie, n'avoit jamais été destinée à l'impression. » L'édition annoncée, dans laquelle on trouve à chaque page des » mots et des phrases inintelligibles, a été faite sans que la famille » de M. Debrosses en fût instruite, sur une copie informe et gros» sière, tombée entre les mains des éditeurs dans le cours de la » révolution ».

(1) C'est le sixième voyage fait par une Anglaise.

d'un style animé, et avec tout l'épanchement d'une belle ame, à un ami, qui avoit tant de conformité avec l'auteur par un goût presque passionné pour les beaux-arts et pour l'antiquité. Ces lettres, dont la première a pour date le 19 août 1755, et dont la dernière est datée du 6 août 1757, n'embrassent pas tout-à-fait deux années, et l'on est étonné de l'étendue que l'auteur a donnée à ses laborieuses recherches, de la quantité de médailles qu'il a recueillies pour en enrichir le cabinet de France, du grand nombre de savans distingués qu'il a procurés pour associés à l'académie des inscriptions de Paris.

En crayonnant les débris imposans de l'ancienne Rome, l'auteur du Voyage d'Anacharsis préparoit déjà à cette époque, les premiers traits de ce magnifique tableau de l'ancienne Grèce, dont l'ordonnance est si vaste, le dessin si pur et si correct, le coloris si flatteur.

Dans ses lettres, écrites la plupart de Rome, et qui sont bien plutôt une correspondance scientifique et littéraire, qu'une relation proprement dite, on ne doit pas s'attendre à trouver des descriptions détaillées de monumens, des peintures de mœurs, des observations sur les gouvernemens : le voyageur n'est occupé que d'antiquités. Il mesure les dimensions des anciens édifices, il copie des inscriptions presque indéchiffrables, et il communique au comte de Caylus ses découvertes avec cette effusion qu'inspirent l'amour de la science et la confiance de l'amitié. Un des plus grands mérites de cet ouvrage, se tire sur-tout de ce que le voyageur fait partager à ses lecteurs le charme que lui-même trouvoit dans les travaux les plus épineux.

LETTRES sur l'Italie, écrites en 1798 et 1799 : (en allemand) *Briefe über Italien, in den Jahren 1798 und 1799*. Leipsic, Wolf, 1802 et 1803, 3 vol. in-8°.

Ce Voyage, fait très-rapidement, est fort superficiel sur ce qu'il importe le plus de connoître. Le voyageur s'est

appesanti sur des descriptions de villes, de palais, etc.... sur-tout à l'article de Venise ; et il ne parle que légèrement des mœurs, du caractère, des usages des peuples. Le peu de jugemens qu'il a portés à cet égard ont le plus souvent le caractère de la partialité et de l'injustice.

VOYAGE fait malgré moi, ou Tableau de l'Italie moderne : (en allemand) *Reise*, etc.... Goettingue : Dieterich, 1803, in-8°.

EXCURSIONS dans la Lombardie et une partie des pays voisins, considérés sous les rapports de l'histoire, de l'histoire naturelle, de la statistique, des arts et du commerce, par J. *Heyman* : (en allemand) *Streifzüge durch die ganze Lombardey, von J. Heyman.* Græz, Ferstl, 1804, in-8°.

VOYAGE géologique dans diverses parties méridionales de l'Italie, contenu dans des lettres d'Ermenegilde *Pini*, avec planches : (en italien) *Viaggio geologico per diversi parti meridionali dell'Italia, esposto in lettere di Ermenegildo Pini.* Milan, 1804, in-8°.

Ce Voyage, d'un habile naturaliste, jette de grandes lumières sur la géologie des pays situés sur la route de Modène à Florence, sur celle de la Campagne de Rome et d'une partie de l'état de Naples : l'auteur y a ajouté des observations sur l'âge et l'étendue des volcans de l'Italie.

SOUVENIRS d'un Voyage en Livonie, à Rome et à Naples, faisant suite aux Souvenirs de Paris, par Auguste *Kotzebue*, traduit de l'allemand. Paris, Barba, 1806, 4 vol. in-12.

Le Voyage original a été publié à Berlin : je n'ai pas pu m'en procurer la date précise.

La partie de ce Voyage concernant la Livonie, et qui

figure en première ligne dans le titre, se réduit à un rapide exposé des difficultés qu'éprouve la nouvelle constitution donnée par la noblesse de la Livonie et de l'Estonie, aux paysans de ces deux pays; à la description assez peu intéressante du lac de Peypus, que le voyageur n'a fait qu'esquisser; à quelques sarcasmes sur l'université de Dorpt; au récit de quelques anecdotes que lui a fournies un séjour fort peu prolongé à Riga; enfin, au détail de l'ascension aérostatique de *Robertson* dans cette ville. Suit, dans sa narration, une longue diatribe contre l'état des postes, depuis Pétersbourg jusqu'à Naples. Ses observations, faites en courant sur Berlin, Nuremberg, Augsbourg, n'ont rien de neuf. Ce n'est qu'à l'approche de l'Italie, le principal objet de son Voyage, et qui véritablement forme les neuf dixièmes de sa relation, qu'elle prend un caractère intéressant. C'est donc véritablement un Voyage en Italie, et principalement à Rome et à Naples, qui fait le fond de l'ouvrage : c'est par cette considération que j'ai cru devoir le placer dans la section de l'Italie.

La traversée du Tyrol italien fournit au voyageur quelques tableaux fortement dessinés des scènes sublimes ou riantes qu'étale successivement ce pays, des mœurs agrestes, mais pures, de ses habitans; il le compare assez judicieusement à la Suisse. Arrivé à Vérone, il observe que les rues y sont éclairées par des réverbères; établissement qu'on s'étonne de ne trouver ni à Rome, ni à Naples. Cette observation l'amène à faire une satire amère de la mauvaise police des villes d'Italie; au contraire, il fait le plus grand éloge de la police des routes dans l'Italie citérieure, et sur-tout de l'entretien bien soigné, tant des chaussées que des ponts.

Il paroît que les ascensions aérostatiques ont un grand charme pour le voyageur; car il rend un compte très-détaillé de celle de Zambeccari à Bologne, qui pensa coûter la vie à cet aéronaute. Ce qu'il a crayonné sur Florence et ses nombreux monumens, n'offre rien qui ne se trouve dans les précédens voyageurs. Son premier coup-d'œil sur

Rome, qu'il devoit visiter plus long-temps à son retour de Naples, n'est remarquable que par des sorties mordantes contre les objets de la vénération du peuple.

La peinture que fait le voyageur de quelques scènes qu'offre la ville de Naples, est d'une originalité piquante.

Tel est le tableau des lecteurs sur le Môle. Ce Môle, dit-il, est une promenade formée sur une jetée en mer, et qui est fort agréable, à la mauvaise odeur près qu'on y respire. Quoique ce Môle soit très-large, et pavé avec de grands quartiers de pierre, il n'est pas permis d'y aller en voiture; et cela ne seroit pas même possible, tant la foule y est considérable. Il y a là des gens de toute espèce qui spéculent sur la crédulité du peuple; d'autres qui tirent parti de sa curiosité; du nombre de ces derniers sont des hommes déjà d'un certain âge, mais encore vigoureux, dont les vêtemens mesquins, mais non déchirés, annoncent qu'ils sont de la classe la plus voisine de la mendicité. Ils forment, avec des bancs, un carré qui est quelquefois double; ensuite ils s'asseoient en tenant un manuscrit à la main, et attirent quelquefois un nombreux auditoire. Les spectateurs les plus ordinaires sont des marins, des domestiques, des artisans, des enfans. Le manuscrit est constamment l'histoire d'un certain prince *Rinaldi*, toujours vainqueur des brigands, des monstres, des géans, des Amazones, quelquefois aussi très-galant envers les dames, et pour lequel les Napolitains ont une grande affection. La plupart de ses exploits se chantent; et la mélodie très-uniforme de ce chant ressemble assez au récitatif. Le chanteur ou lecteur gesticule de toutes ses forces, de sorte que souvent il donne de rudes coups à ceux qui sont près de lui, ce qui excite les ris des assistans. Décrit-il un combat à outrance, il le rend sensible autant qu'il peut, par la pantomime. De la main droite, il tire l'épée; de la gauche il tient son livre en guise de bouclier, pour se garantir la poitrine; puis il fond sur son ennemi, lui fait mordre la poussière, et il chante pour célébrer son triomphe, ou

bien il reçoit une blessure, et alors il donne des marques de la plus violente douleur.

Les prédicateurs ambulans forment un autre genre de spectacle sur le même Môle, ou portent dans les rues de Naples une bannière, derrière laquelle est un crucifix. Cette bannière est suivie d'un prêtre en costume. Il s'approche du Môle, choisit l'emplacement qui lui convient, et fait un signal. Le porte-bannière s'arrête. Le prédicateur monte sur une pierre ou sur un banc qu'on lui apporte d'une boutique voisine, plante la croix près de lui, et se met à prêcher sans autre cérémonie. Le peuple l'environne et l'écoute chapeau bas. Ces prédicateurs ont une grande influence sur le peuple : le gouvernement se sert quelquefois d'eux pour faire approuver telle ou telle mesure.

Le clergé napolitain met plus de dignité dans l'exercice d'une autre fonction ecclésiastique.

Tout en protestant contre la présence réelle, Kotzebue convient que la solennité qu'on observe dans le transport du viatique aux malades, a quelque chose d'imposant et d'auguste; il se dédommage de cet aveu par une critique amère des cérémonies funèbres. La nomenclature qu'il donne des principales églises de Naples, la description qu'il fait du Phare, de la Chartreuse, de *Capo-di-Monte*, de la *Villa-Reale*, du palais de *Villa-Franca*, du tombeau de Virgile, n'apprennent rien de neuf aux lecteurs.

Au contraire, les détails où il est entré sur la malpropreté des rues de Naples, offrent des particularités piquantes. Ce n'est pas assez, dit-il, qu'on y mange, qu'on y boive, qu'on y fasse à manger, qu'on s'occupe à y traire les vaches, à nourrir les veaux, à travailler à toutes sortes de métiers, qu'on y écrive des lettres et des suppliques, qu'on s'y débarrasse de sa vermine, etc. on y vaque encore à tous ses besoins; et cette sale coutume, qui fait de la ville de Naples un immense cloaque, est insupportable à la vue et à l'odorat de l'étranger. Comment excusera-t-on ce dégoûtant usage? Des milliers de Lazzaroni habitent et

couchent dans les rues; il faut donc aussi qu'ils y satisfassent à toutes leurs nécessités. En outre, une infinité de gens de la campagne conduisent journellement le produit de leurs terres dans cette grande ville ; ils n'ont aucun autre lieu de refuge que les places et les rues : on assure même que le propriétaire d'une maison où il y a une allée, ne peut pas empêcher qu'on y entre pour y faire ses ordures. La superstition fournit le seul expédient avec lequel on puisse se délivrer en partie de cet assujétissement. On fait peindre des croix sur les murailles dans les endroits réputés les plus commodes pour y déposer des immondices. Il est rare que les Italiens osent alors y faire des ordures. Si cela ne paroît pas suffisant, on s'efforce alors d'émouvoir encore davantage les esprits, en faisant peindre, entre deux croix, dans les flammes du purgatoire, une ame qui élève ses mains suppliantes. Croiroit-on, continue le voyageur, que sur la place du Château, vis-à-vis le palais du roi, et tout près de l'église de Saint-Louis, on trouve un des plus grands cloaques de Naples? Le roi, dont les appartemens donnent de ce côté, ne peut pas venir sur son balcon, sans porter involontairement la vue sur ces ordures; et les fidèles ne peuvent pas entrer dans l'église sans salir leurs souliers. Les Italiens paroissent ne pas s'appercevoir de la puanteur de leur ville. Cette saleté s'étend jusque dans les vestibules, les escaliers, les antichambres des maisons; et à cet égard, le palais d'un grand ou d'un ministre ne diffère pas du tout de la chétive maison d'un marchand. Les rues ont même un avantage sur les maisons, en ce qu'elles sont nettoyées, non par les soins de la police, mais par une infinité de gens qui ramassent les ordures afin de les vendre pour servir d'engrais. Celles de ces rues qui ont de la pente, sont facilement nettoyées, d'ailleurs, par les grandes pluies, parce que toute la ville est pavée de grands quartiers de laves; mais celles-là même restent sales, lorsqu'il ne tombe qu'une petite pluie.

On présume bien que le voyageur s'est étendu avec complaisance sur les théâtres de Naples. La brièveté qu'on y

observe sur les affiches des pièces au *théâtre des Florentins*, sur lequel on joue le drame, la tragédie et la comédie, pendant le carême seulement, lui ménagea la plus agréable surprise pour son amour-propre. Sous un autre titre il y vit jouer une de ses pièces avec beaucoup de changemens, qu'il fut loin de trouver heureux. L'intérieur de la salle lui plut; les acteurs lui parurent assez bons, mais il trouva l'abord de ce théâtre très-dangereux par son étranglement. Celui de Saint-Charles, au contraire, est fort large, et répond à l'immensité de ce théâtre, le plus grand qu'il y ait en Europe. Le voyageur y fut frappé de l'éclat qu'y jetoient une profusion de flambeaux placés devant quatre-vingt-dix-neuf loges, et les pierreries dont étoient chargées les princesses et les dames de la cour. A ce théâtre on donne toujours, avec un opéra sérieux, deux ballets, l'un héroïque et l'autre comique; l'exécution lui en parut médiocre. Deux autres théâtres sont presqu'exclusivement consacrés à l'*opéra-buffa*, qui se joue aussi quelquefois sur le théâtre des Florentins. Les marionnettes occupent deux autres théâtres. En s'étendant beaucoup sur les théâtres, le voyageur ne s'est point du tout occupé des conservatoires de Naples, qui ont tant de célébrité, parce que la musique, sans doute, lui est un peu étrangère; mais il s'est permis d'apprécier le mérite des deux plus fameux peintres de Naples d'alors; l'un, peintre d'histoire, M. *Schmidt*, dont le voyageur paroît avoir peu goûté les productions, soit dans le genre de l'histoire, soit dans celui du paysage; l'autre, paysagiste distingué, M. *Denis*, dont les ouvrages firent une profonde impression sur lui, quoique, de son aveu, il n'eût aucun goût pour ce genre.

La Bibliothèque royale de Naples, qui est un très-beau vaisseau renfermant quatre-vingt mille volumes, dont les livres de théologie forment la sixième partie, n'offrit au voyageur qu'une véritable solitude qui lui parut contraster singulièrement avec le grand nombre d'étudians ou de lecteurs qui, dans la Bibliothèque impériale de Paris, remplissent les salles. Les manuscrits, parmi lesquels il y en a

beaucoup de précieux, mais dont le voyageur ne paroît pas avoir fait grand cas, occupent seuls une grande pièce, mais qui n'est pas ouverte au public. Sur le desir que le voyageur témoigna d'avoir la communication des manuscrits allemands, on lui répondit qu'ils étoient au nombre de ceux qu'on ne pouvoit pas montrer. Au reste, à la différence de ce qui s'observe à Paris, il est défendu de prêter les livres aux habitans même les plus connus. La collection des gravures, qui est fort appréciée dans le pays, ne lui parut pas même mériter d'être citée, en comparaison de celle de Paris.

Par un passage sale et obscur, on arrive à un dépôt qui ne l'est pas moins, et où se conserve une superbe collection d'anciens chefs-d'œuvre qui proviennent de la maison Farnèse. C'est là qu'on voit l'Hercule farnésien, une Vénus sortant du bain, Flore, Agrippine et d'autres morceaux précieux si connus, particulièrement de très-beaux bas-reliefs.

Les palais des grands renferment plusieurs tableaux distingués des différentes écoles. Quelques-uns d'entre eux ont des bibliothèques choisies. Le voyageur cite sur-tout avec éloge celle du marquis *Turconi*, l'un des conservateurs de la Bibliothèque royale, homme également aimable et instruit. Il rend également justice au chevalier Calcagni, qui, né à Palerme, mais établi à Naples, a recueilli les vieilles médailles de son pays, en Sicile. Sa collection, sans être très-nombreuse, est précieuse par le choix des objets qui la composent. Celle de l'archevêque de Tarente, dont le voyageur fait le portrait le plus avantageux, est unique sous plusieurs rapports. Ce prélat en possède plus de deux mille, de Tarente seulement. Son goût pour les arts lui a fait rassembler aussi un grand nombre de vases étrusques, qu'on assura au voyageur être très-précieux ; mais celui-ci portoit à tel point son indifférence pour ces antiques, qu'il refusa de visiter une collection superbe en ce genre qui se trouve à Nole, et qu'on avoit commencé à graver avec beaucoup de magnificence.

La manufacture royale de Porcelaine à Naples, est, au jugement du voyageur, très-inférieure à celles de Berlin, de Vienne et de Dresde, tant pour la matière des vases que pour leur forme. La seule partie dans laquelle cette manufacture lui parut surpasser celle de Dresde, c'est la fabrication des figures en biscuit : la collection en est très-nombreuse et très-variée.

La description que fait le voyageur du Vésuve, de Baïa, de Caserte, n'ajoute presque rien à ce qu'en ont dit ses prédécesseurs ; mais on lira avec plaisir, dans sa relation, la description d'un château de plaisance moins connu, qu'on appelle *la Favorite*. Outre beaucoup de chefs-d'œuvre des arts que cette jolie habitation renferme, on y trouve tous les ports de mer du royaume peints avec beaucoup de talent par *Hackert*, et plusieurs paysages du même maître, représentant les vues les plus délicieuses de la Sicile, et sur-tout des environs de Messine. Ces derniers morceaux parurent au voyageur avoir plus de mérite encore que les ports de mer. La bibliothèque est très-élégamment disposée ; mais il n'y a point de livres, et jamais il n'y en a eu. Les jardins ne répondent pas à l'agrément du palais.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans la description que le voyageur fait de Portici, est le compte qu'il rend de l'état des manuscrits trouvés à Herculanum. La direction de leur découverte se trouvoit, en ce temps, confiée à un Anglais nommé M. *Heiter*, plein de mérite, et brûlant d'enthousiasme. Il ne renonçoit point à l'espoir de déchiffrer les seize cents manuscrits qui restoient encore à dérouler : il ne doutoit point de découvrir Ménandre, Ennius, etc. : il se flattoit même que le manuscrit auquel il travailloit alors, étoit l'ouvrage entier de Polybe ; sept auteurs latins avoient successivement passé entre ses mains, mais si endommagés, qu'il avoit été impossible de les dérouler : il en étoit d'autant plus affligé, que l'un de ces manuscrits lui avoit paru être un Tite-Live : c'étoit au moins un ouvrage historique écrit dans son style. On venoit

récemment de découvrir tous les écrits d'Epicure réunis dans un seul manuscrit, et l'un des mieux conservés. Cent trente manuscrits étoient en partie déroulés à cette époque, et en partie entre les mains des ouvriers.

Aucun écrivain n'avoit fait une description aussi attachante de la ville souterraine de Pompeïa, que celle qu'on trouve dans la relation du nouveau voyageur. Il y fait descendre avec lui le lecteur ; et dans le tableau qu'il trace de l'horrible catastrophe qui ensevelit sous une pluie de cendres cette malheureuse ville et ses habitans, sur lesquels, suivant son énergique expression, *la mort descendoit du ciel*, il montre une sensibilité pénétrante. Il faut lire dans l'ouvrage même l'intéressante peinture que le voyageur a faite de tout ce que les fouilles ont fait découvrir à Pompeïa : un extrait ne feroit que l'affoiblir. Le voyageur regrette, et avec raison, qu'il n'y ait qu'une petite partie de la ville hors de terre, et que plus des deux tiers soient encore cachés sous la cendre. Il forme le vœu que la totalité de Pompeïa soit exhumée. L'occupation du royaume de Naples par les Français, l'activité d'un nouveau gouvernement, peuvent faire espérer cette exhumation, qui rendroit à la lumière du jour une cité entière, ensevelie depuis tant de siècles sous une énorme enveloppe de cendres.

« La vue de ce qui a été découvert à Pompeïa, produit, » à la vérité, dit le voyageur, une impression grande et » profonde ; mais combien elle le seroit davantage, si le » roi de Naples avoit permis qu'on laissât cette grande » quantité de statues, de meubles, d'ustensiles de sacri- » fices, etc. dans la place même où on les a trouvés ! On » auroit dû conserver aussi les nombreux squelettes, avec » tout ce qu'ils tenoient à la main. La forme des toits » s'étant empreinte distinctement dans la cendre, on auroit » dû recouvrir les maisons en imitant cette forme. Quelle » auroit été la surprise de l'étranger, si, en parcourant » Pompeïa, il avoit trouvé, non-seulement les ustensiles » des sacrifices sur les autels, les meubles dans les chambres,

» les mets à demi-préparés dans les cuisines, les petits » flacons d'huiles et d'essences dans les bains, mais aussi » ces squelettes vaquant, pour ainsi dire, encore aux soins » qui les occupoient lorsque la mort vint les frapper! » Quels sentimens auroient alors rempli son ame émue! » Il auroit cru marcher dans une ville habitée par les » morts; et portant ses regards vers les abîmes des siècles » passés, il auroit quitté Pompeïa comme la ville frontière » de l'empire souterrain. On objecte que le projet étoit » inexécutable, parce qu'on auroit volé, en peu de temps, » tout ce qui est susceptible d'être enlevé; *mais à quoi bon » ces soldats, qui ne font presque autre chose que de danser » à l'Opéra?* Une ou deux compagnies d'invalides auroient » suffi pour garder commodément toutes les entrées de la » ville; et l'on se seroit épargné la peine de transporter » toutes ces antiquités à Palerme. *J'ai même assez bonne » opinion des Français, pour croire qu'ils n'en auroient pas » soustrait la moindre chose, et qu'ils auroient respecté » tout ce qu'ils y auroient trouvé, comme étant la propriété » des morts* ».

Ce que l'ancien gouvernement de Naples, par un sentiment de foiblesse et de crainte, n'a pas observé dans la petite partie de Pompeïa qu'il a fait découvrir, un nouveau gouvernement plein de force peut l'exécuter dans tout ce qui reste à découvrir de cette malheureuse ville.

En crayonnant les mœurs et le caractère des Napolitains, le voyageur a la bonne-foi de n'offrir l'esquisse qu'il en trace, que comme des fragmens et des remarques légères. Il y auroit trop de hardiesse, dit-il, à promettre de donner une peinture des mœurs de Naples, après un séjour de deux mois seulement: il ne promet donc que des traits épars, mais exacts. Cette exactitude lui paroît suffisamment garantie par le caractère des Napolitains, qui n'est rien moins que dissimulé. Dans ses observations, il s'est principalement attaché aux individus de la plus haute et de la plus basse classe, ceux d'un état moyen lui étant absolument inconnus.

Dans les hautes classes de l'un et de l'autre sexe, le voyageur a observé une passion immodérée pour le jeu : elle est poussée jusqu'à inspirer la plus apathique insouciance sur les accidens physiques, sur les événemens politiques. L'éducation des femmes de la plus haute qualité lui a paru tellement négligée, qu'elles ne parlent pas d'une autre manière que les vendeuses de poisson. Les hommes du rang le plus distingué sont en grande partie compris dans cette censure : ils en sont réduits à apprendre la langue toscane comme une langue étrangère. On peut juger par-là, dit le voyageur, de leur indifférence pour les progrès des sciences et des arts. On a précédemment vu que, de son propre aveu, ce jugement recevoit des exceptions. A l'en croire, les mœurs ne sont pas plus pures à Naples, que l'esprit n'y est cultivé. La corruption des femmes y est en raison de l'indifférence des maris sur leur conduite. Le peu de temps que le jeu, le théâtre et l'amour laissent aux habitans, ils l'emploient à des exercices de religion, dégénérant presque tous en superstitions ridicules. Quoiqu'il ait déclaré que la classe mitoyenne du peuple napolitain lui étoit absolument inconnue, il se permet d'y jeter un coup-d'œil rapide. Dans d'autres pays, dit-il, elle se compose de négocians et de savans; mais comme les premiers sont peu nombreux, et les autres à-peu-près nuls, les avocats tiennent leur place. Il ajoute que ces avocats n'ont pas la meilleure réputation possible, et qu'ils sont presqu'en aussi grand nombre que les Lazzaroni, ce qui m'a paru une exagération manifeste.

A tous les défauts des gens de distinction, le voyageur observe que le bas peuple joint des vices qui lui sont particuliers, tels que l'irascibilité, portée aux derniers excès. Cependant, des personnes de considération, des étrangers établis à Naples depuis plus de vingt-cinq ans, lui ont assuré que, dans le fond, ce peuple est brave et loyal, et que son caractère a quelque analogie avec celui des Allemands.

Le vol est très-commun à Naples, malgré le fouet ou la

potence dont on le punit, suivant le plus ou moins de gravité du délit; et, par une contradiction singulière, il est peu de villes qui offrent autant de sûreté dans les hôtels et dans les auberges. C'est l'effet d'un sage réglement de police. Quand un voyageur arrive dans une auberge, l'hôte est tenu de lui demander un état de ses bijoux. L'étranger est le maître de le donner ou de le refuser; mais, dans ce dernier cas, il doit donner à l'hôte une déclaration par écrit portant qu'il a refusé l'état qu'on lui demandoit. Si l'hôte ne peut représenter ni l'état, ni la déclaration, il est obligé de remplacer tout ce qui est volé dans sa maison; il y est obligé de même, s'il n'a pas donné à l'étranger connoissance de ce réglement.

Je ne suivrai point le voyageur dans son second séjour à Rome, non plus que dans les excursions qu'il a faites dans les environs de cette cité et dans quelques autres villes d'Italie. Le plus souvent il y porte sur les ouvrages d'art des jugemens qui ne seront pas tous avoués par les artistes. On lira néanmoins avec quelque plaisir les détails où il est entré sur ceux qui se trouvent maintenant à Rome, et particulièrement sur le célèbre statuaire *Canova*.

La relation est terminée par une violente diatribe contre le climat de l'Italie, et l'ignorance, la malpropreté de ses habitans. La licence dans les opinions, les préventions dans les jugemens, n'ont que trop fréquemment égaré la plume du voyageur; mais on ne peut pas lui refuser de la richesse dans l'imagination, et quelquefois même un tact heureux dans l'observation.

VOYAGE en Italie et en Sicile, fait en 1801 et en 1802, par M. *Creuzé de Lesser*, orné de carte, plan et vignettes. Paris, Didot l'aîné, 1806, 1 vol. in-8°.

L'auteur de ce Voyage déclare qu'il ne s'est déterminé à le publier *que pour donner un démenti à tant de panégyriques plus ampoulés et plus faux les uns que les autres qui ont paru sur l'Italie ;* ce sont ses propres expressions.

Je vais parcourir rapidement ce Voyage, pour y con-

stater si les observations déprisantes de son auteur ont autant de solidité qu'elles sont agréablement écrites. La comparaison qu'il paroît avoir faite sans cesse de la France et de l'Italie, a visiblement influé dans le jugement défavorable qu'il porte, en général, sur cette dernière contrée. C'est un sentiment bien louable, sans doute, que cet amour presqu'exclusif de sa patrie; mais il m'a paru égarer souvent le voyageur: plus souvent encore sa bonne-foi, sentiment précieux que le premier n'a jamais étouffé chez lui, l'a fait tomber dans des contradictions frappantes entre ses observations particulières et son système général. Et d'abord sa description du Piémont, de la ville de Turin, de ses environs, ne vient guère à l'appui de son opinion défavorable sur l'Italie. A l'éloge sans réserve qu'il fait des abords de cette ville, il ajoute que Paris et toutes les villes qu'il a vues en France et en Italie, sont bien loin de Turin pour la beauté des rues et des édifices. Les portiques qui décorent ces rues sont d'une autre proportion, d'une autre beauté que ceux de notre palais du Tribunat. De magnifiques églises, une vaste salle de spectacle, des places superbes, un fleuve imposant, des eaux pures et abondantes qui lavent la ville, tout concourt, dit-il, à faire de Turin un séjour très-agréable. Le rasement des fortifications a ouvert une perspective verte et agreste, qui termine le coup-d'œil un peu monotone des rues alignées.

Passé Turin, et sur-tout à Verceil, continue le voyageur, on se trouve en pleine Italie. Tout ce pays, jusqu'à Venise, en est incontestablement la plus belle partie. La nature et les hommes se sont réunis pour en faire la contrée la mieux arrosée qui existe. De nombreuses rivières sont divisées en d'innombrables ruisseaux, qui vont répandre par-tout la fécondité la plus riante. Il y a de tout dans ce pays, excepté des montagnes; encore en apperçoit-on aux dernières extrémités de l'horizon. Par-tout une belle verdure, de belles habitations, de beaux arbres, des vignes nombreuses qu'on y suspend en festons, produisent un vin détestable, mais un aspect enchanteur.

A ce magnifique tableau d'un pays qu'il trouve comparable aux bords du Rhône, de la Saône, de la Garonne, et presque de la Loire, le voyageur oppose, à la vérité, l'inconvénient des débordemens des lacs, des rivières; mais ces accidens ne sont pas étrangers aux belles contrées de la France, dont il vient de faire l'énumération : on connoît entr'autres les fréquens dégâts qu'occasionne la rupture de la levée de la Loire.

Tout en observant que Milan n'a rien de remarquable en édifices que sa cathédrale, et qu'elle est en grande partie composée de rues étroites et inégales, comme les antiques rues de Paris, le voyageur convient qu'elle ressemble à cette capitale sous de meilleurs rapports. Les Milanais, ajoute-t-il, sont d'ailleurs, malgré quelques défauts, le meilleur peuple de l'Italie. Si Milan, ainsi qu'il l'observe, n'a pas de rivières, au moins a-t-elle un canal, qui, de son aveu, est très-utile à son commerce.

Le voyageur n'a point cherché à dissimuler ici tout ce que l'aspect de Plaisance a de riant, ni les avantages de sa situation, en ce qu'elle commande à presque toutes les routes de l'Italie. Il ne lui reproche que sa dépopulation, qui, de son aveu, tient uniquement à la circonstance de la préférence que les derniers ducs de Parme donnoient à la ville de ce nom pour leur résidence. Cette dernière ville, dit-il, seroit assez belle en France, mais ne l'est pas assez en Lombardie, où les moindres villages ont un air d'aisance et un goût d'architecture dont il convient que nous n'approchons pas en France. Cet aveu ne s'accorde guère avec le système déprisant du voyageur. On en peut dire autant à l'occasion de l'éloge qu'il ne peut pas s'empêcher de faire des coupoles de la cathédrale et de Saint-Jean-Baptiste, peintes par le Corrège ; du grand théâtre, dont l'architecture lui a paru d'une noblesse remarquable ; enfin de la bibliothèque, qu'il a trouvée disposée avec autant de goût que d'élégance.

Dans toute la riante plaine de la Lombardie, rien n'a paru au voyageur aussi bien cultivé, aussi bien planté,

aussi bien bâti que le petit état de Modène. Pour y arriver on traverse un pont bâti sur la *Cechia*, d'une construction, d'une longueur et d'une beauté remarquables. La ville est presque neuve et ornée d'édifices et de portiques aussi élégans que commodes.

A l'occasion de cette ville et de celle de Bologne, le voyageur observe que ce qui achève de prouver l'extrême fécondité de toute l'Italie supérieure, c'est la quantité de grandes villes très-rapprochées qu'elle renferme. Les précédens voyageurs auxquels il reproche leur enthousiasme pour l'Italie, n'ont pas été plus loin que lui dans leur éloge de cette partie de l'Italie, non plus que dans celui de l'institut de Bologne, le premier dépôt de cette contrée, dit-il, pour toutes les branches de connoissances, et l'établissement le mieux administré dans ce genre. Il lui a paru tel, qu'il regrette d'avoir été prévenu dans la description qu'il auroit été flatté d'en faire.

En avouant que les Apennins, à travers desquels on s'avance vers la Toscane, ont quelque chose d'imposant, le voyageur reproche à ces montagnes leur monotonie: voilà ce qu'il est difficile d'admettre dans un pays montueux, où les accidens sont infiniment plus variés que dans un pays de plaine. La situation de Florence, dans une belle vallée, a été trouvée charmante par le voyageur. Il convient qu'elle renferme de très-beaux palais, mais il se dédommage de cet aveu, en disant qu'ayant traversé la Toscane d'un bout à l'autre, elle lui a paru, à l'exception de la vallée où est située Florence, d'une beauté assez médiocre. Mais par cette traversée toute entière, il n'entend parler apparemment que de la partie de la Toscane qu'on traverse pour gagner l'Etat ecclésiastique, et qui, en effet, à l'exception des environs de Sienne, assez beau pays, de l'aveu même du voyageur, n'offre des beautés ailleurs que par intervalles; car il ajoute, sans contredire l'assertion suivante, qu'on lui a assuré que la belle partie de la Toscane étoit du côté de la mer et de Livourne.

Sur ce que, dans son Voyage d'Italie, Arthur Young se

plaint d'avoir essuyé en Toscane, on ne sait pas bien en quelle saison, sous un beau ciel et par un soleil brillant, un froid piquant et un vent du nord-est insupportable, le voyageur s'écrie : *Et voilà pourtant l'Italie, que tant d'écrivains irréfléchis ont célébrée pour son climat délicieux !* Comme s'il falloit juger toute l'Italie par les parties montueuses de la Toscane, auxquelles même on est forcé d'accorder un beau ciel !

Dans la rapide traversée que le voyageur a faite de l'Etat ecclésiastique, pour, de Rome, s'avancer vers Naples, il observe qu'une terre noire et féconde semble presque partout accuser le gouvernement, qui l'a laissé se couvrir de bruyères. C'est donc au gouvernement seul, et non à la nature, qu'il faut imputer la stérilité de la campagne de Rome. Tous ceux qui, avant le nouveau voyageur, ont écrit sur l'Italie, sont d'accord avec lui sur ce point.

Arrivé à Naples, il déclare qu'il est impossible de n'être pas frappé de la situation de cette ville. Autour d'elle, dit-il, deux côtes enchantées : d'une part, un magnifique golfe terminé par l'île pittoresque de Caprée; de l'autre, l'antique Vésuve, dont la menace même a *quelque chose de voluptueux*. Il ajoute, à la vérité, que cette ville si vantée, à l'exception de la rue de Tolède, n'a rien de beau que ce qui n'est pas elle ; que son port n'est ni assez vaste, ni assez sûr, et que l'architecture de ses palais et de ses églises est communément du plus mauvais style; mais la généralité des voyageurs s'accorde encore avec lui à cet égard. Au surplus, il est forcé de convenir que le coup-d'œil de cette ville en masse est véritablement magnifique, et qu'il est encore égayé par une foule immense. Naples, d'ailleurs, de son propre aveu, renferme de très-beaux morceaux de sculpture, et les palais du roi sont ornés de quelques tableaux excellens. Du reste, le voyageur ne peut pas se dispenser de reconnoître que, malgré les ravages du temps et des guerres, les environs de Naples, *Bayes*, *Cumes*, *Pouzzoles*, la *côte de Pausilippe*, le *lac Averne*, etc...., laissent deviner encore les charmes qui leur acquirent, du

temps des Romains, une célébrité qu'elles peuvent recouvrer encore sous un gouvernement ferme et actif. Comme Kotzebue et comme d'autres voyageurs plus anciens, il regrette qu'on ait entassé à Portici toutes ces antiquités précieuses qu'on a retirées d'Herculanum ; qu'on ait transporté à Palerme tout ce qui est sorti de Pompéïa. L'exhumation d'une partie de cette dernière ville l'a frappé d'admiration, ainsi que l'a été depuis Kotzebue ; et ainsi que lui, il est désolé qu'une découverte si précieuse ne soit pas tombée dans de meilleures mains. Au reste, il peint de couleurs aussi fortes que l'a fait l'auteur allemand, l'impression qu'il a éprouvée à la vue de ce qui a été découvert de Pompeïa. Je vais en transcrire un seul passage, qui fera juger du talent de l'écrivain français, talent sur lequel ses opinions, un peu paradoxales, ne doivent pas fermer les yeux.

« Une des choses les plus intéressantes de Pompéïa, et » celle par laquelle on finit ordinairement, est une maison » de campagne qu'on a trouvée à une assez petite distance » de la ville. On y arrive par le chemin le plus agréable ; » et cela ne rend que plus triste le tombeau où l'on des- » cend : oui, le tombeau (1).

» Cette maison, quoique détruite par le haut, donne » encore, et plus qu'aucune autre, par sa construction » intérieure, une idée des maisons antiques : le jardin » même est découvert ; on en voit les bassins, les divi- » sions. Ailleurs, à Pompéïa, on ne fait qu'habiter avec » les Romains : ici on se promène avec eux. On rencontre » des débris de l'antiquité, on voit des amphores qui furent » remplies d'un vin, lequel sans doute avoit beaucoup de » consuls. On voit.... mais pour moi je n'ai pu rien voir, » après m'être promené dans un souterrain qu'on trouve » en carré autour du jardin, et dans lequel on a trouvé » vingt-sept cadavres. C'est-là que toute une malheureuse

(1) Kotzebue s'est également étendu sur cette maison de campagne.

» famille eut le temps de se réfugier; c'est-là qu'elle eut
» trop celui d'attendre des secours qui ne vinrent point, et
» de retenir un espoir qui s'échappoit : c'est-là que retentissent les clameurs de l'épouvante et les soupirs de l'agonie; c'est-là que la terreur, la faim, le désespoir, immolèrent leurs victimes. La fiction d'*Ugolin* (dans le Dante)
» s'évanouit devant cette effrayante réalité. Sur vingt-sept
» créatures humaines, sans doute toutes n'étoient pas également bonnes et regrettables; mais sans doute aussi il
» y eut là un homme vertueux, des amis fidèles, une mère
» tendre, des enfans innocens. Là, tous les sentimens
» humains furent brisés; là, au milieu d'une nuit profonde, et parmi les cris de l'angoisse, un vieillard, un
» chef de famille, fit entendre ses derniers adieux à son
» fils qui le cherchoit, à sa fille qui le soutenoit encore, à
» toute une génération qui s'éteignit avec lui.

» Et quand je me livrois à ces pensées qui brisoient mon
» cœur, quand je contemplois en silence ce théâtre de
» destruction, les oiseaux chantoient au-dessus de ma tête,
» la nature étoit riante, le ciel pur, l'air serein; et même le
» Vésuve lointain laissoit à peine appercevoir la fumée
» qui se glissoit le long de ses flancs noircis et sur sa croupe
» tumultueuse ».

Ce riant aspect de la nature, cette pureté du ciel, cette sérénité de l'air dans les environs de Naples, n'ont pas empêché le voyageur d'observer qu'il pleut beaucoup dans cette ville, et ce qui étonne sans doute, beaucoup plus même qu'à Paris. Année commune, dit-il, il ne tombe que dix-sept pouces d'eau dans cette dernière ville. M. Ferrao, savant Napolitain distingué, a calculé qu'il en tomboit ving-cinq à Naples. C'est encore, dit ironiquement le voyageur, une nouvelle preuve à ajouter à celles qui constatent la beauté du climat et du ciel de l'Italie. Mais s'il eût observé, comme cela tant de fois l'a été, qu'à Naples, comme à Rome, la pluie, infiniment plus rare que dans les parties plus septentrionales de l'Europe, tombe presque toujours par torrens, il n'auroit pas tiré de l'observation

météorologique de M. Ferruo, une conséquence contraire à la beauté presque constante du climat de Naples, unanimement reconnue par les voyageurs, dans la saison même de l'hiver, fréquemment brumeux dans nos climats.

Si le voyageur aussi n'avoit pas négligé, suivant toutes les apparences, de parcourir la terre de Labour, que les anciens appeloient *Campania felix* (l'heureuse Campanie), et qui, par sa prodigieuse fertilité, mérite encore ce nom; s'il eût même visité la Calabre, qui, malgré ses désastres, abonde en tous genres de productions dans sa partie citérieure sur-tout, j'augure assez de sa bonne foi pour croire qu'il seroit convenu qu'en général, la fertilité dans le royaume de Naples, répond à la beauté de son climat.

La satire, à laquelle le voyageur s'abandonne, sur les moeurs des différentes classes des Napolitains, frappe moins sur le peuple en général, qu'il croit susceptible de beaucoup d'énergie, que sur son gouvernement qui en avoit si peu.

C'est ce qu'on peut également opposer au tableau qu'il trace de la stérilité actuelle de la partie de la Sicile qu'il a traversée; car il convient que la totalité de cette île a dû être très-fertile, et que tout ce qu'il a vu en culture ne demandoit pas mieux que de l'être encore : ce sont ses propres expressions. Il avoue d'ailleurs, que la côte septentrionale de l'île qu'il a suivie, est la plus négligée, et que la côte méridionale, beaucoup mieux cultivée et d'une plus grande étendue, offre infiniment plus d'intérêt : c'est le jugement aussi qu'en ont porté les autres voyageurs. S'il ne regarde pas Palerme comme une magnifique ville, il avoue qu'au moins elle est belle, et sur-tout agréablement percée. Il ajoute même qu'à Messine, d'après les renseignemens qu'il en a reçus, toutes les catastrophes de 1783 sont effacées, et que c'est maintenant une belle ville. Il auroit sans doute porté le même jugement sur Catane, qui rivalise presque Palerme, s'il avoit pu visiter cette ville, dont les nombreux habitans, dans leur inconcevable sécurité, bravent les fureurs de l'Etna.

En rentrant dans l'Etat Ecclésiastique, le voyageur observe, à l'occasion des marais Pontins, qu'il n'est pas une province de cet Etat où l'on ne pût augmenter la population par la culture, et la culture par la population.

Toute la campagne de Rome, dit-il, n'est guère qu'une lande très-malsaine, mais beaucoup moins que les marais Pontins : en beaucoup d'endroits, elle ne demande, pour devenir très-fertile, que des hommes et des fonds ; mais c'est ce qui y manque. Tous les voyageurs en ont porté le même jugement.

Je ne suivrai point le voyageur dans l'examen qu'il fait des monumens antiques et modernes de Rome. Tout en leur payant le tribut d'admiration que la plus grande partie mérite, il hasarde plusieurs critiques qui ne seront pas toutes adoptées par les amateurs ; mais comme il n'attache pas une grande importance aux jugemens qu'il porte, il seroit inconvenant d'insister sur la légèreté avec laquelle il les forme. Ses opinions sur le caractère, les mœurs, les habitudes des habitans de Rome, ne s'éloignent pas autant de celle des voyageurs qui l'ont précédé, qu'il paroît le croire. Où il s'en éloigne de la manière la plus tranchante, c'est dans la description déprisante qu'il fait des environs de Rome, et particulièrement des fameuses cascades de *Tivoli* et de *Terni*. Les trois *Cascatelles* ou ruisseaux qui, près de la première, roulant sur la côte rapide de la montagne, forment trois écharpes de diamant sur la verdure de ses fleurs, offrent, dit-il, un spectacle charmant à ceux qui les considèrent sous leur vrai point de vue, c'est-à-dire à quelque distance. Mais il n'est pas possible, ajoute-t-il, de trouver *beau* un fleuve qui se précipite tout entier d'une grande hauteur, et avec un fracas horrible, sur des rochers qu'il couvre d'écume. Certes, les sensations du voyageur, en ce genre, n'ont rien de commun avec celles de la généralité des hommes sensibles : cela paroît résulter encore du peu de cas qu'il semble faire de l'autre cascade de Terni, dont la chute est de cent cinquante pieds de hauteur. Il n'a rien détaillé sur cette seconde cascade, parce

qu'il a trop prouvé, dit-il agréablement, qu'il étoit indigne de parler des cascades. A l'occasion de la *grotte de Neptune*, le voyageur se livre encore, comme il l'avoit fait en traversant les Apennins, à une sorte d'indignation, relativement aux éloges que les voyageurs ont prodigués aux montagnes. *Est-ce que personne*, s'écrie-t-il, *ne fera jamais justice de ces montagnes, et ne demandera sérieusement à leurs admirateurs, ce qu'il y a de si beau dans ces rochers arides, dans ces crevasses profondes, etc...?* Il faut plaindre le voyageur de l'impression fâcheuse qu'a faite sur ses organes, un spectacle qui a produit des sensations si délicieuses dans les têtes même les plus philosophiques.

Le voyageur, au reste, déclare qu'il n'a visité ni Venise et le territoire qui formoit l'enclave de la république de ce nom, ni ce qu'il appelle lui-même la superbe Gênes. Combien la fertilité de l'état de terre ferme et le riant aspect des rives de *la Brenta;* combien le magnifique spectacle des palais de Gênes, auroient encore pesé dans la balance en faveur des beautés de l'Italie!

FIN DU TOME SECOND.

